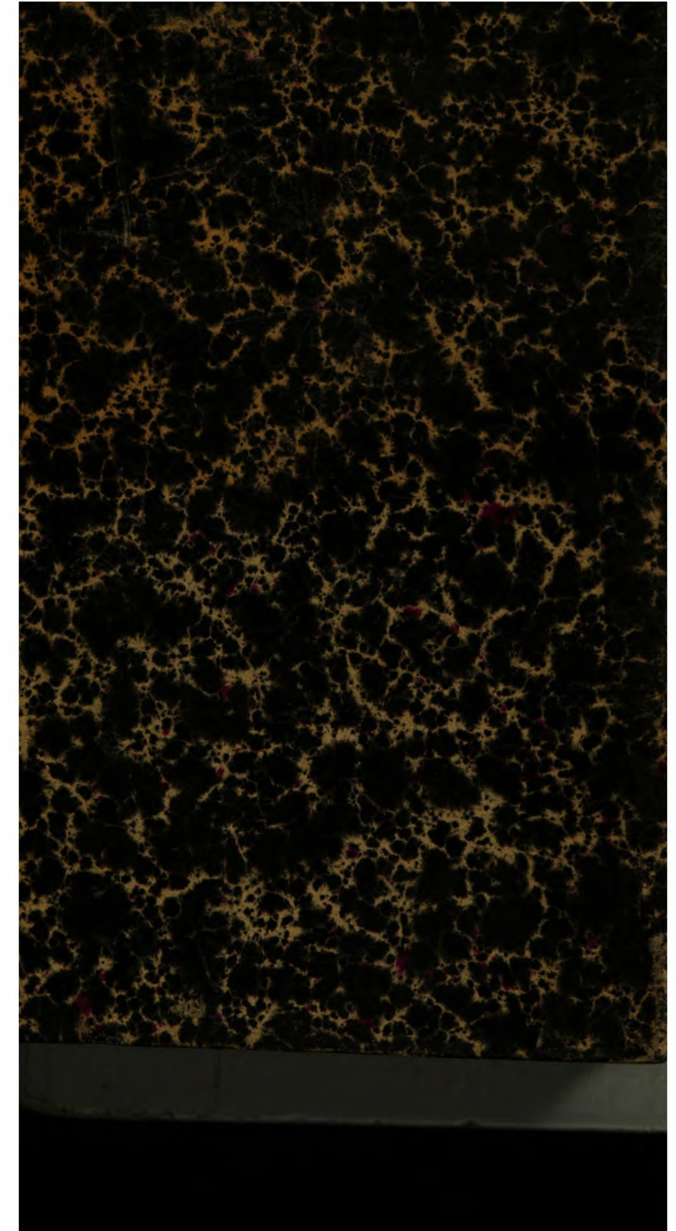
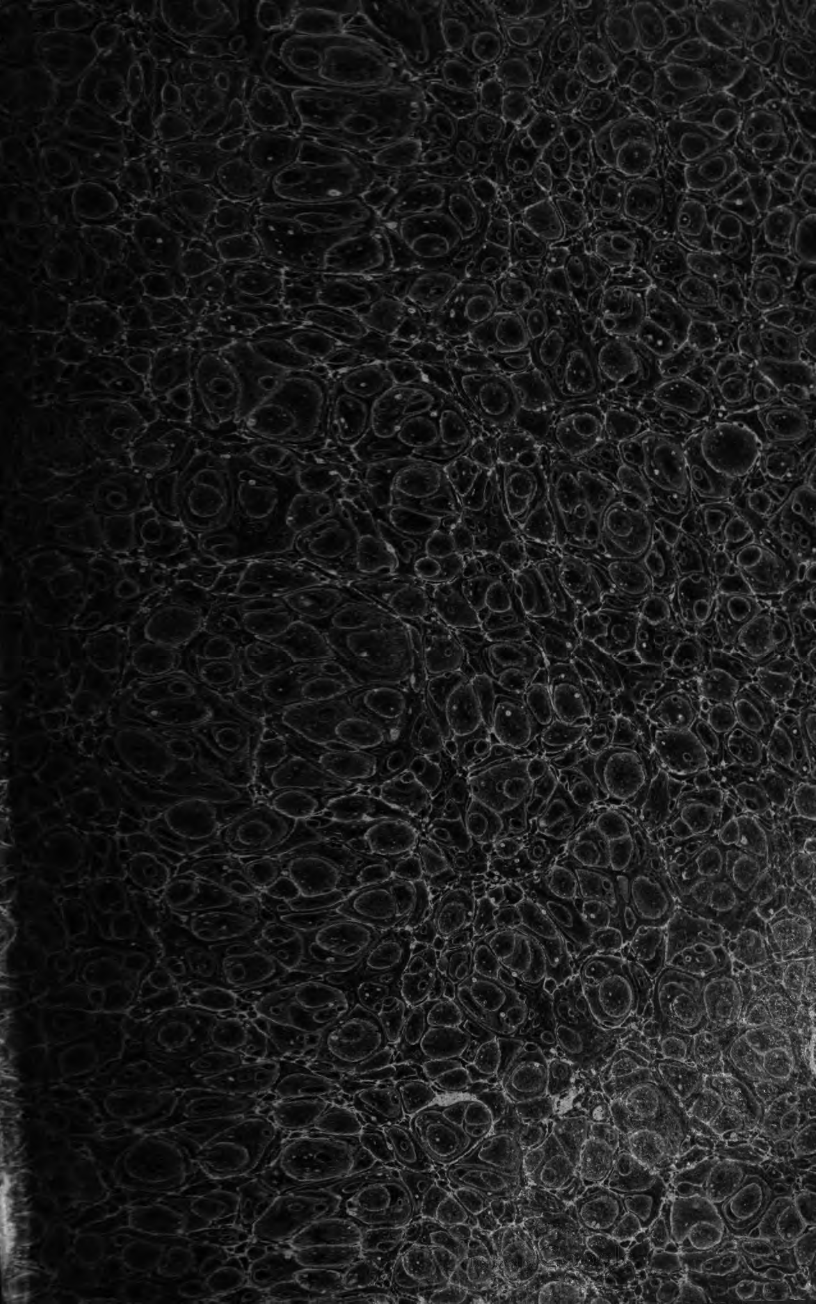




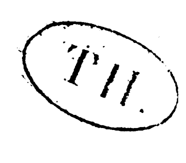
LES

GRANDS FAITS

DE

L'HISTOIRE DE FRANCE





VERSAILLES
CERF ET FILS, IMPRIMEURS
RUE DUPLESSIS, 59

L. DUSSIEUX

LES GRANDS FAITS

DE

L'HISTOIRE DE FRANCE

RACONTÉS PAR LES CONTEMPORAINS

RECUEIL DE DOCUMENTS ORIGINAUX

DESTINÉ A SERVIR DE COMPLÉMENT AUX ÉTUDES HISTORIQUES

DEUXIÈME ÉDITION

AVEC UNE INTRODUCTION PAR CH. BARTHÉLEMY

TOME SEPTIÈME

Louis XIV — 1686-1715



LIBRAIRIE LECOFFRE

PARIS
90, RUE BONAPARTE

LYON
RUE BELLECOUR, 2

1879

LES
GRANDS FAITS
DE
L'HISTOIRE DE FRANCE

STATUE ÉRIGÉE A LOUIS XIV
SUR LA PLACE DES VICTOIRES.

28 mars 1686.

Mercure galant (avril 1686).

Relation générale de tout ce qui s'est passé touchant la statue que M. le duc de la Feuillade a fait élever à la gloire du roi.

Quelques récits particuliers qui aient paru, et quoique les nouvelles publiques aient pu nous apprendre touchant la statue érigée à la gloire du roi par M. le maréchal duc de la Feuillade, il restera toujours assez de quoi faire d'amples relations pour ceux qui voudront mettre dans leur jour toutes les circonstances d'une si belle matière. Il s'agit de plus que d'une fête, ou si vous voulez, d'un jour entier d'allégresse publique. Il faut remonter plus haut et vous parler presque de tous les siècles, avant que de venir à cette grande journée, qui doit être glorieuse à la France sen-

sible à tous ses peuples, utile à tous les monarques, qu'une noble et louable émulation excitera à marcher sur les traces du roi, et qui immortalisera le nom de M. de la Feuillade et l'ardeur d'un zèle aussi grand que nouveau pour la gloire de Sa Majesté.

Les statues et les arcs de triomphe étoient autrefois dédiés aux empereurs et aux grands conquérans par le Sénat, par le peuple romain et quelquefois même par un particulier, lorsqu'il avoit reçu de grands bienfaits de quelque empereur, ou lorsqu'il en avoit été honoré d'une bienveillance singulière. Ce furent les motifs qui engagèrent M. le cardinal de Richelieu à faire élever la statue équestre de Louis XIII que l'on voit à la Place Royale. Je ne parle point de celle de Henri le Grand, élevée sur le Pont-Neuf, parce que c'étoit un présent du duc de Florence à la reine Marie de Médicis. Quelques beautés qu'aient ces monumens ils n'approchent ni de la grandeur, ni de la magnificence du superbe ouvrage qui vient de faire l'étonnement de tout Paris, et l'on peut dire que M. le duc de la Feuillade, en le faisant élever, a donné à tout l'univers un pompeux spectacle des vertus qui ont rendu notre Auguste Prince non seulement le plus grand des rois, mais encore le plus grand de tous les hommes. Ce monarque étoit dans tous les cœurs, mais il n'étoit point encore dans les places publiques avec un éclat qui approchât de sa grandeur; et si les statues des princes, dont les vertus sont à imiter, doivent être élevées pour servir d'exemple à la postérité, quel monarque, quel héros, et quel sage sur la terre a plus mérité cet honneur que celui à qui mille vertus morales et politiques ont fait donner le surnom de Grand? Aristote met les éloges qu'on prononce en public à la gloire des grands hommes et les statues qu'on leur dresse, au rang des choses qui exhortent et qui honorent ensemble. C'étoit le dessein des Athéniens lorsqu'ils firent mettre en public des inscriptions à l'honneur des guerriers qui

avoient battu leurs ennemis, et que l'orateur Eschine rapporte tout entières. Elles marquent qu'on leur rendoit cet honneur, afin d'exciter la postérité à imiter leur vertu. De pareils monumens d'honneur engagent les peuples à un amour plus tendre et à une obéissance plus prompte, en leur proposant continuellement l'image des vertus du prince...

Ainsi l'on peut dire que M. de la Feuillade a fait un beau présent à la France, en donnant un si pompeux ornement à la ville de Paris, et que, par dessus tous les effets avantageux que produisent les statues des grands hommes, il a fait connoitre par là l'état florissant où le roi a mis les beaux arts dans le royaume. Si la sculpture n'étoit pas au nombre des arts libéraux, plus capable d'ennoblir que d'abaisser ceux qui y travaillent, puisque chacun sait qu'on ne dégénère point en y travaillant, un aussi bel ouvrage que celui que M. Des Jardins[1] vient d'achever, devroit ennoblir tout l'art de la sculpture, non-seulement à cause de sa beauté, mais à cause du prince qu'il représente. Que la postérité l'admire et que nos neveux s'entretiennent, en le regardant[2], des exploits miraculeux du grand monarque dont nous voyons la statue, que M. le duc de la Feuillade a fait élever avec des soins incroyables et une dépense digne d'un zèle aussi ardent que le sien.

Cet ouvrage qui, pour sa grandeur et pour sa magnificence, surpasse tous ceux de cette nature dont l'Antiquité se vante, surprend d'abord les yeux par une statue de bronze de 13 pieds de hauteur, où le roi est représenté debout avec ses habits royaux. Un Cerbère paroit sous ses pieds. Il marque la Triple Alliance, et fait voir en même temps que S. M. en a glorieusement triomphé. La Victoire a un pied sur un globe, d'où elle s'élève, l'autre pied en l'air. Elle a les ailes ouvertes

[1] Seulpteur flamand, se nommant dans son pays Van Bogaërts.
[2] Le monument a été détruit en 1792; la statue actuelle a été placée en 1822. C'est l'œuvre de Bosio.

pour prendre son essor, et, en passant, elle couronne le roi. Tout ce groupe, qui est composé du roi revêtu de ses habits royaux, de ce Cerbère, de la Victoire avec l'attitude que je viens de vous marquer, du globe, d'une massue d'Hercule, d'une peau de lion et d'un casque, le tout dans leurs proportions et pesant plus de 30 milliers, est fait d'un seul jet, ce qui contribue beaucoup davantage à sa beauté que cette grande quantité de matière de 30 milliers. Comme les restes de l'Antiquité et les histoires ne nous marquent point qu'il se soit jamais fait aucun ouvrage de fonte aussi grand que ce groupe, la France sera éternellement redevable à M. de la Feuillade de lui en avoir fait produire un dont l'Antiquité, toute superbe qu'elle est, ne se peut vanter, et il a le glorieux avantage d'avoir fait faire une chose sans égale pour un monarque qui n'a point et qui n'a jamais eu de pareil. Le piédestal sur lequel le roi est élevé, est de marbre blanc veiné. Sa hauteur est de 22 pieds. Il est orné d'architecture avec des corps avancés en bas, aux quatre coins desquels sont quatre captifs ou esclaves de bronze. Ces esclaves ont 11 pieds de proportion chacun, et sont accompagnés de grand nombre de trophées aussi de bronze. Je ne vous décris pas leurs différentes attitudes, non plus que ce que contiennent les bas-reliefs qui remplissent les faces et les côtés du corps du piédestal, et qui sont de bronze et ont 6 pieds de long sur 4 de haut. Je ne vous parle pas non plus de plusieurs ronds de bronze, ornés de festons, qui contiennent divers sujets, ni des ornemens de tout l'ouvrage. M. l'abbé Régnier Desmarais, secrétaire de l'Académie françoise, qui en a fait un livre, est descendu dans le détail le plus exact de toutes ces choses, et i écrit d'une manière si juste et qui représente si bien ce qu'il cherche à faire entendre, qu'on n'y peut rien ajouter. Ainsi je me contenterai de vous dire que la place où l'on voit cet ouvrage, le plus merveilleux de l'univers, est de 40 toises ; que M. le duc de la Feuillade en

a donné plus de la moitié, ayant fait abattre pour l'agrandir, la plus grande partie de son hôtel, et que la ville de Paris a fourni plus de 400,000 francs pour le reste, sous les ordres de M. le président de Fourcy, prévôt des marchands.

Il faut vous parler des inscriptions qui ont été faites par M. l'abbé Régnier Desmarais. Il y a quatre grands ronds de bronze entre les corps avancés et au-dessous des esclaves. Ceux des deux faces contiennent la dédicace de l'ouvrage en latin et en françois, et ceux des côtés sont deux bas-reliefs, avec des inscriptions qui expliquent ce que l'on y voit représenté. Quatre autres bas-reliefs de bronze remplissent les faces et les côtés du corps du piédestal et ont aussi des inscriptions. Voici celle qui est en françois, et qui explique le sujet de tout l'ouvrage:

A LOUIS LE GRAND,
LE PÈRE ET LE CONDUCTEUR
DES ARMÉES,
TOUJOURS HEUREUX.

Après avoir vaincu ses ennemis, protégé ses alliés, ajouté de très-puissants peuples à son empire, assuré les frontières par des places imprenables, joint l'Océan à la Méditerranée, chassé les pirates de toutes les mers, réformé les lois, détruit l'hérésie, porté par le bruit de son nom les nations les plus barbares à le venir révérer des extrémités de la Terre, et réglé parfaitement toutes choses au dedans et au dehors par la grandeur de son courage et de son génie,

François, Vicomte d'Aubusson, Duc de la Feuillade, Pair et Maréchal de France, Gouverneur du Dauphiné et Colonel des Gardes françaises,

Pour perpétuelle mémoire à la Postérité.

Au pied de la statue du roi sont ces mots :

VIRO IMMORTALI [1].

[1] A l'homme immortel.

Ces deux vers serviront d'inscription pour cette statue :

Tali se ore ferens, orbi et sibi, jura modum que
Dat Ludoix, famam que affectat vincere factis[1].

Ils font voir que cette statue a l'air et les traits du roi, et que ce monarque y paroît avec cette même majesté qu'il a, lorsque dans le plus haut éclat de sa gloire il triomphe de lui-même en imposant des lois à la Terre et qu'il surpasse par la grandeur de ses actions tout ce que la Renommée en publie.

Je vous ai marqué que ces deux vers serviront d'inscription, parce que, n'ayant pu être mis au corps du piédestal, on les doit mettre sur le devant de la grille qui enferme l'espace où la statue est placée, ce qui n'est point encore fait.

Voici les inscriptions des six bas-reliefs du piédestal, sur les sujets que chaque bas-relief contient.

La préséance de la France reconnue par l'Espagne en 1662.

Indocilis quondam potiori cedere Gallo,
Ponit Iber tumidos fastus, et cedere discit[2].

Ce qui marque que l'Espagne a voulu en vain s'égaler à la France, et que le roi l'a forcée à reconnoître qu'elle lui devoit céder.

Le passage du Rhin, 1672.

Granicum Macedo, Rhenum secat agmine Gallus :
Quisquis facta voles conferre, et flumina confer[3].

On connoît par ces deux vers que les Grecs ont passé

[1] Sous ces traits Louis fixe à la terre et à lui-même des droits et des limites, et il affecte de surpasser sa renommée par ses hauts faits.

[2] L'Espagnol, qui jadis ne savait pas plier devant le Français qui lui est supérieur, dépose son orgueil et apprend à céder.

[3] Le Macédonien coupe le Granique, le Français, le Rhin, avec ses bataillons; voulez-vous comparer leurs hauts faits, comparez les deux fleuves.

le Granique, et que les François ont passé le Rhin; mais, que l'on saura combien l'entreprise des derniers est plus glorieuse que celle des autres, lorsqu'on examinera la rapidité du Rhin et la largeur de ses eaux, en les comparant aux eaux du Granique.

La dernière cônquête de la Franche-Comté, 1674.

Sequanicam Cæsar gemino vix vincere gentem
Mense valet, LODOIX ter quintâ luce subegit[1].

Ces autres vers font voir que César et le roi ont fait de grandes conquêtes, mais qu'il a fallu deux mois à César pour prendre ce que le roi a conquis en quinze jours.

La paix de Nimègue, 1678.

Augustus, toto jam nullis hostibus orbe,
Pacem agit; armato LODOIX pacem imperat orbi[2].

Cette inscription nous fait entendre qu'Auguste donna la paix quand il n'eut plus d'ennemis, et que le roi l'imposa à l'univers quand toute l'Europe étoit en armes.

Les duels abolis.

Impia, quæ licuit regum componere nulli
Prælia, voce tuâ, LODOIX, composta quiescunt[3].

Rien ne marque mieux que le roi, d'une seule parole, a plus fait pour abolir les duels, que tous les rois, ses prédécesseurs, n'avoient fait avec la force.

L'hérésie détruite, 1685.

Hic laudum cumulus; LODOICO vindice victrix
Relligio, et pulsus male partis sedibus error[4].

[1] César peut à peine en deux mois vaincre les Séquanes; Louis les a soumis en quinze jours.

[2] Auguste n'ayant plus d'ennemis sur tout le globe, proclame la paix; Louis impose la paix au globe en armes.

[3] Des combats impies qu'aucun roi n'a pu faire cesser, cessent à ta voix, ô Louis, et sont abolis.

[4] C'est ici le comble des louanges; Louis la venge, la Religion est

On peut dire avec raison, comme l'expriment ces vers, que la destruction de l'hérésie met le comble à la gloire de Sa Majesté.

Je ne mets point ici les inscriptions des bas-reliefs des colonnes, parce que cet ouvrage n'étant pas achevé, le grand nombre des actions du roi peut en faire changer quelques-uns. Je vous dirai seulement qu'au-dessus des quatre groupes de colonnes auxquels ils sont attachés, il y a quatre grands fanaux de bronze doré d'or moulu, qui doivent éclairer la place toute la nuit[1], par le moyen des feux dont M. le duc de la Feuillade a fondé l'entretien pour toujours. On voit par là que ce duc n'a rien épargné de ce qu'il a cru capable de servir en quelque manière à éterniser la gloire du roi.

Après vous avoir parlé du sujet de la grande fête dont tout Paris fut témoin le 28 mars dernier, il faut vous faire la description de cette mémorable journée, qui ne fera pas moins vivre dans l'histoire M. le duc de la Feuillade, que les actions de valeur et d'intrépidité qui lui ont fait mériter de remplir tant d'endroits de l'histoire de LOUIS LE GRAND. Il eut soin que les ornemens de la place fussent proportionnés à la grandeur et à l'éclat de la fête. Le lieu destiné pour Mgr le Dauphin, Monsieur, Madame, et tous les princes et princesses qui le devoient accompagner, étoit d'une magnificence extraordinaire. C'étoit une espèce de galerie ouverte à hauteur d'appui par le devant, et le long d'un des côtés. Cette galerie étoit tout entourée depuis l'appui jusqu'au bas de plusieurs pièces de tapisseries brodées d'or, que l'on peut dire avoir été faites pour la fête, puisqu'elles n'ont jamais paru que ce jour-là. Cette

victorieuse, et l'Erreur est expulsée des temples qu'elle avait fondés à tort.

[1] On voit qu'il s'agit tout simplement de lanternes, de réverbères, destinés à l'éclairage de la place pendant la nuit, et non pas de lampes votives brûlant jour et nuit comme devant les statues des dieux du paganisme.

galerie étoit couverte d'un plafond d'une très-riche étoffe. Sa situation étoit avantageuse, parce que d'un côté on découvroit toute la place, et que de l'autre on voyoit et dedans et dehors, tant que la vue se pouvoit étendre. Vis-à-vis de cet endroit, au bas duquel les troupes et Messieurs de ville devoient passer, il y avoit un échafaud rempli de violons, de timballes, de trompettes et de plusieurs autres instrumens. Toute la place étoit environnée d'échafauds et de balcons, dont le devant étoit orné de tapis si magnifiques, que les moindres qui s'y faisoient remarquer étoient de velours plein. Il y en avoit d'une richesse surprenante et tout remplis d'écussons de la maison d'Aubusson, d'une broderie or et argent fort relevée. Tous ces échafauds furent occupés par le plus beau monde de Paris. On y entroit par diverses portes et sans peine, tant M. le duc de la Feuillade avoit donné de bons ordres pour empêcher la confusion presque inséparable des grandes fêtes.

L'Académie françoise et l'Académie royale de peinture et de sculpture y avoient été invitées. Ceux qui étoient sur les échafauds qui avoient des issues dans l'hôtel de la Feuillade, pouvoient aller prendre des rafraîchissemens en plusieurs lieux où il y avoit des collations préparées. Les échafauds étant remplis, la place vide, les entrées bien gardées, et les avenues couvertes d'une foule incroyable de peuple, Mgr le Dauphin arriva sur les trois heures après midi, et se plaça avec Monsieur et Madame dans le lieu que je vous ai dépeint, et qui lui étoit destiné. Jamais on n'a vu ensemble une plus nombreuse et plus auguste compagnie, puisque l'on voyoit sur une ligne Monseigneur, Monsieur, Madame, M. le duc de Chartres, Mademoiselle, Mlle d'Orléans, Mme la Grande-Duchesse, Mme de Guise, M. le Duc, Mme la Duchesse, M. le duc de Bourbon, Mme la duchesse de Bourbon, Mlle de Bourbon, Mlle d'Enghien, M. le duc de Vendôme, M. le Grand Prieur, M. le comte

de Soissons et Mme la comtesse de Soissons, avec un grand nombre de princesses, de duchesses et de personnes de la première qualité.

Lorsque Monseigneur entra, il reçut de la part de M. le duc de la Feuillade une bourse remplie de médailles d'or. Il en prit une pour lui et une pour Mme la Dauphine, et distribua les autres aux princes et princesses. Outre ces médailles d'or, M. de la Feuillade en porta encore le lendemain à Mgr le duc de Bourgogne et à Mgr le duc d'Anjou, et en envoya à M. le Prince à Chantilly, à M. le prince de Conty et aux autres princes et princesses du sang qui ne purent se trouver à cette fête. On a fait un coin particulier pour Sa Majesté. Il est une fois plus grand, et l'on ne frappera qu'une médaille pour le roi, afin que ce monarque en ait une qui soit unique dans le monde. M. de la Feuillade fait encore frapper une grande quantité de médailles d'or pour les envoyer à tout ce qu'il y a de potentats ou de princes, non-seulement en Europe, mais sur la terre. Il en fait frapper un fort grand nombre d'argent et de cuivre pour le peuple. J'en ai fait graver une que je vous envoie.

Pendant que Monseigneur distribuoit ces médailles, les violons et les autres instrumens se faisoient entendre alternativement, et quelquefois tous ensemble. M. l'abbé Régnier présenta ensuite à Mgr le Dauphin et aux princes et princesses qui l'accompagnoient, des livres où la description de la figure du roi et de tout l'ouvrage étoit contenue; et dans le même temps des suisses de M. de la Feuillade portoient de ces mêmes livres aux personnes distinguées, qui étoient placées en divers endroits.

Il faut présentement vous parler de l'ordre qui fut gardé dans la marche.

Dix-huit cents hommes du régiment des Gardes, le lieutenant-colonel, tous les capitaines, officiers, sergens, tambours, hautbois et fifres, avec 40 trompettes, s'étant

rendus à la place Dauphine, à dix heures du matin, on détacha 100 hommes pour la garde de Mgr le Dauphin à l'hôtel de la Feuillade, autant pour l'opéra, où devoit aller ce prince, et l'on en dispersa 300 à tous les bouts et carrefours des rues qui aboutissoient dans celles par lesquelles on devoit passer pour aller à la place des Victoires. C'est ainsi que s'appelle le lieu où l'on a élevé la statue du roi. Ils alloient incessamment d'un corps de garde à l'autre pour faire passer les carrosses et les gens de pied, et les empêcher de prendre des postes qui pussent causer quelque embarras. Comme Monseigneur devoit arriver par le quai du Louvre, et qu'il étoit facile de l'apercevoir de dessus le Pont-Neuf, on avoit placé des tambours de distance en distance depuis la place Dauphine jusqu'à la maison de Ville, qui devoient battre à son arrivée, ce qui étoit le signal pour faire tirer le canon. Ce prince ayant paru sur le quai à deux heures et demie, les tambours en avertirent la Ville, le canon tira, et la marche commença dans l'ordre qui suit :

Le major à cheval étoit à la tête, suivi des 4 aides et des 4 sous-aides major. Après lui marchoient 50 sergens. Ils formoient cinq rangs, dont chacun étoit de dix, et ils précédoient 30 trompettes, qui faisoient aussi trois rangs. M. le duc de la Feuillade, qui s'étoit rendu en carrosse à la place Dauphine sur les deux heures après midi, paroissoit à cheval après les trompettes, au milieu d'un grand espace que l'on avoit soin de laisser vide. Vingt hommes de livrée, vêtus de neuf, marchoient devant lui, et deux de ses gentilshommes alloient de chaque côté, ayant à l'arçon de la selle, de grandes bourses de velours remplies d'argent, qu'ils jetoient au peuple pendant toute cette marche. Ce duc étoit suivi du lieutenant-colonel, après lequel 14 capitaines à pied, avec la pique à la main, marchoient en deux rangs. Ils précédoient 6 sergens, qui étoient suivis de 26 divisions, de cinquante soldats chacune,

marchant dix de front. Il y en avoit 10 de mousquetaires, 6 de piquiers, et ensuite 10 autres de mousquetaires. Trois officiers étoient à la tête de chaque division de mousquets, et cinq enseignes portoient leurs drapeaux à la tête de chaque division de piques. Les tambours et les hautbois marchoient entre ces divisions, savoir 20 tambours entre la seconde et la troisième de mousquets, 8 hautbois entre la cinquième et la sixième; 20 autres tambours entre la septième et la huitième; 8 hautbois à la tête des piquiers; 20 tambours entre la troisième et quatrième division de piques; 8 hautbois à la tête de la seconde manche des mousquets; 20 tambours entre la troisième et la quatrième division de cette seconde manche; 8 hautbois entre la cinquième et la sixième; 20 tambours entre la septième et la huitième. Quatorze capitaines en deux rangs marchoient à la queue des troupes, précédés par 12 trompettes et suivis de 50 sergens qui faisoient cinq rangs comme les premiers. On alla par le Pont-Neuf dans la rue de l'Arbre-Sec; on détourna à la Croix du Tiroir le long de la rue Saint-Honoré, et l'on entra par celle de Richelieu dans la rue Neuve-des-Petits-Champs. Toutes les fenêtres étoient remplies de beau monde et ornées de magnifiques tapis. Rien ne troubla l'ordre de la marche, par le soin qu'eurent 30 mousquetaires, qui alloient cinquante pas devant, de faire ranger tous ceux qui bordoient les rues. Ils s'arrêtèrent à l'entrée de la place sans y entrer. Lorsque l'on fut, dans la rue Neuve-des-Petits-Champs, à la vue de Sa Majesté, M. le duc de la Feuillade, qui avoit toujours été à cheval, fort superbement monté, mit pied à terre à 300 pas de la place, et marcha la pique à la main. Il la mit sur l'épaule en y entrant, passa devant Monseigneur, et laissant la statue à gauche, il la salua de la pique en passant devant. Tous les capitaines, officiers et drapeaux la saluèrent de même. Le major avec les aides et sous-aides major ayant passé à cheval devant la statue;

tous chapeaux bas, les aides et sous-aides allèrent mettre pied à terre, et il n'y eut que le major qui demeura à cheval. Un aide-major, à la tête de 50 sergens qui avoient commencé la marche, fit le demi-tour de la statue, et lorsqu'il fut près des bornes qui séparent la rue de la place, il leur fit faire un quart de conversion à droite, marchant le long des maisons de la ville. Ils allèrent se poster en bordant la haie, en faisant un quart de conversion par rang le long du petit ruisseau que forme le pavé, et qu'ils laissèrent un pied derrière eux, en occupant à distance égale tout l'espace qui est depuis le fanal du coin de la rue d'Aubusson, jusqu'au fanal qui est près de la rue des Fossés-Montmartre. Les 30 trompettes qui suivoient les sergens, après avoir fait comme eux le demi-tour de la figure, firent une demi-conversion, passèrent entre le rang des sergens et des troupes, en sonnant toujours, et allèrent se poster en face de la statue, le dos tourné contre l'hôtel de M. de la Feuillade. Ce duc, avec tous les capitaines, fit le tour entier de la statue, auprès de laquelle il alla se poster à droite, tenant toujours la pique à la main, et faisant face comme la statue. Le lieutenant-colonel se posta à trois pas derrière lui, le premier capitaine à deux pas derrière le lieutenant-colonel, et tous les capitaines l'un derrière l'autre environnant la statue, et à un pas de la balustrade de fer. Les six sergens qui étoient à la tête des troupes, menèrent les soldats hors de la place et leur firent occuper le carrefour, la cour et la rue des Petits-Pères, où un aide-major les posta, de sorte qu'ils ne pussent blesser personne en tirant. Les officiers qui étoient à la tête des divisions, au lieu de sortir avec leurs soldats qu'ils menèrent seulement près des bornes qui font la séparation de la rue, firent un quart de conversion à droite, et se mettant à la file, ils allèrent former un rang devant celui des sergens qui étoient déjà postés, n'occupant que le même front que les sergens, et faisant face à la statue. Les hautbois ac-

compagnèrent les troupes jusqu'à leur sortie de la place, et faisant ensuite une demi-conversion à gauche, ils allèrent se poster derrière la statue, à laquelle ils firent face à trois pas de la balustrade de fer. A mesure que les tambours arrivoient près des bornes, ils se séparoient des troupes, et le tambour-major les postoit dans la rue le long des bornes. Ils firent aussi face à la statue, et occupèrent l'espace qui est entre les deux fanaux qui sont derrière. Les premiers piquiers ayant passé devant la statue, le drapeau blanc et 4 sergens se détachèrent et allèrent se poster devant et aux pieds de la statue, à trois pas devant la balustrade. Les autres enseignes menèrent leurs divisions derrière la statue, jusques auprès des bornes, après quoi les quatorze premiers firent un quart de conversion à droite, et passant à la file entre les rangs des sergens et celui des officiers avec le drapeau haut, ils allèrent se poster dans le rang des officiers. Ils en laissoient deux entre chaque drapeau, et prenoient garde que la droite et la gauche du rang fussent fermées par deux officiers à la pique. Les quinze derniers enseignes étant près des bornes, firent un quart de conversion à gauche, et marchant à la file le long du ruisseau de la rue, ils le laissèrent deux pas derrière eux, et se portèrent depuis le fanal qui est au coin de la rue de la-Feuillade, jusqu'à celui qui est près du coin des Petits-Pères. Un aide-major se mit à la tête des piquiers, après que les premiers enseignes les eurent quittés, et les mena au sortir de la place dans la rue du Mail par le coin des Petits-Pères.

A mesure qu'il arrivoit des tambours et des hautbois auprès des bornes, ils se séparoient des troupes et alloient joindre leurs camarades, les tambours hors de la place le long des bornes, et les hautbois derrière la statue près de la balustrade de fer. Les officiers qui étoient à la tête des divisions de la seconde manche de mousquets saluèrent la statue, et lorsqu'ils en eurent fait le tour dans le même ordre, un aide-major se mit à

la tête des mousquetaires et les mena, par la rue d'Aubusson, à l'entrée de la grande rue des Petits-Champs, où il les posta le long des murailles. Les officiers des derniers de cette seconde manche passèrent derrière les enseignes derniers postés, et allèrent se mettre dans le même rang des drapeaux, savoir deux à la droite du premier drapeau près la rue de la Feuillade, ces officiers se plaçant de suite, et toujours deux entre chaque drapeau. Les 14 capitaines qui suivoient les troupes ne firent que le demi-tour de la statue et allèrent se placer après les premiers capitaines postés tout autour de la statue. Les trompettes de la queue passèrent aussi devant la statue, tournèrent à droite et se joignirent à leurs camarades. Les 50 sergens qui fermoient la marche allèrent former un rang derrière les officiers, entre les deux fanaux qui sont du côté des Petits-Pères. Voilà dans quel ordre le régiment se posta. Ainsi il ne resta dans la place que M. le colonel, le lieutenant-colonel, les capitaines et le drapeau-colonel, qui entourant la balustrade, tandis que les autres officiers étoient postés autour de la place au pied des balcons, faisoient un rond, et laissoient la plus grande partie de la place libre pour la cérémonie et la marche de Messieurs de Ville. Les hautbois, trompettes, tambours et fifres bordoient en dehors l'ouverture de la place entre les deux fanaux qui sont derrière la statue.

Tout étant dans l'ordre que je viens de vous marquer, le major fit un signal qui fit taire les tambours et les trompettes ; et à ce bruit tout guerrier succèda une symphonie très-agréable de violons, hautbois, trompettes et timballes de la Chambre, pour divertir Mgr le Dauphin, jusqu'à ce que la Ville fût arrivée.

Je vous ai marqué tous les mouvemens que le régiment des Gardes fit dès dix heures du matin avant que de commencer sa marche. M. le prévôt des marchands se rendit à la même heure à l'Hôtel-de-Ville avec

MM. les échevins, procureur du roi, greffier, receveur, les conseillers de Ville, les quarteniers et 32 notables bourgeois de Paris, officiers et marchands, mandés par les quarteniers suivant l'ordre de M. de Fourcy et des échevins. Avant qu'on sortît de l'Hôtel-de-Ville, M. le prévôt des marchands régla que les notables marcheroient sans s'arrêter à leur qualité, chacun suivant l'ordre de réception de leurs quarteniers, mais après les conseillers de Ville et les quarteniers. On se rendit ensuite chez M. le duc de Créqui, gouverneur de Paris, qui reçut la Ville à l'entrée de la salle, et fit entrer dans sa galerie MM. les prévôt des marchands, échevins, procureur du roi et greffier. Toute la Ville étoit en habit de cérémonie. Les conseillers de Ville, les quarteniers et les notables se reposèrent dans la salle qui joint cette galerie, jusqu'à ce qu'on vit paroître dans la cour le carrosse de Mgr le Dauphin, dont on devoit être averti par un garde qui en avoit l'ordre. M. le gouverneur monta à cheval avec M. le prévôt des marchands, et l'on se mit en marche, M. le gouverneur étant à la droite, précédé de ses gardes à pied et de ses gentilshommes à cheval, et de 300 archers de ville, leur colonel et leurs officiers en tête. On trouva le Pont-Neuf garni de deux haies de soldats des Gardes, à qui M. le duc de la Feuillade avoit donné ordre de demeurer jusqu'à la fin de la cérémonie, et qui ne souffroient personne que sur les parapets. Toutes les rues en étoient aussi bordées jusqu'à la place des Victoires, et cette garde étoit redoublée aux avenues des rues pour empêcher la confusion.

Les gardes de la Ville étant arrivés à la place au nombre de 300, tous à cheval, et marchant quatre par quatre, allèrent prendre leurs postes derrière les rangs que formoient les officiers. M. le duc de Créqui, ayant devant lui ses gardes à pied, et Messieurs de Ville, deux à deux, bien montés, et dans l'ordre que je viens de vous marquer, firent le tour de la statue, passant

entre les capitaines qui environnoient la balustrade, et le rang des officiers et des drapeaux. Ce premier tour fait, M. le gouverneur de Paris et M. le prévôt des marchands s'arrêtèrent devant la statue, et après s'être découverts et avoir fait une profonde inclination, ils firent faire une chamade par leurs tambours et trompettes, et sur un signal que fit le major du régiment des Gardes, les autres tambours, trompettes, fifres, hautbois et musettes répondirent aussitôt. Les mousquetaires, postés tout autour hors de la place, firent une décharge qui fut suivie de quantité de cris de *Vive le roi*. Ensuite sur un second signal du major, tout ce bruit cessa, à la réserve des violons et hautbois qui continuèrent de jouer, tandis que la Ville fit encore le tour de la statue, devant laquelle M. le gouverneur et M. le prévôt des marchands s'arrêtèrent de nouveau avec les mêmes inclinations. Ils firent faire une seconde chamade, à laquelle on répondit comme la première fois, et elle fut réitérée une troisième. Cette dernière chamade ayant été faite, les gardes de la ville, qui étoient à cheval derrière les rangs des officiers et sergens, marchèrent en quatre files, et sortirent de la place, par où ils étoient entrés. La Ville les suivit dans l'ordre qu'elle avoit tenu pendant la marche. Les 30 trompettes qui avoient paru d'abord sortirent en trois rangs trente pas après la Ville, ayant été mis en marche par un aide-major, tandis qu'un autre aide-major, formoit les 50 sergens postés dix de front. Il les mit devant les 30 trompettes, faisant le tour de la place. Quand les trompettes furent à côté de M. le colonel, il fit à droite et alla prendre sa marche derrière eux, suivi du lieutenant-colonel et de tous les capitaines, marchant six de front. Les drapeaux suivirent les capitaines, et après eux marchèrent les officiers dans ce même ordre de six de front; ils furent suivis de 12 trompettes de la queue. Ensuite les 50 derniers sergens rangés dix de front, le major, les 4 aides, et les 4 sous-aides major à

cheval fermèrent la marche. Les hautbois et les musettes se partagèrent en trois, 10 après le second rang des capitaines, 10 à la tête des drapeaux et 10 après le troisième rang d'officiers. M. le colonel fit dans cet ordre le tour de la statue, qu'il salua pour la seconde fois de la pique, et sortit de la place par la rue d'Aubusson comme il y étoit entré, en repassant devant Monseigneur.

Cette cérémonie étant finie, Mgr le Dauphin, qui avoit résolu de voir l'illumination qui devoit être le soir autour de la statue du roi, et d'aller à l'Hôtel-de-Ville, où M. le duc de la Feuillade avoit envoyé une compagnie des Gardes, et au devant duquel la Ville avoit fait préparer un feu d'artifice, alla prendre le divertissement de l'Opéra, en attendant que la nuit fût venue. Ce prince fut à peine sorti, que malgré les efforts que l'on fit pour tenir la place vide jusqu'à son retour, le peuple, que pressoit un violent désir de voir la statue qui avoit fait si longtemps le sujet de son entretien, s'avança de tous côtés pour la considérer à loisir ; et ce ne fut pas sans peine qu'il se retira de cette place, lorsqu'il fallut la laisser libre pour Mgr le Dauphin.

Ce prince s'y rendit sur les dix heures du soir, et traversa la rue Saint-Honoré, celle de Richelieu, et tout le chemin qui conduit à l'hôtel de la Feuillade, au travers d'une double haie de soldats des Gardes. Toutes ces rues étoient non-seulement brillantes par les lumières, qui les couvrant de toutes parts faisoient comme une voûte de feu, mais encore par celles dont toutes les fenêtres étoient remplies. Monseigneur fut reçu au bruit des hautbois à la place des Victoires, et il la trouva toute éclatante, et la figure encore davantage, parce qu'elle étoit éclairée par plus de 2000 lampes qui répandoient un grand jour sans qu'on les vît. Ces lampes étoient attachées en dedans sur la grille de fer qui environne la figure du roi, et sur tous les ornemens

qui l'embellissent ; les fanaux faisoient aussi remarquer leurs lumières. Le carrosse de Mgr le Dauphin, suivi de plusieurs autres, fit deux fois le tour de cette grille, et après que ce prince eut admiré de près la figure du roi qu'il n'avoit vue que de loin l'après-dînée, il sortit par la rue des Petits-Champs, que l'on voyoit toute illuminée, et surtout la maison de M. Chuppin, notaire et échevin en charge, où toutes les fenêtres se faisoient distinguer par un grand nombre de flambeaux de cire blanche qui étoient en saillie. Du bas de ces fenêtres s'élevèrent quantité de fusées volantes lorsque Monseigneur passa. Toutes les rues étoient remplies de peuple, et les maisons, de lumières jusqu'à l'Hôtel-de-Ville. Ainsi l'on ne voyoit que des feux, et l'on n'entendoit partout que des acclamations et des cris de joie. Monseigneur fut reçu à la porte de l'Hôtel-de-Ville, à la descente de son carrosse, par M. le Gouverneur de Paris et par M. le prévôt des marchands. Ils montèrent à ses côtés, M. le duc de Créqui à la droite, et M. le président de Fourcy à la gauche, suivis de MM. les échevins et des officiers du bureau de la ville. L'escalier étoit éclairé des deux côtés, depuis le bas jusqu'en haut, par un grand nombre de flambeaux de cire blanche, et la salle étoit remplie de lustres. Il y avoit aussi quantité de trompettes, de hautbois, et divers autres instrumens. On avoit servi une magnifique collation dans la salle qui joignoit celle où Mgr le Dauphin entra pour voir le feu. L'ordre fut donné pour le tirer par M. le gouverneur et par M. le prévôt des marchands, aussitôt que Monseigneur fut arrivé.

Il représentoit la Victoire posée sur des trophées et tenant des palmes et des lauriers. Il y avoit pour inscription aux quatre faces :

LUDOVICO MAGNO
VICTORI PERPETUO[1].

[1] A Louis le Grand vainqueur à jamais.

Ces quatre faces étoient ornées de devises. Celles de la première regardoient la Paix; celles de la seconde, l'Hérésie; celles de la troisième, les victoires du roi sur les corsaires d'Afrique; et celles de la quatrième, les soumissions rendues à Sa Majesté par des peuples qui l'avoient offensée. Comme il étoit plus de onze heures lorsqu'on eut achevé de tirer le feu, Monseigneur sortit aussitôt après, pour s'en retourner à Versailles, et fut reconduit de la manière qu'il avoit été reçu. Il étoit accompagné de presque tous les princes et princesses qui avoient vu avec lui la cérémonie de la place des Victoires.

Dès qu'il fut parti, on se mit à table dans la grande salle, et l'on but plusieurs fois à la santé du roi. Il y avoit à cette table M. le gouverneur, M. le prévôt des marchands, MM. les échevins, procureur du roi, greffiers, receveurs, les conseillers de Ville, les quarteniers et les 32 notables mandés.

La joie continuoit dans tous les quartiers de Paris, et les fontaines de la ville, qui sont au nombre de 20, avoient jeté du vin toute la journée, aussi bien que deux fontaines artificielles qui étoient au milieu du Pont-Neuf, et la Samaritaine, dont le carillon sembloit s'accorder, pendant la marche, avec le son des instrumens.

Mgr le Dauphin trouva encore, en s'en retournant, tous les lieux où il passa remplis de peuple et de joie, et il fut conduit avec des cris d'allégresse jusques auprès du palais des Tuileries. Comme le calme se fait mieux connoître après un si grand bruit, il commençoit à le remarquer, lorsqu'en approchant de la porte de la Conférence, il vit en l'air un grand nombre de fusées volantes, sans savoir d'où elles étoient parties. Il crut que c'étoit un reste des réjouissances de la ville, mais l'air en ayant encore paru chargé un moment après, on commença à s'apercevoir qu'elle venoit d'une autre cause. Dans le temps que l'on s'atta-

choit à la rechercher, celles qui parurent pour la troisième fois semblèrent sortir de l'eau. On pouvoit le croire, puisqu'à l'autre bord de la rivière, il y en avoit des partemens de 50, de trois toises en trois toises, ce qui formoit comme une ligne de feu, qui en fournissoit sans cesse à l'air et à la rivière, en sorte que, lorsque les feux d'un partement étoient tombés dans l'eau et paroissoient y brûler, ceux du partement qui le suivoit paroissoient dans l'air, ce qui continua jusqu'au pont de Sève [1], tant que Monseigneur pût voir la rivière. On devina aisément par la manière dont ce spectacle étoit ordonné, et par la profusion d'artifice, que M. le duc de la Feuillade donnoit encore ce divertissement, et vouloit couronner par là une journée qui lui étoit si glorieuse [2], et dans laquelle il avoit fait voir jusqu'où peut aller le zèle d'un sujet pour son prince.

Les Augustins déchaussés se crurent obligés, le même jour, de prendre part à la joie publique, et ils y furent portés avec d'autant plus d'ardeur, que cette statue devant immortaliser les victoires de Sa Majesté, elle se trouvoit heureusement élevée devant leur église, dont Louis XIII mit la première pierre en personne, sous le titre de Notre-Dame-des-Victoires, pour d'éternelles actions de grâces de la prise de la Rochelle; ce qui peut donner sujet de dire que les victoires du fils sont réunies avec celles du père. Dans cette vue, après s'être acquittés de leur devoir par des prières solennelles pour notre auguste monarque, ils travaillèrent à faire éclater leur joie par trois décharges de 50 boîtes chacune; la première à l'arrivée de Monseigneur dans la place, la seconde après les trois décharges du régiment des Gardes, et la troisième à

[1] Sèvres.

[2] En effet, toute cette pompe était encore bien plus un acte d'ostentation, de gloire, pour M. de la Feuillade, qu'un acte de flatterie envers le roi.

dix heures du soir, lorsque Monseigneur vint faire le tour de la figure[1].

FONDATION DE LA MAISON ROYALE DE SAINT-CYR.

Juin 1686.

I.

Récit de l'abbé de Choisy.

Ce fut à peu près dans ce temps-là, que madame de Maintenon se servit de sa faveur, pour faire le plus bel établissement qui ait été fait en France depuis cent ans, si l'on en excepte celui des Invalides, qui doit passer devant. Elle fit fonder par le roi la maison de Saint-Cyr, où 250 demoiselles, depuis l'âge de douze

[1] On lit dans les *Mémoires de l'abbé de Choisy :* « On vit à Paris la même année, à la face de Dieu et des hommes, une cérémonie fort extraordinaire. Le maréchal de la Feuillade fit la consécration de la statue du roi qu'il avoit fait élever dans la place nommée des Victoires. Le roi est à pied, et la Renommée lui porte une couronne de laurier sur la tête. C'est le plus beau jet qu'on ait encore vu. La Feuillade fit trois tours à cheval autour de la statue à la tête du régiment des Gardes dont il étoit colonel, et fit toutes les prosternations que les payens faisoient autrefois devant les statues de leurs empereurs... On dit que la Feuillade avoit dessein d'acheter une cave dans l'église des Petits-Pères et qu'il prétendoit la pousser par dessous terre jusqu'au milieu de la place des Victoires, afin de se faire enterrer précisément sous la statue du roi. Il avoit eu aussi la vision de fonder des lampes perpétuelles qui auroient éclairé la statue nuit et jour. On lui retrancha le jour. » — Les contemporains s'amusoient de M. de la Feuillade et le raillaient sur sa vanité; l'abbé de Choisy fit de cette fastueuse cérémonie la relation spirituelle qu'on vient de lire, qui est sans cesse reproduite, mais qui est, comme on peut le voir, après la lecture du *Mercure*, assez inexacte.

ans jusqu'à vingt, doivent être nourries, entretenues et élevées selon leur qualité. Il doit y avoir 36 dames de chœur, qui d'abord ne faisoient que des vœux simples, mais qui depuis, après une mûre délibération, font les vœux absolus de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, et sont comme les autres religieuses.

Le roi a uni à cette maison la manse abbatiale de Saint-Denis, qui vaut 100,000 livres de rente, et lui a acheté des fonds de terre pour 50,000 livres de rente, à condition qu'on n'y pourra jamais recevoir aucune gratification que du roi ou de ses successeurs. Les demoiselles, avant que d'y être reçues, doivent faire preuves de quatre races du côté des pères, les mésalliances fréquentes obligeant à négliger le côté des mères. Elles auront les places de religieuses que le roi donne dans toutes les abbayes du royaume, chaque fois qu'elles vaquent.

Les bâtimens de Saint-Cyr ont été élevés avec une magnificence royale, mais avec tant de précipitation, qu'on y a fait des fautes considérables, n'ayant pas laissé le temps au bois vert de sécher avant que d'être employé [1]. On a changé et rechangé plusieurs fois les constitutions pour trouver le meilleur, et l'abbé Tiberge, supérieur des missions étrangères, y a employé beaucoup de temps et d'esprit.

Madame de Maintenon est entrée dans le moindre détail avec une capacité et une patience bien au-dessus de son sexe, mais nécessaire en cette occasion ; et si son zèle ne l'avoit soutenue, les difficultés toujours nouvelles auroient été capables de la rebuter. Elle avoit depuis longtemps l'idée de cet établissement : la pau-

[1] Mansard se trompa lourdement dans son œuvre de Saint-Cyr. Les bâtiments sont laids ; la maison est construite dans un fond marécageux et très-malsain ; les eaux obligèrent à refaire les fondations bientôt après l'achèvement de l'édifice ; il fallut aussi refaire, au bout de dix ans, la charpente de tous les combles, parce que l'architecte n'avait employé que du bois vert.



vreté où elle s'étoit vue elle-même, dans le commencement de sa vie, malgré une naissance fort noble, la faisoit entrer dans les besoins des filles de qualité, et lui faisoit chercher les moyens de les tirer de la pauvreté. Ce lui étoit tous les jours une nouvelle occasion de remercier Dieu, heureuse de pouvoir faire aux autres ce que, dans de certains temps, elle eût été bien aise qu'on lui eût fait. J'ai même ouï dire que dès les premières lueurs de sa fortune médiocre, elle avoit eu soin de quelques pauvres demoiselles, tant elle étoit portée naturellement à cette sorte de charité; aussi quand elle se vit par avance au comble de la grandeur humaine, son zèle n'eut plus de bornes, et il ne lui en fallut pas moins pour soulager d'une manière sensible toute la noblesse du royaume.

II.

Préambule de l'ordonnance de Louis XIV pour l'établissement de la maison de Saint-Cyr.

Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, etc. Comme nous ne pouvons assez témoigner la satisfaction qui nous reste de la valeur et du zèle que la noblesse de notre royaume a fait paroître dans toutes les occasions, en secondant les desseins que nous avions formés et que nous avons si heureusement exécutés, avec l'assistance divine, pour la grandeur de notre État et pour la gloire de nos armes; la paix que nous avons si solidement affermie nous ayant mis en état de pouvoir étendre nos soins jusque dans l'avenir, et de jeter des fondemens de la grandeur et de la félicité durable de cette monarchie; nous avons établi plusieurs compagnies[1] dans nos places frontières,

[1] Compagnies de cadets, sortes d'écoles militaires.

où, sous la conduite de divers officiers de guerre d'un mérite éprouvé, nous faisons élever un grand nombre de jeunes gentilshommes, pour cultiver en eux les semences de courage et d'honneur que leur donne la naissance, pour les former par une exacte et sévère discipline aux exercices militaires, et les rendre capables de soutenir à leur tour la réputation du nom françois ; et parce que nous avons estimé qu'il n'étoit pas moins juste et moins utile de pourvoir à l'éducation des damoiselles d'extraction noble, surtout pour celles dont les pères, étant morts dans le service, ou s'étant épuisés par les dépenses qu'ils y auroient faites, se trouveroient hors d'état de leur donner les secours nécessaires pour les faire bien élever ; après l'épreuve qui a été faite par nos ordres pendant quelques années des moyens plus propres pour y réussir, nous avons résolu de fonder et établir une maison et communauté, où un nombre considérable de jeunes filles, issues de familles nobles, et particulièrement de pères morts dans le service, ou qui y seroient actuellement, soient entretenues gratuitement, et élevées dans les principes d'une véritable et solide piété, et reçoivent toutes les instructions qui peuvent convenir à leur naissance et à leur sexe, suivant l'état auquel il plaira à Dieu de les appeler ; en sorte qu'après avoir été élevées dans cette communauté, celles qui en sortiront puissent porter dans toutes les provinces de notre royaume des exemples de modestie et de vertu, et contribuer soit au bonheur des familles où elles pourront entrer par mariage, soit à l'édification des maisons religieuses où elles voudront se consacrer entièrement à Dieu ; auquel effet nous avons fait acquérir, construire et meubler de nos deniers la maison de Saint-Cyr, située près notre château de Versailles ; et il ne reste plus qu'à déclarer nos intentions, tant pour les fonds que pour les réglemens nécessaires pour l'entière exécution d'un établissement si utile et si avantageux.

Savoir faisons que, pour ces causes, de notre propre mouvement, pleine puissance et autorité royale, Nous avons fondé, érigé et établi, fondons, érigeons et établissons à perpétuité, par ces présentes signées de notre main, en ladite maison de Saint-Cyr, une communauté qui sera composée de 36 dames professes, 250 damoiselles d'extraction noble, et 24 sœurs converses, pour y être reçues, ainsi qu'il sera expliqué ci-après, et y vivre suivant les règles et constitutions qui leur seront données par notre amé et féal conseiller d'État ordinaire, le sieur évêque de Chartres, dans le diocèse et sous l'autorité duquel et de ses successeurs sera et demeurera ladite maison, pour tout ce qui dépend de la visite, correction et juridiction épiscopale.

PRISE DE PHILIPSBOURG.

29 octobre 1688.

I.

Lettre de M. de Vauban à M. de Louvois.

Du 29 octobre 1688, au camp devant Philisbourg.

J'eus hier l'honneur de vous mander que dans peu vous auriez de bonnes nouvelles ; je vous tiens parole, Monseigneur, puisque je vous puis assurer qu'on s'est logé, la nuit dernière, sur les angles saillants du chemin couvert opposé aux grandes attaques, et qu'aujourd'hui la couronne a été prise en plein midi, avec si peu de perte, que je ne crois pas qu'il y ait eu quinze hommes tués ou blessés, tant la scène a été peu sanglante. Les Allemands s'en sont trouvés si étourdis, qu'une heure après ils ont battu la chamade à l'attaque du Rhin et

de l'heure qu'il est, le major de la place, avec deux ôtages, est chez Monseigneur.

Je laisse à d'autres le soin de vous dire les particularités de cette action, parce que j'y ai trop peu de part pour en pouvoir parler honnêtement. Les troupes y ont parfaitement bien fait leur devoir, notamment les régimens du Roi et d'Anjou. J'ai à me louer de tout le monde en ce rencontre, et à ne me plaindre de personne. Je ne sais si les assiégés feront de grosses propositions à Monseigneur; mais je sais parfaitement le chemin de la place, et je ne pense pas que je l'oublie entre-ci et demain matin.

Le pauvre chevalier Denonville m'a fort recommandé, en mourant, sa famille, et notamment de vous supplier de retirer son aîné de Canada, et de faire donner le commandement de la ville de Metz à son frère le cadet.

Après cela, si le roi ne vouloit pas le gratifier, ayez la bonté de vous souvenir de M. de la Lande, qui est l'un de nos meilleurs hommes de tranchée, et qui sert parfaitement bien. C'est assurément celui de tous qui le mérite autant bien, et qui cependant meurt de faim avec sa petite lieutenance de roi de Hombourg.

Dubose et le Goutail ont été tous deux blessés à l'attaque de la couronne, l'un à la tête et l'autre au corps; mais j'espère qu'ils en guériront.

II.

Lettre de M. de Chamlay à M. de Louvois.

Du 31 octobre 1688, au camp devant Philisbourg.

Nous sommes maîtres des portes de Philisbourg et avons du monde jusques dans une rue. La garnison sortira demain. On travaillera, dès ce matin, à raser les

travaux, à retirer le canon et les mortiers, et à rassembler les outils et les munitions.

Les dedans de Philisbourg sont fort ruinés, et les bombes y ont fait beaucoup de désordres, aussi bien que le canon qui a brisé toutes les couvertures. L'ouvrage couronné et une face d'un bastion de la grande attaque sont en fort mauvais état. Ces gens-là pouvoient nous tenir huit jours, et avoir encore une bonne capitulation. La contrescarpe et la grande attaque ni la demi-lune, qui n'étoit pas ruinée du canon, n'étoient pas prises. Il y avoit encore le fossé de la place, qui est fort grand et profond, à passer, et au-delà, outre le corps de la place, une fausse braye où l'on ne pouvoit demeurer à cause des ruines causées par le canon qui tomboient dedans.

A l'attaque du Rhin on n'avoit pas été établi sur l'ouvrage couronné, qu'aujoud'hui au plus. Il falloit du temps pour y faire des batteries et y mener du canon ; il y avoit, à cause de l'étendue de l'ouvrage couronné, de grands travaux à faire, la plupart dans des marais, pour gagner le chemin couvert, qui est dans la gorge de cet ouvrage. Il y avoit de plus, ce chemin couvert à prendre, deux demi-lunes, ou plutôt contre-gardes, à droite et à gauche des branches de l'ouvrage : le fossé de la place à combler, et à passer une fausse braye au delà, et le corps de la place entier, sans avoir été touché d'aucun coup de canon. En un mot un homme opiniâtre et qui ne se seroit pas mis en peine d'être prisonnier de guerre, pouvoit encore durer longtemps.

III.

Lettre de M. le duc de Duras à M. de Louvois.

Du 1er novembre 1688, au camp devant Philisbourg.

La garnison de Philisbourg est sortie ce matin, sur

les onze heures, de la place; elle est forte de près de dix-huit cents hommes, dont quartorze cent sous les armes, et plus de trois cent en bonne santé qui escortoient les chariots, tous bons hommes bien faits, de bonne mine, bien vêtus et bien armés. Il y avoit aussi trente ou quarante canonniers et une compagnie de fort bons dragons, sans compter tous les blessés qui sont demeurés dans l'hôpital de la place. M. de Staremberg a fait un compliment fort honnête à Monseigneur, et lui a dit que dans le malheur où il se trouvoit, d'avoir perdu à l'empereur la plus importante place de l'empire, ce lui étoit une espèce de consolation de l'avoir remise à un aussi grand prince que lui, fils du plus grand roi du monde.

Nous avons fait mettre hors de la place, le long du grand chemin, huit ou dix escadrons et autant de bataillons, devant lesquels la garnison impériale a passé. Il falloit que dans le commencement du siége elle fût forte de deux mille deux cents hommes, car ils disent qu'ils ont eu trois cents hommes tués ou blessés. Auvergne a pris en même temps possession de la place, dont les maisons et le château sont fort ruinés et délabrés. J'ai fait escorter la garnison impériale par un escadron de Villeroi commandé par M. Dalon, qui la conduisit jusqu'à quatre lieues au-delà de Cronstatt dans le pays de Virtemberg.

Hier, le petit chevalier de Longueville se promenant seul sur les travaux de la tranchée, peu de temps avant que Monseigneur y passât, un chasseur, qu'on assure être un officier, qui tiroit des bécassines dans le marais, le blessa d'un coup de fusil dans le ventre, dont il est mort aujourd'hui sur le midi. C'est fort grand dommage, car il promettoit beaucoup, et tout le monde en disoit du bien.

IV.

Extrait d'une lettre de M. de Vauban à M. de Louvois.

Du 2 novembre 1688, au camp devant Philisbourg.

M. de Staremberg a eu la bonté de nous épargner cinq ou six jours, un peu aux dépens de sa réputation, à la vérité, car il pouvoit nous mener jusques-là : et quand sa capitulation en eût été plus mauvaise et qu'il n'eût pas amené quatre pièces de canon, elle n'en eût été que plus honorable, et je ne crois pas qu'il en eût été moins bien reçu à Vienne.

Les bâtimens de la place sont horriblement maltraités par l'effet de nos premières batteries, dont la plate-forme étant de niveau avec le terre-plein, il s'est trouvé que tous les coups échappés ont donné dans les maisons, qui en sont tellement ruinées, que je ne crois pas qu'il y soit resté deux toises de couverture en son entier, joint que les bombes, échappées pendant la nuit, ont mis le feu dans les casernes les plus près de l'attaque, et fait un horrible dégât dans les maisons plus prochaines. D'ailleurs les coups échappés de la croisée des batteries du Rhin ont fait beaucoup de mal.

Quant au rempart, il est en son entier du côté des attaques du Rhin; mais du côté des grandes attaques, le bastion d'Enguien, la demi-lune de France, et même la courtine, sont fort endommagés, jusques là qu'il y a des endroits où l'on peut monter, et où tout le revêtement a été coupé, jusqu'aux contre-forts qui paroissent à découvert.

Les ennemis se sont parfaitement bien servis de leur canon, et n'ont pas manqué de le placer dans tous les endroits où il le falloit. Ils ont même assez chicané du

mousquet par les petits logemens qu'ils ont postés çà et là pour voir les nôtres à revers ; mais il est vrai que depuis l'échec de la corne ils ont fort baissé, et ont enfin fini par se rendre en gens dont on attendoit toute autre chose.

Il est sorti de cette place quelques quatre-vingts canonniers, les uns le boute-feu sur l'épaule et les autres la hache, tous gens bien faits, et plus de quinze à seize cents hommes de pied des mieux faits que j'aie vus de ma vie. On prétend qu'ils ont perdu trois cents hommes tant tués que blessés, c'est ce que je ne sais pas bien.

Quant à nous, j'apprends par M. de Saint-Pouange que nous avons quelques cinq cents blessés, et on dit quatre cent de morts. Mais je crois bien que les majors, dans les régimens desquels il en manque, en ont tué une bonne partie.

Il y a eu neuf ingénieurs de tués, parmi lesquels il y en a trois ou quatre qu'on ne sauroit remplacer, et quinze de blessés. On peut dire que ceux-ci sont les martyrs d'infanterie.

La cavalerie nous a parfaitement bien servi pendant le siége, pour le transport des fascines et gabions ; aussi n'ont-ils point fait de garde de tranchée ; ils n'ont porté la fascine que pendant la nuit, mais à la vérité ils l'ont portée fort près des têtes. Cependant hors un maréchal de logis, je n'ai point appris qu'ils aient perdu personne. Je ne saurois que me louer des soins de Dubourg et du major général, l'un et l'autre ayant parfaitement bien servi.

L'infanterie a aussi beaucoup plus servi que je n'avois espéré, en quoi ont beaucoup servi les libéralités de Monseigneur envers les blessés, et l'argent des travaux qui a fourni aux soldats de quoi se bien nourrir. On ne peut pas mieux servir dans toute l'artillerie que M. de la Frézelière fait. On peut dire qu'il y a encore quinze ou seize commissaires qui font fort bien ; mais

il y a tant de nouveauté dans le surplus, que cela fait pitié. De plus, le peu d'équipage, la difficulté du chemin et le mauvais alliage des pièces de Brisach, nous ont causé bien du retard et fait un fort grand tort, joint qu'il y a toujours des contestes et des brouilleries entre les fusiliers et l'artillerie, les uns les autres se plaignant également.

La vérité est qu'un régiment, comme celui-là, qui monte la tranchée et qui veut remplir les autres devoirs de l'infanterie, ne convient nullement à l'artillerie. Il faut être ou tout un ou tout autre, le faire tout artillerie ou tout infanterie, autrement le roi n'en sera jamais bien servi.

Quant aux ingénieurs, le grand nombre que nous avons eu de tués ou blessés prouve encore mieux leur valeur que leur capacité.

J'ai encore plus de peine à trouver des sapeurs dans les fusiliers, dont je puisse m'accommoder, que l'artillerie n'a de se servir de leurs soldats.

Ce sont deux choses très-importantes pour l'attaque et défense des places, auxquelles il faut que le roi remédie, en changeant ce régiment de nature, c'est-à-dire, ou en le faisant tout artillerie, ou en faisant une compagnie de sapeurs de 200 hommes, dans laquelle j'introduirai tous les sujets qui me seront nécessaires pour servir à la tranchée, soit pour la sape, soit pour poser à découvert et faire les passages des fossés, régler les gabions, fascines et mille autres minuties qui sont absolument nécessaires à la conduite des siéges, que je ne saurois réduire en sa perfection, faute d'un corps dépendant de moi, dont je puisse disposer[1].

[1] Vauban demandait la création d'un corps de troupes spécial pour les travaux de siége; il n'y avait alors que des officiers ingénieurs, et les travaux de siége étaient exécutés par des soldats d'infanterie. Louis XIV, à la demande de Vauban, créa, après le siége de Philipsbourg, les premières compagnies de sapeurs et de mineurs.

Le roi y trouvera son compte, en ce que la tranchée lui coûteroit beaucoup moins, parce qu'on n'y feroit pas tant de fausses lignes : elle iroit beaucoup mieux et plus vite, parce que les ordres que je donnerois seroient suivis ponctuellement, et que personne ne me manqueroit, et nos affaires se conduiroient par des règles beaucoup plus certaines : je ne serois pas obligé d'être dix ou douze heures à la tranchée à redresser tantôt une chose et tantôt une autre, pendant lesquelles il n'y en a pas une où je ne puisse être tué je ne sais combien de fois.

Au reste, ce n'est pas pour me faire honneur ni profit que je vous demande cette compagnie, puisqu'étant lieutenant-général, un tel emploi ne peut rien ajouter à ma dignité, et que de l'humeur dont je suis, je ne suis pas homme à profiter des appointemens que le roi m'y donneroit : bien au contraire ce seroit une charge de peine dont je me passerois fort bien.

Au reste je me ferois bien fort de la rendre utile tous les jours de l'année, chose que pas une des troupes distinguées ne sauroit faire : au contraire, je vous en ferois voir toutes des meilleures et des plus huppées, qui en quinze ans de temps n'ont pas eu occasion de rendre un service tant soit peu remarquable, et qui cependant ne laissent pas de toucher de fort grosses payes.

Pour conclusion, si vous voyez de grandes apparences de paix, ne la faites point, parce que ce ne seroit qu'un surcroît de peines pour moi, dont je me passerai bien ; mais si vous croyez que la guerre puisse continuer, ne perdez pas un moment de temps à prendre les résolutions nécessaires à la mettre sur le pied, du moins si vous voulez que je puisse continuer à servir à des siéges de la nature de celui de Philisbourg, qui m'a tant donné de peine, que je renoncerois plutôt à toutes les fortunes du monde que de me

commettre dans un semblable, sans ce secours, n'étant pas possible d'y pouvoir tenir autrement ; et dès à présent je m'excuse, par avance, de tous ceux qui pourroient lui ressembler, si vous ne mettez pas cette compagnie sur pied.

J'ai mandé Tarade, pour lui dire ma pensée sur les réparations plus pressantes de Philisbourg, en attendant que le siége de Manheim me donne le temps d'y travailler tout de bon. Il ne sera pas mal aisé d'en faire une des plus excellentes places, puisqu'il n'y a qu'à augmenter le marais de Staremberg, à achever le dessin de la corne et de la couronne, et bien prendre garde à rendre les écoulemens d'eau plus difficiles. J'ai déjà songé à tout cela, même avant la fin du siége, et c'est sur quoi je ne serai nullement embarrassé, non plus que sur quantité d'autres petites choses qu'on y pourra ajouter ; mais il est bon que je sache si le roi veut la fortifier comme une place qu'il a dessein de garder, ou s'il veut seulement l'accommoder pour le temps que la guerre pourra durer, afin que je prenne mes mesures suivant ce que vous me manderez.

Je finis enfin par vous supplier de trouver bon que le *Lardonnier d'Hollande*[1] reprenne et s'applique le pied-de-nez dont il m'avoit fait présent.

---

[1] Bien que l'expression de *Gazette* ou *Lardon de Hollande* soit consacrée, il est cependant certain qu'il n'y a jamais eu de gazette française ou lardon de Hollande, pamphlet périodique servant de véhicule aux médisances et aux violentes satires lancées par les réfugiés et autres ennemis de Louis XIV contre son gouvernement. La vérité est qu'aux XVIIe et XVIIIe siècles il y a eu de nombreuses gazettes françaises imprimées en Hollande et désignées en masse sous le nom général de *Lardons de Hollande*, parce qu'elles étaient pleines de brocards, de railleries, de lardons en un mot. On les appelle aussi *Gazettes raisonnées*, *Nouvelles*, *Choisies*, *Courantes*. Ces feuilles étaient destinées à la France et à l'étranger. La plus célèbre de toutes est la *Gazette de Leyde*. (Voy. Hatin, les *Gazettes de Hollande*.)

INCENDIE DU PALATINAT.

1689.

I.

Lettre de M. le comte de Tessé à M. de Louvois sur la destruction de Heidelberg[1].

4 mars 1689.

Je ne crois pas que de huit jours mon cœur se retrouve dans sa situation ordinaire. Je prends la liberté de vous parler naturellement; mais je ne prévoyois pas qu'il en coutât autant pour faire exécuter soi-même le brûlement d'une ville peuplée, à proportion de ce qu'elle est, comme Orléans. Vous pouvez compter que rien du tout n'est resté du superbe château d'Heidelberg. Il y avoit, hier à midi, outre le château, 432 maisons brûlées; le feu y étoit encore. Le pont est si détruit qu'il ne pourroit l'être davantage. Je ne doute pas que M. l'intendant ne vous rende compte des meubles qui se sont trouvés dans le château, que je lui ai fait remettre. Dieu merci, je n'ai été tenté de rien. J'ai seulement fait mettre à part les tableaux de famille de la maison Palatine; cela s'appelle les pères, mères, grand'mères et parens de Madame[2]; avec intention, si vous me l'ordonnez ou me le conseillez, de lui en faire une honnêteté, et les lui faire porter, quand elle sera un peu détachée de la désolation de son pays natal[3]; car, hormis elle, qui peut s'y intéresser, il n'y a pas de tout cela une copie qui vaille 12 livres. J'ai encore fait prendre dans la chapelle

[1] Citée par M. Camille Rousset dans son *Histoire de Louvois*.
[2] Duchesse d'Orléans.
[3] Voir la lettre suivante.

un grand tableau d'une Descente de croix qu'on dit qui est bon; mais je ne me connois point en tableaux; je voudrois de tout mon cœur qu'il fût dans la chapelle de Meudon[1].

II.

Lettre de la princesse Palatine, duchesse d'Orléans[2].

Versailles, le 20 mars 1689.

Dût-on m'ôter la vie, il m'est cependant impossible de ne pas déplorer d'être pour ainsi dire le prétexte de la perte de ma patrie[3]. Je ne puis voir de sang froid détruire d'un seul coup dans ce pauvre Manheim tout ce qui a coûté tant de soins et de peine au feu prince Électeur mon père. Oui, quand je songe à tout ce qu'on y a fait sauter, cela me remplit d'une telle horreur que chaque nuit, aussitôt que je commence à m'endormir, il me semble être à Heidelberg ou à Manheim, et voir les ravages qu'on y a commis. Je me réveille alors en sursaut, et je suis plus de deux heures sans pouvoir me rendormir. Je me représente comment tout étoit de mon temps et dans quel état on l'a mis aujourd'hui; je considère aussi dans quel état je suis moi-même, et je ne puis m'empêcher de pleurer à chaudes larmes. Ce qui me désole surtout, c'est que le roi a précisément attendu pour tout dévaster que je l'eusse imploré en faveur de Heidelberg et de Manheim. Et l'on trouve encore mauvais que je m'en afflige !

---

1 Le château de Meudon était alors la propriété de Louvois.

2 Elisabeth-Charlotte de Bavière, fille de Charles-Louis, Électeur Palatin, seconde femme du duc d'Orléans, frère de Louis XIV.

3 Dans son manifeste lancé en 1688 contre l'empereur Léopold II, Louis XIV déclarait qu'il occuperait certaines villes du Palatinat, comme nantissement des droits de la duchesse d'Orléans.

III.

Lettre de M. de Montclar à M. de Louvois.

Du 22 mars 1689, à Spire.

Monseigneur, je vois avec un extrême déplaisir par la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire du 23 de ce mois, que vous me chargez de ce que Heidelberg n'est pas entièrement brûlé et abîmé. Souvenez-vous, s'il vous plaît, que par vos ordres j'en ai chargé M. le comte de Tessé, lui donnant une copie de ceux de S. M. sur ce sujet. De plus, je me suis donné l'honneur de vous rendre compte du détachement de quatre cents hommes, que je lui ai donné d'augmentation, sans me l'avoir demandé, afin d'être d'autant plus en état de les exécuter. Je ne lui ai point limité le temps ; je me suis rendu aux portes de la ville avec les troupes que vous m'aviez ordonné de prendre, après leur avoir fait donner de l'avoine pour quatre jours, et n'en ai bougé qu'après avoir vu les châteaux, ponts et moulins entièrement abîmés, et le feu par toute la ville, où je n'ai pas cru devoir entrer pour ne rien détourner, toutes choses m'ayant paru en bon train ; et je vous prie de trouver bon que j'aie l'honneur de vous dire, que M. le comte de Tessé avoit fait son devoir, ayant fait mettre le feu partout ; mais qu'une grande ville comme Heidelberg, où il n'y avoit aucuns fourrages, ne peut être brûlée dans si peu de temps, et qu'il auroit fallu pour cela pour le moins huit ou dix jours, et un plus grand corps de troupes que celui qu'il y avoit. L'expérience de Manheim est une preuve de ce que j'ai l'honneur de vous dire : et s'il y a eu de la faute, c'est de n'avoir pas chassé tout le peuple avec violence hors de la ville, sans quoi l'on n'en seroit jamais venu à bout. Quoique ledit Heidelberg soit insultable de tous côtés, et hors

d'état de défense, l'on ne sauroit néanmoins y marcher présentement sans toutes les troupes qui sont de ces côtés-ci, à cause de la garnison qu'il y a, et des troupes qui sont en mouvement. Si après le rasement de Manheim la chose est encore faisable, j'y marcherai moi-même pour exécuter les ordres de Sa Majesté. Je n'entreprendrai pas ce que j'ai projeté avec M. de Chamilly, que je ne voie ce que deviendront toutes les troupes ennemies que je vois en mouvement. Je demeure avec un profond respect, etc.

IV.

Extrait d'une dépêche de M. de Louvois à M. de Montclar.

Du 16 mai 1689, à Mayence.

Le moyen d'empêcher que les habitans de Manheim ne s'y rétablissent, c'est, après les avoir avertis de ne le point faire, de faire tuer tous ceux que l'on trouvera vouloir y faire quelque habitation.

V.

Extraits d'une lettre de M. le duc de Duras à M. de Louvois.

Du 21 mai 1689, à Mayence.

J'ai examiné ce que vous me mandez pour la destruction des villes de Spire, de Worms et d'Oppenheim : de la grandeur dont sont ces villes-là, et les habitations qu'il y a dedans, au peu de troupes que nous y avons et à la diligence qu'il y auroit à apporter pour avoir

consumé cela avant la campagne; je n'estime point qu'on puisse songer à démolir les maisons comme l'on a fait à Manheim, où l'on a employé un temps infini : ainsi je crois qu'il vaut mieux brûler ces villes ; et ensuite on jettera aisément à bas les pignons et murailles que le feu aura épargnés, qui ne seront pas considérables, parce que la plupart des maisons sont bâties de bois. Pour cet effet, j'ai prié M. de la Fond de partir demain d'ici, et de se transporter demain à Oppenheim, Worms et Spire, d'y faire assembler les magistrats, et de les avertir de la résolution que le roi a été obligé de prendre pour empêcher que les ennemis ne se saisissent de ces villes pour les fortifier, de leur donner quelques jours pour retirer leurs meubles et effets, de leur proposer des établissemens avec franchises pour quarante ans en Alsace, pour les protestans, et dans le comté de Bourgogne et en Lorraine pour les catholiques, de leur fournir des chariots pour les y transporter eux et leurs meubles, et de les empêcher de les faire passer au delà du Rhin dans le pays ennemi, et après que lesdits meubles et effets seront retirés, j'ordonnerai qu'on mettre le feu partout, et ensuite qu'on abatte les pignons et murailles que le feu n'aura pas détruits. Voilà à mon avis le seul parti qu'on puisse prendre là-dessus, qui sera toujours bien fâcheux; mais dans l'apparence qu'il y a que les ennemis ne pouvant faire aucun siége, songeroient à rétablir ces postes, et dans la nécessité indispensable où l'on se trouve de les en empêcher, il est mal aisé de n'en pas venir à cette extrémité.

Quoique je ne sois pas entièrement persuadé que les habitans de ces villes acceptent le parti que je leur ferai proposer de s'établir dans les villes et pays de l'obéissance du roi, à condition de franchise pour dix ans, j'ai cru qu'il étoit de son service de leur offrir ce parti, afin de lui attirer des sujets et de les ôter à ses ennemis. Je ne doute pas que S. M. n'approuve ma conduite

là-dessus, estimant qu'on ne sauroit lui procurer trop de peuple.....

Depuis ma lettre écrite, la douleur de détruire des villes aussi considérables que Worms et Spire m'a porté de représenter à Sa Majesté le mauvais effet qu'une pareille désolation pourroit faire dans le monde pour sa réputation et pour sa gloire, et à la supplier très-humblement de vouloir bien me faire savoir diligemment ses derniers ordres. Je ne puis disconvenir que de la manière dont ces places là sont situées, de la commodité, de la grandeur et de la considération dont elles sont, si les ennemis venoient à s'en saisir et à les fortifier, ne pouvant attaquer aucune des places fortes du roi, ces établissemens pourroient nous faire beaucoup de mal, et leur procurer de grands avantages. Je suis persuadé même qu'ils ne sauroient rien faire de plus utile, ni de plus considérable pour le bien de l'Empire : et c'est dans cet esprit que je vous l'ai mandé; mais comme ces raisons entraînent indispensablement la ruine de ces villes là, qui est un parti fort fâcheux et qui donne à toute l'Europe des impressions d'aversion terribles, je ne puis me dispenser de le représenter ; et ces remontrances ne tarderont en rien l'exécution de ses ordres, si Sa Majesté persiste à le vouloir absolument. Car M. de la Fond part présentement pour se rendre dans ces villes; il y assemblera les magistrats, et leur dira que le roi n'ayant pu fortifier leurs villes pour les garder, et sachant que les ennemis songent à s'en saisir et à s'y établir aussitôt que les armées de Sa Majesté s'en éloigneront pour quelque entreprise de l'autre côté du Rhin, il ne peut pas se résoudre de laisser à ses ennemis des établissemens aussi considérables et aussi préjudiciables à son service que ceux là ; qu'ainsi il a résolu de les faire détruire dès que les ennemis passeront le Rhin.

Mondit sieur de la Fond obligera ces peuples à ôter tous leurs effets et meubles des maisons, et à les trans-

porter entre six et sept ou huit jours dans les places fortes du roi, et leur fera fournir des chariots pour les voiturer, et fera mettre ce qu'ils ne pourront point emporter dans les églises cathédrales et dans les palais des évêques. Pendant ce temps-là le courrier aura le loisir de revenir, et on sera en état, à son retour à la fin de la semaine, de mettre le feu. On ne perdra, comme vous voyez, aucun temps, car on ne sauroit donner à ces pauvres gens-là moins de six ou sept jours pour retirer leurs effets.

VI.

Extrait d'une lettre de M. de Chamlay[1] à M. de Louvois.

Du 26 mai 1689, à Mayence.

Les habitans de Spire, de Worms et d'Oppenheim en ôtent leurs effets; et je crois que dans trois ou quatre jours il n'y aura plus rien dedans, et on sera en état d'exécuter les ordres du roi au retour du courrier. M. de Lorraine ni M. de Bavière ne sont point encore arrivés, et il n'est pas encore question d'assembler d'armée ennemie...

VII.

Lettre de M. le duc de Duras à M. de Louvois.

Du 28 mai 1689, à Mayence.

Votre lettre, Monsieur, et le duplicata m'ont été ren-

[1] C'est lui qui avait conçu l'odieux projet d'incendier et de dévaster le Palatinat, et qui l'avait proposé à Louvois.

dus. Lorsque j'ai pris la liberté d'écrire au roi en faveur de ces malheureux de Spire, Worms et Oppenheim, la pitié seule a eu part à la très-humble remontrance que j'ai eu l'honneur de lui faire; mais dans le fond, je voyois que Sa Majesté, vu l'importance de ces postes et les suites fâcheuses que pourroient avoir de semblables établissemens, pourroit difficilement se dispenser d'ordonner la destruction de ces villes.

Pour exécuter donc les derniers ordres du roi, j'ai mandé dès ce matin à MM. de Montclar, de Tilladet et de Coignies qui commandent à Worms, Spire et Oppenheim, de presser autant qu'ils pourroient l'évacuation des meubles et effets des bourgeois, afin qu'on soit en état de mettre le feu mercredi prochain. J'ai ordonné qu'avant de mettre le feu, on rompît toutes les eaux; et après que les maisons seront brûlées, on renversera les pignons et murailles que le feu aura épargnés, et on ne conservera que les églises cathédrales. J'envoie présentement M. de Vivans à Worms pour aider le marquis de Tilladet, et je lui ai ordonné de chasser tous les bourgeois de la ville, aussitôt que les meubles en seront dehors. J'ai pressé M. de la Fond de charger les magistrats de ces villes de voiturer diligemment leurs effets, et d'avertir les supérieurs et supérieures des maisons religieuses, qui y sont établies, qu'ils pourroient se retirer dans les couvens de leurs ordres en Alsace, Lorraine et comté de Bourgogne, et même à Mayence, et que Sa Majesté leur donneroit par charité du blé et du vin pour subsister pendant un an. Cette dépense ne sera pas considérable, car il n'y a pas dans ces deux villes plus de cent cinquante religieux, prêtres ou religieuses, tous mendians et pauvres...

VIII.

Extrait d'une lettre de M. de Chamlay à M. de Louvois.

Du 28 mai 1689, à Mayence.

Je n'avois pas manqué de représenter à M. de Duras que sa remontrance au roi ne pouvoit être d'aucun fruit, et qu'il falloit s'en tenir au premier ordre, puisqu'il étoit constant que la chose importoit au service du roi, et que quelque réflexion qu'il pût inspirer là-dessus, l'affaire demeuroit toujours en son entier et ne changeoit point de face. Mais comme je m'aperçus qu'il vouloit absolument écrire au roi, et que je connus que cette remontrance ne pouvoit apporter aucun retardement à l'exécution des ordres du roi, ni préjudicier à son service, puisqu'il falloit accorder quelques jours aux peuples pour retirer leurs meubles et effets de leurs maisons, et que pendant ce temps-là le courrier auroit le loisir de revenir, je n'opiniâtrai pas, et je souscrivis aisément à ce qu'il lui plût ordonner là-dessus...

IX.

Extraits d'une lettre de M. le duc de Duras à M. de Louvois.

Du 31 mai 1689, à Odernheim près Altzey.

Oppenheim et Worms sont entièrement brûlés. On n'a pu sauver l'église cathédrale de Worms ; le vent a porté les flammes dans le clocher, et on n'a pu les éteindre. J'en aurai demain des nouvelles plus particulières,

aussi bien que de Spire où on ne mettra le feu que demain matin.

J'ai ordonné au marquis d'Huxelles de faire le pont vis-à-vis le fort de Mars, où je verrai, lorsque Oppenheim, Worms et Spire seront entièrement détruits, à quoi toutes les troupes sont occupées, s'il ne sera pas possible de rien entreprendre sur les ennemis.

X.

Extrait d'une lettre de M. le duc de Duras à M. de Louvois.

Du 2 juin 1689, à Odernheim.

Oppenheim, Worms et Spire sont entièrement brûlés. J'ai été aujourd'hui à Worms, il n'y reste pas une maison.

On n'a pu sauver les églises cathédrales, et on n'a pu empêcher que le vent y portât le feu. J'ai ordonné à MM. de Tilladet et de Tessé de faire ruiner les deux églises de Spire et de Worms, et de les faire sauter, et de démolir autant qu'il sera possible les pignons qui restent sur pied. Mais il y a beaucoup de danger d'entrer dans ces villes : car à tous momens il y tombe des murailles et des pignons, et les cavaliers ne sont pas pratiques de ces sortes d'ouvrages. J'ai dit à M. de la Frézelière d'y envoyer des outils et quelques officiers d'artillerie intelligens, pour conduire les soldats et cavaliers. Le parc d'artillerie est à Franckendal.

XI.

Extraits d'une lettre de M. le duc de Duras à M. de Louvois.

Du 5 juin 1689, au camp d'Odernheim.

M. de Worms[1] m'a envoyé demander le débri des cloches qui restent dans les masures de la grande église, ainsi qu'un passeport pour se retirer à une maison qu'il a à Ladebourg, lorsqu'il ne pourra plus subsister de ce côté-ci à Durmstein où il est. Je lui ai fait espérer que Sa Majesté entreroit dans ses desseins. Mandez-moi ses intentions, c'est un homme de quatre-vingts ans.....

Je reçois dans le moment la vôtre du premier. Vous devez avoir vu de quelle manière Spire, Worms et Oppenheim ont été détruits, et l'impossibilité qu'il y a eu de sauver les cathédrales. Vous aurez encore vu que j'avois prévenu les ordres de Sa Majesté à l'égard de Bingen lorsque j'ai jugé à propos de le détruire ; mais il n'y a aucun village sur le bord du Rhin entre Spire et Oppenheim, qui puisse servir de poste aux ennemis.

XII.

Extrait d'une lettre de M. de Chamlay à M. de Louvois.

Du 6 juin 1689, au camp d'Odernheim.

L'on a brûlé Bingen avant-hier, et il est entièrement détruit, à la grande église et quelques maisons près, auxquelles on mettra le feu ce soir.

---

[1] L'évêque de Worms.

XIII.

Lettre de M. de Chamlay à M. de Louvois[1].

Les populations réduites à la dernière extrémité se soulevèrent et firent une guerre terrible aux Français. M. de Chamlay s'indigna de leur résistance et écrivit à ce sujet à Louvois la lettre suivante :

29 août 1689.

M. de Mélac revint hier au soir sans avoir rien fait ; il a trouvé tout le pays des Deux-Ponts armé et plein de Chenapans qui tiroient sur lui de tous les buissons et de tous les passages. Il faut absolument mettre ces peuples-là à la raison, soit en les faisant pendre, soit en brûlant leurs villages. Jamais dans les guerres précédentes les plus aigries, il n'y a eu un déchaînement pareil à celui de ces maudits paysans-là. Une chose qui doit surprendre est qu'il ne veulent pas de quartier, et, quand on n'a pas pris la précaution de les désarmer en les prenant, ils ont l'insolence de tirer au milieu d'une troupe.

BATAILLE DE FLEURUS.

1er juillet 1690.

Gazette de France.

La victoire que l'armée du roi, commandée par le maréchal duc de Luxembourg, vient de remporter sur les Hollandois, est si grande et si considérable dans toutes ses circonstances, que sous le glorieux règne de Sa Ma-

[1] Citée dans l'*Histoire de Louvois* par M. Camille Rousset.

jesté qui est une suite continuelle de victoires, il est difficile d'en trouver une aussi complète que cette dernière.

L'armée des États-Généraux[1], composée de troupes d'élite de toutes sortes de nations, étoit forte de plus de 40,000 hommes et pourvue abondamment de tous les secours nécessaires pour une grande entreprise. Il s'y trouvoit des princes des plus considérables maisons d'Allemagne et un grand nombre de bons officiers, dont plusieurs avoient appris à faire la guerre sous des généraux françois: et elle étoit commandée par un chef[2] dont la réputation étoit grande parmi les alliés. Le nombre et la qualité de ses troupes lui avoient fait espérer de grands succès ; et s'imaginant, sur les différentes marches et contremarches de notre armée, que le maréchal duc de Luxembourg évitoit le combat, il crut pouvoir entreprendre quelque chose avant la jonction des troupes commandées par le comte de Gournay et par le sieur de Rubentel, lieutenans généraux. L'armée des États, qui n'étoit d'abord que de 34 bataillons, de 46 escadrons de cavalerie et de 7 de dragons, avoit reçu un renfort de 10 bataillons et de 9 régimens de cavalerie ou de dragons, commandés par le prince Wolrad de Nassau, avec des détachemens de différentes garnisons; et elle avoit campé depuis quelques jours près de Piéton.

Le maréchal de Luxembourg étant parti de Deinse avec 36 escadrons et ayant joint à Leuze 20 bataillons, étoit arrivé le 23 de juin à Jumont sur la Sambre. Il y demeura deux jours pour faire rafraîchir ses troupes ; et il y fut joint par le comte de Gournay, avec le détachement qu'il commandoit. Le 26, il partit de Jumont et alla camper à Bossut près de Valcourt. Le 27, il marcha à Gerpines, où il séjourna le 28, pour attendre un

[1] De Hollande.
[2] Le prince de Waldeck.

grand renfort que lui devoit envoyer le marquis de Boufflers, lieutenant général sous la conduite du sieur de Rubentel.

Le même jour 28, le maréchal duc de Luxembourg partit sur le soir de Gerpines. Il marcha toute la nuit, et joignit en chemin le détachement commandé par le sieur de Rubentel. L'armée, composée de 42 bataillons et de 80 escadrons, se trouva le 29 au matin sur les bords de la Sambre, vis-à-vis de Han.

Les ennemis avoient construit deux redoutes de l'autre côté de la rivière, dont ils avoient rompu les gués : et le chevalier de Pomponne l'ayant passée, partie à la nage avec 200 dragons, en emporta une l'épée à la main. Il prit aussi l'autre avec assez de résistance de la part des ennemis. Ils avoient jeté 100 hommes, avec plusieurs officiers, dans le château de Froidmont, qui ayant été d'abord sommés, refusèrent de se rendre. Le marquis de Toiras, à la tête de 100 maîtres, ayant passé la rivière, demeura jusqu'au lendemain en présence, pour empêcher les ennemis qui étoient dedans de se retirer. Sur le soir, les dragons, 400 grenadiers et quelques autres troupes la passèrent aussi. Mais, après quelques volées de canon, ils se rendirent prisonniers de guerre. On travailla ensuite à faire des ponts, et une partie de l'armée campa ce jour-là au-delà de la Sambre.

Le 30 au matin, toute l'armée étant passée, marcha vers Velaines. Quelques escadrons ennemis parurent près de Fleurus au-dessous de Velaines. Le prince de Waldeck, qui avoit fait partir son armée de Piéton le même jour sur les cinq heures du soir, sans tentes et sans bagages, qu'il avoit fait conduire vers Charleroi, résolut de charger les nôtres au passage de la rivière, ne sachant pas qu'une partie de nos troupes l'avoit déjà passée.

Le maréchal duc de Luxembourg fit avancer 4 escadrons de gendarmerie, 1 de Pracontal, 1 de Piémont-

Royal, 2 des dragons du roi, ceux de Pomponne et quelques autres, faisant environ 16 escadrons. Le duc du Maine, général de la cavalerie, se mit à la tête. On les poursuivit ensuite l'épée à la main, depuis Fleurus jusqu'à un village éloigné de trois quarts de lieue. Les ennemis ayant aperçu nos troupes, firent halte et repassèrent aussitôt deux petits ruisseaux qui formoient des défilés, pour regagner le gros de leur armée. Le sieur de Cheladet, lieutenant-colonel de Noailles, à la tête de la garde ordinaire, poussa vigoureusement leurs premiers escadrons. On les poursuivit jusqu'au ruisseau de Timéon, qui traverse la plaine; et les nôtres le passèrent mêlés avec eux en les poussant toujours.

On découvrit alors l'armée ennemie rangée en bataille : ce qui obligea les nôtres de faire halte, voyant plusieurs escadrons qui s'en détachèrent pour soutenir ceux qui fuyoient, et qui avec ce secours reprirent leurs rangs et revinrent à la charge. Les ennemis, tâchant de profiter de cet avantage, firent soutenir ces premiers escadrons par d'autres qui n'avoient pas combattu. Mais quoiqu'ils fussent supérieurs en nombre, les nôtres les obligèrent de se retirer. Un des premiers escadrons, commandé par le marquis de Moy, fut environné par quatre de ceux des ennemis; mais ils furent reçus si vigoureusement, qu'après avoir été renversés, ils prirent la fuite, la gendarmerie ayant soutenu avec une extrême fermeté leurs plus grands efforts.

Cependant les nôtres revinrent pour passer le ruisseau; et alors un détachement de la seconde ligne de l'armée ennemie vint à la charge : ce qui les obligea de tourner pour faire tête aux ennemis. On les renversa trois fois, après quoi on repassa le ruisseau en leur présence; et on les attendit au-delà pour en disputer le passage, en cas qu'ils le voulussent tenter, afin de profiter de l'avantage que l'ardeur des nôtres leur avoit donné. Mais ils se contentèrent de faire plusieurs dé-

charges ; et notre cavalerie s'étant retirée par une contremarche fort fière, revint occuper les hauteurs. Le comte de Berlo et d'autres officiers des ennemis furent tués en cette occasion, avec environ 100 cavaliers : on prit quelques étendards, et on fit 150 prisonniers. La gendarmerie fit paroître en cette occasion une bravoure et une fermeté extraordinaires. Le comte de Marsin, le sieur de Rosmadec, le sieur d'Espagne et quelques autres furent blessés. L'armée du roi campa cette nuit-là à Velaines.

Le 1er juillet, le maréchal duc de Luxembourg ayant su que les ennemis étoient campés au même endroit que le jour précédent, et qu'on croyoit qu'ils s'y retranchoient, résolut de les attaquer, et renvoya pour cet effet les bagages à l'abbaye d'Ogny. Leur armée occupoit les hauteurs depuis Saint-Amand, où étoit leur gauche, jusqu'à Fleurus, où étoit leur droite. Le maréchal duc de Luxembourg prit le tour de Bagnies et de Ligny, et s'étendit jusqu'à Vagnelle, occupant aussi une hauteur, d'où il voyoit l'armée ennemie en flanc. Il y posta la gendarmerie, le régiment de Coislin, le Royal-Allemand et quelques autres, et les bataillons des régimens des Gardes françoises et suisses, avec 9 pièces de canon. Ce mouvement obligea le prince de Waldeck de tourner pour faire face à notre armée, et alors la sienne se trouva ayant sa droite derrière Vagny, et sa gauche vers Heppenies jusqu'au ruisseau de Timéon. La nôtre avoit sa gauche à Trottou, sa droite à Fleurus, et le centre à Saint-Amand. Les deux armées étoient rangées chacune sur deux lignes, l'infanterie dans le centre, et la cavalerie sur les ailes ; et elles furent quelque temps en présence, se contentant de part et d'autre de faire un grand feu de canon, dont les ennemis avoient porté 48 pièces sur les hauteurs.

A midi, le comte de Gournay, qui commandoit l'aile gauche, ayant reçu l'ordre du maréchal duc de Luxembourg, chargea la droite des ennemis. Il enfonça au pre-

mier choc leur aile droite, et la renversa entièrement. Le duc de Choiseul, avec l'aile droite, chargea aussitôt, et ayant défait la cavalerie qui lui étoit opposée, la poursuivit durant quelque temps. Celle qui avoit plié devant notre aile gauche, ayant fui du côté de Timéon, fut aussi rencontrée et chargée par notre aile droite. Ainsi, nos deux ailes se trouvèrent presque jointes dans le champ de bataille, et ne furent arrêtées que par la seconde ligne des ennemis, qui fit ferme et les attendit sans les attaquer. Pendant que notre cavalerie combattoit avec tant de succès, l'infanterie de notre première ligne étoit encore près de Saint-Amand, où celle de la première ligne des ennemis faisoit une résistance fort vigoureuse. Après avoir soutenu plusieurs charges et avoir été rompue, elle s'étoit jetée dans le bois de Saint-Amand, d'où les nôtres la chassèrent, après un combat fort opiniâtré, et la poussèrent dans la campagne. Le marquis de Montrevel, avec quelques escadrons qui avoient défait la cavalerie ennemie qui leur étoit opposée, vint joindre notre infanterie; et alors elle acheva de défaire celle de la première ligne de l'armée ennemie, dont la plupart fut taillée en pièces. Le reste prit la fuite; et, comme on ne jugea pas à propos de la poursuivre, avant l'entière défaite de la seconde ligne, une partie se sauva dans quelques châteaux près de Saint-Amand.

Après cette défaite, on attaqua la seconde ligne des ennemis, fortifiée de quelques bataillons que le prince de Waldeck avoit ramassés dans la plaine. Elle étoit encore en fort bon ordre, ayant soutenu plusieurs charges de notre cavalerie sans qu'il eût été possible de la rompre. Le temps qui s'étoit passé jusqu'à ce que notre infanterie fût arrivée, et la mort du comte de Gournay et du sieur du Metz, avoit donné moyen à quelques-uns de leurs escadrons de se rallier. D'autres, qui étoient du corps de réserve, les avoient joints : et cette ligne se trouvant ainsi fortifiée d'environ 20 escadrons,

marcha contre notre cavalerie. Le feu prodigieux que faisoit leur mousqueterie, et leur canon chargé à cartouches, arrêta les premiers efforts de notre cavalerie et de la gendarmerie, et y causa quelque désordre. Elles essuyèrent néanmoins ce grand feu durant plus d'une heure; et en cette occasion, le duc du Maine à la tête des escadrons, se trouvant partout, en ramena quelques-uns qui avoient plié, et soutint les ennemis avec une intrépidité extraordinaire; il se mêla souvent parmi eux, et il les chargea plusieurs fois. Il eut un cheval tué sous lui; et le sieur de Jussac, premier gentilhomme de sa chambre, et le sieur de Janvry furent tués à ses côtés. Enfin, notre infanterie étant arrivée, on attaqua aussitôt de toutes parts cette seconde ligne. Le feu des ennemis avoit jusqu'alors été fort supérieur; mais celui de notre infanterie et de quelques pièces de canon, commençant à les mettre en désordre, donna moyen à la gendarmerie et à la cavalerie de les attaquer. On chargea aussi avec une extrême vigueur 7 escadrons qu'ils avoient mis sur leur gauche, qui enfin furent rompus par 3 escadrons de la gendarmerie, et obligés à prendre la fuite, abandonnant leur infanterie. Elle avoit été chargée trois fois sans se rompre, quoique le canon et la mousqueterie l'eussent considérablement diminuée. Mais, à la quatrième charge, elle fut enfoncée de toutes parts; une partie fut taillée en pièces, et le reste prit la fuite du côté de Charleroi, de Mons et de Nivelle.

Environ 1200 hommes de pied restés des 6 bataillons qui avoient été défaits et forcés dans les haies, se sauvèrent au château qui en étoit proche. Le régiment de Champagne et celui de Soissons furent commandés pour les attaquer; et après une vigoureuse résistance, ils furent obligés de se rendre à discrétion. Le comte de Sceaux, colonel du régiment de Champagne, fut blessé en cette occasion d'un coup de mousquet, qui lui cassa le petit os d'une jambe et le blessa à l'autre. On attaqua ensuite quelques autres châteaux dont on se rendit

maître, et on y fit encore plusieurs prisonniers de guerre. Les nôtres demeurèrent ainsi entièrement maîtres du champ de bataille.

La perte des ennemis, suivant le rapport des prisonniers, est de plus de 6000 hommes tués sur la place, et presque autant de blessés. On en a fait 7800 prisonniers, parmi lesquels il y a près de 900 officiers. Le prince de Nassau, général de l'artillerie, deux princes de Saxe, un prince de Hesse et deux autres princes, le comte de Berlo et un grand nombre d'autres seigneurs et officiers ont été tués. On leur a pris 50 pièces de canon, 8 paires de timbales et près de 100 drapeaux ou étendards, avec 180 chariots chargés de munitions... Nous avons eu 2000 hommes tués ou blessés, et plus de 300 officiers.

BATAILLE DE BÉVÉZIERS.

10 juillet 1690.

Lettres de Tourville a Seignelay.

Lettre du 11 juillet 1690.

Je n'ai pas le temps de vous faire le détail du combat que nous venons de rendre contre la flotte ennemie ; il est impossible que j'en puisse savoir les particularités. Les ennemis[1] avoient le vent sur nous ; j'ai formé notre ligne. Les Hollandois[2] se sont trouvés à l'avant-garde ; Herbert faisoit le corps de bataille, et le pavillon bleu anglois, l'arrière-garde. M. de Châteaurenault se trouva à l'avant-garde par la disposition de notre armée, et

[1] Anglais et Hollandais.
[2] Commandés par l'amiral Evertzen.

M. le comte d'Estrées à l'arrière-garde. Les Hollandois vinrent avec toute la vigueur possible sur notre avant-garde ; Herbert ne voulut pas me combattre, et même ne combattit avec aucun de nos pavillons. Je combattis avec son vice-amiral et deux seconds aussi gros que lui ; M. d'Estrées avec le pavillon bleu. Nous tînmes le vent si heureusement, que les Hollandois s'étant un peu trop abandonnés, ne purent se rallier au vent avec facilité ; c'est ce qui fut cause qu'ils furent entièrement désemparés. Il y eut, comptant les Anglois, douze de leurs navires rasés sans mâts. Je ne crois pas que pour un combat donné sous le vent, on ait eu un pareil avantage. Le calme vint ; c'est ce qui fut cause qu'il n'y eut qu'un de leurs vaisseaux qui tomba entre nos mains, qui étoit un hollandois, de 68 pièces de canon. Il est sûr que si nous avions eu nos galères, nous prenions tous ces navires démâtés qui mouillèrent au jusant. Sur le soir, le vent tourna de notre côté environ une demi-heure ; s'il eût continué, il y avoit dix vaisseaux hollandois coupés. Lorsque l'armée ennemie eut mouillé pour ne pas tomber sur nous et conserver la marée, je m'aperçus de leur manœuvre, quoiqu'ils eussent toutes leurs voiles, et je mouillai avec quelques vaisseaux de mon escadre à la portée du canon de 7 ou 8 vaisseaux hollandois qui étoient près de moi. Après la marée finie, ils levèrent l'ancre, et se firent remorquer avec leurs chaloupes ; ce sont des bâtiments plats qui tirent peu d'eau, et par conséquent plus aisés à remorquer que les nôtres ; ils s'éloignèrent un peu de nous. Nous sommes encore en présence : le vent est toujours de leur côté.

L'avant-garde, commandée par M. de Châteaurenault, soutint parfaitement bien les vaisseaux ennemis[1]. M. le comte d'Estrées, qui étoit de l'arrière-garde, soutint de son côté parfaitement l'escadre bleue qui

[1] Les Hollandais.

vint l'attaquer. Il y eut deux vaisseaux anglois de l'arrière-garde qui furent démâtés ; le reste des vaisseaux fut démâté par l'avant-garde et notre corps de bataille. Vous ne doutez pas qu'après un combat de huit heures nous ne soyons fort désemparés. La plupart de nos vaisseaux n'ont plus de munitions. Nous suivons cependant l'armée ennemie. Je saurai plus de particularités dans la suite, que je vous manderai. On ne peut être plus satisfait que je le suis de tous les capitaines. M. de Villette, qui étoit le troisième ou le quatrième vaisseau de l'avant-garde commandée par M. de Châteaurenault, a fort bien soutenu. Je suis fort content de mes deux seconds, qui étoient le marquis de la Porte et de Coëtlogon. Le premier a été entièrement désemparé. Il y a eu trois ou quatre vaisseaux de l'arrière-garde commandée par M. le comte d'Estrées, qui ont été fort désemparés, particulièrement Pannetié. Il y a beaucoup de nos vaisseaux qui n'ont plus de poudre. Le vaisseau ennemi se rendit à M. de Nesmond. Je trouve que les ennemis se sont parfaitement bien battus. Il n'y a eu que Herbert et ses seconds qui n'ont pas assurément tiré de près, et qui n'avoient choisi que des vaisseaux particuliers de l'escadre du marquis d'Amfreville. Si nous avions eu le vent, l'affaire auroit été plus complète ; mais vous pouvez assurer le roi qu'elle n'a pas pu l'être davantage, les ennemis ayant le vent sur nous.

Lettre du 18 juillet 1690.

Depuis notre combat nous n'avons pas perdu les ennemis de vue, en appareillant toutes les marées. Les calmes sont cause que nous n'avons pas eu 12 ou 14 vaisseaux hollandois. Comme la plupart étoient sans mâts, ils se sont tirés avec plus de facilité avec leurs chaloupes. Cependant la nuit du 10 et du 11, ils ont été obligés de mettre le feu à deux de leurs vaisseaux,

dont un est un vice-amiral de Hollande, de 80 pièces de canons, et un autre de 70. J'ai détaché des vaisseaux pour suivre un gros vaisseau hollandois à trois ponts, qui n'ayant que son mât d'avant, faisoit vent arrière le long de la côte. J'en ai encore détaché d'autres pour tâcher de joindre 6 vaisseaux qui sont demeurés sous le vent de l'armée ennemie. Je continue à la poursuivre plus que les forces des équipages et les mâtures des vaisseaux ne me peuvent permettre. Ils se servent comme nous des marées et du vent, qui leur a toujours été favorable, pour se retirer du côté des Dunes. Je suis persuadé que si, après ce combat, j'avois eu le vent sur eux, ç'auroit été une destruction entière. Il est constant que, dans les combats qu'ils ont donnés, les Hollandois ne se sont jamais si fort engagés, ni avec tant de vigueur. Les Anglois en ont fait de même, à l'exception d'Herbert et de ses deux seconds qui n'ont pas approché de si près que les autres. La plupart de tous les navires anglois étoient les plus forts qu'ils eussent. Il m'a paru 12 navires du premier rang, et les moindres de 60 pièces. Les Hollandois avoient la plupart des navires à trois ponts ; je n'en ai vu que deux qui n'eussent que 50 canons. Les uns et les autres nous ont paru parfaitement bien armés par le grand feu qu'ils ont fait ; heureusement leurs bombes et leurs boulets artificiels[1] n'ont pas eu tout l'effet qu'ils en espéroient ; cependant il y a eu une bombe qui a emporté la poupe du *Terrible*, commandé par le sieur Pannetié, qui a été obligé de sortir de la ligne pour se raccommoder, et qui a tué beaucoup de monde. L'*Arrogant* a eu un boulet d'artifice qui avoit mis le feu dans sa poupe. Un autre boulet mit encore le feu pendant plus d'une demiheure au *Tonnant*, qui ne sortit pas de la ligne et ne cessa point de combattre. Je lui envoyai une chaloupe, dans la pensée que j'avois qu'il n'y prenoit pas garde.

[1] Boulets d'artifice, sorte d'obus.

Le travail que nos équipages ont eu depuis qu'ils sont entrés dans la Manche ne se peut imaginer. Si les galères étoient avec moi, je pourrois tenter quelque descente ; ce qui feroit un très-bon effet dans cette conjoncture, et feroit mieux connoître aux peuples la défaite de leurs armées qu'ils tâcheront de leur cacher. Vous devez être persuadé que je tirerai tout l'avantage qui se pourra de l'état où sont nos deux flottes. La passion que j'ai pour votre satisfaction me fera toujours entreprendre plus que je ne devrois dans l'état où est l'armée, vous suppliant d'avoir plus de confiance en moi que vous ne m'en avez témoigné depuis le commencement de cette campagne.

Seignelay ne fut pas persuadé que Tourville avait fait tout ce qu'il pouvait faire, après la bataille, pour détruire la flotte anglo-hollandaise. Il avait l'ordre de brûler les vaisseaux ennemis, après la victoire. Il est difficile aujourd'hui de juger la conduite de Tourville; pouvait-il exécuter l'ordre qu'il avait reçu, ou manqua-t-il d'énergie? On ne peut répondre avec certitude, faute de documents [1]. Quoi qu'il en soit, on lit dans les *Mémoires de Jacques II* :

« Lorsque M. de Seignelay lui en fit le reproche à son retour, M. de Tourville dit que les Anglois, en levant les bouées, avoient rendu la poursuite trop hasardeuse, et qu'il n'avoit pas cru devoir la tenter. M. de Seignelay, qui avoit épousé la cause du roi (Jacques II) avec ardeur, outré de dépit, dit à M. de Tourville qu'il n'y avoit d'autre raison que sa poltronnerie qui l'eût empêché de ruiner la flotte angloise et de rétablir le roi d'Angleterre. L'amiral prit feu, et commençoit à donner un libre cours à son ressentiment, lorsque M. de Seignelay, pour adoucir ce qu'il venoit de dire, ajouta qu'il ne révoquoit pas en doute sa bravoure ; qu'il savoit que personne n'en avoit plus que lui, mais qu'il y avoit bien des gens, du nombre desquels il le mettoit, *qui sont poltrons de tête, quoiqu'ils ne le soient pas de cœur.* »

Cette algarade valut plus tard à la France le désastre de la Hogue. Tourville, pour prouver qu'il n'était poltron ni de tête ni de cœur, fit l'héroïque folie d'attaquer une flotte double de la sienne, parce qu'il

[1] Il semble pourtant, d'après les documents anglais, que Tourville fit diverses fautes qui permirent à l'ennemi de s'échapper, au moment où il se croyait absolument perdu.

avait reçu un ordre mal donné et qu'il l'exécuta strictement à la lettre, n'osant pas l'interpréter, ce qu'il aurait certainement fait, et avec raison, si Seignelay ne l'avait pas accusé de lâcheté.

BATAILLE DE STAFFARDE.

18 août 1690.

Relation envoyée par le maréchal de Catinat *à M. de Louvois.*

Monseigneur, l'armée est partie le 17 du camp près Caours, comme j'ai eu l'honneur de vous le mander, pour aller à Saluces, dans la vue de faire faire quelque démarche à l'armée des ennemis ou de se saisir de cette place : la marche fut heureuse et sans aucune rencontre.

Les gardes ordinaires du camp, ayant passé le Pô, on fit passer la brigade de Grancey avec M. le marquis de Feuquières, pour prendre des postes autour de cette ville. Les gardes de dragons s'étoient déjà saisis de quelques maisons et couvens, par ordre de M. de Saint-Sylvestre, qui étoit maréchal de camp de jour. Le régiment de Cambrésis entra dans le faubourg et s'en saisit avec très-peu de résistance de la part des ennemis. M. le marquis de Châteauregnaud, colonel de ce régiment, y a été blessé d'un coup qui venoit du haut de la ville, et qui lui entra par les chairs de l'épaule gauche, et vint sortir du côté droit en écharpant, sans qu'il y ait rien de cassé. L'on ne doute point de sa guérison, quoique le coup paroisse fort grand.

M. le comte de Grancey marcha avec son régiment, celui de Bourbon et de Hainaut, par différentes routes, pour chasser les ennemis, qui occupoient, avec un fort grand nombre de gens, la hauteur qui domine Saluces. Ces trois régimens ont exécuté vigoureusement les or-

dres qui leur avoient été donnés, et ont embrassé les ennemis perchés sur cette montagne, de manière qu'ils en ont bien tué quatre-vingts ou cent. M. le marquis de Vieux-Pont, colonel du régiment de Bourbon, que j'avois fait recevoir la veille, marchant indiscrètement à la tête de la compagnie des grenadiers, fut tué en approchant une mauvaise barrière qui fermoit un chemin. M. le comte de Grancey gagna le plus haut de cette montagne, et s'y étoit posté, avec lesdits trois régimens, fort proche des derrières de la ville et en état de soutenir ce qui pouvoit venir par le dehors. Cette action a coûté fort peu de monde; je crois qu'il y a eu quelques officiers blessés, et 15 ou 20 soldats tués ou blessés.

Pendant que cette brigade étoit occupée à se saisir des postes ci-dessus, j'ai reçu des avis pressans de M. de Montgommery, qui étoit détaché avec 400 chevaux sur la gauche de la marche de l'armée pour la couvrir, qu'assurément l'armée des ennemis marchoit et s'approchoit de nous sur notre flanc, et que ses védettes et celles des ennemis étoient à vue.

Lorsque je reçus ces avis, il commençoit à être entre chien et loup; notre cavalerie n'avoit point encore passé le Pô, ni l'infanterie de la seconde ligne, commandée par M. le marquis du Plessis-Bellière, ni le convoi des vivres.

Je trouvai toute notre cavalerie à cheval et en bataille, faisant tête aux ennemis, par les soins de MM. de Quinçon, de Pelleporte et de Montgommery, et la brigade du Plessis, remplissant le centre de la première ligne, un peu plus avant que le front de bandière, occupant fort à propos une maison et plusieurs endroits fourrés et coupés.

Voilà la situation où je trouvai l'armée: l'approche de celle des ennemis me fut si assurée par MM. de Montgommery, de Pelleporte et quelques officiers, qu'après un moment de délibération avec MM. nos offi-

ciers généraux, la résolution fut prise de faire revenir tout ce qui avoit passé le Pô : quoiqu'il fût nuit fermée, ce mouvement se fit avec assez d'ordre pour que toutes choses fussent mises dans une bonne disposition. Nos bagages furent mis ensemble derrière nos lignes, dans un lieu assez éloigné de la montagne, pour que les milices, qui y étoient assemblées, fussent obligées d'entrer dans la plaine pour les inquiéter.

Je laissai, pour la sûreté des bagages, le corps de réserve commandé par M. de Josfreuille avec son régiment, les dragons du second Languedoc, les régimens d'infanterie Dulac, Quinçon, de Boissières et les gardes ordinaires de cavalerie.

Le matin, au point du jour, nos partis m'assurèrent que l'armée des ennemis étoit proche : les meilleurs avis et les plus positifs que j'en reçus furent par M. de Chaban, qui est un fort bon officier et galant homme, capitaine dans le régiment de Girardin. Sur ce qu'il m'en fit savoir, je marchai avec M. de Saint-Sylvestre, avec la brigade de Montgommery, un escadron de Fimarcon et les dragons de Languedoc, pour reployer sur leur armée les gardes ou corps avancés qui pourroient nous empêcher de connoître leur situation : ce qui s'exécuta fort bien par les postes que M. de Saint-Sylvestre occupa ; et ce que j'en pus voir et apprendre dans ce moment, me fit prendre sur-le-champ la résolution de venir moi-même faire avancer l'armée, qui n'en étoit pas à plus d'une petite demi-lieue.

Je laissai là M. de Saint-Sylvestre, qui soutint, avec beaucoup de prudence et de vigueur, le terrain qu'il avoit occupé ; il jugea même à propos de faire mettre pied à terre au premier régiment de Languedoc, pour chasser les ennemis d'une cassine qui étoit sur la gauche, ce qui fut exécuté par ce régiment avec une très-grande vigueur : et M. de Saint-Sylvestre mena à la charge deux escadrons du régiment de Montgommery pour les soutenir, lesquels firent une charge très-belle

et très-vigoureuse. C'étoit un bataillon du régiment des gardes qui occupoit cette cassine qui fut déposté par nos dragons et cette charge de cavalerie, à la vue de M. le duc de Savoie qui le faisoit soutenir par ses gardes du corps. L'on ne sauroit trop louer la vigueur avec laquelle cette action se fit. Le chevalier de la Roche-Aymon, major du régiment de Montgommery, y fut tué. Le régiment de Languedoc y eut 3 ou 4 capitaines tués ou blessés, ainsi que plusieurs officiers de dragons.

Un peu devant que l'armée s'ébranlât dans sa marche, je fis partir le régiment de Cambrésis, pour joindre M. de Saint-Sylvestre, et lorsque l'armée fut en marche, je pris les devans pour joindre M. de Saint-Sylvestre, que je trouvai dans une très-bonne disposition. Les ennemis, néanmoins, avoient reposté leur infanterie à la cassine qui avoit été emportée, les dragons n'ayant pas pu soutenir tout le terrain que leur vigueur leur avoit fait emporter. Le régiment de Cambrésis étant arrivé, nous le fîmes avancer et faire une espèce de charge avec ce qui nous restoit de dragons de Languedoc ; mais elle n'alla pas jusqu'à déposter les ennemis : ce régiment ne put que se poster dans des haies et buissons, fort proche du côté occupé par les ennemis. Voilà, à peu près, la véritable disposition où les choses étoient à cette tête, pendant que l'armée s'avançoit. M. de Saint-Sylvestre mérite beaucoup de louanges de la vigueur et de la bonne conduite qu'il a tenue pour soutenir cette tête, en attendant l'armée.

Les ennemis n'ayant rien tenté de considérable pour faire plier cette tête, cela me fit juger qu'ils s'étoient donnés un poste dont ils ne vouloient point déborder. J'allai avec M. de Saint-Sylvestre pour reconnoître la droite et la gauche de leur poste, qu'il avoit déjà lui-même fort bien reconnu, afin que l'armée arrivant, je susse lui donner promptement la disposition qu'il falloit pour attaquer l'armée ennemie. Je n'eus point là-

dessus d'autre sentiment que celui de M. de Saint-Sylvestre.

Les ennemis avoient sur leur droite les cassines dont il est parlé ci-dessus, et un marais qui, dans la suite, quoique difficile, ne s'est pas trouvé impraticable à une marche de notre cavalerie, que M. de Saint-Sylvestre lui a fait faire de ce côté-là. Leur droite étoit aussi fermée par un marais qui continuoit jusqu'au bord du Pô, absolument impraticable à la cavalerie, et même fort difficile pour l'infanterie. Ils avoient derrière eux un bois allongé en pointe, qui faisoit qu'ils avoient derrière eux deux gorges qui, dans la suite, ont contribué beaucoup au salut de quantité de fuyards et à quelques troupes qui ont couvert leur retraite.

Voilà la situation du poste qu'ils avoient choisi, et dans lequel la résolution a été prise de les attaquer.

M. de Feuquières emmena dans un fort bon ordre, et sur un seul front, l'infanterie de la première ligne composée des brigades de Grancey et de Robecq, et donna ses ordres pour que la brigade du Plessis, qui étoit postée comme il est dit ci-dessus, se remît en marchant dans le centre de la cavalerie de la seconde ligne.

La disposition de l'attaque a été de faire marcher la brigade de Grancey sur la droite de tout, dont les régimens de Grancey et de Bourbon ont été tirés pour marcher dans ce marais et le long d'un rideau pour ouvrir le terrain et faire reployer la gauche des ennemis, soutenue par la marche des régimens de Hainaut et Périgord, conduits par M. de Feuquières sur le terrain sec, et la marche d'une ligne de cavalerie, dont le front n'a pu être que de 6 escadrons de la droite de la première ligne, qui étoit toute l'ouverture que nous avions entre les deux marais pour marcher en beau terrain aux ennemis.

Sur la gauche de cette cavalerie, M. le prince de Robecq avoit marché avec sa brigade. Le régiment d'Ar-

tois avec celui de Cambrésis compassant la marche avec la cavalerie, qui étoit sur leur droite, marchèrent droit à la cassine occupée par un bataillon espagnol, vêtu de rouge, et cette gauche devoit être soutenue par l'aile gauche de la cavalerie de la première ligne; mais comme elle n'étoit pas encore arrivée, on fit soutenir ces deux régimens par le régiment de Montgommery.

Le régiment d'Artois, soutenu du régiment de Cambrésis, marcha l'on ne peut pas mieux ni en meilleur ordre aux ennemis, qui étoient dans la cassine; mais il ne put pas les en déposter, parce qu'ils étoient soutenus de près par de la cavalerie que l'on ne pouvoit charger.

M. le comte de Grancey, avec son régiment et celui de Bourbon, a pénétré le marais jusque sur la gauche des ennemis, fermée d'infanterie; après avoir contesté le terrain par une fort grosse escarmouche, il prit la résolution de marcher, l'épée à la main, à deux bataillons des ennemis, que l'on dit être le régiment allemand Michel Albin, et un régiment vêtu de rouge, qui ne peut être qu'espagnol. Le régiment de Hainaut marcha droit à la charge au régiment de Savoie, dont le colonel a été tué, et le lieutenant-colonel fait prisonnier. Cela se fit avec tant de vigueur, qu'ils renversèrent ces trois bataillons, et nous avons su depuis, par des prisonniers, qu'il y avoit eu 7 capitaines du régiment de Savoie tués ou blessés. Comme dans cette charge, M. le comte de Grancey ne pouvoit pas être soutenu par la cavalerie, il se mit derrière un rideau qui bordoit le marais, avec le régiment de Hainaut qui le soutenoit. L'on ne sauroit trop louer cette action dans la personne de M. le comte de Grancey et les régimens qui l'ont exécutée sous lui[1]. Le régiment de Périgord avoit contribué avec

[1] Il s'agit ici d'une grande charge à l'épée et à la pique, la première, je le crois du moins, faite par l'infanterie française. La pre-

beaucoup de vigueur à ce qui se passa sur cette droite pour gagner du terrain du côté de ce marais. M. de Chamarante le remena sur la gauche où étoit le grand effort de l'infanterie, pour y rejoindre sa brigade qui est celle de Robecq. M. le marquis de Feuquières alloit en personne de la droite à la gauche, et a rendu tous les services qu'on peut attendre d'un homme de son mérite.

Notre ligne de cavalerie, composée seulement de six escadrons, qui est tout le terrain qu'elle se pouvoit donner entre les deux marais, savoir : de trois escadrons du mestre de camp général de dragons, de deux de Servon et du premier de Fimarcon, firent une charge : le mestre de camp général avec tant d'ardeur et de furie, qu'il n'y avoit pas l'ordre que l'on pouvoit désirer pour une charge réglée ; cependant ils emportèrent ce qu'ils chargèrent, d'une grande hauteur, qui étoient des escadrons rouges et jaunes. La charge de cette ligne mit derrière soi deux pièces de canon des ennemis. Sur l'ébranlement de quelques escadrons des ennemis, nos gens reployèrent avec assez de confusion; mais cependant, sans le secours de la seconde ligne, l'on se rallia et l'on reforma la ligne, ayant relâché seulement du terrain, de manière que les deux pièces de canon des ennemis se trouvèrent entre la ligne des ennemis et la nôtre, d'où elles furent tirées par des chevaux de notre artillerie, et conduites brusquement derrière notre première ligne.

Le grand effort fut sur la gauche, où l'infanterie des ennemis étoit soutenue par de la cavalerie, que l'on fut longtemps sans pouvoir charger, à cause des marais ;

mière charge à la baïonnette sera encore faite, en 1693, par l'armée de Catinat, à la Marsaille. C'est donc à ce maréchal, ancien officier d'infanterie, qu'est dû le rôle nouveau de l'infanterie dans les armées modernes. Pour la première fois, l'infanterie avait chargé comme la cavalerie, et prouvé que les gens de pied valaient autant que les cavaliers. Bientôt les fantassins du maréchal de Luxembourg prouveront à Steinkerque, qu'à eux seuls ils pouvaient gagner une bataille.

mais à la fin, notre infanterie, par des charges réitérées [1], fit quitter les ennemis. Les premières charges furent menées par M. le prince de Robecq fort vigoureusement, et il fit un petit discours en vallon à son régiment qui fit parfaitement bien. Il paya de sa personne l'on ne peut pas mieux.

Voilà deux occasions où on l'a vu se porter en aussi brave homme qu'aucun des troupes du roi. J'assure, Monseigneur, que c'est une louange légitime qui lui est donnée. Ses charges étoient soutenues par le premier escadron de Montgommery. Le régiment de Flandre chargea avec Robecq et fort bien ; aussi l'on commença à empiéter du terrain par ces charges. M. de Feuquières en fit faire encore une sur la droite de l'infanterie par le premier escadron de Fimarcon contre un escadron des cuirassiers de Bavière, qu'il culbuta et renversa l'on ne peut mieux. Le comte de Fimarcon a eu quatre chevaux tués ou blessés sous lui ; son frère, le comte de Latour, est grièvement blessé. M. le marquis de Fimarcon s'est distingué cette journée au-delà de ce que l'on peut croire. M. de Lalande, aussi, qui étoit à cette première charge du mestre de camp général, et demeura ensuite toujours sous un gros feu, où il a eu le petit os de la jambe cassé, M. de Servon deux coups dans ses habits : il a été bien heureux d'en être quitte pour cela, vu sa présence continuelle à la tête de la cavalerie sous un feu très-vif.

Nos lignes serroient toujours les ennemis à mesure des progrès que faisoit l'infanterie, parce qu'elle auroit été débordée si elle eût chargé au-delà de l'infanterie [2].

Toute l'infanterie de la première ligne avoit chargé ; quoique avec succès, elle n'avoit point achevé ; j'envoyai chercher des bataillons de la seconde ligne.

[1] Il est bien évident que les charges de l'infanterie sont un procédé de Catinat, et non pas un accident.
[2] De l'infanterie ennemie.

Le régiment de la Sarre, Clérambault et du Plessis firent une charge belle et vigoureuse; tout se rallia à cette charge; le régiment de Périgord s'y joignit avec Chamarante à sa tête. Cela fut soutenu par l'aile gauche de notre cavalerie bien conduite par M. de Quinçon et M. de Saint-Sylvestre, qui trouva le moyen de pénétrer le marais. Cela emporta tout, et fossés, et haies, et maisons et chevaux de frise, qui couvroient des bataillons de M. le duc de Savoie. Tout en chargeant, nos soldats se moquoient des chevaux de frise. La plupart de toutes ces charges d'infanterie se sont faites l'épée à la main, après avoir tiré, soutenues presque toutes par la présence de M. le marquis de Feuquières.

M. le marquis du Plessis mérite des louanges très-particulières, dans cette action; il s'y est conduit de manière que tous ceux qui l'y ont vu agir, en disent tout le bien qu'on peut dire d'un officier.

Toute l'infanterie des ennemis disparut presque dans un moment dans sa fuite, par le voisinage des bois et pays fourrés. La retraite parut être bien conduite et avec fermeté. L'on dit que c'étoit le prince Eugène avec les gardes et les gendarmes de Savoie. M. de Feuquières débanda deux troupes de dragons de Fimarcon et de Lalande, qu'il soutenoit avec quatre escadrons, et fit volte-face avec deux escadrons des gardes. Les dragons voulant se rallier et se remettre ensemble, ces deux escadrons ennemis profitèrent de ce moment et passèrent une petite rivière, appelée le Glandon, qui est environ à une demi-lieue de Villefranche.

Là, finit notre poursuite, environ à une lieue et demie du premier champ de bataille. Nous avons pris 11 pièces de canon sur 12 qu'il y avoit, les munitions pour les servir, 40 ou 50 caissons remplis de pain, plusieurs équipages; il y a eu quelque vaisselle d'argent prise, aux armes de Son Altesse royale, 733 prisonniers remis à Pignerol, outre plusieurs que l'on a

amenés depuis, et les blessés qui n'ont pu marcher : je crois pouvoir compter jusqu'à 11 ou 1200 ; quantité de François, à ce que l'on m'a dit, que les officiers ont célés et mis dans leurs compagnies. J'en ai fait pendre un, reconnu dans le nombre des prisonniers, pour avoir déserté du régiment de Vexin.

Je n'ai que 4 drapeaux ; l'on m'a dit qu'il y en avoit encore quelques-uns qu'on ne m'avoit point apportés[1]. Ils ne nous ont pas fait un seul prisonnier que je sache. L'affaire a été assurément difficile et opiniâtre. Les troupes ont presque toutes agi et chargé. L'infanterie y a fait parfaitement bien. La cavalerie et les dragons ont bien chargé lorsque le terrain l'a pu permettre ; les troupes y ont assurément fait de manière à donner beaucoup d'estime d'elles aux ennemis. Je puis manquer, dans cette relation, à rendre les bons offices que plusieurs particuliers, et même des troupes, méritent dans cette occasion où tout le monde s'est bien employé. Je dois à leur bonne volonté et à leur secours la gloire qui peut retomber sur moi de ce combat. M. de Saint-Sylvestre a été certainement très-utile à cet heureux événement. Je crois assurément que cette affaire coûte 4000 hommes aux ennemis, tant tués que blessés, prisonniers et gens dissipés, Je vous envoie, Monseigneur, le mémoire des officiers et soldats tués ou blessés ; j'en ai vu insérer là-dedans avec de simples contusions, ce qui me fait juger qu'il peut y avoir beaucoup à défalquer... Nos 16 petites pièces de canon nous furent d'une grande utilité ; elles furent servies avec toute la hardiesse possible par les soins et la présence de M. de Cray[2] ; elles marchèrent toujours à la tête des troupes.

Catinat est si modeste, parle si peu de lui et tant des autres,

[1] En effet, le nombre des drapeaux et étendards enlevés à l'ennemi fut de quinze.
[2] Général d'artillerie.



qu'on raconte que, quand la lecture de sa relation fut faite devant le roi, quelqu'un demanda si M. de Catinat s'était trouvé à cette bataille. Il est en effet impossible de se douter à cette lecture que Catinat, plus d'une fois, s'était mis, l'épée à la main, à la tête de régiments qui pliaient, pour les entraîner et charger avec eux ; qu'il reçut plusieurs balles dans ses habits et une contusion au bras gauche; qu'il eut un cheval tué sous lui. On ne sut que plus tard ces détails, par des lettres particulières venues de l'armée.

SIÉGE DE MONS PAR LOUIS XIV[1].

1691.

LETTRE DE RACINE[2] A BOILEAU.

Au camp devant Mons, 3 avril 1691.

On nous avoit trop tôt mandé la prise de l'ouvrage à cornes : il ne fut attaqué, pour la première fois qu'avant hier; encore fut-il abandonné un moment après par les grenadiers du régiment des Gardes qui s'épouvantèrent mal à propos et que leurs officiers ne purent retenir, même en leur présentant l'épée nue comme pour les percer. Le lendemain qui étoit hier, sur les neuf heures du matin on recommença une autre attaque avec beaucoup plus de précaution que la précédente. On choisit pour cela huit compagnies de grenadiers, tant du régiment du Roi que d'autres régimens, qui tous méprisent fort les soldats des Gardes, qu'ils appellent des *Pierrots*. On commanda aussi cent cinquante mousquetaires des deux compagnies pour soutenir les grenadiers. L'attaque se fit avec une vigueur extraordinaire, et dura trois bons

[1] La ville fut prise le 7 avril.
[2] Racine était l'historiographe de Louis XIV.

quarts d'heure; car les ennemis se défendirent en fort braves gens, et quelques-uns d'entre eux se colletèrent même avec quelques-uns de nos officiers. Mais comment auroient-ils pu faire? Pendant qu'ils étoient aux mains, tout notre canon tiroit sans discontinuer sur les deux demi-lunes qui devoient les couvrir, et d'où, malgré cette tempête de canon, on ne laissa pourtant pas de faire un feu épouvantable. Nos bombes tomboient aussi à tous momens sur ces demi-lunes, et sembloient les renverser sens dessus dessous. Enfin nos gens demeurèrent les maîtres, et s'établirent de manière qu'on n'a pas même osé depuis les inquiéter. Nous y avons bien perdu deux cents hommes, entre autres huit ou dix mousquetaires, du nombre desquels étoit le fils de M. le prince de Courtenai, qui a été trouvé mort dans la palissade de la demi-lune; car quelques mousquetaires poussèrent jusque dans cette demi-lune malgré la défense expresse de M. de Vauban et de M. de Maupertuis, croyant faire sans doute la même chose qu'à Valenciennes. Ils furent obligés de revenir fort vite sur leurs pas; et c'est là que la plupart furent tués ou blessés. Les grenadiers, à ce que dit M. de Maupertuis lui-même, ont été aussi braves que les mousquetaires. De huit capitaines, il y en a eu sept tués ou blessés. J'ai retenu cinq ou six actions ou paroles de simples grenadiers, dignes d'avoir place dans l'histoire, et je vous les dirai quand nous nous reverrons. M. de Châteauvillain, fils de M. le grand trésorier de Pologne, étoit à tout, et est un des hommes de l'armée le plus estimé. La Chesnaye a aussi fort bien fait. Je vous les nomme tous deux, parce que vous les connoissez particulièrement : mais je ne vous puis dire assez de bien du premier, qui joint beaucoup d'esprit à une fort grande valeur. Je voyois toute l'attaque fort à mon aise, d'un peu loin à la vérité; mais j'avois de fort bonnes lunettes, que je ne pouvois presque tenir fermes, tant le cœur me battoit à voir tant de braves gens

dans le péril. On fit une suspension pour retirer les morts de part et d'autre. On trouva de nos mousquetaires morts dans le chemin couvert de la demi-lune. Deux mousquetaires blessés s'étoient couchés parmi ces morts, de peur d'être achevés : ils se levèrent tout à coup sur leurs pieds, pour s'en revenir avec les morts qu'on remportoit; mais les ennemis prétendirent qu'ayant été trouvés sur leur terrain, ils doivent demeurer prisonniers. Notre officier ne put pas en disconvenir; mais il voulut au moins donner de l'argent aux Espagnols, afin de faire traiter ces deux mousquetaires. Les Espagnols répondirent : « Ils seront mieux traités parmi nous que parmi vous, et nous avons de l'argent plus qu'il n'en faut pour nous et pour eux. » Le gouverneur fut un peu plus incivil; car M. de Luxembourg lui ayant envoyé une lettre par un tambour pour s'informer si le chevalier d'Estrades, qui s'est trouvé perdu, n'étoit point du nombre des prisonniers qui ont été faits dans ces deux actions, le gouverneur ne voulut ni lire la lettre, ni voir le tambour.

On a pris aujourd'hui deux manières de paysans qui étoient sortis de la ville avec des lettres pour M. de Castanaga. Ces lettres portoient que la place ne pouvoit plus tenir que cinq ou six jours. En récompense, comme le roi regardoit de la tranchée tirer nos batteries, un homme, qui apparemment étoit quelque officier ennemi déguisé en soldat avec un simple habit gris, est sorti, à la vue du roi, de notre tranchée, et, traversant jusqu'à une demi-lune des ennemis, s'est jeté dedans; et on a vu deux des ennemis venir au-devant de lui pour le recevoir. J'étois aussi dans la tranchée dans ce temps-là, et je l'ai conduit de l'œil jusque dans la demi-lune. Tout le monde a été surpris au dernier point de son impudence; mais vraisemblablement il n'empêchera pas la place d'être prise dans cinq ou six jours. Toute la demi-lune est presque éboulée, et les remparts de ce côté-là ne tiennent plus à rien : on n'a jamais vu un tel

feu d'artillerie. Quoique je vous dise que j'ai été dans la tranchée, n'allez pas croire que j'aie été dans aucun péril : les ennemis ne tiroient plus de ce côté-là ; et nous étions tous ou appuyés sur le parapet, ou debout sur le revers de la tranchée : mais j'ai couru d'autres périls, que je vous conterai en riant quand nous serons de retour.

Je suis, comme vous, tout consolé de la réception de Fontenelle. M. Roze paroît fâché de voir, dit-il, l'Académie *in pejus ruere*. Il vous fait ses baisemains avec des expressions très-fortes, à son ordinaire. M. de Cavoie, et quantité de nos communs amis, m'ont chargé aussi de vous en faire. Voilà ce me senble, une assez longue lettre ; mais j'ai les pieds chauds, et je n'ai guère de plus grand plaisir que de causer avec vous. Je crois que le nez a saigné au prince d'Orange[1], et il n'est tantôt plus fait mention de lui. Vous me ferez un extrême plaisir de m'écrire, quand cela vous fera aussi quelque plaisir. Je vous prie de faire mes baisemains à M. de la Chapelle. Ayez la bonté de mander à ma femme que vous avez reçu de mes nouvelles.

J'ai oublié de vous dire que, pendant que j'étois sur le mont Pagnote[2] à regarder l'attaque, le révérend père de la Chaise étoit dans la tranchée, et même fort près de l'attaque pour la voir plus distinctement. J'en parlois hier soir à son frère, qui me dit tout naturellement : « Il se fera tuer un de ces jours. » Ne dites rien de cela à personne ; car on croiroit la chose inventée, et elle est très-vraie et très-sérieuse.

---

[1] Que le prince d'Orange a manqué de courage.

[2] *Pagnote*, poltron. Le *mont Pagnote*, tout lieu élevé d'où l'on peut voir un combat sans courir le moindre danger.

LA GUERRE EN CANADA.

LE COMTE DE FRONTENAC ET LE CHEVALIER D'IBERVILLE.

1690-1697.

L. Dussieux, *Le Canada sous la domination française.*

En 1689, Louis XIV nomma gouverneur du Canada le comte de Frontenac, qui avait déjà occupé ce poste de 1672 à 1682. M. de Frontenac était un habile administrateur, avait de grandes vues politiques et fort justes, savait la guerre, et connaissait parfaitement le Canada et ce qu'il y avait à faire en ce pays pour sa défense et son administration ; il gouverna la colonie jusqu'en 1698, époque de sa mort.

1690. Pendant ce temps, les Anglais se préparaient à la conquête du Canada. Une flotte de 30 vaisseaux aux ordres de l'amiral Phibs, avec 2000 hommes de débarquement, partit de Boston ; chemin faisant, elle s'empara de Port-Royal et de l'Acadie, qui était mal gardée.

Une autre escadre alla piller Plaisance, à Terre-Neuve ; nos établissements de la baie d'Hudson étaient envahis en même temps, et une armée d'Iroquois et d'Anglais se rassemblait sur le lac Saint-Sacrement, pour de là marcher sur Montréal et Québec, pendant que l'amiral Phibs viendrait attaquer Québec en remontant le Saint-Laurent.

En présence de ce danger, M. de Frontenac développa les grandes qualités de son caractère. Il rassembla à Québec toutes les forces dont il pouvait disposer, Indiens, milices et soldats ; il laissa à Montréal quelques compagnies nécessaires à la défense de ce point important ; il fit travailler aux fortifications de Québec[1] et

[1] C'est sur les plans de Vauban que l'on construisit alors les fortifications de Québec.

mit la ville et ses approches à l'abri d'un coup de main. Des colonnes mobiles de Hurons et d'Abénaquis suivaient les rives du Saint-Laurent pour observer la marche de la flotte anglaise, qui ne pouvait envoyer une chaloupe à terre sans qu'elle fût repoussée aussitôt à coups de fusil. Le 16 octobre, Phibs était devant Québec, où tout était préparé pour le recevoir. Il envoya un trompette sommer M. de Frontenac de se rendre.

Après avoir lu sa sommation, le trompette, tirant de sa poche une montre, dit au gouverneur qu'il était dix heures, et qu'il ne pouvait attendre sa réponse que jusqu'à onze; il lui demanda de l'écrire. M. de Frontenac lui dit qu'il allait répondre à son maître « par la bouche de son canon » et fit aussitôt ouvrir le feu contre la flotte anglaise. L'amiral Phibs ne savait pas tout ce que M. de Frontenac avait fait à Québec, et il se croyait certain de prendre la ville sans coup férir. Il se décida cependant à combattre, débarqua ses troupes à Beauport et y établit un camp où il se retrancha, puis marcha sur Québec. Pendant trois jours de furieux combats, les troupes anglaises furent repoussées avec perte; le canon de la place faisait éprouver de grandes avaries aux vaisseaux ennemis. Phibs, battu et n'entendant point parler de l'armée anglo-indienne du lac Saint-Sacrement, se rembarqua dans la nuit du 21 au 22, abandonnant son artillerie et ses munitions, descendit le Saint-Laurent sur sa flotte et revint à Boston. Louis XIV fit frapper une médaille pour perpétuer le souvenir de la brillante défense de Québec, ne voulant pas laisser passer sans récompense une aussi belle action [1].

Pendant que ceci se passait sur le Saint-Laurent, une épidémie de petite vérole détruisait l'armée ennemie

[1] La victoire de Québec fit sensation à la cour de Versailles; Dangeau en parle dans son *Journal*, à la date du 24 janvier 1691.

qui devait attaquer Montréal. Les troupes anglaises furent décimées pendant leur marche, et, lorsqu'elles arrivèrent sur le lac Saint-Sacrement, où les Iroquois étaient déjà rassemblés, la maladie gagna les Indiens qui, accusant les Anglais de vouloir les faire périr, se retirèrent aussitôt. « Pour moi, dit le P. Charlevoix, je suis persuadé que, dans les motifs de la retraite de ces sauvages, il y entra beaucoup de cette politique qui consiste en ce qu'ils ne veulent pas qu'aucune des deux nations européennes, entre lesquelles leur pays est situé, prenne une trop grande supériorité sur l'autre, persuadés qu'ils en seraient bientôt les victimes. » Le calcul des Iroquois était juste ; leur départ empêcha les Anglais d'agir sur Montréal, et amena la retraite de Phibs et le salut du Canada.

1691. La victoire de Bévéziers, remportée par Tourville dans la Manche, en 1690, obligea l'Angleterre à concentrer toutes ses forces navales en Europe. Aussi, cette année, les Anglais ne purent attaquer le Canada que du côté de Montréal, sans pouvoir envoyer une flotte contre Québec. Les Anglais et les Indiens furent battus au combat de la prairie de la Magdeleine, près de Montréal.

Délivré de toute attaque, le Canada prit l'offensive, et l'homme qui joue le principal rôle dans cette dernière partie de la guerre est le chevalier d'Iberville, capitaine de vaisseau. Pierre le Moyne, seigneur d'Iberville, était né à Montréal en 1661 ; sur ses dix frères, huit furent militaires et au service du roi; deux furent tués, un autre mourut des suites de ses blessures [1].

[1] Ces détails, un peu différents de ceux qui sont contenus dans le *Mémoire succinct de la naissance et des services de défunt Pierre le Moyne, écuyer, seigneur d'Iberville, Ardilliers et autres lieux, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, capitaine des vaisseaux du roi* (imprimé en 1716), sont extraits des registres publics de Montréal et m'ont été envoyés, avec bien d'autres renseignements, par un savant religieux de Montréal, qui voudra bien me permettre de lui exprimer ici toute ma reconnaissance.

Les Anglais avaient élevé le fort Pemaquid sur le territoire des Abénaquis, nos alliés. On ne pouvait pas laisser les Anglais s'établir chez eux, sans courir le risque de voir les Abénaquis écrasés tôt ou tard, ou renoncer à notre alliance si on les abandonnait; de plus, ce fort était une menace contre l'Acadie. Il importait, pour toutes ces causes, de détruire cet établissement. Le chevalier d'Iberville fut chargé de prendre le fort Pemaquid ; attaqué par terre et par mer, le fort capitula (14 juillet 1696) et fut rasé.

De là, d'Iberville alla détruire les établissements que les Anglais avaient fondés à Terre-Neuve. Il avait proposé au cabinet de Versailles de faire cette expédition et en avait obtenu la permission. Le chevalier d'Iberville montrait, dans la lettre qu'il écrivit au ministre [1], les grands avantages que les Anglais tiraient des pêcheries de Terre-Neuve; il indiquait le danger qu'il y avait à les laisser se rendre maîtres de Terre-Neuve, où ils se fortifiaient déjà, parce qu'ils auraient dès lors entre leurs mains l'entrée du Canada, et qu'ils pourraient ainsi s'opposer aux relations entre la France et sa colonie. Il ajoutait que « le véritable moyen d'empêcher les Canadiens de courir dans les bois, c'étoit de les pousser à la pêche et au commerce. »

En plein hiver, d'Iberville, avec 125 Canadiens, marcha contre les Anglais de Terre-Neuve; leurs troupes furent battues; le fort Saint-Jean fut enlevé d'assaut; puis les autres forts et établissements anglais furent détruits dans une campagne de deux mois, faite sur la neige, raquettes aux pieds, par des chemins impraticables, et par 125 hommes chargés de leurs armes (une hache, une carabine, un sabre), de leurs munitions et de leurs vivres. D'Iberville revint en Canada avec plus de 700 prisonniers, et après avoir tué plus de 200 enne-

[1] Lettre de d'Iberville, dans son dossier aux Archives de la marine.

mis. Avec un peu plus de monde, il aurait entièrement chassé les Anglais, tandis qu'il ne put attaquer les deux postes très-fortifiés de Bonneviste et de l'île Carbonnière, dans lesquels toutes les garnisons anglaises s'étaient réfugiées.

A la même époque, l'Acadie retombait sous la domination française ; le chevalier de Villebon, avec des vaisseaux arrivés de France, reprenait tout ce que nous avions perdu dans la presqu'île.

En 1697, d'Iberville fut envoyé à la baie d'Hudson. Depuis 1686, les Français et les Anglais se faisaient la guerre dans ces parages et s'y disputaient le commerce des fourrures. D'Iberville avait fait une première campagne à la baie d'Hudson en 1686 ; il s'y était rendu par terre, avec ses Canadiens, en voyageant dans des canots d'écorce. Il eut l'audace d'attaquer, avec deux de ces canots montés par onze Canadiens, un vaisseau de 12 canons et de 30 hommes d'équipage, et le bonheur de l'enlever à l'abordage. De 1688 à 1694, chaque année d'Iberville retourna à la baie d'Hudson ; il détruisit les forts Rupert et Nelson, et tous les autres postes anglais ; il prit plusieurs vaisseaux, et revint chaque fois à Québec chargé de butin, de pelleteries et de richesses. En 1696, pendant que le chevalier d'Iberville faisait la campagne de Terre-Neuve, les Anglais reprirent le fort Bourbon ou Nelson ; en 1697, d'Iberville fut chargé de le leur enlever, et le 8 juillet il partit de Plaisance avec trois vaisseaux et un brigantin, et arriva le 3 août dans la baie d'Hudson.

« Les glaces, dit-il, poussées par les courants, nous pressèrent si fort, qu'elles écrasèrent le brigantin, sans qu'on pût sauver rien que l'équipage. » Les trois vaisseaux furent bloqués par les glaces, du 3 au 28 août, puis séparés les uns des autres ; tous éprouvèrent des avaries considérables. La mer étant enfin devenue libre, d'Iberville, monté sur le *Pélican*, de 46 canons, prit la route du fort Nelson, et arriva en vue de ce fort le 4 sep-

tembre. Le 5, il aperçut trois vaisseaux anglais, un de 52 canons et de 250 hommes d'équipage, et deux de 32 canons. Bien qu'il fût seul, ses deux vaisseaux ne l'ayant pas encore rejoint, d'Iberville se résolut à combattre, pour empêcher l'ennemi de secourir le fort, qu'il n'aurait pu reprendre s'il eût été ravitaillé par les vaisseaux anglais. A son approche, les Anglais lui crièrent qu'ils savoient bien qu'il étoit d'Iberville, qu'ils le tenoient enfin, et qu'il falloit qu'il se rendit. Le chevalier commença le feu à neuf heures du matin; à midi, voyant que la partie était décidément inégale, il résolut d'en finir; il fit pointer tous ses canons à couler bas, aborda vergue à vergue le gros vaisseau anglais, et lui envoya sa bordée, qui le fit sombrer sur-le-champ. Puis il se jeta sur le second vaisseau pour l'enlever à l'abordage; celui-ci amena aussitôt son pavillon; d'Iberville le fit amariner par ses chaloupes et poursuivit le troisième vaisseau, qui avoit pris le large et filoit toutes voiles dehors. Le *Pélican*, « crevé de sept coups de canons » et ayant eu deux de ses pompes brisées pendant le combat, ne pouvoit épuiser l'eau qu'il faisoit; aussi laissa-t-il échapper le troisième vaisseau anglais. « Dieu merci, écrivait d'Iberville, dans le combat je n'ai eu personne de tué, seulement dix-sept blessés. » Le 7 septembre, une violente tempête engloutit la prise de d'Iberville et jeta le *Pélican* à la côte, à 2 lieues du fort Nelson; mais, à ce moment, d'Iberville fut rejoint par ses deux autres vaisseaux. Le 13, il alla bombarder le fort, l'obligea à capituler le 14, et il repartit, le 24, avec 300 hommes malades du scorbut. Le 7 novembre, le chevalier étoit à Belle-Isle, en France, et le lendemain il rédigeoit pour le ministre de la marine, M. de Pontchartrain, le rapport duquel nous avons extrait le récit de ces combats[1]. »

---

[1] Ce rapport daté de Port-Louis, le 8 novembre 1697, est conservé aux Archives de la marine (dossier de d'Iberville). — Voy. aussi, sur cette campagne, le *Mémoire succinct, etc.*, cité page 74.

MORT DE LOUVOIS.

16 juillet 1691.

SAINT-SIMON, *Additions au journal de Dangeau* (III, 361.)

M. de Louvois étoit le plus grand homme en son genre qui ait paru depuis plusieurs siècles, mais dont les talens ont été aussi les plus funestes à la France par les conjonctures où il s'est trouvé. Rien de plus vaste, de plus fertile, de plus juste que son esprit pour les plus grandes entreprises et pour le secret d'en masquer tous les préparatifs et les dispositions les plus immédiates, dans l'exécution exacte et entière desquelles il excelloit encore plus. Infatigable dans le travail [1], et dans un travail de tous les jours et de toutes les années, il pesoit, perçoit, dirigeoit tous les détails avec une aisance inconcevable, dont aucun ne lui échappoit jusqu'aux plus petits, et, autant que cela peut être dit d'un homme mortel et borné de sa nature, rien ne lui étoit impossible. Il connoissoit les choses et les gens avec un sens exquis, et s'en servoit à ce à quoi ils étoient propres avec un merveilleux discernement. La récompense et la punition étoient avec lui certaines, et toujours dans la proportion des gens et de leur service ou de leur manquement. En tout, d'une grande suite ; le plus dangereux ennemi et le plus difficilement réconciliable, l'ami le plus sûr, le plus ardent, le plus voulant par lui-même, magnifique en tout, noble en tout, libéral à pleines

[1] Les archives du ministère de la guerre renferment 280 volumes in-folio de minutes, dépêches, mémoires et notes diverses sur des affaires de guerre ou d'administration militaire, écrits ou dictés par Louvois. Nous y avons constaté qu'en un seul jour Louvois avait écrit 71 lettres. Il est regrettable que personne n'ait encore entrepris l'étude et la publication de la correspondance de l'infatigable travailleur.

mains, et faisant à ses amis et à ses proches des présens de souverain, des terres, des maisons, des régimens achetés exprès en entier, des prix entiers de belles et grandes charges à la Cour; le meilleur parent du monde, et le père des pauvres, à qui il ne refusa jamais rien, et dont les aumônes alloient entre 2 et 300,000 francs par an; car cela dépendoit des œuvres que des personnes de piété lui proposoient de 20, de 30, de 40 et 50,000 fr. à la fois; vivant en petit roi chez lui, et néanmoins sans insolence, et parlant librement de sa basse naissance, et de toute la distance qui étoit entre ceux qui étoient entrés dans son alliance et lui. Il vivoit avec le chancelier, son père[1], avec un grand respect et une grande confiance, et avec sa femme[2] avec beaucoup de considération, et beaucoup de déférence pour ses parens et son alliance...

Mais voici la contre-partie de tant de bien. M. de Louvois n'étoit bon qu'à être premier ministre en plein[3], et il est fort douteux que son esprit, tout tourné aux détails et aux entreprises, eût eu ce vaste général et cette combinaison immense qui est si nécessaire à un premier ministre pour tout embrasser, le digérer, le distribuer et l'administrer; plus douteux encore qu'il fût instruit des intérêts de tout ce qui compose l'Europe, avec quelque suffisance; et qu'un esprit inflexible naturellement comme le sien eût pu manier des négociations avec quelque moelleuse adresse, même par l'interposition d'autrui. C'étoit un homme altier, brutal, grossier dans toutes ses manières, comme sa figure le montroit bien, qui souffroit tout pour peser et résoudre quand c'étoit subordonnément avec lui, et fort capable par sa supériorité de génie de saisir le bon et

[1] Michel Le Tellier.

[2] Anne de Souvré, marquise de Courtanvaux.

[3] M. Chéruel croit qu'il faut lire : *n'était pas bon à être premier ministre;* il se trompe évidemment et pour s'en convaincre il suffit de lire la ligne 35 de la page 86.

de s'y rendre contre son premier avis, de quelque part qu'il lui vint, mais qui étoit incapable d'aucun examen, d'aucune discussion d'égal à égal, parce qu'il vouloit être maître en tout et partout, qu'il ne pouvoit souffrir aucune résistance, et qu'il brisoit les obstacles au lieu de les aplanir ; homme terrible et absolu, et qui vouloit et se piquoit de l'être. Mais à quoi il auroit été le plus excellent, c'eut été à être sous un premier ministre ou sous un roi capable de s'en bien servir, et de le tenir de si court qu'il n'eût osé les embarquer en rien, et eût été réduit à l'unique exécution de leurs ordres, ou à leur proposer des projets de grandes choses, sans avoir le crédit et l'ascendant sur eux de les y faire entrer, qu'autant qu'ils leur auroient paru bons à leurs vues et à la situation des affaires. C'est alors que, sans avoir aucun embarquement à craindre ni aucuns piéges des vues particulières de Louvois, ils en auroient tiré des secours infinis, qui, outre un soulagement incroyable, auroient fait tout l'honneur de leur administration et procuré les plus grands et les plus solides avantages. Mais le malheur de la France fut tel que ce grand homme fut employé dans un milieu qui fit le malheur du royaume pour plus d'un siècle, si jamais au moins il s'en peut relever, et qui fit enfin la perte de ce ministre. Il travailloit sous un roi jaloux de tout, qui vouloit paroître tout faire, et qui avoit un extrême désir de gloire personnelle. Le département de Louvois étoit la guerre, et il se trouvoit vis-à-vis d'un autre ministre (Colbert), le plus grand génie qui ait peut-être jamais paru en France pour le ministère où il étoit employé, qui étoit les finances, le commerce, la marine, les manufactures, les sciences, les bâtimens publics non militaires et les bâtimens du roi.

Le frère de ce ministre [1] avoit eu les affaires étrangères après Pomponne, que Louvois avoit aidé à perdre.

[1] Charles, marquis de Croissy.

Lui et Colbert étoient rivaux en tout, et rivaux avec une haine ouverte [1]. Tout poussa donc Louvois à abuser du goût du roi pour la guerre. Par là, il devenoit le maître de presque toutes les grâces ; par là, il épuisoit les fonctions du ministère des affaires étrangères ; par là, il ruinoit autant qu'il pouvoit la marine et le commerce qui, s'exerçant loin des yeux du roi, ne le frappoient point et ne lui laissoient que le regret aux dépenses qui s'y faisoient, et dont il aimoit mieux grossir celles de sa cour et de ses armées ; par là, il réduisoit Colbert à une dure nécessité d'expédiens pour ne laisser pas manquer d'argent, quelques trésors que le roi voulut dépenser, à exciter par là les cris publics contre lui, et des remontrances des Parlemens qui mettoient le roi de mauvaise humeur contre son ministre des finances, que Louvois ne cherchoit qu'à épuiser pour perdre Colbert et n'avoir plus ni compétiteur dans l'autorité et dans la confiance, ni contradicteur dans ses vues et ses projets.

C'est ce qui engagea la guerre d'Hollande, l'occupation de la Lorraine, de la Franche-Comté, de Luxembourg, de Strasbourg; les étranges réunions de la Chambre, puis du Parlement de Metz, qui mirent toute l'Europe ensemble contre la France ; c'est ce qui fit les travaux de la rivière d'Eure [2], plus marqués au coin de la folie qu'à celui des Romains ; c'est ce qui rasa et éleva tant de places ; c'est ce qui grossit les armées à un point insoutenable et qu'on ne peut diminuer, parce que celles de nos ennemis le furent à proportion, et bien plus aisément que nous par l'étendue bien plus grande des pays à faire des recrues et de pays bien plus peuplés ; c'est ce qui fit enfin la guerre de 1688, de gaieté de cœur, pour ainsi dire ; qui la nourrit, au lieu de l'éteindre ou par la force des armes portée où il le

[1] Voir la lettre de Louis XIV à Colbert, t. VI.
[2] On construisit un grand aqueduc pour amener les eaux de l'Eure à Versailles.

falloit[1], ou par des traités, en se contentant du glorieux et de l'utile supportable aux autres; c'est enfin ce qui poussa M. de Savoie à bout, à force d'insultes à l'insu du roi, et le jeta malgré lui à la guerre, et ce qui désespéra toute l'Allemagne par les incendies et les barbaries du Palatinat et de presque tout le cours du Rhin, et conjura toute l'Europe contre la France. Bien que M. Colbert fût mort, après avoir été réduit à forcer le premier les anciennes barrières qui retenoient encore nos rois sur les levées d'argent, et qui ont ouvert la voie à n'en plus laisser subsister pas une des plus inviolables, M. de Louvois, qui vouloit régner, ne se put déprendre de sa route. Mais voici par où il périt. Il avoit subjugué les généraux d'armée; M. de Turenne et ceux qu'il avoit trouvés lui avoient fait trop de peine par leur capacité et leur réputation qui donnoient du poids à leurs avis et de l'autorité à leurs démarches, et il ne voulut du poids et de l'autorité que par lui et pour lui : c'est ce qui lui en fit avancer d'incapables de lui faire ombrage, et qui l'appliqua à tenir de si court ce peu de bons qui restoient, qu'ils ne fussent plus en état de lui échapper. De là, les projèts de campagne indépendamment de ceux qui les devoient exécuter; de là, les changemens dans ces projets entamés; de là enfin, peu à peu, le commandement de toutes les armées dévolu à lui seul, et nul mouvement, nul moyen ni liberté de profiter de ceux d'un ennemi que par l'envoi et le retour d'un courrier, qui trouvoit presque toujours l'occasion échappée. La cour étoit dans la même dépendance, et jusqu'au peu de ceux à qui la guerre générale laissoit quelque emploi au dehors, dépendoit bien plus de lui que du ministre des affaires étrangères qui ne pouvoit rien, tandis que Louvois étoit tout-puissant. Mais cette démesurée puissance le perdit. Il sentit trop ses forces et trop peu celles de madame de

[1] Dans les Pays-Bas, au lieu du Palatinat.

Maintenon. Ils luttèrent, ils se brouillèrent; il lui tint formellement rigueur. Devenu surintendant des bâtimens, à la mort de Colbert, son humeur, par trop intraitable à force de prospérité, ne put ployer sous le roi même, dont les bâtimens furent une occasion si continuelle, qu'après ce qui s'appeleroit des prises entre des particuliers, ses amis et sa famille gagnèrent plutôt de le faire absenter de Marly, sous prétexte de s'aller reposer dans son superbe Meudon, que de le rendre complaisant aux goûts et aux fantaisies de faire et de défaire. Madame de Maintenon sut profiter de l'humeur et des absences, et M. de Louvois, qui le sentit de plus en plus, lui donna lieu, de plus, d'intéresser la conscience par les terribles exécutions du Palatinat.

Il vouloit ajouter l'incendie de Trèves, qu'il croyoit nécessaire pour ôter une place d'armes aux ennemis ou la nécessité d'occuper sans cesse tout ce pays et une place ouverte à force de troupes mieux employées ailleurs; il avoit essuyé déjà tant de reproches de tant d'autres sacagemens, qu'il n'osa prendre sur lui une destruction si odieuse. Il prit donc le parti d'en parler au roi, qui le rejeta jusqu'à deux fois. Voulant tenter un dernier effort, il dit au roi, en repliant son sac, qu'il avoit pris sur sa conscience la décharge de celle du roi, qui étant l'unique raison de la conservation de Trèves contre de si décisives pour la détruire, il avoit envoyé ordre de la brûler. A l'instant, le roi transporté de colère se jette sur les pincettes de la cheminée et court sur son ministre, qui fait le plongeon. Au même moment, Mme de Maintenon se jette entre eux deux et se met à vouloir ôter au roi les pincettes, qui disoit rage à Louvois, et qui conclut par lui commander de dépêcher à l'instant un contre-ordre, et ajouta de prendre garde à choisir un bon courrier, parce que, s'il n'arrivoit pas à temps, Louvois lui en répondoit de sa tête. Le ministre éperdu gagna la porte, et ne put

cacher son trouble ni dissimuler à ses plus intimes amis qu'il se croyoit perdu. Il ne craignoit pas que le contre-ordre arrivât trop tard ; il n'avoit eu garde d'envoyer l'ordre de brûler Trèves qu'il n'eût vu le succès de sa ruse.

L'ordre alloit partir à son retour, et étoit tout près, si le roi n'eût témoigné que des regrets, mais un emportement si terribe dans un maître déjà fort aliéné, qui ne tomboit jamais même dans les plus légers, et cet emportement en présence de son ennemie, ne laissa plus vivre Louvois en repos. Ce fut ce qui le fit résoudre de tenter une expédition qui séparât pour un temps le roi d'avec elle, et qui le lui livrât ce pendant tout entier. Chamlay, qu'un talent singulier de l'exacte connoissance des pays avoit fait une sorte d'échappé de ministre sous la protection de Louvois, et fort dans sa confidence, lui représenta vainement que ce remède deviendroit le comble de ses crimes par un essai de séparation dont Mme de Maintenon ne voudroit plus, à quelque prix que ce fût, essuyer les hasards ; rien ne put détourner Louvois de son idée. Le siége de Mons fut résolu. Le roi le fit, et les dames demeurèrent[1] sans que Mme de Maintenon le pût éviter ; mais le ministre n'y gagna rien, et il s'aperçut tellement de sa perte aussitôt après le retour à Versailles, qu'étant à Meudon et y menant lui-même une petite calèche où étoient sa bonne amie la maréchale de Rochefort et sa fille, il les conduisit droit dans un bassin, et ces paroles lui échappèrent assez haut pour qu'elles l'entendissent : « Je suis perdu, et après tout ce que j'ai fait, l'osera-t-il? » Ces dames se jetèrent aux rênes tout sur le bord du bassin, et réveillèrent M. de Louvois d'une sorte de léthargie qui le tenoit extérieurement absorbé, et dont, tout libre qu'il étoit avec elles, il demeura fort embarrassé. Le jour qu'il mourut

[1] A Versailles.

subitement [1], les ordres étoient donnés pour le conduire à la Bastille, d'où il ne seroit jamais sorti. Longtemps depuis, le roi le dit à Chamillart, qui occupa sa place; mais la mort ôta cet embarras et sauva la fortune de son fils. La même main qui perdit le père trop puissant soutint le fils, de l'âge duquel elle n'avoit rien à craindre.

Madame de Maintenon prit ouvertement la protection de Barbezieux, et flatta si bien le roi du plaisir de le former aux affaires et d'en avoir cependant tout l'honneur, que le roi s'en expliqua souvent d'une manière peu décente, et compta de recouvrer ainsi la gloire qu'il se croyoit dérobée par le père. Chamlay, à qui la place fut offerte, la refusa généreusement, et Barbezieux l'obtint sous la direction du roi, la tutelle de Madame de Maintenon, et sous les yeux de Chamlay et de Saint-Pouanges [2]. Lui et sa famille firent sagement. Ils étouffèrent tant qu'ils purent le bruit de poison qui couroit, et qui fut si fondé, qu'un frotteur en fut arrêté. Ils étouffèrent avec la même prudence l'éclat de la mort de Séron, médecin du défunt ministre, arrivée peu de mois après, seul enfermé dans sa chambre, au château de Versailles, sans vouloir d'aucun secours, et s'écriant dans des douleurs horribles comme un désespéré, qu'il le méritoit bien, qu'il mouroit enragé et sans ressource, et que c'étoit le juste salaire de la mort de son maître. Un tel oiseau en prison est à la fin pesant, et, y étant destiné, sa mort devient un grand soulagement et d'autant moins soupçonnée. Ce fut au moins le raisonnement d'alors, bien ou mal fondé, par le monde qui raisonne et qui sait ou qui cherche et est en lieu de savoir.

[1] D'une attaque d'apoplexie pulmonaire, dont il était menacé depuis longtemps. Suivant l'usage les contemporains attribuèrent cette mort au poison, Saint-Simon plus que tout autre.

[2] Un des principaux fonctionnaires, ou commis, comme l'on disait alors, du ministère de la guerre.



C'est donc à l'ambition de Louvois que la France dut ses guerres continuelles, sa triste réputation sur la foi des traités, la perte de la marine et du commerce bien commencés, le nombre de troupes monstrueux qui a ruiné l'Europe engagée, pour n'en être pas inondée, à l'imitation forcée de cet exemple, la réunion organisée et durable de toute l'Europe contre elle, qui, joint à l'épuisement où elle étoit tombée par une suite de tant de guerres et de tant d'autres choses, par la dépense de la construction d'un nombre démesuré de places, fit acheter si chèrement la paix de Ryswyck, laissa la France dans une situation à ne pouvoir bien profiter de la mort et du testament du roi Charles II d'Espagne, et l'Europe entière dans une union assez bien cimentée pour y mettre obstacle, arracher les pièces principales de la monarchie d'Espagne, et mettre la France au point de ne s'être sauvée que par miracle des mains de ses ennemis.

C'est encore à Louvois qu'est dû l'usage, si funestement conservé par ses successeurs, de commander les armées du fond et de l'ignorance de leur cabinet, de n'avancer que des gens dont ils ne puissent avoir d'ombrage, et de perdre les autres avant que leur mérite ait assez percé pour les soutenir ; la cessation d'écrire *Monseigneur* aux ducs et de se le faire écrire par quiconque n'est pas duc ou maréchal de France, ce qui a privé les armées de grands sujets, et le fatal décret d'ouvrir toutes les lettres à la poste, qui a été si longtemps caché, qui est enfin devenu si public et dont l'abus est dégénéré en une violation entière du commerce le plus intime, le plus nécessaire et le plus innocent, comme le plus du droit naturel des familles, des amis et de tous les hommes. C'est ainsi qu'un ministre doué de tant et de si grands talens est devenu le malheur de sa patrie, pour n'en avoir pas été le maître ou n'en avoir pas trouvé qui le sussent être de lui et de s'en servir dans ses justes bornes, au lieu qu'il

en eût pu être le plus grand appui, sans cette malheureuse lutte entre Colbert et lui, qui a ôté à ce dernier tout le fruit de ses talens et de ses travaux.

Finissons toutefois par un endroit magnifique : c'est l'hôtel des Invalides, qui le rendra immortel, non que les soldats estropiés ou vétérans ne fussent entretenus aussi bien et mieux peut-être auparavant qu'ils ne le sont dans cette maison ; mais comme c'étoit chez eux ou dans les lieux qu'eux-mêmes choisissoient pour leur retraite[1], souvent en qualité de moines laïcs dans les abbayes qui étoient chargées de ce droit, ils ne faisoient ni le même honneur aux soins du monarque, ni ne donnoient la même confiance à leurs semblables, que ramassés ensemble dans une vaste et superbe maison à la porte de la capitale. Le chef-d'œuvre a donc été que cet entretien de tous ensemble coutât moins au roi et lui fît plus d'honneur que l'entretien dispersé dans toutes les parties du royaume[2]. L'ordre admirable que M. de Louvois a établi pour l'administration du temporel et du spirituel des Invalides célébrera à jamais son grand génie, et fera une des principales décorations du dernier règne. Aussi y avoit-il élu sa sépulture ; aussi le roi l'en fit-il ôter peu de jours après qu'il y eut été mis, tant sa jalousie fut peu capable de se contraindre. Il se hâta encore, aussitôt après la mort de ce ministre, d'arrêter les bâtimens de la place de Vendôme, qui devoit être carrée et que M. de Louvois avoit toute destinée au public. La bibliothèque du roi avec ses dépendances, le balancier, toutes

[1] Ce qui était infiniment meilleur. On revient aujourd'hui à cette idée, et les pensionnaires de l'hôtel des Invalides sont bien moins nombreux qu'autrefois. La réunion de plusieurs milliers d'invalides à l'Hôtel était la source de désordres auxquels il a fallu apporter remède.

[2] Dès l'année 1634, le cardinal de Richelieu, que l'on trouve toujours à l'origine de toutes les grandes institutions militaires de la France, faisait rendre un édit pour l'établissement d'un hôtel pour les Invalides. (*Gazette de France*, 1634, p. 356.)



les différentes académies, le grand conseil et le logement du chancelier de France devoient en occuper les quatre côtés. Cela avoit du grand, de l'utile, et d'autant plus que Paris, et la France entière, est pauvre en bâtimens publics. Le roi, qui a témoigné par ceux qu'il a laissés quel a été son goût là-dessus, changea toute l'économie de cette place, et la fit telle qu'elle est présentement.

COMBAT DE LEUZE.

18 septembre 1691.

Relation extraite du *Recueil de lettres militaires pour l'histoire de Louis XIV* par le P. GRIFFET.

Le 20 de ce mois le duc de Montmorency apporta la nouvelle de la défaite de soixante-douze ou soixante-quinze escadrons des ennemis, dans un grand combat que le duc de Luxembourg leur avoit donné la veille, sur le midi, près de Leuse. Le prince de Turenne arriva ensuite à la Cour le lendemain, et rendit compte à Sa Majesté, plus en détail, de la manière dont l'action s'étoit passée, qui est à peu près comme on le va dire en peu de mots.

Le duc de Luxembourg ayant appris que l'armée ennemie étoit partie le 17 d'auprès d'Ath, pour aller camper entre le ruisseau de Leuse et celui de la Catoire, se mit en marche le même jour avec l'armée du roi et alla camper à Renay. Le lendemain il arriva à Ernies sur le mont de la Trinité, et s'avança pour sa personne, en l'abbaye du Saussaye sous Tournay, avec la maison du roi, la gendarmerie, les régimens de cavalerie de Mérinville et de Quadt, et ceux des dragons du roi et de Tessé : sur le soir du même jour il détacha le sieur

de Marcilly, enseigne des gardes du corps de Sa Majesté, avec quatre cents chevaux, moitié de sa maison et moitié de carabiniers et de cavalerie légère, et lui ordonna de s'avancer le plus près qu'il pourroit de Leuse, pour voir si les ennemis, suivant les avis différens qu'on lui avoit donnés, ne décamperoient point le lendemain. Le 19 de grand matin, le duc de Luxembourg partit d'auprès de Tournay avec les troupes marquées ci-dessus, et prit la route d'Antonin, pour y reconnoître un poste où il avoit dessein de mettre l'armée du roi, au cas que les ennemis prissent le parti de faire un plus long séjour auprès de Leuse.

Après avoir reconnu suffisamment ce qu'il vouloit voir, il s'avança sur le chemin de Willanpuck et de Briseuil, au devant des nouvelles que le sieur de Marcilly devoit lui envoyer. Peu de temps après il apprit, par un officier que lui envoya ledit sieur de Marcilly, que l'armée ennemie étoit en marche pour aller camper à Cambron, et qu'il paroissoit quatorze ou quinze escadrons d'arrière-garde, entre le ruisseau de Leuse et celui de la Catoire. Le duc de Luxembourg s'avança, avec toute la diligence possible, au lieu où étoit le parti du sieur de Marcilly, et les régimens de Tessé et de Mérinville, que le marquis de Villars avoit amenés, et donna ordre à la maison du roi, au reste des troupes, de le suivre avec le plus de vitesse qu'elles pourroient. Aussitôt que le duc de Luxembourg fut arrivé sur la hauteur de Leuse, il vit que les ennemis, soupçonnant que l'on vouloit entreprendre quelque chose sur leur arrière-garde, avoient fait repasser le ruisseau à plusieurs escadrons, pour joindre les quatorze qui y étoient en premier lieu, et continuoient à en faire passer d'autres avec beaucoup de diligence, et même des bataillons pour les soutenir, joint que le reste de l'armée qui étoit en marche, revenoit sur ses pas pour se rapprocher du ruisseau et le passer en cas de besoin. Il jugea aussitôt que les momens étoient précieux,

et qu'il n'y avoit point de temps à perdre pour charger les ennemis. Il fit avancer la maison du roi dont il forma la première ligne, avec les régimens de cavalerie de Quadt et de Mérinville, ayant opposé ses dragons à quelques régimens d'infanterie des ennemis qui étoient sur sa droite pour les contenir. Dans cette disposition, avant même l'arrivée de la gendarmerie, qu'il destinoit à servir de deuxième ligne, il marcha l'épée à la main aux ennemis, qui, au nombre de près de soixante-quinze escadrons, s'étoient opposés en trois lignes, la droite appuyée au ruisseau de Lignes, et la gauche à celui de la Catoire, leur front couvert d'un rideau assez avantageux et de quelques haies, qui, pour les passer et aller aux ennemis, obligèrent les escadrons de la première ligne du roi à se rompre en quelque façon. Les ennemis attendirent de pied ferme et avec la meilleure contenance du monde la maison de Sa Majesté, et firent à dix pas une fort grande décharge sur elle et sur le reste de la ligne. Elle entra en même temps l'épée à la main, et sans avoir tiré un seul coup, dans leurs escadrons, et nonobstant la vigoureuse résistance des ennemis, qui se rallioient de temps en temps, et, fortifiés par des escadrons frais des autres lignes, revenoient à la charge. Enfin les troupes du roi, après cinq charges, culbutèrent les ennemis, les mirent en déroute et les obligèrent à se retirer en désordre vers le ruisseau de la Catoire. Le duc de Luxembourg eut beaucoup de peine à modérer la maison du roi, qui vouloit profiter de sa victoire et pousser les fuyards jusqu'aux défilés ; mais enfin il l'arrêta et la remit dans un moment en bataille, à la vue de la deuxième ligne des ennemis, qui étoit tout ensemble et paroissant faire aussi bonne contenance que la première. Il fit en même temps avancer la deuxième ligne, composée de la gendarmerie et des régimens de cavalerie de[1]......

[1] Le nom de ces régiments est en blanc dans la relation.

et la fit passer dans l'intervalle des escadrons de la première ligne. Il la mena en même temps à la charge; les ennemis ne parurent point ébranlés dans le commencement, mais à la fin ils ne soutinrent pas l'affaire avec la même fermeté que la première : ils furent renversés par la deuxième ligne du roi, et poussés avec beaucoup de vigueur fort avant sur le chemin de Lignes. L'action se trouva alors terminée; et toute la cavalerie des ennemis battue, à cinq ou six troupes près que le duc de Luxembourg ne jugea pas à propos d'envoyer charger lorsqu'elles se retirèrent, parce qu'elles étoient trop proches du feu de leur infanterie qui bordoit le ruisseau.

On peut croire, sans exagération, qu'il ne s'est jamais fait d'action de cavalerie ni si complète ni si vigoureuse. Les soixante-quinze escadrons des ennemis, dont la plus considérable partie a fait des merveilles, et témoigné beaucoup de fermeté et de courage, ont été entièrement défaits par vingt-sept ou vingt-huit escadrons, entre lesquels la maison du roi a porté la principale partie du fardeau. Les ennemis y ont eu quatorze ou quinze cents hommes tués sur la place, près de trois cents faits prisonniers, parmi lesquels il y a un brigadier, deux colonels et trente et tant d'officiers, sans compter les blessés, dont on ne sait pas le nombre, et ont perdu quarante étendarts et deux paires de timballes. On peut dire encore que la perte auroit été bien plus considérable, sans la protection que l'infanterie, à qui la cavalerie doit son salut, donna à sa retraite. En effet le duc de Luxembourg ne jugea pas à propos de faire pousser jusqu'au ruisseau de la Catoire, de peur d'essuyer tout le feu de l'infanterie ennemie qui étoit postée le long, et de perdre beaucoup de monde inutilement.

Le duc de Luxembourg, après la retraite des ennemis, demeura près de deux heures en bataille dans l'endroit où le combat s'étoit donné; et après avoir fait

enterrer ses morts et emporté ses blessés, marcha à la vue de l'armée ennemie en bon ordre jusqu'à son camp d'Ernies.

BATAILLE DE LA HOGUE.

29 mai 1692.

I.

Relation faite par un des amis du marquis de Villette et insérée par lui dans ses Mémoires.

En 1692, le roi fit, à la prière du roi d'Angleterre, le dessein d'une descente en Angleterre, et lui donna le maréchal de Bellefonds pour général. L'infanterie devoit s'embarquer à la Hogue, et la cavalerie au Havre. M. de Tourville devoit assurer le passage et la descente, en entrant dans la Manche, avec 50 vaisseaux de guerre, avant que les ennemis pussent être sortis de leurs ports. Il devoit ensuite retourner à Brest pour y assembler une armée capable de tenir la Manche, pendant toute la campagne, malgré les ennemis.

Les mesures furent renversées par la contrariété des vents. Ils firent perdre au détroit deux vaisseaux des seize que le comte d'Estrées amenoit de Toulon. La traversée des quatorze autres fut longue et difficile ; les mêmes vents ayant apporté de grands retardemens aux armemens de Rochefort et du Port-Louis, et même à celui de Brest.

Le comte de Tourville, qui en devoit partir le 15e d'avril, avec 50 vaisseaux, ne sortit que le 12e de mai, avec 37 vaisseaux seulement. Les vents de nord-est le mi-

rent ce jour-là hors de l'Iroise[1], et il s'en servit pour gagner, par bordées, jusques nord et sud de Darmouth. Il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit le mener à La Hogue[2], mais ces mêmes vents étant devenus forcés, il fallut mettre à la cape, et perdre en quarante-huit heures ce qu'on avoit gagné en six jours.

Le marquis de Villette, lieutenant général des armées navales de France, joignit le 25e de mai le comte de Tourville et le fortifia de 5 vaisseaux ; deux autres le joignirent le lendemain, de sorte que l'armée étoit de 44 vaisseaux et de 11 brûlots, quand elle rencontra celle des ennemis, qui l'attendoit sur le cap de Barfleur. Elle étoit composée de 91 vaisseaux, sans compter 21 autres qui étoient à vue ; il y avoit 50 brûlots et un nombre infini de caïches, de flûtes et de frégates d'avis.

L'avant-garde, ou l'escadre bleue et blanche, avait 14 vaisseaux et était aux ordres des marquis de Nesmond et d'Amfreville, et du comte de Relingues. — Le corps de bataille, ou l'escadre blanche, composé de 16 vaisseaux, était commandé par le marquis de Villette, le comte de Tourville, monté sur le *Soleil-Royal*, et le marquis de Langeron. — L'arrière-garde, ou escadre bleue, composée de 14 vaisseaux, avait pour chefs le chevalier de Coetlogon, MM. Gabaret et Panetié.

Le 29e de mai, à la pointe du jour, le vent étant surouès[3], le temps un peu couvert, Rochalard, commandant un des vaisseaux de chasse, fit les signaux de l'armée ennemie, sous le vent de celle de France ; on la découvrit un moment après. Elle faisoit une ligne un peu courbe ; l'armée de France n'en étoit qu'à une lieue et demie ; elle avoit marché sur six colonnes ; le vent étoit foible. Le comte de Tourville mit les signaux d'or-

[1] Passage entre l'île d'Ouessant et l'île de Sein, à l'ouest de la rade de Brest.
[2] Rade située au nord-est du Cotentin. On dit aujourd'hui La Hougue.
[3] Sud-ouest.

dre de bataille. Le marquis de Nesmond [1], qui avoit le commandement de la tête, se trouvant à la queue de la colonne, fit force de voiles pour prendre son poste, et n'y parvint que lorsqu'on commença à combattre.

Ceux de nos vaisseaux qui n'eurent pas la même attention à mettre des voiles, et qui n'étoient pas si bons voiliers que le *Monarque*, laissèrent du vide et de la confusion dans plusieurs endroits de notre ligné, de sorte, qu'à proprement parler, il ne combattit que la moitié de nos 44 vaisseaux.

Cependant le comte de Tourville arrivoit vent arrière, avec ses deux huniers et sa mizaine, sur l'amiral d'Angleterre, qui étoit au centre de l'armée ennemie. Le marquis de Villette, vice-amiral du corps de bataille, arrivoit en même temps sur le vice-amiral d'Angleterre. On comptoit 16 vaisseaux anglois entre Russell, amiral, et Dellaval, vice-amiral, au lieu qu'il n'y en avoit que 6 françois entre MM. de Tourville et de Villette.

Le marquis d'Amfreville arrivoit en despendant [2] sur les Hollandois, qui avoient l'avant-garde, sous le commandement de l'amiral Almonde.

Le comte de Relingues, contre-amiral de l'escadre bleue et blanche, se faisoit nager [3] par ses chaloupes, pour s'approcher d'Almonde; et s'apercevant d'un grand vide qu'il y avoit entre l'avant-garde et le corps de bataille de l'armée de France, il envoya Pimont, son aide-major, avertir le marquis d'Amfreville que les ennemis pourroient s'y placer.

Le marquis d'Amfreville, qui voyoit aussi que l'escadre bleue anglaise, que l'arrière-garde françoise n'occupoit pas, pinçoit le vent, pour venir envelopper les François, prit ses mesures pour tenir le vent et ne pas laisser aux ennemis la facilité de mettre toute notre armée entre deux feux.

[1] Monté sur le *Monarque*.
[2] En suivant le vent.
[3] Remorquer.

Le marquis de Langeron, contre-amiral de l'escadre blanche, mit des voiles pour remplir son poste, sur le signal que le comte de Tourville lui en fit.

Le chevalier de Coëtlogcn, contre-amiral de l'escadre bleue, arriva de bonne grâce. M. Gabaret tint le vent pour n'être pas enveloppé. M. Panetié, qui commandoit la division de la queue de l'armée, se vit obligé à faire la même chose. Le vent prenoit son tour au nord-ouès. Perrinet [1], qui avoit la tête de toute l'armée, arriva d'abord sur le premier vaisseau hollandois, et se tint quelque temps par son travers ; mais ce hollandois ayant fait moins de voiles, Perrinet le dépassa, et ne put reprendre son poste.

Le comte de Tourville n'étoit qu'à une portée de mousquet de l'amiral d'Angleterre. Le marquis de Villette se tenoit depuis un quart d'heure à la même distance du vice-amiral rouge, attendant que l'amiral de France commençât le combat, ou en fît les signaux.

Il n'y avoit pas de vent pour faire battre les pavillons dont on se sert pour les signaux : on ne sait pas bien si c'est par fierté que les ennemis attendoient les François de si près, sans tirer un seul coup, ou si c'est par la crainte de quelque intelligence [2], ne pouvant comprendre qu'on pût, sans quelque raison secrète, attaquer une armée comme la leur avec des forces si inférieures.

Dellaval, vice-amiral rouge, avoit 104 canons et 840 hommes d'équipage. Tous les autres vaisseaux anglois, portant pavillon, avoient 100 canons, et leurs *matelots* [3] autant.

Il étoit près de dix heures ; on demeuroit dans l'attente que le combat commençât, ou par la tête, ou par les amiraux. Mais un hollandois de l'avant-garde enne-

[1] Capitaine du *Bourbon*.

[2] On avait beaucoup parlé de la défection de plusieurs capitaines anglais, qui étaient partisans déclarés de Jacques II.

[3] Vaisseau qui en accompagne un autre et qui doit le soutenir.

mie ayant tiré sur le *Saint-Louis*, quatrième vaisseau de l'avant-garde françoise, commandé par Roque-Persin, et lui ayant tué du monde, un canonnier, impatienté, n'attendit pour y répondre ni ordre ni permission, et à cet exemple les deux lignes se virent tout d'un coup en feu.

L'escadre ennemie composée de 32 vaisseaux, coupa la division de Panetié. Coëtlogon, contre-amiral de l'escadre dont Panetié étoit vice-amiral, se tenant au milieu de sa division, arriva sur une partie de celle du vice-amiral rouge, qu'il combattit de près pendant deux heures ; c'étoit Chauvet, homme de réputation.

Cependant le comte de Tourville combattoit l'amiral Russell, et soutenant en même temps le feu continuel des *matelots* de cet amiral, et de plusieurs autres vaisseaux qui s'attachoient au pavillon d'amiral de France, persuadés que sa perte seroit le gain infaillible du combat. Dans ce temps-là le vent ayant changé, M. Gabaret envoya dire à Coëtlogon qu'il eût à tenir le vent, de peur d'être enveloppé ; mais le péril où étoit alors le comte de Tourville obligea Coëtlogon à s'approcher de lui ; Bagneux [1] fit la même chose.

Le vide, qui étoit dans les divisions du contre-amiral blanc et bleu [2], et celle du vice-amiral blanc [3], ne pouvant être rempli par nos vaisseaux, le *Fort* et le *Henri*, commandés par La Rongère et Rochalard qui étoient à l'avant de l'*Ambitieux*, eurent beaucoup à souffrir.

Le feu prit à un gros vaisseau ennemi, fort près de l'*Ambitieux* et du *Henri*. On vit brûler longtemps ce vaisseau, qui arriva tout en feu sur la ligne des ennemis ; la joie que les équipages en eurent redoubla leur vigueur, et bientôt après les choses furent si confuses et la fumée si épaisse, qu'à peine pouvoit-on discerner les vaisseaux ennemis d'avec les nôtres, surtout dans

[1] Capitaine du *Prince*.
[2] M. de Relingues.
[3] M. de Villette, monté sur l'*Ambitieux*.

les divisions de l'amiral et du vice-amiral blanc ; il arriva même que les vice-amiraux des deux corps de bataille, qui combattoient l'un contre l'autre, cessèrent un moment de tirer, pour tâcher de s'entrevoir, comme si en cela ils eussent agi de concert.

Le vent, qui dans ce temps-là avoit entièrement calmé, fraîchit au nord-ouès, et favorisa le dessein que les ennemis avoient de nous envelopper. Leur escadre bleue, qui s'étoit engagée à la poursuite de notre vice-amiral bleu, tombant tout d'un coup sur M. Gabaret, acheva de mettre le désordre dans sa division, et l'obligea à venir doubler notre corps de bataille, dans le temps que le comte de Tourville et son vice-amiral faisoient plier l'escadre rouge.

Il étoit alors deux heures après-midi : le marquis de Villette envoya en ce temps-là le chevalier de Chavagnac, major de sa division, proposer au comte de Tourville de mouiller à la mer estale[1]. Le comte de Tourville, ayant jugé la chose absolument nécessaire, chargea Chavagnac d'en porter l'ordre à la droite de toute la ligne, et donna pour la gauche le même ordre à porter à Mézières, aide-major.

L'ordre qu'avoit Chavagnac n'étoit pas aisé à exécuter, parce que 25 vaisseaux anglois et hollandois commençoient à remplir l'espace vide qui étoit entre l'avant-garde françoise et le corps de bataille. Cependant Chavagnac s'en acquitta, se servant pour cela du canot de l'*Ambitieux*, dont les chaloupes avoient été coulées bas.

Le marquis de Villette envoya prendre une autre chaloupe à un vaisseau qui en avoit deux, et il s'en servit pour remorquer le *Henri*, qui étoit si désagréé, qu'il tomboit dans la ligne des ennemis. L'escadre bleue angloise mouilla au vent du corps de bataille de l'armée françoise, avant l'estale de la mer.

[1] La mer est à l'estale (du latin *stare*, s'arrêter), quand, ne montant plus, elle est sur le point de descendre.

M. Gabaret mouilla aussi auprès de la *Couronne*, second à l'arrière de l'*Ambitieux*. Le grand feu, qui avoit duré jusqu'à ce temps-là, s'étoit ralenti par l'éloignement de l'escadre rouge; mais au commencement du flot, dans le temps que le vice-amiral blanc alloit mouiller, M. Gabaret coupa son câble, et fit juger à M. de Villette que le comte de Tourville pouvoit avoir fait la même chose. Cela fut cause que M. de Villette ne mouilla que par nécessité, et à une demi-portée de canon des ennemis, qui recommencèrent à faire un grand feu sur les trois vaisseaux de cette division. Le *Fort* ne mouilla point, et c'est un miracle que, désemparé comme il étoit, il ait pu se tirer d'affaire; il se servit d'avirons, et il s'éleva en sa faveur une petite fraicheur du côté de l'est.

A sept heures du soir, l'escadre bleue ennemie, qui avoit fait la faute de perdre à la poursuite de Panetié un temps qui pouvoit être mieux employé, fit une seconde faute, en ne demeurant pas au lieu où elle étoit; l'impatience lui prit de rejoindre le gros de l'armée, et pour cela cette escadre bleue ennemie, s'avançant à une portée de mousquet, détacha quantité de brûlôts, et les fit passer par les intervalles des vaisseaux françois, mouillés avec peu d'ordre, et passa ensuite aussi elle-même par les mêmes intervalles. On ne peut comprendre pourquoi des gens si supérieurs en forces perdirent l'avantage qu'ils avoient de tenir les vaisseaux françois enveloppés, si ce n'est qu'ils se flattassent que la crainte des brûlots les obligeant à couper, ils tomberoient à la merci des deux escadres, mouillées sous le vent; ou peut-être que, la nuit approchant, l'amiral de cette escadre bleue ennemie craignit d'être obligé à combattre seul les vaisseaux françois, s'imaginant que l'escadre rouge, que le comte de Tourville et le marquis de Villette avoient fait plier, alloit se retirer, et que les Hollandois faisant la même chose, l'escadre bleue et blanche françoise, que Panetié avoit jointe, pourroit à son tour

mettre entre deux feux cette escadre bleue ennemie à laquelle le contre-amiral rouge s'étoit joint; mais enfin ce passage par les intervalles des vaisseaux françois coûta cher aux ennemis.

Le comte de Tourville essuya le feu de 7 ou 8 vaisseaux, et dans l'épaisseur de la fumée, il eut bien de la peine à s'empêcher d'être brûlé par 5 brûlots, dont deux passèrent si près du *Soleil-Royal*, que l'ardeur du feu permettoit à peine qu'on tournât le visage de ce côté-là. Ce qui fit dire au Grand-Prieur, fils naturel du roi d'Angleterre, qu'il aimoit mieux se griller le nez que de tourner le dos aux ennemis. Ces deux brûlots furent pris à la remorque par les chaloupes commandées par Hautefort, Clérac et Vatry. Le troisième brûlot fut cause que le comte de Tourville coupa ; mais les deux derniers ayant passé plus loin du *Soleil-Royal* il remouilla dans l'instant.

Trois autres brûlots ennemis, soutenus aussi par un grand nombre de vaisseaux, passèrent en ce temps-là par les intervalles de la division du marquis de Villette, et la chaloupe commandée par le chevalier de la Rochalart se mettoit en devoir de remorquer ces brûlots l'un après l'autre, quand un coup de canon démâta le premier. Les deux autres furent bientôt coulés bas par le grand feu de l'*Ambitieux* et les autres vaisseaux de cette division. Les brûlots ennemis ayant manqué leur coup, les vaisseaux qui les avoient escortés, et qui les suivoient, furent fort maltraités ; ils ne pouvoient, en cajolant[1] et en se laissant dériver aux courants, présenter que la proue ou la poupe à ceux des vaisseaux françois qui leur présentoient le côté, et qui leur faisoient des décharges entières à bout portant.

Le *Royal-Guillaume* fut mis hors de combat par le *Soleil-Royal*, par le *Magnifique* et par le *Saint-Philippe ;*

[1] Marcher contre le vent à la faveur d'un courant.

ce dernier lui tira toute sa bordée, à double charge, à la portée de la pique.

La nuit ne put faire cesser le combat, mais elle le ralentit peu à peu. Les ennemis, qui n'avoient pas mouillé assez promptement à l'estale de la mer, avoient laissé les vaisseaux françois en liberté d'appareiller. Le *Fort* étoit pourtant encore à la portée de la voix de l'escadre rouge. Le *Henri* et l'*Ambitieux* n'en étoient guère plus éloignés.

Le marquis de Villette, outre sa division, qui dans toutes les actions du jour s'étoit tenue serrée auprès de lui, se trouva fortifié de 9 autres vaisseaux, la plupart de l'arrière-garde. Il donna ordre à ces 15 vaisseaux de couper tous en même temps, à la pointe du jusan [1], en s'avertissant l'un l'autre par un mot qui ne pût être entendu des ennemis. Cet ordre fut très-bien exécuté, et pendant la nuit ces vaisseaux pouvoient se mettre, à la faveur du jusan, hors de la vue des ennemis ; il s'éleva même avec le jour une brume qui favorisoit leur retraite ; mais le marquis de Villette prit le parti de faire peu de voiles, de mettre souvent en panne, et de détacher des vaisseaux pour avoir des nouvelles de M. de Tourville,

Les vents étoient à la bande de l'ès [2]; le marquis d'Amfreville, qui faisoit l'ouès, avec 12 vaisseaux en bon état, se trouva à une heure de jour sur la route du marquis de Villette.

Amfreville étoit l'ancien lieutenant général ; le marquis de Villette envoya son major prendre ses ordres, et lui dire qu'il venoit de détacher le *Maure* pour savoir ce que l'amiral étoit devenu.

Le marquis d'Amfreville avoit de son côté envoyé de Mons [3] dire au marquis de Villette la peine où ils étoient

[1] Au commencement du reflux, au moment où la mer commencerait à descendre.
[2] Etaient tournés à l'Est.
[3] Capitaine du *Merveilleux*.

tous du comte de Tourville ; si bien qu'il n'y eut rien de changé aux mesures déjà prises, et ces 27 vaisseaux ensemble continuèrent à faire peu de voiles et à faire les détachemens nécessaires pour découvrir l'amiral.

Le 30, au lever du soleil, la brume se dissipant, on aperçut trois vaisseaux anglois démâtés, qui faisoient le nord ; et bientôt après on en découvrit deux autres, aussi démâtés, faisant la même route ; il y en avoit un si gros, qu'on craignit d'abord que ce ne fût le *Soleil-Royal* ; mais on ne demeura pas longtemps dans cette inquiétude ; on le vit venir avec 7 autres vaisseaux, qui avoient appareillé avec lui, au coup de canon qu'il avoit tiré pour signal.

Le *Soleil-Royal* faisoit force de voiles ; mais quoique tous ses mâts fussent debout, il avoit tant de coups à l'eau, qu'il étoit presque hors d'état de naviguer.

Il ne manquoit aux François que 9 vaisseaux et 3 généraux ; Gabaret, Nesmond et Langeron, tous trois de différentes escadres.

Les 35 vaisseaux qui restoient au comte de Tourville, se virent vers les cinq ou six heures du matin, suivis de toute l'armée ennemie, grossie de plusieurs vaisseaux, de sorte qu'elle étoit composée de plus de cent, quoiqu'il en eût péri deux dans le combat, et que plusieurs eussent été obligés de se retirer.

Les 35 vaisseaux françois n'étoient plus qu'à une petite lieue de cette nombreuse armée. Ils avoient perdu une partie de leurs ancres, la plupart étoient sans chaloupes et sans poudre, quand le calme et l'estale de la mer obligèrent à mouiller devant Cherbourg.

Le marquis de Villette alla à bord de l'amiral représenter au comte de Tourville qu'en s'opiniâtrant à garder son vaisseau, il exposait le reste de l'armée à une perte certaine. Le comte de Tourville voyoit cela comme lui, mais Desnotz et Chamelin[1] ne vouloient point se

[1] Les deux capitaines du *Soleil-Royal*.

charger des événemens. On leur donna un ordre si précis, qu'il fallut obéir.

Le comte de Tourville s'embarqua sur l'*Ambitieux*; il y fut suivi par 20 personnes. Renau[1] en étoit; il ne faisoit que d'arriver[2], apportant trop tard les avis de la jonction de toutes les forces navales ennemies. Plusieurs corvettes, chargées du même avis, que Bonrepaux[3] envoyoit de la Hogue, avoient manqué notre armée. On conclut dès que le comte de Tourville fut embarqué sur l'*Ambitieux*, qu'il falloit tenter de passer par le Raz-Blanchart[4]. On prétendit par là dérober une marée entière à l'armée ennemie, et en effet on commençoit à la perdre de vue, quand on fut près du mouillage. Le pilote Laisné, que M. de Tourville avoit amené avec lui, fit mouiller trop tard; cela fut cause que les ancres de l'*Ambitieux*, et celles de 12 autres vaisseaux, n'ayant pu tenir, on se vit forcé de couper. On fut aussitôt entraîné par la violence des courans, et dans la nécessité de donner à la côte de France ou de tomber à la merci des ennemis.

Le *Soleil-Royal*, le *Triomphant* et l'*Admirable* allèrent échouer à Cherbourg[5]; l'*Ambitieux*, le *Merveilleux*, le

[1] Surnommé le Petit-Renau, devenu depuis un de nos plus célèbres marins.

[2] Petit-Renau apportait à Tourville l'ordre de ne pas livrer bataille; malheureusement il arrivait trop tard. On sait que Louis XIV, comptant sur une révolution en Angleterre en faveur de Jacques II et sur la défection d'une partie des capitaines de la flotte anglaise, avait donné l'ordre impératif à Tourville de combattre les ennemis en quelque nombre qu'ils fussent. Mieux renseigné, mais trop tard, sur les dispositions des capitaines anglais, et apprenant que les Hollandais avaient opéré leur jonction avec la flotte anglaise, Louis XIV avait envoyé à la Hogue, à M. de Bonrepaux, l'ordre d'expédier à la hâte des corvettes dans toutes les directions, pour dire à Tourville de ne pas combattre, mais de se retirer à Ouessant et d'y attendre l'arrivée des autres escadres. Petit-Renau commandait l'une de ces corvettes.

[3] Intendant général de la marine et des armées navales.

[4] Détroit entre le Cotentin et l'île d'Aurigny.

[5] Cherbourg n'était alors qu'un petit port à l'embouchure de la Divette. Le grand port de guerre qui existe aujourd'hui ne date que de Louis XVI et de Napoléon Ier.

Foudroyant, le *Magnifique*, le *Tonnant*, le *Saint-Philippe*, le *Terrible*, le *Fort*, le *Fier* et le *Gaillard* firent la route de la Hogue et y mouillèrent à l'entrée de la nuit.

Les Anglois poursuivirent ces dix derniers vaisseaux; ils les auroient joints aisément si la course avoit été plus longue, ni ayant plus d'ancres pour estaler les marées.

Les Hollandois demeurèrent à observer les vaisseaux qui avoient gagné le mouillage du Raz-Blanchard.

Le marquis de Nesmond, avec les 5 vaisseaux de sa division, avoit déjà paru devant la Hogue, quand le comte de Tourville y arriva; Périnet et Roque-Persin [1], ayant reconnu l'*Ambitieux* se rallièrent à lui, et augmentèrent par là une perte qui commençoit à nous paroître indubitable.

Le comte de Tourville, qui prétendoit avoir un ordre assez précis de ne rien faire, dans l'extrémité où il se trouvoit, sans avoir consulté le roi d'Angleterre [2], le maréchal de Bellefonds et M. de Bonrepaux, alla le lendemain au matin 31 à terre, accompagné de MM. d'Amfreville et de Villette.

On tint conseil, et l'on auroit conclu infailliblement à jeter les canons à la mer, à rendre les vaisseaux assez légers pour les échouer fort près de terre, à y faire des batteries et à travailler à des estacades, si le maréchal de Bellefonds ne s'y étoit opposé, en assurant que cela ne seroit pas du goût du roi. On résolut donc de défendre les vaisseaux avec 100 chaloupes bien armées, que le maréchal de Bellefonds promettoit de nous envoyer.

On apprit ce jour-là que les 22 vaisseaux, qui avoient eu le bonheur de tenir avec leurs ancres au Raz-Blanchard, parce qu'ils avoient mouillé précisément à l'estale de la mer, étoient heureusement entrés à Saint-Malo, sous le commandement de Panetié.

[1] Capitaines du *Bourbon* et du *Saint-Louis*.

[2] Jacques II.

Il fut impossible au maréchal de Bellefonds d'armer aucune des cent chaloupes qu'il avoit promises, et le second de juin on n'avoit fait autre chose que hâler les vaisseaux un peu à terre, et échouer les six plus gros du côté de l'îlet, auprès d'un fort qui est à la gauche de la Hogue, comptant parmi ces six le *Terrible*, qui étoit échoué dès le premier soir. Les six autres du côté des Hoguets, derrière le fort de la Hogue, dans une plage où les bâtimens de charge qui y étoient en grand nombre, échouoient à toutes les marées.

On étoit dans cette disposition quand on apprit que les trois vaisseaux qui s'étoient retirés vers Cherbourg, avoient été brûlés par les ennemis, malgré leur extrême résistance, et qu'une partie des équipages avoit sauté en l'air, à l'entrée d'une fosse appelée le Galet, et que même plusieurs officiers y avoient péri.

Sur cette nouvelle, le maréchal de Bellefonds se rendit volontiers, mais trop tard, au sentiment des gens expérimentés à la mer. Le marquis de Villette, à la prière de ce maréchal, et par l'ordre du comte de Tourville, alla trouver le roi d'Angleterre pour lui dire qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, si l'on vouloit sauver les équipages.

Les ennemis étoient déjà à la portée du canon des six premiers vaisseaux, quand le marquis de Villette vint en tirer les matelots, à quoi la diligence et le bon ordre servirent beaucoup.

Il mit ensuite le feu à l'*Ambitieux*, dont les ennemis pouvoient se rendre maîtres, aussi bien que du *Merveilleux* et du *Foudroyant* ; car ces trois vaisseaux, qui étoient les plus gros des six, étoient demeurés droits après l'échouage, mais le comte de Tourville donna ordre d'éteindre le feu qui étoit déjà pris à l'*Ambitieux*. Cet ordre fut exécuté par les officiers de ce vaisseau avec beaucoup de peine et de danger. M. de Tourville se flattoit que 15 chaloupes, dont il n'y en avoit que huit armées, empêcheroient les ennemis d'approcher. Il se

mit sur le canot de l'*Ambitieux*, accompagné du marquis de Villette, de Coëtlogon et de Renau, et s'avança pour animer par sa présence les chaloupes à faire leur devoir. Mais que faire avec un si petit nombre, contre 150 chaloupes ennemies, contre une demi-galère, deux galiottes à rames et plusieurs brûlots, soutenus par 100 vaisseaux de guerre ?

Le troisième juin, au matin, les ennemis brûlèrent les six autres vaisseaux de guerre, et si M. de Villette n'eût pris un soin particulier de jeter des matelots et des soldats, et quelques grenadiers, que lui fournirent MM. de Vaubécourt et de Nanclat, dans les bâtimens de charge qu'il vit abandonnés, tout auroit eu le même sort. On sauva la plus grande partie de ces bâtimens, non sans péril, car ce secours fut mené par M. de Villette sous le feu des ennemis, qui en faisoient un extraordinaire de canons, de mousquets et de grenades, et cette nation insolente, enflée par le succès, n'épargna pas son roi, qui regardoit ce terrible spectacle, et lui tira quelques coups avec connoissance.

Voilà la triste fin d'une aventure qui n'a rien que de glorieux pour la marine de France. La journée du 29 fut remplie d'une infinité d'actions de valeur, et si les jours suivans nous ont été funestes, c'est par le seul désavantage de la situation [1].

Les généraux françois n'auroient peut-être rien à se reprocher, s'ils avoient eu le temps de se concerter avant le combat, et de chercher entre eux les moyens de suppléer à l'inégalité du nombre et au manque

[1] Louis XIV jugea comme M. de Villette la bataille du 29. Quand Tourville vint à Versailles le 16 juillet, le roi lui dit tout haut dès qu'il le vit paraître : « Je suis très-content de vous et de toute la marine; nous avons été battus, mais vous avez acquis de la gloire et pour vous et pour la nation; il nous en coûte quelques vaisseaux, cela sera réparé l'année qui vient, et sûrement nous battrons les ennemis. » (Dangeau.) Et pour confirmer cette approbation de la conduite de Tourville, Louis XIV le nomma maréchal de France le 27 mars 1693.



d'endroits pour se retirer ; mais on se trouva à la pointe du jour si près des ennemis, qu'il n'y avoit plus à délibérer, et les ordres de combattre, fort ou foible, étoient si précis, que le comte de Tourville ne crut pas en pouvoir différer l'exécution.

Il y a pourtant des gens qui disent qu'en sa place, ils auroient jugé que l'intention du roi ne pouvoit jamais avoir été d'engager son armée navale à une perte certaine, et qu'il étoit aisé de comprendre que les vents, qui avoient été contraires aux François, avoient favorisé la sortie et la jonction de tous les vaisseaux ennemis, et que sur le rapport d'un suédois, auquel le comte de Tourville et le marquis de Villette parlèrent, la veille du combat, on n'auroit pas mal fait de mettre en panne, pendant la nuit, pour ne pas se trouver tout d'un coup réduit à n'avoir à prendre qu'un seul parti et si extrême. Il y a aussi des gens qui, dans la place du comte de Tourville, auroient tâché de démêler l'affaire, en attaquant seulement l'avant-garde, composée des seuls Hollandois, et en tâchant par-là de leur rendre les Anglois suspects d'une intelligence avec nous. Ceux qui ont eu cette pensée n'ignorent pas que, sous ombre de démêler l'affaire par cet expédient, on se seroit exposé, en cas que le vent eût changé ou fraîchi, à se voir affaler [1] à la côte de France et à y périr ; mais enfin il faut quelquefois dans les choses désespérées agacer la fortune, et chercher des accidens heureux.

Cependant il est constant que tout ce que fit, ce jour-là, le comte de Tourville est si grand et si beau, qu'il n'a rien à excuser ni à défendre, et que c'est par envie qu'on a voulu le regarder comme un homme piqué par les choses dures qu'on lui avoit écrites [2]. S'il

[1] Pousser, jeter.

[2] Tourville avait écrit de Brest au ministre de la marine, Pontchartrain, que les escadres de Toulon et de Rochefort n'arrivant pas, et que les vents d'Est, qui s'opposaient à son entrée dans la Manche, favorisaient au contraire la jonction et la marche des flottes enne-

avoit agi par humeur, il y auroit eu des momens de relâche, où il se seroit démenti, au lieu qu'il fit pendant douze ou treize heures tout ce qui est du caractère héroïque.

Le marquis de Villette le seconda, et si les autres généraux avoient eu la même régularité à prendre, pour leur partage, ceux des pavillons ennemis qui leur étoient parallèles, le désavantage du nombre n'auroit point été augmenté par le désavantage des mouvemens. Ce fut lui qui mesura la première distance du combat, et le comte de Tourville fut sur le point de lui faire tirer un coup de canon à balle, pour l'avertir qu'il s'approchoit trop près.

On peut dire aussi que ce fut le marquis de Villette qui s'avisa de faire mouiller à l'estale de la mer; car dans le plus fort du combat il y pensa, et il envoya pour cela le chevalier de Chavagnac recevoir et porter les ordres du comte de Tourville.

Il n'y avoit rien en cela contre la prudence, et quoique nos vaisseaux fussent obligés par-là à demeurer cinq heures immobiles, sous le feu continuel d'un plus grand nombre de vaisseaux ennemis, il n'y avoit rien autre chose à faire pour éviter une déroute entière et la perte des 44 vaisseaux. Le marquis de Villette fit aussi, le lendemain et les jours suivans, tout ce que le zèle peut inspirer, mais on n'examine ici que ce qui se passa dans la journée du 29, où personne n'eut plus de part à la gloire de l'amiral blanc que son vice-amiral.

Le chevalier de Coëtlogon se distingua par un endroit que l'événement a autorisé. Au lieu de suivre

mies; il le priait en conséquence de modifier ses ordres et de lui permettre de rester à Brest jusqu'à ce que toutes les escadres y étant réunies, la flotte fût au complet. Pontchartrain lui répondit: « Ce n'est pas à vous, à discuter les ordres du roi, c'est à vous de les exécuter et d'entrer dans la Manche. Mandez-moi si vous voulez le faire, sinon le roi commettra à votre place quelqu'un plus obéissant et moins circonspect que vous. »

M. Gabaret, son amiral, il s'attacha au comte de Tourville et fit des merveilles avec lui. Tout bien regardé, Coëtlogon n'a pas montré en cette occasion moins de bonne conduite que de fermeté, et il est digne de beaucoup de louanges.

Voilà ce qu'on peut dire des trois généraux qui ont le plus longtemps combattu ; les autres peuvent avoir aussi bien manœuvré, et l'on prétend que le marquis d'Amfreville avoit pris très-judicieusement le seul parti qu'il y avoit à prendre, pour laisser quelque ressource d'espérance à notre corps de bataille ; car si l'avant-garde françoise, qui n'avoit pas assez de vaisseaux pour occuper celle des ennemis, avoit poussé leur tête, la division du vice-amiral blanc[1] alloit être enveloppée par 25 vaisseaux qu'on laissoit hors d'œuvre, et qui n'auroient pas voulu être simples spectateurs. C'est ce que le comte de Relingues fit remarquer au marquis d'Amfreville par l'officier qu'il lui envoya. Personne ne conteste ce fait, et l'événement a fait voir que ces deux officiers généraux, qui dans une infinité d'occasions avoient donné des preuves de leur courage, n'ont regardé dans cette importante journée que le bien de l'affaire en général. Si les choses avoient été dans une autre situation, ils auroient combattu plus longtemps et de plus près qu'ils n'ont fait.

Le marquis de Nesmond, qui menoit la division de la tête, arriva à propos sur celle des ennemis, et ce fut contre son intention que les premiers coups furent tirés du *Saint-Louis* par l'impatience d'un canonnier. Il arriva ensuite qu'un canon de ce vaisseau creva, et tuant 20 hommes y apporta un peu de confusion. Périnet fit la faute qu'on a déjà marquée. Les autres vaisseaux de cette division de la tête ne quittèrent point leur vice-amiral, et Feuquières[2] y fut tué, en se signa-

[1] Le marquis de Villette.
[2] Capitaine du *Diamant*.

lant. Mais, pour venir au marquis de Nesmond, il combattit fort bien, et si le lendemain il se trouva séparé du marquis d'Amfreville, son amiral, ce fut parce que le chevalier de Chavagnac, entraîné par les courans et coupé par les ennemis, n'eut pas assez de jour pour porter jusque-là les ordres du comte de Tourville. C'étoit aux généraux de l'escadre bleue et blanche à y suppléer, et c'est peut-être la seule faute qu'on ait à leur reprocher ; car, pour ce qui est de n'avoir pas rejoint les 12 vaisseaux qui ne purent éviter leur cruelle destinée, en mouillant à la Hogue, le marquis de Nesmond et ceux qui le suivirent au Havre firent en cela tout ce qui convenoit au service.

Le marquis de Langeron, contre-amiral du corps de bataille, avoit Raymondi, major-général, pour ennemi déclaré. C'est sur cet ennemi que le comte de Tourville rejette un scandale trop public, c'est-à-dire le signal de reproche qu'on fit du *Soleil-Royal*, pour faire connoître que Langeron n'occupoit pas son poste, avant que le combat fût commencé ; mais enfin ce reproche auroit été réparé dans les diverses actions du jour, et surtout dans celle du soir, si le marquis de Langeron, qui fut averti du mouillage, s'étoit tenu la nuit suivante dans son poste, à la tête de sa division et auprès de celle de l'amiral blanc [1], et s'il n'avoit point pris le bizarre parti de retourner en France avec M. Gabaret.

Il y auroit bien plus de choses à dire sur le chapitre de M. Panetié, qui se trouvant coupé par les ennemis, dès que les deux armées furent en présence, et avant qu'on eût tiré un seul coup, prit le parti de tenir le vent, de sorte qu'on fut surpris de voir, trois heures après, le général et la division qui devoit fermer la ligne de l'armée françoise et demeurer à la queue, passer à la tête et s'approcher du marquis d'Amfreville. Il faut donc avouer que M. Panetié eût mieux fait de

[1] Tourville.

prendre la résolution de périr dans son poste ; mais à certains égards, ce fut une faute heureuse, car les ennemis l'ayant poursuivi inutilement, les divisions du comte de Tourville et du marquis de Villette combattirent longtemps avec un côté libre et avec moins d'ennemis que si 32 vaisseaux qui avoient coupé la division de la queue fussent tombés sur eux aussitôt qu'ils le pouvoient. On sait d'ailleurs que M. Panetié est un brave homme et qu'il sait son métier ; on n'accuse pas Gabaret d'ignorer le sien, mais ceux qui ne l'aiment pas prétendent que diverses relations, qui sont venues de son bord, sont autant d'apologies. Le fait est que Gabaret, n'ayant pas assez de vaisseaux pour occuper toute l'arrière-garde des ennemis, et se voyant séparé de Panetié et coupé par toute l'escadre bleue d'Angleterre, se crut obligé de tenir tout au plus près du vent, qui étoit mou, et comme le vent changea, il fut impossible à Gabaret de reprendre son poste, de sorte que le comte de Tourville, se trouvant sans arrière-garde, fut enveloppé par les ennemis. Il dit que M. Gabaret devoit au moins, sans s'ébranler, attendre les premiers efforts de l'escadre angloise qui les avoit doublés, et prendre garde à ne pas augmenter le désordre, en venant se rompre sur notre corps de bataille. Le comte de Tourville dit aussi que M. Gabaret, qui pouvoit avoir eu des raisons pour couper, à l'approche des brûlots ennemis, devoit mouiller une seconde fois, après les avoir évités. Ricoux, commandant l'*Entendu*[1], se trouva, on ne sait comment, séparé de tout le monde. Les autres vaisseaux de cette division, quoiqu'ils ne vissent plus leur amiral, ne laissèrent pas de bien combattre.

Les vaisseaux particuliers, qui ont le plus combattu et le plus souffert, sont ceux des divisions du comte de Tourville et du marquis de Villette, car aucun d'eux n'a abandonné son pavillon. Les seconds de M. de Tour-

[1] Vaisseau de 40 canons, de la division Gabaret.

ville, d'Amfreville et du Magnon [1], ont partagé les coups et l'honneur de leur amiral.

Le *Glorieux*, distingué par une croix de Malte à son hunier d'avant, fit remarquer aux ennemis l'extrême valeur du commandant de ce vaisseau [2].

Les trois vaisseaux de l'arrière-garde du marquis de Villette, commandés par Montbrun, Des Augers et La Luzerne, se tinrent à leurs postes et y remplirent leurs devoirs pendant tout le jour. Mais on peut dire que Rochalard et La Rougère, l'un à la tête de cette division et l'autre à l'avant de l'*Ambitieux*, se distinguèrent. Il y eut deux lieutenans tués sur le *Maure* [3] et un sur le *Henri* [4]. Le nombre des morts et des blessés de toute l'armée ne va qu'à 1700 hommes et à 80 officiers, y compris ceux qui ont péri aux embrasemens des vaisseaux, et les ennemis ne désavouent pas la perte de 5000 hommes des leurs, et dans ce nombre celle de deux généraux, Cartel et Hastings, et de plusieurs officiers de marque.

II.

Relation de ce qui s'est passé à la Hougue au brûlement de nos vaisseaux, les 1er et 2 juin 1692.

Extrait des mémoires de l'intendant Foucault, *publiés par F. Baudry.*

M. de Tourville arriva à la Hougue avec 12 vaisseaux le dernier mai au matin. Il mouilla le soir à la rade, à la portée du canon de terre, le fond du bassin de la Hougue étant très-bon pour l'ancrage; mais M. de

[1] Capitaine du *Conquérant*.
[2] Le chevalier de Châteaumorand.
[3] Vaisseau commandé par M. Des Augers.
[4] Vaisseau commandé par M. de la Rochalard.

Sepville, neveu de M. le maréchal de Bellefonds, qui montoit le *Terrible*, pour avoir voulu ranger de trop près l'île de Tatihou, s'échoua sur une pointe de roche qui paroît de basse mer, et, comme nos vaisseaux pouvoient approcher plus près de terre, le sieur de Combes, qui a dressé les plans pour faire un port à la Hougue, fut leur marquer le mouillage, et sur les neuf heures au matin du 1er juin, les douze vaisseaux vinrent chacun prendre leur place, les ennemis demeurant toujours mouillés à deux portées de canon du plus avancé en mer de nos vaisseaux.

M. de Tourville, accompagné de MM. d'Amfreville et de Villette, vinrent trouver le roi d'Angleterre à la Hougue, pour prendre l'ordre de ce qu'ils avoient à faire. Ils proposèrent tous trois d'attendre l'ennemi et de se défendre. M. de Villette ayant dit dans son avis que, si le vaisseau qu'il commandoit étoit marchand ou corsaire, il le feroit échouer, mais que, s'agissant des vaisseaux du roi, il croyoit la gloire de Sa Majesté intéressée à les défendre jusqu'à l'extrémité, le roi d'Angleterre et le maréchal de Bellefonds furent sans balancer de ce sentiment, et il fut résolu que nos vaisseaux demeureroient mouillés et attendroient les ennemis. MM. de Tessé, lieutenant général, Gassion et de Sepville, maréchaux de camp, mylord Melfort [1], MM. de Bonrepaux et Foucault [2], furent présens à cette délibération, et MM. de Tourville, d'Amfreville et Villette retournèrent chacun à son bord pour donner ordre à tout. M. Foucault y fut avec eux et entra dans le vaisseau de M. de Villette pour savoir si lui ou les autres capitaines avoient besoin de quelque chose. On lui demanda de la poudre, la plupart des vaisseaux n'en ayant pas suffisamment, et même celle qu'ils avoient eue à Brest étant trop foible, ne poussant pas

[1] Le principal conseiller de Jacques II.
[2] L'auteur de la relation, qui était alors intendant de la généralité de Caen.

le boulet la moitié si loin que celle des ennemis [1]. Au surplus le vaisseau de M. de Villette étoit en fort bon état, et on assura ledit sieur Foucault qu'aux ancres près les autres étoient de même. On envoya en toute diligence chercher toute la poudre qui étoit dans les magasins de Valognes et de Carentan; mais elle ne servit de rien, car la résolution qui avoit été prise le matin, de se défendre à l'ancre, fut changée le soir par M. le maréchal de Bellefonds en celle de faire échouer les vaisseaux, et ne fut néanmoins exécutée que le lendemain 2 juin, à la pointe du jour, avec beaucoup de précipitation, de désordre et d'épouvante, les matelots ne songeant plus qu'à quitter les vaisseaux et à en tirer tout ce qu'ils purent depuis la nuit du dimanche 1er juin jusques au lendemain sept heures du soir, que les ennemis qui n'avoient fait que rôder autour de nos vaisseaux, sans en approcher à la portée du canon pendant qu'il les avoient vus à flot, envoyèrent des chaloupes sonder et reconnoître l'état où ils étoient. Voyant qu'il n'avoit été pris aucune précaution pour en défendre l'approche, ils firent avancer, avec la marée basse, une chaloupe qui vint mettre le feu au vaisseau de M. de Sepville [2], qui étoit le plus avancé en mer et entièrement sur le côté. D'autres chaloupes suivirent cette première avec un brûlot et vinrent brûler les cinq autres vaisseaux qui étoient échoués sous l'île de Tatihou. On tira à la vérité plusieurs coups de canon du fort sur ces chaloupes, mais ce fut sans effet, de même que les coups de mousquet que nos soldats tirèrent du rivage, et les ennemis ramenèrent leur brûlot, n'ayant pas été obligés de s'en servir.

Tout cela se passa à la vue du roi d'Angleterre et de

[1] Tourville s'était plaint de la mauvaise qualité de la poudre. Un bureaucrate impertinent lui avait osé répondre que « s'il trouvait que la poudre ne portoit pas assez loin, il n'avoit qu'à s'approcher plus près des ennemis. »

[2] Le *Terrible*.

M. le maréchal de Bellefonds, qui étoient au lieu de Saint-Vaast, près la Hougue, où ils demeurèrent fort longtemps à considérer ce triste spectacle.

Le lendemain, à huit heures du matin, les ennemis revinrent avec la marée du côté de la Hougue, où étoient les six autres vaisseaux échoués sous le canon du fort[1]; ils y envoyèrent plusieurs chaloupes, qui les abordèrent et les brûlèrent avec la même facilité qu'ils avoient trouvée la veille pour les six premiers, nonobstant le feu du canon du fort et celui d'une batterie que M. le chevalier de Gassion avoit fait dresser à barbette, qui seule produisit de l'effet, ayant écarté quelques chaloupes dont elle tua plusieurs hommes.

Lorsque les ennemis eurent mis le feu à ces six vaisseaux, ils eurent l'audace d'avancer dans une espèce de havre, où il y avoit 20 bâtimens marchands, 2 frégates légères, 1 yacht et un grand nombre de chaloupes, tous échoués près de terre, et brûlèrent 8 vaisseaux marchands, entrèrent dans une gribane[2] et un autre bâtiment qu'ils eurent la liberté et le loisir d'appareiller et d'amener avec eux en criant *vive le roi*, et, sans la mer qui se retiroit, ils auroient brûlé ou enlevé tout le reste. La première expédition ne leur avoit pas coûté un homme; il y a eu peu de tués ou blessés dans celle-ci, quoique les ennemis se soient approchés si près du rivage, qui étoit bordé de mousquetaires, que le cheval du bailli de Montebourg, qui étoit près du roi d'Angleterre, eut la jambe cassée d'un coup de mousquet tiré des chaloupes angloises. Elles s'étoient fait suivre par deux brûlots qui, pour s'être trop avancés, échouèrent sur des pêcheries, et les ennemis y mirent le feu en se retirant.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que cette seconde entreprise ait si heureusement réussi pour eux. Il étoit

[1] Du fort de la Hougue, au Sud du fort de Tatihou.
[2] Grande barque mâtée.

trop tard, après les premiers vaisseaux brûlés, de prendre des précautions pour sauver les autres, la mer ayant été basse pendant la nuit qui fut l'intervalle des deux actions, et par conséquent il n'auroit pas été possible de se servir de nos frégates et de nos chaloupes qui étoient échouées.

Mais voici la grande faute que l'on a faite, et qui a causé tout le mal. C'est de n'avoir pas pris, dès le 31 mai au soir que nos vaisseaux arrivèrent, la résolution de les faire échouer; car, dès ce moment, on auroit commencé par faire jeter les canons dans la mer, faire sortir tous les meubles et ustensiles, ce qui auroit sauvé les canons et allégé tous les vaisseaux, en sorte qu'ils se seroient échoués plus proche de terre, et par conséquent, auroient été mieux couverts et défendus par les batteries des forts et par notre mousqueterie. L'on auroit ensuite fait des estacades avec des vaisseaux marchands coulés à fond, des radeaux, mâts, vergues et chaînes des vaisseaux, qui auroient empêché les brûlots d'en approcher.

Il y avoit 200 chaloupes que l'on avoit fait venir de tous côtés pour l'embarquement de l'armée destinée pour l'Angleterre, sans compter celles de nos vaisseaux, que l'on pouvoit armer et faire soutenir par les deux frégates légères et yacht qui vont à rames et à voiles, et ont du canon. On pouvoit encore jeter des grenadiers et des mousquetaires dans les vaisseaux échoués qui, à la réserve de celui de M. de Sepville, ont toujours été droit sur leurs quilles.

Toutes ces défenses, jointes à celle du canon et de la mousqueterie de terre, étoient suffisantes pour écarter les brûlots et les chaloupes des ennemis, et ils auroient été réduits à prendre le parti de canonner nos vaisseaux de loin et, par conséquent, avec peu d'effet. On pourra dire que les ennemis ne nous auroient pas laissé le temps de prendre toutes ces précautions, et qu'ils seroient venus brûler nos vaisseaux

dès qu'ils les auroient vus échoués; mais ils n'auroient osé l'entreprendre, s'ils les avoient vus tout à fait sous le canon de nos forts, et la mer couverte de nos chaloupes soutenues par nos frégates, car il ne falloit que les mettre à flot et y faire entrer des matelots et des soldats, et les ennemis nous auroient laissé assez de temps pour faire l'estacade.

Quoi qu'il en soit, il falloit au moins donner les ordres de faire toutes ces choses, et ordonner les mouvemens nécessaires pour les faire exécuter: mais M. le maréchal de Bellefonds est demeuré dans une inaction qui a fait perdre courage à tout le monde. Le désordre et la confusion se sont mis parmi les équipages des vaisseaux, les matelots et les soldats n'ayant plus songé qu'à piller et se sauver jusqu'à ce qu'ils aient vu les ennemis approcher. La consternation a même passé aux troupes de terre, les soldats n'ayant donné dans les deux actions aucune marque de courage. On en a vu sortir, avec les officiers, d'une barque marchande où on les avoit mis, du plus loin qu'ils ont vu une chaloupe des ennemis.

Le roi d'Angleterre a été spectateur de la seconde action avec la même tranquillité d'esprit et sérénité de visage qu'il a fait paroître pendant la première, et n'a jamais été d'avis de faire échouer les vaisseaux.

A l'égard de M. de Bonrepaux, on n'en peut rien dire, étant demeuré dans sa maison pendant les deux expéditions, et il a seulement été remarqué qu'il a agi en tout fort mollement depuis qu'il est à la Hougue, et qu'il a toujours été très-mal instruit des forces des ennemis.

Les canons des vaisseaux brûlés ont fort endommagé les parapets des redoutes lorsqu'ils ont tiré et que le feu a pris aux saintes-barbes. Il y a eu des brandons enflammés qui ont mis le feu dans un magasin de la Hougue et qui l'ont pensé porter jusqu'à celui des poudres.

Il se trouvera des canons fondus, et beaucoup parmi ceux qui ne l'ont point été qu'il faudra remettre à la fonte.

Quant aux vaisseaux qui furent brûlés à Cherbourg, quoiqu'ils fussent éloignés de tout secours, le grand feu qu'ils ont fait a tenu les ennemis en respect pendant tout un jour, et ils n'ont péri par les brûlots qu'après une résistance beaucoup plus longue et plus grande qu'on ne pouvoit espérer de l'état où ils étoient.

Il est à craindre que la facilité que les ennemis ont trouvée à venir brûler nos vaisseaux jusques dans les endroits les plus proches de la terre, et le peu de résistance que nous avons faite, ne leur donnent le courage d'entreprendre quelque chose sur nos côtes, et il sera bien nécessaire de laisser 2 ou 3000 hommes de troupes réglées, avec un régiment de cavalerie ou de dragons, que l'on distribueroit dans les villes ou bourgs voisins de la côte où les ennemis pourroient tenter une descente. Ces troupes, jointes à la noblesse et aux milices garde-côtes, suffiront pour les en empêcher, mais il ne faut pas laisser les Irlandois en Normandie. Les officiers et les soldats paroissent très-mal intentionnés et parlent avec très-peu de respect du roi d'Angleterre[1] et beaucoup d'estime du prince d'Orange[2].

Nota. — J'ai envoyé la relation ci-jointe à M. de Pontchartrain.

Le 7 juin 1692, M. de Pontchartrain m'a écrit une lettre dont voici la copie, sur l'incendie de nos vaisseaux :

A Paris, 7 juin 1692.

Je suis surpris, Monsieur, qu'il me revienne mille différens bruits de divers endroits de ce qui s'est passé à la Hogue et à Cherbourg,

[1] Jacques II.
[2] Guillaume III.

et qu'il ne m'en soit venu aucun de votre part, quoique vous dussiez être pour moi un homme de confiance plus qu'aucun autre. Si vous voulez que j'oublie bien absolument ce coupable silence, mandez-moi avec la dernière exactitude tout ce qui s'est fait de bien et de mal; nommez toutes choses par leur nom; n'épargnez personne, depuis le roi d'Angleterre jusqu'au moindre matelot. Il faut que je sache la vérité de toutes choses. L'usage que j'en ferai ne sera que pour moi, et le secret que je vous garderai sera inviolable. Et afin que vos lettres en semblables rencontres ne tombent pas dans les mains de commis, mettez une seconde enveloppe sur laquelle il n'y ait que ces mots : *Pour vous seul*. Adieu, Monsieur.

PONTCHARTRAIN.

RÉPONSE.

Puisque vous voulez, Monsieur, que je vous mande la vérité de tout ce qui s'est passé ici depuis que les douze vaisseaux de guerre et l'hôpital qui y ont été brûlés y sont arrivés, je vous dirai qu'ils parurent à la Hougue le samedi 31 mai au matin, le vent étant Nord-Est. Ils mouillèrent le soir à la rade assez près de terre, et les ennemis au large à deux portées de canon. M. de Tourville, accompagné de MM. d'Amfreville et de Villette, vint trouver le roi d'Angleterre à la Hougue, où l'on tint conseil sur ce qu'il y avoit à faire, avec M. le maréchal de Bellefonds, M. de Tessé, MM. de Gassion, Sepville, Bonrepaux, et moi présent, et il fut résolu que les vaisseaux se défendroient si les ennemis venoient les attaquer. Ce fut le sentiment du roi d'Angleterre et de M. le maréchal, qui dirent qu'il n'étoit ni de la gloire de notre maître ni de l'honneur de la nation de les faire échouer. M. de Villette, lorsqu'on lui demanda son avis, dit que, si le vaisseau qu'il montoit étoit à lui et qu'il fût ou corsaire ou marchand, il échoueroit, mais qu'étant au roi, il ne pouvoit proposer d'autre parti que celui de se défendre. Chacun se retira dans la résolution de le faire, et pour cet effet j'envoyai chercher toute la poudre qui est dans les magasins de Valognes et de Carentan pour distribuer aux capitaines qui en avoient besoin.

Ils m'en demandoient presque tous, car, outre qu'on ne leur en avoit pas donné suffisamment, celle qu'ils avoient n'étoit que de charbon, ayant été remarqué dans le combat que celle des ennemis poussoit le boulet la moitié plus loin que la nôtre ; mais je fus surpris, lorsque j'informai M. le maréchal que ma poudre étoit venue, qu'il avoit changé de dessein et résolu de faire échouer les vaisseaux. En effet, M. de Combes, que j'avois fait venir ici pour l'embarquement[1], ayant été à la descente de Gênes, eut ordre de marquer les endroits où on les feroit échouer, ce qui fut fait le lundi matin 2 juin, et les ennemis, qui n'avoient osé approcher d'eux pendant deux jours à cause de leur bonne contenance, ne les virent pas plutôt sur le côté qu'ils envoyèrent des chaloupes pour les brûler.

Voici ce que l'on dit des motifs de l'échouement. M. de Sepville, neveu de M. le maréchal, vint échouer fort sottement en arrivant à la Hougue sur un rocher assez près de terre, et c'est pour la seconde fois, car il y a quelques années qu'il fit la même manœuvre dans la Méditerranée, et demeura deux mois prisonnier à Toulon. Or, par ordre de l'échouement général, la faute de M. de Sepville se couvroit. On dit encore que M. le maréchal appréhendoit que M. d'Amfreville, son gendre, ne périt en défendant son vaisseau. Quoi qu'il en soit, vous serez surpris d'apprendre qu'ayant plus de 200 chaloupes et 3 frégates ayant 12 canons chacune, allant à la rame, *nos vaisseaux aient été brûlés par une chaloupe* qui ramena son brûlot n'en ayant pas eu besoin. Il m'a paru qu'en faisant armer ces chaloupes, et surtout celles des vaisseaux du roi, et faisant tirer de leurs canons par nos batteries et des troupes dans les vaisseaux et les barques de la Hougue, les chaloupes des ennemis n'en auroient pas osé approcher, et c'est ce que j'ai ouï dire

[1] Des troupes que l'on devait débarquer avec Jacques II en Angleterre.



à tous les gens du métier. Mais *personne ne donna ordre à rien,* et ce fut une confusion à faire pitié et qui jeta l'épouvante parmi nos soldats, qui à peine vouloient tirer derrière les parapets de la Hougue et de l'île de Tatihou, et tiroient à deux portées de mousquet sur les ennemis qui crioient *vive le roi,* et eurent l'insolence, après avoir brûlé les vaisseaux du roi, de venir mettre le feu aux vaisseaux et barques marchands qui étoient près de terre. Ils avoient même amené deux brûlots, qui échouèrent sur une pêcherie, faute d'eau, et y mirent le feu. Ils eurent même la permission et le loisir d'entrer dans une belle gribane et un autre bâtiment qu'ils appareillèrent et emmenèrent avec eux pour se récompenser de la perte de leur brûlot. Ils en auroient même emmené d'autres, si le retour de la mer ne les avoit empêchés.

Tout cela se passa à la vue du roi d'Angleterre et de M. le maréchal de Bellefonds, qui y assistèrent comme à un feu d'artifice pour une conquête du roi, et il n'y a personne qui n'ait vu leur indolence avec indignation; car pourquoi avoir perdu trois jours sans les employer à faire jeter les canons dans la mer et à en sortir les agrès et ustensiles pour soulager les vaisseaux et les empêcher de crever en échouant? Tous les canons étoient chargés et ont fait beaucoup de désordre aux fortifications lorsqu'ils ont tiré. Il y en a eu même beaucoup de fondus par l'ardeur du feu, et il est à craindre que ceux de fer ne puissent plus servir. On ne pouvoit sans risque se tenir sur le rivage. C'est une grande faute de les avoir laissés sur les vaisseaux. En second lieu, puisqu'on ne vouloit pas s'opposer à ce que les ennemis les brûlassent, ne falloit-il pas les brûler nous-mêmes, comme ils firent il y a deux ans, lorsqu'ils furent battus?

J'oubliois de vous dire que l'on ne donna même aucun ordre pour distribuer de la poudre et des balles aux soldats, qui la nuit de la première expédition n'étoient

pas dans les redoutes et retranchemens de la côte, en sorte que, si les ennemis avoient voulu, ils se seroient rendus maîtres de l'île de Tatihou. Le seul ordre que je vis donner fut de raser les merlons[1] de la batterie de la Hougue, dont l'usage est de couvrir les canons, de sorte que, si les ennemis avoient mis un vaisseau côté à travers devant cette ouverture, ils auroient démonté notre canon et écrasé tout ce qui auroit paru à cette batterie. M. de Bonrepaux a demeuré dans sa chambre pendant tout ce désordre, dans une fort grande quiétude. Les marins, petits et grands, ne le ménagent pas, et le publient très-incapable du métier qu'il fait. Il n'a pas donné avis à M. de Tourville de l'état des ennemis, et il nous disoit tous les jours qu'ils n'avoient pas un vaisseau du premier rang ni quarante assemblés, et cependant il y a près de trois semaines qu'ils étoient quatre-vingt-dix vaisseaux à l'île de Wight. Pour prévenir le mal et pour y remédier, si M. de Vauvré avoit été chargé des soins qui ont été remis à M. de Bonrepaux, on prétend que tout auroit été autrement. Tous les marins généralement disent des biens infinis de lui, et ce sentiment universel est ordinairement la voix de la vérité.

Je ne sais si le roi sera informé sans déguisement de tout ce qui s'est passé, mais je souhaiterois, pour l'amour que j'ai pour sa personne et l'attachement que j'ai à ses intérêts, qu'il en fût bien informé. Je ne me plains de personne et ne veux du mal à qui que ce soit, et je ne vous mande tout ceci que parce que vous l'avez souhaité. Je vous supplie de n'en faire part qu'à M. Le Pelletier de Souzy, qui ne voudra pas me commettre. Je vous renvoie la lettre que vous m'avez adressée pour M. de Villette, qui est parti d'ici devant hier. J'oubliois de vous dire que toutes les chaloupes ont toujours été échouées dans le temps que l'on en pouvoit avoir besoin.

[1] Partie du parapet qui est entre deux embrasures.

Les vaisseaux brûlés à Cherbourg, quoiqu'éloignés de tout secours, ont tenu longtemps les ennemis en respect, et n'ont péri qu'après avoir fait une résistance au-delà de ce qu'on pouvoit désirer d'eux.

III.

Lettre écrite de la Haye à M. le comte de Tourville,

Publiée dans le *Mercure galant* de juillet 1692.

Monsieur, je n'ai jamais eu l'honneur de vous écrire, et si je prends aujourd'hui cette liberté, ce n'est point dans le dessein de vous consoler du malheur qui vous est arrivé. Jamais malheur n'eut moins besoin de consolation que le vôtre, et il n'y en eut jamais de plus glorieux. Bien des généraux, en remportant la victoire, n'ont pas acquis tant de réputation que vous avez fait en la perdant, et si cette fois l'avantage a été pour les vainqueurs, la gloire a été tout entière pour les vaincus. Ce n'est pas moi, Monsieur, qui le dis. Je pourrois être séduit par l'ancienne profession que je fais de vous honorer et d'être de vos serviteurs. Je ne parle que sur le rapport de vos ennemis, témoins sur la foi desquels on peut bien se reposer, et qui tout remplis des belles actions que vous avez faites dans cette bataille, ont parlé de vous d'une manière si avantageuse, que leurs Maîtres, en les faisant imprimer, n'ont pas jugé à propos, selon leur politique, de publier ainsi les éloges d'un général ennemi, qui pourra paroître encore sur la scène. Je suis en lieu pour en savoir des nouvelles, et ce n'est pas seulement Almonde, Calambourg, Vemberg, Goës, Skey et les autres principaux officiers de la flotte hollandoise qui vous rendent cette justice, bonnes gens qui ne savent dire que ce qu'ils pensent, mais ce sont

MM. les Anglois, nation fière, qui jusqu'à vous n'avoient jamais su ce que c'étoit d'admirer même ses vainqueurs, à plus forte raison un vaincu. C'est un Russell qui a avoué qu'il ne s'est jamais vu en pareille fête, ni en plus grand danger. C'est Delval qui vous a vu finir comme vous avez commencé, et ne sortir du combat qu'au milieu des feux et des flammes, et lorsqu'il n'y avoit plus lieu de combattre. C'est enfin Schoirel qui, témoin de tout, a écrit que vous avez tout seul essuyé toutes les forces des Alliés, et qu'on ne pouvoit pas soutenir la partie avec plus de conduite, de valeur et d'intrépidité que vous avez fait jusqu'au bout. Je ne parle point ainsi, Monsieur, pour dire de belles choses. Du moins si j'en dis, c'est parce que vous les avez faites. Je n'ai pas besoin d'éloquence, talent que je n'ai pas acquis en vingt-quatre ou vingt-cinq ans qu'il y a que je suis sorti hors de France; je n'ai qu'à être un historien fidèle; et pour preuve que je ne suis pas de ce caractère-là, c'est que je vais vous raconter aussi ce que l'on dit contre vous, qui est que cette action étoit bien hardie, d'être venu chercher et attaquer avec 45 vaisseaux de guerre, toutes les forces des deux plus puissantes nations; ce qui étoit les affronter et témoigner beaucoup de mépris pour elles. On ne comprend pas après cela comment elles ont pu vous donner tant de louanges. Votre dessein étoit d'en mériter bien d'autres à leurs dépens, et elles avouent que vous ne vous y êtes pas mal pris, et que vos premiers saluts furent terribles, jusqu'à les déconcerter; mais le vent, qui s'est déclaré toute cette année contre les François, vous trahit malheureusement. C'étoit trop d'avantages à la fois pour des ennemis, de plus de la moitié plus forts que vous, mais qui eurent besoin de tout ce secours pour vous arracher la victoire, qu'ils n'ont remportée qu'à la faveur des ténèbres que la fumée du canon causoit. Ce fut pourtant (à leur dire) dans cette occasion que vous fîtes des actions qui méritoient un

grand jour. Je ne sais pas, Monsieur, si je fais mal de vous en faire encore souvenir; mais de tout ce que vous avez fait de plus éclatant en votre vie, où vous avez été toujours heureux, je ne crois pas, quoique malheureux ici, qu'il y ait jamais rien eu de plus beau pour vous que cette journée, où vous fûtes plus de quatre heures, sur la fin du combat, à essuyer tout ce que vos ennemis avoient de plus terrible, sans leur donner jamais le moindre avantage sur vous. C'est dans ces occasions-là, Monsieur, que l'on connoît ceux qui méritent d'être mis au nombre des héros. Je vous supplie très-humblement de me pardonner, si après cela je prends la liberté de vous dire que vous avez lieu d'être content de vous, et que vous n'avez aucun sujet de vous plaindre de la fortune. Elle ne pouvoit faire guère davantage pour vous lorsque tout étoit contre vous. Les miracles de sa façon sont rares; c'en est un assez grand que de vous avoir tiré, non-seulement d'entre les mains de vos ennemis, où tout le monde ici vous croyoit, mais d'entre celles de la mort que vous avez bravée durant quatre heures. Je suis bon François si jamais homme le fut, mais quelque grande que paroisse la perte que la France a faite dans cette occasion, je trouve qu'il y a lieu de se consoler qu'un homme comme vous ait été sauvé de tout danger après en avoir tant couru, et je ne doute pas que vous ne fassiez bientôt sentir aux ennemis de la France, comme vous le fîtes si bien dans la campagne passée, qu'à armes égales son destin est toujours de triompher. J'espère, Monsieur, que vous voudrez bien me faire la grâce de croire qu'il est peu de personnes au monde qui le souhaitent tant que moi pour le bonheur de ma patrie et pour votre gloire, n'y ayant point d'homme au monde qui soit avec plus de respect et de passion que je suis, Monsieur, votre très, etc.

LOUIS XIV PREND NAMUR.

30 juin 1692.

LETTRES DE RACINE A BOILEAU.

Au camp de Gévries, 21 mai 1692.

Il faut que j'aime M. Vigan autant que je fais pour ne lui pas vouloir beaucoup de mal du contre-temps dont il a été cause. Si je n'avois pas eu des embarras tels que vous pouvez vous imaginer, je vous aurois été chercher à Auteuil. Je ne vous ai pas écrit pendant le chemin, parce que j'étois chagrin au dernier point d'un vilain clou qui m'est venu au menton, qui m'a fait de fort grandes douleurs, jusqu'à me donner la fièvre deux jours et deux nuits. Il est percé, Dieu merci, et il ne me reste plus qu'un emplâtre qui me défigure, et dont je me consolerois volontiers, sans toutes les questions importunes que cela m'attire à tout moment.

Le roi fit hier la revue de son armée et de celle de M. de Luxembourg. C'étoit assurément le plus grand spectacle qu'on ait vu depuis plusieurs siècles. Je ne me souviens point que les Romains en aient vu un tel ; car leurs armées n'ont guère passé, ce me semble, quarante ou tout au plus cinquante mille hommes ; et il y avoit hier six vingt mille hommes ensemble sur quatre lignes. Comptez qu'à la rigueur il n'y avoit pas là-dessus trois mille hommes à rabattre. Je commençai à onze heures du matin à marcher ; j'allai toujours au grand pas de mon cheval, et je ne finis qu'à huit heures du soir : enfin on étoit deux heures à aller du bout d'une ligne à l'autre. Mais, si on n'a jamais vu tant de troupes ensemble, assurez-vous que jamais on n'en a vu de si belles. Je vous rendrois un fort bon compte des deux

lignes de l'armée du roi, et de la première de l'armée de M. de Luxembourg ; mais, quant à la seconde ligne, je ne vous en puis parler que sur la foi d'autrui. J'étois si las, si ébloui de voir briller des épées et des mousquets, si étourdi d'entendre des tambours, des trompettes et des timbales, qu'en vérité je me laissois conduire par mon cheval, sans plus avoir d'attention à rien ; et j'eusse voulu de tout mon cœur que tous les gens que je voyois eussent été chacun dans leur chaumière, ou dans leur maison, avec leurs femmes et leurs enfans, et moi dans ma rue des Maçons, avec ma famille. Vous avez peut-être trouvé dans les poëmes épiques les revues d'armée fort longues et fort ennuyeuses ; mais celle-ci m'a paru tout autrement longue, et même, pardonnez-moi cette espèce de blasphème, plus lassante que celle de la Pucelle[1]..... A cela près, je ne fus jamais si charmé et si étonné que je le fus de voir une puissance si formidable. Vous jugez bien que tout cela nous prépare de belles matières. On m'a donné un ordre de bataille des deux armées. Je vous l'aurois volontiers envoyé ; mais il y en a ici mille copies, et je ne doute pas qu'il y en ait bientôt autant à Paris. Nous sommes ici campés le long de la Trouille, à deux lieues de Mons. M. de Luxembourg est campé près de Binche, partie sur le ruisseau qui passe aux Estines, et partie sur la Haisne où ce ruisseau tombe. Son armée est de 66 bataillons et de 209 escadrons ; celle du roi, de 46 bataillons et de 90 escadrons. Vous voyez par là que celle de M. de Luxembourg occupoit bien plus de terrain que celle du roi. Son quartier général, j'entends celui de M. de Luxembourg, est à Thieusies. Vous trouverez tous ces villages dans la carte. L'une et l'autre se mettent en marche demain. Je pourrai bien n'être pas en état de vous écrire de cinq ou six jours ; c'est pourquoi je vous écris aujourd'hui une si longue

[1] Poëme de Chapelain, célèbre par sa longueur ennuyeuse.

lettre. Ne trouvez point étrange le peu d'ordre que vous y trouverez : je vous écris au bout d'une table environnée de gens qui raisonnent de nouvelles, et qui veulent à tous momens que j'entre dans la conversation. Il vint hier de Bruxelles un rendu, qui dit que M. le prince d'Orange assembloit quelques troupes à Anderleck, qui en est à trois quarts de lieue. On demanda au rendu ce qu'on disoit à Bruxelles. Il répondit qu'on y étoit fort en repos, parce qu'on étoit persuadé qu'il n'y avoit à Mons qu'un camp volant, que le roi n'étoit point en Flandre, et que M. de Luxembourg étoit en Italie.

Je ne vous dis rien de la marine ; vous êtes à la source et nous ne savons qu'après vous. Vraisemblablement j'aurai bientôt de plus grandes choses à vous mander qu'une revue, quelque grande et quelque magnifique qu'elle ait été. M. de Cavoie vous baise les mains. Je ne sais ce que je ferois sans lui ; il faudroit en vérité que je renonçasse aux voyages, et au plaisir de voir tout ce que je vois. M. de Luxembourg, dès le premier jour que nous arrivâmes, envoya dans notre écurie un des plus commodes chevaux de la sienne, pour m'en servir pendant la campagne. Vous n'avez jamais vu homme de cette bonté et de cette magnificence : il est encore plus à ses amis et plus aimable à la tête de sa formidable armée qu'il n'est à Paris et à Versailles. Je vous nommerois au contraire certaines gens qui ne sont pas reconnoissables dans ce pays-ci, et qui, tout embarrassés de la figure qu'ils y font, sont à peu près comme vous dépeigniez le pauvre M. Jeannart quand il commençoit une courante. Adieu, mon cher monsieur : voilà bien du verbiage ; mais je vous écris au courant de ma plume, et je me laisse entraîner au plaisir que j'ai de causer avec vous comme si j'étois dans vos allées d'Auteuil. Je vous prie de vous souvenir de moi dans la *petite académie*, et d'assurer M. de Pontchartrain de mes très-humbles respects. Faites aussi mille compli-

mens pour moi à M. de la Chapelle. Je prévois qu'il y aura bientôt matière à des types plus magnifiques qu'il n'en a encore imaginé. Écrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, et forcez votre paresse. Pendant que j'essuie de longues marches et des campemens fort incommodes, serez-vous fort à plaindre quand vous n'aurez que la fatigue d'écrire des lettres bien à votre aise dans votre cabinet ?

Du camp de Gévries, 22 mai 1692.

Comme j'étois fort interrompu hier en vous écrivant, je fis une grosse faute dans ma lettre, dont je ne m'aperçus que lorsqu'on l'eut portée à la poste. Au lieu de vous dire que le quartier principal de M. de Luxembourg étoit aux hautes Estines, je vous marquai qu'il étoit à Thieusies, qui est un village à plus de trois ou quatre lieues de là, et où il devoit aller camper en partant des Estines, à ce qu'on m'avoit dit ; on parloit même de cela autour de moi pendant que j'écrivois. J'ai donc cru que je vous ferois plaisir de vous détromper, et qu'il valoit mieux qu'il vous en coutât un petit port de lettre que quelque grosse gageure où vous pourriez vous engager mal à propos, ou contre M. de la Chapelle, ou contre M. Hessein. J'ai surtout pâli quand j'ai songé au terrible inconvénient qui arriveroit si ce dernier avoit quelque avantage sur vous ; car je me souviens du bois qu'il mettoit à la droite opiniâtrement, malgré tous les sermens et toute la raison de M. de Guilleragues, qui en pensa devenir fou. Dieu vous garde d'avoir jamais tort contre un tel homme ! Je monte en carrosse pour aller à Mons, où M. de Vauban m'a promis de me faire voir les nouveaux ouvrages qu'il y a faits. J'y allai l'autre jour dans ce même des-

sein ; mais je souffrois alors tant de mal, que je ne songeai qu'à m'en revenir au plus vite.

Au camp devant Namur, 3 juin 1692.

J'ai été si troublé depuis huit jours de la petite vérole de mon fils, que j'appréhendois qui ne fût fort dangereuse, que je n'ai pas eu le courage de vous mander aucunes nouvelles. Le siége a bien avancé durant ce temps-là, et nous sommes à l'heure qu'il est au corps de la place. Il n'a point fallu pour cela détourner la Meuse comme vous m'écrivez qu'on le disoit à Paris, ce qui seroit une étrange entreprise ; on n'a pas même eu besoin d'appeler les mousquetaires, ni d'exposer beaucoup de braves gens. M. de Vauban, avec son canon et ses bombes, a fait lui seul toute l'expédition. Il a trouvé des hauteurs en deçà et au delà de la Meuse, où il a placé ses batteries. Il a conduit sa principale tranchée dans un terrain assez resserré, entre des hauteurs et une espèce d'étang d'un côté, et la Meuse de l'autre. En trois jours il a poussé son travail jusqu'à un petit ruisseau qui coule au pied de la contrescarpe, et s'est rendu maître d'une petite contre-garde revêtue qui étoit en deçà de la contrescarpe ; et, de là, en moins de seize heures, a emporté tout le chemin couvert, qui étoit garni de plusieurs rangs de palissades, a comblé un fossé large de dix toises et profond de huit pieds, et s'est logé dans une demi-lune qui étoit au-devant de la courtine, entre un demi-bastion qui est sur le bord de la Meuse, à la gauche des assiégeans, et un bastion qui est à leur droite : en telle sorte que cette place si terrible, en un mot, Namur, a vu tous ses dehors emportés dans le peu de temps que je vous ai dit, sans qu'il en ait coûté au roi plus de trente hommes. Ne croyez pas pour cela qu'on ait eu affaire à des poltrons ; tous ceux

de nos gens qui ont été à ces attaques sont étonnés du courage des assiégés. Mais vous jugerez de l'effet terrible du canon et des bombes, quand je vous dirai, sur le rapport d'un officier espagnol qui fut pris hier dans les dehors, que notre artillerie leur a tué en deux jours douze cents hommes. Imaginez-vous trois batteries qui se croisent et qui tirent continuellement sur de pauvres gens qui sont vus d'en haut et de revers, et qui ne peuvent pas trouver un seul coin où ils soient en sûreté. On dit qu'on a trouvé les dehors tout pleins de corps dont le canon a emporté les têtes comme si on les avoit coupées avec des sabres. Cela n'empêche pas que plusieurs de nos gens n'aient fait des actions de grande valeur. Les grenadiers du régiment des Gardes françoises et ceux des Gardes suisses se sont entre autres extrêmement distingués. On raconte plusieurs actions particulières, que je vous redirai quelque jour, et que vous entendrez avec plaisir : mais en voici une que je ne puis différer de vous dire, et que j'ai ouï conter au roi même. Un soldat du régiment des fusiliers, qui travailloit à la tranchée, y avoit posé un gabion; un coup de canon vint, qui emporta son gabion : aussitôt il en alla poser à la même place un autre, qui fut sur-le-champ emporté par un autre coup de canon. Le soldat, sans rien dire, en prit un troisième, et l'alla poser; un troisième coup de canon emporta ce troisième gabion. Alors le soldat, rebuté, se tint en repos; mais son officier lui commanda de ne point laisser cet endroit sans gabion. Le soldat dit : « J'irai, mais j'y serai tué. » Il y alla, et en posant son quatrième gabion, eut le bras fracassé d'un coup de canon. il revint, soutenant son bras pendant avec l'autre bras, et se contenta de dire à son officier : « Je l'avois bien dit. » Il fallut lui couper le bras qui ne tenoit presque à rien. Il souffrit cela sans desserrer les dents, et, après l'opération, dit froidement : « Je suis donc hors d'état de travailler; c'est maintenant au roi à me nourrir. » Je crois que vous

me pardonnerez le peu d'ordre de cette narration; mais assurez-vous qu'elle est fort vraie. M. de Cavoie me presse d'achever ma lettre. Je vous dirai donc en deux mots, pour l'achever, qu'apparemment la ville sera prise en deux jours. Il y a déjà une grande brèche au bastion; et même un officier vient, dit-on, d'y monter avec deux ou trois soldats, et s'en est revenu parce qu'il n'étoit point suivi, et qu'il n'y avoit encore aucun ordre pour cela. Vous jugez bien que ce bastion ne tiendra guère; après quoi il n'y a plus que la vieille enceinte de la ville, où les assiégés ne nous attendront pas : mais vraisemblablement la garnison laissera faire la capitulation aux bourgeois, et se retirera dans le château, qui ne fait pas plus de peur à M. de Vauban que la ville. M. le prince d'Orange n'a point encore marché, et pourra bien marcher trop tard. Nous attendons avec impatience des nouvelles de la mer.

Je ne suis point surpris de tout ce que vous me mandez du gouverneur qui a fait déserter votre assemblée à son pupille[1]. J'ai ri de bon cœur de l'embarras où vous êtes sur le rang où vous devez placer M. de Richesource. Ce que vous dites des esprits médiocres est fort vrai, et m'a frappé, il y a longtemps, dans votre *Poétique*. M. de Cavoie vous fait mille baisemains, et M. Roze aussi, qui m'a confié les grands dégoûts qu'il avoit de l'Académie, jusqu'à méditer même d'y faire retrancher les jetons, s'il n'étoit, dit-il, retenu par la charité. Croyez-vous que les jetons durent beaucoup, s'il ne tient qu'à la charité de M. Roze qu'ils ne soient retranchés? Adieu, monsieur. Je vous conseille d'écrire un mot à monsieur le contrôleur général lui-même, pour le prier de vous faire mettre sur l'état de distribution; et cela se fera aussitôt. Vous êtes pourtant en fort bonnes mains, puisque M. de Bie a promis de vous faire payer. C'est le plus honnête homme qui se soit

[1] Le duc de Chartres.

jamais mêlé de finances. Mes complimens à M. de la Chapelle.

Au camp près de Namur, 15 juin 1692.

Je ne vous ai point écrit sur l'attaque d'avant-hier : je suis accablé des lettres qu'il me faut écrire à des gens beaucoup moins raisonnables que vous, et à qui il faut faire des réponses bien malgré moi. Je crois que vous n'aurez pas manqué de relations. Ainsi sans entrer dans des détails ennuyeux, je vous manderai succinctement ce qui m'a le plus frappé dans cette action. Comme la garnison est au moins de six mille hommes, le roi avoit pris de fort grandes précautions pour ne pas manquer son entreprise. Il s'agissoit de leur enlever une redoute et un retranchement de plus de quatre cents toises de long, d'où il sera fort facile de foudroyer le reste de leurs ouvrages, cette redoute étant au plus haut de la montagne, et par conséquent pouvant commander aux ouvrages à cornes qui couvrent le château de ce côté-là. Ainsi le roi, outre les sept bataillons de tranchée, avoit commandé deux cents de ses mousquetaires, cent cinquante grenadiers à cheval et quatorze compagnies d'autres grenadiers, avec mille ou douze cents travailleurs, pour le logement qu'on vouloit faire; et, pour mieux intimider les ennemis, il fit paroître tout à coup sur la hauteur la brigade de son régiment, qui est encore composée de six bataillons. Il étoit là en personne à la tête de son régiment, et donnoit ses ordres à la demi-portée du mousquet. Il avoit seulement devant lui trois gabions, que le comte de Fiesque, qui étoit son aide-de-camp de jour, avoit fait poser pour le couvrir : mais ces gabions, presque tous pleins de pierres, étoient la plus dangereuse défense du monde; car un coup de canon qui eût donné dedans,

auroit fait un beau massacre de tous ceux qui étoient derrière. Néanmoins un de ces gabions sauva peut-être la vie au roi, ou à Monseigneur, ou à Monsieur, qui tous deux étoient à ses côtés; car il rompit le coup d'une balle de mousquet qui venoit droit au roi, et qui, en se détournant un peu, ne fit qu'une contusion au bras de M. le comte de Toulouse, qui étoit, pour ainsi dire, dans les jambes du roi.

Mais, pour revenir à l'attaque, elle se fit dans un ordre merveilleux. Il n'y eut pas jusqu'aux mousquetaires qui ne firent pas un pas de plus qu'on ne leur avoit commandé. A la vérité, M. de Maupertuis, qui marchoit à leur tête, leur avoit déclaré que, si quelqu'un osoit passer devant lui, il le tueroit. Il n'y en eut qu'un seul qui, ayant osé désobéir et passer devant lui, il le porta par terre de deux coups de sa pertuisane, qui ne le blessèrent pourtant point. On a fort loué la sagesse de M. de Maupertuis; mais il faut vous dire aussi deux traits de M. de Vauban, que je suis assuré qui vous plairont. Comme il connoît la chaleur du soldat dans ces sortes d'attaques, il leur avoit dit : « Mes enfans, on ne vous défend pas de poursuivre les ennemis quand ils s'enfuiront; mais je ne veux pas que vous alliez vous faire échiner mal à propos sur la contrescarpe de leurs ouvrages. Je retiens donc à mes côtés cinq tambours pour vous rappeler quand il sera temps. Dès que vous les entendrez, ne manquez pas de revenir chacun à vos postes. » Cela fut fait comme il l'avoit concerté. Voilà pour la première précaution. Voici la seconde. Comme le retranchement qu'on attaquoit avoit un fort grand front, il fit mettre sur notre tranchée des espèces de jalons, vis-à-vis desquels chaque corps devoit attaquer et se loger, pour éviter la confusion; et la chose réussit à merveille. Les ennemis ne soutinrent point, et n'attendirent pas même nos gens : ils s'enfuirent après qu'ils eurent fait une seule décharge, et ne tirèrent plus que de leurs ouvrages à cor-

nes. On en tua bien quatre ou cinq cents ; entre autres un capitaine espagnol, fils d'un grand d'Espagne, qu'on nomme le comte de Lemos. Celui qui le tua étoit un des grenadiers à cheval, nommé *Sans-Raison*. Voilà un vrai nom de grenadier. L'Espagnol lui demanda quartier, et lui promit cent pistoles, lui montrant même sa bourse où il y en avoit trente-cinq. Le grenadier, qui venoit de voir tuer le lieutenant de sa compagnie, qui étoit un fort brave homme, ne voulut point faire de quartier, et tua son Espagnol. Les ennemis envoyèrent demander le corps, qui leur fut rendu, et le grenadier *Sans-Raison* rendit aussi les trente-cinq pistoles qu'il avoit prises au mort, en disant : « Tenez, voilà son argent, dont je ne veux point ; les grenadiers ne mettent la main sur les gens que pour les tuer. » Vous ne trouverez point peut-être ces détails dans les relations que vous lirez ; et je m'assure que vous les aimerez bien autant qu'une supputation exacte du nom des bataillons, et de chaque compagnie des gens détachés, ce que M. l'abbé de Dangeau ne manqueroit pas de rechercher très-curieusement.

Je vous ai parlé du lieutenant de la compagnie des grenadiers qui fut tué, et dont *Sans-Raison* vengea la mort. Vous ne serez peut-être pas fâché de savoir qu'on lui trouva un cilice sur le corps. Il étoit d'une piété singulière, et avoit même fait ses dévotions le jour d'auparavant. Respecté de toute l'armée pour sa valeur accompagnée d'une douceur et d'une sagesse merveilleuse, le roi l'estimoit beaucoup, et a dit, après sa mort, que c'étoit un homme qui pouvoit prétendre à tout. Il s'appeloit Roquevert. Croyez-vous que frère Roquevert ne valoit pas bien frère Muce ? Et si M. de la Trappe l'avoit connu, auroit-il mis, dans la vie de frère Muce, que les grenadiers font profession d'être les plus grands scélérats du monde ? Effectivement on dit que dans cette compagnie il y a des gens fort réglés. Pour moi, je n'entends guère de messe dans le camp qui ne

soit servie par quelques mousquetaires, et où il n'y en ait quelqu'un qui communie, et cela de la manière du monde la plus édifiante.

Je ne vous dis rien de la quantité de gens qui reçurent des coups de mousquet ou des contusions tout auprès du roi ; tout le monde le sait, et je crois que tout le monde en frémit. M. le Duc étoit lieutenant général de jour, et il fit à la Condé, c'est tout dire. M. le Prince, dès qu'il vit que l'action alloit commencer, ne put s'empêcher de courir à la tranchée et de se mettre à la tête de tout. En voilà bien assez pour un jour.

Je ne puis pourtant finir sans vous dire un mot de M. de Luxembourg. Il est toujours vis-à-vis des ennemis, la Méhaigne entre deux, qu'on ne croit pas qu'ils osent passer. On lui amena avant-hier un officier espagnol, qu'un de nos partis avoit pris, et qui s'étoit fort bien battu. M. de Luxembourg, lui trouvant de l'esprit, lui dit : « Vous autres Espagnols, je sais que vous faites la guerre en honnêtes gens, et je la veux faire avec vous de même. » Ensuite il le fit dîner avec lui, puis lui fit voir toute son armée. Après quoi il le congédia, en lui disant : « Je vous rends votre liberté ; allez trouver M. le prince d'Orange, et dites-lui ce que vous avez vu. » On a su aussi, par un rendu, qu'un de nos soldats s'étant allé rendre aux ennemis, le prince d'Orange lui demanda pourquoi il avoit quitté l'armée de M. de Luxembourg : « C'est, dit le soldat, qu'on y meurt de faim ; mais, avec tout cela, ne passez pas la rivière, car assurément ils vous battront. »

Le roi envoya hier six mille sacs d'avoine et cinq cents bœufs à l'armée de M. de Luxembourg : et quoi qu'ait dit le déserteur, je vous puis assurer qu'on y est fort gai, et qu'il s'en faut bien qu'on y meure de faim. Le général a été trois jours sans monter à cheval, passant le jour à jouer dans sa tente.

Le roi a eu nouvelle aujourd'hui que le baron de

Serclas, avec cinq ou six mille chevaux de l'armée du prince d'Orange, avoit passé la Meuse à Huy, comme pour venir inquiéter le quartier de M. de Boufflers. Le roi prend ses mesures pour le bien recevoir.

Adieu, monsieur. Je vous manderai une autre fois des nouvelles de la vie que je mène, puisque vous en voulez savoir. Faites, je vous prie, part de cette lettre à M. de la Chapelle, si vous trouvez qu'elle en vaille la peine. Vous me ferez même beaucoup de plaisir de l'envoyer à ma femme quand vous l'aurez lue; car je n'ai pas le temps de lui écrire, et cela pourra la réjouir, elle et mon fils.

On est fort content de M. de Bonrepaux. J'ai écrit à M. de Pontchartrain le fils, par le conseil de M. de la Chapelle. Une page de complimens m'a plus coûté cinq cents fois que les huit pages que je vous viens d'écrire. Adieu, monsieur. Je vous envie bien votre beau temps d'Auteuil, car il fait ici le plus horrible temps du monde.

Je vous ai vu rire assez volontiers de ce que le vin fait quelquefois faire aux ivrognes. Hier un boulet de canon emporta la tête d'un de nos Suisses dans la tranchée. Un autre Suisse, son camarade, qui étoit auprès, se mit à rire de toute sa force, en disant : « Oh ! oh ! cela est plaisant; il reviendra sans tête dans le camp. »

On a fait aujourd'hui trente prisonniers de l'armée du prince d'Orange, et ils ont été pris par un parti de M. de Luxembourg. Voici la disposition de l'armée des ennemis. M. de Bavière à la droite avec des Brandebourg et autres Allemands ; M. de Valdeck est au corps de bataille avec les Hollandois ; et le prince d'Orange, avec les Anglois, est à la gauche.

J'oubliois de vous dire que, quand M. le comte de Toulouse reçut son coup de mousquet, on entendit le bruit de la balle : et le roi demanda si quelqu'un étoit

blessé. « Il me semble, dit en souriant le jeune prince, que quelque chose m'a touché. » Cependant la contusion étoit assez grosse, et j'ai vu la marque de la balle sur le galon de la manche, qui étoit tout noirci, comme si le feu y avoit passé. Adieu, monsieur, je ne saurois me résoudre à finir quand je suis avec vous.

En fermant ma lettre j'apprends que la présidente Barentin, qui avoit épousé M. de Cormaillon, ingénieur, a été pillée par un parti de Charleroi. Ils ont pris ses chevaux de carrosse et sa cassette, et l'ont laissée dans le chemin à pied. Elle venoit pour être auprès de son mari, qui avoit été blessé. Il est mort.

Au camp près de Namur, 24 juin 1692.

Je laisse à M. de Valincour le soin de vous écrire la prise du château neuf. Voici seulement quelque circonstance qu'il oubliera peut-être dans sa relation.

Ce château neuf est appelé autrement le fort Guillaume, parce que c'est le prince d'Orange qui ordonna l'année passée de le faire construire, et qui avança pour cela dix mille écus de son argent. C'est un grand ouvrage à cornes, avec quelques redans dans le milieu de la courtine, selon que le terrain le demandoit. Il est situé de telle sorte que plus on approche, moins on le découvre; et, depuis huit ou dix jours que notre canon le battoit, il n'y avoit fait qu'une très-petite brèche à passer deux hommes, et il n'y avoit pas une palissade du chemin couvert qui fût rompue. M. de Vauban a admiré lui-même la beauté de cet ouvrage. L'ingénieur qui l'a tracé, et qui a conduit tout ce qu'on y a fait, est un Hollandois, nommé Cohorn. Il s'étoit enfermé dedans pour le défendre, et y avoit même fait creuser sa fosse, disant qu'il s'y vouloit enterrer. Il en sortit hier

8.

avec la garnison, blessé d'un éclat de bombe. M. de Vauban a eu la curiosité de le voir, et, après lui avoir donné beaucoup de louanges, lui a demandé s'il jugeoit qu'on eût pu l'attaquer mieux qu'on ne l'a fait. L'autre fit réponse que, si on l'eût attaqué dans les formes ordinaires, et en conduisant une tranchée devant la courtine et les demi-bastions, il se seroit encore défendu plus de quinze jours, et qu'il nous en auroit coûté bien du monde ; mais que, de la manière dont on l'avoit embrassé de toutes parts, il avoit fallu se rendre. La vérité est que notre tranchée est quelque chose de prodigieux, embrassant à la fois plusieurs montagnes et plusieurs vallées avec une infinité de tours et de retours, autant presque qu'il y a de rues à Paris.

Les gens de la cour commençoient à s'ennuyer de voir si longtemps remuer la terre : mais enfin il s'est trouvé que, dès que nous avons attaqué la contrescarpe, les ennemis, qui craignoient d'être coupés, ont abandonné dans l'instant tout le chemin couvert ; et, voyant dans leur ouvrage vingt de nos grenadiers qui avoient grimpé par un petit endroit où on ne pouvoit monter qu'un à un, ils ont aussitôt battu la chamade. Ils étoient encore quinze cents hommes, tous gens bien faits s'il y en a au monde. Le principal officier qui les commandoit, nommé M. de Wimberg, est âgé de près de quatre-vingts ans. Comme il étoit d'ailleurs fort incommodé des fatigues qu'il a souffertes depuis quinze jours, et qu'il ne pouvoit plus marcher, il s'étoit fait porter sur la petite brèche que notre canon avoit faite, résolu d'y mourir l'épée à la main. C'est lui qui a fait la capitulation, et il y a fait mettre qu'il lui seroit permis d'entrer dans le vieux château, pour s'y défendre encore jusqu'à la fin du siége. Vous voyez par-là à quelles gens nous avons affaire, et que l'art et les précautions de M. de Vauban ne sont pas inutiles pour épargner bien de braves gens qui s'iroient faire tuer

mal à propos. C'étoit encore M. le Duc qui étoit lieutenant général de jour; et voici la troisième affaire qui passe par ses mains. Je voudrois que vous eussiez pu entendre de quelle manière aisée, et même avec quel esprit, il m'a bien voulu raconter une partie de ce que je vous mande; les réponses qu'il fit aux officiers qui le vinrent trouver pour capituler, et comme, en leur faisant mille honnêtetés, il ne laissoit pas de les intimider. On a trouvé le chemin couvert tout plein de corps morts, sans tous ceux qui étoient à demi enterrés dans l'ouvrage. Nos bombes ne les laissoient pas respirer, ils voyoient sauter à tout moment en l'air leurs camarades, leurs valets, leur pain, leur vin; ils étoient si las de se jeter par terre, comme on fait quand il tombe une bombe, que les uns se tenoient debout, au hasard de ce qui en pourroit arriver, les autres avoient creusé de petites niches dans des retranchemens qu'ils avoient faits dans le milieu de l'ouvrage, et s'y tenoient plaqués tout le jour. Ils n'avoient d'eau que celle d'un petit trou qu'ils avoient creusé en terre, et ont passé ainsi quinze jours entiers.

Le vieux château est composé de quatre autres forts, l'un derrière l'autre, et va toujours en s'étrécissant, en telle sorte que celui de ces forts qui est à l'extrémité de la montagne ne paroît pas pouvoir contenir trois cents hommes. Vous jugez bien quel fracas y feront nos bombes. Heureusement nous ne craignons pas d'en manquer sitôt.....

J'oubliois de vous dire que je vis passer les deux otages que ceux du dedans de l'ouvrage à cornes envoyoient au roi. L'un avoit le bras en écharpe; l'autre la mâchoire à demi emportée, avec la tête bandée d'une écharpe noire. Le dernier est un chevalier de Malte. Je vis aussi huit prisonniers qu'on amenoit du chemin couvert; ils faisoient horreur. L'un avoit un coup de baïonnette dans le côté; un autre un coup de mousquet dans la bouche; les six autres avoient le visage et les

mains toutes brûlées du feu qui avoit pris à la poudre qu'ils avoient dans leurs havres-sacs[1].

BATAILLE DE STEINKERQUE.

3 août 1692.

Relation envoyée par le maréchal de Luxembourg à Louis XIV.

« M. le comte de Luxe arriva ici (à Versailles), dit Dangeau, le 9 août ; il apporta au roi une relation fort ample de M. de Luxembourg de tout ce qui s'est passé au combat. Le roi nous a dit qu'il n'avoit jamais vu une si belle relation, et qu'il nous la feroit lire. »

Au camp de Houes, le 4 août 1692.

Je n'avois point voulu jusqu'à cette heure, Sire, m'engager dans un combat d'infanterie, parce que j'eusse été bien aise que la cavalerie eût pu agir. Cependant il me fut impossible hier d'en éviter un, dans

[1] La lutte entre Vauban et Cohorn, les deux plus illustres ingénieurs de l'époque, fut un des grands spectacles militaires de ce temps. Pendant le siége de Namur, « on vit, en des attaques si diverses, quel génie différent animait Vauban et Cohorn. Vauban, n'employant que l'artillerie nécessaire, n'usant de son influence que pour modérer l'ardeur des soldats... couverts, sous la protection de ses travaux, jusqu'au pied de chaque ouvrage, avait mis son étude et sa gloire à les épargner, et l'avait fait sans ralentir le siége. Cohorn, accumulant les bouches à feu, envoyant les troupes découvertes à des assauts éloignés, et sacrifiant tout au désir d'abréger le siége, d'effrayer et de surprendre les défenseurs, n'avait économisé ni les dépenses, ni les hommes, ni le temps même. Vauban avait cerné, resserré, coupé, morcelé les assiégés ; Cohorn ne s'était occupé que de les accabler : c'était la force substituée à l'industrie, ou plutôt l'industrie employée à multiplier les moyens de destruction. On jugea que le premier s'était conduit comme un chef habile et qui manœuvre ; le second, comme un homme impétueux, qui ne songe qu'à rompre et détruire l'ennemi. » (ALLENT.)

lequel, quoiqu'il y ait eu beaucoup d'officiers tués ou blessés, j'espère que Votre Majesté ne laissera pas d'en être consolée pour la grande perte que les ennemis y ont faite, par la honte qui leur reste d'y avoir été battus, la manière dont ils ont fait leur retraite, et la gloire que l'infanterie de Votre Majesté s'y est acquise.

La proximité qu'il y a de ce camp à celui des ennemis me rendoit attentif à être informé des marches qu'ils pourroient faire, sans m'attendre toutefois qu'ils s'avisassent de venir à nous. Je pensois, au contraire, qu'en décampant du lieu où ils sont, ils marcheroient vers Ninove; et, pour en être averti, je tenois beaucoup de partis[1] sur eux. Le sieur de Trassy, qui en commandoit un sur la hauteur de Tubize, en deçà de la rivière, m'écrivit à la pointe du jour que les ennemis, sans avoir sonné bouteselle, ni battu la générale, commençoient à se mettre en marche : quelque temps après, il me manda qu'il voyoit une colonne s'avancer vers Sainte-Renelle, ce qui ne me déterminoit pas tant à croire que ce fût pour venir ici, que pour reprendre sur la droite et suivre le chemin de Ninove. Un capitaine de carabiniers, qui étoit au moulin de Haute-Croix, m'avertit qu'il voyoit encore une colonne de cavalerie ; mais qu'il croyoit que ce n'étoit qu'une escorte de fourrageurs, parce qu'il en avoit vu huit ou dix s'échapper et franchir auprès de ces troupes qui se mettoient en bataille; ce qui fit prendre le parti à M. le prince de Conty, MM. de Vendôme, M. le comte d'Auvergne, M. le duc de Villeroy, M. le duc d'Elbeuf, M. le marquis de Tilladet, M. le chevalier de Gassion et à moi, de nous avancer entre Rebay et Steinkerque, où M. le Duc, qui étoit de jour, quoiqu'un peu malade, arriva aussitôt que nous. J'y reçus un troisième billet de Trassy, par lequel il m'apprenoit qu'il voyoit marcher beaucoup de

[1] Détachements envoyés en éclaireurs; car, dans ce temps-là, les généraux français ne manquaient pas de s'éclairer.

cavalerie et d'infanterie qui, laissant Sainte-Renelle à droite, replioit sur le ruisseau de Steinkerque; qu'il croyoit que c'étoit toute l'armée, qu'il y voyoit du canon, et qu'il alloit la côtoyer pour m'en rendre un meilleur compte. En lisant ce dernier billet d'un endroit où nous étions avancés, nous vîmes beaucoup de troupes des ennemis, dont j'envoyai donner avis à M. de Boufflers, qui ne perdit pas un moment pour nous venir joindre, et fit pour cela une grande diligence.

Ce pendant les ennemis faisoient halte dans une espèce de plaine, si petite qu'elle ne pouvoit contenir que peu de troupes sur plusieurs lignes. Nous aperçûmes qu'à la gauche de ce corps qui faisoit halte, beaucoup d'infanterie s'avançoit dans les bois, ce qui m'obligea d'envoyer ordre à toute l'armée de prendre les armes, sans pouvoir juger par où ils nous attaqueroient, croyant, comme il y avoit des bois sur leur droite, qu'ils pouvoient y avancer de l'infanterie, comme ils le faisoient sur leur gauche, et on pensoit même qu'ils pourroient essayer de se rendre maîtres de la ville d'Enghien, ce qui m'obligea à y envoyer une brigade et à prier M. le comte d'Auvergne de retourner à l'aile gauche qu'il commande. Mais ils ne nous laissèrent pas longtemps dans l'incertitude, et nous vîmes qu'en laissant le ruisseau de Steinkerque sur leur gauche, toute leur infanterie s'en approchoit et commençoit à entrer dans les bois, ce qui me fit juger, et aux meilleurs connoisseurs que moi avec qui j'étois, que ce seroit par là qu'ils feroient leur véritable attaque, croyant tous tant que nous étions, pénétrer dans leur raisonnement, qui étoit de penser qu'étant couverts du ruisseau de Steinkerque, qui est bon, ils ne seroient pas incommodés sur leurs flancs par votre cavalerie, et que la leur demeurant derrière les bois, elle ne seroit pas exposée à combattre. Ils jetèrent donc toute leur infanterie de ce côté-là, où la voyant embarquée, nous y fîmes venir la plus grande partie de

celle de Votre Majesté, n'osant toutefois déposter celle de la gauche, ne pouvant pas juger, par la situation du pays, ce qu'ils faisoient à leur droite.

La brigade de Bourbonnois, qui étoit campée devant la maison de Votre Majesté, à la tête du hameau de Beuf, aussi bien que les dragons de la droite, occupa le terrain qui étoit devant elle, et M. de Vendôme posta les dragons à pied à la droite de cette brigade. Celle de Champagne, qui étoit la plus proche, où je renvoyai M. le duc d'Elbeuf, et à la tête de laquelle étoit M. du Montal, arriva la première, dont les trois bataillons de ce corps furent postés à la gauche de Bourbonnois, et le reste, qui étoient les Italiens, Royal-Contois et Provence, derrière les dragons.

La brigade de Stoppa fut mise en seconde ligne derrière cette première. Elle fut conduite par M. de Polastron, qui servit fort dignemant dans tout ce qu'elle eut à faire, aussi bien que la première, allant partout où le besoin le requéroit. Celle de Pollier derrière celle de Stoppa. Votre Majesté jugera bien qu'on plaçoit les brigades à mesure qu'elles arrivoient ; et comme l'infanterie dont je viens de parler étoit de la droite, de la première et seconde ligne, la brigade des Gardes, qui étoit la plus éloignée et que M. d'Artagnan avoit fait avancer vers Enghien, ne put arriver qu'après celle dont j'ai parlé ci-dessus, et fut postée par conséquent derrière celle de Pollier, étant soutenue en sixième ligne par la brigade de Zurlauben.

Nous n'hésitâmes point à placer ce gros corps d'infanterie de cette manière, les ennemis ne nous donnant pas d'inquiétude sur leur droite, où il n'y avoit que de la cavalerie fort reculée sur une hauteur ; mais comme toute leur infanterie étoit dans le bois, et que nous jugions que la première ligne qui leur seroit opposée, après avoir soutenu un grand feu, ne pourroit peut-être pas toujours y résister, on jugea qu'il falloit, pour éviter la confusion, tenir ces corps séparés les uns des

autres, pour les faire combattre à propos et les envoyer où il conviendroit pour le service de Votre Majesté.

La brigade du Roi, parce qu'elle étoit plus éloignée, n'arriva qu'après celle-ci ; et comme on s'aperçut que sur la droite du bois dans lequel étoient les ennemis, ils avançoient encore de l'infanterie derrière des haies, on y opposa cette brigade, aussi bien que celle du Dauphin, à la réserve du régiment de Toulouse, qui fut posté sur la gauche de Provence, et M. le Duc, qui étoit de jour, posta avec beaucoup de soin toutes les troupes dans la manière expliquée ci-dessus.

Votre maison, Sire, à la tête de laquelle étoit M. le duc de Choiseul, soutenoit toute cette infanterie, et la gendarmerie étoit sur sa gauche dans une petite plaine, n'ayant pourtant point d'ennemis devant elle ; et comme le terrain ne nous permettoit pas de nous étendre davantage, les brigades de Phélippeaux et de Daloux doublèrent derrière votre maison en seconde ligne, et la seconde ligne de l'aile droite de cavalerie avança sur une petite hauteur, à portée de ces deux premières lignes.

Votre Majesté remarquera, s'il lui plaît, que quand je dis une plaine, c'est parce que ce n'étoient point des bois ; car, c'est un pays tout entrecoupé de haies à droite et à gauche, où l'on ordonna de faire des passages pour se communiquer par les flancs, ne pouvant pas faire la même chose en avant par les difficultés qui s'y rencontroient.

Notre disposition étant faite de cette sorte, et ne croyant pas que les ennemis fussent en état de nous attaquer sitôt, nous allâmes dans le cimetière de Steinkerque, où M. le duc de Choiseul avoit envoyé les grenadiers de votre maison pour en garder le pont, voulant découvrir de là si les ennemis n'en passeroient pas le ruisseau, pour mettre du canon sur une hauteur qui étoit au-delà, d'où ils nous auroient pu battre par le flanc et incommoder beaucoup notre infanterie. Nous

reconnûmes qu'ils avoient eu la bonté de n'y point penser ; et pour voir s'ils ne feroient point des ponts sur le ruisseau, nous envoyâmes Ladournac avec 20 grenadiers à cheval, qui vit qu'on ne travailloit pas ; et comme nous retournions vers l'infanterie, nous entendîmes un commencement d'escarmouche qui fut bientôt suivi du combat.

Il y avoit déjà longtemps que les ennemis nous canonnoient avant que l'action commençât, sans que le canon de Votre Majesté pût répondre, parce qu'il n'étoit pas encore arrivé. Il vint bientôt après. Nous en séparâmes des brigades. Vigny exécuta la première tout aussi bien qu'il se pouvoit auprès de Bourbonnois. Il y eut des officiers tués, et il y fut blessé d'un coup de mousquet au bras gauche, depuis le poignet jusqu'au coude, sans que cela l'empêchât d'agir durant tout le reste de la journée.

Roussel, commissaire provincial, avoit une brigade à la gauche, qui fut servie par merveilles, jusqu'à ce que les ennemis se retirassent, et on avoit envoyé une demi-brigade pour opposer à du canon qui tiroit sur les dragons, et le reste de la brigade de Champagne, qui les soutenoit, étant dans cette situation, les ennemis attaquèrent tout de bon. Les dragons, qui étoient à la droite dans le penchant, firent à leur ordinaire des merveilles : ils étoient commandés par le comte de Mailly et le marquis d'Alègre. Le dernier est blessé au coude, et fit à son ordinaire tout autant bien qu'il se pouvoit. M. de Mailly a été plus heureux, s'étant tiré d'affaire sans avoir été blessé ; il étoit fort estimé dans l'armée, mais il l'est encore particulièrement dans les dragons depuis la journée d'hier, où il fit tout autant bien qu'on pouvoit faire de valeur et de tête pendant tout le temps de l'action.

Le régiment d'Orléans étoit à la gauche des dragons, qui soutint comme eux toujours son poste sans en être jamais chassé. Chartres étoit à la gauche, tout à décou-

vert, aussi bien que le second bataillon de Bourbonnois. Ils firent tout ce qui se pouvoit, et le premier bataillon de Bourbonnois, où étoit le marquis de Rochefort, soutint encore son poste sans y être ébranlé, et c'est un témoignage que je dois à la vérité de dire que le colonel est un fort joli et fort brave garçon. M. de Lavaille, brigadier de cette brigade, y eut un cheval tué et donna tous ses ordres fort à propos avec beaucoup de courage et de capacité.

Quoique la plus grande partie de cette première ligne n'eût pas perdu son terrain, et que Chartres seulement se fût rejoint à Orléans, et le second bataillon de Bourbonnois à l'autre, parce que ces deux bataillons étoient à découvert sous un grand feu des ennemis postés dans les bois, M. le prince de Conty crut qu'il la devoit faire soutenir par la brigade de Stoppa, dont les bataillons étoient un peu séparés, et où la blessure que reçut le brigadier, qui lui fracassa le poignet, le mettant hors d'état de pouvoir donner ses ordres, parce qu'il fut contraint de se retirer, fit que les bataillons ne marchèrent pas tout à fait aux endroits où il le falloit. M. le Duc, qui étoit de jour, et M. le prince de Conty, voulurent fortifier les bataillons de cette nation par la brigade de Pollier, qui marcha de fort bonne grâce; mais les ennemis étant avancés sur les postes que nous occupions encore, et le régiment de Pollier ayant devant soi cette ouverture que Chartres et Bourbonnois avoient laissée en se resserrant à droite et à gauche, il essuya un si grand feu des ennemis, que nous trouvâmes tous que c'étoit toujours beaucoup à ce régiment de se soutenir en plaine, quoiqu'il n'avançât pas autant que nous l'aurions désiré. Le pauvre colonel agit à son ordinaire pour mener son régiment comme il le vouloit, et tout le monde en fut fort content; mais malheureusement il fut tué, et, malgré sa perte, Salseguaibré, son lieutenant-colonel, tint si bien le régiment en cette place, qu'on ne s'aperçut point de la perte qu'il avoit faite.

Les choses en cet état, les ennemis étant sortis des bois et étant venus fort près de nous poser les chevaux de frise, derrière lesquels ils faisoient un feu considérable, tout le monde, d'une commune voix, proposa de mettre nos meilleures pièces en œuvre, et de faire avancer la brigade des Gardes. L'ordre ne lui en fut pas sitôt donné, qu'elle marcha avec une fierté qui n'étoit interrompue que par la gaîté des officiers et des soldats. Eux-mêmes, aussi bien que tous les généraux, furent d'avis de n'aller que l'épée à la main, et c'est comme cela qu'ils marchèrent. Les Gardes suisses, imitateurs des François, marchèrent avec la même gaîté et la même hardiesse. Renolx vint proposer de n'aller que l'épée à la main, et Vaguenair dit que c'étoit la meilleure manière. Tout aussitôt il vola au centre de son bataillon, et le mena à la même hauteur des Gardes droit aux ennemis, qui ne purent tenir contre la contenance aussi hardie qu'avoit cette brigade. On peut se servir du terme de contenance, parce qu'elle ne tira pas un seul coup; mais la vigueur avec laquelle elle alla aux ennemis les surprit assez pour qu'ils ne fissent qu'autant de résistance qu'il en falloit pour en être joints, et en même temps tués de coups d'épée et de pique[1], tous les Gardes étant entrés dans les bataillons ennemis. Davejan[2] mena cette brigade avec toute la capacité et toute la valeur qu'on devoit attendre de lui. Il n'y eut pas un commandant de bataillon qui ne suivit son exemple, et qui ne doive être loué aussi bien que tous les capitaines, et généralement tous les autres officiers; et on peut dire que si ce régiment avoit été comme un autre de l'armée, il auroit mérité de devenir le régiment des Gardes de Votre Majesté, puisque, hors celui des Gardes angloises,

[1] On voit que l'exemple donné par les fantassins de Catinat à Staffarde n'était pas perdu.

[2] Ce nom devrait être illustre, il est cependant absolument inconnu.

cette brigade a battu tous les autres régimens des Gardes d'Angleterre.

Les Gardes n'avoient besoin que de leur seule valeur pour les engager à bien faire : mais la compagnie qui se trouva à leur tête n'auroit pas peu contribué à les animer, s'ils avoient eu besoin d'exemple, puisqu'ils y avoient M. le prince de Conty, M. de Vendôme, M. le duc de Villeroi, M. le marquis de Tilladet et le chevalier de Gassion. M. de Tilladet, après avoir agi tout autant bien qu'il se puisse, reçut en ce lieu-là une grande blessure.

J'avois supplié M. le duc de Chartres de se tenir à sa réserve, qui étoit derrière Enghien, lui donnant ma parole que je trouverois un temps pour le faire agir et satisfaire à l'extrême envie qu'il avoit de donner des marques de son courage. Il vint me trouver pour cela dès le commencement, lorsque nous observions les ennemis ; mais, pour ne point trop l'exposer, je le conjurai de s'en retourner, ce qu'il fit avec sa douceur ordinaire, m'envoyant pourtant des gens de sa maison pour me dire qu'il seroit bien aise de voir le commencement du combat. Comme je ne me laissai point vaincre à leurs instances, M. d'Arsy me vint dire de sa part qu'il étoit si touché de s'en aller, et avoit tant d'envie de voir quelque chose, qu'il vouloit que je le laissasse un moment. Je ne pus résister à ses empressemens, non plus qu'aux prières de M. d'Arsy ; c'est ce qu'il fit qu'il demeura, et que, dans le commencement du combat, il reçut un coup dans son juste au corps, qui traversa d'une épaule à l'autre. La frayeur que j'eus du hasard qu'il avoit couru, m'obligea de lui dire qu'il s'en retournât à sa brigade, ce qu'il me promit.

Après que les Gardes eurent battu les ennemis, repris le canon que nous avions perdu, M. le prince de Conty, dont la capacité égale le courage et fait qu'il a l'œil à tout ce qui se passe, se jeta à son poste naturel, qui étoit sur la droite, après avoir eu un cheval tué sous

lui au commencement de l'affaire, et un autre à la tête du bataillon de Pollier. Il trouva, en y arrivant, que le chevalier de Gassion, qui avoit remarqué que quelque cavalerie des ennemis s'étoit approchée de notre droite par leur gauche, s'y en étoit allé avec le chevalier d'Angoulême et avec le régiment des dragons-dauphin, et avoit chassé un bataillon qui étoit posté devant eux derrière les haies; et comme il marchoit des troupes pour chasser les dragons-dauphin, il les fit soutenir par le régiment de Provence, qui chassa les ennemis au-delà des haies jusqu'à la plaine, avec une vigueur dont le chevalier de Gassion paroît fort content. Le régiment royal-italien, aussi bien que royal-comtois, où le marquis de Bellefonds avoit déjà été blessé à mort, firent tous deux ce qu'on doit attendre de deux braves régimens. La cavalerie des ennemis fit quelques efforts pour soutenir et faire ravancer leur infanterie; mais le grand feu de celle de Votre Majesté les éloigna toujours des haies où elle étoit postée.

M. le Duc, qui veut toujours être partout, joignit M. le prince de Conty, qu'il trouva avec MM. de Vendôme dans le temps que les ennemis tenoient encore un petit bois sur la gauche de Provence; mais la brigade de Zurlauben, composée des bataillons de Crussol, de deux de Tiange et de deux de Zurlauben, qui avoit poussé jusque-là tout ce qui s'étoit opposé devant elle, arrivant à propos, M. le prince de Conty leur fit mettre l'épée à la main, et après un combat assez disputé, il acheva de chasser les ennemis de tout le bois, et les fit poster dans les haies jusqu'au bord de la plaine.

Le régiment d'Orléans et les dragons qui s'étoient ralliés ensemble prirent la gauche de cette brigade, et par ce moyen toute la ligne fut communiquée avec les Gardes.

La cavalerie ennemie étoit dans la plaine en bataille sur deux lignes, en présence de l'infanterie de V. M., ayant un bataillon à leur droite, un autre à leur gauche

et un dans le centre. Ils furent deux heures dans cette situation, faisant mine quelquefois d'attaquer : mais le feu qui sortoit de nos haies les arrêta toujours.

La cavalerie de M. de Boufflers étant arrivée, on crut qu'il en pourroit faire passer quelque escadron à la droite de notre infanterie. Il y marcha avec son régiment et celui du commissaire général ; mais les ennemis s'étoient retirés avant qu'il pût y arriver.

Durant que les choses se passoient ainsi à la droite, le régiment de Champagne eut affaire aux Gardes angloises, qui s'en sont très-mal trouvés.

M. du Montal s'étant engagé à poursuivre les ennemis, qui se retiroient devant lui, les pressa avec une vivacité extrême, et gagna beaucoup de terrain sur eux. M. le duc d'Elbeuf étoit à ce poste, d'où il ne bougea depuis le commencement jusques à la fin; et il y fit tout ce qu'on doit attendre d'un homme de sa naissance et de son courage. M. d'Albergotti y fit parfaitement bien son devoir; et M. de Blainville, en le faisant aussi à merveille, y fut fort blessé. Le bataillon de Nice se trouva avec eux, qui fit parfaitement bien, puisqu'il seconda Champagne, ce qui est une grande louange.

Les choses en cet état dans les endroits dont on a parlé ci-dessus, l'affaire n'étoit pas finie à la brigade du roi non plus qu'à celle du dauphin. Tous les ennemis étoient battus et chassés au lieu que l'on vient de dire, depuis le ruisseau de Steinkerque jusqu'à la droite du bois ; mais, à la sortie de ce bois, c'étoit un pays fourré et coupé d'une infinité de haies, dont ces deux brigades ne chassoient point les bataillons qui leur étoient opposés aux premières, sans en retrouver de frais qui venoient pour soutenir les leurs, et d'autres qui occupoient les postes que ceux-là ne faisoient que quitter ; et c'est ce qui fit qu'il y eut encore un combat fort chaud en ce lieu-là durant que nos autres troupes, par des postes qu'elles avoient pris, étoient paisibles. Le feu y étoit fort grand : M. de Boufflers y alla quelque

temps après qu'il fut arrivé, qui y donna des ordres très à propos, et trouva M. de Montal qui faisoit la même chose sur la droite.

Durant qu'on y combattoit, les ennemis étendirent des bataillons aux haies qui étoient sur leur droite, et s'étendirent considérablement vers le bois de Triou, et prenoient quelque avantage sur le bataillon de notre gauche, qui étoit enveloppé par la tête et par le flanc; ce qui fit que M. de Busca prit un escadron de Lorge, commandé par Balivière, pour pousser sur le bataillon qui s'avançoit, ce qui le fit reculer bien vite.

Les régimens de dragons de Fimarcon et d'Asphelt, du corps de M. de Boufflers, mirent pied à terre et furent postés bien à propos par lui le long des haies. Cela ralentit l'ardeur des ennemis par leur grand feu, et Fimarcon, y faisant fort bien, y reçut une fort grande blessure. Ce fut là que MM. de Vendôme me vinrent dire le bon état de notre droite : leur bonne volonté et leur grande envie de bien faire les attirant partout où ils pensoient se devoir porter pour cela.

Quoique que l'on combattît sur la droite, je ne savois point si on n'en faisoit pas de même sur la gauche, les bois de Triou et du Petit-Enghien m'empêchant de voir si les ennemis se portoient de ce côté-là. Cela m'avoit obligé de prier M. du Maine, M. le comte d'Auvergne et M. Rozen, en cas qu'ils ne fussent point attaqués, d'essayer de s'approcher du Petit-Enghien, pour donner tout au moins de l'inquiétude aux ennemis ou pour nous aider à les battre dans leur retraite, en cas qu'il y eût de l'apparence. M. du Maine m'envoya dire par Vatteville que c'étoit un pays tellement fourré, qu'on n'y pouvoit mettre un escadron en bataille; qu'ils s'avançoient autant qu'il leur étoit possible, bien fâchés de n'avoir rien de meilleur à faire.

Il restoit trois brigades d'infanterie à la gauche, où n'étant plus nécessaire, les ennemis ne s'étant point étendus sur leur droite, on avoit cru les devoir faire re-

venir. M. de Soubise amena celle du Royal, qui occupa deux haies l'une sur l'autre à la gauche du grand chemin, où étoient les dragons du corps de M. de Boufflers.

Cela imposa beaucoup aux ennemis, dont le feu devint fort médiocre. Tous ces postes étant bien établis par l'infanterie, et n'ayant plus lieu de prévoir que les ennemis fissent de nouvelles attaques, M. le duc de Villeroi jugea qu'il seroit fort à propos de faire passer les brigades de Phélippeaux et de Dalou à la gauche de celle du Royal, et de les poster en avant, en un endroit un peu plus ouvert, où il paroissoit qu'on pouvoit les mettre en bataille pour se trouver à portée de suivre les ennemis dans leur retraite.

L'arrivée des premiers escadrons de cette cavalerie en cet endroit fit prendre le parti aux ennemis d'éloigner la leur de leur infanterie, quoique celle que M. le duc de Villeroi avoit postée eût devant elle des forêts impraticables et des haies au travers desquelles il auroit fallu nécessairement défiler, ce que je ne jugeai pas à propos de faire, jusqu'à ce que la brigade de Lyonnois et celle de Navarre qui arrivoient fussent postées à la pointe du bois de Triou, à notre gauche, comme une partie de l'infanterie l'étoit à la pointe du bois du Bosquet, où elle avoit combattu, voulant que la droite et la gauche de la cavalerie que l'on auroit pu faire passer fussent couvertes par l'infanterie.

Le régiment de Senecterre, que M. le duc de Villeroi avoit pris en passant auprès de la réserve, fut placé par son ordre à la gauche de la cavalerie, et il le fit avancer à des haies qui communiquoient au bois de Triou, jusques où il marcha avec la brigade de Lyonnois, et la tête de Navarre arrivant, M. le duc de la Rocheguyon occupa une haie auprès de la cavalerie.

Les ennemis nous voyant dans cette situation sur les sept heures du soir, ne songèrent plus qu'à la retraite.

Les bataillons les plus avancés se retirèrent à ceux qui étoient derrière, et insensiblement se trouvèrent dans le chemin qu'ils avoient fait le matin pour venir nous attaquer, qui passe entre Rebay et Sainte-Renelle; nous les suivîmes une bonne demi-lieue sans trouver de jointure pour les charger. Dès que leur cavalerie commença à démarcher de la hauteur où elle étoit, elle disparut si vite, que quand nous y arrivâmes, nous ne vîmes plus d'escadrons. Pour l'infanterie, qui avoit un pays fourré et plus favorable, elle se retira en bon ordre ; et la nuit étant venue, je crus qu'il valoit mieux faire rentrer l'armée de Votre Majesté dans son camp que de nous attacher à une poursuite inutile.

M. le duc de Berwick se trouva dès le commencement lorsque nous allions reconnoître les ennemis, et agit durant tout le combat aussi bravement que j'ai rendu compte à Votre Majesté qu'il avoit fait la campagne passée. Le comte de Lucan étoit avec lui, en qui nous avons bien remarqué de la valeur et de l'intrépidité dont il avoit donné des marques en Irlande; je puis assurer Votre Majesté qu'il est très-bon officier et très-capable.

C'est avec bien de la douleur que je ferai ici l'éloge de M. de Turenne; nous le trouvâmes aux Gardes; il étoit de jour; mais sa bonne volonté le portoit autant que son devoir partout où il y avoit quelque chose à faire; ayant trouvé qu'il n'avoit fait que trop, je le renvoyai à sa brigade après la charge des Gardes; mais malheureusement il la quitta et vint dans le poste qu'occupa Fimarcon, où il reçut la blessure qui fait perdre à Votre Majesté un homme qui l'auroit très-bien servie.

Je ne m'étendrai pas davantage à louer tous ceux qui méritent de l'être : il faudroit commencer par tous les officiers généraux, et finir par le dernier soldat, tout le monde ayant fait son devoir au-delà de tout ce que je pourrois vous en dire.

Le milord Lucan parla hier au gouverneur d'un jeune seigneur d'Écosse, qui venoit de Bruxelles chercher son corps sur le champ de bataille ; ce gouverneur lui dit tout bas à l'oreille et en confidence que des Anglois et des Écossois il étoit resté 3000 hommes sur le champ de bataille, et que de ces deux nations ils avoient encore plus de 3000 blessés.

Les Danois sont presque entièrement défaits, et en comptant l'échec qu'ont souffert les autres nations, la perte des ennemis est assurément très-considérable. Un sommelier françois, qui est à M. d'Overkerque, a dit à un de mes gardes qu'ils tenoient parmi eux qu'ils avoient perdu plus de 10,000 hommes, et je pense qu'on peut compter tout au moins sur cela.

Nous croyons avoir 8 ou 9 drapeaux. Il y en avoit un dans le régiment de Champagne que les soldats déchirèrent, et deux dans le régiment du roi, dont on n'en a retrouvé qu'un. On n'en porte que 5 à V. M. Il y a eu 10 pièces de canon prises, que j'ai envoyées à Mons. M. de Bagnols a des états des prisonniers, qui se montent à 1300 et tant, et dont la plupart sont extrêmement blessés, sans compter les officiers dont on enverra incessamment la liste à Votre Majesté.

LETTRE DE FÉNELON A LOUIS XIV[1].

(1693 ?).

La personne, sire, qui prend la liberté de vous écrire cette lettre, n'a aucun intérêt en ce monde. Elle ne l'écrit ni par chagrin, ni par ambition, ni par envie de se mêler des grandes affaires. Elle vous aime sans être

[1] Cette lettre fut remise au roi par le duc de Beauvilliers.

connue de vous ; elle regarde Dieu en votre personne. Avec toute votre puissance vous ne pouvez lui donner aucun bien qu'elle désire, et il n'y a aucun mal qu'elle ne souffrit de bon cœur pour vous faire connoître les vérités nécessaires à votre salut. Si elle vous parle fortement, n'en soyez pas étonné, c'est que la vérité est libre et forte. Vous n'êtes guère accoutumé à l'entendre. Les gens accoutumés à être flattés prennent aisément pour chagrin, pour âpreté et pour excès, ce qui n'est que la vérité toute pure. C'est la trahir, que de ne vous la montrer pas dans toute son étendue. Dieu est témoin que la personne qui vous parle le fait avec un cœur plein de zèle, de respect, de fidélité et d'attendrissement sur tout ce qui regarde votre véritable intérêt.

Vous êtes né, sire, avec un cœur droit et équitable ; mais ceux qui vous ont élevé ne vous ont donné pour science de gouverner que la défiance, la jalousie, l'éloignement de la vertu, la crainte de tout mérite éclatant, le goût des hommes souples et rampans, la hauteur et l'attention à votre seul intérêt.

Depuis environ trente ans, vos principaux ministres ont ébranlé et renversé toutes les anciennes maximes de l'État, pour faire monter jusqu'au comble votre autorité, qui étoit devenue la leur parce qu'elle étoit dans leurs mains. On n'a plus parlé de l'État ni des règles ; on n'a parlé que du roi et de son bon plaisir. On a poussé vos revenus et vos dépenses à l'infini. On vous a élevé jusqu'au ciel pour avoir effacé, disoit-on, la grandeur de tous vos prédécesseurs ensemble, c'est-à-dire pour avoir appauvri la France entière, afin d'introduire à la Cour un luxe monstrueux et incurable. Ils ont voulu vous élever sur les ruines de toutes les conditions de l'État, comme si vous pouviez être grand en ruinant tous vos sujets sur qui votre grandeur est fondée. Il est vrai que vous avez été jaloux de l'autorité, peut-être même trop dans les choses extérieures ;

mais pour le fond chaque ministre a été le maître dans l'étendue de son administration. Vous avez cru gouverner, parce que vous avez réglé les limites entre ceux qui gouvernoient. Ils ont bien montré au public leur puissance, et on ne l'a que trop sentie. Ils ont été durs, hautains, injustes, violens, de mauvaise foi. Ils n'ont connu d'autre règle, ni pour l'administration du dedans de l'État, ni pour les négociations étrangères, que de menacer, que d'écraser, que d'anéantir tout ce qui leur résistoit. Ils ne vous ont parlé que pour écarter de vous tout mérite qui pouvoit leur faire ombrage. Ils vous ont accoutumé à recevoir sans cesse des louanges outrées qui vont jusqu'à l'idolâtrie, et que vous auriez dû, pour votre honneur, rejeter avec indignation. On a rendu votre nom odieux, et toute la nation françoise insupportable à tous nos voisins. On n'a conservé aucun ancien allié, parce qu'on n'a voulu que des esclaves. On a causé depuis plus de vingt ans des guerres sanglantes. Par exemple, sire, on fit entreprendre à Votre Majesté, en 1672, la guerre de Hollande, pour votre gloire et pour punir les Hollandois, qui avoient fait quelque raillerie, dans le chagrin où on les avoit mis en troublant les règles du commerce établies par le cardinal de Richelieu. Je cite en particulier cette guerre, parce qu'elle a été la source de toutes les autres. Elle n'a eu pour fondement qu'un motif de gloire et de vengeance, ce qui ne peut jamais rendre une guerre juste ; d'où il s'en suit que toutes les frontières que vous avez étendues par cette guerre sont injustement acquises dans l'origine. Il est vrai, sire, que les traités de paix subséquens semblent couvrir et réparer cette injustice, puisqu'ils vous ont donné les places conquises : mais une guerre injuste n'en est pas moins injuste pour être heureuse. Les traités de paix signés par les vaincus ne sont point signés librement. On signe le couteau sous la gorge ; on signe malgré soi pour éviter de plus grandes pertes ; on signe,

comme on donne sa bourse, quand il la faut donner ou mourir. Il faut donc, sire, remonter jusqu'à cette origine de la guerre de Hollande pour examiner devant Dieu toutes vos conquêtes.

Il est inutile de dire qu'elles étoient nécessaires à votre État : le bien d'autrui ne nous est jamais nécessaire. Ce qui nous est véritablement nécessaire, c'est d'observer une exacte justice. Il ne faut pas même prétendre que vous soyez en droit de retenir toujours certaines places, parce qu'elles servent à la sûreté de vos frontières. C'est à vous à chercher cette sûreté par de bonnes alliances, par votre modération, ou par les places que vous pouvez fortifier derrière ; mais enfin le besoin de veiller à notre sûreté ne nous donne jamais un titre de prendre la terre de notre voisin. Consultez là-dessus des gens instruits et droits ; ils vous diront que ce que j'avance est clair comme le jour.

En voilà assez, sire, pour reconnoître que vous avez passé votre vie entière hors du chemin de la vérité et de la justice, et par conséquent hors de celui de l'Évangile. Tant de troubles affreux qui ont désolé toute l'Europe depuis plus de vingt ans, tant de sang répandu, tant de scandales commis, tant de provinces saccagées, tant de villes et de villages mis en cendres, sont les funestes suites de cette guerre de 1672, entreprise pour votre gloire et pour la confusion des faiseurs de gazettes et de médailles de Hollande. Examinez, sans vous flatter, avec des gens de bien, si vous pouvez garder tout ce que vous possédez en conséquence des traités auxquels vous avez réduit vos ennemis par une guerre si mal fondée.

Elle est encore la vraie source de tous les maux que la France souffre. Depuis cette guerre vous avez toujours voulu donner la paix en maître, et imposer les conditions, au lieu de les régler avec équité et modération. Voilà ce qui fait que la paix n'a pu durer. Vos ennemis, honteusement accablés, n'ont songé qu'à se rele-

ver, et qu'à se réunir contre vous. Faut-il s'en étonner? Vous n'avez pas même demeuré dans les termes de cette paix que vous aviez donnée avec tant de hauteur. En pleine paix vous avez fait la guerre et des conquêtes prodigieuses. Vous avez établi une chambre des réunions pour être tout ensemble juge et partie : c'étoit ajouter l'insulte et la dérision à l'usurpation et à la violence. Vous avez cherché dans le traité de Westphalie des termes équivoques pour surprendre Strasbourg. Jamais aucun de vos ministres n'avoit osé depuis tant d'années alléguer ces termes dans aucune négociation, pour montrer que vous eussiez la moindre prétention sur cette ville. Une telle conduite a réuni et animé toute l'Europe contre vous. Ceux mêmes qui n'ont pas osé se déclarer ouvertement souhaitent du moins avec impatience votre affoiblissement et votre humiliation, comme la seule ressource pour la liberté et pour le repos de toutes les nations chrétiennes. Vous qui pouviez, sire, acquérir tant de gloire solide et paisible à être le père de vos sujets et l'arbitre de vos voisins, on vous a rendu l'ennemi commun de vos voisins, et on vous expose à passer pour un maître dur dans votre royaume.

Le plus étrange effet de ces mauvais conseils, est la durée de la ligue formée contre vous. Les alliés aiment mieux faire la guerre avec perte que de conclure la paix avec vous, parce qu'ils sont persuadés, sur leur propre expérience, que cette paix ne seroit point une paix véritable, que vous ne la tiendriez non plus que les autres, et que vous vous en serviriez pour accabler séparément sans peine chacun de vos voisins dès qu'ils se seroient désunis. Ainsi plus vous êtes victorieux, plus ils vous craignent et se réunissent pour éviter l'esclavage dont ils se croient menacés. Ne pouvant vous vaincre, ils prétendent du moins vous épuiser à la longue. Enfin, ils n'espèrent plus de sûreté avec vous qu'en vous mettant dans l'impuissance de leur

nuire. Mettez-vous, sire, un moment en leur place, et voyez ce que c'est que d'avoir préféré son avantage à la justice et à la bonne foi.

Ce pendant vos peuples, que vous devriez aimer comme vos enfans, et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée; les villes et la campagne se dépeuplent; tous les métiers languissent et ne nourrissent plus les ouvriers. Tout commerce est anéanti. Par conséquent, vous avez détruit la moitié des forces réelles du dedans de votre État, pour faire et pour défendre de vaines conquêtes au dehors. Au lieu de tirer de l'argent de ce pauvre peuple, il faudroit lui faire l'aumône et le nourrir. La France entière n'est plus qu'un grand hôpital désolé et sans provision. Les magistrats sont avilis et épuisés. La noblesse, dont tout le bien est en décret[1], ne vit que de lettres d'état[2]. Vous êtes importuné de la foule des gens qui demandent et qui murmurent. C'est vous-même, sire, qui vous êtes attiré tous ces embarras; car, tout le royaume ayant été ruiné, vous avez tout entre vos mains, et personne ne peut plus vivre que de vos dons. Voilà ce grand royaume si florissant sous un roi qu'on nous dépeint tous les jours comme les délices du peuple, et qui le seroit en effet si les conseils flatteurs ne l'avoient point empoisonné.

Le peuple même, il faut tout dire, qui vous a tant aimé, qui a eu tant de confiance en vous, commence à perdre l'amitié, la confiance, et même le respect. Vos victoires et vos conquêtes ne le réjouissent plus; il est plein d'aigreur et de désespoir. La sédition s'allume peu à peu de toutes parts. Ils croient que vous n'avez aucune pitié de leurs maux, que vous n'aimez que votre autorité et votre gloire. Si le roi, dit-on, avoit un

[1] Sous le coup d'une ordonnance de saisie.

[2] Lettres que le roi accordait pour suspendre le jugement et les poursuites contre une personne, qui, étant au service de l'État, ne pouvait vaquer à ses affaires.

cœur de père pour son peuple, ne mettroit-il pas plutôt sa gloire à leur donner du pain, et à les faire respirer après tant de maux, qu'à garder quelques places de la frontière qui causent la guerre? Quelle réponse à cela, sire? Les émotions populaires, qui étoient inconnues depuis si longtemps, deviennent fréquentes. Paris même, si près de vous, n'en est pas exempt. Les magistrats sont contraints de tolérer l'insolence des mutins et de faire couler sous main quelque monnoie pour les apaiser; ainsi on paie ceux qu'il faudroit punir. Vous êtes réduit à la honteuse et déplorable extrémité, ou de laisser la sédition impunie, et de l'accroître par cette impunité, ou de faire massacrer avec inhumanité des peuples que vous mettez au désespoir, en leur arrachant, par vos impôts pour cette guerre, le pain qu'ils tâchent de gagner à la sueur de leurs visages.

Mais, pendant qu'ils manquent de pain, vous manquez vous-même d'argent, et vous ne voulez pas voir l'extrémité où vous êtes réduit. Parce que vous avez toujours été heureux, vous ne pouvez vous imaginer que vous cessiez jamais de l'être. Vous craignez d'ouvrir les yeux; vous craignez qu'on ne vous les ouvre; vous craignez d'être réduit à rabattre quelque chose de votre gloire. Cette gloire, qui endurcit votre cœur, vous est plus chère que la justice, que votre propre repos, que la conservation de vos peuples qui périssent tous les jours des maladies causées par la famine, enfin que votre salut éternel incompatible avec cette idole de gloire.

Voilà, sire, l'état où vous êtes. Vous vivez comme ayant un bandeau fatal sur les yeux; vous vous flattez sur les succès journaliers qui ne décident rien, et vous n'envisagez point d'une vue générale le gros des affaires qui tombe insensiblement sans ressource. Pendant que vous prenez dans un rude combat, le champ de bataille et le canon de l'ennemi, pendant que vous

forcez les places, vous ne songez pas que vous combattez sur un terrain qui s'enfonce sous vos pieds, et que vous allez tomber malgré vos victoires.

Tout le monde le voit, et personne n'ose vous le faire voir. Vous le verrez peut-être trop tard. Le vrai courage consiste à ne se point flatter, et à prendre un parti ferme sur la nécessité. Vous ne prêtez volontiers l'oreille, Sire, qu'à ceux qui vous flattent de vaines espérances. Les gens que vous estimez les plus solides sont ceux que vous craignez et que vous évitez le plus. Il faudroit aller au devant de la vérité puisque vous êtes roi, presser les gens de vous la dire sans adoucissement, et encourager ceux qui sont trop timides. Tout au contraire, vous ne cherchez qu'à ne point approfondir; mais Dieu saura bien enfin lever le voile qui vous couvre les yeux, et vous montrer ce que vous évitez de voir. Il y a longtemps qu'il tient son bras levé sur vous : mais il est lent à frapper, parce qu'il a pitié d'un prince qui a été toute sa vie obsédé de flatteurs, et parce que d'ailleurs, vos ennemis sont aussi les siens. Mais il saura bien séparer sa cause juste d'avec la vôtre qui ne l'est pas, et vous humilier pour vous convertir; car vous ne serez chrétien que dans l'humiliation. Vous n'aimez point Dieu, vous ne le craignez même que d'une crainte d'esclave; c'est l'enfer et non pas Dieu que vous craignez. Votre religion ne consiste qu'en superstitions, en petites pratiques superficielles. Vous êtes comme les Juifs dont Dieu dit : *Pendant qu'ils m'honorent des lèvres, leur cœur est loin de moi.* Vous êtes scrupuleux sur des bagatelles, et endurci sur des maux terribles. Vous n'aimez que votre gloire et votre commodité. Vous rapportez tout à vous comme si vous étiez le Dieu de la terre, et que tout le reste n'eût été créé que pour vous être sacrifié. C'est, au contraire, vous que Dieu n'a mis au monde que pour votre peuple. Mais hélas ! vous ne comprenez point ces vérités. Comment les goûteriez-vous ? Vous ne

connoissez point Dieu, vous ne l'aimez point, vous ne le priez point du cœur, et vous ne faites rien pour le connoître.

Vous avez un archevêque[1] corrompu, scandaleux, incorrigible, faux, malin, artificieux, ennemi de toute vertu, et qui fait gémir tous les gens de bien. Vous vous en accommodez parce qu'il ne songe qu'à vous plaire par ses flatteries. Il y a plus de vingt ans qu'en prostituant son honneur, il jouit de votre confiance. Vous lui livrez les gens de bien, vous lui laissez tyranniser l'Église, et nul prélat vertueux n'est traité aussi bien que lui.

Pour votre confesseur [2], il n'est pas vicieux, mais il craint la solide vertu, et il n'aime que les gens profanes et relâchés: il est jaloux de son autorité que vous avez poussée au-delà de toutes les bornes. Jamais confesseurs des rois n'avoient fait seuls les évêques, et décidé de toutes les affaires de conscience. Vous êtes seul en France, sire, à ignorer qu'il ne sait rien, que son esprit est court et grossier, et qu'il ne laisse pas d'avoir son artifice avec cette grossièreté d'esprit. Les jésuites même le méprisent, et sont indignés de le voir si facile à l'ambition ridicule de sa famille. Vous avez fait d'un religieux un ministre d'État; il ne se connoît point en hommes, non plus qu'en autre chose. Il est la dupe de tous ceux qui le flattent et lui font de petits présens. Il ne doute ni n'hésite sur aucune question difficile. Un autre très-droit et très-éclairé n'oseroit décider seul. Pour lui, il ne craint que d'avoir à délibérer avec des gens qui sachent les règles. Il va toujours hardiment sans craindre de vous égarer; il penchera toujours au relâchement, et à vous entretenir dans l'ignorance. Du moins il ne penchera aux partis conformes aux règles, que quand il craindra de vous

[1] L'archevêque de Paris, Harlay de Chanvallon, mort en 1695.
[2] Le Père La Chaise.

scandaliser. Ainsi, c'est un aveugle qui en conduit un autre, et comme dit Jésus-Christ, *ils tomberont tous deux dans la fosse.*

Votre archevêque et votre confesseur vous ont jeté dans les difficultés de l'affaire de la régale, dans les mauvaises affaires de Rome ; ils vous ont laissé engager par M. de Louvois dans celle de Saint-Lazare, et vous auroient laissé mourir dans cette injustice, si M. de Louvois eût vécu plus que vous.

On avoit espéré, sire, que votre conseil vous tireroit de ce chemin si égaré ; mais votre conseil n'a ni force ni vigueur pour le bien. Du moins madame de Maintenon et M. le duc de Beauvilliers devoient-ils se servir de votre confiance en eux pour vous détromper ; mais leur foiblesse et leur timidité les déshonorent et scandalisent tout le monde. La France est aux abois ; qu'attendent-ils pour vous parler franchement ? que tout soit perdu ! Craignent-ils de vous déplaire ? Ils ne vous aiment donc pas ; car il faut être prêt à fâcher ceux qu'on aime plutôt que de les flatter ou de les trahir par son silence. A quoi sont-ils bons, s'ils ne vous montrent pas que vous devez restituer les pays qui ne sont pas à vous, préférer la vie de vos peuples à une fausse gloire, réparer les maux que vous avez faits à l'Église, et songer à devenir un vrai chrétien avant que la mort vous surprenne ? Je sais bien que, quand on parle avec cette liberté chrétienne, on court risque de perdre la faveur des rois. Mais votre faveur leur est-elle plus chère que votre salut ? Je sais bien aussi qu'on doit vous plaindre, vous consoler, vous soulager, vous parler avec zèle, douceur et respect ; mais enfin il faut dire la vérité. Malheur, malheur à eux s'ils ne la disent pas ; et malheur à vous si vous n'êtes pas digne de l'entendre ! Il est honteux qu'ils aient votre confiance sans fruit depuis tant de temps. C'est à eux à se retirer si vous êtes trop ombrageux, et si vous ne voulez que des flatteurs autour de vous. Vous demanderez peut-

être, sire, qu'est-ce qu'ils doivent vous dire ; le voici : ils doivent vous représenter qu'il faut vous humilier sous la puissante main de Dieu, si vous ne voulez qu'il vous humilie ; qu'il faut demander la paix et expier par cette honte toute la gloire dont vous avez fait votre idole ; qu'il faut rejeter les conseils injustes des politiques flatteurs; qu'enfin il faut rendre au plus tôt à vos ennemis, pour sauver l'État, des conquêtes que vous ne pouvez d'ailleurs retenir sans injustice. N'êtes-vous pas trop heureux dans vos malheurs, que Dieu fasse finir les prospérités qui vous ont aveuglé, et qu'il vous contraigne de faire des restitutions essentielles à votre salut, que vous n'auriez jamais pu vous résoudre à faire dans un état paisible et triomphant ? La personne qui vous dit ces vérités, sire, bien loin d'être contraire à vos intérêts, donneroit sa vie pour vous voir tel que Dieu vous veut, et elle ne cesse de prier pour vous [1].

---

[1] Il est curieux de comparer cette lettre avec celle que Fénelon écrivit en 1690 à Madame de Maintenon, au sujet de ses défauts (Œuvres de Fénelon, correspondance, V, 466, Paris, 1827, in-8°). Il y parle de *l'homme*, le roi, avec une sévérité extrême : ainsi il dit (p. 475) : « Comme le roi se conduit bien moins par des maximes suivies, que par l'impression des gens qui l'environnent et auxquels il confie son autorité, le capital est de ne perdre aucune occasion pour l'obséder par des gens sûrs, qui agissent de concert avec vous pour lui faire accomplir, dans leur vraie étendue, ses devoirs dont il n'a aucune idée. S'il est prévenu en faveur de ceux qui font tant de violences, tant d'injustices, tant de fautes grossières, il le seroit bientôt encore plus en faveur de ceux qui suivroient les règles et qui l'animeroient au bien..... »

SPLENDOR REI NAVALIS.

(SPLENDEUR DE LA MARINE.)

DESTRUCTION DE LA FLOTTE DE SMYRNE.

28 juin 1693.

MERCURE GALANT (août 1693, page 198).

Tourville, parti de Brest, le 26 mai, avec 64 vaisseaux de ligne [1], à l'insu de l'ennemi, se dirigea vers l'entrée de la Méditerranée, pour capturer ou détruire la flotte de Smyrne, c'est-à-dire la grande flotte marchande composée de tous les bâtiments de commerce anglais, hollandais, flamands et hambourgeois, au nombre de 130, partant de Spithead pour aller à Cadix et à Smyrne, sous la protection d'une flotte anglo-hollandaise, qui l'accompagna pendant la traversée du golfe de Gascogne et qui lui laissa, une fois arrivée sur les côtes d'Espagne, une escorte de 27 vaisseaux de guerre commandés par l'amiral anglais Rooke.

Après avoir doublé le cap Saint-Vincent, le maréchal de Tourville mouilla à Lagos sur la côte des Algarves, en Portugal, le 4 juin, et attendit l'arrivée de la flotte ennemie, qui tomba en son pouvoir le 28 juin. Les alliés perdirent 88 navires et plus de 40 millions de livres de ce temps [2]. Tourville avait pris sa revanche de la Hogue. Aussi, en souvenir de cette grande victoire, Louis XIV fit frapper une médaille à *la Splendeur de la puissance navale de la France*, où l'on voyait la France, le trident à la main, assise sur le char de Neptune.

Devant Cadix, à bord de l'amiral, le 3 juillet.

Le 26 juin, notre armée étant mouillée dans la rade de Lagos, où elle se rafraîchissoit depuis le 4, sur les trois ou quatre heures du soir, on aperçut de nos vais-

[1] Avec les 22 vaisseaux de ligne et les 30 galères de Toulon, qui formaient la flotte du comte d'Estrées, on voit que la France, après la Hogue, a encore 88 vaisseaux et 30 galères à la mer. Cette énorme force navale prouve combien est fausse cette opinion traditionnelle que la marine française a été détruite à la Hogue.

[2] Au moins 150 millions de francs d'aujourd'hui.

seaux de garde qui forçoient de voiles pour revenir à nous, et tiroient de temps en temps des coups de canon. C'étoit le signal pour avertir que l'on découvroit les ennemis. Ces vaisseaux revenoient du côté du cap de Saint-Vincent, par où, selon l'apparence, la flotte marchande que nous attendions, devoit venir, en faisant route depuis l'Angleterre jusqu'au détroit de Gibraltar. Peu de temps après, on découvrit un autre de nos chasseurs qui venoit du même côté, en faisant le même signal que le premier, et après celui-là un troisième : car, nous avions toujours 20 navires en garde, la plupart de ce côté, jugeant bien que la flotte ne pouvoit manquer de passer par là, à moins qu'elle n'eût eu avis que notre armée l'y attendoit. Comme nos chasseurs avoient un vent favorable et fort frais, ils furent bientôt à nous et rapportèrent à M. le maréchal que, dès sept heures du matin, ils avoient découvert environ 120 ou 140 voiles à 15 lieues au-delà du cap, qui venoient à nous vent arrière, en ordre de marche sur trois colonnes ; mais qu'ils ne les avoient pas reconnus d'assez près pour distinguer si c'étoit la flotte marchande ou l'armée ennemie, et qu'encore qu'un navire de chasse eût approché des nôtres jusques à se canonner, ils n'avoient pu reconnoître si c'étoit un navire plus gros que les autres qui portoit pavillon d'amiral anglois, qui est un yack au grand mât, autant qu'ils l'avoient distingué d'environ 4 ou 5 lieues de distance, avec une petite bruine, sans laquelle ils l'auroient reconnu parfaitement. M. le maréchal renvoya ces mêmes navires du côté d'où ils venoient, avec ordre de tâcher à reconnoître sûrement, pour l'en avertir, et, en même temps, il fit signal à toute l'armée de lever l'ancre pour se mettre en état de n'être point surpris, en cas que ce fût l'armée ennemie. Sur les sept heures du soir, on tira le coup de partance, et toute l'armée mit à la voile avec un fort bon vent. Nous allâmes vent arrière toute la nuit, et le lendemain, 27 du mois, nous nous trou-

vâmes bien à 12 lieues de Lagos, dans un parage à pouvoir les éviter, si c'étoit une armée plus forte que nous, et revirer si c'étoit la flotte marchande.

Les navires de la chasse avoient ordre, s'ils reconnaissoient la flotte marchande, de tirer seulement des coups de canon de temps en temps, qui est le signal ordinaire de la nuit; mais, si c'étoit l'armée, de mettre quantité de fanaux au bout des vergues et dans les endroits les plus apparens de leurs vaisseaux. Nous entendions tirer des coups de canon de divers endroits, toute la nuit, sans voir de feux, et cela nous fit présumer que c'étoit ce que nous souhaitions. Sur les sept heures du matin, nous entendîmes, du côté de Lagos, un navire qui sauta avec un fort grand bruit, et peu de temps après, on en vit la fumée à travers une bruine que le soleil dissipa bientôt. On entendit la même chose quatre ou cinq fois tout de suite, et lorsque la bruine fut tout à fait dissipée, l'on vit le long de la côte de grosses fumées et même le feu des navires qui brûloient.

Nous n'étions pas encore certains si ce spectacle étoit pour ou contre nous, et ce fut M. le chevalier de Sainte-Maure qui envoya sa chaloupe à l'amiral, sur les deux heures après-midi, avec un officier, qui assura M. le maréchal que c'étoit la flotte marchande, dont il avoit déjà pris deux bâtimens de charge, qu'il avoit brûlés sur-le-champ, ne pouvant les emmener à cause qu'il se trouvoit seul, et que les navires d'escorte, qui étoient nombreux, le serroient de près autant que le vent le permettoit; mais, depuis huit heures du matin, nous n'avions presque point de vent, et près de terre il y avoit calme tout plat. Sur les trois heures après-midi, le vent reprit, et M. de Sainte-Maure vint lui-même, amenant les deux capitaines des deux navires qu'il avoit brûlés, l'un, hollandois, chargé de toiles valant 600,000 livres, et l'autre, anglois, chargé de draps valant 40,000 écus. Nous sûmes alors seulement qu'il y

avoit 130 voiles, et que l'escorte étoit de 27 navires de ligne, le moindre de 50 canons, un amiral de 80 canons, un vice-amiral et un contre-amiral d'environ 70. Sur cette assurance, le commandant fit signal à toute l'armée, et força de voiles lui-même pour aller à eux; mais comme nous étions sous le vent, et qu'il falloit louvoyer pour les joindre, il n'y eut que nos meilleurs voiliers qui joignirent l'arrière-garde à l'entrée de la nuit; et, après les avoir canonnés pendant une bonne heure, ils mirent entre deux feux deux navires hollandois, qui furent obligés d'amener le pavillon, et se rendirent, l'un à M. de Gabaret, notre amiral bleu, et l'autre à M. de Panetier, son vice-amiral. Ils sont tous deux bâtis de cette année, et portent chacun 64 canons, quoiqu'ils soient percés pour soixante-et-huit.

Toute la nuit chacun fit de son mieux pour gagner le vent, et toute l'armée courut une grande bordée au large, sachant qu'ils étoient entre la terre et nous, afin qu'en revirant de bord pour courir notre bordée à terre, nous puissions dédoubler. Nos navires les plus légers qui se trouvèrent au vent firent si bien, qu'ils enfermèrent presque la moitié de la flotte entre la terre et nous, dont il ne s'en sauva pas un seul; et, le lendemain 28, lorsque le jour parut, on voyoit notre armée qui formoit un demi-cercle fort spacieux, dans lequel tous ceux qui y furent enveloppés furent pris ou brûlés. Notre amiral[1] étoit au milieu du demi-cercle, et, pour le moins, à 15 lieues de la terre, dont il s'approchoit toujours; et, à toute heure, on voyoit sauter des navires, tantôt sur la côte et tantôt au large, selon qu'ils étoient pressés par un autre; si bien que, dans le temps que nous approchâmes de la terre de 4 ou 5 lieues, nous en vîmes brûler environ 20 autres. Outre cela, on amena plusieurs flûtes à l'amiral, à mesure qu'on les prenoit, dont la plupart étoient chargées de mâts

[1] Le vaisseau amiral sur lequel était l'auteur de la relation.

du Nord, de cordages et d'autres bois propres à la construction.

Sur les quatre ou cinq heures du soir, M. de Gabaret amena à l'amiral un capitaine du navire qu'il avoit pris le jour précédent, qui nous dit que dès qu'ils nous aperçurent de loin, ils nous prirent pour M. le comte d'Estrées, et qu'ils n'avoient point tâché de l'éviter, le croyant moins fort qu'eux. Nos navires, qui étoient tous dispersés, revenoient peu à peu rendre compte au général, et la plupart amenoient avec eux des prises. Il en revint un, entre autres, qui avoit pris un gros bâtiment hollandois, de ceux qu'ils appellent pinasses, qui portent jusqu'à 58 canons, et sur lesquels ils mettent leurs plus chères marchandises. Celle-là étoit chargée de draps d'Angleterre, d'étain et même de quelque argent monnoyé. On y trouva aussi des montres d'or et d'argent ; il y en avoit 33 dans une boîte, la plupart d'or, très-bien travaillées, et d'autres peintes en émail fort délicatement. Ce bâtiment est estimé un million et demi.

Les navires qui s'étoient trouvés plus avant et plus loin de nous, revirèrent à leur tour, et apprirent à M. le maréchal que les vaisseaux ennemis, qui n'avoient pu doubler, avoient gagné le large au nombre de plus de 50, où il pouvoit y avoir 15 navires de guerre. Sur cet avis, on fit mettre le signal pour rallier l'armée qui étoit encore fort écartée, et, après avoir détaché 3 ou 4 navires pour achever de nettoyer la côte et brûler tous les vaisseaux ennemis qui s'y rencontroient, s'ils ne pouvoient pas les emmener, on fit route du côté de Cadix, pour en fermer le passage aux débris de la flotte, sachant que la plupart de ces marchandises étoit destinée pour cette ville-là.

Nous avions encore un vent favorable, et toute l'armée fit vent arrière en ordre de marche sur six colonnes, en faisant pour le moins deux lieues par heure. Nous courûmes toute la nuit à l'Est, et le lendemain 29,

dès que le jour parut, on découvrit de nos hunes des navires qui faisoient face vers Cadix, mais si loin devant nous, qu'il n'y avoit pas d'apparence de les joindre avant qu'ils se fussent rendus dans la rade ; et en approchant de Cadix nous vîmes environ 9 ou 10 navires qui entrèrent à notre vue, et quelques autres dans la rivière de Guadalquivir, entre lesquels une flûte hollandoise fut prise par ceux de nos corvettes qui lui gagnèrent vent, tout à fait à l'embouchure de la rivière.

Nous mouillâmes environ sur le midi à la vue de Cadix, dans un fort bon fond, et comme il paroissoit environ 30 navires dans la rade, qui est assez découverte, on faisoit disposer les brûlots et les galiotes à bombes pour les aller brûler, et armer les chaloupes pour les soutenir, lorsque nous entendîmes tirer un coup de la citadelle, qui apparemment donna l'alarme si chaudement, que tous les navires mirent à la voile avec précipitation pour se jeter dans le port, qui est fort enfoncé et couvert de très-bonnes batteries, en sorte que, dans une petite heure, il n'en parut plus aucun.

Cependant en arrivant, nos coureurs, qui étoient un peu devant nous, avoient coupé chemin à deux gros navires marchands, dont l'un fut canonné fort longtemps, et s'alla jeter en plein sous une forteresse qui est attenante aux murailles, plus avant sous les murailles et le canon de la ville, où ils mouillèrent tous deux, et où tous deux, malgré le canon du fort et de la ville, furent brûlés à l'entrée de la nuit par deux des nôtres qui avoient été commandés pour cet effet. Un des deux étoit une pinasse angloise de 50 canons, qui étoit chargée très-richement, comme les prisonniers nous ont dit que ces bâtimens-là le sont ordinairement. Nous trouvâmes là un marchand de Saint-Malo, qui nous apprit qu'un peu avant notre arrivée, il étoit entré 14 navires marchands ennemis, qui étoient alors dans la Pontal, qui est le port, où il étoit bien difficile de les

insulter, à moins que de bombarder la ville, ce qui ruineroit quantité de marchands françois qui y ont de fort riches magasins.

Cependant notre armée se rassembloit peu à peu, et la plupart avec des prises plus ou moins riches, en sorte que nous comptions déjà 27 bâtimens de pris, parmi lesquels il n'y avoit que 2 navires de guerre, et en tout 45 de brûlés. Le seul capitaine Jean-Bart en a brûlé ou pris 6, le moindre étant de 24 canons, et plusieurs de 46 à 50, et on compte que la perte des ennemis dans cette occasion va bien à 12 millions d'écus.

On a détaché l'escadre blanche et bleue, qui est de 23 navires, pour aller croiser sur le détroit de Gibraltar, où l'on croyoit que ce qui restoit de la flotte pourroit entrer; mais depuis cela il nous est venu une corvette de Lisbonne, qui nous a appris qu'ils étoient entrés dans la rivière de Lisbonne, il y a deux jours, au nombre de 55, où il n'y avoit que 15 navires de guerre.

Le 1er et 2 de juillet, on a travaillé à mettre les prisonniers à terre, et à choisir les moindres équipages pour conduire les prises à Toulon, où l'on va les envoyer au premier jour, sous la conduite d'un navire de guerre.

Aujourd'hui 3 de ce mois, la nouvelle nous est venue par Cadix, qu'on avoit vu l'armée de M. le comte d'Estrées sur le cap de Gate, sur la côte d'Espagne, à 60 lieues d'ici ou environ. Cela nous fait espérer que nous le joindrons bientôt.

Depuis cette relation, continue le *Mercure*, on a appris que M. le chevalier de Coëtlogon avoit brûlé ou coulé à fond, à la rade de Gibraltar, 5 navires anglois qui faisoient partie de la flotte de Smyrne, avec deux autres bâtimens, et qu'il en avoit pris 9 autres chargés pour le compte des ennemis. J'espère vous donner le détail de ce qui s'est passé en cette action, avec la même exactitude que vous aurez remarquée dans celui que vous venez de lire. Cependant je ne dois pas oublier

ici ce que j'ai lu dans des lettres de Hollande, sur la fidélité desquelles on peut compter. Elles portent que la charge des vaisseaux brûlés à Gibraltar, appartenant aux Anglois, revenoit à 6 millions. Toutes ces pertes ont des conséquences pour les Anglois qu'il seroit difficile de bien faire connoître, tant elles sont importantes. Il y avoit deux ans que la flotte n'avoit été à Smyrne[1]; ainsi il étoit absolument nécessaire qu'elle fît un heureux voyage. Vingt mille ouvriers anglois n'attendant que les soies qu'elle rapporte au retour pour travailler, aspiroient après son arrivée; et comme ce mauvais succès trompe leur attente, non-seulement toute l'Angleterre perd le fruit de ce travail pour une autre année, et peut-être pour jusqu'à la fin de la guerre, mais le prince d'Orange[2] recevra de moins 4 millions de la douane, ce qui est appelé *la Romaine* en Angleterre. Ainsi voilà un enchaînement de pertes qui va jusqu'à l'infini, car l'armement avoit beaucoup coûté, et ne rapportera rien. Quoique tous les vaisseaux n'aient pas été pris ou brûlés, comme aucun n'a passé au Levant, les Anglois et les Hollandois n'en sont guères mieux dans leurs affaires à cet égard, que s'il n'en étoit point échappé, et les marchandises qui leur reviendront leur seront inutiles et superflues, parce que, ayant été destinées pour le commerce[3], on n'en a aucun besoin.

Enfin, quoique les Hollandois, en perdant plus que les Anglois, se puissent mieux tirer d'affaire, à cause que leur commerce est plus grand, les lettres de Hollande ne laissent pas de porter que depuis l'établisse-

[1] La piraterie s'opposait, dans la Méditerranée, à la navigation isolée, telle qu'elle se fait aujourd'hui. Les navires se réunissaient en flotte et, en temps de guerre, ne marchaient qu'escortés de vaisseaux de guerre; en temps de paix, elles se défendaient contre les pirates avec leurs canons, dont les bâtiments de commerce étaient armés comme les navires de guerre eux-mêmes. Un bâtiment isolé et mal armé courait le risque presque certain d'être capturé.

[2] Guillaume III.

[3] Pour l'exportation.

ment de la République elle n'a point fait de plus grande perte et qui lui ait été plus sensible. Aussi le prince d'Orange fut-il tellement pénétré de cette nouvelle en l'apprenant, que ne pouvant dissimuler son chagrin, comme il a toujours fait lorsqu'il lui est arrivé quelque malheur, il s'échappa dans sa colère jusques à battre quelques-uns de ses domestiques qui étoient autour de lui.

BATAILLE DE NERWINDE.

29 juillet 1693.

« Artagnan, major des Gardes, dit le marquis de Dangeau[1], est arrivé ici avant le lever du roi; il a rendu compte à S. M. d'un grand combat que nous avons donné et gagné en Flandre, mercredi 29 du mois passé. M. de Luxembourg n'écrit que quatre mots au roi dans un méchant morceau de papier; voici à peu près sa lettre : « Artagnan, qui a vu aussi bien que personne l'action qui s'est passée aujourd'hui en rendra un bon compte à V. M. Vos ennemis y ont fait des merveilles, mais nos troupes y ont encore mieux fait qu'eux. Je ne saurois assez les louer en général et en particulier. Pour moi, sire, je n'ai d'autre mérite que celui d'avoir exécuté les ordres que vous m'aviez donnés de prendre Huy et de donner bataille au prince d'Orange. »

Louis XIV répondit à son heureux général par la lettre suivante :

« A Marly, le 2 août 1693.

« Mon cousin, Artagnan m'a rendu votre billet et un très-bon compte de ce qui s'est passé à la bataille que vous avez gagnée. Il y a plaisir d'ordonner quand on obéit comme vous faites dans des choses d'aussi grande conséquence. Ma joie ne sauroit être parfaite, ayant perdu autant de gens que nous avons fait. J'attends le détail avec impatience, et ce que vous croyez pouvoir entreprendre après un aussi grand événement. Il n'y a rien de plus glorieux pour la

[1] *Journal*, samedi 1er août à Marly.

nation et pour vous que ce qui s'est passé. Je crains seulement que la perte soit grande et qu'elle vous empêche d'exécuter ce que nous voudrions. Profitons de notre avantage, si nous pouvons, et faisons voir en tout la supériorité que nous avons sur tant d'ennemis assemblés contre nous.

» Je m'assure que vous n'aurez pas manqué d'avancer si vous avez pu, pour faire connoître à tout le monde le gain entier du combat, pour ôter au prince d'Orange sa réputation, qu'il voudra par quelque subtil discours soutenir, et pour profiter de la terreur qu'une aussi grande action et aussi fâcheuse pour les ennemis, doit avoir mis dans les troupes et dans le pays. Au surplus, j'attends de vos nouvelles devant que de parler sur ce qu'on pourroit faire. Je renverrai d'Artagnan, quand je saurai vos pensées et le véritable état des choses. »

I.

Gazette de France.

Aussitôt après la prise de la ville et du château de Huy, le maréchal duc de Luxembourg alla reconnoître les retranchemens que les ennemis avoient faits devant Liége ; et ayant appris que l'armée des alliés étoit retournée camper entre la petite rivière de Geette et le ruisseau de Lande-Fermé, et que sur le bruit de sa marche elle s'étoit affoiblie de 10 bataillons pour les joindre aux autres troupes qui étoient déjà dans cette ville, il prit la résolution de les aller attaquer, suivant l'ordre qu'il avoit reçu du roi, de les chercher pour les combattre.

Pour mieux couvrir son dessein, il commanda aux troupes de faire une fort grande quantité de fascines, comme s'il eût résolu de marcher à Liége. Il avoit projeté de partir dès le soir du 27 juillet ; mais une grosse pluie qui dura tout le jour, et fort avant dans la nuit, l'obligea de différer jusqu'au lendemain.

En effet, le 28, l'armée partit sur les cinq heures du matin du camp de Hellich, éloigné de 7 lieues de celui des ennemis, et marchant sur quatre colonnes, l'infanterie au milieu et la cavalerie sur les ailes, alla passer

le Jarr, partie à sa source, partie au-dessous, entre le village de Borchworm et celui de Latine.

Le maréchal duc de Luxembourg avoit pris d'abord la tête de l'aile gauche, qui dans cette marche faisoit la colonne de la droite. En arrivant au moulin de Warem, il apprit par ses partis que les ennemis étoient encore dans leur même camp. Il fit faire halte pour donner le temps à toute cette colonne de passer le défilé du Jarr ; et laissant le soin au maréchal de Joyeuse de la conduire, il se porta à la tête de l'aile droite, conduite par le maréchal duc de Villeroi, déjà arrivé entre Lens-les-Béguines et Avernas.

Pendant que l'infanterie passoit le Jarr, conduite par le prince de Conty, par le sieur de Rubentel et par le duc de Berwick, lieutenans généraux, sur plusieurs ponts qu'ils avoient fait faire, le duc de Luxembourg s'avança à la tête de la maison du roi, suivi du reste de la colonne, et se hâta d'arriver à la vue des ennemis, à dessein ou de les contenir dans leur camp, ou de charger leur arrière-garde, s'ils prenoient le parti de repasser la rivière. Il arriva sur les quatre heures après midi à la hauteur du village de Raucoux, et jeta d'abord dans les villages de Sainte-Gertrude et de Haute-Winde 2 régimens de dragons, qu'il fit relever ensuite par des bataillons du détachement destiné pour aller aux lignes sous la conduite du comte de Montchevreuil, lieutenant général, et qui ce jour-là devant camper séparément à la gauche de l'armée, se trouva plus avancé que le reste de l'infanterie.

Lorsque cette tête parut, les généraux des alliés, toujours persuadés que le duc de Luxembourg en vouloit à Liége, ne purent croire que ce fût l'armée du roi qui venoit à eux, et s'imaginèrent que ce n'étoit qu'un détachement que ce maréchal avoit envoyé pour leur cacher sa marche. Mais le prince d'Orange et l'électeur de Bavière étant montés à cheval et ayant bientôt reconnu la vérité, ils firent mettre prompte-

ment leurs troupes en bataille, à la tête de leur camp.

Le maréchal de Joyeuse arriva sur les six heures, avec l'aile gauche; et l'infanterie, que le prince de Conty avoit fait marcher depuis le passage du Jarr sur quatre colonnes pour faire plus de diligence, arriva aussi sur les huit heures avec une grande partie de l'artillerie.

Comme il étoit trop tard pour engager le combat, le duc de Luxembourg se contenta de faire la disposition de ses troupes. Pour cet effet il fit occuper à sa droite le village de Lande-Fermé par le marquis de Créqui, maréchal de camp, avec les brigades de Bourbonnois et de Lyonnois, auxquelles le marquis de Feuquières, lieutenant général, joignit celle de Maulévrier. Il posta avec ces brigades, et entre ce village et celui de Sainte-Gertrude, celles de Navarre, d'Anjou et d'Artois conduites par le comte de Solre, maréchal de camp, avec les dragons de Caylus et de Fimarcon, et les deux régimens d'Asfeld.

On fit marcher à la gauche le sieur de Rubentel et le duc de Berwick, lieutenans généraux, et le baron de Bressey et mylord Lucan, maréchaux de camp, avec les brigades de Piémont, du Roi, de Crussol, d'Orléans et de Reynold, qui se joignirent à celles de Salis et d'Arbouville, que le comte de Montchevreuil avoit déjà postées dans le village de Haute-Winde.

Entre ces deux villages ainsi occupés par l'infanterie, le duc de Luxembourg fit former une ligne de cavalerie composée de 7 escadrons de la maison du roi, du régiment du mestre de camp général, du régiment Dauphin-Étranger et de celui de Bourbon, ayant à leur tête le maréchal duc de Villeroi à la droite, avec le sieur Rozen, lieutenant général, et le duc de Roquelaure, maréchal de camp; et à la gauche, le maréchal de Joyeuse, le duc de Bourbon, lieutenant général, et le comte de Marsin, maréchal de camp.

Il forma une deuxième ligne composée de la brigade

des Gardes françoises et suisses, et de celle de Guiche, commandée par le prince de Conty. Il en fit une troisième du reste de la maison du roi, de la brigade de Bolen, de celle des carabiniers et du régiment de Praslin, qui restoit de la brigade du mestre de camp. Le marquis de Feuquières et le sieur de Busca, lieutenans généraux, le duc d'Elbeuf et le comte de Nassau, maréchaux de camp, étoient à la tête de cette ligne.

Il y en avoit ensuite une quatrième d'infanterie, composée des brigades de Vermandois, de Zurbek, de Zurlauben, de Nice, de Royal-Roussillon et de la Sarre ; le reste de la cavalerie, à la tête de laquelle étoit le sieur de Vatteville, lieutenant général, formoit encore plusieurs lignes, selon que le terrain pouvoit le permettre. Toute la disposition de la cavalerie fut faite, conformément aux ordres du maréchal de Luxembourg, par M. le duc de Chartres qui la commandoit.

Le chevalier de Bezons, maréchal de camp, avec la réserve, fut posté derrière le village de Haute-Winde, et les sieurs de Ximénès et de Pracontal, avec quelques brigades de cavalerie, tirées de la droite et de la gauche, furent placés au même endroit.

L'armée passa la nuit dans cet ordre de bataille ; et ce pendant les ennemis travaillèrent avec toute la diligence possible à se fortifier [1].

Le 29, à la pointe du jour, on découvrit leur armée en bataille : avant leur droite du côté des villages de Laer et de Nerwinde, qu'ils avoient retranchés, et où ils avoient jeté beaucoup d'infanterie. Leur gauche s'étendoit jusqu'au ruisseau de Landen, et se replioit le long

[1] Le village de Nerwinde et tout le camp furent couverts par un retranchement qui les rendait impraticables à la cavalerie. Aussi, « M. de Luxembourg ayant reconnu la situation, fut bien fâché du grand travail que l'ennemi avoit fait en une nuit contre toutes sortes d'apparence et d'usage; il vit pourtant que les choses étoient trop avancées pour s'en pouvoir dédire, et qu'il seroit honteux aux armées du roi de se retirer sans rien faire. » *(Relation de M. d'Artagnan*, publiée dans le journal de Dangeau.)

de ce ruisseau, en descendant du côté de Lewe. Ils avoient tiré devant eux un grand retranchement, en suivant les hauteurs depuis le village de Bas-Landen jusqu'à Nerwinde.

Derrière ce retranchement, bordé de 80 pièces de canon, étoit leur infanterie, soutenue de deux lignes de cavalerie. Ils avoient de plus à leur droite, depuis leur retranchement jusqu'à la Geette, trois autres lignes de cavalerie qui faisoient face aux villages de Laer et de Nerwinde.

Sur les quatre heures et demie du matin, le canon commença à tirer de part et d'autre, et ne discontinua plus jusqu'à la fin du combat.

Le maréchal duc de Luxembourg ayant reconnu la disposition de l'armée des ennemis, jugea qu'avant toutes choses, il falloit se rendre maître des villages de Laer et de Nerwinde, et que de là dépendoit tout le succès de la bataille. Il fit donc attaquer à huit heures ce dernier village.

Le sieur de Rubentel conduisoit la droite de cette attaque avec les brigades de Crussol et du roi : le comte de Montchevreuil, celle de la gauche avec les brigades de Salis et d'Arbouville ; et le duc de Berwick, celle du milieu avec les brigades de Piémont et d'Orléans : ces trois lieutenans généraux ayant sous eux le baron de Bressey et mylord Lucan, maréchaux de camp ; le sieur Reynold eut ordre en même temps de se rendre maître du village de Laer, avec sa brigade et avec le régiment colonel de dragons : les sieurs de Ximénès et de Pracontal, avec l'aile gauche de la seconde ligne, et le chevalier de Bezons, avec la réserve, ayant été commandés pour le soutenir.

Le village de Nerwinde fut emporté avec beaucoup de vigueur ; mais les ennemis étant revenus avec des troupes nouvelles, le regagnèrent après un long et sanglant combat. Toutefois, ils n'y demeurèrent pas longtemps, sans être attaqués par la brigade de Guiche, à la

tête de laquelle le duc de Bourbon s'étôit mis. Il reprit le village, repoussa les ennemis jusqu'à la plaine, où étoit leur canon; mais le prince d'Orange envoyant incessamment de nouveaux détachemens, et faisant les derniers efforts pour reprendre ce poste, qui lui étoit si important, on fut encore obligé de se retirer jusqu'aux dernières haies du village; et la même chose arriva aux troupes qui avoient occupé celui de Laer.

Dans le temps qu'on tenoit encore ces deux postes; le sieur de Pracontal, avec la brigade de Montrevel, et le chevalier de Bezons, avec la réserve, avoient trouvé moyen de pénétrer jusque dans la plaine, et d'y battre même une ligne des ennemis; mais ne pouvant être soutenues assez promptement à cause des défilés, ces troupes furent obligées, après quelques charges, de revenir à leur premier poste.

Pendant que ces choses se passoient à la gauche, le prince de Conty avoit fait occuper les haies qui étoient au-devant du village de Lande-Fermé, par les brigades qui avoient passé la nuit de ce côté-là. Ensuite, on voulut aller plus avant: et les 4 régimens de dragons qu'on avoit fait passer de l'autre côté du ruisseau de Landen poussèrent les ennemis jusques au flanc de leur retranchement.

Le marquis de Créqui, voyant le combat engagé, fit soutenir ces dragons, le ruisseau entre deux, par les brigades de Navarre, de Bourbonnois, de Lyonnois, d'Anjou et d'Artois; et le prince de Conty, qui étoit au centre de la ligne, s'étant transporté à cette attaque dans l'instant qu'elle commença, les ennemis furent chassés de poste en poste, et on se rendit maître d'une partie de leurs retranchemens. Mais le duc de Luxembourg, le maréchal de Villeroi et le prince de Conty ayant reconnu le terrain, et trouvé en cet endroit une ravine qu'il étoit impossible à la cavalerie de traverser, ils jugèrent à propos de ne pas pousser plus loin cette

attaque, et se contentèrent de conserver les postes qu'on avoit pris.

Le maréchal de Luxembourg, retournant à la gauche, prit en passant la brigade des Gardes, et la mena au village de Nerwinde, où il résolut de faire un dernier effort. Le prince de Conty se mit à la tête de cette brigade, et pendant que celles de Zurbek et de Zurlauben rentroient par la gauche du village, il le força par la droite, en chassa entièrement les ennemis, et s'y maintint malgré les efforts qu'ils firent pour y rentrer. Les 5 brigades de Piémont, du Roi, de Crussol, de Guiche et d'Orléans s'étant ralliées en même temps, entrèrent aussi dans le village.

Dans ce moment le maréchal de Luxembourg alla reconnoître le retranchement des ennemis, à la droite du village. Il y trouva une barrière, où il ne pouvoit passer de front que deux cavaliers : et le maréchal de Villeroi s'étant chargé d'y faire passer la cavalerie qui étoit sous ses ordres, le duc de Luxembourg se porta à la gauche, pour y chercher encore d'autres passages.

Le maréchal de Villeroi fit avancer avec toute la diligence possible 5 escadrons de la maison du roi, qui, défilant par leur gauche et marchant par colonne renversée, entrèrent dans le retranchement, les chevau-légers les premiers, puis les gendarmes et ensuite trois escadrons des gardes du corps.

Les ennemis étoient si proches, que cinq escadrons trouvèrent à peine du terrain pour se former en s'étendant un peu sur la gauche. Comme ils virent cependant que les ennemis commençoient à s'ébranler pour venir à eux, ils les chargèrent brusquement et enfoncèrent tout ce qui leur étoit opposé ; mais se trouvant ensuite accablés par toute la ligne des ennemis, qui les débordoit, ils furent obligés de venir se rallier sous le feu de l'infanterie.

Ce fut dans cette occasion que M. le duc de Chartres, qui avoit chargé à leur tête, fut enveloppé par les

ennemis, dont il se débarrassa avec beaucoup de valeur, ayant eu plusieurs de ses gens tués ou blessés à ses côtés.

Dans le même temps, le duc de Luxembourg ayant trouvé des passages entre la brigade du Roi et celle de Zurbek, lui et le prince de Conty, avec le comte de Marsin, entrèrent aussi dans la plaine, à la tête des carabiniers et de plusieurs autres régimens ; pendant que le maréchal de Joyeuse et le duc de Bourbon, qui étoit venu se remettre à son aile de cavalerie, passoient avec le comte de Nassau entre les villages de Nerwinde et de Laer, avec les brigades du mestre de camp, du Royal-Roussillon et des cuirassiers.

Le sieur de Ximénès, le comte de Guiscard, le chevalier de Bezons et le sieur de Pracontal passèrent sur leur gauche le long des haies du village de Laer, avec une partie de la seconde ligne et avec la réserve. Le marquis d'Harcourt qui, au bruit du canon étoit parti des environs de Huy avec les 22 escadrons qui étoient à ses ordres, pour partager l'honneur et le péril de cette journée, fit mettre pied à terre à une partie de ses dragons, acheva de chasser les ennemis du village de Laer, et passa, tant dans ce village que dans les marais qui le séparent de la Geette.

Les choses se passoient à la droite de Nerwinde avec un égal succès. Les brigades de Vermandois, de Nice, de Roussillon et de la Sarre ayant rasé une partie des retranchemens dont elles s'étoient emparées, le maréchal de Villeroi, avec le sieur de Rozen, le marquis de Feuquières, le sieur de Busca et le duc de Roquelaure, y fit passer le reste des troupes de la maison du roi à sa droite, le duc d'Elbeuf entra avec la brigade de Bolen, suivi du sieur de Vatteville avec une partie de la seconde ligne de la droite, qui se forma à ses côtés ; et le duc de Montmorency qui, après avoir suivi le maréchal duc de Luxembourg son père dans toute l'action, reprit alors son poste de maréchal de camp et se mit à

la tête d'une partie des brigades de Rottembourg et de Presle, avec lesquelles il battit plusieurs escadrons des ennemis, et entre autres le régiment de Galloway, où l'on assure que le prince d'Orange combattoit en personne.

Toute cette cavalerie étant passée, il se fit plusieurs charges avec beaucoup de courage et d'opiniâtreté, de part et d'autre. Le duc de Luxembourg se portant incessamment de la droite à la gauche, formoit lui-même la plupart des escadrons et les menoit à la charge.

M. le duc de Chartres en faisoit autant de son côté, et animoit tout par son exemple et par sa présence. Le maréchal duc de Villeroi, à la tête de la droite, donna toutes les marques possibles de son expérience et de son courage. Le prince de Conty, qui avoit déjà combattu avec les carabiniers, chargea encore avec les grenadiers du roi, et reçut en cette occasion un coup de sabre sur la tête, qui ne l'empêcha pas de poursuivre les ennemis, après avoir tué de sa main le cavalier qui l'avoit blessé. Le maréchal de Joyeuse, quoique blessé aussi dès le commencement du combat, d'un coup de mousquet qui lui perçoit la cuisse, se signala par plusieurs charges avec les troupes de l'aile gauche qu'il commandoit. A cette même aile, le duc de Bourbon, avec son intrépidité ordinaire, se mêla souvent parmi les ennemis, et les chargea toujours avec avantage. Enfin, chacun remplissant parfaitement son devoir, tant les officiers généraux et subalternes, que les simples soldats, les ennemis furent contraints de céder à la valeur et à la force des troupes du roi.

Leur droite, rompue par le marquis d'Harcourt, le sieur de Ximénès et le chevalier de Bezons, fut renversée dans la Geette qui, en plusieurs endroits, fut comblée d'un nombre infini d'hommes et de chevaux tués ou noyés.

La gauche ne fit pas une plus longue résistance ; et ce ne fut plus partout qu'une déroute. Il y eut seulement

10 ou 12 escadrons et 2 ou 3 bataillons qui, se trouvant les plus avancés dans leur retraite, se dérobèrent à la vue du vainqueur sans pouvoir être chargés.

Le champ de bataille est demeuré aux troupes du roi, avec 76 pièces de canon des ennemis, 8 mortiers, plusieurs pontons, et généralement tous leurs équipages d'artillerie et leurs munitions de guerre. On leur a pris aussi 66 étendards, 22 drapeaux, 12 paires de timbales et 1500 prisonniers, parmi lesquels on compte 200 officiers, entre autres le duc d'Ormond, capitaine des gardes du prince d'Orange et lieutenant général, le sieur de Zuylestein, aussi lieutenant général, le comte de Brouay, sergent-major de bataille, le comte de Lippe et plusieurs autres colonels.

Tous les avis qui viennent du côté des ennemis font monter leur perte à plus de 20,000 hommes.

On compte dans l'armée du roi 2000 hommes tués et 3 ou 4000 blessés. Les officiers qu'on a perdus sont : le comte de Montchevreuil, lieutenant général, le duc d'Uzès, le prince Paul de Lorraine, fils du prince de Lislebonne, le comte de Gassion, le marquis de Chanvallon, le comte de Montrevel, le sieur de Lignery, le sieur Bolen, le chevalier Rozen, le sieur de Châtenay, le sieur Gaujac, le sieur de Vaurouy, capitaines aux Gardes, le sieur de Vacogne, le sieur de la Coste et quelques autres.

Le duc de Bourbon a reçu plusieurs coups dans ses armes. Le maréchal de Luxembourg a eu un cheval blessé sous lui, et plusieurs de ses gens blessés autour de lui ; le duc de Montmorency et le comte de Luxe, ses fils, ont été blessés, le premier à l'épaule, et l'autre à la jambe. Le prince de Conty et le maréchal duc de Villeroi ont eu chacun un cheval tué sous eux d'un même boulet de canon ; le duc de la Roche-Guyon a été blessé au pied ; le marquis de Villequier et le marquis de Rochefort ont aussi été blessés, ainsi que mylord Lucan, le chevalier de Sillery, le sieur de Traux et le sieur

Saillant, capitaine aux Gardes et plusieurs autres.

Après cette grande victoire si glorieuse aux armes du roi, on a vu la plus grande partie des troupes ennemies jeter leurs armes pour éviter plus facilement la poursuite des vainqueurs, en sorte que les champs et les chemins en étoient couverts jusqu'aux lieux où ils ont cru trouver leur sûreté, et les débris de cette armée s'étoient tellement dissipés, qu'il n'a pas encore été possible de les rassembler.

Enfin, la perte que cause aux Alliés cette mémorable journée, jointe à la prise de Heidelberg, de Roses, d'Huy et de la plus grande partie des flottes angloise et hollandoise, destinées pour Smyrne, fait assez voir que Dieu favorise toujours la justice de la cause du roi, et que, si ses ennemis sont assez aveuglés pour préférer la continuation d'une guerre si malheureuse pour eux, à une bonne paix, ses sujets auront au moins la satisfaction de voir augmenter sa gloire et les limites de son royaume par de nouvelles conquêtes et par une suite de prospérités qui les récompensera de ce qu'ils ont été obligés de contribuer pour le maintien de la religion et pour le bien de l'État.

Ecoutons maintenant Racine et les échos du salon de Marly.

II.

Lettre de Racine a Boileau.

Marly, 6 août au matin, 1693.

Je ferai vos présens ce matin[1]. Je ne sais pas bien encore quand je vous reverrai, parce qu'on attend à toute heure des nouvelles d'Allemagne. La victoire de

[1] La distribution de l'*Ode sur Namur*, qui venait d'être imprimée.

M. de Luxembourg est bien plus grande que nous ne pensions, et nous n'en savions pas la moitié. Le roi reçoit tous les jours des lettres de Bruxelles et de mille autres endroits, par où il apprend que les ennemis n'avoient pas une troupe ensemble le lendemain de la bataille; presque toute l'infanterie qui restoit avoit jeté ses armes. Les troupes hollandoises se sont la plupart enfuies jusqu'en Hollande. Le prince d'Orange, qui pensa être pris après avoir fait des merveilles, coucha le soir, lui huitième, avec M. de Bavière, chez un curé près de Loo. Nous avons pris vingt-cinq ou trente drapeaux, cinquante-cinq étendards, soixante-seize pièces de canon, huit mortiers, neuf pontons, sans tout ce qui est tombé dans la rivière. Si nos chevaux, qui n'avoient point mangé depuis deux fois vingt-quatre heures, eussent pu marcher, il ne resteroit pas un homme ensemble aux ennemis.

Tout en vous écrivant, il me vient en pensée de vous envoyer deux lettres, une de Bruxelles, l'autre de Vilvorde, et un récit du combat général, qui me fut dicté hier au soir par M. d'Albergotti. Croyez que c'est comme si M. de Luxembourg l'avoit dicté lui-même. Je ne sais si vous le pourrez lire; car en écrivant j'étois accablé de sommeil, à peu près comme étoit M. de Puimorin en écrivant ce bel arrêt sous M. Dongois[1]. Le roi est transporté de joie, et tous les ministres, de la grandeur de cette action.

Vous me feriez un fort grand plaisir, quand vous aurez lu tout cela, de l'envoyer bien cacheté, avec cette même lettre que je vous écris, à M. l'abbé Renaudot, afin qu'il ne tombe point dans l'inconvénient de l'année

[1] M. Dongois, étant obligé de passer la nuit à dresser le dispositif d'un arrêt d'ordre, le dictoit à M. de Puimorin, frère de Boileau; M. de Puimorin écrivoit si promptement, que M. Dongois était étonné que ce jeune homme eût tant de dispositions pour la pratique. Après avoir dicté pendant deux heures, il voulut lire l'arrêt, et trouva que le jeune Puimorin n'avoit écrit que le dernier mot de chaque phrase. (*Louis Racine.*)

passée. Je suis assuré qu'il vous en aura obligation; ce ne sera que la peine de votre jardinier. Il pourra distribuer une partie des choses que je vous envoie en plusieurs articles, tantôt sous celui de Bruxelles, tantôt sous celui de Landefermé, où M. de Luxembourg campa le 31 juillet, à demi-lieue du champ de bataille, tantôt même sous l'article de Malines, ou de Vilvorde.

Il saura d'ailleurs les actions des principaux particuliers, comme, que M. de Chartres chargea trois ou quatre fois à la tête de divers escadrons, et fut débarrassé des ennemis, ayant blessé de sa main l'un d'eux qui le vouloit emmener; le pauvre Vacoigne, tué à son côté; M. d'Arcy, son gouverneur, tombé aux pieds de ses chevaux, le sien ayant été blessé; La Bertière, son sous-gouverneur, aussi blessé. M. le prince de Conty chargea aussi plusieurs fois, tantôt avec la cavalerie, tantôt avec l'infanterie, et regagna pour la troisième fois le fameux village de Nerwinde, qui donne le nom à la bataille, et reçut sur la tête un coup de sabre d'un des ennemis qu'il tua sur-le-champ. M. le Duc chargea de même, regagna la seconde fois le village à la tête de l'infanterie, et combattit encore à la tête de plusieurs escadrons de cavalerie. M. de Luxembourg étoit, dit-on, quelque chose de plus qu'humain, volant partout, et même s'opiniâtrant à continuer les attaques dans le temps que les plus braves étoient rebutés, menant en personne les bataillons et les escadrons à la charge. M. de Montmorency, son fils aîné, après avoir combattu plusieurs fois à la tête de sa brigade de cavalerie, reçut un coup de mousquet dans le temps qu'il se mettoit au-devant de son père pour le couvrir d'une décharge horrible que les ennemis firent sur lui. M. le comte de Luxe, son frère, a été blessé à la jambe; M. de la Roche-Guyon au pied, et tous les autres que sait M. l'abbé; M. le maréchal de Joyeuse blessé aussi à la cuisse, et retournant au combat après sa blessure. M. le maréchal

de Villeroi entra dans les lignes ou retranchemens à la tête de la maison du roi.

Nous avons quatorze cents prisonniers, entre lesquels cent soixante-cinq officiers, plusieurs officiers généraux, dont on aura sans doute donné les noms. On croit le pauvre Ruvigny tué, on a ses étendards ; et ce fut à la tête de son régiment de François que le prince d'Orange chargea nos escadrons, en renversa quelques-uns, et enfin fut renversé lui-même. Le lieutenant-colonel de ce régiment, qui fut pris, dit à ceux qui le prenoient, en leur montrant de loin le prince d'Orange : « Tenez, messieurs, voilà celui qu'il vous falloit prendre ». Je conjure M. l'abbé Renaudot, quand il aura fait son usage de tout ceci, de bien recacheter et cette lettre et mes mémoires, et de les renvoyer chez moi.

Voici encore quelques particularités. Plusieurs généraux des ennemis étoient d'avis de repasser d'abord la rivière. Le prince d'Orange ne voulut pas ; l'électeur de Bavière dit qu'il falloit au contraire rompre tous les ponts, et qu'ils tenoient à ce coup les François. Le lendemain du combat, M. de Luxembourg a envoyé à Tirlemont, où il étoit resté, plusieurs officiers ennemis blessés, entre autres le comte de Solms, général de l'infanterie, qui s'est fait couper la jambe. M. de Luxembourg, au lieu de les faire transporter en cet état, s'est contenté de leur parole, et leur a fait offrir toutes sortes de rafraîchissemens. « Quelle nation est la vôtre ! s'écria le comte de Solms, en parlant au chevalier du Rozel ; vous vous battez comme des lions, et vous traitez les vaincus comme s'ils étoient vos meilleurs amis. » Les ennemis commencent à publier que la poudre leur manqua tout à coup, voulant par là excuser leur défaite. Ils ont tiré plus de neuf mille coups de canon, et nous quelque cinq ou six mille.

Je fais mille complimens à M. l'abbé Renaudot, et j'exciterai ce matin M. de Croissy à empêcher, s'il peut,

le malheureux *Mercure galant* de défigurer notre victoire.

Il y avoit sept lieues du camp dont M. de Luxembourg partit, jusqu'à Nerwinde. Les ennemis avoient cinquante-cinq bataillons et cent soixante escadrons.

BATAILLE DE LA MARSAILLE.

4 octobre 1693.

Relation de la bataille par Catinat.

L'armée de Votre Majesté a marché le 2 de Veillane, et vint camper à Rivalte, où l'on ne put avoir nul avis certain de la situation des ennemis, sinon qu'un fort gros corps de cavalerie reployoit devant elle à mesure qu'elle s'avançoit. De tous les avis qu'on avoit reçus, celui qu'on croyoit le plus vraisemblable, étoit que ce gros corps de cavalerie devoit marcher du côté de Piscine, et delà à Marsaille, où toute l'infanterie devoit le joindre.

Le 3, l'armée de Votre Majesté marcha du camp de Rivalte suivant que le terrain le put permettre, sur deux colonnes et en bataille, et les équipages sur la droite de la deuxième ligne. Cette marche se faisoit entre le grand chemin de Turin à Pignerol et les montagnes. Quand l'armée eut marché environ trois ou quatre heures, l'on apprit que l'infanterie allemande de Savoie, et les religionnaires[1] avoient aussi marché le 2, pour joindre la cavalerie, et que l'infanterie d'Espagne avoit suivi sa marche. L'on apprit, par les partis poussés en avant, que l'on voyoit leur armée et l'infanterie du

[1] Régiments de réfugiés français.

côté de la Marsaille et de la Chisolle. Sur ces avis, l'on commença à se choisir un terrain pour se mettre en bataille. Quand les ordres en furent donnés, nous poussâmes avec 50 chevaux sur une montagne auprès de Frosasc, pour connoître la situation de l'armée des ennemis, qui nous parurent avoir passé la Chisolle et s'étendant du côté de notre gauche, à une demi-lieue ou trois quarts de lieue du front de bandière, que l'on s'étoit proposé, et l'on donna les ordres pour se mettre en bataille tout le plus promptement qu'il fut possible. Les deux armées paroissoient occupées du même soin de se mettre en état de combattre.

Par la situation où paroissoit celle des ennemis, l'on jugea qu'ils pouvoient penser à se saisir de la hauteur qui étoit sur notre droite, et d'où nous voyions leurs mouvemens, ce qui fit donner les ordres d'y faire avancer diligemment le régiment de dragons de Peysac, qui se saisit de la hauteur jusqu'au château de Piossac.

Comme l'on reconnut que les ennemis avoient beaucoup d'infanterie voisine de ce poste, et que l'on vit marcher plusieurs bataillons en avant, nous fîmes aussi, de notre part, avancer de ce côté-là trois brigades d'infanterie, savoir, celle du Perche, de Grancey et de Vendôme. Nous avons su depuis qu'effectivement les ennemis avoient eu la pensée de se saisir de cette hauteur, mais que notre disposition leur en avoit fait perdre la résolution.

Les deux armées parurent occupées pendant le reste du jour du soin de se mettre en bataille, et quoiqu'elles fussent fort proches, elles ne se crurent point en état ni l'une ni l'autre de donner commencement à une grande action, le pays étant couvert de vignes et de buis, et demandant la précaution de connoître le terrain devant soi et les moyens de marcher en avant, de manière que les deux partis, occupés de l'esprit d'une action générale, ne firent rien entamer ni d'une part ni

d'autre, et il n'y a eu pour ainsi dire dans ce jour aucune action qui mérite que Votre Majesté en soit informée.

Comme l'on étoit fort proche, à deux heures de nuit, nous eûmes plusieurs avis par nos petits postes avancés et par plusieurs petits partis poussés en avant, que l'armée des ennemis étoit en mouvement, les uns qu'ils se retiroient, les autres qu'ils voyoient des troupes aller et venir comme si elles changeoient de poste; cet avis paroissant le plus croyable, n'y ayant nulle apparence que les ennemis s'étant approchés si près de nous, ils pussent prendre une telle résolution. Ce fut sur cela que nous conclûmes que les ennemis réparoient dans la nuit les défauts qu'ils pouvoient avoir commis dans la manière dont ils s'étoient mis en bataille, ou qu'ils avoient changé de résolution de ne rien entreprendre sur notre droite, par les précautions qu'ils nous y avoient vu prendre, et que leur attention seroit de faire leurs efforts sur notre gauche où étoit le gros de leur bonne cavalerie, ce qui nous fit prendre la résolution d'avoir une grande attention pour notre gauche; et, à cet effet, l'on fit marcher à minuit la gendarmerie pour passer sur notre aile gauche, que l'on remplaça à la droite des[1] régimens de cavalerie de la Reine et de Saint-Maurice.

Comme notre droite nous parut avoir une marche par un terrain couvert et de vignes, l'on distribua la brigade de Feuquières dans la droite de la première ligne de la cavalerie, savoir, les 2 bataillons de Feuquières entre la Reine et Villepion, Sourches et Famechon entre Villepion et Saint-Maurice, le premier bataillon de Furstemberg entre Saint-Maurice et Catinat. Voilà la disposition où étoit l'armée à une demi-heure de jour.

Notre gauche avoit été resserrée par son terrain, de manière que l'on n'avoit pu y placer toute la cavalerie

[1] Pour par les.

de la première ligne. Pour surmonter cette difficulté, l'on fit marcher la brigade de Vaubecour, commandée par M. de Clérambault, sur la gauche de la gendarmerie, pour percer en avant les pays de vignes et de broussailles, et les dragons de Senneterre et de Bretagne sur la gauche de la brigade de Vaubecour; les carabiniers et le régiment de Robin doublèrent sur la ligne d'abord que le terrain le put permettre.

Notre canon[1] fut placé à gauche et à droite et dans le centre de l'infanterie. Voilà l'ordre, Sire, avec lequel l'armée de V. M. s'est ébranlée pour marcher aux ennemis sur les huit ou neuf heures du matin du 4 de ce mois.

Après avoir marché en avant environ trois quarts d'heure, notre canon et celui des ennemis commença à tirer. M. le marquis de Varenne me fit avertir que, dans la marche, notre cavalerie de la gauche s'étoit extrêmement éloignée de l'infanterie par la difficulté de s'entrevoir. Je baissai la main[2] pour aller promptement reconnoître ce défaut avec M. le duc de Vendôme; je trouvai la gauche de notre infanterie toute découverte, et dans une plaine rase. Je fis promptement avancer 8 escadrons du corps de réserve et de la deuxième ligne pour couvrir ce flanc, et priai M. le duc de Vendôme de faire joindre incessamment la gendarmerie et le reste de notre gauche, ce que l'on eut le temps de faire quoique sous le canon des ennemis, et de si près qu'il tuoit beaucoup de chevaux et de monde.

Lorsque notre gauche fut mise en état, craignant le même défaut sur la droite, que je savois qui marchoit par un pays difficile et couvert, je m'y en allai à toutes jambes, après avoir dit à M. le duc de Vendôme que je le ferois charger d'abord que j'y serois. Elle avoit été dans le même défaut, séparée de l'infanterie; mais

[1] 30 pièces.
[2] Je piquai des deux.

MM. de Vins et de Bachevilliers avoient déjà réparé ce manquement, et je trouvai notre droite bien ordonnée, hors que 3 bataillons de la brigade de Feuquières, savoir, Sourches, Famechon et le premier de Furstemberg, n'avoient pas encore joint, mais on les voyoit venir. Je plaçai incessamment toute la brigade de Feuquières dans le centre de la première ligne de la droite de la cavalerie, ayant auparavant envoyé dire à M. de la Hoguette, qui commandoit l'infanterie et à M. le duc de Vendôme, par deux envois différens, savoir M. de la Para et un gendarme, que j'allois faire charger avec MM. de Vins, de Larray et de Bachevilliers.

Je plaçai la brigade de Feuquières comme il est marqué ci-dessus, parce que j'allois attaquer au centre, où il y avoit une fort grosse et longue haie avec un fossé devant elle, où les ennemis avoient placé beaucoup d'infanterie. M. de Louvigny étoit de ce côté-là, et M. de Schomberg avec les religionnaires.

D'abord que nous fûmes dans l'ordre que je viens de marquer, nous marchâmes droit devant nous, pour charger tout ce que nous trouverions. Du moment que notre attaque fut indiquée par notre marche et le feu des décharges, toute la ligne s'ébranla comme en même temps, et marcha dans le plus bel ordre que l'on sauroit dire à V. M., et avec une telle furie, qu'elle enfonça tout. Les ennemis avoient mêlé des escadrons de distance en distance, surtout en front de bandière. Ceux qui se trouvèrent dans l'infanterie furent chargés sans tirer la baïonnette au bout du fusil, et furent renversés [1].

[1] Il s'agit ici de la première charge à la baïonnette (voir p. 63). La baïonnette, en usage dès 1642, se composa à l'origine d'une lame fixée à un manche de bois, qu'on introduisait dans le canon du mousquet. Son usage, d'abord très-restreint, se généralisa peu à peu ; et lorsque le fusil eut remplacé le mousquet, en 1671, quelques régiments, les artilleurs ou fusiliers, les grenadiers, furent armés du fusil et de la baïonnette. Vauban ayant inventé la douille de la baïonnette, dans laquelle entrait le canon du fusil, au lieu que la

Le pays fourré et couvert nous déroboit à la vue la véritable situation des ennemis. Je crois que nous avons eu le même avantage sur eux; car ce qui fit cette prospérité si prompte de la charge de la droite dont je viens de parler, c'est qu'elle les débordoit, et que l'on tomba sur le flanc de leur gauche. Dans l'entre-temps de cette charge générale, il y eut des charges sur la gauche, pénibles et difficiles à soutenir, mais que MM. de Vendôme et de Varenne, et la bonté des troupes soutinrent parfaitement bien, et les difficultés de cette gauche nous ont bien fait connoître que ç'avoit été un coup capital que d'y avoir fait passer la gendarmerie, qui y fit tout ce que l'on peut attendre de troupes invincibles. M. le duc de Vendôme donne beaucoup de louanges à toutes les troupes qu'il commandoit; aussi avoit-on eu beaucoup d'application à fortifier et à mettre cette gauche en état d'enfoncer et de bien soutenir.

M. le Grand Prieur[1] fut blessé d'un coup qui lui traversa la cuisse, à une de ces charges, ce qui ne l'a point empêché de continuer d'agir, et ne s'est retiré qu'après que toute l'affaire a été consommée. Il me vint trouver, et me parut abattu par la perte du sang et de la fatigue. Je le suppliai de se retirer absolument, la bataille étant entièrement gagnée.

Notre canon a été servi en perfection par M. de Cray[2], lui faisant toujours suivre les troupes; et nous en avons connu le grand effet sur le champ de bataille des ennemis.

M. de la Para est aussi bon porteur d'ordre[3] qu'ingénieur de tranchée, et s'est attiré bien des louanges de la gendarmerie, qui ne le connoissoit point, et m'a

baïonnette entrât dans le canon du fusil, le fusil devint dès lors une arme de tir et d'escrime à la fois, et put remplacer le mousquet et la pique. En 1703, Louis XIV donna à toute son infanterie la nouvelle arme.

[1] Le frère du duc de Vendôme.

[2] Général d'artillerie.

[3] Officier d'état-major.

demandé qui étoit cet officier qui avoit une grande mouche en croissant sous l'œil.

Je puis assurer V. M. qu'il s'est fait dans cette occasion une infinité d'actions hardies et audacieuses ; mais de tomber dans ce détail, et de mettre dans une relation toutes les louanges que les particuliers méritent, l'on ne finiroit point. M. de Clérambault, qui a eu l'honneur de porter cette bonne nouvelle à V. M., aura été en état de lui rendre un fort bon compte de tout ce qui s'est passé sur la gauche.

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. un état des officiers généraux blessés, et officiers particuliers. M. de Bachevilliers a reçu sur l'épaule un coup de sabre qui ne lui a coupé que son justaucorps, à une charge où étoit M. de Schomberg. Son aide-de-camp tua celui qui avoit donné le coup de sabre, et un cavalier qui étoit auprès de lui blessa M. de Schomberg, qui est extrêmement blessé, et je ne crois pas qu'il en réchappe ; il fut pris peu de temps après au bord d'une haie. J'envoie aussi à V. M. un état des officiers prisonniers des ennemis, et du nombre des soldats [1].

Je puis assurer V. M. que c'est une affaire toute des plus complètes, et même au delà de ce que lui a pu dire M. de Clérambault, parce que nous en avons eu plus de connoissance depuis qu'il est parti. Nous croyons qu'il y a au moins 7 à 8000 hommes de tués sur la place. Cela a été suivi si vivement, qu'ils y ont perdu quantité d'officiers ; et je crois toute l'infanterie ennemie dans un très-pitoyable état. Les régimens religionnaires ont extrêmement perdu et ont presque été détruits.

J'ai fait passer hier 30 pièces de leur canon à Pignerol. Nous espérons en trouver encore aujourd'hui 4 ou 5 que l'on m'a indiquées ; mais peut-être auront-elles déjà été enlevées, et sont comprises dans le nombre

[1] Le total des officiers prisonniers est de 252.

des 30. Un officier prisonnier m'a dit qu'ils n'en avoient que 32 ou 34. M. de Cray a fait hier ramasser toutes les armes épanchées sur le champ de bataille, et en fait passer une grande voiture à Pignerol.

M. de Montfort, un de mes aides-de-camp, aura l'honneur de présenter à V. M. 99 drapeaux des ennemis, et 4 étendards ; suivant ce que V. M. a trouvé bon que l'on pratiquât, je ferai donner 4 pistoles par drapeau et étendard à ceux qui les ont pris.

Je n'ai point encore un mémoire juste des prisonniers ; je crois, Sire, que cela approche de 2000. Je ne crois pas, Sire, que nous ayons plus de 1500 à 2000 hommes de tués ou blessés. J'en juge ainsi, parce qu'hier il n'avoit été encore conduit que 6 à 700 blessés à l'hôpital.

Lettre de Louis XIV à Catinat.

A Fontainebleau, le 10 octobre 1693.

J'ai reçu la lettre que le marquis de Clérambault m'a rendue de votre part, et entendu ce qu'il m'a dit avec un plaisir que j'aurois peine à exprimer. Je m'attendois à quelque action d'éclat en Piémont ; mais la victoire parfaite que vous avez remportée sur mes ennemis a surpassé mes espérances, augmenté l'estime que j'avois pour vous, et fait connoître combien vous méritez ma confiance en servant l'État comme vous faites. Comptez donc sur ma satisfaction parfaite et sur mon amitié.

Réponse de Catinat à la lettre précédente.

Sire, je suis comblé d'honneur et de gloire par la lettre dont M. V. m'a honoré, écrite de sa main. Pour

répondre aux grâces qu'elle m'a faites, je me dois tout entier de cœur et d'affection à son service, et je n'ai point d'objet qui me détourne de ce devoir. Dans cet esprit, Sire, je suis bien heureux que tant d'honnêtes gens et de braves troupes m'aient attiré, par le service considérable qu'elles viennent de rendre à V. M., des témoignages de l'honneur de son estime et de sa satisfaction de ma conduite. Rien ne me touche si sensiblement, Sire, que de la croire bien persuadée de ma très-humble reconnoissance des biens qu'elle m'a faits, de l'attachement et du zèle avec lequel je suis, etc.

COMBAT NAVAL DANS LA MER DU NORD.

29 juin 1694.

I.

Rapport adressé au ministre de la marine par Jean Bart [1].

11 juillet 1694.

Je me donne l'honneur, Monseigneur, de vous envoyer une relation un peu plus étendue de notre affaire, de crainte que ce que je vous en ai écrit en abrégé [2] ne vous en ait donné qu'une idée imparfaite, et j'y joins une liste de nos vaisseaux, et de ceux des ennemis en ordre de bataille, qui vous fera voir leurs forces, et la manière dont ils ont été attaqués.

Le 29, à trois heures du matin, les vents étant au sud-

[1] Cette relation est extraite de l'*Histoire maritime de France*, par Léon Guérin.

[2] Le 3 juillet, Jean Bart avait adressé un rapport très-court sur sa victoire.

ouest, on découvrit la flotte; elle étoit environ à douze lieues à l'ouest du Texel pour où elle faisoit route; je fis porter dessus jusqu'à cinq heures, que je reconnus qu'elle étoit escortée de 8 vaisseaux de guerre hollandois commandés par un contre-amiral. Je mis en panne à deux portées de canon d'eux et appelai les capitaines au conseil. Quoiqu'ils nous parussent encore plus supérieurs en force qu'en nombre, tous les capitaines furent du sentiment qu'il falloit les attaquer s'il y avoit du blé pour la France[1]; et pour m'instruire de ce qui en étoit, j'envoyai de Chamblage, commandant la barque longue, pour tâcher de joindre quelque marchand[2] et s'en informer. Il passa sous le canon des Hollandois dont il essuya tout le feu, et me rapporta que cette flotte étoit celle de Hecker, qu'elle étoit destinée pour Dunkerque[3]; que le jour auparavant elle avoit été rencontrée par l'escadre hollandoise qui s'en étoit emparée, en tirant les capitaines d'une partie des vaisseaux les plus de conséquence et mettant de leurs gens en leur place, et l'obligeoit ainsi de faire la route du Texel.

Il nous parut après cela qu'il ne falloit plus hésiter à combattre, et nous nous y déterminâmes sans avoir égard à la grande inégalité des forces; et comme tous les capitaines convinrent avec moi qu'il falloit brusquer l'affaire sans donner le temps aux ennemis de se reconnoître, je les renvoyai après leur avoir recommandé de faire leurs efforts pour aborder chacun le leur. Pour n'être point embarrassé par le nombre, je jugeai à propos de donner le commandement du *Portefaix* au sieur de la Bruyère, premier lieutenant du *Maure*, pour

[1] Où la famine sévissait durement. Déjà Jean Bart avait amené à Dunkerque, en mars, un convoi de bâtimens norvégiens et danois chargés de blé (voir Dangeau, 1694, janvier-mars).

[2] Bâtiment marchand.

[3] La flotte se composait de cent et quelques bâtiments venant de la Baltique et apportant du blé à Dunkerque.

occuper un des vaisseaux que les ennemis avoient de plus que nous, et lui fis un équipage de 120 hommes qui furent tirés de ceux de l'autre flûte et de la barque longue. Le temps qu'il fut à s'apprêter donna aux ennemis celui de s'élever un peu au vent, parce que nous restâmes toujours en panne; le *Portefaix* se trouvoit sous le vent de mon escadre, celle des ennemis revira et une partie coupa entre la flûte et nous.

Le sieur de la Bruyère prit le parti qu'il devoit sans s'en étonner, fit servir en même temps que moi, passa entre le second et le troisième, essuya les bordées de quatre avec fermeté et vint chercher son poste; j'arrivai ensuite sur les ennemis. J'abordai le premier, et je choisis le contre-amiral. Il avoit même dessein que moi; il ne tarda pas à s'en repentir. Je l'attaquai avec tant de vigueur, qu'en moins d'une demi-heure il fut enlevé. Le commandant[1] a six blessures, dont trois sont mortelles[2]. Le capitaine en second a été tué et deux lieutenans, et un autre blessé. Tous mes officiers ont sauté à bord et ont marqué beaucoup de valeur. Le *Fortuné* menoit la tête[3]. Il aborda celui de la tête des Hollandois, mais ses grappins ayant rompu, leurs vaisseaux se séparèrent. Ils tinrent davantage au *Comte*, et manquèrent lorsque le vaisseau étoit déjà rendu; comme celui qui suivoit venoit à son secours, le *Comte* ne put le rejoindre. Le *Mignon* aborda deux fois; la première ayant un trop grand air, il ne put tenir, et comme celui auquel il avoit affaire voulut bien être abordé, à la deuxième il l'enleva. Le capitaine et le lieutenant hollandois sont fort blessés. Un enseigne et un garde-marine du *Mignon* y ont été aussi blessés. L'*Adroit* aborda celui auquel il devoit avoir affaire. Ils furent assez longtemps à bord l'un de l'autre pour que

[1] Hyde de Frise.
[2] Coup de pistolet dans la poitrine, bras gauche coupé à la suite d'un coup de mousquet, 2 coups de sabre à la tête, etc.
[3] Était en tête.

tous ses officiers sautassent dedans avec une vingtaine d'hommes. Il s'étoit rendu ; mais ses grappins s'étant rompus, et voyant[1] venir à lui vent-arrière un vaisseau de 56 canons pour l'aborder, et ne voulant point l'éviter, il envoya reprendre son monde par sa chaloupe pour lui résister. Le sieur Fricambault, lieutenant de l'*Adroit*, a été tué dans le vaisseau hollandois en voulant entrer l'épée à la main sous le gaillard où l'équipage s'étoit retranché, et le sieur Gabaret blessé. Le *Fortuné*[2] tira l'*Adroit* de l'embarras où ce gros vaisseau l'auroit pu mettre. Il porta dessus et lui fit prendre le parti de fuir. Après quoi se trouvant proche de celui qui venoit de quitter l'*Adroit*, il le fit amener et se rendre à lui. Le *Jersey*, qui étoit le dernier, s'adressa comme il devoit à celui de la queue ; mais comme il ne vouloit pas être abordé et qu'il manœuvra pour l'en empêcher, il ne put le prendre comme il souhaitoit ; il l'aborda et ses grappins ne tinrent pas.

Après cela, les cinq hollandois[3] prirent la fuite ; le *Jersey*, le *Comte*, l'*Adroit* et le *Portefaix* les chassèrent et les atteignirent. Mais comme mon vaisseau étoit entièrement désemparé et hors d'état de faire de la voile, et que d'ailleurs il étoit important de s'assurer de la flotte, qui dès le commencement du combat, avoit fait la route de Dunkerque, je les rappelai. Après avoir ariné les prises dont le commandement fut donné aux sieurs de la Bruyère, de la Tour, de la Sablière et de Ravenel, et partagé les prisonniers, et l'escadre remise en état, je fis voile sur le soir pour joindre la flotte et la mettre à couvert de nouvelles insultes.

Vous voyez assez, Monseigneur, par le compte que je vous rends de la manœuvre de chaque vaisseau, qu'ils ont fait tous parfaitement leur devoir et qu'on

[1] Ici il est question de l'*Adroit*.
[2] Vaisseau que montait Jean Bart.
[3] Cette escadre hollandaise se composait de 8 vaisseaux de 34 à 58 canons ; Jean-Bart avait 7 vaisseaux et 1 flûte, le *Portefaix*.

ne peut montrer plus de capacité et de valeur que tous les capitaines qui les commandoient ont fait en cette occasion.

Je suis avec un profond respect, Monseigneur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Le chevalier BART.

II.

Relation insérée dans le MERCURE GALANT[1].

L'escadre du roi, composée de six vaisseaux, un de 54 pièces de canon, un de 52, un de 42, trois de 40 et d'une corvette de 6 pièces, mit à la voile de la rade de Dunkerque le 26 juin, ayant avec elle deux flûtes[2], dont l'une nommée le *Portefaix*, commandée par M. de la Bruyère, porte 14 pièces. Les six vaisseaux étoient le *Maure*, le *Fortuné*, le *Jersey*, le *Comte*, le *Mignon* et l'*Adroit*. Ils étoient commandés par MM. Bart, la Peaudière, de Pontal, d'Orogne, Saint-Paul d'Héricourt et de Benneville. Le vent étant à la bande de l'est, cette escadre mouilla le même jour sur les sept heures du soir entre les bancs au delà de la rade. Le 28, étant hors des bancs, et le vent ayant sauté à l'ouest, elle fit route au nord-quart-nord-est et au nord-est jusqu'au 29 au matin, qu'étant ouest-sud-ouest du Texel, environ 12 lieues au large, elle découvrit une flotte de plus de 100 voiles. Comme elle[3] alloit au nord pour y prendre plusieurs vaisseaux chargés de blé et les amener à Dunkerque, M. Bart fit donner chasse à cette flotte pour la reconnoître, et enfin on reconnut qu'elle étoit escortée de

[1] Juillet 1694, p. 194.
[2] Bâtiments de charge.
[3] L'escadre de Jean Bart.

2 vaisseaux de guerre, l'un suédois et l'autre danois, et de 8 autres vaisseaux hollandois, qui, voyant approcher l'escadre du roi, se mirent en ligne, à la queue de la flotte, environ à la portée de deux canons.

M. Bart mit en panne et fit signal pour faire venir tous les capitaines à son bord, afin de tenir conseil, ayant cependant envoyé la corvette, commandée par M. Dumesnil, à bord du commandant danois, pour savoir si les vaisseaux chargés de blé, que l'escadre du roi alloit chercher, étoient dans cette flotte. Les capitaines rendus à bord, on tint conseil, où il fut unanimement résolu, suivant l'avis de M. Bart, que si ces vaisseaux qu'on alloit chercher étoient parmi cette flotte, il falloit attaquer les vaisseaux ennemis, et pour cela les brusquer, en attaquant chacun le sien. On résolut encore d'envoyer 40 hommes à bord de la flûte le *Portefaix*, avec M. de la Bruyère, premier lieutenant du vaisseau le *Maure*, que commande M. Bart, pour les commander. L'ardeur avec laquelle chacun sortit du conseil, fit bien juger de l'événement, et la corvette étant de retour et ayant rapporté que deux maîtres de vaisseaux danois qu'il avoit abordés lui avoient dit que les vaisseaux destinés pour Dunkerque étoient dans la flotte, et que tous les autres étoient destinés pour les côtes de France, n'ayant pu aborder. le commandant danois, à cause que les canons des vaisseaux hollandois l'en empêchèrent, chaque capitaine s'en retourna dans son bord avec dessein de bien faire, comme ils ont tous fait. Il y avoit deux jours que les vaisseaux hollandois s'étoient emparés de cette flotte, et ils avoient déjà donné leurs ordres et pris leurs mesures pour la faire entrer au Texel. Le temps qu'il fallut pour mettre les 40 hommes à bord du *Portefaix*, fit que l'escadre se tint en panne jusqu'à ce qu'on eût jugé qu'elle fût en état de combattre, et ce pendant les vaisseaux hollandois firent porter avec leurs misaines pour se tenir sur le vent; ce qui obligea M. Bart de faire servir sur les enne-

mis, forçant de voile pour les doubler et leur gagner le vent, et en même temps il fit signal au vaisseau le *Fortuné* de revirer, pour empêcher les ennemis de couper l'arrière-garde, ce que fit M. de la Peaudière, qui commande ce vaisseau, les empêchant par cette manœuvre de couper le vent. S'étant ainsi trouvé à la tête, tous les vaisseaux revirèrent de même que lui, par une contre-marche. La flûte, par cette manœuvre, s'étant trouvée un peu sous le vent, fut doublée par deux vaisseaux hollandois de la tête, qui lui lâchèrent leurs bordées. M. Bart ayant en même temps fait le signal pour l'abordage, toute l'escadre arriva sur les ennemis. Quoique son vaisseau ne fût que de 50 canons, il aborda le commandant ennemi, qui portoit le pavillon de contre-amiral et 58 canons, et chacun choisit le sien.

Le *Fortuné* en aborda un autre de même force que celui qu'avoit abordé M. Bart, duquel il fut séparé par le canon des deux autres vaisseaux ennemis, qui coupa la chaîne du grappin avec lequel il l'avoit accroché, qui est resté à bord du hollandois, lequel avoit déjà été obligé d'abandonner son château d'avant par les grenades qu'on lui avoit jetées, ce qui lui fit faire vent arrière en arrivant tout court : et comme les autres vaisseaux ennemis tenoient le vent pour gagner l'arrière-garde en arrivant, et aller à M. Bart, qui tenoit accroché leur commandant, le capitaine du *Fortuné* tint le vent au plus près pour empêcher ce dessein, ce qui fit qu'il se trouva entre trois vaisseaux ennemis, dont l'un, n'étant qu'à la portée du pistolet, reçut toute sa bordée, ce qui le fit incontinent rester de l'arrière avec les voiles sur les mâts, et celui qui étoit sous le vent, faisant force de voile pour le haller au vent, reçut encore toute la bordée du *Fortuné* étant presque bord à bord, ce qui le fit arriver vent-arrière à joindre le premier vaisseau qui avoit arrivé. Comme les autres vaisseaux faisoient toujours force de voile pour continuer leur même dessein, on ne poursuivit point ceux qui étoient arrivés,

et le *Fortuné* revira contre un vaisseau de 50 pièces qui tenoit le vent, et l'ayant doublé, il lui passa vergue à vergue sans pouvoir l'aborder, étant tout désemparé de ses manœuvres, à cause que les ennemis n'avoient tiré qu'à démâter. Le *Fortuné* lui donna cependant encore toute sa bordée, et il laissa toutes ses voiles sur les mâts. M. de Saint-Paul, qui commande le *Mignon*, s'étant alors trouvé au vent, l'aborda et le prit, et le *Fortuné* arriva sur un autre vaisseau de 36 pièces, qu'il prit aussi. Pendant ce temps, les autres vaisseaux du roi attaquoient les autres vaisseaux ennemis avec toute l'ardeur et la vigueur possible ; mais comme il est difficile d'aborder un vaisseau quand celui qui le commande veut éviter l'abordage, les autres vaisseaux ennemis n'ayant rien oublié pour l'éviter, quoique les autres vaisseaux fissent leur possible pour les aborder, ils ne purent que cribler les ennemis de coups de canon, de grenades et de mousqueterie, et l'on peut dire que chacun a fait des merveilles. M. Bart a enlevé le commandant qu'il a abordé ; ce qui fut fait en moins d'une demi-heure, par un feu si terrible, que l'équipage ennemi en fut tout surpris. Celui-ci ne fit pas comme les autres vaisseaux hollandois qui avoient fui l'abordage; au contraire, au même temps que M. Bart lui fit jeter son grappin, il lui en fit pareillement jeter un, ayant une forte passion d'avoir affaire à ce commandant. Aussi, le contre-amiral qui commandoit ce vaisseau est un des plus braves hommes qu'aient les États-Généraux.

Il ne s'est jamais vu un combat plus accompagné de feu et de sang, et poussé avec plus de vigueur. Un des contre-maîtres de M. Bart, qui est un simple marinier, provençal de nation, a fait pendant le combat une action qui mérite d'être publiée, et qui a contribué à faire plus tôt rendre le vaisseau ennemi. M. Bart, en abordant, dit à son équipage qu'il donneroit 10 pistoles à celui qui lui apporteroit le pavillon de contre-amiral, et

6 pistoles à celui qui lui apporteroit celui de poupe. Ce marinier, excité par cette gratification, se jeta aussitôt que les autres dans le vaisseau ennemi, et monta au mât pour en ôter le pavillon. Le contre-amiral l'ayant aperçu lui tira lui-même un coup de fusil, dont il lui perça la main d'une balle, et la cuisse d'une autre. Ce marinier, d'un sang froid, enveloppa sa main d'un mouchoir et sa cuisse de sa cravate, continua ensuite de monter, et enleva le pavillon dont il se fit une ceinture ; après quoi il descendit, et non content de cela, il alla sur la dunette et se mit en état d'y enlever le pavillon de la poupe. Il l'avoit à moitié défait, lorsque le contre-amiral, qui s'en aperçut encore, lui lança un coup d'esponton dans la fesse ; mais ce marinier s'étant retourné, et ayant pris une hache d'armes qu'il avoit passée à son côté, en déchargea un si grand coup du pic à la tête du contre-amiral, qu'il le renversa par terre, lui ayant du coup crevé un œil ; après quoi il retourna froidement achever d'ôter le pavillon qu'il ajouta à sa ceinture, et ensuite il alla remettre ces deux pavillons à M. Bart. Les équipages ayant remarqué la perte de leurs pavillons, perdirent courage, et les autres vaisseaux ennemis l'ayant vu pris, cessèrent de tenter de le secourir.

Le combat a duré deux heures, chacun, jusqu'aux équipages, y ayant fait de son mieux. Aussi l'escadre du roi attaqua si brusquement les ennemis, qu'elle ne leur a pas donné le temps de se reconnoître, quoique leur force fût supérieure, car ils étoient huit vaisseaux de guerre contre six, deux de 58, un de 54, deux de 50, un de 46, un de 40 et un de 36 pièces de canon, ainsi plus forts que l'escadre de M. Bart de 114 pièces de canon. Le commandant de 58 pièces, un autre de 50 et celui de 36 ont été pris et amenés à Dunkerque, les cinq autres s'étant sauvés tout délabrés. On les auroit pris infailliblement si on les avoit suivis, mais la principale affaire étant d'amener la flotte de blé en France,

M. Bart fit tirer un coup de canon pour faire cesser la chasse à ceux qui les poursuivoient.

Il n'y a eu dans l'escadre du roi, d'officiers, que M. de Fricambaut, lieutenant de vaisseau, de tué, M. Gabaret enseigne, légèrement blessé, et environ 30 mariniers tués et 40 blessés. Les ennemis y ont perdu presque tous leurs officiers et plus de la moitié de leurs équipages, ce qui doit aller à environ 1200 hommes tués ou blessés. Le commandant a eu 110 hommes de tués et 100 de blessés, et le contre-amiral est lui-même blessé de plusieurs coups, dont il y en a de mortels. Il a eu le bras droit emporté, un coup de balle dans le côté au-dessous de la mamelle, un autre à la cuisse, le coup de hache d'armes qui lui a crevé un œil, et deux autres coups de sabre à la tête. Cependant M. Bart, qui l'a pris, n'a eu aucun officier de blessé, et seulement 3 mariniers tués et 22 blessés. Le contre-amiral avoue qu'il n'a jamais été à une si belle fête, ni vu des hommes se battre avec tant d'ardeur, et faire un si grand carnage. Il dit mille choses à l'avantage de M. Bart, et a écrit en Hollande « que la consolation qu'il a, est d'avoir été vaincu par des héros. »

Si M. Bart a montré en ce combat tout ce qui se peut de mieux suivi et de plus valeureux, on peut dire que Dieu, qui accompagne en tout la justice des armes du roi, a comme conduit M. Bart à cette action, pour mieux faire voir ce qu'il vaut, puisque s'il étoit arrivé trois heures plus tard, la flotte destinée pour la France étoit perdue entièrement. Cependant, non-seulement il l'a sauvée sans perdre un seul vaisseau, en la tirant des mains des ennemis prêts à la faire entrer dans leurs ports, mais il leur a pris trois de leurs vaisseaux de guerre les plus considérables et mis les autres hors d'état d'être remis à la mer, du moins de cette campagne. Il y a de cette flotte 30 vaisseaux marchands mouillés en rade, qui vont entrer incessamment, qu'on dit contenir 50,000 ra-

zières[1] de blé. et 70 qui ont poursuivi leur route pour France, escortés des deux vaisseaux de guerre de Suède et de Norvége, qui ont vu tranquillement ce combat sans s'y intéresser en aucune sorte.

La victoire de Jean Bart fut d'autant plus populaire, qu'elle donna du pain à la France. On frappa une médaille en l'honneur de ce beau combat. Louis XIV, qui avait déjà donné la croix de Saint-Louis à l'illustre capitaine, lui envoya des lettres de noblesse avec le droit de porter une fleur de lys d'or dans ses armes.

III.

Lettres de noblesse accordées par Louis XIV à Jean Bart[2].

Août 1694.

Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous présens et à venir, salut. Comme il n'y a pas de moyen plus assuré pour entretenir l'émulation dans le cœur des officiers qui sont employés pour notre service, et pour les exciter à faire des actions éclatantes, que de récompenser ceux qui se sont signalés dans les commandemens que nous leur avons confiés, et de les distinguer par des marques glorieuses qui puissent passer jusques à leur postérité, Nous avons par ces considérations accordé des lettres de noblesse à ceux de nos officiers qui se sont rendus les plus recommandables; mais de tous les officiers qui ont mérité cet honneur, nous n'en trouvons point qui s'en soit rendu plus digne que notre cher et bien amé le sieur Jean Bart, chevalier de notre ordre militaire de Saint-Louis, capitaine de marine, commandant actuellement

[1] Ancienne mesure valant 70, 14 litres.
[2] Publiées par le *Mercure galant*, d'octobre 1694, p. 207.

une escadre de nos vaisseaux de guerre, tant par l'ancienneté de ses services, que par la qualité de ses actions et de ses blessures ; puisqu'en 1675, ayant le commandement d'une galiote armée en course et montée seulement de 2 pièces de canon et de 36 hommes, il enleva à l'abordage devant le Texel une frégate de 18 canons et de 65 hommes, venant d'Espagne. En 1676, ayant eu le commandement de la frégate la *Royale*, armée en course, et montée de 10 pièces de canon, il prit une frégate hollandoise nommée l'*Espérance*, de 12 canons, qui servoit de convoi de Hollande à Hambourg ; ensuite de quoi étant allé croiser, contre la pensée desdits Hollandois, il en détruisit 670, après avoir battu deux convois, dont il enleva un, monté de 18 pièces de canon, nommé la *Bergère*. En 1677, commandant la frégate la *Palme*, montée de 18 canons, il enleva après trois heures d'un combat très opiniâtre, la frégate le *Suanembourg*, montée de 24 canons servant de convoi de Hollande en Angleterre, et prit 16 vaisseaux marchands, quoiqu'il eût eu plus de 100 hommes morts ou blessés. Au mois de septembre de la même année, commandant la dite frégate la *Palme*, il prit à l'abordage un vaisseau hollandois nommé le *Neptune*, de 36 canons, quoique beaucoup plus fort en artillerie que ladite frégate ; en considération de quoi Nous lui donnâmes une médaille et une chaîne d'or. Au mois de mars 1678, ayant le commandement de la frégate le *Dauphin*, de 14 canons, et ayant fait rencontre d'un vaisseau de guerre hollandois nommé le *Schedain*, monté de 32 canons, servant de garde-côte devant le Texel, ce vaisseau ayant voulu l'enlever, il combattit avec tant de valeur qu'il le prit à l'abordage et reçut plusieurs blessures en cette occasion. Il prit pendant le reste de cette année 3 corsaires d'Ostende, et depuis ladite année 1678 jusques à la paix, arrivée en..... [1] il coula bas, fit échouer,

[1] Au mois d'août 1678 et signée à Nimègue avec la Hollande ; l'Espagne n'y accéda qu'un peu plus tard.

brûla et amena au port de Dunkerque un grand nombre de navires espagnols, dont les registres de ladite ville sont chargés. La paix étant survenue, ses belles actions Nous convièrent à le prendre à notre service, et lui ayant donné le commandement de la frégate la *Vipère*, de 14 canons, pour croiser contre les Saletins[1], il en prit un de 16 canons et de 150 hommes. La guerre étant déclarée contre l'Espagne[2], Nous lui donnâmes le commandement de la frégate la *Serpente*, avec laquelle il prit un vaisseau où il y avoit 350 soldats espagnols; en suite de quoi ayant eu ordre de s'embarquer avec le sr d'Amblimont sur le vaisseau le *Modéré*, pour la campagne de Cadix, il contribua à enlever deux vaisseaux de guerre espagnols, dans laquelle occasion il fut blessé à la cuisse d'un coup d'éclat. Enfin, la guerre qui est allumée aujourd'hui[3] étant survenue, il eut le commandement de la frégate la *Railleuse*, de 16 canons, avec laquelle il a fait beaucoup de prises considérables. Il fut blessé même très-dangereusement en escortant par notre ordre une flotte de navires marchands du Havre à Brest. En 1690, commandant le vaisseau l'*Alcion*, de 36 canons, il détruisit la pêche et coula bas plusieurs pêcheurs hollandois. Il prit en venant à Dunkerque deux vaisseaux qui portoient en Angleterre 450 soldats danois; ensuite de quoi il fut à Brest, et de là en Irlande, sous les ordres du feu sieur d'Amfreville, lors lieutenant général en nos armées navales; et ensuite, servant dans la Manche, il eut ordre après la défaite de l'armée angloise et hollandoise, d'aller à l'Elbe chercher deux navires que nous avions fait charger de cuivre, poudres, armes et autres munitions de guerre; et ayant eu avis de Hambourg que les vaisseaux n'étoient pas prêts, il alla croiser pendant quinze jours. Il rançonna pour 45,000 écus de navires revenant de la pêche de la

[1] Pirates de Salé, ville du Maroc sur l'Atlantique.
[2] En 1683, au sujet des réunions.
[3] La guerre de la ligue d'Augsbourg (1688-1697).

baleine, et ramena lesdites rançons à Dunkerque. En 1692, ayant eu le commandement de sept frégates et d'un brûlot, 32 vaisseaux de guerre anglois et hollandois bloquèrent le port de ladite ville de Dunkerque ; mais il trouva le moyen de passer, et le lendemain il enleva quatre vaisseaux richement chargés, qui alloient en Moscovie. Ensuite il alla brûler 86 bâtimens, tant navires qu'autres vaisseaux marchands ; et ayant fait descente vers Neucastel, il brûla environ 200 maisons, et amena à Dunkerque pour 500,000 écus de prises. Sur la fin de ladite année 1692, ayant été croiser au Nord avec trois de nos vaisseaux, il fit rencontre d'une flotte hollandoise venant de la mer Baltique, chargée de blé, escortée par trois navires de guerre ; il attaqua ces convois et en prit un, après avoir mis les deux autres en fuite. Il prit 16 vaisseaux de ladite flotte chargés de blé, seigle, orge, goudron et autres marchandises, qu'il amena à Dunkerque. En 1693, ayant eu le commandement du vaisseau le *Glorieux*, de 66 canons, pour servir dans notre armée navale, qui étoit pour lors commandée par notre cousin l'amiral de Tourville, qui surprit la flotte de Smyrne, et s'étant trouvé séparé de ladite armée et ayant rencontré proche de Faro 6 navires hollandois, savoir un de 50, et les autres de 44, 36, 28, 26 et 24 canons, tous richement chargés, il les fit échouer et brûler ensuite ; après quoi ayant désarmé à Toulon, il se rendit à Dunkerque, suivant nos ordres, et il partit pour Wleker, où il eut le commandement de 6 de nos vaisseaux, pour amener en France une flotte chargée de blé, qu'il conduisit heureusement à Dunkerque, quoique les Anglois et les Hollandois eussent de grosses escadres en mer pour l'empêcher. Enfin étant parti le 28 juin de la présente année 1694, avec les mêmes 6 vaisseaux de guerre, pour aller chercher une flotte de blé à Wleker, cette flotte qui étoit partie dudit lieu au nombre de cent et quelques voiles, sous l'escorte de 3 vaisseaux danois et suédois, fut rencontrée entre

le Texel et le Fly par le contre-amiral de Frise. Le sieur Hidde, qui commandoit une escadre de 8 vaisseaux de guerre, s'étoit déjà emparé de ladite flotte; mais le lendemain le sieur Bart le rencontra à la hauteur du Texel, et comme il s'agissoit de faire une action aussi éclatante qu'utile pour le bien de notre service et le soulagement de nos sujets, il prit la résolution de les combattre, quoiqu'inférieur en nombre et en artillerie, et ayant abordé le contre-amiral, il l'enleva, aussi bien que deux autres qui furent enlevés par les autres de l'escadre dont Nous lui avions confié le commandement, et ainsi il se rendit maître des bâtimens dont ils s'étoient déjà emparés, et il conduisit à Dunkerque les vaisseaux chargés de blé qui étoient destinés pour ladite ville, avec les trois vaisseaux de guerre hollandois, qui ont été pris en cette occasion, montés, l'un de 58 pièces de canon, l'autre de 52 et le troisième de 34. Une action si distinguée jointe à plusieurs autres qui l'ont signalé par tant de fameux exploits, nous convie à lui donner les marques de l'estime que nous faisons de sa personne et de la satisfaction que nous avons de ses services, en l'honorant du titre de noblesse, afin d'augmenter, s'il est possible, l'ardeur qu'il a de se signaler, et de donner en même temps de l'émulation à nos autres officiers de marine, et l'envie de l'imiter, dans l'espérance de s'acquérir et à leurs famille un semblable honneur. A ces causes, voulant reconnoître les services importans dudit sieur Bart par des marques de distinction, qui fassent connoître à la postérité la considération particulière que nous avons pour sa valeur, qu'il a toujours conduite avec tant d'avantage pour le succès des entreprises qu'il a faites pour notre service, de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, Nous avons ennobli et ennoblissons par ces présentes, signées de notre main, ledit sieur Jean Bart, ensemble ses enfans, postérité et lignée, tant mâles que femelles, nés et à naître en légitime ma-

riage, que nous avons décoré et décorons du titre et qualité de gentilhomme. Voulons et Nous plaît qu'ils soient dorénavant tenus, comptés et réputés pour nobles et gentilshommes en tous actes et endroits, tant en jugemens que dehors, et qu'ils se puissent dire et qualifier écuyers, et puissent parvenir à tous degrés de chevalerie, titres, qualités et autres dignités de notre royaume, acquérir, tenir et posséder tous fiefs, terres nobles et seigneuries, de quelque nom, titre, qualité et nature qu'ils puissent être, jouir de tous les honneurs, prérogatives, priviléges, franchises, libertés, exemptions et immunités dont jouissent les autres gentilshommes de notre royaume, comme s'ils étoient d'ancienne et noble race, tant qu'ils vivront noblement et ne feront acte dérogeant, permettant audit sieur Bart et à sa postérité, de porter les écussons et armoiries timbrées, telles qu'elles sont ci empreintes, avec faculté de charger l'écusson de ses armes d'une fleur de lys d'or à fond d'azur, que Nous lui avons concédée et concédons par ces présentes, en mémoire et considération de ses signalés services, et icelles faire peindre, graver et insculper en ses maisons, terres et seigneuries à lui appartenantes, ainsi que bon lui semblera, sans que, pour raison de ce, il soit tenu de Nous payer et à nos successeurs, aucune finance, ni indemnité, dont Nous l'avons déchargé et déchargeons, et en tant que besoin seroit, Nous lui en avons fait et faisons don et remise par ces dites présentes. Si donnons en mandement à nos amés et féaux les gens tenant notre Cour de parlement, Chambre des comptes, Cour des aides, à Paris, et à tous autres nos justiciers et officiers qu'il appartiendra, que ces présentes ils aient à enregistrer ; et de tout leur contenu faire jouir et user ledit Bart et ses enfans, postérité et lignée, tant mâles que femelles, nés et à naître en légitime mariage, pleinement et paisiblement, et perpétuellement, cessant et faisant cesser tous troubles et empêchemens, nonobstant tous édits, décla-

rations, arrêts, ordonnances, règlemens et lettres à ce contraires, auxquels Nous avons dérogé et dérogeons par ces présentes. Car tel est notre plaisir. Et afin que ce soit chose ferme et stable à toujours, Nous avons fait mettre le scel à ces présentes. Donné à Versailles au mois d'août, l'an de grâce 1694 et de notre règne le cinquante-deuxième.

Les armes de M. le chevalier Bart, ajoute le *Mercure*, consistent en un fond d'argent mi-parti d'une barre d'azur, sur laquelle il y a une fleur de lys d'or; au-dessus de la barre deux ancres de sable au sautoir, et au-dessous de la barre un lion de gueules marchant à droit, cargué en tête de front flamboyant ayant au-dessus une main tenant un sabre nu.

JEAN BART.

COMBAT DU 18 JUIN 1696, DANS LA MER DU NORD.

Léon Guérin, *Histoire maritime de France* [1].

Jean Bart étoit sorti de Dunkerque, selon son habitude, malgré 14 vaisseaux ennemis qui vouloient lui fermer le passage, quand, sur les sept heures du soir, le 17 juin 1696, il découvrit, à environ 16 lieues au nord du Texel, une flotte de 80 navires marchands venant de la Baltique et convoyée par 6 vaisseaux de guerre hollandais. Jean Bart avoit, de son côté, 7 batiments de guerre : en premier lieu, le *Maure*, de 54 canons, qu'il commandoit en personne ; ensuite le *Mignon*, de 44 canons, capitaine de Saint-Pol; le *Jersey*, de 40 canons, capitaine d'Oroigne ; le *Comte*, de 44 canons, capitaine de Mennèville ; l'*Adroit*, de

[1] C'est la seule histoire générale de la marine, bien faite, que nous ayons ; la seule qu'on puisse lire avec confiance. (L. D.)

40 canons, capitaine de Ville-Luizan; le *Milfort*, de 36 canons, capitaine la Bruyère de Court; et l'*Alcyon*, de 36 canons, capitaine de Saint-Pierre. Toute la nuit, l'escadre française attendit, et le lendemain à la pointe du jour, elle se trouva à 2 lieues sous le vent de la flotte marchande et de son escorte. Deux petits corsaires de Dunkerque s'étant abouchés avec Jean Bart, il leur ordonna de le suivre, et de se jeter à travers cette flotte dès qu'ils le verraient aux prises avec l'escorte. Jean Bart ne se fut pas plutôt assuré de la route des ennemis, qu'il fit le signal d'ordre de bataille. Ayant ensuite manœuvré de manière à gagner le vent, il fit un nouveau signal, celui d'abordage, et courut vent-arrière sur les bâtiments de guerre hollandais. A cette vue, ceux-ci s'étendirent en longueur pour couvrir leurs navires marchands, et jugeant qu'il leur étoit impossible d'éviter un engagement, ils attendirent les Français, pendant que leur convoi se disposait à s'éloigner à la faveur du combat. Jean Bart fit gouverner droit sur le principal bâtiment ennemi, de 38 pièces de canon; mais auparavant il en rencontra un autre de 24 pièces de canon seulement, qu'il força en un instant, par quelques bordées et un bon feu de mousqueterie, à amener pavillon. Pendant que le *Milfort* amarinoit cette première prise, le *Maure* abordoit, selon son dessein, le commandant hollandais. Jean Bart, que secondaient dignement François-Cornil Bart, son fils, Flagmorton, volontaire anglais du parti de Jacques, et plusieurs autres braves, en vint promptement à son honneur; et le second vaisseau avec lequel il s'était rencontré devint pour lui une seconde proie. De leur côté, les capitaines du *Jersey* et de l'*Alcyon* enlevaient, quoique après une assez longue résistance, un troisième et un quatrième vaisseau hollandais. Le cinquième devenait le lot de Saint-Pol, capitaine du *Mignon*. Ce fut un regret pour l'*Adroit*, le *Milfort* et le *Comte* qu'on ne leur eût laissé jusque là rien à faire, si ce n'est d'amariner les

prises. Mais quand Jean-Bart se fut assuré de l'escorte hollandaise, alors toute son escadre, lui à la tête, donna à travers les 80 navires marchands, faisant amener les uns à coups de canon, détachant des chaloupes contre les autres pour les brûler.

Pendant que les sept vaisseaux français couraient ainsi à travers cette forêt de voiles et de mâts éperdus, Jean Bart fut averti qu'on voyait paraître à 2 lieues de là, 13 gros bâtimens qui venoient sur lui vent-arrière. Les ayant reconnus lui-même pour des vaisseaux de guerre, entre lesquels il jugea qu'il y en avait 5 au-dessus de 60 canons, il mit en panne, et fit aux bâtiments de son escadre le signal de cesser la chasse et de se rallier autour de son pavillon. Il retira ses équipages des prises qu'il avait faites, mit tous ses prisonniers dans l'une de celles-ci pour les renvoyer humainement en Hollande, après avoir encloué leurs canons et mouillé leurs poudres, et donna ordre de brûler sur-le-champ les quatres autres vaisseaux hollandais dont il était maître. Toute cette manœuvre, tous ces changements, tous ces préparatifs se passèrent à une demi-lieue au plus de la nouvelle escadre ennemie, qui s'était soudain arrêtée comme pour être l'impassible spectatrice d'un tableau qui la touchait pourtant de si près. Ce ne fut qu'aux tourbillonnements de la flamme qui consumait quatre des vaisseaux de leur nation, que les Hollandais de cette autre escadre rouvrirent leurs voiles au vent, comme pour s'approcher des Français. Mais Jean Bart les défiait encore, et resta en place jusqu'à ce qu'il eût vu la dernière de ses quatre prises consumée jusqu'au dernier débris. Alors, seulement alors, il se retira lentement, à petites voiles, devant l'ennemi qui venait de mettre toutes voiles dehors et semblait confondu de la fierté d'une telle manœuvre. Les 13 vaisseaux de guerre hollandais parurent suivre encore quelque temps les 7 vaisseaux français, mais avec l'intention bien marquée

de ne pas les atteindre. Le lendemain, à la pointe du jour, on ne découvrit plus que trois des vaisseaux ennemis à plus de 5 lieues de distance, et à six heures du matin on n'en distinguait plus aucun.

Jean Bart, dans le combat du 18 juin, avait fait perdre aux ennemis, outre leurs 4 vaisseaux brûlés, 40 bâtiments marchands. Mais ce ne furent pas les seuls résultats obtenus par Jean Bart dans sa glorieuse campagne de 1696. Avec sa petite escadre de sept vaisseaux de troisième et quatrième rang, il mit un obstacle invincible à la pêche du hareng, à laquelle les Hollandais consacraient chaque année 4 ou 500 de leurs navires [1]; il força les alliés à entretenir, cinq mois durant, 52 vaisseaux de guerre, divisés en trois escadres. Enfin obligé de relâcher, faute de vivres, il rentra dans les ports de France, en passant, avec ce bonheur et cette habileté qui n'appartenaient qu'à lui, à travers 33 vaisseaux anglais et hollandais qui voulaient lui barrer la route.

RELATION

DE TOUT CE QUI S'EST PASSÉ AU MARIAGE DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE ET DE MADAME LA PRINCESSE DE SAVOIE.

MERCURE GALANT (décembre 1697).

Jamais prince n'a tenu sa parole avec tant d'exactitude que le roi. Par le traité fait avec M. le duc de Savoie, Sa Majesté s'étoit engagée de marier M. le duc de Bourgogne avec Madame la princesse de Savoie, sitôt qu'elle

[1] La pêche du hareng était une des grandes sources de la richesse de la Hollande (L. D.)

auroit douze ans; et comme elle les eut accomplis le 6 de ce mois, le mariage se fit le lendemain. Ce jour-là, qui étoit un samedi, tous les princes, princesses et principales dames de la cour se rendirent entre onze heures et midi dans la chambre de Madame la princesse de Savoie, Monseigneur le duc de Bourgogne, accompagné de M. le duc de Beauvilliers[1], y fut conduit sur les onze heures et demie, par M. le marquis de Blainville, grand-maître des cérémonies, et par M. des Granges, maître des cérémonies; et ce prince prit un siége assez près de la princesse, qui étoit encore à sa toilette. Le roy, l'ayant fait avertir à l'issue du conseil, elle sortit de sa chambre pour aller joindre Sa Majesté qui l'attendoit dans la galerie. Monseigneur le duc de Bourgogne lui donna la main droite. M. le marquis de Dangeau, son chevalier d'honneur, soutenoit sa robe derrière ce prince, et M. le comte de Tessé, son premier écuyer, en faisoit autant de l'autre côté, lui donnant aussi de temps en temps la main, pour la soulager à cause de la pesanteur de ses habits, se reculant néanmoins pour ne pas paroître aussi avancé que Monseigneur le duc de Bourgogne. L'exempt des gardes pour lors en service auprès de Madame la princesse de Savoie, portoit sa queue. On se mit en marche pour aller à la chapelle. Monseigneur le duc de Bourgogne et Madame la princesse de Savoie marchoient devant Sa Majesté, les princes et les princesses marchoient à leur rang.

On n'a jamais poussé si loin la magnificence des habits. Le roi en avoit un de drap d'or, relevé sur les tailles[2] d'une épaisse et riche broderie d'or. Monseigneur[3] étoit vêtu d'un brocart d'or, avec une broderie d'or sur les tailles. Celui de Monseigneur le duc de Bourgogne étoit de velours noir en manteau. Il étoit brodé d'or en plein, et le manteau doublé d'une étoffe d'argent pareillement

[1] Gouverneur du duc de Bourgogne.
[2] Sur les coutures.
[3] Le Grand Dauphin.

brodée d'or, mais d'une broderie délicate. Il étoit en pourpoint, en chausses ouvertes, en grosses jarretières, et couvertes de dentelles, telles qu'on les portoit autrefois, des ailes et des rubans sur les souliers, et un bouquet de plumes sur le chapeau. L'habit de Madame la princesse de Savoie étoit d'un drap d'argent brodé d'argent avec une parure de rubis et de perles. Monseigneur le duc d'Anjou et Monseigneur le duc de Berry avoient des justaucorps de velours, couverts de broderie d'or, et des vestes très-riches. L'habit de Monsieur[1] étoit superbe. Il étoit de velours noir, avec d'épaisses boutonnières de broderie d'or, sans intervalle, et de gros boutons de diamants. Sa veste étoit d'or et le reste de sa parure étoit de la même richesse. Monsieur le duc de Chartres avoit un habit de velours gris-blanc, couvert d'une broderie d'or très-agréable, enrichi de diamans, de rubis et d'émeraudes. Monsieur le Prince[2] et Monsieur le Duc[3] avoient des habits d'une grande beauté et singuliers. Celui de Monsieur le Prince étoit de velours noir, brodé d'or en plein d'une très-fine broderie, et les tailles marquées par une plus forte et plus riche. M. le duc du Maine et M. le comte de Toulouse avoient aussi des habits fort magnifiques. Madame[4], Madame la Duchesse de Chartres et Madame la Duchesse[5] en avoient à peu près de même goût, c'est-à-dire les plus belles étoffes d'or, relevées d'agrémens d'or les plus forts et les plus riches qui se puissent faire. Leurs coiffures et leurs corps étoient chargés de toutes sortes de pierreries. L'habit de Mademoiselle[6] fut généralement admiré. Il étoit de velours vert, couvert d'une broderie d'or d'un goût exquis, avec une parure de diamans et de rubis.

[1] Le duc d'Orléans, frère du roi.
[2] Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé.
[3] Louis III, duc de Bourbon, fils du précédent.
[4] La duchesse d'Orléans.
[5] La duchesse de Bourbon.
[6] Elisabeth-Charlotte d'Orléans, fille de Monsieur.

Madame la princesse de Conty la douairière[1] avoit aussi un habit de velours vert en broderie d'or magnifique, avec beaucoup de pierreries. L'habit de Mademoiselle de Condé étoit de velours incarnat, brodé d'or et d'argent avec quantité de pierreries. Grand nombre de seigneurs et de dames avoient des habits qui n'étoient guère inférieurs à ceux dont je viens de vous parler. Les dames qui ne sont plus de la grande jeunesse, étoient vêtues de velours noir, avec de très-belles jupes, ou brodées ou chamarrées d'or, et étoient parées de riches croix de diamans.

La cour dans cet éclat passa le long de la galerie, des appartemens et du grand escalier, et entra dans la chapelle. La foule des spectateurs étoit très-grande dans tout son passage, mais on avoit observé un fort bon ordre dans la chapelle. Monseigneur le duc de Bourgogne et Madame la princesse de Savoie se mirent d'abord à genoux sur des carreaux au bas des marches de l'autel. M. le cardinal de Coislin fit la cérémonie des fiançailles, qui fut suivie de celle du mariage, et dans l'une et dans l'autre cérémonie, Monseigneur le duc de Bourgogne se tourna vers le roi et vers Monseigneur, pour leur demander leur consentement, et Madame la princesse de Savoie en fit autant, et se tourna de plus vers Monsieur et vers Madame, pour leur demander aussi leur consentement. Monseigneur le duc de Bourgogne mit une bague au doigt de la princesse de Savoie et lui fit présent de treize pièces d'or. Ensuite M. le cardinal commença la messe. A l'offertoire, Monseigneur le duc de Bourgogne et Madame la princesse de Savoie allèrent à l'offrande, après avoir fait les révérences ordinaires à l'autel, au roi et à Monseigneur. M. le marquis de Blainville présenta à Monseigneur le duc de Bourgogne un cierge où étoient dix louis d'or, et M. des

[1] Mademoiselle de Blois, fille de Louis XIV, veuve de Louis-Armand Ier, prince de Conty. Elle était surnommée, à la cour, la grande princesse de Conty, à cause de sa haute taille.

Granges en fit autant à Madame la princesse de Savoie, avec pareil nombre de louis. Le poêle fut tenu par M. l'abbé de Coislin nommé à l'évêché de Metz, premier aumônier en survivance, et par M. l'abbé Morel, aumônier du roi. Après la messe, le roi signa sur le registre de la paroisse; ensuite Monseigneur le Dauphin, Monseigneur le duc de Bourgogne et Madame la duchesse de Bourgogne, Mgr le duc d'Anjou, Mgr le duc de Berry, Monsieur et Madame, M. le duc et Madame la duchesse de Chartres, Monsieur le Prince et Madame la Princesse, et les autres princes et princesses [1].

On sortit de la chapelle dans le même ordre qu'on y étoit entré, et l'on retourna par l'escalier, l'appartement et la galerie, dans la chambre de Madame la duchesse de Bourgogne, d'où l'on passa dans son antichambre. Sa Majesté y dîna, sur une table en demi-cercle, où étoient placés selon leur rang Monseigneur le Dauphin, Monseigneur le duc de Bourgogne, Madame la duchesse de Bourgogne, Mgr le duc d'Anjou, Mgr le duc de Berry, Monsieur, Madame, M. le duc de Chartres, Madame la duchesse de Chartres, Mademoiselle, Madame la grande-duchesse [2], Monsieur le Prince et Madame la Princesse, Monsieur le Duc et Madame la Duchesse, Madame la princesse de Conty la douairière, Mademoiselle de Condé, M. le duc du Maine, M. le comte de Toulouse et Madame la duchesse de Verneuil [3].

A la sortie de table, l'on rentra dans la chambre de Madame la duchesse de Bourgogne, où le roi ne demeura qu'un instant et retourna chez lui, toujours plus occupé des affaires de son État que des plaisirs, même dans

[1] Les registres de la paroisse Notre-Dame sont conservés aujourd'hui à la mairie de Versailles. Les baptêmes, les mariages et les décès de la famille royale y sont inscrits simplement avec ceux des autres habitants de la ville.

[2] Marguerite-Louise d'Orléans, fille de Gaston, duc d'Orléans, mariée au grand-duc de Toscane.

[3] Charlotte Séguier, veuve de Henri de Bourbon, duc de Verneuil, fils naturel de Henri IV.

les plus grandes fêtes. Sur les six heures du soir, l'ambassadeur de Savoie, avec une assez nombreuse suite, lui vint faire compliment sur son mariage et lui présenta quelques jeunes seigneurs piémontois. A sept heures et un quart, Madame la duchesse de Bourgogne, suivie d'un grand nombre de dames, se rendit dans l'appartement du roi, où Sa Majesté l'attendoit dans le salon, pour recevoir le roi et la reine d'Angleterre[1], qui arrivèrent un moment après. L'on entra dans la galerie, qui étoit éclairée par trois rangs de lustres et grand nombre de girandoles. De là l'on passa dans la chambre du Portique[2], auquel on joua l'espace d'une heure; ensuite de quoi le roi, Leurs Majestés Britanniques et toute la cour vinrent dans le salon du bout de la galerie qui regarde l'Orangerie, pour voir tirer le feu d'artifice qui avoit été préparé au bout de la pièce d'eau appelée la Pièce des Suisses, à cause que les Suisses y ont travaillé. Elle a plus de cent toises de large et environ cent cinquante de long. Il n'y avoit point de théâtre dressé, comme on le fait ordinairement pour les feux d'artifice, mais l'artifice étoit autour de cette pièce d'eau et particulièrement au bout, sur une espèce d'amphithéâtre naturel. Tous ces endroits étoient disposés en sorte qu'il en devoit partir de l'artifice pour former des berceaux de feu qui auroient couvert la pièce d'eau, et cette pièce d'eau devoit être bordée d'un nombre infini de terrines remplies de grosses mèches qui auroient fait voir un parterre de lumières; mais le grand vent et la pluie violente qu'il faisoit pour lors furent fort contraires à ce spectacle, qui néanmoins parut grand et extraordinaire.

[1] Jacques II, chassé d'Angleterre en 1688, et Marie-Béatrix-Eléonore d'Este. Louis XIV leur avait donné la résidence de Saint-Germain.

[2] Le portique était un jeu introduit à la cour vers 1689. On faisait tourner une boule autour d'un portique, dans lequel elle entrait par une des ouvertures et s'arrêtait ensuite sur un chiffre dont la valeur décidait du gain ou de la perte.

Toute la cour passa ensuite par la chambre de Madame la duchesse de Bourgogne, qui étoit extrêmement éclairée, et dans laquelle, dès le jour précédent, l'on avoit tendu un lit magnifique de velours vert en broderie d'or et d'argent. L'on y voyoit aussi la toilette de cette princesse, qui fut admirée, tant pour les pièces d'orfévrerie que pour la broderie et les points. Ces pièces d'orfévrerie étoient d'un dessin, d'un goût et d'un travail admirables. On y voyoit en quelques endroits de petites têtes antiques en forme de médailles, mêlées parmi les ornemens, si belles et si bien faites, qu'on n'a jamais rien vu de plus beau en ce genre. Ce qu'il y a de fort remarquable, c'est qu'aucune de ces têtes ne se ressembloit. Ce merveilleux ouvrage est de M. de Launay. Le drap du lit et le couvre-pied furent aussi fort regardés et fort admirés.

On se mit à table, et le roi soupa au même endroit avec le roi et la reine d'Angleterre et les mêmes personnes qui avoient été du dîner. Pendant le repas, l'on disposa dans le grand cabinet de Madame la duchesse de Bourgogne, la toilette de Monseigneur le duc de Bourgogne, dont la richesse et le bon goût mirent dans l'embarras de juger à laquelle des deux toilettes on devoit donner la préférence, à l'égard des points et de la broderie.

Après le souper, le grand-maître et le maître des cérémonies allèrent querir M. le cardinal de Coislin, qui fit la bénédiction du lit. Monseigneur le duc de Bourgogne vint se déshabiller dans le cabinet où l'on avoit mis sa toilette, et l'on déshabilla dans le même temps Madame la duchesse de Bourgogne, après avoir fait sortir de sa chambre toutes les personnes qui n'y devoient pas rester. Le roi d'Angleterre vint donner la chemise à Monseigneur le duc de Bourgogne, et la reine la donna à Madame la duchesse de Bourgogne, qui donna ses jarretières et son bouquet à Mademoiselle. Sitôt que Madame la duchesse de Bourgogne fut au lit, le roi fit

appeler Monseigneur le duc de Bourgogne, qui entra dans la chambre en robe de chambre, le bonnet à la main et les cheveux noués par derrière avec un ruban couleur de feu, et se mit au lit du côté droit. Les rideaux du pied étoient fermés, mais ceux des côtés demeurèrent à demi-ouverts. Le roi fit entrer M. l'ambassadeur de Savoie et lui dit qu'il pouvoit mander qu'il avoit vus les mariés couchés ensemble. Ensuite le roi et Leurs Majestés Britanniques se retirèrent, mais Monseigneur resta dans la chambre. Un moment après, Monseigneur le duc de Bourgogne se releva, passa dans le grand cabinet, où il se réhabilla et s'en retourna coucher chez lui[1].

Le dimanche 8, il y eut sur les six heures du soir, dans le grand cabinet de Madame la duchesse de Bourgogne, un grand cercle, où se trouvèrent les princesses et les duchesses en très-grand nombre et magnifiquement vêtues. Le roi s'y rendit à sept heures. Le cercle se leva, et l'on passa dans les appartemens où il y eut musique, jeu de portique et une collation surprenante, tant par la quantité que par son ordonnance. Madame la duchesse de Bourgogne avoit, ce jour-là, un habit de velours, couleur de feu, brodé d'or, avec une parure de diamans. Le matin de ce même jour, MM. les cardinaux d'Estrées, de Janson, de Furstemberg et de Coislin vinrent en rochet et en camail à la toilette de cette princesse prendre possession du tabouret.

Le lundi 9, fête de la Conception de la Vierge, le roi avec toute la cour entendit la prédication du père Bourdaloue et vêpres, et Madame la duchesse de Bourgogne y parut pour la première fois en son rang. Elle avoit ce jour-là un habit de velours noir avec une parure de diamans, et une jupe de drap d'or brodée d'or.

[1] Le mariage de ces deux enfants, âgés de 15 et de 12 ans, ne devint réel que deux ans après la célébration.

Le mardi 10, M. le prince de Galles et Madame la princesse d'Angleterre vinrent sur les trois heures rendre visite à Madame la duchesse de Bourgogne, qui avoit ce jour-là un habit de satin couleur de rose brodé d'argent avec une parure de diamans. Ils allèrent ensuite chez Monseigneur le duc de Bourgogne.

Le mécredi 11[1], il y eut dans la galerie de Versailles le plus grand et le plus magnifique bal qui se soit jamais vu à la Cour. La place disposée pour la danse étoit de 50 pieds de long sur 19 de large, dans le milieu de la galerie, avec double rang de siéges pour les seigneurs et les dames du bal. Les fauteuils du roi et ceux du roi et de la reine d'Angleterre étoient en face du salon qui regarde l'Orangerie, et vis-à-vis ces fauteuils l'enceinte du bal avoit une ouverture de 6 pieds, pour y entrer et pour en sortir. On avoit élevé des gradins dans toutes les croisées de la galerie, et on les avoit couverts de tapis de la Savonnerie; la galerie étoit éclairée par trois rangs de lustres d'un bout à l'autre. Celui du milieu étoit de huit, qui étoient les plus forts, et les deux autres de dix-sept chacun, mais plus petits. Il y avoit aussi de chaque côté trente-deux girandoles sur des guéridons dorés ; mais ce qui l'éclairoit bien davantage, c'étoit huit grandes pyramides rondes, de 10 pieds de haut, qui portoient chacune 150 bougies dans des flambeaux d'argent, posés sur huit degrés qui s'élevoient en pointe et qui étoient revêtus de gaze d'or. Ces pyramides étoient portées par des piédestaux carrés, de 4 pieds et 4 pouces de haut, et de 4 pieds de diamètre, revêtus de velours cramoisi avec des franges d'or. Quatre de ces pyramides étoient placées aux quatre coins de l'enceinte du bal, et les quatre autres aux deux bouts de la galerie, à côté des portes des salons, lesquels étoient éclairés par cinq lustres chacun, et par

[1] On écrivait et on prononçait alors mécredi et non pas mercredi.

quatre girandoles sur des guéridons dorés. On avoit élevé dans les trois portes du salon du petit appartement du roi, qui donnent dans le milieu de la galerie, des échafauds pour les violons et les hautbois, et ces échafauds n'avoient point de saillie dans la galerie.

Avant quatre heures, tous les gradins des croisées furent remplis de monde, et entre six ou sept tous les seigneurs et toutes les dames de la Cour se rendirent dans l'appartement de Madame la duchesse de Bourgogne. Je n'entreprendrai point la description de la richesse et de la diversité des habits. Il suffit de vous dire que l'imagination ne peut aller plus loin, et que les yeux en étoient éblouis. L'habit de Monseigneur étoit d'une étoffe d'or, avec des agrémens en broderie d'argent. Messeigneurs les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry étoient en habits de velours brodés d'or en plein. Celui de Mgr le duc de Bourgogne étoit noir et les deux autres de couleur, avec beaucoup de diamans. Monsieur avoit le même habit qu'il avoit porté le jour du mariage, de velours noir, avec des boutonnières en broderie d'or et de gros boutons de diamans. Celui de M. le duc de Chartres étoit riche et galant. Il étoit d'une étoffe d'or relevée par des agrémens d'or. Une partie des seigneurs, qui étoient en grand nombre, avoit des habits de velours, ou brodés, ou couverts de boutonnières appliquées, et l'autre en avoit de riches brocarts d'or. Il y en avoit quelques-uns de simples, mais la plupart étoient relevés de broderie ou d'agrémens d'or et d'argent appliqués. Ils avoient tous des nœuds d'épaule fort riches, des bouquets de plumes à plusieurs étages, les manches du justaucorps chargées de dentelles d'or et d'argent et de rubans, et les gants pareillement garnis de dentelles, des bas de soie de diverses couleurs, brodés d'or, et des rubans sur les souliers. Les dames étoient encore plus superbement vêtues. L'habit de Madame la duchesse de Bourgogne

étoit d'une étoffe d'or avec une garniture de diamans, dans laquelle, ainsi que dans sa coiffure, entroient les plus beaux diamans de la couronne. Madame, Madame la duchesse de Chartres, Mademoiselle, Madame la Duchesse, Madame la princesse de Conty et Mademoiselle de Condé avoient toutes des habits qui se disputoient de richesse et d'agrément. Ceux de Madame de Chartres et de Madame la Duchesse étoient d'étoffes d'or, rehaussés de boutonnières d'or, et les jupes chamarrées d'une richesse qu'on ne sauroit exprimer, les corps et les coiffures chargés de pierreries. Mademoiselle et Madame la princesse de Conty avoient des habits de velours brodés d'or. Enfin toutes les dames du bal étoient généralement habillées, ou d'étoffes d'or garnies d'agrémens d'or et d'argent, ou de velours de toutes couleurs brodés d'or, et elles étoient brillantes de pierreries sur leurs habits et dans leurs coiffures.

Le roi se rendit sur les sept heures dans la chambre de Madame la duchesse de Bourgogne; son habit étoit magnifique et majestueux. Il étoit de velours noir, couvert en plein d'une broderie d'or fine et délicate, et marquée sur les tailles d'une plus épaisse et plus riche, avec des boutons de diamans. Le roi et la reine d'Angleterre arrivèrent peu de temps après. La reine étoit fort richement vêtue d'une étoffe d'or avec des agrémens d'or. L'on passa dans la galerie, et le bal commença. Monseigneur le duc de Bourgogne ouvrit la danse par le branle[1], menant Madame la duchesse de Bourgogne, et lorsque le branle fut fini, ils dansèrent ensemble la première courante[2], et tout le monde en fut charmé. Madame la duchesse de Bourgogne prit

[1] Danse très-sérieuse, dans laquelle les danseurs répètent ce qu'ont fait les deux premiers qui conduisent le branle.

[2] Danse très-grave entremêlée de révérences. C'était plutôt une marche noble et mêlée de belles attitudes qu'une danse proprement dite.

Mgr le duc d'Anjou, et il prit Madame la duchesse de Chartres, laquelle prit Mgr le duc de Berry, qui prit Mademoiselle, et le reste se passa dans l'ordre et selon le rang.

Comme le nombre des danseurs étoit fort grand, plusieurs de ceux qui avoient été nommés ne dansèrent point, faute de dames qui se trouvèrent en plus petit nombre. Madame la duchesse de Bourgogne se fit admirer dans le menuet et le passepied[1]. L'on dansa souvent le menuet à quatre, afin de faire danser plus de monde.

Sur les huit heures, le roi demanda la collation, qui fut apportée sur douze tables de formes inégales, couvertes de mousse et de verdure au lieu de nappes, et chargées de toutes sortes de fruits de la saison et de confitures sèches entremêlées de fleurs. Elles furent portées dans l'enceinte du bal; alors qu'elles furent rassemblées elles formèrent une espèce de parterre très-agréable, où paroissoient quatre orangers portant des oranges confites. Ces tables furent ensuite séparées, et passèrent l'une après l'autre autour de l'enceinte, au moyen des roulettes qu'elles avoient sous les pieds. On apporta aussi à la main une quantité prodigieuse de corbeilles, pleines de paquets de confitures et de massepains, et une infinité de soucoupes chargées de liqueur et de glaces. Après la collation, qui fut entièrement pillée[2], l'on fit nettoyer la place et l'on continua le bal jusqu'à dix heures et demie. Lorsqu'il fut fini, le roi et Leurs Majestés Britanniques entrèrent dans le petit appartement de Sa Majesté, où le souper étoit servi dans l'antichambre. Tous les seigneurs et dames du bal sortirent par l'appartement de Madame la duchesse

[1] Le menuet est une danse grave, très-élégante et accompagnée de révérences. Le passe-pied est une danse d'un mouvement très-rapide.

[2] Piller une collation, se jeter sur une collation pour emporter les fruits, les confitures, etc.

de Bourgogne. La table du souper étoit en demi-cercle, ainsi que celle du jour du mariage. Elle étoit remplie par Sa Majesté, le roi et la reine d'Angleterre, Monseigneur, Mgr le duc et Madame la duchesse de Bourgogne, Mgrs les ducs d'Anjou et de Berry, Monsieur et Madame, Monsieur et Madame de Chartres, Mademoiselle, Madame la Duchesse et Madame la princesse de Conty. Après le souper, le roi et la reine d'Angleterre retournèrent à Saint-Germain, et chacun se retira.

Le samedi suivant [14], il y eut encore un grand bal qui commença plus tard que le précédent, parce qu'on ne soupa qu'après le bal et qu'il y eut médianoche. La foule des spectateurs avoit été si grande au premier, qu'on trouva moyen d'accommoder le lieu où l'on dansa, de manière qu'il y eût encore plus de places pour les personnes de la première qualité. Madame la duchesse de Bourgogne mit ce jour-là un habit de velours noir tout couvert de diamans. Ses cheveux étoient nattés de perles, et tout le reste de sa coiffure étoit si rempli de diamans, qu'on peut dire sans exagération que la vue en pouvoit à peine supporter l'éclat. La plupart des princesses de la Maison royale mirent ce jour-là des habits de velours noir. Madame en avoit un chamarré de rubis et de diamans; la jupe d'entre deux étoit de brocart d'or rebrodé d'or. L'habit de Madame la duchesse de Chartres étoit de velours noir chamarré sur toutes les tailles de diamans brillans, et celui de Mademoiselle étoit aussi de velours noir chamarré de gros diamans et de perles sur toutes les tailles. La jupe d'entre deux de cette princesse étoit du même velours chamarré en plein de point d'Espagne or et argent. Toutes les coiffures étoient couvertes de pierreries. Les princes étoient en habit de brocart d'or rebrodé. Les uns avoient des brandebourgs de pierreries, et les autres seulement de gros boutons. Monsieur avoit des brandebourgs d'argent avec des

boutons de rubis d'Orient et de diamans. L'habit de Monsieur le duc de Chartres étoit de velours noir, les brandebourgs d'or mêlés de brandebourgs de diamans doublés de velours couleur de rose. Ses manches étoient garnies de dentelles d'argent. M. le duc du Maine et M. le comte de Toulouse se faisoient distinguer et admirer tout ensemble, tant leurs habits étoient riches, brillans et bien entendus. Enfin, à voir chaque habit en particulier, il sembloit que rien ne se pouvoit ajouter à tous ceux des princes, princesses, seigneurs et dames qui dansoient à ce bal, tant ils étoient somptueux et brillans, en sorte que, sans compter les pierreries, les habits seuls des deux bals revenoient à plusieurs millions. L'habit que la reine d'Angleterre avoit au second bal étoit de velours noir, avec une très-belle parure de diamans.

La collation ne fut pas servie sur des tables comme la première, mais elle fut portée dans un nombre infini de corbeilles. Jamais il ne s'est rien vu de si brillant que ce bal. Il y avoit, tant dans la galerie où l'on a dansé que dans les appartemens des environs, quatre à cinq mille lumières, ce qui faisoit beaucoup briller la richesse des habits et la magnificence des appartemens.

LA SUCCESSION D'ESPAGNE.

Novembre 1700.

I.

Lettre du conseil de régence d'Espagne à Louis XIV.

Sire, aujourd'hui, sur les trois heures après-midi,

Dieu a retiré de ce monde le roi Charles second, notre seigneur et maître, pour le faire jouir, comme nous devons le croire, de sa gloire éternelle. Son testament a été ouvert immédiatement après sa mort, avec les solennités de droit. Dans l'article qui concerne l'héritier et successeur de tous ses royaumes, états et seigneuries, il appelle, sans nulle exception, le sérénissime duc d'Anjou, fils du sérénissime Dauphin, avec ordre de lui en donner la possession actuelle, sans aucun délai, après qu'il aura prêté le serment qu'il doit faire, d'observer les lois, les privilèges et coutumes de chaque royaume, ainsi qu'il est plus amplement exprimé dans les deux copies des écrits ci-joints. Sa Majesté, que Dieu absolve, a établi une junte ou assemblée pour le gouvernement général de la monarchie jusques à ce que son successeur puisse la gouverner lui-même. La reine [1], qu'il a nommée pour en être, si elle souhaite d'y assister, et les ministres soussignés s'acquittent de l'obligation qu'ils ont d'en donner la première nouvelle à Votre Majesté, laquelle sera suivie de toutes les autres diligences et informations qui seront nécessaires en cette occasion. Voilà tout ce que nous avons à déclarer maintenant à Votre Majesté. Dieu la conserve comme il en est besoin. A Madrid, le 1er de novembre de l'an 1700.

MOI LA REINE.

Le cardinal PORTOCARRERO.
Don Manuel ARIAS.
L'évêque inquisiteur général.
Don Rodrigo Manuel MAURIQUE DE LARA.
Le comte DE BENAVENTE.

---

[1] Marie-Anne de Neubourg, veuve de Charles II, ennemie déclarée de la France et toute dévouée à l'Autriche.

II.

Lettre de Louis XIV au conseil de régence d'Espagne pour l'informer de la résolution qu'il avait prise d'accepter le testament de Charles II.

Très-haute, très-puissante et très-excellente princesse, notre très-chère et très-amée bonne Sœur et Cousine : très-chers et bien amés Cousins, et autres du conseil établi pour le gouvernement universel des royaumes, états dépendant de la couronne d'Espagne. Nous avons reçu la lettre signée de Votre Majesté, et de vous, écrite le premier de ce mois. Elle nous a été rendue par le marquis de Castel dos Rios, ambassadeur de très-haut, très-puissant et très-excellent prince notre très-cher et très-amé bon Frère et Cousin Charles second, roi des Espagnes, de glorieuse mémoire. Le même ambassadeur nous a remis les articles du testament fait par le feu roi son maître, contenant l'ordre et le rang des héritiers qu'il appelle à la succession de tous ses royaumes et états, et la sage disposition qu'il fait pour le gouvernement de ces mêmes royaumes jusques à l'arrivée et jusques à la majorité de son successeur. La sensible douleur que nous avons de la perte d'un prince dont les qualités et les étroites liaisons de sang nous rendoient l'amitié très-chère, est infiniment augmentée par les marques touchantes qu'il nous a données à sa mort de sa justice, de son amour pour ses sujets fidèles, et de l'attention qu'il eut pour maintenir au delà du temps de sa vie le repos général de toute l'Europe et le bonheur de ses peuples. Nous voulons, de notre part, contribuer également à l'un et à l'autre, et répondre à la parfaite confiance qu'il nous a témoignée. Ainsi, nous conformant entièrement à ses intentions marquées dans les articles du testament que Votre Majesté, et vous, nous avez envoyés, tous nos soins seront

désormais de rétablir, par une paix inviolable et par l'intelligence la plus parfaite, la monarchie d'Espagne au plus haut point de gloire où jamais elle ait été. Nous acceptons pour notre petit-fils le duc d'Anjou, le testament du feu roi catholique. Notre fils unique, le Dauphin l'accepte aussi; il abandonne sans peine les justes droits de la feue reine sa mère, et notre très-chère épouse, reconnus incontestables, aussi bien que ceux de la feue reine notre très-honorée dame et mère, par les avis des différens ministres d'État et de justice, consultés par le feu roi d'Espagne. Loin de se réserver aucune partie de la monarchie, il sacrifie ses propres intérêts au désir de rétablir l'ancien lustre d'une couronne, que la volonté du feu roi catholique et la voix de ses peuples déférent unanimement à notre petit-fils. Ainsi, nous ferons partir incessamment le duc d'Anjou, pour donner au plus tôt à des sujets fidèles, la consolation de recevoir un roi, bien persuadé que Dieu l'appelant au trône; son premier devoir sera de faire régner avec lui la justice et la religion; qu'il doit donner sa principale application à rendre ses peuples heureux, à relever et maintenir l'éclat d'une aussi puissante monarchie; qu'il est obligé de connoître parfaitement et de récompenser le mérite de ceux qu'il trouvera, dans une nation également brave et éclairée, propres à le servir dans ses conseils, dans ses armées et dans les différens emplois de l'Église et de l'État. Nous l'instruirons encore de ce qu'il doit à des sujets inviolablement attachés à leurs rois; de ce qu'il doit à sa propre gloire. Nous l'exhorterons à se souvenir de sa naissance, à conserver l'amour de son pays, mais uniquement pour maintenir à jamais la paix et la parfaite intelligence, si nécessaire au commun bonheur de nos sujets et des siens. Elle a toujours été le principal objet de nos souhaits, et si les malheurs des conjectures passées ne nous ont pas permis de le faire connoître, nous sommes persuadés que ce grand événement va changer l'état

des choses; de sorte que chaque jour nous produira désormais de nouvelles occasions de marquer notre bienveillance particulière pour toute la nation espagnole. Ce pendant nous prions Dieu, auteur de toutes nos consolations, qu'il donne à Votre Majesté celles dont elle a besoin dans sa juste affliction, et nous vous assurons, très-haute, très-puissante et très-excellente princesse, notre très-chère et très-amée bonne Sœur et Cousine, très-chers et bien amés Cousins, et autres du conseil établi pour le gouvernement d'Espagne, de l'estime particulière et de l'affection que nous avons pour vous. Écrit à Fontainebleau le 12 novembre 1700. De Votre Majesté, le bon Frère et Cousin.

LOUIS.

III.

Le duc d'Anjou déclaré roi d'Espagne, le 16 novembre 1700, à Versailles.

Journal du marquis de DANGEAU.

Le roi, après son lever, fit entrer l'ambassadeur d'Espagne dans son cabinet, et puis il appela Mgr le duc d'Anjou, qui étoit dans les arrière-cabinets, et dit à l'ambassadeur : « Vous le pouvez saluer comme votre roi. » L'ambassadeur se jeta à deux genoux et lui baisa la main à la manière d'Espagne ; il lui fit ensuite un assez long compliment en espagnol, et après qu'il eut fini, le roi lui dit : « Il n'entend pas encore l'espagnol ; c'est à moi à répondre pour lui. » Les courtisans étoient à la porte du cabinet du roi ; Sa Majesté commanda à l'huissier d'ouvrir les deux battans de la porte et de faire entrer tout le monde, et dit : « Messieurs, voilà le roi d'Espagne ; la naissance l'appeloit à cette

couronne ; toute la nation l'a souhaité et me l'a demandé instamment, ce que je leur ai accordé avec plaisir ; c'étoit l'ordre du ciel. » Puis, en se retournant au roi d'Espagne, il lui dit : « Soyez bon espagnol, c'est présentement votre premier devoir ; mais souvenez-vous que vous êtes né François, pour entretenir l'union entre les deux nations ; c'est le moyen de les rendre heureuses et de conserver la paix de l'Europe. » Après cela, il s'adressa à l'ambassadeur, et en lui montrant du doigt le roi son maître, il lui dit : « S'il suit mes conseils, vous serez grand seigneur et bientôt ; il ne sauroit mieux faire présentement que de suivre vos avis. » Mgr le duc de Bourgogne et Mgr le duc de Berry embrassèrent le roi d'Espagne, et ils fondoient tous trois en larmes en s'embrassant.

Pendant ce temps-là, le comte de Zinzendorf, envoyé de l'empereur, attendoit l'audience qu'il avoit demandée au roi pour lui donner part de la naissance de l'archiduc, et ne savoit rien de la scène qui se passoit. Le roi fit rentrer le roi d'Espagne et l'ambassadeur dans ses arrière-cabinets, et puis fit entrer le comte de Zinzendorf, à qui il donna son audience, qu'il n'auroit pas demandée s'il eût prévu le contretemps.

L'audience finie, le roi se mit en marche pour aller à la chapelle ; il fit marcher le roi d'Espagne à côté de lui et à sa droite ; ils entendirent la messe à la tribune et, comme le roi vit que le roi d'Espagne n'avoit point de carreau, il se leva et lui voulut donner le sien. Le roi d'Espagne ne voulut pas le prendre, et le roi ôta le sien ; ils n'en eurent ni l'un ni l'autre. A la messe, il eut la droite sur le roi et de même en revenant, et l'aura toujours en public pendant qu'il sera ici ; mais quand ils seront en particulier, ils vivront sans cérémonie. En revenant de la messe et passant dans le grand appartement, le roi dit au roi d'Espagne qu'il lui avoit fait préparer cet appartement et qu'il lui alloit laisser

pour donner le temps aux courtisans de lui venir faire leur cour.

Le roi d'Espagne partira d'ici le 1er de décembre ; Mgr le duc de Bourgogne et Mgr le duc de Berry iront le conduire jusqu'à la frontière d'Espagne. Les ducs de Beauvilliers et de Noailles les accompagneront, et le roi permet à tous les jeunes courtisans qui les voudront suivre de faire le voyage ; quelques-uns même le suivront jusqu'à Madrid.

L'ambassadeur d'Espagne dit fort à propos que ce voyage devenoit aisé, et que présentement les Pyrénées étoient fondues [1].

L'après-dînée le roi alla se promener à Marly, et le roi d'Espagne alla à Meudon voir Monseigneur son père ; il avoit dans son carrosse M. de Beauvilliers et Saumery, son sous-gouverneur. Monseigneur vint recevoir le roi d'Espagne à son carrosse, marquant une joie vive et naturelle qui faisoit plaisir à tout le monde ; il dit qu'il croyoit que jamais homme ne s'étoit trouvé en état de pouvoir dire comme lui : *Le roi mon père et le roi mon fils.* Au retour de Meudon, Sa Majesté Catholique revint dans son grand appartement, où il reçut des visites des princesses et des dames ; Mme la duchesse de Bourgogne y alla plus d'une fois. Le soir il soupa avec le roi, ayant un fauteuil et la droite sur lui. Messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berry étoient sur des pliants, au retour de la table du côté droit, et Mme la duchesse de Bourgogne au côté gauche, et les

[1] Le *Mercure galant* (novembre 1700, p. 237) rapporte autrement cette scène historique. Au moment où Louis XIV ayant dit à l'ambassadeur d'Espagne : « Vous le pouvez saluer comme votre roi », celui se jeta aux pieds de Philippe V, et lui ayant baisé la main, il se releva, fit avancer son fils et les Espagnols de sa suite, et s'écria : « Quelle joie ! il n'y a plus de Pyrénées, elles sont abîmées, et nous ne sommes plus qu'un. » Evidemment Dangeau nous donne la version vraie, mais c'est le mot du *Mercure* qui a prévalu et qui a fini par être attribué à Louis XIV. On voit comme se forment les légendes.

gentilshommes servans vis-à-vis des rois pour servir[1]. Quand on crioit : *A boire pour le roi d'Espagne*, c'étoit une grande joie pour les spectateurs. Le roi, se penchant du côté de l'ambassadeur d'Espagne, qui y étoit, lui dit : « Je crois encore que tout ceci est un songe. »

IV.

Mémoire remis par Louis XIV à Philippe V partant pour Madrid le 3 décembre 1700.

— Ne manquez à aucun de vos devoirs, surtout envers Dieu.

— Conservez-vous dans la pureté de votre éducation.

[1] On lit dans l'*État de la France*, par Besongne (1694, t. I, p. 82) : « Celui qui sert d'échanson, lorsque le roi a demandé à boire, aussitôt crie tout haut : *A boire pour le roi!* fait la révérence à Sa Majesté, vient au buffet prendre des mains du chef d'échansonnerie-bouche la soucoupe d'or garnie du verre couvert et des deux caraffes de cristal, pleines de vin et d'eau; puis revient précédé du chef et suivi de l'aide du gobelet-échansonnerie-bouche. Alors, étant tous trois arrivés à la table du roi, ils font la révérence devant le roi, le chef se range de côté, et le gentilhomme servant verse des caraffes un peu de vin et d'eau dans l'essai ou petite tasse de vermeil doré, que tient le chef du gobelet. Puis ce chef du gobelet reverse la moitié de ce qui lui a été versé dans l'autre essai ou petite tasse de vermeil qui lui est présenté par son aide. Pour lors, le chef du gobelet-échansonnerie-bouche fait l'essai, et le gentilhomme servant le fait après, qui remet entre les mains dudit chef du gobelet la tasse dont il a fait l'essai, et ce chef les rend toutes deux à l'aide. Vous remarquerez que ces deux petites tasses sont aussi appelées des *essais*. L'essai fait à la vue du roi de cette sorte, le gentilhomme servant fait encore la révérence devant Sa Majesté, lui découvre le verre et lui présente en même temps la soucoupe où sont les caraffes. Le roi se sert lui-même le vin et l'eau, puis ayant bu et remis le verre sur la soucoupe, le gentilhomme servant recouvre le verre, reprend la soucoupe avec ce qui est dessus, fait encore la révérence devant le roi ; ensuite il rend le tout au même chef d'échansonnerie-bouche, qui le reporte au buffet.

— Faites honorer Dieu partout où vous aurez du pouvoir ; procurez sa gloire ; donnez-en l'exemple ; c'est un des plus grands biens que les rois puissent faire.

— Déclarez-vous en toute occasion pour la vertu contre le vice.

— N'ayez jamais d'attachement pour personne[1].

— Aimez votre femme, vivez bien avec elle, demandez-en une à Dieu qui vous convienne. Je ne crois pas que vous deviez prendre une autrichienne.

— Aimez les Espagnols et tous vos sujets attachés à vos couronnes et à votre personne ; ne préférez pas ceux qui vous flatteront le plus ; estimez ceux qui, pour le bien, hasarderont de vous déplaire : ce sont là vos véritables amis.

— Faites le bonheur de vos sujets, et dans cette vue, n'ayez de guerre que lorsque vous y serez forcé, et que vous en aurez bien considéré et bien pesé les raisons dans votre conseil.

— Essayez de remettre vos finances ; veillez aux Indes et à vos flottes ; pensez au commerce ; vivez dans une grande union avec la France, rien n'étant si bon pour nos deux puissances que cette union, à laquelle rien ne pourra résister.

— Si vous êtes contraint de faire la guerre, mettez-vous à la tête de vos armées.

— Songez à rétablir vos troupes partout, et commencez par celles de Flandre.

— Ne quittez jamais vos affaires pour votre plaisir ; mais faites vous une sorte de règle qui vous donne des temps de liberté et de divertissement.

[1] Pour aucune femme.

— Il n'y en a guère de plus innocens que la chasse, et le goût de quelque maison de campagne, pourvu que vous n'y fassiez pas trop de dépenses.

— Donnez une grande attention aux affaires. Quand on vous en parle, écoutez beaucoup dans le commencement, sans rien décider.

— Quand vous aurez plus de connoissance, souvenez-vous que c'est à vous à décider ; mais quelque expérience que vous ayez, écoutez toujours tous les avis et tous les raisonnemens de votre conseil, avant que de faire cette décision.

— Faites tout ce qui vous sera possible, pour bien connoître les gens les plus importans, afin de vous en servir à propos.

— Tâchez que vos vice-rois et gouverneurs soient toujours Espagnols.

— Traitez bien tout le monde ; ne dites jamais rien de fâcheux à personne ; mais distinguez les gens de qualité et de mérite.

— Témoignez de la reconnoissance pour le feu roi [1], et pour tous ceux qui ont été d'avis de vous choisir pour lui succéder.

— Ayez une grande confiance au cardinal Portocarrero, et lui marquez le gré de la conduite qu'il a tenue.

— Je crois que vous devez faire quelque chose de considérable pour l'ambassadeur qui a été assez heureux pour vous demander et pour vous saluer le premier en qualité de sujet [2].

— N'oubliez pas Bedmar, qui a du mérite et qui est capable de vous servir.

[1] Charles II, le feu roi d'Espagne.
[2] Le marquis de Castel dos Rios. Philippe V lui accorda la grandesse.

— Ayez une entière créance au duc de Harcourt[1] ; il est habile homme et honnête, et ne vous donnera des conseils que par rapport à vous.

— Tenez tous les François dans l'ordre.

— Traitez bien vos domestiques ; mais ne leur donnez pas trop de familiarité, et encore moins de créance. Servez-vous d'eux tant qu'ils seront sages ; renvoyez-les à la moindre faute qu'ils feront, et ne les soutenez jamais contre les Espagnols.

— N'ayez de commerce avec la reine douairière, que celui dont vous ne pouvez vous dispenser. Faites en sorte qu'elle quitte Madrid, et qu'elle ne sorte pas d'Espagne. En quelque lieu qu'elle soit, observez sa conduite, et empêchez qu'elle ne se mêle d'aucune affaire. Ayez pour suspects ceux qui auront trop de commerce avec elle.

— Aimez toujours vos parens ; souvenez-vous de la peine qu'ils ont eue à vous quitter ; conservez un grand commerce avec eux dans les grandes choses et dans les petites. Demandez-nous ce que vous aurez besoin ou envie d'avoir, qui ne se trouve pas chez vous ; nous en userons de même avec vous.

— N'oubliez jamais que vous êtes François, et ce qui peut vous arriver quand vous aurez assuré la succession d'Espagne par des enfants[2] ; visitez vos royaumes ; allez à Naples et en Sicile ; passez à Milan et venez en Flandre ; ce sera une occasion de nous revoir. En attendant, visitez la Catalogne, l'Aragon et les autres lieux. Voyez ce qu'il y aura à faire pour Ceuta.

[1] Ambassadeur de France à Madrid.

[2] C'est-à-dire que Philippe V pourrait un jour revenir régner en France. Louis XIV, par ses lettres patentes du 3 février 1701, conserva à son petit-fils, au mépris du testament de Charles II, ses droits à la couronne de France.

— Jetez quelque argent au peuple quand vous serez en Espagne, et surtout en entrant dans Madrid.

— Ne paroissez pas choqué des figures extraordinaires que vous trouverez ; ne vous en moquez point ; chaque pays a ses manières particulières, et vous serez bientôt accoutumé à ce qui vous paroîtra d'abord le plus surprenant.

— Evitez, autant que vous pourrez, de faire des grâces à ceux qui donnent de l'argent pour les obtenir. Donnez à propos et libéralement, et ne recevez guère de présens, à moins que ce ne soit des bagatelles. Si quelquefois vous ne pouvez éviter d'en recevoir, faites-en à ceux qui vous en auront donné de plus considérables, après avoir laissé passer quelques jours.

— Ayez une cassette pour mettre ce que vous aurez de particulier, dont vous aurez seul la clé.

— Je finis par un des plus importans avis que je puisse vous donner. Ne vous laissez pas gouverner ; soyez le maître ; n'ayez jamais de favoris ni de premier ministre. Ecoutez, consultez votre Conseil, mais décidez. Dieu, qui vous a fait roi, vous donnera les lumières qui vous sont nécessaires, tant que vous aurez de bonnes intentions.

V.

Lettres patentes de Louis XIV pour conserver à Philippe V les droits de sa naissance dans la monarchie française [1].

Louis, etc. Les prospérités dont il a plu à Dieu de

[1] Ces lettres-patentes étaient une lourde faute que commettait Louis XIV ; elles violaient le testament de Charles II et servirent de prétexte à Guillaume III pour soulever l'Angleterre et la Hol-

nous combler pendant le cours de notre règne, sont pour nous autant de motifs de nous appliquer, non seulement pour le temps présent, mais encore pour l'avenir, au bonheur et à la tranquillité des peuples dont sa divine providence nous a confié le gouvernement : ses jugemens impénétrables nous laissent seulement voir que nous ne devons établir notre confiance ni dans nos forces, ni dans l'étendue de nos États, ni dans une nombreuse postérité, et que ces avantages que nous recevons uniquement de sa bonté n'ont de solidité que celle qu'il lui plait de leur donner. Comme il veut cependant que les rois qu'il choisit pour conduire ses peuples prévoient de loin les événemens capables de produire les désordres et les guerres les plus sanglantes; qu'ils se servent, pour y remédier, des lumières que sa divine sagesse répand sur eux, nous accomplissons ses desseins lorsqu'au milieu des réjouissances universelles de notre royaume, nous envisageons, comme une chose possible, un triste avenir, que nous prions Dieu de détourner à jamais. En même temps que nous acceptons le testament du feu roi d'Espagne; que notre très-cher et très-amé fils le Dauphin renonce à ses droits légitimes sur cette couronne en faveur de son second fils le duc d'Anjou, notre très-cher et très-amé petit-fils, institué par le feu roi d'Espagne son héritier universel; que ce prince connu présentement sous le nom de Philippe V roi d'Espagne, est prêt d'entrer dans son royaume et de répondre aux vœux empressés de ses nouveaux sujets; ce grand événement ne nous empêche pas de porter nos vues au-delà du temps présent, et lorsque notre succession paroît le mieux établie, nous jugeons qu'il est également, et du devoir de roi, et de celui de père, de déclarer, pour l'avenir, notre volonté conforme aux

lande, et les jeter dans l'alliance de l'Autriche. A la paix d'Utrecht, Louis XIV fut obligé de renoncer aux prétentions qu'il émettait dans ces trop fameuses lettres.

sentimens que ces deux qualités nous inspirent. Ainsi, persuadé que le roi d'Espagne, notre petit-fils, conservera toujours pour nous, pour sa maison, pour le royaume où il est né, la même tendresse et les mêmes sentimens dont il nous a donné tant de marques ; que son exemple, unissant ses nouveaux sujets aux nôtres, va former entre eux une amitié perpétuelle et la correspondance la plus parfaite, nous croirions aussi lui faire une injustice, dont nous sommes incapable, et causer un préjudice irréparable à notre royaume, si nous regardions désormais comme étranger un prince que nous accordons aux demandes unanimes de la nation espagnole.

A ces causes, et autres grandes considérations à ce nous mouvans, de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, nous avons dit, déclaré et ordonné, et par ces présentes signées de notre main, disons, déclarons et ordonnons, voulons et nous plaît, que notre très-cher et très-amé petit-fils, le roi d'Espagne, conserve toujours les droits de sa naissance, de la même manière que s'il faisoit sa résidence actuelle dans notre royaume. Ainsi, notre très-cher et très-amé fils unique le Dauphin, étant le vrai et légitime successeur et héritier de notre couronne et de nos États, et après lui, notre très-cher et très-amé petit-fils le duc de Bourgogne, s'il arrive (ce qu'à Dieu ne plaise) que notre dit petit-fils, le duc de Bourgogne, vienne à mourir sans enfans mâles, ou que ceux qu'il auroit en bon et loyal mariage décèdent avant lui, ou bien que lesdits enfans mâles ne laissent après eux aucuns enfans mâles nés en légitime mariage ; en ce cas, notre dit petit-fils, le roi d'Espagne, usant des droits de sa naissance, soit le vrai et légitime successeur de notre couronne et de nos États, nonobstant qu'il fût alors absent et résidant hors de notredit royaume ; et immédiatement après son décès, ses hoirs mâles, procréés en loyal mariage, viendront à ladite succession,

nonobstant qu'ils soient nés et qu'ils habitent hors de notredit royaume. Voulant que, pour les causes susdites, ni notredit petit-fils, le roi d'Espagne, ni ses enfans mâles, ne soient censés et réputés moins habiles et capables de venir à ladite succession, ni aux autres qui leur pourroient écheoir dans notredit royaume.

Entendons, au contraire, que tous droits et autres choses, généralement quelconques, qui leur pourroient, à présent et à l'avenir, écheoir et appartenir, soient et demeurent conservées, saines et entières, comme s'ils résidoient et habitoient continuellement dans notre royaume, jusqu'à leur décès, et que leurs hoirs fussent originaires et régnicoles ; les ayant, pour cet effet, en tant que besoin est ou seroit habilité et dispensé, habilitons et dispensons par ces présentes.

Si donnons en mandement à nos amés et féaux conseillers les gens tenant notre Cour de Parlement et Chambre de nos Comptes à Paris.

Donné à Versailles au mois de décembre, l'an de grâce 1700 et de notre règne le 58e.

Louis.

COMBAT DE CHIARI.

1er septembre 1701.

Gazette de France.

Du camp devant Chiari, le 5 septembre 1701.

Le 28 du mois dernier, tous les bagages furent envoyés à Soncino pour y passer l'Oglio. Le même jour, à l'entrée de la nuit, l'armée s'avança en quatre colonnes jusqu'au naviglio ou canal de Fontanella. Le 29 au

matin, l'armée continua sa marche et passa les canaux de Fontanella et de Palavicino, et ensuite l'Oglio, sur trois colonnes, la prairie, le marais et un large canal qui est au pied du village de Rudiano. Ce village est situé sur une hauteur qui commande tout le terrain jusqu'à l'Oglio, et où les ennemis auroient pu se poster pour disputer le passage et se retirer en sûreté. Ils y avoient mis une garde avancée, de 100 cuirassiers, qui s'y étoient retranchés ; mais le sieur de Seinfal, détaché avec 50 dragons, les en chassa et en fit deux prisonniers. L'armée campa au deçà de Rudiano, ayant un canal à la droite, et un autre à la gauche. Le 30, le sieur de Seinfal fut détaché avec 100 dragons, pour reconnoître le camp des ennemis. Il trouva qu'ils faisoient rompre les ponts qui étoient à leur tête ; il fit quelques prisonniers, fit cesser leur travail, et les tint en respect jusqu'à la nuit. Il eut 2 dragons tués et 3 blessés, et les ennemis eurent 30 cuirassiers ou fantassins tués ou blessés.

Le 1er de ce mois, l'armée marcha vers Chiari, petite ville entourée d'une muraille et d'un fossé, et où ils avoient leur droite, leur gauche s'étendant vers Rovato. On fit des détachemens soutenus, à la droite par les brigades de Normandie et d'Auvergne, et à la gauche, par celles d'Anjou et de Vendôme, pour s'emparer de quelques cassines ou maisons voisines de Chiari. Mais n'y ayant point trouvé d'ennemis, l'ardeur des troupes les fit avancer jusqu'à un retranchement que la droite força; mais la gauche n'ayant pu en faire autant de son côté, les troupes se retirèrent et se mirent en bataille à la portée du mousquet, et ce fut en cet endroit qu'il y eut beaucoup de gens tués et blessés par la mousqueterie et l'artillerie des ennemis chargée à cartouche. Les sieurs de la Chassagne, brigadier d'infanterie, de Boude et de Chastellux, colonels réformés, et Roussel, officier d'artillerie, furent tués, et le comte d'Estaire et le marquis de Dreux, blessés. Le combat

fut sanglant et opiniâtre : les troupes y montrèrent une valeur extraordinaire, et le duc de Savoie[1], qui se trouvoit partout, y fit paroître une très-grande intrépidité, reçut quelques coups dans ses habits et eut un cheval blessé sous lui.

SURPRISE DE CRÉMONE.

1er février 1702.

Gazette de France.

Par les lettres d'Italie du 4 et du 6 de ce mois, on a appris de nouvelles circonstances de l'entreprise des Impériaux sur Crémone.

Le prince Eugène, par le moyen des intelligences qu'il avoit dans la ville, y fit entrer depuis le 20 du mois dernier, 5 à 600 hommes déguisés en plusieurs manières. Ce pendant il fit divers mouvemens pour cacher son dessein ; et enfin ayant assemblé les troupes qui étoient employées au blocus de Mantoue avec quelques autres, il passa l'Oglio à Ustiano, et se rendit, la nuit du 31 au 1er de ce mois, près de la porte de Sainte-Marguerite, avec 3000 cuirassiers, 3000 grenadiers et 500 hussards. Les soldats cachés dans la ville, ouvrirent cette porte, qui étoit condamnée, et où il n'y avoit point de garde. Le prince Eugène entra par cette même porte avec la cavalerie, et l'infanterie par la porte de l'Aqueduc. Il surprit et fit prisonniers dans la place d'armes le capitaine et les soldats de la garde, se saisit de 4 pièces de canon qui y étoient, y mit une

[1] Victor-Amédée II, alors notre allié et qui machinait déjà sa défection. Il commandait l'armée franco-piémontaise, ayant sous ses ordres l'inepte maréchal duc de Villeroi.

partie de ses troupes en bataille, et occupa avec le reste divers postes et la porte d'Ogni-Santi. Jusque-là, l'entreprise fut conduite avec beaucoup d'ordre et de bonheur, sans que la garnison en eût aucune connoissance. Elle étoit composée de 12 bataillons et d'autant d'escadrons, faisant environ 4000 hommes.

A la pointe du jour, les Allemands ayant commencé à charger tout ce qui se présentoit devant eux, le maréchal de Villeroi sortit, lui troisième, pour s'informer de ce que c'étoit; mais il fut arrêté, et emmené hors de la ville avec une escorte. Le sieur d'Esgrigny, intendant, fut aussi pris, avec quelques soldats et officiers. Alors l'alarme se donnant de tous côtés, le marquis de Crénant marcha vers la place à la tête d'une compagnie de grenadiers; mais il fut blessé dangereusement, et fait prisonnier avec le chevalier de Crouy. En même temps, les troupes de la garnison prirent les armes et s'assemblèrent près de la porte du Pô, de celle de Milan, et à l'esplanade de la citadelle, où les officiers généraux et toutes les troupes résolurent de périr ou de chasser les ennemis de la ville. Les deux régimens irlandois furent les premiers qui chargèrent avec une extrême valeur les cuirassiers rangés en bataille sur le rempart et dans les rues voisines de la place de Saint-Pierre, après avoir arrêté un officier de leur nation, qui leur avoit été envoyé pour leur proposer de se rendre. Ils les défirent et les poussèrent, toujours tuant, jusqu'à la place où ils regagnèrent le canon. Le comte de Revel, frère du comte Broglio, qui commandoit en qualité de lieutenant général, le comte de Praslin, le sieur d'Arennes, les marquis de Fimarcon et de Caylus, le sieur de la Citardie et plusieurs autres officiers, se mirent à la tête des troupes françoises, et chargèrent l'infanterie allemande, qu'ils chassèrent avec un grand carnage de la porte de l'Aqueduc. Une partie se sauva dans une chapelle, où ils furent tous brûlés, tués ou pris. On marcha ensuite vers la porte d'Ogni-Santi;

mais, pour attaquer les ennemis avec plus d'ordre, on établit auparavant une communication avec le quartier où étoient les Irlandois, et on barricada diverses rues pour se mettre à couvert contre les cuirassiers.

Après cela, on attaqua la même porte, et les Irlandois attaquèrent la porte de Mantoue. Les Impériaux furent renversés des deux côtés, nonobstant la résistance des cuirassiers, sur qui les Irlandois gagnèrent une paire de timballes, et les portes furent reprises, avec une grande perte des ennemis. Alors le comte de Praslin, qui avoit aperçu de l'autre côté du Pô, 7 à 8000 Allemands, cavalerie et infanterie, qui étoient depuis quelque temps à la portée du mousquet de la redoute qui couvroit le pont, proposa de le rompre : ce qui fut approuvé par le comte de Revel. Le major du régiment de Montperoux y fut envoyé; il retira 150 hommes qui gardoient la redoute, qu'il remit au sieur de Mahony pour renforcer le poste des Irlandois; et ensuite le pont fut rompu. Le prince Eugène voyant la vigueur et le bon ordre des troupes du roi, et qu'elles gagnoient continuellement du terrain, monta au clocher de la cathédrale, d'où se voyant privé de toute espérance de secours par la rupture du pont, il ne pensa plus qu'à se retirer, comme il fit à cinq heures et demie, par la même porte de Sainte-Marguerite, par laquelle il étoit entré. Il laissa néanmoins plusieurs corps de garde qu'il n'eut pas le temps de retirer, et qui furent faits prisonniers; et il alla avec précipitation, toute la nuit, repasser l'Oglio à Ustiano.

Le combat dura plus d'onze heures sans discontinuation, et on trouvera peu d'exemples d'une pareille victoire, si l'on considère la surprise, la longueur de la mêlée et la supériorité du nombre des ennemis, qui n'avoient que des troupes d'élite. On a compté plus de 2000 morts de leur part, et plus de 1000 prisonniers. Presque tous les officiers des cuirassiers ont été tués. La garnison n'a eu environ que 400 hommes tués et un

pareil nombre de blessés... Les officiers généraux et tous les autres, et même les soldats, se sont distingués d'une manière extraordinaire, ainsi que le succès le justifie.

BATAILLE DE LUZZARA.

15 août 1702.

GAZETTE DE FRANCE.

Du camp de Luzzara, le 17 août 1702.

Le 15 de ce mois à une heure du matin, l'armée décampa de Testa, sans qu'on eût fait battre la générale, ni sonner le bouteselle, et passa la Parmegiana et la Tagliata. Le roi d'Espagne étoit à la droite, le comte de Tessé conduisoit la gauche qui faisoit l'avant-garde, et le duc de Vendôme prit les devans avec 24 compagnies de grenadiers, les gardes ordinaires et 2 régimens de dragons. Il marcha avec tant de diligence, qu'il arriva avant huit heures près de Luzzara, dont les ennemis avoient, la nuit précédente, renforcé la garnison, pour la surêté des magasins qui y étoient. Il fit sommer le commandant de se rendre; mais il ne répondit qu'à coups de mousquet, de l'un desquels le comte de Sézanne eut le bras percé : ce qui fit juger au duc de Vendôme que les ennemis n'étoient pas éloignés, et le fit résoudre à camper en cet endroit-là. Sur le midi, pendant qu'il plaçoit les troupes à mesure qu'elles arrivoient, on vit paroître les ennemis en bataille, leur canon à la tête, marchant contre notre gauche qui s'étendoit jusqu'au Pô, à l'endroit où l'on avoit dessein de construire un pont de communication. Le duc de Vendôme fit avancer les brigades de Piémont et des

Vaisseaux, le régiment de l'Ile-de-France, les Irlandois, le régiment du Perche et les brigades de Grancey et de Sault. Le sieur Albergotti, qu'il chargea de les placer, les fit diligemment retrancher à la faveur d'un petit bois et d'un rideau qui étoit au bord du Pô. Le terrain ne permettant pas de faire une seconde ligne, le sieur de Bezons, lieutenant général, rangea derrière cette infanterie, pour la soutenir, les régimens de cavalerie du Colonel-général, de Montpéroux, d'Uzès, du Bordage, de Bourbon, d'Anjou, de Cavaillac, les dragons de Savoie et quelques autres régimens. Les dragons de Senectaire et un escadron de dragons d'Espagne furent mis près de la brigade de Piémont. Le duc de Vendôme envoya du canon, qui fut placé sur la digue, entre la droite et la gauche.

Ce pendant le marquis de Créqui, lieutenant général de jour, mettoit les troupes de la droite en bataille, suivant les ordres du roi d'Espagne et du duc de Vendôme, qui étoit en un continuel mouvement, donnant ses ordres partout. Sur les cinq heures, toute l'armée des ennemis étant arrivée, leur infanterie en deux lignes, soutenue de leur cavalerie, marcha contre notre gauche qui les attendoit sans tirer, jusqu'à la demi-portée du fusil. Le terrain étoit disposé de manière qu'en avançant, ils prêtoient le flanc au régiment de Piémont et à la brigade des Vaisseaux, qui firent sur eux un feu continuel. Le reste de la gauche les reçut aussi avec tant de vigueur, qu'ils furent repoussés, laissant le terrain couvert de morts. Une demi-heure après, ils revinrent à la charge et ils furent encore repoussés. Ils firent alors avancer de nouvelles troupes, et chargèrent une troisième fois avec un pareil succès. Enfin, la quatrième, ils firent perdre un peu de terrain aux Irlandois et aux régimens du Perche et de Sault; mais le comte de Bezons fit marcher contre les ennemis les régimens de cavalerie du Colonel-général, de Montpéroux et de Bourbon, qu'il mena plusieurs fois

à la charge contre eux, ce qui les arrêta. Le régiment de Piémont conserva son poste, nonobstant les efforts des ennemis qui demandèrent une suspension d'armes pour retirer le corps d'une personne de considération, dont on ne sait pas le nom, ce qui leur fut accordé.

Le combat avoit commencé presque en même temps du côté de la droite, où les ennemis ne furent pas reçus avec moins de vigueur et d'intrépidité, quoique toutes les troupes qui devoient la composer ne fussent pas encore arrivées. Le marquis de Créqui fut blessé à mort aux premières charges, et mourut hier, regretté de toute l'armée. Le comte d'Estrades, à la tête de son régiment de dragons, prit un étendard sur les ennemis. Les dragons Dauphin, de Lautrec et de Languedoc gagnèrent 2 pièces de canon. La bataille dura de cette manière jusqu'à une heure de nuit, avec un feu de mousqueterie si extraordinaire, que les plus vieux officiers avouent qu'ils n'en ont jamais vu de semblable. Enfin les ennemis se retirèrent sur le bord du Zero, où ils se retranchèrent.

Ils ont eu en cette occasion, plus de 5 à 6000 hommes tués ou blessés, et plusieurs de leurs principaux officiers; ce qui est confirmé par le rapport de tous leurs rendus. Dans l'armée des Alliés [1], il y a eu 2500 hommes tués ou blessés, avec plusieurs officiers de considération. Le marquis de Montandre, colonel du régiment des Vaisseaux, le comte de Renel, colonel réformé, le sieur de Vandeuil et le sieur d'Arènes, frère du major général, ont été tués. Le duc de Lesdiguières, les marquis de Montgon, de Grancey, de Montpéroux, de Lignerac, et le lieutenant-colonel de Piémont ont été blessés ; le comte de Tessé a reçu une contusion. Tous les officiers généraux s'y sont distingués par leur conduite et leur fermeté. Le roi d'Espagne, voulant animer les troupes par sa présence, s'exposa plusieurs fois au

[1] Franco-Espagnols.

feu du canon et de la mousqueterie ; et il demeura ce jour-là, et hier, près de quarante-huit heures sans dormir, et presque sans manger. Le duc de Vendôme, présent à tout, remplit parfaitement bien toutes les fonctions d'un général, étant presque toujours dans le plus grand péril.

On croit que le dessein des ennemis étoit de sauver les magasins qu'ils avoient dans Luzzara ; de s'emparer du seul endroit où, par la commodité d'une île, on pouvoit faire un pont de communication avec l'armée du prince de Vaudemont, qui n'en est éloignée que de deux lieues, et de se prévaloir pour cela de l'avantage que leur donnoit le terrain, couvert d'arbres et entrecoupé de fossés, de chaussées et de haies. Mais la conduite du duc de Vendôme et la valeur des troupes ont rompu toutes leurs mesures. On travaille tranquillement au pont, qui leur coupe aussi la communication de Brescello ; et hier, la garnison de Luzzara, composée de 400 fantassins et de 150 cavaliers, se rendit à discrétion. On y a trouvé 4 à 5000 sacs de blé ou de farine, 500 bœufs, des magasins de vin et d'eau-de-vie, et plusieurs autres choses.

BATAILLE DE FRIEDLINGEN.

14 octobre 1702.

GAZETTE DE FRANCE.

Le comte de Choiseul, envoyé par le marquis de Villars, apporta, le 17 de ce mois, au roi la nouvelle de la victoire remportée le 14 sur les Allemands[1], et le

[1] Commandés par le prince de Bade, l'un des meilleurs généraux de la coalition.

comte d'Ayen arriva le 18 avec la confirmation et les particularités de cette grande action. Le marquis de Villars, après avoir achevé son pont sur le Rhin, fit continuer de travailler aux ouvrages commencés pour en couvrir la tête. Les ennemis ne s'y opposèrent qu'avec le canon d'une seule batterie qu'ils avoient, et on leur répondoit par le feu de plusieurs batteries, qui leur causèrent une assez grande perte. En outre, le marquis de Villars, ayant remarqué que trois régimens de hussards campoient dans un bois sur le bord du Rhin, fit, la nuit, dresser vis-à-vis, une batterie de 8 pièces de canon qui tirèrent à la pointe du jour du 9, avec tant de succès, qu'il y eut beaucoup d'hommes et de chevaux tués, et le reste prit la fuite avec un grand désordre. Deux jours après, il résolut, pour obliger les ennemis à décamper, de s'emparer de Neubourg, situé de l'autre côté du Rhin à 4 lieues de Brisach et autant de Huningue. Le sieur de Laubanie, gouverneur de Neuf-Brisach, qui fut chargé de cette commission, l'exécuta le 12 et se saisit de la ville et du château de Neubourg, où il y avoit 600 hommes, dont 400 furent fait prisonniers; étant secondé en même temps par le marquis de Biron, que le marquis de Villars avoit envoyé de Huningue sur des bateaux avec de l'infanterie. Le comte de Guiscard, que le maréchal de Catinat envoyoit à Huningue avec un renfort d'environ 10,000 hommes, se trouva alors à la hauteur de Neubourg, d'où il continua de marcher en diligence vers Huningue. Le prince de Bade, arrivé depuis peu au camp des ennemis, en ayant eu avis, et craignant qu'on ne lui coupât les vivres dont il commençoit à manquer, résolut de décamper le 14 au matin.

Le marquis de Villars jugea qu'il avoit ce dessein par les mouvemens qu'on faisoit dans le camp des ennemis. Aussi, pour ne pas perdre l'occasion de les attaquer dans leur retraite, il fit, dès le 13, passer le Rhin à l'infanterie et à la brigade de Vivans de cavalerie. Le

matin du 14, il mit l'armée en bataille dans les retranchemens des ennemis, qui les avoient quittés et s'étoient mis en marche. Les sieurs des Bordes et de Chamarande se mirent à la tête de l'infanterie, qu'ils firent marcher en diligence vers le haut d'une montagne, où celle des ennemis faisoit tous ses efforts pour arriver marchant en bataille, au lieu que celle du roi étoit obligée de traverser avec beaucoup de peine des vignes et des endroits difficiles et escarpés. Ce pendant, la cavalerie se mit en bataille dans la plaine, ayant celle des Impériaux devant elle, sa droite à la montagne où étoit l'infanterie, et sa gauche au fort de Friedlingen, nonobstant le feu de l'artillerie de ce fort, que les ennemis occupoient encore. La cavalerie allemande s'avança le mousqueton haut, et fit sa décharge de fort près, sans que celle du roi, suivant l'ordre qui lui avoit été donné le matin, tirât un seul coup; mais ayant mis l'épée à la main, elle chargea les ennemis avec tant de vigueur et de fermeté, qu'ils furent mis en désordre et renversés. Elle les poursuivit en bon ordre, sans s'écarter pour le pillage ni pour faire des prisonniers, jusqu'à un défilé où ils se jetèrent en confusion, aucune troupe ne s'étant ralliée pour revenir à la charge. Les sieurs de Magnac et de Saint-Mauris, qui étoient à la tête de la première et de la seconde ligne, agirent avec autant de conduite que de valeur, ainsi que le sieur de Vivans qui commandoit la cavalerie, le sieur de Constant brigadier, le sieur de Massembak qui commandoit le régiment de Condé, le marquis du Bourg colonel du Royal, le prince de Tarente, le sieur de Saint-Pouanges, le sieur de Fourquevaux, qui, avec son nouveau régiment, prit 7 étendards; en un mot, tous les officiers ont parfaitement rempli leur devoir.

En même temps, les brigades d'infanterie de Champagne, de Bourbonnois, de Poitou et de la Reine gagnèrent le haut de la montagne, où elles trouvèrent les ennemis postés dans un bois assez épais avec leur canon.

Néanmoins, malgré leur vigoureuse résistance, elles les renversèrent et s'emparèrent de leurs canons, après trois charges différentes; mais le sieur des Bordes, lieutenant général, et le sieur de Chavannes, brigadier, ayant été tués, la trop grande ardeur porta ces brigades à quitter ce poste avantageux et à descendre dans la plaine, où des bataillons frais les arrêtèrent, et leur ayant même fait perdre du terrain, eurent le moyen de faire leur retraite, nonobstant les efforts que le marquis de Chamarande et les sieurs de Schelberg et du Tot firent pour l'empêcher. Tous les officiers se sont distingués, et même les plus jeunes, entre autres les marquis de Seignelai et de Coatquen, le comte de Nangis, le sieur de Chamarande le fils, le comte de Choiseul et le marquis de Raffetot. Les ennemis furent poussés une lieue au-delà du champ de bataille, et ils ont eu plus de 3000 hommes tués sur la place, entre autres le comte de Furstenberg mort de ses blessures, et le général Stofenberg. Les comtes de Hohenlohe et de Konigseck, 2 colonels, 25 autres officiers et environ 400 soldats ont été faits prisonniers; et on leur a pris 2 pièces de canon outre 8 autres qu'on a vues après leur retraite, et qu'on n'avoit pas encore trouvées, 3 paires de timbales et 37 drapeaux ou étendards, sans que les troupes du roi en aient perdu aucun. Le marquis de Villars s'est trouvé partout avec beaucoup d'intrépidité, et il a donné ses ordres avec toute la conduite d'un général très-expérimenté[1].

Cette victoire est d'autant plus remarquable qu'on a appris par les prisonniers et des ordres de bataille pris aux ennemis, qu'ils avoient 56 escadrons, et que dans l'armée du roi, il n'y en avoit que 34; les six des régimens de dragons, de la Reine et de Gévaudan ayant été envoyés à Neubourg, ainsi que 2000 fantassins, parmi lesquels il y avoit plusieurs compagnies de grenadiers.

[1] Le roi le récompensa de sa victoire par le bâton de maréchal.

Cependant on n'a perdu que 3 à 400 hommes tués et 5 ou 600 blessés, entre autres le duc d'Estrées, le marquis de Polignac, le chevalier de Chamilly et le sieur de Chamarande le fils, mais sans aucun danger.

Le lendemain on fit mener le canon contre le fort de Friedlingen, où les ennemis avoient laissé 400 hommes, qui se rendirent, à condition qu'ils sortiroient, les officiers avec leurs armes, et les soldats désarmés. On y trouva une grande quantité de provisions et de toutes sortes de munitions de guerre. Le même jour 15, le comte de Guiscard arriva avec son détachement.

PREMIÈRE BATAILLE DE HOCHSTETT.

20 septembre 1703.

Lettres et mémoires du maréchal de Villars.

Le sort de la guerre de la Succession aurait pu se décider en faveur de la France pendant la campagne d'Allemagne de 1703, si le maréchal de Villars eût pu mettre à exécution ses projets, qui attestent qu'il avait les grandes qualités du capitaine.

Après avoir battu le prince de Bade à Friedlingen (1702), Villars prit Kehl en douze jours (1703) et força le prince de Bade à s'enfermer dans les lignes de Stolhofen; puis, laissant M. de Tallard devant ces lignes, il passa la Forêt-Noire et alla se réunir, à Tutlingen, à l'Électeur de Bavière. Pendant ce temps, ce prince, brave de sa personne et secondé par d'habiles généraux, avait battu les Impériaux en plusieurs rencontres et s'était rendu maître de toutes les villes du Danube depuis Ulm jusqu'à Passau, c'est-à-dire jusqu'à la frontière de l'Autriche. La jonction faite, Villars voulait qu'on profitât de la situation et qu'on marchât rapidement sur Lintz. La route de Vienne était ouverte; le prince de Bade et le comte de Styrum, avec toutes les forces impériales étaient sur le Rhin et le haut Danube; ils ne pouvaient donc défendre Vienne, que menaçaient d'un autre côté les Hongrois révoltés. L'Empereur était perdu et obligé de signer la paix. Le prince Eugène en convint, en 1714, lorsqu'il signa la paix de Rastadt avec Villars; il lui dit que si on avait

suivi son avis, en 1703, la paix se serait faite alors, et tout à l'avantage de la France.

L'Électeur de Bavière, mal conseillé par son entourage, qui était en partie vendu à l'Autriche, repoussa le projet de Villars; il alla tenter la conquête du Tyrol, et s'y fit battre par les habitants, tous dévoués à la maison d'Autriche. Pendant ce temps, le prince de Bade, échappé à la surveillance de Tallard, et Styrum envahissaient la Bavière. L'Électeur revint dans ses États et se réunit à Villars. Celui-ci voulait livrer bataille au prince de Bade; mais l'Électeur refusa et laissa son adversaire battre tranquillement en retraite; puis on marcha contre Styrum. Cette fois encore l'Électeur refusait de combattre, mais Villars l'y obligea et le força de gagner la bataille de Hochstett.

I.

Lettre du maréchal de Villars à Louis XIV.

Du camp de Hochstett, 21 septembre 1703.

Sire, l'armée de Votre Majesté vient de remporter une victoire très-complète sur celle de l'Empereur, commandée par M. le comte de Styrum, maréchal-général de l'Empereur. Les ennemis ont perdu toute leur artillerie, consistant en 33 pièces de fonte, parmi lesquelles plusieurs de 24, leurs pontons et généralement tous leurs bagages. Leur infanterie étoit de 14,000 hommes de pied effectifs, et celle de Votre Majesté n'étoit pas de 9000. La bataille a duré sept heures, et l'infanterie ennemie n'a été entièrement rompue qu'après une lieue et demie de retraite, la cavalerie se ralliant toujours sous son feu. Celle de Votre Majesté a fait des prodiges de valeur. Nous comptons déjà près de 4000 prisonniers, et jamais victoire n'a été si complète, sans qu'il en ait coûté 200 hommes à Votre Majesté. M. le chevalier de Tressemane aura l'honneur de l'informer des détails, et de quelle manière cette bataille a été donnée. Elle étoit d'une nécessité indispensable pour le salut des forces que Votre Majesté a daigné me confier, M. le

prince de Bade étant à la tête de deux armées dont la moindre est plus nombreuse assurément que celle de Votre Majesté. J'ose la supplier d'avoir pour agréable notre zèle pour sa gloire et le bien de son service ; pour moi, sire, je regarde comme mon plus grand bonheur celui de la persuader qu'elle n'aura jamais de serviteur plus ardent ni plus fidèle. J'ai l'honneur, etc.

II.

Lettre du maréchal de Villars à Louis XIV.

Du camp de Hochstett, 21 septembre 1703.

Sire, S. A. Electorale voulant absolument que j'aie l'honneur d'informer Votre Majesté des détails de la plus grande et la plus heureuse victoire qui ait été remportée depuis longtemps, bien que ce prince, et par s'être trouvé partout, et dans les endroits les plus périlleux, et par le commandement général, ait une connoissance plus parfaite que personne de tous les mouvemens, je dois croire que sa modestie l'empêche de parler d'une action si glorieuse pour lui, et j'aurai l'honneur de dire à Votre Majesté que M. d'Usson, qui commandoit le corps d'armée laissé dans les lignes de Dillingen[1], me manda, le 18, que l'armée impériale commandée par le général-maréchal comte de Styrum avoit quitté son camp de Haunsheim ce jour-là, et marchoit au-delà d'Hochstett. Je reçus la lettre de M. d'Usson à cinq heures du soir; j'allai en rendre compte à S. A. Electorale. Comme l'on étoit bien résolu de marcher à celle des deux armées qui nous en donneroit lieu, il fut proposé de ne pas perdre un

[1] A 8 kilomètres au S.-O. de Hochstett, sur le Danube.

moment de temps pour joindre M. de Styrum, espérant que l'on pourroit le mettre entre l'armée que commandoit S. A. Electorale et le corps de M. d'Usson, et l'attaquer en même temps.

Je m'avançai cette nuit sous Donawerth avec les brigades de Massenbach et d'Anlezy; S. A. Electorale étant résolue à marcher dès le lendemain pour suivre avec l'armée, j'envoyai des partis toute la nuit, qui me rapportèrent que les ennemis étoient campés au-dessous d'Hochstett[1], tenant du Danube au pied des montagnes; les lettres de M. d'Usson me le confirmoient, et j'écrivis à S. A. Electorale, à deux heures après minuit, que je croyois absolument nécessaire qu'elle suivît la première résolution et s'approchât de Donawerth, ce qu'elle exécuta. Pendant le 19, les avis furent un peu incertains; la plupart, cependant, confirmoient que l'armée du comte de Styrum étoit toujours dans son même camp. On ordonna de ne laisser sortir personne de Donawerth, pour cacher nos mouvemens aux ennemis; et j'allai trouver S. A. Electorale comme elle arrivoit dans son quartier d'Oberdorf, à près de deux lieues de Donawerth. Espérant que l'on pourroit combattre les ennemis, ce prince, au lieu de coucher dans son quartier, vint à Donawerth.

M. de Cheyladet, qui avoit ordre d'observer le mouvement des ennemis avec la cavalerie de M. d'Usson, m'envoya son frère me dire que très-assurément ils étoient campés à la hauteur de Gremheim. Sur cela, je mandai à M. d'Usson de prendre ses mesures pour arriver à la pointe du jour près des ennemis; que, dès qu'il verroit leur armée, il tirât trois coups de canon; que l'on feroit la même chose de notre côté; et il fut résolu que l'on marcheroit dès dix heures du soir, laissant tous les bagages entre le Danube et la Wernitz.

[1] Entre Villars, à l'Est, et M. d'Usson, à l'Ouest.

S. A. Electorale partit à minuit; cependant, quelque diligence que l'on pût faire, les marches de nuit étant toujours embarrassantes, et l'armée ayant le Danube et la Wernitz à passer sur un seul pont, et près de quatre lieues à faire, on n'arriva en vue des ennemis que sur les huit heures du matin.

Cependant M. d'Usson, tant pour suivre l'ordre qu'il avoit reçu d'être à la pointe du jour près des ennemis, que par ardeur, et trompé d'ailleurs sur ce signal des trois coups de canon, parce que les ennemis les tirèrent dès qu'ils le virent s'approcher, et qu'il crut que c'étoit nous, passa le ruisseau d'Hochstett et se mit en bataille devant eux, commençant même un gros feu d'artillerie que nous n'entendimes pas, parce que le vent étoit contraire. Se trouvant trop avancé et les ennemis marchant à lui, il fut obligé de se retirer [1], et se rapprocha des lignes de Dillingen, la cavalerie ayant fait même diverses charges dont plusieurs lui furent heureuses, les régimens de la Vrillière et de Montmain ayant pris divers étendards et des timbales, et MM. de Vivans, Saint-Cristan, de la Vrillière, d'Aubusson et Montmain s'y étant fort distingués.

Cependant l'armée que commandoit S. A. Electorale approchoit et se mit en bataille, la gauche au château de Schweningen, dans lequel les ennemis avoient 100 hommes, que l'on fit sommer et qui répondirent fièrement, et la droite au pied des montagnes.

En approchant l'ennemi, on trouva qu'il avoit quitté son camp et s'étoit mis en bataille sur deux lignes bien formées derrière le ruisseau de Gremheim. La plupart des tentes étoient tendues, et l'on s'aperçut d'abord que leurs bagages commençoient à s'ébranler pour prendre le pied des montagnes. L'armée fut très-

[1] M. d'Usson se retira beaucoup trop vite, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire une lettre à M. de Chamillard, dans laquelle il a vraiment l'air d'avoir gagné la bataille. M. d'Usson était un des principaux ennemis du maréchal de Villars.

promptement en bataille, et l'on marcha aux ennemis, dont 15 à 16 troupes de cavalerie se retiroient à 200 pas de nous à mesure que l'on en approchoit. Le sieur de la Tour, lieutenant-colonel de Fourquevaux, avoit la tête de tout, et chargea, avec 200 chevaux et les hussards, les premières troupes dont les ennemis couvroient un quartier qu'ils avoient abandonné.

On se trouva sur le bord de ce ruisseau, derrière lequel étoit leur armée en bataille sur deux lignes. S. A. Electorale se mit à la tête de l'aile droite, le comte d'Arco à la gauche, et l'on songea à gagner le pied des montagnes : la brigade du Dauphin eut ordre de border les bois, et l'on passa plusieurs petits ruisseaux et marais très-difficiles d'eux-mêmes, mais que la valeur de la cavalerie ne trouva pas la moindre difficulté à traverser.

M. le comte de Lannion commandoit l'aile droite, lequel dans tout le cours de cette action, a marqué sa valeur ordinaire. En approchant du village de Bollstatt, qui est auprès des montagnes, on fut très-étonné d'y trouver la brigade de Bourbonnois, du corps de M. d'Usson, laquelle n'avoit pu se retirer avec le reste de ses troupes. Cette brigade, qui pouvoit être inquiétée, ne fût pas fâchée de nous voir arriver. On appuya diligemment la droite à ce village ; la brigade du Dauphin eut ordre de s'en approcher, et l'on attendit que l'infanterie eût gagné un village qui étoit dans le centre, pour marcher de front aux ennemis. Les Irlandois, commandés par milord Clare, l'avoient occupé avec une ardeur de combattre que l'on ne peût assez louer ; et dès que la gauche de la droite y fut appuyée, l'on s'approcha des ennemis. M. de Lannion, à la tête des brigades de Conflans et de Bouzols, composées des escadrons des gardes de S. A. Electorale et des régimens de Royal, Royal-Piémont, prince Charles, Livry, d'Heudicourt et Conflans, chargea la gauche des ennemis avec une extrême vigueur.

On ne peut assez louer les troupes, les brigadiers et les colonels de ces deux brigades, les régimens d'Heudicourt et de Livry ayant pris plusieurs étendards. On trouva devant soi plusieurs bataillons ennemis qui se retiroient ; et l'infanterie de Votre Majesté, qui avoit fait près de 9 lieues sans le moindre repos, ne pouvoit arriver assez vite. On ordonna aux escadrons du Dauphin-étranger et de Barentin de charger cette infanterie : ceux du Dauphin le firent avec une extrême valeur, et le marquis de Kerkado s'y jeta malgré un très-gros feu, rompit deux bataillons et prit un drapeau ; mais comme il n'avoit que ses trois escadrons, il ne put défaire ce qu'il avoit fort ébranlé, et l'infanterie reprit sa marche.

Dans le même temps on vit divers bataillons des ennemis qui appuyoient leur gauche au bois. M. de Lee marcha pour les attaquer à la tête de la brigade du Dauphin, que celle de Bourbonnois suivoit. Les ennemis firent un assez gros feu, et, ayant un peu ébranlé les seconds bataillons Dauphin et celui de Guyenne, une troupe des ennemis, qui n'étoit pas de 40 maîtres, entra dans ces bataillons et fit une très-belle charge et très-hardie. Les escadrons du Dauphin furent commandés pour soutenir cette infanterie, laquelle se rétablit d'elle-même.

Votre Majesté sera peut-être étonnée que notre aile droite de cavalerie ne fût plus à portée de soutenir ces bataillons ; mais, dans la dernière charge qu'elle avoit faite, elle avoit tourné derrière toute l'infanterie des ennemis ; ce seul moment put donner quelque inquiétude, car, hors cela, pendant toute la bataille, les ailes de cavalerie ont été menées de manière que l'on a toujours pu compter sur une victoire assurée avec une perte si médiocre de notre part, qu'il n'y a personne qui puisse croire qu'il en ait si peu coûté pour défaire une armée fort nombreuse.

Pendant cela, sire, MM. les comtes d'Arco, du Bourg

et de Monasterol, à la tête de la gauche, où étoient 14 escadrons des troupes de S. A. Electorale, avoient fait plier toute la droite des ennemis, laquelle même n'avoit pas attendu d'être chargée ; et l'on embrassoit toujours par nos ailes celles des ennemis, lesquelles se rétablissoient à mesure qu'ils approchoient de leur infanterie.

On regrettoit pour lors ce que nous avons dû regarder depuis comme un avantage considérable, que notre infanterie qui, comme je l'ai dit, avoit fait une marche prodigieuse, ne pût joindre assez promptement celle des ennemis, laquelle se retiroit diligemment, mais avec beaucoup d'ordre.

Cependant la cavalerie bavaroise, menée d'un côté par les généraux que j'ai nommés, et celle de Votre Majesté de l'autre, chargeoient et dissipoient par diverses charges celle des ennemis. Le régiment de la Ferronnaye attaqua aussi les bataillons d'arrière-garde, rompit les derniers rangs ; mais le reste fit un feu prodigieux, et enfin, quoique notre artillerie, que le sieur d'Houville faisoit suivre et servir le plus promptement qu'il étoit possible, leur fit diverses décharges, cette infanterie fit plus de deux lieues et demie, depuis le premier champ de bataille, sans être rompue en aucune façon du monde ; cependant la cavalerie la côtoyoit toujours, gagnoit même les devans, et la brigade des Irlandois, celle d'Artois et quelques compagnies de grenadiers ayant joint leurs derniers rangs, le désordre s'y mit ; elle fut entièrement rompue ; nos troupes en tuèrent beaucoup dans les bois, où le massacre fut très-grand, et dura même toute la nuit.

Il est certain que les ennemis ont eu plus de 3000 hommes sur le champ de bataille ; le nombre des prisonniers passe 4000, et à tous momens nos partis qui sont dans les bois nous en amènent ; il en arrive quantité d'eux-mêmes, espérant plus de quartier de l'armée que de ceux qui les poursuivent.

L'ennemi a perdu son artillerie entière, consistant en 33 pièces de fonte dont plusieurs de 24, lesquelles on conduit à Ulm ; un pont de bateaux sur des chariots qu'ils avoient intention de jeter sur le Danube, au-dessous d'Hochstett, pour séparer l'armée du corps de M. d'Usson ; généralement tous leurs bagages, quantité d'étendards, drapeaux, timbales, dont on ne sait pas encore le nombre. Jamais armée n'a fait un si grand butin ; mais on doit cette louange aux troupes, qu'elles ont traversé les bagages sans qu'aucun homme ait quitté les rangs, et, hors les hussards[1], qui n'ont fait que piller, aucun cavalier ni soldat n'a eu sa part au butin qu'après l'affaire entièrement consommée.

Parmi les prisonniers on compte le général Nosmar, plusieurs colonels et lieutenants-colonels, majors, capitaines, dont je tâcherai d'envoyer une liste à Votre Majesté ; et, comme j'ai eu l'honneur de le lui dire, cette grande, heureuse et si complète victoire ne lui coûte pas 200 hommes, par l'extrême attention que l'on a toujours eue à déborder les ailes des ennemis, et à ne les attaquer que lorsque l'on voyoit le désordre près de s'y mettre.

La cavalerie de Votre Majesté y a fait tout ce que l'on peut attendre de sa réputation si établie ; celle de S. A. Electorale l'a bien secondée, aussi bien que MM. les comtes d'Arco, de Monasterol, de Saufren qui la commandoient.

Quant à l'infanterie, commandée par MM. de Magnac et de Chamarande, c'est un bonheur, sire, comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire à Votre Majesté, qu'elle n'ait pu joindre celle des ennemis, qu'elle auroit bien battue ; mais ce n'eût pas été sans perte, et nous l'avons défaite plus tard, mais plus sûrement et sans qu'il nous en ait rien coûté.

[1] Les hussards se composaient alors de déserteurs et d'aventuriers hongrois.

M. de Lee, qui se trouva à la tête de ces bataillons Dauphin ébranlés, paya dignement de sa personne, et a été percé de cinq ou six coups ; il en reviendra comme je l'espère..... Enfin, sire, tout ce qui s'est trouvé à portée de pouvoir attaquer les ennemis les a parfaitement bien battus.... S. A. Electorale me défendroit sans doute par sa modestie la justice que je lui dois, d'avoir toujours donné les ordres avec cette présence d'esprit et cette netteté que sa valeur et son expérience lui donnent ; de s'être trouvé dans les endroits les plus périlleux, et d'avoir ajouté à sa première gloire toute celle de cette action. Pour moi, sire, je ne payerois pas assez de tout mon sang l'honneur de la confiance de Votre Majesté et la gloire de la servir.

III.

Mémoires du maréchal de Villars.

Je finissois ma lettre par un éloge de l'Electeur, qui en effet fit très-bien de sa personne ; mais comme elle devoit passer sous ses yeux, je n'eus garde de mander combien j'avois été mécontent des troupes bavaroises qui se trouvoient dans l'aile gauche que je commandois. J'avois fait dire aux comtes d'Arco et de Monasterol, qui étoient à la tête, de charger plus vivement. Ils s'approchèrent. Les ennemis tirèrent, et se replièrent. La cavalerie bavaroise tira, et se replia de même, de sorte que je me trouvai un moment sur le champ de bataille entre les deux troupes, seul avec MM. de Tressemane, de Barrière, de Verseilles et mes aides de camp..

Je ne parlai pas non plus de la précipitation de M. le comte d'Usson, qui se retira trop tôt, après avoir très-bien fait dans son attaque. A la vérité il fut trompé

par la confusion des signaux ; mais il auroit dû attendre et entretenir quelque temps le combat, puisque l'officier qui commandoit à Hochstett l'avertit que, du haut du clocher, il voyoit arriver l'armée du roi. Cette retraite trop prompte sauva une partie de l'armée ennemie, qui se seroit trouvée entre deux feux, et empêcha que la défaite ne fût entière. Je fus obligé de faire au roi, dans la suite, un récit plus fidèle, parce que je sus qu'on donnoit à Versailles tout l'honneur de l'action à celui dont la manœuvre peu réfléchie avoit empêché que la victoire ne fût complète[1]. Le zèle de ses amis lui fut nuisible ; parce que l'élevant trop, ils m'obligèrent de dire, pour ma justification, des vérités peu agréables que j'aurois tues.

Enfin je ne nommai pas non plus un officier général de l'armée du roi, qui, voyant la quantité de prisonniers qu'on amenoit dans les cours et les jardins du château d'Hochstett, au nombre de plus de 7000, me proposa de les faire passer au fil de l'épée, pour s'exempter de l'embarras de les garder et de la dépense de les nourrir ; une pareille proposition me fit horreur. « Si dans l'action, lui dis-je, j'ai ordonné qu'on ne se chargeât pas de prisonniers, je trouverois inhumain et barbare de faire périr par ordre du général, ce qui a échappé à la fureur du soldat. » Du nombre de ces prisonniers étoit le lieutenant général Nosmar, beaucoup de généraux, de colonels et de capitaines.

L'Electeur m'embrassa sur le champ de bataille, me dit une troisième fois que je lui sauvois l'honneur et la vie, et celle de sa femme et de ses enfans. J'envoyai une partie des drapeaux et étendards à madame l'Electrice, qui auroit peut-être mieux aimé voir un traité avec l'Empereur, que les trophées d'une victoire rem-

[1] En effet, M. d'Usson avait écrit une lettre au ministre, dans laquelle il donnait une très-grande importance à ce qu'il avait fait, et cette lettre avait été insérée dans *la Gazette*.

portée sur ses troupes. En effet, tout ce qui avoit quelque crédit sur l'Electeur, au loin comme au près, l'exhortoit à entrer en négociation. Il me dit, deux jours après la bataille, que son ministre à la diète de Ratisbonne lui mandoit que ceux de l'Electeur de Brandebourg et du duc de Hanover, et de plusieurs autres princes l'avoient pressé d'entendre enfin à un accommodement : que, bien que ses affaires fussent dans une dangereuse situation, par la supériorité des forces du prince de Bade, lequel étant maître d'Augsbourg, l'étoit aussi de toute la Bavière, il ne différoit de la mettre à feu et à sang, que pour lui donner le temps de se reconnoître ; que cependant tous les États de l'Empire, considérant qu'il étoit de leur intérêt d'en soutenir un membre aussi considérable, emploieroient leurs offices auprès de l'Empereur, pour que, malgré les justes raisons[1] qu'il avoit d'être fort irrité, il consentît à un accommodement.

M. l'Electeur m'a dit, ajoutois-je au roi[2], qu'il ordonnoit à son ministre de Ratisbonne de répondre conformément au changement qui vient d'arriver dans les affaires. Votre Majesté peut être assurée que nous n'étions pas à deux jours près de voir l'accommodement terminé, et Dieu sait quelles en auroient été les conditions pour l'armée de Votre Majesté. L'Electeur avoit déjà dit, et par deux fois, à l'intendant, que l'armée de Votre Majesté ne devoit avoir nulle inquiétude, et qu'il feroit en sorte que l'armée et le général se retirassent contens de lui. Ces promesses n'étoient pas fort capables de me rassurer de la part d'un prince que je connoissois très-inconstant : bon et honnête homme à la vérité, mais foible, et peut-être capable de s'abandonner à des gens qui pourroient sacrifier notre armée à l'espé-

[1] L'alliance de l'Électeur avec Louis XIV, et sa révolte contre l'Empereur son suzerain.

[2] Une partie des mémoires de Villars se compose d'extraits de sa correspondance.

rance d'obtenir dans un traité des conditions plus avantageuses pour l'Electeur.

D'ailleurs il paroissoit lui-même se lasser de la guerre, et il regardoit comme importuns tous les avis qui ne tendoient pas à ses plaisirs. « Quand je le presse, écrivois-je au roi, de faire un peu raccommoder Munich, il me parle des ouvrages de son château de Scheleiskemb, qu'ils ont été interrompus pendant trois ou quatre jours, par la peur qui a pris aux ouvriers ; mais que tout y est revenu. Quand j'insiste et lui représente la nécessité de ces fortifications[1], il me parle de celle de profiter du mois d'octobre, pour incruster les marbres de son orangerie. Il tient plus que jamais à ces bagatelles ; mais en quoi je ne peux le blâmer, c'est de préférer ses États à la Flandre et aux pensions que Votre Majesté lui offre en cas de malheur ; car, dit-il, quand même je tirerois plus d'argent des Pays-Bas que de la Bavière, je serois réellement moins riche, parce qu'il me faudroit employer presque tous les revenus à payer les garnisons. »

IV.

Lettre du maréchal de Villars à M. de Chamillart.

Au camp de Hochstett, le 21 septembre 1703.

J'ai la satisfaction, Monsieur, de vous en donner de temps en temps, et de pouvoir au moins par les bonnes nouvelles que je vous apprends, vous payer un peu des marques d'amitié dont vous m'honorez.

Je vous supplie très-humblement, Monsieur, de ne *demander aucune grâce à Sa Majesté pour moi*[2]. Je vous

[1] De Munich.

[2] Les lignes en italique sont en chiffres dans le texte avec la traduction au-dessus.

assure, Monsieur, que je n'aurois pas pris la liberté de vous écrire sur celles que je vous ai paru désirer sans l'opinion que j'avois qu'elle me porteroit bonheur. Vous croyez bien, Monsieur, que M. l'*Electeur écriroit volontiers pour la quatrième fois*. Je ferai ce qui dépendra de moi pour *l'en empêcher*, *voulant devoir tout au roi*. Et d'ailleurs, je vous assure, Monsieur, que je me trouve assez heureux de pouvoir rendre des services importans pour me croire trop payé de la gloire de bien servir le plus grand maître du monde. M. le comte de Tressemane vous informera de tous les détails. Toutes les apparences sont que cette bataille *empêche un grand changement*. Je prendrai seulement la liberté de vous dire que *pour être sûr de ses alliés*, il est quelquefois bon de *ne s'y pas livrer absolument. La conduite très-irrégulière de M. l'Electeur m'a fait mille fois plus de peine que le prince de Bade à la tête de deux grosses armées*.

Je crois devoir vous supplier, Monsieur, de représenter à Sa Majesté qu'il *est bon qu'elle paroisse entièrement satisfaite de la valeur de M. l'Electeur*, *de celle du comte d'Arco*, *des troupes de M. l'Electeur*, *bien que dans la chaleur du combat je n'aie pu m'empêcher de me plaindre un peu de leur flegme*.

J'ai l'honneur d'être, avec tout le respect et l'attachement que je dois, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

VILLARS[1].

---

[1] Cette lettre inédite se trouve au Dépôt de la Guerre, archives anciennes, vol. 1677, p. 16.

SECONDE BATAILLE DE HOCHSTETT.

13 août 1704.

I.

Gazette de France.

Villars, à cause de la mésintelligence qui existoit entre lui et l'Électeur de Bavière, avait demandé son rappel et avait été remplacé par le maréchal de Marsin. Les Franco-Bavarois, venaient de prendre Passau ; Vienne se voyait menacée d'un côté par l'Électeur, de l'autre par les Hongrois révoltés; l'Empereur se préparait à quitter sa capitale. Les chefs de la coalition, le prince Eugène, Marlborough et Heinsius résolurent de sauver l'Autriche, qui était perdue, si les Franco-Bavarois donnaient la main aux Hongrois. Par une série de marches rapidement exécutées, les trois généraux de la coalition, le prince de Bade, le prince Eugène et Marlborough réunirent leurs armées sur le Danube. Le prince de Bade et Marlborough s'étant joints les premiers, battirent l'Électeur au Schellenberg (2 juillet). Le maréchal de Tallard accourut au secours de Marsin et de l'Électeur, mais le prince Eugène, que Villeroi devait arrêter à Rastadt, passa nonobstant et se joignit (8 août), à Hochstett, à Marlborough et au prince de Bade. Les deux généraux françois et l'Électeur passèrent le Danube à Lawingen, pour aller attaquer les alliés sur la rive gauche du fleuve. Ils avaient 78 bataillons et 143 escadrons; l'ennemi 66 bataillons et 181 escadrons. Mais, pendant que les généraux alliés étaient dans l'accord le plus complet, nos généraux étaient en plein désaccord : l'armée françoise formait en réalité deux armées, celle de Tallard, la plus faible, celle de Marsin avec qui marchait l'Électeur.

Le jour de la bataille, la droite de l'armée françoise, appuyée au Danube et à Blenheim, était formée par l'armée de Tallard opposée à Marlborough, dont les forces étaient de beaucoup supérieures à celles de Tallard; la gauche, composée de l'armée de Marsin et des troupes bavaroises, était opposée au prince Eugène, beaucoup plus faible que ses adversaires, parce que ce n'était pas lui qui devait porter le coup principal : il devait seulement lutter contre la gauche des François, pendant que Marlborough, se jetant sur le centre de notre ligne, à la jonction de nos deux armées, devait enfoncer ce centre, séparer les deux armées et culbuter celle de Tallard. Ce

fut ce qui arriva, sans que Marsin ait jugé à propos de venir au secours de son collègue. Quinze mille hommes que Tallard avait postés dans le village de Blenheim, pour fortifier sa droite, furent coupés de l'armée et capitulèrent honteusement dans Blenheim. Tallard blessé fut fait prisonnnier : une partie de ses troupes se battit mollement. Quant à Marsin et à l'Électeur, grâce à leur supériorité numérique, ils résistèrent avec assez de succès; mais, comme si chacun eût travaillé pour soi, ils laissèrent écraser Tallard par Marlborough, au lieu de l'attaquer de flanc comme ils devaient et pouvaient le faire.

La seconde bataille de Hochstett fut un désastre ; on y perdit 12,000 hommes tués ou blessés, 10,000 prisonniers et 10,000 débandés ou déserteurs. Dans le désordre qui suivit la défaite, Marsin évacua la Bavière, repassa la Forêt-Noire, le Rhin et se retira en Alsace. Les François étaient chassés d'Allemagne, l'Autriche était délivrée.

De Strasbourg, le 27 août 1704.

Les ennemis ayant été informés que les armées de France et de Bavière passoient le Danube à Lawingen et à Dillingen, abandonnèrent le dessein d'assiéger Ingolstadt, et rassemblèrent toutes leurs forces, à la réserve des troupes qu'ils avoient laissées du côté du Rhin[1], et ainsi ils étoient supérieurs d'environ 40 escadrons. Les deux armées marchèrent l'une vers l'autre, et elles se trouvèrent, à six heures du matin en présence et en bataille sur deux lignes, à une demi-lieue de Hochstett. La droite, que commandoit le maréchal de Tallard, s'étendoit jusqu'au Danube, et l'infanterie, qui étoit au centre, commandée par le marquis de Blainville, avoit un village devant elle, dont elle occupoit les maisons et les haies voisines. Le corps de bataille et l'aile gauche aboutissoient à la montagne et à un bois, et avoient aussi devant elle un village qui fut brûlé. Les deux armées étoient séparées par un ruisseau de deux pieds de largeur, qui couloit le long des villages, et dont les bords étoient marécageux, mais ils avoient été desséchés par les grandes chaleurs. Sur les huit

[1] A Stolhofen, où elles occupaient le maréchal de Villeroi.



heures, l'artillerie commença à jouer; et celle du maréchal de Tallard fut toujours supérieure à celle des ennemis, et mit deux fois en désordre leur gauche qui se formoit. Sur les dix heures, elle voulut tenter le passage du ruisseau, mais elle fut repoussée avec une perte considérable. Sur les onze heures, la cavalerie angloise vint attaquer celle de l'aile droite, qui l'enfonça et la poussa jusques à l'infanterie, en présence de l'Electeur de Bavière qui y étoit accouru. Il poussa de là à l'infanterie qui bordoit le village et les haies, et qui combattoit avec avantage contre celle des ennemis. Dans ce temps-là, les Anglois chargèrent de nouveau la gendarmerie, qu'ils rompirent. S. A. Electorale la rallia, et ayant été soutenue par la cavalerie, les ennemis furent encore repoussés.

Ce pendant, l'aile gauche et l'infanterie commandée par le marquis de Blainville avoient en cinq différentes charges toujours enfoncé et rompu la droite des ennemis avec un grand carnage, gagné l'artillerie et pris beaucoup d'étendards et de drapeaux; de manière que l'Electeur crut la victoire certaine. Mais il apprit en ce temps-là, que la cavalerie de l'aile droite ayant été attaquée par les ennemis avec de nouvelles forces, ils l'avoient entièrement défaite, et qu'ayant passé le ruisseau, ils avoient rempli de leurs troupes le terrain qu'elle occupoit. Alors S. A. Electorale voyant la nuit approcher, et craignant d'être enveloppée, jugea qu'il étoit temps de faire retraite. Il envoya avertir l'infanterie, qui étoit encore auprès du village (de Blenheim), au nombre de 27 bataillons, avec 4 régimens de dragons, et qui avoit toujours battu les ennemis, de se retirer, ce qu'elle pouvoit faire aisément. Néanmoins ceux qui la commandoient s'opiniâtrèrent à garder leur poste, ce qui causa la perte de la bataille, les ennemis ayant jusques-là perdu beaucoup plus de gens que l'Electeur de Bavière; mais ils en furent dédommagés avec avantage par la prise de ces bataillons et des

4 régimens de dragons, qui furent ensuite obligés de se rendre.

Le reste de l'armée, par les soins du maréchal de Marsin, se retira en très-bon ordre, sans qu'aucun bataillon ni escadron se rompît, faisant de temps en temps volte face et de furieuses décharges sur les ennemis, qui ne les suivirent pas longtemps. On arriva de cette manière à Lawingen, où une partie de la cavalerie de la droite s'étoit ralliée avec quelque infanterie. Les bagages n'ont pas été perdus, ainsi que les ennemis l'ont publié, et ils n'ont pris que 25 à 30 pièces de canon. A l'égard des troupes, outre les prisonniers qui sont au nombre de 10,000 compris les officiers, il n'y a eu au plus que 12,000 hommes tués ou blessés, au lieu que les ennemis en ont eu par leur aveu plus de 16,000, et on leur a pris 36 étendards ou drapeaux et 4 paires de timbales.

II.

Lettre du maréchal de Tallard à M. de Chamillart.

Hanau, 4 septembre 1704.

Je viens de recevoir, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 25 de l'autre mois; je compte que M. de Silly sera arrivé le même soir auprès de vous, qui aura satisfait à tout ce que vous désiriez de moi. Je l'ai prié et chargé de dire la vérité de tout au roi et à vous; c'est mon unique instruction, et je suis persuadé qu'il se sera acquitté fidèlement de la commission dont il avoit bien voulu se charger. Si outre cela, Monsieur, vous voulez encore un mot de moi, je vais vous obéir.

J'ai prévu le malheur qui est arrivé, en partant d'Al-

sace..... Je n'étois pas en moindre risque en allant en Bavière, les choses y étant dans l'état qu'elles étoient, sans aucun magasin, pas pour six jours de vivres en nul endroit, tous les postes occupés par les ennemis, et l'armée que je menois affoiblie par la désertion de tous les étrangers, et la mortalité dans les dragons surtout, et dans plusieurs régimens de cavalerie, telle que vous aurez appris par M. le duc de Quintin qu'elle étoit dans son régiment. Au surplus, Monsieur, une ignorance totale de la force des ennemis, et M. de Bavière ayant toutes ses troupes, à 5 bataillons et 23 escadrons près, dans son pays, pour couvrir ses salines, le château d'un gentilhomme, enfin tout, hors ce qu'il falloit couvrir, qui étoit la frontière.

Je lui parlai, dans la première audience que j'eus avec lui, là dessus avec tant de force, qu'il me promit de faire venir jusqu'à 40 escadrons et 18 bataillons.

Cependant, les ennemis étant partis de Friedberg et marchant au Danube, il eut de faux avis qu'ils avoient passé cette rivière ; il fut question d'aller à Lawingen pour empêcher qu'ils ne s'en saisissent. Je demandai si, quand on y seroit, il y avoit quelque poste qu'on pût occuper avec sûreté pour attendre le renfort de Bavarois qui devoit venir. Tout le monde m'assura que oui : on prit la résolution de passer le Danube ; le poste de Lawingen, qui étoit le seul qui nous restât, étoit si important, que cette démarche étoit nécessaire. Je consentis donc à la faire, sans même donner qu'un séjour à l'armée que j'amenois ; nous marchâmes trois jours, au bout desquels nous passâmes le Danube. Je trouvai des pays ouverts et point de poste. M. l'Electeur, se moquant de mes craintes, me força de lui dire que, si je connoissois moins sa droiture, je croirois qu'il voudroit hasarder les forces du roi sans les siennes, pour voir sans risque ce qui en arriveroit. Il voulut marcher dès le soir à M. le prince Eugène, ignorant ses forces et ne sachant pas qu'il avoit ramené 30 escadrons des

lignes et 18 bataillons qui, avec le détachement que les alliés lui avoient envoyé et un nouveau corps de leur armée dont il avoit été joint, le faisoient d'une force considérable. Je ne m'y opposai point, disant que c'étoit à lui et à M. le maréchal de Marsin, qui connoissoient le pays et qui savoient le fond qu'il y avoit à faire sur ceux qui leur donnoient des nouvelles, à juger de ce qui se devoit entreprendre; qu'en gros je savois qu'il ne falloit pas manquer une occasion, si on la croyoit sûre, mais qu'il falloit prendre garde aussi à trouver toute l'armée. Après une longue délibération, on conclut de ne point marcher ce soir-là.

Le lendemain je pris la liberté de représenter à M. le maréchal de Marsin qu'il me sembloit que, dans la situation des choses, il ne falloit rien risquer ; que les affaires du roi alloient bien partout; que nous avions les principales forces de l'État entre les mains, et qu'à mon sens nous ne devions rien tenter qu'au mois d'octobre, pour les quartiers d'hiver, et nous contenter jusqu'à ce temps-là de ne point laisser mettre les ennemis entre le pays de Wurtemberg et nous.

Dès le lendemain, M. l'Electeur nous repressa de marcher en avant; comme il n'y avoit point de fourrage où nous étions, et que j'avois envie, au lieu d'avoir le dos au Danube, comme nous avions, que nous y missions notre droite et notre gauche vers la montagne[1] afin de traverser le pays, je consentis à aller chercher un camp, étant convenus que nous laisserions la rivière d'Hochstett devant nous, ou qu'au plus nous n'irions que jusqu'à Hochstett, laissant le marais à la tête du camp.

Quand nous y fûmes le lendemain, M. l'Electeur proposa de passer outre et d'aller jusqu'à Lutzingen, où le combat s'est donné. Poussé, tourné en ridicule sur mes

[1] La rive gauche du Danube est bordée par les contreforts du Jura de Franconie.



représentations, je consentis qu'on fût reconnoître le nouveau camp proposé. Je revenois toujours à dire qu'il falloit rester derrière Hoschtett. M. de Legall[1] dit que les ennemis se viendroient mettre à Lutzingen : s'ils y fussent venus et que nous fussions restés à Hochstett, vous eussiez eu cent lettres contre moi par la première occasion ; et en effet c'étoit leur dessein[2]. M. le maréchal de Marsin me tira à part là-dessus, et me dit qu'il ne voyoit pas d'inconvénient à y venir ; las de refuser, j'y consentis, et nous y marchâmes le lendemain sans l'avoir trop reconnu par nous-mêmes, mais sur la foi de ceux qui y étoient l'année dernière avec M. le maréchal de Villars. Cette diversité, Monsieur, qui rend ce qu'on veut faire public, fait bien voir et est une belle leçon pour jamais de n'avoir qu'un homme pour commander une armée[3], et que c'est un grand malheur que d'avoir à ménager un prince de l'humeur de M. l'Electeur de Bavière, surtout quand des lieutenans-généraux s'adressent à lui directement pour l'échauffer et lui inspirer leurs sentimens, comme faisoient certains de l'armée de M. le maréchal de Marsin.

Quand nous fûmes arrivés, nous vîmes l'armée des ennemis campée à une lieue et demie de nous. M. l'Electeur de Bavière dit qu'il venoit de recevoir des lettres de Donawert, par où on lui mandoit qu'il n'y avoit que le duc de Marlborough qui eût joint le prince Eugène[4], et sur ce principe il vouloit qu'on marchât aux ennemis pour les attaquer. Il crioit qu'on perdoit une

[1] Un des généraux bavarois.

[2] Le désaccord qui existait, avant la bataille, entre les maréchaux, se continua pendant l'action, à ce point qu'il semble qu'il y a deux armées, celle de Marsin et celle de Tallard, au lieu d'une seule, l'armée française.

[3] L'excellent avis de M. de Tallard ne fut pas écouté : Louis XIV persista à faire commander ses armées par deux et même trois généraux à la fois.

[4] Ce qui n'était pas vrai. Les trois généraux ennemis étaient réunis.

occasion qu'on ne trouveroit jamais. Enfin M. le maréchal de Marsin et moi lui dîmes que, puisqu'il vouloit marcher à eux, il falloit au moins démêler si M. de Bade y étoit ou non, parce que d'aller attaquer des gens beaucoup plus forts que soi, dans un beau poste, comme ils le seroient s'ils étoient tous réunis, n'étoit pas chose faisable. Cependant, pour ne pas perdre cette prétendue occasion, on détacha M. de Silly avec 8 troupes soutenues de 8 autres, puis de 16, enfin de 4 régimens de dragons et de 1000 chevaux, pour engager une escarmouche à la tête du camp des ennemis, afin de faire des prisonniers à quelque prix que ce fût. Il nous en envoya quatre en fort peu de temps, qui nous assurèrent que toutes les forces des ennemis y étoient. M. l'Electeur convint donc de faire entrer les troupes dans le camp, disant à tout le monde qu'on perdoit une occasion qu'on ne retrouveroit jamais.

Je le priai de vouloir bien passer à ma droite, parce que je n'en étois pas content ; on trouva même que je faisois diguer le ruisseau, afin de le faire regonfler. M. de Zurlauben m'avertit que M. d'Arco[1] rioit de ce que l'on croyoit que les ennemis pussent venir à nous ; et M. l'Electeur, sachant que j'avois envie de faire une redoute sur un grand chemin qui traversoit le ruisseau, me dit : « J'espère que vous ne ferez pas lever terre ; » ce sont ses propres mots. Tout cela changea fort le lendemain à cinq heures du matin, quand on vit que l'armée des ennemis marchoit à nous ; et ceux qui étoient ennemis des précautions la veille cherchoient à en prendre quand il n'étoit plus temps. On se mit en bataille : je mis 16 bataillons dans le village de Blindheim[2] et 4 régimens de dragons à pied, leur étant mort tant de chevaux qu'ils rendoient un double service de cette manière-là. Ce village étoit

[1] Général des troupes bavaroises.

[2] Que nous appelons, ainsi que les Anglais, Blenheim.

trop éloigné du ruisseau pour en défendre le passage, et trop près pour qu'on pût faire passer les lignes devant et le laisser derrière. J'appuyai la gendarmerie au village. Je mis 3 brigades d'infanterie le long du canal d'un moulin qui étoit derrière; la brigade de Broglie et celle du Mestre de camp général joignoit la gendarmerie, puis commençoit la droite de l'armée de M. le maréchal de Marsin. J'avois 9 bataillons dans ma seconde ligne, et n'en avois point dans ces trois brigades de cavalerie de la première, parce que ce corps étoit destiné à se porter promptement sur le ruisseau et charger les ennemis avant qu'ils fussent formés. Je ne m'étendrai pas davantage sur un détail que M. le marquis de Silly vous aura expliqué bien plus nettement que je ne pourrois faire dans cette lettre; j'aurai simplement l'honneur de vous dire que, voyant que les ennemis assembloient un gros corps de troupes dans le centre de leur ligne, j'envoyai un de mes aides de camp en avertir M. de Marsin, pour le supplier d'envoyer la réserve derrière ce centre : il crut en avoir besoin à la gauche.

Il faut considérer, s'il vous plaît, Monsieur, que je n'avois que 36 bataillons et 44 escadrons, ayant été obligé de doubler mes escadrons à cause de la mortalité des chevaux. Je fus attaqué par 48 bataillons et 89 escadrons anglois ou à la solde de Hollande et d'Angleterre, les moindres escadrons à 160 maîtres, les moindres bataillons passant 500 hommes. M. le maréchal de Marsin fut attaqué par 18 bataillons et 92 escadrons. Il avoit 83 escadrons et 42 bataillons, parce que les troupes de l'Electeur étoient à la gauche.

Je renvoyai encore lui demander du secours dans le cours de l'action : il ne crut pas être en état de m'en donner. Enfin j'envoyai le maréchal des logis de la cavalerie lui dire que je le priois de me mander de ses nouvelles; que je ne pouvois plus soutenir l'effort des ennemis, d'autant plus qu'une colonne de cavalerie de

la droite de leur armée replioit encore sur moi d'augmentation; M. du Plessis ne put me rejoindre, et je ne l'ai pas vu depuis.

M. de la Vallière et son régiment, M. de Broglie et le régiment du Roi-cavalerie, et le régiment de Forsat ont fait des merveilles ; les officiers de la gendarmerie sont de très-braves gens, mais les gendarmes n'ont rien fait qui vaille. Le gros de la cavalerie a mal fait, je dis très-mal ; car on n'a jamais rompu un escadron des ennemis. J'ai pourtant vu un instant où la bataille étoit gagnée par la brigade de Robecq et celle d'Albaret, si la cavalerie, qui s'étoit avancée plus près des ennemis, à la faveur de l'infanterie, qu'elle n'avoit fait auparavant, n'avoit tourné tout d'un coup et abandonné cette pauvre infanterie.

M. de Zurlauben a fait des merveilles, et en officier et en brave homme; M. de Valsemé a très-bien fait aussi. J'ai lieu de me fort louer de M. de Silly et de M. de Lignier, brigadier d'infanterie. La tête qui tourna à M. de Clérambault[1], qui préféra de se noyer à rester à son poste, est cause que, sa mort étant arrivée à l'insu de M. de Blanzac[2] et des autres, l'on n'a point pris, dans le village[3] où étoit l'infanterie, les partis qu'il y a eu à prendre. M. de Clérambault y avoit rappelé à mon insu les trois brigades qui soutenoient mon aile droite, à la faveur desquelles on eût toujours été le maître de retirer l'infanterie du village. J'en étois sorti, il y avoit trois quarts d'heure, pour retourner à la cavalerie, quand ce qui en restoit s'enfuit sans que les ennemis marchassent à eux; je voulus la rallier; mais inutilement[4].

[1] M. de Clérambault, lieutenant général, commandait à Blenheim.

[2] Qui commandait sous M. de Clérambault.

[3] De Blenheim.

[4] C'est en menant cette cavalerie démoralisée à la charge, que Tallard fut blessé d'un coup de sabre et d'un coup de feu. Il continua néanmoins à lutter avec énergie.

Je voulus me rejeter dans le village pour faire un dernier effort, afin de me retirer avec l'infanterie ; je fus suivi par un régiment de dragons des troupes de Hesse, qui m'enveloppa, l'officier m'ayant reconnu à l'ordre du Saint-Esprit. Le village se défendit encore une heure et demie et puis capitula, abandonné par toute la cavalerie, par celui qui y commandoit et par la moitié de ceux qui étoient dedans[1].

M. de Silly vous aura informé, Monsieur, d'un détail que je ne puis répéter ici. Ce fut la fin d'une journée malheureuse ; cependant, ce que ce village tint de trop a donné lieu à M. le maréchal de Marsin de se retirer, et comme je sais qu'il est arrivé en Alsace avec son armée, la cavalerie de la mienne, qui n'a perdu que 5 ou 600 hommes, et l'armée de l'Electeur, je puis vous assurer, Monsieur, en homme d'honneur, que je crois les affaires du roi plus solidement bonnes que si les forces du roi étoient en Bavière. Ratisbonne étant pris et Ingolstadt assiégé, comme il l'étoit sans que l'Electeur en sût rien quand le combat s'est donné, car il eût fait sa paix, ses troupes eussent servi l'Empereur, et l'armée du roi auroit eu beaucoup de peine à se retirer. Il ramène un corps de cavalerie considérable dont nous manquions, et je vois présente-

[1] On trouve dans une lettre adressée à Chamillard les détails suivants : « Ce qu'il y a de plus malheureux dans cette action, c'est que M. de Clérambault, lieutenant général, qui commandoit les 27 bataillons qui étoient dans le village de la droite et 12 escadrons de dragons, n'ait pas songé à se retirer avec ce corps ; il s'est noyé dans le Danube à quatre heures du soir, deux heures avant la fin de l'affaire, la tête lui ayant tourné. On condamne fort M. de Blanzac, qui commandoit sous lui, de ne s'être pas retiré, et d'avoir fait une capitulation aussi honteuse. Si ce corps s'étoit retiré, comme il n'y avoit rien de plus possible, les ennemis perdoient autant que nous, et nous n'aurions pas été obligés de quitter le pays. L'armée de M. de Tallard perd 20,000 hommes dans cette occasion, tués ou pris, et les ennemis avouent 10,000 hommes tués ou blessés. Les ennemis avaient plus de 25,000 hommes plus que nous, de leur aveu. Le canon a commencé à tirer de part et d'autre entre huit et neuf heures du matin ; il y en avoit plus de 80 pièces de chaque côté.

ment plus de 200 escadrons et plus de 110 bataillons en Alsace.

Permettez-moi, je vous supplie, Monsieur, de n'en pas dire davantage sur une matière qui me perce encore le cœur. Le plus grand mal est sauvé quand les ennemis n'ont point suivi l'armée. Sans le miracle de l'année dernière à Hochstett, M. de Bavière étoit perdu dès la campagne passée ; sans celui de Spire[1], il l'étoit l'hiver ; il en falloit un double cette campagne pour le sauver, et c'est un bonheur que l'armée de M. le maréchal de Marsin et la sienne soient arrivées à bon port.

J'en suis la victime ; mais pourvu que les affaires du roi n'en souffrent point, je suis content de mon sort. Vous savez, Monsieur, que hors l'attachement que j'avois pour le roi et un certain point d'honneur, je souhaitois peu de chose pour moi ; et si ces deux raisons ne m'avoient retenu, j'aurois désiré d'être en repos et hors de but aux cabales qui me persécutoient, et qui cherchoient toujours à empoisonner ce que je faisois de mieux. J'avoue que j'aurois bien voulu sortir du service par une autre porte que celle-ci ; mais je n'ai rien à me reprocher. J'ai prévu, j'ai voulu empêcher, ma disposition étoit bonne ; j'ai soutenu jusqu'au dernier moment, et je voudrois quasi que c'eût été aussi le dernier de ma vie.

Au reste, Monsieur, je suis aussi sensible que je le dois à toutes les bontés que vous me témoignez dans la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire. Soyez persuadé, je vous supplie, que j'en conserverai le souvenir tant que je vivrai, et que vous aurez toute ma vie en moi un serviteur que sa méchante fortune vous rend bien inutile.

P. S. — Monsieur, vous voyez bien, par la franchise

[1] Tallard avait battu le 15 novembre 1703, à Spire, le prince de Hesse-Cassel.

avec laquelle j'ai l'honneur de vous écrire, que cette lettre n'est que pour vous, et pour le roi, si vous jugez à propos de la lui montrer.

BATAILLE DE CASSANO.

16 août 1705.

GAZETTE DE FRANCE.

Le prince Eugène partit le 10 de son camp de Romanengo, marchant sur trois colonnes et remontant entre l'Oglio et l'Adda. Le duc de Vendôme ayant appris qu'il tournoit vers l'Adda, passa le Serio, et après avoir donné ordre au grand-prieur[1] de conduire l'armée le long de l'Adda, il passa cette rivière avec un corps de cavalerie et de dragons, se faisant suivre par 15 bataillons. Etant arrivé au-dessus de Cassano, il trouva que les ennemis y avoient fait un pont, et il disposa ses troupes sur des hauteurs vis-à-vis d'eux, de manière qu'ils n'osèrent tenter le passage. La nuit du 15 au 16, le prince Eugène voyant son dessein rompu de ce côté-là, résolut de venir attaquer le grand-prieur. Il marcha pour cet effet avec toute son armée, après avoir fait rompre son pont; mais le duc de Vendôme s'en étant aperçu à la pointe du jour, ne douta pas de la route qu'il avoit prise. Il ordonna en même temps au marquis de Senecterre de marcher en diligence vers Cassano, avec 4 régimens de dragons; il prit lui-même les devans avec le marquis de Saint-Frémont, le comte de Chemeraut et le chevalier de Broglio, laissant ordre au comte de Colmenero et au chevalier de Luxembourg de

[1] Frère du duc de Vendôme.

lui amener au plus tôt les 15 bataillons qui avoient été détachés de l'armée. Il apprit à Cassano, où l'armée du roi étoit arrivée, que celle des ennemis n'étoit éloignée que de 2 milles, et il fit en même temps les dispositions nécessaires pour les bien recevoir.

Sur les onze heures du matin, ayant passé le naviglio ou canal de la Communa, ils se mirent en bataille à deux portées de fusil, et ils attaquèrent la gauche, où il n'étoit encore arrivé que 12 des 15 bataillons qu'amenoit le comte de Colmenero. Le duc de Vendôme fit border un ruisseau qui étoit en cet endroit, et où le feu fut fort vif à la longueur de la pique. Un demi-quart d'heure après, ils attaquèrent le centre et la droite, et le feu continua de même force durant près de quatre heures. Les ennemis percèrent en deux endroits dans le centre, vis-à-vis des brigades de Grancey et de Bourk, qui les chargèrent, la bayonnette au bout du fusil, en tuèrent un grand nombre et les renversèrent dans le naviglio. Comme les Impériaux avoient fait leur premier effort sur l'extrémité de la gauche, ils y causèrent quelque désordre, et ils avancèrent jusqu'auprès du pont, où ils se saisirent d'une cassine; mais le régiment de Vendôme les en chassa, et ils y perdirent plus de 300 hommes. Le désordre de la gauche fut aussi réparé par quelques bataillons que le comte Albergotti y envoya, et dès lors les ennemis ne songèrent plus qu'à se retirer. Le régiment de la Marine, sontenu par les régimens de du Héron, de Vérac et de Lautrec, ne put jamais être ébranlé, et ce fut en cet endroit, et dans la retraite, que les ennemis firent leur plus grande perte. Le comte de Médavy, qui étoit à la droite, s'est extrêmement distingué, ainsi que le comte Albergotti et les sieurs Dillon, mylord Galmoy, de Colmenero, de Chemeraut, de Vaudray, de Saint-Pater, et le chevalier de Luxembourg. Le terrain n'ayant pas permis à la cavalerie de combattre, le marquis de Saint-Frémont et le comte de Praslin, qui la commandoient, soutinrent

toujours l'infanterie ainsi que le comte de Mursay. Ils se mêlèrent même souvent dans les bataillons et essuyèrent un très-grand feu. Le grand-prieur ne put se trouver au combat, ayant été envoyé deux heures avant qu'il commençât par le duc de Vendôme à Rivolta, avec deux brigades de cavalerie et une d'infanterie, et les sieurs de Bissy, de Langalerie, de Forsat et de Broglio. On croit qu'il peut y avoir eu 2500 hommes des troupes du roi, tués ou blessés, et dont on ne sait pas encore le détail. On a compté 7000 morts des ennemis, et 1800 prisonniers, outre les noyés et les blessés, de sorte qu'on ne doute pas qu'ils n'aient au moins eu 12,000 hommes hors de combat. Le prince Eugène, le prince Joseph de Lorraine et le duc de Wir tenberg ont été blessés, et le comte de Linange tué.

BATAILLE DE CALCINATO.

19 avril 1706.

GAZETTE DE FRANCE.

Le 25 de ce mois, le roi reçut par le chevalier de Maulevrier la première nouvelle, et le 28, par le sieur de Conches, les principales circonstances de la victoire remportée par le duc de Vendôme à Calcinato. L'armée étoit assemblée, le 18, à Castiglione, et il la fit marcher à minuit vers le canal qui va de Lonato à Montechiaro. Le 19, à la petite pointe du jour, il fit pousser une garde de 60 maitres, qui furent obligés de le repasser. Un dragon qui fut fait prisonnier lui apprit que les ennemis, au nombre de 3000 chevaux et de 11,000 fantassins, étoient campés, leur droite à Montechiaro, et leur gauche à Calcinato, et qu'ils n'étoient point avertis de sa marche. Comme ce poste étoit couvert par plusieurs

canaux et fossés, il résolut de s'avancer vers le pont de Saint-Marc, sur la Chiese, pour leur couper le chemin de Gavardo et les combattre dans un terrain moins désavantageux. Pour cet effet, il laissa 100 fantassins près de la gauche des ennemis, avec lesquels ils escarmouchèrent plus d'une heure pour les amuser. Cependant, il fit en diligence passer le canal et faire divers passages sur un fossé plein d'eau, qu'il falloit traverser pour entrer dans la plaine. Mais le soleil s'étant levé, les ennemis s'aperçurent que 200 chevaux s'avançoient pour gagner une grande hauteur qui joint le village de Calcinato, et aussitôt ils firent marcher toute leur cavalerie, qui se mit en bataille sur cette hauteur. Cependant, comme la plus grande partie de l'infanterie, 2 brigades de cavalerie et les 5 régimens de dragons avoient passé le canal, le duc de Vendôme résolut d'attaquer les ennemis, pour ne pas donner le temps d'arriver à leur infanterie, qui étoit vers Montechiaro, à 3 milles de là. Ainsi, il ordonna aux troupes de passer le fossé et de s'avancer, ce qui fut exécuté avec tant de diligence, qu'en moins d'une heure elles furent en bataille au pied de la hauteur et à la portée du pistolet des ennemis, sur deux lignes de cavalerie et deux d'infanterie. En ce moment, 8 bataillons des ennemis arrivèrent et se postèrent à côté de leur cavalerie, ce qui détermina le duc de Vendôme, pour ne pas donner le temps au reste d'arriver, de les faire attaquer sans attendre le reste de l'armée. Les troupes marchèrent avec une ardeur extraordinaire, et néanmoins avec un très-grand ordre, nonobstant trois fossés qui les obligèrent à se rompre et à se reformer trois fois. Elles essuyèrent à la demi-portée du pistolet la décharge des ennemis sans tirer un seul coup, ainsi que le duc de Vendôme l'avoit ordonné, et elles chargèrent les ennemis la bayonnette au bout du fusil, de telle manière que leur infanterie fut renversée avec une partie de leur cavalerie.

La brigade du Colonel-général, commandée par le sieur de Capy, brigadier, et par le comte de Château-Morand, monta par un endroit très-difficile, et défit toute l'aile droite de leur cavalerie. L'infanterie fut soutenue de fort près par les dragons, commandés par le sieur des Roseaux et par le marquis du Héron, qui reçut un coup de mousquet au travers du corps, sur la fin de l'action, en chargeant l'infanterie qui se retiroit. Le marquis de Saint-Germain-Beaupré et le marquis de Bélabre furent aussi blessés après s'être extrêmement distingués, ainsi que le marquis de Belle-Isle, le comte Scipion Boselli et le sieur de Cocole, qui commandoit le régiment de Vérac. Le comte de Médavy, qui commandoit la droite de la première ligne, fit prendre en flanc la gauche des ennemis par la brigade de Limosin, qui en fit un grand carnage, ce qui contribua beaucoup au gain de la bataille. Quelques escadrons qui avoient ordre d'attaquer les ennemis par les derrières de leur gauche, furent chargés par 500 chevaux qui les mirent en désordre ; mais il fut bientôt réparé par quelques escadrons que le duc de Vendôme y envoya, et par la brigade du Perche, qui les firent fuir vers le pont de Saint-Marc. La cavalerie les poursuivit de si près, que le général Falkenstein fut pris, et qu'il ne se sauva pas 60 hommes de cette troupe.

Les choses étoient en cet état, quand le chevalier de Maulevrier partit. Les ennemis occupoient encore Calcinato, et ils avoient des retranchemens au bout du pont, à la faveur desquels leurs troupes passoient la Chiese et se retiroient vers Rezato. Le duc de Vendôme ordonna au comte Albergotti d'aller, avec toute la cavalerie et une partie de l'infanterie, joindre le marquis de Mursay et le chevalier de Broglio, passer au pont de Saint-Marc, pour tâcher de couper les fuyards. En même temps, il fit attaquer par le baron d'Estrick, avec la brigade de Grancey, quelques maisons de Calcinato, ce qu'il exécuta avec tant de vigueur, que non-

seulement il les emporta très-promptement, mais encore tout le village et le château. Ainsi étant maître du pont de Calcinato, il y fit passer les troupes, pendant que le reste de l'armée passoit au pont de Saint-Marc. La brigade de Vendôme, qui y passa la première, s'empara de quelques maisons qui étoient au-delà ; mais peu après, elle fut enveloppée par les ennemis, qui avoient passé au pont de Calcinato et à plusieurs gués, de sorte qu'elle fut obligée de se retirer. Un capitaine fut même pris avec 50 hommes, mais ils furent bientôt délivrés par le comte Albergotti, qui défit presque tout ce qui restoit de l'infanterie des ennemis, en s'attachant à les poursuivre jusqu'à Rezato, nonobstant la difficulté du terrain.

Dans cette dernière action, à laquelle le comte de Bissy, le marquis d'Estrades, mylord Galmoy et le sieur de Forsat contribuèrent beaucoup, n'ayant pu arriver plus tôt avec les troupes qu'ils commandoient, les ennemis perdirent plus de 2500 hommes, tués ou pris. La bataille de Calcinato fut ainsi terminée, dans laquelle les Impériaux ont eu plus de 3000 hommes tués, un pareil nombre faits prisonniers, et on leur a pris 6 pièces de canon, beaucoup de bagages, plus de 1000 chevaux, 24 drapeaux et 12 étendards, sans autre perte pour les troupes du roi que de 500 hommes tués ou blessés. On ne sauroit assez louer la conduite et l'intrépidité des officiers généraux, de ceux de l'état-major et des officiers subalternes, ni l'ardeur et la valeur des troupes. L'artillerie avoit aussi été très-bien servie, et avoit extrêmement incommodé les ennemis. Le duc de Vendôme devoit marcher le 22 vers Salo, et il espéroit y arriver le 24, pour tâcher de s'en emparer, de chasser les Impériaux du Bressan, et leur faire repasser les montagnes.

BATAILLE DE RAMILLIES.

23 mai 1706.

La coalition avait en 1704 chassé les Français d'Allemagne. Ses succès avaient été arrêtés, en 1705, par Vendôme en Italie, et par Villars sur le Rhin et la Moselle. En 1706, les coalisés résolurent de frapper un grand coup dans les Pays-Bas et en Italie. Vendôme fut opposé au prince Eugène en Italie, mais l'incapable duc de Villeroi, placé sous les ordres de l'Électeur de Bavière[1], fut envoyé contre Marlborough, qui commandait 70,000 Anglo-Hollandais. Le maréchal de Villeroi et l'Électeur allèrent attaquer à Ramillies leur redoutable adversaire, sans daigner attendre le maréchal de Marsin qui leur amenait des renforts. Villeroi prit, pour placer son armée, de mauvaises dispositions, reconnues excellentes par l'Electeur, mais dont Marlborough profita aussitôt; il amusa, par de fausses attaques, la gauche des Français, dégarnit sa droite et son centre, jeta toute sa cavalerie sur sa gauche, s'empara de Ramillies et écrasa la droite des Français, malgré l'incomparable bravoure de la Maison du roi et de la brigade des Gardes. En deux heures, l'armée avait été vaincue; 4000 hommes étaient tués, 15,000 prisonniers; le reste se sauva à vau de route et donna le spectacle d'une déroute jusqu'alors sans exemple. Affolé de sa défaite et de la débandade de son armée, Villeroi évacua Bruxelles, Gand, Bruges, le Brabant, la Flandre; il n'essaya pas de défendre les lignes de la Dyle et de l'Escaut, qui lui permettaient cependant de rallier les débris de son armée. Les Pays-Bas furent presque complètement perdus pour la France. La victoire de Ramillies fut complétée, en 1708, par celle d'Oudenarde, qui permit aux Alliés d'envahir la France; mais ils furent alors arrêtés par une guerre de siéges, qui amena le salut du pays; on comprit alors ce que valait « la frontière d'airain » qu'avait élevée Vauban, et qui nous sauva encore en 1793.

I.

Lettre du maréchal de Villeroi à Louis XIV.

Pont-à-Tressin, le 3 juin 1706.

Je ne puis me dispenser de prendre la liberté de

[1] Notre ancien allié, alors chassé de ses États.

parler à Votre Majesté de trois chefs sur lesquels il me revient qu'on veut m'imputer des torts que je n'ai pas : j'ai celui d'être malheureux, et quoique je sache très-bien, par la longue expérience que j'ai des affaires du monde, que les bonnes raisons ne sont point écoutées dans les affaires malheureuses, cependant, Sire, souffrez que je fasse connoître à Votre Majesté la fausseté de ce qu'on avance. Voici les trois chefs d'accusation :

D'avoir voulu combattre sans raison; de n'avoir pas assez fortifié la droite de l'armée, voyant que les ennemis portoient leurs principales forces sur la gauche; et, en dernier lieu, de n'avoir pas soutenu l'Escaut.

C'étoit l'esprit de Votre Majesté que son armée agît offensivement; je n'en pouvois douter en lisant la lettre dont elle m'a honoré le 6 mai, et une de M. de Chamillart de même date. L'armée de Votre Majesté étoit belle et nombreuse; les troupes de Brandebourg, de Hesse et de Hanovre n'avoient pas joint le duc de Marlborough ; l'Électeur, excité par les affaires d'Italie et d'Allemagne, ne parloit que d'entreprendre; tout le monde, sans exception, regardoit comme une honte, avec une armée de la qualité de la nôtre, de demeurer derrière les lignes [1]; je pensois de même, l'Électeur m'ayant dit cent fois, avant d'entrer en campagne, que le pays crioit que nos armées ne faisoient que des fourrages; toutes ces raisons rassemblées n'ont-elles pas dû me déterminer de marcher en avant? Sitôt qu'on a passé la Dyle, il faut combattre ou y rentrer, soit que l'ennemi vienne à vous ou qu'il cherche à vous tourner. Je me trouve dans ce cas-là; toute l'armée ne respire que le combat, sachant que c'est le sentiment de Votre Majesté; je le répète encore, puis-je m'empêcher de m'exposer à un combat que je reçois avec avantage? Voilà,

[1] De la Dyle.

Sire, le premier fait; Votre Majesté le croit-elle condamnable?

Quant à la disposition, je n'en dirai que deux mots : Votre Majesté a vu, par le plan que j'ai pris la liberté de lui envoyer, que l'aile droite étoit sur deux lignes, une réserve de six escadrons entre deux et quinze escadrons de dragons derrière; je sais qu'on s'en servit pied à terre sans les remplacer. Je ne parle pas du flanc bien appuyé, Votre Majesté le sait; une pareille disposition ne devoit-elle pas donner la confiance de se porter ailleurs, entendant qu'on attaquoit un de nos villages du front de la ligne, où nous eûmes partout l'avantage; quelle fatalité qu'en peu de momens le sort de l'aile droite se décide! J'abrége, Sire; notre infanterie, entourée par l'aile gauche des ennemis, il n'y avoit plus d'autre parti que la retraite, qui se fit en confusion, sans être poursuivi de près par l'armée des ennemis. Quand le désordre général se met dans une armée, quel moyen d'y remédier? Je sais que Votre Majesté est plus à plaindre que personne, et que c'est elle qui a le plus à souffrir; mais je sais que votre justice est au-dessus de votre douleur, et que Votre Majesté ne condamne point ce qui n'est qu'un effet du malheur.

Quoique, dans mon cœur, je ne sente rien qui puisse m'être reproché, je m'impute comme un crime, à l'égard de Votre Majesté, d'être aussi malheureux que je le suis, et quand je me représente que je ne paroîtrai jamais devant elle que je ne lui rappelle ce qui lui causera toujours une sensible douleur, croyez, Sire, que la mort n'est rien en comparaison d'une si cruelle réflexion. C'est trop parler, Sire; je finis [1] en prenant la liberté de dire à Votre Majesté que je n'envisage de jour heureux dans ma vie que celui de ma mort [2];

[1] Et le troisième point, n'avoir pas soutenu l'Escaut?

[2] L'infortuné maréchal eut encore 24 ans à attendre le jour de sa mort; il eut la douleur de vivre jusqu'en 1730.

croyez, Sire, que c'est la douleur qui me fait parler et point du tout l'accablement.

II.

Lettre de M. de Chamillart au maréchal de Villeroi.

Marly, 16 juin 1706.

Je ne sais ce qui vous revient, monsieur, des nouvelles qui se débitent de la bataille et de ce qui s'est passé dans la suite; ce que je puis vous assurer, c'est que le voyage de M. de Souternon sera bien inutile; il n'apprendra rien au roi dont il ne soit parfaitement instruit, et j'ose vous assurer que Sa Majesté en a une connoissance plus parfaite que la plupart des officiers généraux qui y étoient. Ce qui se dit doit vous faire plus de peine, et ce qui peut avoir contribué davantage au malheur de cette journée, c'est que vous n'avez pas d'abord envoyé un assez gros corps d'infanterie du côté du Marais pour appuyer la cavalerie de votre droite et pour empêcher celle de la gauche des ennemis de la venir attaquer, comme ils firent; ils auroient eu peine à y réussir s'ils avoient eu à essuyer par leurs flancs un gros feu d'infanterie. Cela est si vrai et étoit si nécessaire, que M. de Guiscard, au lieu de vous envoyer demander de l'infanterie de bonne heure, fit mettre pied à terre aux dragons, mais trop tard pour y servir. Il ôta cette ressource à la cavalerie, qui auroit été soutenue par les quinze escadrons[1], qui ne furent d'aucun secours pour la protéger. On dit encore que la seconde ligne de la cavalerie de la droite étoit trop éloignée de la première; c'est assez l'usage, à ce que le roi lui-

[1] De dragons.

même m'a assuré. Ce que l'on ajoute à cela, c'est que vous deviez, connoissant le terrain, comme il n'y a pas lieu d'en douter, parce que vous y avez été plusieurs fois, vous servir d'une partie des troupes de votre gauche pour fortifier votre droite, ce que les ennemis firent, et ce qui étoit d'autant plus vraisemblable que vous feriez, qu'il n'y a que l'ouverture depuis le bas de la Ghète jusqu'à la Mehaigne, par laquelle on peut entrer dans la plaine, et que tout ce qui étoit au-dessus, vis-à-vis de la Ghète, étoit si embarrassé qu'à peine les troupes pouvoient-elles agir, et que la cavalerie de la droite des ennemis ne put faire aucun mouvement en avant par l'impossibilité de pénétrer devant elle[1]. Voilà tout ce que le roi sait, et je crois qu'il n'y a rien en cela qui ne soit conforme à la vérité.

Je ne vous dis point ce qui est établi si absolument qu'il est presque inutile de le répéter, que ce qui a entièrement rompu la maison du roi et le reste des escadrons qui ont combattu, c'est le grand nombre de ceux des ennemis qui, ayant rempli leurs intervalles, entrèrent dans les nôtres et prirent en flanc et par derrière les escadrons qui avoient poussé tout ce qui étoit devant eux. Il n'est pas possible, dans les événemens malheureux, d'éviter les discours du public. Je crois que, dans tout ce que j'ai l'honneur de vous mander, vous trouverez la vérité; je serois bien fâché que ni vous, ni tout ce qui est en France, eussiez à me reprocher de m'être laissé prévenir; je vous assure que je compatis véritablement à votre juste douleur, et je suis bien persuadé que, de votre côté, vous partagez celle que j'ai du fâcheux état où les affaires du roi sont réduites, auxquelles la suite de la bataille a beaucoup

[1] Villeroi avait négligé l'ouverture dont parle Chamillart; ce point, le seul vulnérable de sa ligne, n'était pas plus fortement occupé que le reste de la ligne, que sa gauche surtout, rendue presque inattaquable par un marais.

plus contribué que la perte que nous avons faite dans cette action.

III.

Extrait d'une lettre de Mme de Maintenon à Mme la princesse des Ursins.

31 mai 1706.

... Enfin, Madame, tout va mal, et vous croyez bien que je ne me flatte pas. Le roi porte tout en grand homme, mais il souffre. Il fut d'abord sensiblement touché d'entendre dire que sa maison n'avoit rien fait qui vaille; il est très-sensible à l'honneur de la nation[1]. Il est certain qu'il y a eu des corps qui n'ont pas bien fait, et que le désordre a été grand; pour les gardes du corps, ils ont été accablés par le grand nombre. La pauvre Mme de Soubise vit assez pour voir un de ses enfans tué, l'autre blessé; le duc de Guiche, à la tête du régiment des Gardes, a fait des merveilles.

BATAILLE DE TURIN.

7 septembre 1706.

Depuis que le duc de Savoie avait fait défection, en 1703, le duc de Vendôme avait fait la conquête du Piémont et s'était emparé, après des siéges mémorables, de toutes les villes du prince. Il ne restait plus à prendre que Turin. On a vu qu'en 1705 le prince Eugène était arrivé d'Allemagne, par le Tyrol et l'Adige, se faire battre à Cassano; mais sa diversion avait sauvé Turin. En 1706,

1 Voy. t. VI, p. 381.

Vendôme avait battu à Calcinato le lieutenant du prince Eugène et était resté campé sur l'Adige avec 60,000 hommes pour tenir tête au prince Eugène et couvrir ainsi le siége de Turin. La Cour avait chargé de ce siége le jeune duc de la Feuillade, général incapable et infatué. C'est lui qui répondit à Vauban, lorsque celui-ci lui offrit d'assister au siége de Turin pour le conseiller : « J'espère prendre Turin à la Cohorn [1]. »

Comme on s'y attendait, Eugène arriva au secours de Turin par le Tyrol et l'Adige. Il surprit le passage du bas Adige à Rovigo et franchit le Pô ; il laissa le prince de Hesse-Cassel sur l'Adige, pour assurer sa retraite, et s'avança avec le gros de ses forces sur Turin par la rive droite du Pô. Cette marche imprudente lui aurait coûté cher, si à ce moment Vendôme n'avait été enlevé à l'armée d'Italie pour aller prendre le commandement de l'armée de Flandre battue à Ramillies. Il fut remplacé par le duc d'Orléans [2], général intelligent, et par le maréchal de Marsin, qui l'était peu. Les nouveaux généraux laissèrent le comte de Médavy sur l'Adige pour tenir tête au prince de Hesse, et se dirigèrent sur Turin pour soutenir La Feuillade.

Le prince Eugène ayant fait sa jonction avec le duc de Savoie, que La Feuillade avait laissé sortir de Turin, repassa le Pô et se porta sur la Doria, entre les Alpes et l'armée francaise. A ce moment Turin était investi par des lignes de circonvallation et de contrevallation, qui avaient un développement de 5 lieues, et que 60,000 Français ne pouvaient défendre partout, d'autant que sur plusieurs points elles étaient inachevées ou trop faibles. Le duc d'Orléans voulait qu'on levât le siége, qu'on sortît des lignes et qu'on allât livrer bataille au prince Eugène en rase campagne. Marsin et La Feuillade firent prévaloir l'avis d'attendre l'attaque de l'ennemi dans les lignes [3]. Le prince Eugène vint les attaquer. Les trois généraux donnèrent des ordres contradictoires : aidé par ce désordre, le prince Eugène enleva les lignes sur un point, chassa les Français de partout et délivra Turin. Marsin fut tué, le duc d'Orléans blessé ; 200 canons, les munitions, tous les bagages tombèrent au pouvoir des Impériaux, mais 2000 hommes seulement avaient été tués dans la bagarre. Le duc d'Orléans ordonna la retraite sur Alexandrie ; en homme habile, il voulait rallier l'armée, dispersée et non pas détruite, rejoindre Médavy, couper la retraite au prince Eugène et continuer à occuper l'Italie. Son plan était d'autant plus juste, qu'à ce moment même Médavy gagnait la bataille de Castiglione ; on avait donc toutes les chances de faire payer cher au prince Eugène son succès de Turin. Mais le duc de La Feuillade n'adopta pas l'opinion du duc d'Orléans ;

[1] Grand ingénieur hollandais, rival de Vauban.
[2] Depuis régent de Louis XV.
[3] On a dit que Marsin avait un ordre du roi pour agir ainsi : le fait est complètement inexact, ainsi qu'on le verra plus loin.

il prétendit que le duc de Savoie barrait la route d'Alexandrie, et fit prévaloir l'avis de battre en retraite sur Pignerol et de rentrer en France. L'Italie tout entière fut perdue d'un seul coup. Quant à Médavy, ainsi abandonné, il fut réduit à s'enfermer dans Mantoue, où il capitula en 1707 sur l'ordre du roi.

Comme toujours, les généraux de cour[1] coûtaient cher à la France.

I.

Lettre du duc d'Orléans à Louis XIV.

Pignerol, 8 septembre 1706.

Je dépêche un courrier à Votre Majesté, pour lui donner avis que les ennemis ont secouru Turin. Ils attaquèrent hier, à dix heures du matin, les lignes entre la Doire et la Stura. Elles étoient telles qu'on avoit pu les faire en vingt-quatre heures ; car il n'y en avoit pas lorsque j'arrivai à l'armée[2]. Comme nous ne pûmes mettre derrière qu'une ligne d'infanterie, parce qu'on n'avoit pas jugé à propos, la veille, de dégarnir les postes de la montagne, comme je l'avois souhaité, ils les forcèrent dans le centre et séparèrent la ligne en deux. Le bon exemple ne put rien faire sur l'infanterie, qui plia, et encore moins sur une partie de la cavalerie qui la soutenoit. M. le maréchal de Marsin fut blessé à mort, vers le milieu de l'action. J'avois reçu, au commencement, un coup à la hanche, que je dissimulai ; vers la fin, une seconde blessure au bras gauche me mit hors de combat et m'obligea d'aller me faire panser. En quittant, je laissai mes ordres à Saint-Frémont, pour retirer les troupes, et je passai le Pô, dans ma chaise, escorté d'infanterie et de cavalerie.

[1] M. le duc de La Feuillade était le gendre de Chamillart, ministre de la guerre : c'était son principal titre à commander une armée.

[2] M. de La Feuillade était cependant arrivé le 13 mai devant Turin et avait commencé, dès le 14, à établir ses lignes : en quatre mois, il n'avait pu les achever. Cohorn aurait été plus actif.

pour aller à Asti, nous assurer le chemin d'Alexandrie. Mais, ayant eu avis que les ennemis occupoient Moncaglieri et Chieri [1], je vins ici [2], où j'attends des nouvelles de Saint-Frément et d'Albergotti, qui occupoient les hauteurs vis-à-vis le bas Pô, pour les joindre, d'abord que je pourrai monter à cheval ou souffrir la chaise avec moins de douleur, ce que j'espère dans peu de jours. Je ne fais, dans ce moment, un plus grand détail à Votre Majesté, parce que je dois lui envoyer incessamment Nancré, qui lui rendra compte de l'action et de l'état où nous nous trouvons, et m'apportera ses ordres sur le parti que j'ai à prendre.

Je suis bien malheureux que, dans la seule chose que Votre Majesté m'a fait l'honneur de me confier, mes avis aient été si peu suivis. Lorsque les ennemis eurent passé le Pô, je voulus marcher avec toutes nos troupes, et quoique ce parti fût comme sûr, on ne voulut jamais s'y rendre. Depuis que nous avons eu avis qu'ils passoient la Doire, jai voulu, avec tant d'opiniâtreté, qu'on dégarnît les hauteurs, pour donner un combat aux ennemis entre la Doire et la Stura, avec toutes nos forces, ou mettre nos retranchemens en sûreté contre tous leurs efforts, que M. le maréchal de Marsin fut obligé de me dire, pour m'en empêcher, que je n'avois pas le pouvoir de lever les troupes du siége [3], et qu'il falloit attendre les ordres de Votre Majesté ; et j'en témoignai sur-le-champ ma douleur à Votre Majesté, par une lettre qu'il se chargea lui-même, avant-hier, de lui envoyer, par un courrier qu'il vouloit dépêcher [4].

[1] Entre Turin et Asti, sur la route de Turin à Alexandrie.

[2] A Pignerol.

[3] La Feuillade commandait l'armée de siége ; le duc d'Orléans et Marsin commandaient l'armée de secours. Deux armées, trois généraux : en réalité pas de commandement. Le commandement est à Versailles pour les Français, à Turin pour le prince Eugène.

[4] On reste stupéfait, en voyant Marsin, à Turin, demander un ordre à Louis XIV, à Versailles, et cela devant le prince Eugène qui

Je suis bien affligé que l'événement ait fait voir que j'aurois mieux fait de moins déférer au conseil d'autrui.

II.

Lettre du duc d'Orléans à M. de Chamillart.

Il vient de nous arriver un malheur, Monsieur, qui a été bien prévu. J'ai cette consolation, quoique très-foible, qu'il est public qu'on l'auroit évité, si on avoit suivi mes avis. J'ai proposé de le prévenir, en allant attendre les ennemis à Stradella ou au Tanaro [1], et vous avez pu voir, par la lettre interceptée du prince Eugène à M. le duc de Savoie, que, s'il nous y avoit su en force, il n'auroit pas tenté de pénétrer [2]. En dernier lieu, lorsque les ennemis ont passé le Pô, j'ai proposé de leur donner un combat, et enfin, lorsque nous avons eu avis qu'ils passoient la Doire, j'ai voulu lever tous nos quartiers, pour les aller attaquer avec toutes nos troupes, ou garnir nos retranchemens de ce côté-là, de manière qu'ils n'y pussent pas mordre. Je fus piqué de la résistance que je trouvai sur cela dans M. le maréchal [3], et je l'assurai que vous étiez si vertueux, que si je vous avois dit mes raisons, comme à lui, vous auriez conseillé à M. le duc de la Feuillade de lever les quartiers. Je n'entrerai dans aucun détail avec vous

se prépare à l'attaquer. Il s'imaginait donc que le prince Eugène attendrait aussi le retour du courrier ! — Quoi qu'il en soit, la lettre du duc d'Orléans partit le 31, et la réponse du roi arriva après la bataille (voir la pièce III).

[1] Pendant la marche du prince Eugène de l'Adige sur Turin. Le choix de la position si importante de la Stradelle (sur le Pô, à l'Ouest de Plaisance), fait honneur au duc d'Orléans.

[2] Dans ce défilé, et de pousser sa pointe sur Turin.

[3] Marsin.

sur cette action, parce que je crains la fièvre, et que je vous enverrai Nancré, qui vous expliquera tout et qui n'aura pas de peine à vous persuader de mes bonnes intentions pour le bien général et pour tout ce qui vous regarde.

III.

Lettre de Louis XIV au duc d'Orléans[1].

Mon neveu, la lettre que j'ai reçue de vous, commencée le 30 du mois passée et finie le 31, me fait connoître la situation embarrassante dans laquelle vous vous trouvez, par l'état du siége, le peu d'espérance de prendre Turin aussi promptement que vous aviez lieu de le croire, et le voisinage de l'armée ennemie, à portée de vous attaquer dans vos retranchemens ou d'entreprendre ailleurs tout ce qu'elle voudra. Vous me demandez des ordres sur ce que vous devez faire, et me représentez que vous croyez que le seul moyen pour prévenir les maux dont vous êtes menacé, si vous continuez le siége, seroit de donner un combat. Quoique je sois persuadé, comme vous, que l'événement en pourroit être heureux, j'ai cru néanmoins que, dans la situation des affaires générales, il étoit plus prudent de ne s'y pas commettre sans y être absolument forcé; et il m'a paru que le seul bon parti à prendre et le plus sage seroit de vous donner une armée composée de celle que vous avez amenée de Lombardie et de ce que vous croirez devoir prendre de celle de Piémont, vous

[1] Ecrite en réponse à la lettre envoyée par le courrier de Marsin, dont il est parlé page 294. Avec un pareil système, il n'y a pas d'unité dans le commandement et il y a obligation de prendre l'avis du roi en cas de partage, ce qui amène d'incroyables pertes de temps; avec un pareil système, on ne peut qu'être battu partout, ce qui est arrivé.

rendre de beaucoup supérieur aux ennemis, les tenir d'assez près pour qu'ils soient dans la nécessité de se séparer faute de subsistance, étant dans un pays qui en produit peu, n'ayant aucun magasin, prendre tous les avantages que vous pourrez sur eux, sans vous commettre, et songer uniquement à conserver ce qui me reste d'infanterie, et empêcher les ennemis de prendre aucun établissement dans les terres de la domination d'Espagne[1] et qui ont été jusqu'à présent occupées par mes troupes. En prenant ce parti, qui me paroît forcé, il n'est pas possible de continuer le siége de Turin. Je pourrois, dès à présent, vous donner un ordre positif de le lever, si je croyois que vous en eussiez besoin. Ce que je vous mande vous autorise suffisamment pour faire ce que vous croirez de plus convenable au bien de mon service; et, si vous leviez le siége, comme je n'ai pas lieu d'en douter, vous prendrez des mesures pour retirer, avec une entière sûreté, les vivres, l'artillerie et les munitions; vous les ferez transporter à Pavie ou dans telle autre place que vous voudrez choisir, dans laquelle vous les croirez en sûreté, et ferez en sorte qu'il ne paroisse aucune précipitation dans les mouvemens qui se feront, et qu'ils ne ressemblent point à une déroute. Pour ce qui regarde le reste de votre campagne, c'est à vous à la conduire le mieux que vous pourrez, en prenant conseil du maréchal de Marsin et de ceux qui ont le plus de connoissance du pays où vous êtes, pour y avoir fait la guerre depuis longtemps. Et la présente, etc.

---

[1] La Lombardie ou Milanais.

IV.

Réponse du duc d'Orléans à la lettre précédente.

Pignerol, 14 septembre 1706.

La lettre de Votre Majesté, du 6 de ce mois, a renouvelé ma douleur sur les malheurs qui nous sont arrivés, en me faisant voir que j'avois été assez heureux pour proposer un avis conforme au sentiment et aux intentions de Votre Majesté. Je suis bien fâché de n'avoir pas reçu ses ordres assez tôt pour désabuser ceux qui s'y opposoient avec tant d'opiniâtreté, et particulièrement M. le maréchal de Marsin, qui, ne pouvant plus résister à mes raisons, la veille du combat, fut réduit à me dire que je n'avois pas le pouvoir de lever le siége, ce qui m'obligea d'écrire à Votre Majesté la lettre ci-jointe[1], qu'il se chargea de lui envoyer, et que son secrétaire m'a rapportée depuis sa mort, et de le prier de disposer entièrement de l'armée, jusqu'à ce que j'eusse reçu les ordres de Votre Majesté, ne voulant pas qu'on m'imputât ce qui pourroit arriver jusqu'à ce temps-là.

[1] Du camp devant Turin, 6 septembre 1706.

J'ai l'honneur de répéter à Votre Majesté ce que j'ai eu l'honneur de lui mander, qui est que le siége de Turin ne va point, faute d'ingénieurs et d'artilleurs, et que je ne connois d'autre remède à tout cela qu'un combat, qu'on ne peut pas douter de gagner, par la supériorité des troupes en valeur et en nombre ; mais ces Messieurs que, par leurs lumières et leur expérience, je dois beaucoup plus croire que moi-même, y trouvent tant d'inconvéniens et si importans, qu'il ne convient pas, dans mon noviciat de commandement, de prendre sur mon avis seul une chose de cette conséquence ; je me rapporte donc, Sire, à eux de tout, aussi bien que des inconvéniens qui se trouvent dans l'un et dans l'autre parti ; et, si nous étions assez heureux pour que les ennemis nous attaquassent, ce que je n'ose espérer ni craindre, je tâcherai seulement de ne pas donner de ma personne de mauvais exemples aux troupes de Votre Majesté.

Lorsqu'il n'y eut plus rien à espérer du combat, je ne pensai qu'à me rapprocher du Milanois avec l'armée, et je passai le Pô, pour prendre les hauteurs de Moncaglieri et me porter sur Alexandrie, par la plaine de Villa-Nova d'Asti ; mais je trouvai, au bout du pont, d'Arène, lieutenant-général, qui m'arrêta, en me disant que les ennemis occupoient Moncaglieri et Chieri ; et, sur ce que je dis que c'étoit apparemment des paysans et de la milice qu'il falloit chasser, il me dit qu'il y avoit un corps de troupes réglées, parmi lesquelles étoit le régiment de la Croix-Blanche, et que M. le duc de Savoie y étoit en personne, ce qui n'étoit pourtant pas vrai ; il me présenta un officier, qui me dit en venir et avoir vu les troupes. Ainsi, ne pouvant compter ni sur la cavalerie de la droite, qu'on dit s'être retirée du côté de Chivas, ni sur l'infanterie de Muret, ni sur celle d'Albergotti, que les ennemis occupoient sur les hauteurs, je me vis dans la nécessité d'écouter ceux qui me proposoient de rassembler l'armée sous Pignerol, pour profiter des magasins que M. le duc de Savoie y avoit fait faire, et des voitures que l'on pourroit tirer aisément du Dauphiné. Si c'est un bien dans la suite, pour le service de Sa Majesté, j'en cède l'honneur et le mérite à tout autre qu'à moi ; mais si on ne m'avoit pas convaincu qu'il étoit impossible de faire passer l'armée jusqu'à Casal ou Alexandrie, sans le secours ordinaire des vivres, et que, n'ayant presque point de cavalerie, et les ennemis en ayant un grand corps, l'armée seroit trop exposée dans cette marche, j'aurois tenté ce passage.

BATAILLE DE CASTIGLIONE.

9 septembre 1706.

GAZETTE DE FRANCE.

Paris, le 18 septembre.

Le 16, au matin, le marquis de Grancey apporta la nouvelle d'une victoire remportée par le comte de Médavy, le 9 de ce mois, entre Castiglione delle Stiverc et Guidizzolo. Le prince de Hesse-Cassel avoit attaqué Castiglione, dont il avoit pris la ville, et il attaquoit le château, quand le comte de Médavy parut, s'avançant en bataille avec des forces moindres que celles de ce prince, qui vint au-devant de lui avec son armée, à la réserve de 800 hommes qu'il laissa dans la ville de Castiglione. Le combat commença à deux heures après-midi ; et, après quelque résistance, les Impériaux furent entièrement défaits avec perte de tout leur canon de batterie et de campagne[1], de leurs munitions, de leurs bagages et d'une grande quantité[2] d'étendards et de drapeaux[3]. Le comte de Médavy les a poussés plus de 2 lieues dans les montagnes et jusqu'au lac de Garde.

---

[1] 14 pièces.
[2] M. de Médavy envoya au roi 33 étendards et 23 drapeaux.
[3] L'ennemi perdit 3000 hommes tués et 3500 prisonniers, dont un tiers de blessés.

BATAILLE D'ALMANZA.

25 avril 1707.

LETTRES DE LA PRINCESSE DES URSINS ET DE Mme DE MAINTENON.

La princesse des Ursins à Mme de Maintenon.

Madrid, le 28 avril 1707. — Réjouissons-nous, Madame, et rendons grâces à Dieu, qui nous vient de faire gagner une victoire complète sur nos ennemis[1]. Quelle joie pour le roi, pour toute la famille royale, et quelle consolation pour vous, Madame! Leurs Majestés Catholiques sont encore plus sensibles, je vous assure, à ce grand événement, par rapport à la grande satisfaction qu'en aura le roi, leur grand-père, que par leur intérêt particulier et par le plaisir qu'ils ont par là de voir leur couronne affermie sur leur tête. Je ne vous dis pas l'état où je suis; vous en pouvez juger, Madame, par vous-même. C'est moi qui ai eu le bonheur d'annoncer cette nouvelle au roi et à la reine; je l'ai fait le plus doucement qu'il m'a été possible, afin de ne pas trop émouvoir la reine[2], pour conserver notre prince des Asturies, que nous pouvons espérer qui naîtra bien heureux. Mettez-moi, Madame, je vous supplie, aux pieds du roi, de Monseigneur et de M. et Mme la duchesse de Bourgogne, et ayez encore la bonté de faire mes très-humbles complimens à tous les autres princes: je voulois avoir l'honneur de leur écrire; je vous charge de tout, s'il vous plaît; vous me devez pardonner de pareilles

[1] La bataille d'Almanza.

[2] La reine Marie-Louise-Gabrielle de Savoie (sœur de la duchesse de Bourgogne) allait donner le jour, le 25 août 1707, à un prince des Asturies, qui régna un moment en 1724 sous le nom de Louis Ier.

libertés un jour que je ne sais plus ce que je fais, ni ce que je dis.

P. S. Le roi doit trop à M. le maréchal de Berwick par ce qu'il vient de faire, pour ne lui pas donner une marque de sa gratitude : la seule et unique est de le faire Grand ; c'est ce qui oblige Sa Majesté à lui donner cette nouvelle dignité. Elle a cru que le roi, son grand-père, l'approuveroit, quelque répugnance qu'il ait à voir donner les distinctions ; cela, en vérité, Madame, ne tire point à conséquence pour un homme qui vient de gagner une bataille si importante pour la France et pour l'Espagne. J'ai très-fort approuvé la résolution du roi et de la reine, car j'aime à voir leur bon cœur en toute rencontre ; si j'ai mal fait, j'en demande pardon au roi, notre maître.

Du Retiro, le 2 mai 1707. — On connoît tous les jours, Madame, que la victoire remportée sur les ennemis est encore plus importante qu'on ne le croyoit ; il n'y a plus du tout d'infanterie des ennemis, elle est tuée ou prise. Mgr le duc d'Orléans et M. le maréchal de Berwick ont bon dessein de profiter de cette victoire. Ils entrent présentement dans le royaume de Valence, dont apparemment ils feront la conquête promptement ; celui d'Aragon aura sans doute le même sort. Je ne crois pas que l'archiduc en soit quitte pour cela, si la fortune veut bien seconder les intentions de Son Altesse Royale. Vous voyez, Madame, qu'il ne faut jamais désespérer de sa bonne fortune, et que Dieu fait changer en un moment toutes les choses quand il lui plaît. Avouez la vérité, Madame, que je ne suis pas insolente dans la bonne fortune, puisque je ne vous ne reproche point tous vos chagrins passés, et d'avoir vu aussi noir dans l'avenir que tout vous le paroissoit : je veux bien oublier tout le passé ; mais si, par hasard, vous me faisiez apercevoir une nouvelle mélancolie, je ne vous réponds pas d'être toujours modeste ; je vous battrois

en ruine, et ne vous ferois pas plus de quartier qu'on n'en a fait aux Portugois et à ces Anglois dont vous avez si fort chéri le prince d'Orange, leur maître. Je ne puis, Madame, me donner l'honneur de vous écrire plus longtemps; je suis toujours transportée de joie toutes les fois que je pense au plaisir que le gain de la bataille aura donné au roi, à Mme la duchesse de Bourgogne et à vous, à qui je suis entièrement dévouée.

Mme de Maintenon à la princesse des Ursins.

Saint-Cyr, le 8 mai 1707. — Il est bien juste, Madame, de remercier le Dieu des batailles de celle qu'il vient de nous faire gagner; vous avez bien jugé de la joie du roi et de celle de toute la maison royale; je ne puis m'empêcher de vous en faire le détail. Vous connoissez Marly et mon logement; le roi étoit seul dans ma petite chambre, et je me mettois à table dans mon cabinet par lequel on passe; un officier des gardes cria à la porte où étoit le roi: « Voilà M. de Chamillard. » Le roi répondit: « Quoi! lui-même », parce que naturellement il ne devoit pas venir; je jetai ma serviette, tout émue, et M. de Chamillard me dit: « Cela est bon! » et entra de suite, suivi de M. de Silly, que je ne connoissois point; et vous croyez bien, Madame, que j'entrai aussi. J'entendis donc la défaite de l'armée ennemie, et retournai souper de fort bonne humeur. M. le Dauphin, qui jouoit ou voyoit jouer dans le salon, vint bien vite trouver le roi, et M. le duc de Bourgogne entra un billard à la main; Madame vint, à qui on s'étoit hâté d'aller dire que M. le duc d'Orléans avoit gagné une bataille; je lui dis qu'il n'y étoit pas, dont elle est très-fâchée, et j'entendis qu'elle disoit: « J'apprendrai bientôt que mon fils se sera pendu. » Mme de Dangeau quitta la table pour aller écrire à M. son mari, qui étoit à Paris, et Mme d'Heudicourt pour aller à la porte de mon

cabinet souhaiter un peu de repos ; elle doit être saignée dans quelques jours, les médecins le croyant nécessaire en quelque état qu'elle puisse être. Je relis avec plaisir les endroits de votre lettre du 17 avril, où vous me dites les avantages qui suivroient le gain d'une bataille en Espagne. Dieu veuille, Madame, que vous ayez été prophète !..... Vous voyez, Madame, par ce mélange d'écritures, combien je suis libre avec vous ; mon cœur me dit que vous l'approuverez, et que vous êtes aussi assurée de mon respect et de ma tendresse, car c'est très-véritablement que je vais jusque-là pour vous.

BATAILLE D'OUDENARDE.

11 juillet 1708.

Le duc de Vendôme, envoyé aux Pays-Bas après Ramillies, se défendit avec habileté, pendant la campagne de 1707, contre Marlborough et sut conserver à l'Espagne les provinces et les villes qu'elle possédait encore dans les Pays-Bas, le Hainaut, le Luxembourg, Namur, Gand. En 1708, Louis XIV donna à l'armée de Flandre, portée à 90,000 hommes, deux généraux, le duc de Vendôme et le duc de Bourgogne. Déjà, ce système de partager le commandement, qui nous avait valu plus d'un échec, était mauvais par lui-même, mais réunir deux hommes de nature aussi différente et aussi antipathiques l'un à l'autre que l'étaient le duc de Bourgogne et Vendôme, était une faute capitale, que le cabinet de Versailles allait bientôt expier. Vendôme était un capitaine habile et audacieux ; ses mœurs étaient grossières ; il était immoral et impie ; son jeune collègue était un général incapable et timide ; ses mœurs étaient polies, décentes, et sa dévotion fort grande. Les deux généraux ne furent jamais d'accord, et autant qu'on peut avoir une opinion sur cette question fort obscure, pendant cette malheureuse campagne, les torts paraissent avoir été généralement au duc de Bourgogne et aux généraux qui composaient sa coterie.

Les Français voulaient reprendre Oudenarde, pour redevenir les maîtres de toute la ligne de l'Escaut. Marlborough attendit le prince

Eugène qui arrivait d'Allemagne, et, la jonction faite, il attaqua l'armée française. Rien n'était préparé pour la bataille ; Vendôme ordonna de charger, Bourgogne de se retrancher ; Vendôme se battit à droite, Bourgogne ne bougea pas à gauche : 68 bataillons seulement, la Maison du roi et la Gendarmerie prirent part au combat ; et pendant que l'armée ennemie tout entière luttait contre nous, 50 bataillons et 180 escadrons restèrent inactifs et regardèrent Vendôme se battre « comme on regarde l'opéra des troisièmes loges. » La nuit mit fin au combat, et nous battîmes en retraite sur Gand. Nous avions perdu 3000 hommes tués ou blessés, et un millier de prisonniers, mais pas un drapeau ni un canon. L'ennemi perdit autant de monde que nous, et on lui enleva 2 drapeaux et une paire de timbales. Si le duc de Bourgogne n'eût pas ordonné la retraite, malgré Vendôme, cette bataille n'eût été qu'une affaire indécise, sans résultats, tandis que l'ennemi, maître de la situation, par notre retraite, vint assiéger Lille, que le duc de Bourgogne laissa prendre.

I.

Lettre du duc de Vendôme à Louis XIV.

Du camp de Lovendeghem, le 19 juillet 1708.

Sire, je n'oserois entrer dans aucun détail de ce qui s'est passé tant à la bataille d'Oudenarde que les jours précédens, si je n'avois vu, par la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'elle pourroit croire qu'il y auroit de ma faute. Ainsi, je me vois obligé de lui dire la vérité, et de reprendre les choses du jour du passage du Dender.

Votre Majesté saura donc que, le jour que nous sommes partis de Braine-la-Leud, nous aperçûmes dans notre marche l'armée ennemie, dont la tête étoit déjà à Sainte-Quintens-Lennick, qui n'étoit qu'à un petit quart de lieue de notre marche ; cela m'obligea de demeurer à notre arrière-garde, où il ne se passa rien, comme j'ai déjà eu l'honneur de le mander à Votre Majesté. Je n'arrivai près de Ninove, au quartier de Mgr le duc de Bourgogne, qu'à une heure après minuit.

J'eus l'honneur de lui dire qu'il falloit envoyer la réserve de M. de Biron à Alost, pour garder ce passage et attendre l'artillerie et les bagages, lesquels ne pourroient être passés de longtemps. Ensuite je priai Monseigneur de trouver bon que je m'allasse reposer, ayant été trente heures à cheval avec la colique. J'allai donc manger un morceau chez moi, et il étoit soleil levé quand je me couchai. A dix heures du matin, M. de Puiguion, qui étoit de jour, vint me dire que Mgr le duc de Bourgogne et toute l'armée étoient marchés à quatre heures du matin. Dans le même moment, Postier, qui avoit été détaché la veille de Braine-la-Leud avec 600 chevaux, vint me dire qu'il venoit d'être attaqué par deux colonnes, l'une de cavalerie et l'autre d'infanterie, qu'il n'avoit rien perdu, et qu'il craignoit fort pour l'artillerie, qui étoit fort près de lui lorsque les ennemis étoient tombés sur lui.

Votre Majesté jugera de l'inquiétude que cela me donna. Je montai à cheval, et en sortant de Ninove, je trouvai MM. d'Artagnan et de Palavicini, qui menoient 5 brigades d'infanterie de la première ligne. J'en fis demeurer 3 à Ninove, sous les ordres de M. de Palavicini; j'y fis aussi demeurer une brigade de cavalerie et un régiment de dragons; et dans le temps que je m'avançois sur le chemin de notre artillerie, pour remédier à ce qui pourroit arriver de ce côté-là, j'en vis paroître la tête, ce qui me tranquillisa beaucoup. Je donnai ordre à Saint-Hilaire de camper ce jour-là à Ninove, et à M. le comte de Saint-Maurice, qui faisoit l'arrière des bagages, de se joindre au camp de M. de Palavicini, à Ninove. Voilà, sire, au vrai ce qui s'est passé. Cette marche précipitée a été résolue à mon insu entre Mgr le duc de Bourgogne et M. de Puységur.

Nous sommes demeurés dans cette situation jusqu'à ce que nous ayons été maîtres du château de Gand, n'y ayant pas moyen avant cela de songer à passer l'Escaut. Je proposai à M. le duc de Bourgogne de nous porter

devant Oudenarde et de nous y retrancher, et que de cette façon nous empêcherions les ennemis d'y aborder, ou les obligerions de nous attaquer avec désavantage. Sur cela, M. de Puységur dit qu'il falloit camper à Gavre, et m'assurant que, étant posté audit Gavre, les ennemis ne pourroient point approcher d'Oudenarde. Je me rendis à son opinion, à cause de la parfaite connoissance qu'il a du pays, et parce qu'il m'assura que dans ce poste nous faisions le même effet que dans celui que j'avois proposé, ce qui s'est trouvé totalement faux, puisque les ennemis avoient déjà passé à neuf heures du matin un assez bon nombre de troupes dans le temps qu'une bonne partie de notre armée étoit encore à Gavre ; à l'égard de l'Escaut, nous ne pouvions pas le passer plus tôt, puisque nos ponts n'ont été achevés qu'à quatre heures du matin.

Il est question à présent d'instruire Votre Majesté de ce qui s'est passé le jour de l'action. A dix heures du matin, Mgr le duc de Bourgogne, déjeûnant au moulin de Gavre, un aide de camp du marquis de Biron vint me dire qu'il y avoit déjà de l'infanterie et de la cavalerie des ennemis qui avoient passé à Oudenarde, et qu'il étoit fort près d'eux. Je lui mandai de les attaquer et que je marchois avec la tête de l'armée, en toute diligence, pour le soutenir. Je montai à cheval et j'allai gagner la tête des troupes, et lorsque je n'étois qu'à 200 pas du village que M. de Biron occupoit, M. de Puységur, qui étoit allé au campement, vint à moi à toutes jambes et me dit qu'il falloit prendre sur la droite, et qu'il étoit impossible de rien faire par là à cause d'un ruisseau impraticable. Je fus donc obligé de gagner une hauteur qui étoit sur ma droite pour voir si nous pourrions par là entamer les ennemis ; le même M. de Puységur m'assura que cela étoit impossible à cause d'un ruisseau et d'un marais. Dans le temps que j'étois sur cette hauteur avec toutes nos troupes de notre droite, je vis en un moment la plaine que nous venions de

quitter couverte d'escadrons ennemis qui avoient pourtant passé ce ruisseau que M. de Puységur disoit impraticable. Dans ce moment, Mgr le duc de Bourgogne arriva de la droite et me dit qu'il avoit donné ordre à don Antonio Grimaldi, maréchal de camp, d'attaquer les ennemis qui occupoient une colline. Sur cela, je m'avançai de ce côté-là, et, en arrivant, j'entendis l'attaque de M. de Grimaldi, qui avoit la brigade du régiment du Roi et celle de Poitou ; nous y poussâmes et nous trouvâmes nos troupes qui, après avoir poussé les ennemis, revinrent sur nous ; nous les ralliâmes, et, après les avoir jointes avec les brigades de Picardie et de Piémont, nous poussâmes les ennemis pendant une demi-lieue. Ils s'arrêtèrent à des haies qui séparent la plaine où nous étions de celle d'Oudenarde. Votre Majesté remarquera, s'il lui plaît, que cette plaine, où il n'y a ni fossés ni buissons, est le même endroit qu'on m'avoit dit impraticable. Je dois aussi lui dire que lorsque je vis l'affaire engagée, je mandai à Mgr le duc de Bourgogne qu'il falloit faire porter nos deux gauches d'infanterie et de cavalerie pour tomber sur la droite de la cavalerie des ennemis, qui étoit séparée du reste de l'armée par un ruisseau. Mon aide de camp parla à Monseigneur, mais il se trouva des gens qui lui dirent que le ruisseau étoit difficile à passer, que sa gauche étoit dans un bon poste et qu'il falloit se retrancher. Mgr le duc de Bourgogne se rendit avec grande peine, car je sais qu'il dit : « Que dira M. de Vendôme quand il saura que je me retranche au lieu de charger ? » Je ne sais point ceux qui ont donné ce pernicieux conseil ; mais je sais bien que les ennemis eux-mêmes conviennent qu'ils étoient battus, si notre gauche les eût attaqués. Le ruisseau n'est pas une raison ; car, vers le midi, j'y fis passer sur deux ponts 20 escadrons en moins d'un quart d'heure. M. le comte d'Evreux, qui étoit avec moi, en fut témoin ; de plus, nos troupes passoient le ruisseau à trois quarts de lieue de la cava-

lerie des ennemis. Nous occupions toute leur infanterie et nous avions près de 60 bataillons de nos deux gauches qui pouvoient seconder notre cavalerie; pour moi, avec l'infanterie des deux droites, la maison de Votre Majesté, la gendarmerie et deux brigades de cavalerie, je crus faire beaucoup de chasser les ennemis de leurs haies et de soutenir le combat jusqu'à la nuit, comptant toujours sur les mouvemens de notre gauche. Les ennemis, voyant que personne ne branloit, avançoient peu à peu pour nous envelopper, si bien qu'à l'entrée de la nuit, lorsqu'il fallut se retirer, nos troupes se trouvèrent enveloppées : c'est ce qui a fait cette grande dissipation[1], car les uns sont allés à Tournay, les autres à Lille, d'autres à Ypres, et il y en a aussi beaucoup qui ont gagné Gand en passant la Lys à Deynse. Notre perte[2] diminue tous les jours, et il s'est sauvé d'Oudenarde, depuis quatre jours, plus de 1000 de nos soldats, et je ne crois pas qu'il en reste 500 aux ennemis ; pour des officiers, ils en ont près de 300. Nous avons à Gand, dans les hôpitaux, 1600 blessés ; mais les chirurgiens m'ont assuré qu'ils guériroient presque tous.

J'oubliois de dire à Votre Majesté que j'avois proposé de défendre aux ennemis le passage du Dender, et même de les empêcher de déboucher d'Ath ; mais l'opinion de passer l'Escaut a prévalu sur la mienne. Lorsque j'ai vu Gand et Bruges pris, j'ai bien prévu que nous aurions de la peine à éviter un combat : nous nous sommes trouvés devant Oudenarde si près les uns des autres, qu'il n'y avoit plus moyen de s'en dédire. Je savois que les troupes du prince Eugène avoient plus de quatre jours d'avance sur celles du maréchal de Berwick[3], et quand l'affaire a commencé, je voyois la

[1] Dispersion.
[2] En prisonniers.
[3] Qui était entre Sambre-et-Meuse et devait suivre le prince Eugène dans sa marche pour rejoindre Marlborough.

poussière de l'armée ennemie encore à 3 lieues d'Oudenarde, de sorte que je crois que non-seulement l'affaire a été commencée à propos, mais même qu'il étoit indispensable de s'en empêcher par les raisons que je viens de dire à Votre Majesté : je ne pouvois pas deviner que 50 bataillons et près de 180 escadrons des meilleurs de cette armée se contenteroient de nous voir combattre pendant six heures, et regarderoient cela comme on regarde l'opéra des troisièmes loges. Mgr le duc de Bourgogne me rendra justice, et il est convenu avec moi qu'il avoit tort de n'avoir pas suivi son premier mouvement et de s'être rendu à de mauvais conseils. Voilà, sire, la pure vérité, et je prends à témoin de tout ce que j'avance toute l'armée, depuis le maréchal de Matignon jusqu'au dernier subalterne. Je ferai toujours de mon mieux, comme j'ai fait jusqu'à présent, et je n'épargnerai rien pour faire en sorte que Votre Majesté ait lieu d'être contente. Si les affaires vont bien, comme je l'espère, toute la gloire sera pour Mgr le duc de Bourgogne ; mais, si par hasard elles alloient mal, je supplie Votre Majesté de ne m'en pas donner tout le blâme, puisqu'elle voit bien que mes sentimens ne sont pas toujours suivis...

II.

Lettre de Mme de Maintenon à Mme la princesse des Ursins.

Fontainebleau, le 19 août 1708.

Si M. le marquis de Bedmar [1] raisonnoit comme il le fait après avoir vu notre situation, je me réjouirois

[1] L'un des ministres de Philippe V.

volontiers sur sa parole, car je sais il y a longtemps quel est son cœur et son esprit; mais, Madame, il compte le combat d'Oudenarde comme un léger accident où l'on a peu perdu, et après lequel nous pouvons faire à peu près ce que nous aurions fait devant; tous ces fondemens étant faux, les conséquences qu'on en tire le sont aussi.

Il ne faut point se flatter, nous avons perdu le combat du 11 de juillet, et quoi qu'il soit demeuré peu de monde sur la place, la nuit mit un si grand désordre dans nos troupes, qu'il y eut 12 à 15,000 hommes dispersés et 7 à 800 officiers; Il est vrai qu'il y en a eu plus de 10,000 qui nous sont revenus, ou demeuré dans les places où M. le maréchal de Berwick les fit entrer. Il a fallu quelques jours à l'armée pour reprendre ses esprits; mais il faut dire la vérité, tant de mauvais succès que nous avions essuyés depuis quelque temps, l'extrémité où on seroit si on en essuyoit encore, rend presque tout le monde timide. On n'ose hasarder de conseiller, quand on joue si gros jeu; cependant, nous voilà dans cet état; les ennemis font le siége de Lille; s'ils prennent cette place, ils sont en France; si on combat et que nous soyons battus, nous sommes perdus; si on les bat, nous faisons la plus belle campagne du monde.

Il vient d'arriver un courrier de M. le duc de Bourgogne, qui nous apprendra sans doute le jour qu'il marchera, dès qu'il aura su le siége de Lille.

Je m'enferme tous les dimanches à ma maison de la ville, pour avoir l'honneur de vous écrire avec plus de repos, c'est ce qui fait que je ne sais pas encore les nouvelles, mais vous les apprendrez par ceux qui en sont mieux instruits que moi.

L'agitation de Mme la duchesse de Bourgogne passe encore la mienne, et je ne sais comment nous pourrons soutenir quinze jours ou trois semaines que notre incertitude peut durer. Ce n'est pas vivre que d'être

dans l'état où nous sommes présentement ; il est impossible de penser ni de parler d'autre chose; on ne sait pas ce qu'on dit quand on en parle, surtout les dames, mais elles y ont l'intérêt particulier et l'intérêt général; on ne sauroit les blâmer d'être occupées et alarmées. Pour moi, madame, vous croyez bien que je vois tout perdu, et que je ne me permets pas la plus petite espérance. Vous connoissez trop le roi pour juger de ses sentimens par les miens ; quoi que j'aie l'honneur de le voir souvent, il ne peut me communiquer la moindre partie de son courage, et je ne puis lui inspirer la plus petite de mes craintes.

C'est donc simplement ce que je pense que je vous confie, et j'espère que, par là, vous en ferez assez peu de cas pour ne vous pas effrayer; je vois tout à fait noir : Lille pris, la bataille perdue, et tout au moins quelques-uns de nos princes blessés ; je vois les ennemis en France, ces pauvres gens de Gand abandonnés à la férocité des Anglois, le roi affligé intérieurement, notre chère princesse désolée, et toute votre cour accablée. Je me livre à vous avec un grand désir de me tromper dans mes jugemens.

Nous passons ici de tristes journées; je parle de Mme la duchesse de Bourgogne et de moi, car le reste va à l'ordinaire.

On vient de me dire que M. le duc de Bourgogne n'avoit pas encore marché le 17; je n'en sais pas la raison, mais il est fâcheux qu'il ne se rejoigne pas le plus tôt qu'il pourra à M. le maréchal de Berwick. C'est assurément une chose fâcheuse que la diversité des sentimens de M. le duc de Bourgogne et de M. de Vendôme. Il faut espérer que l'importance de l'affaire qu'ils ont à traiter les réunira.

Je me souviens très-bien, Madame, du déchaînement où l'on étoit contre M. le maréchal de Berwick, quand il ne donnoit point de bataille, et des louanges excessives sur celle d'Almanza. Chacun a son courage à sa

mode; je m'en trouve beaucoup contre les discours que l'on fait contre moi, et même contre les personnes que j'aime; il me semble qu'il est aisé de les mépriser, et impossible de les empêcher.

On parle tant qu'on fournit à blâmer tout; on se déchaîne à Paris contre M. de Vendôme; on le fait avec un peu plus de mesure contre M. le duc de Bourgogne; on veut déshonorer la plupart des officiers; on dit que beaucoup étoient demeurés à Gand, ce qui est faux; et on dit encore que ceux qui y étoient s'y trouvoient si bien, qu'ils se sont fait prendre pour ne plus servir; je ne pense pas qu'on puisse pousser la malignité plus loin.

Mme la duchesse de Bourgogne ne peut supporter qu'on dise un mot contre son mari; j'ai beau lui dire qu'il faut que les personnes comme elle méprisent ou punissent ces sortes d'insolences, je crois que si elle pouvoit punir elle en feroit une prompte justice.

Le maréchal de Berwick n'a point été assez fort pour empêcher les courses et les contributions en Artois et dans la Picardie; il avoit jeté toute son infanterie dans les places menacées, et nos ennemis marchent très-puissans à toutes leurs expéditions.

Mon dieu, Madame, que notre commerce va devenir triste, et que je suis affligée de vous voir passer par toutes nos peines, sans compter les vôtres, dont vous ne vous vantez pas... Dieu est contre nous, Madame; il ne faut rien oublier pour l'apaiser; nous faisons faire des prières de tous côtés; je ne doute pas que vous ne fassiez de même. Notre princesse jeûne pour son mari; voilà le dernier excès de son amitié; il en est charmé; je dis de l'amitié, car je crois qu'il ignore le jeûne; il m'écrit des lettres toutes remplies de la joie qu'il a de se voir aimé de ce qu'il aime. Je suis ravie de ce que vous me mandez sur Mme la duchesse de Bourgogne; vos bons offices ne seront pas sans fruit; il est vrai qu'elle mérite que nos deux rois ne l'abandonnent pas...

Je ne me trouve point tout à fait sans courage pour les malheurs arrivés; mais les incertitudes me tuent; jugez, madame, comment je puis être dans celles où nous sommes présentement, et qui peuvent bien durer trois semaines... Je ne vous aime que trop, Madame, et je crains fort que vous ne soyez à l'avenir un surcroît à mes peines.

PRISE DE LILLE PAR LES ALLIÉS.

9 décembre 1708.

I.

Lettres de Mme de Maintenon à la princesse des Ursins.

Saint-Cyr, *le 9 septembre 1708*. — Je n'ai pas eu un moment de repos depuis que Lille a été investi. Le roi qui l'avoit prévu, quoiqu'il eût de la peine à le croire, manda d'abord à M. le duc de Bourgogne et M. le duc de Vendôme, que, si cela arrivoit, il falloit absolument le secourir. M. de Vendôme n'a pas voulu partir, quoi qu'on ait pu lui dire, croyant toujours que c'étoit une ruse des ennemis pour nous faire abandonner Gand, et mandoit toujours qu'il ne partiroit point qu'il ne sût la tranchée ouverte et qu'il n'eût entendu tirer le canon; enfin l'armée est partie. Notre inquiétude a été très-grande sur la jonction avec M. de Berwick : elle s'est faite très-heureusement, et nous n'avons plus reçu de lettres qui ne nous assurassent que nos troupes ne respiroient que le combat.

Depuis que nous les avons sus à portée de Lille, nous n'avons plus vécu. Je ne puis vous exprimer l'agitation

de notre chère princesse, et toutes les prières qu'elle fait faire jour et nuit. Tout le monde a l'intérêt général et l'intérêt particulier. Je ne vois que pleurer, trembler, gémir ; et tout ce qui m'environne est encore plus inquiet que moi ; le roi seul est ferme à vouloir le combat pour le secours de Lille et pour l'honneur de notre nation.

M. de Bourgogne n'est pas de cet avis-là, parce qu'il y voit tous les officiers généraux opposés, M. de Berwick à leur tête. Le seul M. de Vendôme veut attaquer et forcer tous les retranchemens ; les autres soutiennent que l'armée du roi y périra, et n'ont guère de confiance en M. de Vendôme depuis la malheureuse affaire d'Oudenarde. Ces différens avis les mettent tous dans une division dangereuse, et c'est ce qui a obligé le roi à y envoyer M. de Chamillard, pour voir du moins s'il ne sauroit les rallier pour le jour de la bataille. Nous sommes présentement dans cette cruelle attente ; et pour moi, Madame, vous croyez bien que je vois Lille pris et la bataille perdue ; ces disputes et ces irrésolutions donnent le temps à l'ennemi de se fortifier de plus en plus : ainsi les difficultés croissent tous les jours.

Saint-Cyr, le 23 septembre. — Je suis bien fâchée, Madame, de ne pouvoir vous rien mander de décisif ; l'armée et la cour se flattent que M. le prince Eugène lèvera le siége ; M. le maréchal de Boufflers fait une admirable défense. Les ennemis ont peu avancé depuis dix ou douze jours ; leur feu est très-inégal, ce qui fait croire qu'ils manquent de quelque chose ; notre armée est postée à souhait, à ce qu'on dit, pour empêcher les convois dont on prétend qu'ils ont encore besoin : voilà, Madame, sur quoi les espérances sont fondées ; je veux vous laisser cette idée-là, et ne point vous dire les raisons qui m'empêchent de me flatter.

Le voyage que M. Chamillard a fait en Flandre a été fort utile ; il a vu lui-même l'impossibilité qu'il y avoit d'attaquer les ennemis dans leurs retranchemens ; M. de Vendôme en est convenu, et en a écrit au roi, lequel a rétracté son ordre ; ce qu'il n'auroit peut-être jamais fait, si le secrétaire d'État de la guerre n'avoit été sur les lieux. Tout le monde prétend que si notre armée avoit d'abord pris le poste où elle est maintenant, le siége seroit levé. Voilà comme nous souffrons de toutes les fautes que l'on fait ; on ne peut guère donner de bons ordres de si loin, et ceux qui sont près pensent différemment. M. le duc de Vendôme est presque toujours seul de son avis. M. le duc de Bourgogne prend celui de M. le maréchal de Berwick et de la plupart des officiers généraux, et tout cela fait un fort mauvais effet...

Saint-Cyr, le 30 septembre. — M. le maréchal de Boufflers est l'honneur de la France par tout ce qu'il fait ; je n'ai jamais vu d'homme si généralement loué ; sa défense est très-vive, il est attaqué de même depuis quelques jours. Comme nous voulons toujours nous flatter, nous croyons que les ennemis jouent de leur reste, et qu'ils manquent de munitions ; je crains bien que nous n'en manquions plutôt qu'eux.

Le prince Eugène ne commande plus au siége ; il a été blessé ; on dit que la blessure est peu de chose, mais qu'on craint le contre-coup ; c'est Marlborough qui a pris sa place. Les ennemis attendent le convoi qu'ils font venir d'Ostende. M. le maréchal de Berwick et le comte de la Motte ont des troupes pour s'y opposer ; on ne doute pas qu'il n'y ait un combat...

En sortant hier de Saint-Cyr, on m'apporta la nouvelle que le chevalier de Luxembourg étoit entré dans Lille avec 2000 hommes et cent milliers de poudre ; c'est un grand bonheur, car cette entreprise étoit très-périlleuse. Selon la bonne coutume, je trouvai tout le

monde dans une joie complète, et une entière sûreté pour Lille, dont on doit lever le siége incessamment. Je ne suis pas d'humeur à aller si vite; je meurs de peur que le convoi d'Ostende ne passe; les ennemis mettent tout en œuvre pour cela, et font marcher de puissans détachemens; leur chemin est plus court que le nôtre Nous attendons des nouvelles avec grande impatience...

Saint-Cyr, le 21 octobre. — Vous passez comme nous, madame, par toutes les espérances et les désespoirs; il n'y a que moi qui suis ferme dans mes fâcheuses prévoyances. M. le maréchal de Boufflers se surpasse dans la défense de Lille, et on ne peut pas douter qu'il n'eût sauvé cette place, si nos 100,000 hommes avoient pu empêcher les convois dont les ennemis avoient besoin, et que vous savez, madame, qu'ils font passer tous les jours, quoi qu'avec de grandes difficultés. Je suis bien fâchée qu'au lieu de vous laisser une agréable idée, je vous aie donné de l'inquiétude pour deviner les raisons qui m'empêchoient d'espérer. Il est vrai, madame, qu'il y a longtemps que M. le maréchal de Boufflers se plaint de manquer de poudre; mais nous voyons bien que, sans les convois, M. le prince Eugène en auroit manqué le premier. La garnison fait des merveilles; il n'y a nulle division entre les officiers; ils sont tous charmés de leur général, et le général ne manque pas une occasion de les faire valoir auprès du roi et de leur attirer des récompenses. Il est grand dommage, Madame, que le maréchal de Boufflers soit vieux et malsain; son cœur iroit plus loin que tout l'esprit et toute l'ambition des autres.

Saint-Cyr, le 28 octobre. — Enfin, Madame, nous avons perdu Lille! vous en connoissez mieux que moi la conséquence; je n'ai pas été accablée de ce coup, parce que je m'y attendois depuis que les convois avoient

18.

passé. Le roi est sensible à cette perte et encore plus au peu d'efforts que notre armée a faits pour sauver une place aussi importante, et qui s'étoit soutenue beaucoup plus longtemps qu'on ne pouvoit l'espérer. Il est inutile de parler du passé, et je crois que M. de Bergheyck[1] ne vous a rien laissé ignorer de l'état présent de nos armées, et de ce qu'elles doivent ou peuvent faire à la fin de cette malheureuse campagne; nos généraux ne sont pas plus d'accord là-dessus que sur le reste. M. le duc de Vendôme voudroit couvrir l'Escaut et embarrasser les ennemis pour les convois dont ils ont encore besoin, et pour leur retraite. M. le maréchal de Berwick veut revenir couvrir nos places et la Picardie, et faire un pont d'or aux ennemis. Jugez, madame, des embarras où le roi se trouve; vous les comprendrez facilement, et vous n'avez que trop d'expérience sur les grandes et malheureuses affaires. Je n'en voudrois plus parler, et je suis encore moins capable de vous entretenir de bagatelles; j'en suis même peu instruite, et toute la cour est assez triste pour ne pas tant s'en occuper qu'elle le fait quelquefois. Le roi a toujours le même courage, la même égalité et la même santé; mais je crains bien que le dedans soit agité. Notre chère princesse est désespérée, et de l'état des affaires, et de ce qui en rejaillit sur M. le duc de Bourgogne, à qui on fait plus d'injustices qu'on n'en pourroit faire au moindre particulier; sa piété et son confesseur lui attirent bien des ennemis. Les officiers meurent d'ennui et d'impatience de revenir à Paris, et cependant il y en aura qui demeureront tout l'hiver sur la frontière. Dieu veuille qu'ils s'y occupent utilement! Vous aurez la capitulation de Lille, que M. de Boufflers a faite bien avantageuse, mais c'est une petite consolation dans une grande affliction. Il a mandé à Madame sa femme qu'il alloit se renfermer dans

[1] Baron flamand chargé des affaires d'Espagne dans les Pays-Bas.

la citadelle, et qu'elle n'auroit plus de ses nouvelles; elle partit de Versailles là-dessus dans un pitoyable état...

Saint-Cyr, le 11 novembre. — Je n'eus pas l'honneur de vous écrire il y a huit jours, Madame, parce que j'avois une grande fluxion sur le visage; vous n'y perdîtes que des doléances, qui ne recommenceront que trop souvent.

Vous apprendrez enfin que nous avons perdu Lille, et qu'on ne peut pas se flatter jusqu'à douter que nous ne perdions bientôt la citadelle; nous voyons déjà les tristes fruits de cette perte, dont vous connoissez les conséquences mieux que moi. Le roi est touché jusqu'au vif de voir une de ses premières conquêtes au pouvoir de ses ennemis, cette belle ville si françoise, au pillage de toutes les nations qui y sont entrées. Il n'est pas moins sensible à la honte de notre armée de n'avoir rien fait pour secourir cette place; il l'a ordonné positivement plusieurs fois; il avoit donné sa parole au maréchal de Boufflers qu'il seroit secouru. Toutes ces circonstances, madame, dans un fait si important par lui-même touchent le roi, et j'en crains d'autant plus l'impression, qu'il la dissimule par son courage. De vous dire, après cela, si on devoit hasarder plus qu'on n'a fait, il faudroit être plus habile que ceux qui y ont trouvé des impossibilités, et je crois, madame, que vous êtes aussi bien instruite que nous de ce qui se passe en Flandre. Oui, certainement, madame, Leurs Majestés Catholiques ont grand intérêt à cette perte; je n'ose vous dire tout ce que je crains[1]; vous me quereilleriez ou je vous attristerois, et je ne veux ni l'un ni l'autre.

M. de Chamillard est revenu après avoir fait convenir

[1] Que Louis XIV ne fasse la paix en abandonnant l'Espagne et Philippe V.

les généraux du parti qu'il y avoit à prendre dans les conjonctures où nous sommes. M. de Vendôme et M. de Berwick sont toujours opposés : le premier veut qu'on garde l'Escaut, qu'on soutienne Gand et Bruges, qu'on empêche les ennemis de recevoir aucunes munitions ; l'autre prétend que nous entreprenons trop, et qu'il faut venir couvrir la Picardie et l'Artois, et empêcher les ennemis de s'établir pendant tout l'hiver autour de Lille. On a pris la résolution de garder tout ce que M. de Vendôme veut garder, et d'envoyer beaucoup de cavalerie en Artois, pour s'opposer aux courses que M. le prince Eugène y fait faire.

Il est bien difficile que M. le duc de Bourgogne fasse autre chose que ce que M. le maréchal de Berwick lui conseille ; il est prévenu, dès le commencement de la campagne, et peut-être de plus loin, contre la confiance outrée de M. de Vendôme ; l'affaire d'Oudenarde l'a confirmé dans cette opinion ; le roi lui donne M. le maréchal de Berwick pour conseil ; il est bien injuste qu'on se prenne à notre prince des mauvais événemens.

II.

Lettre de la princesse des Ursins à Mme de Maintenon.

Madrid, le 12 novembre. — La prise de Lille, Madame, n'a pas laissé d'étonner cette Cour, quoique M. le maréchal de Boufflers le défendît depuis si longtemps et qu'il se trouvât fort pressé, parce qu'on se flattoit toujours que les ennemis manqueroient de munitions, ou que notre armée les forceroit enfin à lever un siége qu'ils faisoient à ses yeux. Dieu en a disposé autrement, Madame, et il a permis que les divisions entre les généraux aient fait prendre les bons partis trop

tard ; l'on ne peut s'empêcher de dire que le cœur en saigne, et qu'on ne reconnoit plus notre nation, tant elle est différente de ce qu'elle étoit autrefois, puisque la gloire la faisoit agir, et qu'il semble aujourd'hui qu'elle n'y soit presque plus sensible, et qu'elle ne respire après rien davantage qu'après une vie oisive ou occupée de plaisirs très-contraires à son devoir. Le comte de Bergheyck croit, Madame, que si l'on vouloit encore prendre les bons partis, nous pourrions encore terminer cette campagne heureusement ; mais c'est là l'affaire. On ne comprend point ici que le maréchal de Berwick conseille de faire pont d'or aux ennemis, après la conquête qu'ils viennent de faire si audacieusement. Tous les gens qui connoissent la Flandre veulent me persuader qu'ils ne sauroient conserver Lille, et que nous pouvons les empêcher de ravoir Bruges et Gand ; ce n'est pas à moi à décider s'ils ont raison ; mais, sans donner la faute à personne, je sais que nous sommes bien malheureux.

Le roi et la reine ressentent tous ces cruels événemens avec une douleur vive ; affligés du présent, ils craignent encore plus les suites. Le voyage que M. de Chamillard devoit faire en Flandre, à ce qu'on leur a mandé, redouble leurs peines [1] ; ils savent que ce ministre est un de ceux qui voudroient la paix à quelque prix que ce fût, et il revient que tout le monde est dans un si affreux découragement, qu'on ne veut plus entendre parler de guerre. La seule espérance de LL. MM. Catholiques est dans l'élévation d'âme du roi et dans sa tendresse. La lettre qu'il a écrite le dernier ordinaire au roi son petit-fils les rassure, parce qu'il lui marque que l'événement de Lille éloignera la paix, et qu'ils doivent l'un et l'autre faire de nouveaux efforts pour continuer la guerre et pour affermir la couronne d'Espagne. Sa Majesté Catholique ne sauroit soupçon-

[1] Ils craignaient d'être sacrifiés au besoin de la paix.

ner que ces discours ne soient pas sincères, ni que le roi voulût l'amuser par là, pour faire après un traité comme celui de Milan, dont il n'eut, comme vous savez, Madame, aucune connoissance. Je vous laisse à juger de l'état violent où LL. MM. se trouvent... Je voudrois, Madame, vous cacher une partie de nos chagrins, pour ne pas accroître les vôtres; il n'y a pas cependant moyen de le faire, ne croyant pas permis de vous rien déguiser.

Je suis bien fâchée, Madame, de tout ce que souffre notre princesse; quoique éloignée d'elle, je crois m'apercevoir de tout ce qui la tourmente, et je l'en admire encore davantage. Je voudrois bien qu'on n'attaquât point Mgr le duc de Bourgogne ni sur sa dévotion, ni sur son confesseur : il me semble que la véritable piété d'un prince doit être éloignée des scrupules ; et celui-ci sait assez bien sa religion pour se conduire sans l'avis de son directeur sur des choses qui regardent la guerre et qui ne sont pas de leur fait, quand elle est aussi juste que celle dont il est question. Des délicatesses outrées sont plus propres à scandaliser le soldat qu'à le convertir, et je ne vous nierai point, Madame, que les mêmes bruits qui courent à Paris sur ce sujet en font un encore plus grand ici, qui ne produit pas un bon effet. Je fais de mon mieux pour que l'on rende plus de justice à Mgr le duc de Bourgogne.

III.

Lettres de Mme de Maintenon à la princesse des Ursins.

Saint Cyr, le 18 novembre. — M. le maréchal de Boufflers ne fait pas moins bien à la citadelle de Lille qu'il

a fait à la ville, Madame, et ce sera avec le même succès : il n'y a que Dieu qui puisse consoler de ce que nous voyons.

Si vous ne voulez pas entrer en matière sur ce qui se passe en Flandre, jugez, Madame, si j'oserois en parler; je ne sais certainement point ce qu'on devoit faire, et les raisons ni les excuses qu'on peut avoir de ce qu'on n'a pas fait; mais je sais bien que pendant toute la campagne, on n'a pas dit un mot de vérité.

Le roi vient d'envoyer M. le maréchal de Berwick en Alsace, au grand contentement de M. le duc de Vendôme. On mande qu'ils ont été également aises de se séparer, et que M. le duc de Bourgogne n'est pas fâché de se trouver en repos, du moins de ce côté-là : il est certain que cette mésintelligence a fait grand tort aux affaires; il seroit à désirer qu'on y eût apporté du remède plus tôt. M. de Vendôme mande qu'il va faire tous ses efforts pour bien finir la campagne; Dieu le veuille ! mais il me paroît qu'il y a peu d'apparence.

Saint-Cyr, le 25 novembre. — Je vous plains, Madame, d'être dans les premiers mouvemens de la douleur de la prise de Lille; je sais comme ils se font sentir; et quoique la perte et les conséquences en soient toujours égales, il faut avouer à notre honte que le temps adoucit nos douleurs, et souvent même plus que la raison.

Je n'ai point vu le roi si sensiblement touché qu'il l'a été dans cette occasion, et il a bien de la peine à s'accoutumer de voir Lille au pouvoir de ses ennemis.

Pour moi, Madame, qui suis très-vive et très-sensible, je serois méconnoissable de tout ce que je vois, si je ne le regardois en Dieu le plus qu'il m'est possible, et si je ne savois qu'il faut accepter les maux

qu'il nous envoie de même que nous en avons accepté les biens.

M. le maréchal de Boufflers, que j'estime depuis bien des années et que j'aime très-particulièrement, défend la citadelle comme il a défendu la ville ; il lui reste très-peu de poudre ; il paroît aussi, par la mollesse dont elle est attaquée, que les ennemis manquent de quelque chose. On dit que M. le prince Eugène ne compte pas en être le maître avant le 10 décembre, et qu'il dit qu'il prendra la garnison prisonnière de guerre, afin que de si braves gens n'aillent point avec ceux qui ne le sont pas.

Ce pendant, Madame, les ennemis fortifient la Bassée et Saint-Venant, et on prétend qu'ils passeront leur hiver autour de Lille ; ils font venir des grains de l'Artois et de la Picardie; on croit qu'ils en ont pour subsister un an ; il est vrai qu'ils n'ont point de munitions de guerre.

Le maréchal de Villeroi m'a toujours écrit que la prise de Gand et de Bruges feroit notre perte, parce que nous ne pourrions en même temps les soutenir et couvrir nos places.

M. le maréchal de Berwick prétend que nous embrassons trop en voulant garder l'Escaut et fermer le passage aux ennemis ; en effet, nous n'avons pu les empêcher de faire venir des convois, et c'est ce qui a fait perdre Lille. Le roi a toujours voulu qu'on secourût cette place ; il en connoissoit l'importance, il ne pouvoit souffrir cette honte de la nation, et particulièrement celle de son petit-fils. Il avoit donné sa parole positive au maréchal de Boufflers de le secourir. M. de Vendôme ne voulut jamais partir après que la place fut investie ; on dit que s'il avoit attaqué les ennemis en arrivant, on les auroit battus : M. de Berwick croit qu'on y auroit perdu l'armée du roi. Dans ces incertitudes, les ennemis se retranchèrent, et si avantageusement, que M. de Vendôme lui-même, et M. de Chamil-

lard, qui aime fort qu'on bataille, mandèrent au roi que cela étoit impossible.

Depuis ce temps-là, M. de Vendôme a toujours dit qu'il falloit soutenir Gand et Bruges, fermer le passage aux ennemis, empêcher les convois qui leur sont nécessaires pour Lille et les autres places qu'ils ont dégarnies pour le siége, et les affamer. M. de Berwick soutient que la garde de l'Escaut est trop étendue ; que les ennemis y surprendront un passage quand ils le voudront ; qu'il faut abandonner Gand après y avoir mis une forte garnison, et revenir dans notre pays empêcher les ennemis de s'y établir, d'en tirer les subsistances, et pour remettre nos troupes en état de pouvoir servir la campagne prochaine. L'évènement fera voir qui aura raison. Cette mésintelligence a obligé le roi d'envoyer M. le maréchal de Berwick en Allemagne ; jamais deux hommes ne se sont séparés avec autant de joie qu'en ont eu ces deux généraux....

Voici un grand article à traiter avec vous ; c'est celui qui regarde M. le duc de Bourgogne : il est parti d'ici bien persuadé, comme beaucoup d'autres, que M. de Vendôme est le plus brave homme du monde, mais que sa trop grande confiance, son peu de vigilance et son relâchement sur la discipline peuvent faire faire de grandes fautes ; le combat d'Oudenarde n'a pas changé ces idées-là, et on a trouvé de la facilité à les mettre mal ensemble. Le détachement d'Allemagne amène naturellement M. de Berwick à l'armée ; le roi le donne pour conseil à M. le duc de Bourgogne, avec le pouvoir de décider quand les opinions de M. de Vendôme et de M. de Berwick seroient partagées.

Que pouvoit faire notre prince, qui n'a pas encore grande expérience et qui se trouve dans l'affaire du monde la plus difficile, que de croire un homme qui a la confiance de son père ? Comment peut-il démêler et juger par lui-même qu'on lui donne des conseils trop timides, et qu'il faut s'abandonner à M. de Vendôme,

contre lequel les trois quarts de l'armée sont déchaînés[1] ?

Voilà, Madame, ce qui a fait le déchaînement contre notre prince : il n'a point pensé à se justifier, il n'a point fait écrire ses raisons ; il n'a chargé personne de le défendre ; les évènemens ont été malheureux, les esprits se sont aigris, sa vertu met contre lui tous les libertins ; sa déclaration contre les jansénistes lui attire tout ce parti pour ennemi ; la haine contre les jésuites tombe sur lui à cause de son confesseur ; la cabale qu'on veut que M. de Cambrai ait à la Cour, lui en attire encore ; on ne parle plus que du Télémaque, où il a appris à notre prince à préférer un roi pacifique à un conquérant : tout cela fait le déchaînement que vous voyez. On dit qu'il a voulu qu'on prît Lille, afin d'être forcé à faire la paix ; d'autres disent qu'il a désiré faire cette restitution, parce que le roi l'avoit pris injustement ; d'autres disent qu'il ne veut point de combat dans la crainte de perdre des âmes : je ne finirois pas, Madame, si je mettois ici tout ce qui se dit.

Notre princesse ne laissa rien ignorer à M. le duc de Bourgogne, et voit par ses réponses qu'il en sait autant que nous ; il mande qu'il croiroit faire contre sa conscience et contre son devoir envers la France et envers le roi, s'il pensoit un moment comme on veut le faire penser.

[1] Madame de Maintenon revenant sur M. de Vendôme, dit dans sa lettre du 18 mars 1709 : « M. de Vendôme ne sert plus, au moins pour cette année ; et je doute fort que la vie qu'il mène le mette en état de servir à l'avenir. Nous avons tous été bien trompés sur cet homme-là, et le roi bien mal averti de ce qui se passoit en Italie (en 1706) ; nous lui en devons la perte entière par le siége de Turin, qu'il vint persuader au roi, lui répondant de toutes les facilités et lui promettant de le faire lui-même ; après quoi il s'en remet à M. de la Feuillade, pour faire sa cour à M. de Chamillard. Ensuite il fait cette belle campagne de l'année passée, qui nous réduit à l'état où nous sommes, et se livre à M. l'abbé Alberoni, Italien et son favori (depuis cardinal), pour déshonorer M. le duc de Bourgogne ; il le garde auprès de lui à Anet, et déclare qu'il seroit inconsolable s'il le perdoit. » A tous ses ennemis, Vendôme répondit par la victoire de Villa-Viciosa, qui assura la couronne d'Espagne à Philippe V.

La princesse ne montre pas ses lettres ; j'ai vu seulement ces articles-là, qui sont touchés assez légèrement : ce que j'ai vu de plus fort, est l'intérêt qu'il prend au roi d'Espagne ; c'est un témoignage que je dois rendre à la vérité. Du reste, il est vrai qu'il désire la paix ; et, encore une fois, Madame, vous la désireriez autant que nous, si vous voyiez ce que nous voyons.

IV.

Lettre de la princesse des Ursins à Mme de Maintenon.

Madrid, le 2 décembre. — Puisque vous croyez, Madame, que la citadelle de Lille aura le même sort que la ville, quoique M. le maréchal de Boufflers ne la défende pas moins bien, il n'y a rien à dire, si ce n'est que je n'en puis comprendre la raison ; car il ne sauroit entrer dans la tête que notre armée voie tout perdre à sa vue, et passer toutes sortes de munitions, à moins qu'il n'y ait quelque chose là-dessous de mystérieux ou que Dieu ne veuille aveugler tout le monde.

Rien ne me paroît plus cruel que d'avoir caché la vérité au roi pendant toute la campagne, comme vous me faites l'honneur de me le dire, Madame, qu'on ne lui en a pas dit un mot, parce que Sa Majesté, dans l'incertitude où elle devoit être, n'a pas pu donner ses ordres avec la même sûreté qu'elle eût fait si elle eût pu voir de qui venoient les fautes. Il faut espérer que M. de Vendôme, n'ayant plus de compétiteur, redoublera d'application pour remédier au passé, et que Mgr le duc de Bourgogne, n'ayant plus auprès de lui M. le maréchal de Berwick, d'avis toujours contraire à M. de Vendôme, se trouvera plus libre et l'esprit moins agité.

V.

Lettres de Mme de Maintenon à la princesse des Ursins.

Saint-Cyr, le 2 décembre. — Vous apprendrez, Madame, par cet ordinaire, que notre armée ne s'est point démentie, et qu'ayant évité l'ennemi tout l'été, elle l'a laissé passer l'Escaut sans qu'il ait trouvé un homme pour le défendre ; c'est une conduite si extraordinaire, qu'on se pendroit, si on ne regardoit cet événement comme venant de Dieu, qui veut éprouver la vertu de nos rois et abaisser l'orgueil de la nation françoise. M. le maréchal de Boufflers en est la seule gloire, et fait voir, par une résistance qui étonne nos ennemis autant que nous, qu'ils n'auroient pas pris Lille si on lui avoit donné le moindre secours. On voit bien visiblement, à cette heure, que les ennemis manquoient de munitions de guerre, et qu'ils n'auroient pu se rendre maîtres de la citadelle, si on n'avoit pas ouvert le passage à tous les convois qu'ils ont voulu faire venir....

Je sèche, Madame, de l'état des affaires et de celui de Mme la duchesse de Bourgogne ; elle verse bien des larmes, et ce sont des larmes de courage et d'une véritable amitié, sans le mélange d'aucune foiblesse ; elle voit un déchaînement contre M. son mari, qui ne se peut pas comprendre ; on se prend à lui de tous nos malheurs, et il n'a pas décidé une seule fois : j'ai déjà eu l'honneur de vous mander qu'il a cru le maréchal de Berwick, comme le roi l'avoit ordonné ; il n'y a pas eu la moindre dispute entre notre prince et M. de Vendôme depuis qu'ils sont seuls ; et, cependant, c'est la faute de M. le duc de Bourgogne de ce que l'Escaut est passé, et que l'armée revient à la Bassée par le chemin

de Valenciennes, pour éviter l'ennemi. Quand on manda à M. de Vendôme que les ennemis passoient, il répondit que cela n'étoit pas vrai ; il se mit en chemin pour s'y opposer, et trouva que tout étoit fini. Cependant, nous avons encore plus de 100,000 hommes, qu'on nous a trop bien conservés, mais dont il faut tâcher de profiter en donnant une nouvelle face à la campagne prochaine, et n'oubliant rien pour s'y bien préparer cet hiver. On ne sait point encore le parti que prendront les ennemis.

Saint-Cyr, 9 *décembre*. — Nous avons fini en Flandre aussi glorieusement que nous nous y sommes conduits tout l'été : les ennemis ont passé de-là l'Escaut, comme vous le savez ; une partie de notre armée est derrière le canal, l'autre est revenue en Artois. On croit que les ennemis, après la réduction de la citadelle de Lille (que nous attendons tous les jours), iront assiéger Gand, et battront auparavant les troupes qui sont au canal. Vous croyez bien, Madame, que Gand sera pris, et que nous ne trouverons pas de facilité à le secourir dans la saison où nous sommes, après l'impossibilité qu'on a trouvée tout l'été à secourir Lille. Je vois donc Gand et Bruges pris, et les ennemis maîtres d'hiverner où il leur plaira, faisant leurs provisions pour la campagne prochaine, et garnissant Lille avec toute sorte d'abondance. Je vois peut-être le maréchal de Boufflers prisonnier de guerre avec cette garnison qui fait le seul honneur de la France.

M. le prince Eugène dit qu'il commencera la campagne à Amiens ; enfin, Madame, je n'oserois mettre par écrit ce qu'on ose me prononcer tous les jours.

VI.

Lettre du maréchal de Boufflers à Louis XIV.

On lit dans le *Journal du marquis de Dangeau :*

« *Mardi 11 décembre 1708, à Versailles.* — Le soir après souper, pendant que le roi étoit dans son cabinet, M. de Coëtquen arriva, qui apporta la capitulation de la citadelle de Lille [1], qui a été telle que nous la souhaitions. M. le maréchal de Boufflers avoit eu ordre de rendre la place, et quand il n'auroit pas eu l'ordre du roi, il auroit été obligé de capituler dans peu de jours, car il n'avoit plus que vingt milliers de poudre et les vivres commençoient à lui manquer. On avoit mangé 800 chevaux au siége de la ville et de la citadelle. Après que la capitulation eût été signée, et un jour avant que la garnison en sortît, le prince Eugène envoya demander à M. de Boufflers s'il voudroit bien recevoir sa visite, et il y vint dès que le maréchal y eût consenti. La visite se passa en grandes honnêtetés de part et d'autre. Le prince Eugène lui dit qu'il se trouvoit bien glorieux d'avoir pris Lille, mais que le maréchal avoit acquis encore plus de gloire à la défendre que lui à la prendre. Il pria le maréchal à dîner le lendemain chez lui après que la garnison seroit sortie, et il fit rendre toutes sortes d'honneurs à ce maréchal. »

A la citadelle de Lille, le 10 décembre 1708.

Suivant les ordres que j'ai reçus, Sire, de Votre Majesté, par la lettre dont Elle m'a honoré en date du premier de ce mois, et par toutes les circonstances de notre état, qui vous seront expliquées par M. le marquis de Coëtquen, que j'ai chargé de cette lettre, j'ai été obligé de demander à capituler le 8 de ce mois; la capitulation fut signée hier au soir, par laquelle on nous a accordé tous les honneurs de la guerre, ainsi que Votre Majesté le verra par la copie qui en est ci-jointe; mais il a fallu consentir à laisser MM. de Tour-

[1] La ville de Lille, assiégée depuis le mois d'août par le prince Eugène, ayant été prise le 23 octobre, après une admirable défense, le maréchal de Boufflers s'était retiré dans la citadelle, où il soutint un second siége, non moins honorable que celui de la ville.

nin et de Maillebois et le sieur de Saint-Martin pour otages des sommes dues à Lille, de quoi j'ai été bien fâché; du surplus, il n'y a sortes d'honnêtetés que M. le prince Eugène ne m'ait fait faire et ne m'ait faites lui-même, m'ayant fait demander la permission d'entrer dans la citadelle pour m'y venir voir; il m'y a rendu cet après-midi une visite d'une heure et demie avec toute la politesse possible; j'ai cru, de ma part, devoir y répondre, en lui faisant rendre, par la garnison de la citadelle, tous les honneurs dus à son rang et à son caractère, et lui faisant tirer du canon.

Comme nous devons partir demain pour aller à Douai, et que nous passerons fort près de l'abbaye de Los, qui est son quartier, il m'a prié avec tant d'instances d'aller déjeuner ou dîner chez lui, que j'ai cru qu'il y auroit de l'impolitesse de ma part, après la démarche d'honnêteté qu'il a faite à mon égard, ou une défiance mal fondée et offensante pour lui, si je refusois d'y aller; ainsi je compte d'y passer: Je le crois incapable d'aucun procédé malhonnête ni de supercherie. Comme je suis ici sans chevaux, aussi bien que tous MM. les officiers généraux, il nous fait donner des carrosses et chevaux jusqu'à Douai; nous ferons ce que nous pourrons pour aller demain jusques audit Douai ou du moins jusques à Pont-à-Raches.

J'attendrai, Sire, audit Douai, l'honneur des ordres de Votre Majesté pour avoir celui de me rendre près d'Elle et pour me faire savoir ses intentions pour tout ce qui regarde MM. les officiers généraux et tout ce qui compose la garnison de la ville et de la citadelle de Lille, dont l'état est ci-joint.

Les ennemis disent publiquement qu'ils vont à Bruges ou sur le canal entre Gand et Bruges pour le passer. Je ne sais si cette nouvelle est vraie: on m'a assuré qu'ils ont déjà fait embarquer tout leur canon sur la basse Deule pour le faire descendre par la Lys à Deynse, où on dit que 12 ou 15,000 pionniers doivent se trouver

le 12 de ce mois. Je ne doute pas que Mgr le duc de Bourgogne n'ait déjà eu avis de ce dessein des ennemis, vrai ou faux, et qu'il n'ait donné ses ordres pour tâcher d'y remédier : je me donne l'honneur de l'en informer. On m'a dit qu'il est retourné d'Arras à Douai ; si cela est, j'aurai l'honneur de lui rendre compte moi-même de ce que j'ai ouï dire sur cela.

Au milieu de la sensible douleur dont je suis pénétré de la perte de la ville et de la citadelle de Lille, ce m'a été, Sire, un grand sujet de consolation, ou pour mieux dire d'adoucissement à ma peine, de voir que Votre Majesté est satisfaite de ce que nous avons fait pour tâcher de les conserver à Votre Majesté. Je crois pouvoir l'assurer que l'on y a fait tout ce qui étoit humainement possible suivant nos moyens, et que l'on ne pouvoit pousser plus loin la défense de la ville ni de la citadelle, sans contrevenir aux ordres et intentions de Votre Majesté et à son service. Je ne puis que me louer généralement de tout le monde, tant officiers généraux que particuliers et soldats ; et Votre Majesté ne peut traiter trop favorablement toutes les troupes de cette garnison. Lorsque j'aurai l'honneur d'être près d'Elle, j'aurai celui de lui rendre un compte plus particulier de toutes choses : je La supplie, en attendant, de croire que rien ne peut surpasser mon zèle pour son service, ni mon attachement inviolable pour sa personne.

Dès que je serai arrivé à Douai avec la garnison, j'aurai l'honneur d'en informer Votre Majesté par un courrier exprès.

Dimanche 16 décembre, à Versailles. — M. le maréchal de Boufflers arriva, dit le marquis de Dangeau, et fut reçu du roi avec toutes les marques d'estime, d'amitié et de considération qu'un roi puisse donner à son sujet ; et après beaucoup de caresses et de louanges, le roi lui dit : « Demandez-moi présentement tout ce que vous pouvez désirer. » Le maréchal répondit qu'il n'avoit rien à lui demander que la continuation de ses bontés et de son estime, et qu'il étoit

trop récompensé par là des services qu'il avoit tâché de lui rendre. Le roi pressa fort le maréchal de s'expliquer sur ce qu'il pourroit souhaiter pour lui et pour sa famille, et le maréchal persista à dire toujours qu'il étoit trop bien payé de ce qu'il avoit fait. Le roi lui dit : « Hé bien ! puisque vous ne voulez rien demander, je vas vous dire ce que j'ai pensé, afin que j'y ajoute quelque chose si je n'ai pas assez pensé à tout ce qui vous peut satisfaire. Je vous fais pair, je vous donne la survivance du gouvernement de Flandre et les appointemens du gouvernement de Lille pour votre fils. Je vous donne les grandes entrées chez moi, qui sont celles des gentilshommes de la Chambre. » Le maréchal se jeta à ses pieds pour le remercier, se trouvant comblé des grâces du roi et répondant à toutes les bontés du roi avec une modestie et une sagesse dignes d'un aussi honnête homme que lui. Le fils du maréchal de Boufflers n'a, je crois, que onze ou douze ans, ce qui rend encore la grâce plus considérable, et les appointemens du gouvernement de Flandre et de celui de Lille vont à plus de 100,000 francs. Personne n'envie à ce maréchal les grâces que le roi vient de lui faire ; il les a dignement méritées.

MISÈRE ET FAMINE. — GRAND HIVER DE 1709.

I.

La misère au XVIIe siècle.

La misère qui avait pris de si grandes proportions pendant la Fronde continua après la cessation des troubles. Les guerres continuelles de Louis XIV et ses dépenses exagérées pour les bâtiments avaient produit une augmentation considérable des impôts, dont le poids pesait exclusivement sur le menu peuple et les paysans ; les fausses doctrines économiques de Colbert avaient ruiné l'agriculture, en lui enlevant la possibilité de vendre ses produits à l'étranger, et avaient détruit l'état prospère auquel nos cultures étaient parvenues sous le règne de Henri IV, grâce à la liberté commerciale dont on la laissait jouir alors ; le luxe et le jeu effrené des courtisans vivant à Versailles et y dépensant les revenus de leurs terres, avaient achevé de ruiner et d'épuiser les campagnes. Partout la misère fait le contraste le plus douloureux avec la cour splendide de Versailles, et jette une ombre sinistre sur le grand siècle, que nous ne voyons

d'ordinaire que par ses côtés brillants, et dont nous ne connaissons pas les parties douloureuses. Les détails que les contemporains nous donnent sur ce triste sujet sont navrants; il n'y a qu'à prendre au hasard.

Le duc de Lesdiguières, gouverneur du Dauphiné, écrit à Colbert le 29 mai 1675 :

Je ne puis plus différer de vous faire savoir la misère où je vois réduite cette province; le commerce y cesse absolument, et de toutes parts on me vient supplier de faire connaître au roi l'impossibilité où l'on est de payer les charges. Il est assuré, Monsieur, et je vous parle pour être bien informé, que la plus grande partie des habitans de ladite province n'ont vécu pendant l'hiver que de pain de gland et de racines, et que présentement on les voit manger l'herbe des prés et l'écorce des arbres. Je me sens obligé de vous dire les choses comme elles sont, pour y donner après cela l'ordre qu'il plaira à Sa Majesté.

En 1675, Locke parcourt la France ; il n'y voit que champs en friche et maisons abandonnées. Madame de Sévigné écrit le 31 juillet de la même année :

Voici une petite histoire qui s'est passée il y a trois jours. Un pauvre passementier, dans ce faubourg Saint-Marceau, étoit taxé à 10 écus pour un impôt sur les maîtrises. Il ne les avoit pas : on le presse et represse ; il demande du temps, on lui refuse ; on prend son pauvre lit et sa pauvre écuelle. Quand il se vit en cet état, la rage s'empara de son cœur ; il coupa la gorge à trois enfans qui étoient dans sa chambre ; sa femme sauva le quatrième, et s'enfuit. Le pauvre homme est au Châtelet ; il sera pendu dans un jour ou deux. Il dit que tout son déplaisir, c'est de n'avoir pas tué sa femme et l'enfant qu'elle a sauvé. Songez que cela est vrai comme si vous l'aviez vu, et que depuis le siége de Jérusalem, il ne s'est point vu une telle fureur.

En 1689, La Bruyère [1] disait en parlant de nos paysans :

L'on voit certains animaux farouches, des mâles des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée ; et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

Mademoiselle de Montpensier [2] est encore plus énergique. Parlant des paysans des Vosges, elle écrit :

Les paysans de ces quartiers-là [3] sont comme des bêtes ; les femmes y sont fort laides, et les uns et les autres ont des goîtres.

Vauban, dans son *Projet d'une dîme royale*, publié en 1698, écrit :

Il est certain que ce mal (les impôts) est poussé à l'excès et que si on n'y remédie, le menu peuple tombera dans une extrémité dont il ne se relèvera jamais ; les grands chemins de la campagne, et les rues des villes et des bourgs étant pleins de mendians que la faim et la nudité chassent de chez eux.

Le mal se prolongea sous Louis XV et Louis XVI. Pendant ce dernier règne, Arthur Young visita la France avec soin et traça le triste tableau de ce qu'il avait vu :

Les Français ont de belles routes et n'ont pas d'agriculture... Les servantes d'auberge, dans le midi, n'ont

[1] Quatrième édition.
[2] *Mémoires*, édition Chéruel, IV, 339.
[3] Saint-Dié, Raon-l'Etape.

ni bas, ni souliers ; les femmes de la campagne, ridées, défigurées, hâves, infirmes dès la jeunesse, ressemblent moins à des êtres humains qu'à des animaux maltraités... La noblesse veut vivre à Versailles. Les propriétaires du sol n'y font point leur résidence habituelle, ce qui ne permet aucune amélioration et aucun progrès. Jachères, landes incultes, fougères, déserts et friches, forêts peuplées de daims et de sangliers, où ces messieurs prennent leurs ébats, voilà les seules traces de leur richesse et de leur splendeur. Les paysans se nourrissent de maïs, de haricots et de chataignes, rarement de pain.

Cette misère permanente, extrême, ne permettait pas de payer l'impôt, et comme il était rigoureusement exigé, de nombreuses révoltes, impitoyablement réprimées, éclataient partout. L'une des plus graves et des plus connues, grâce à madame de Sévigné, est celle de la Bretagne, en 1675. « Toute la Bretagne est soulevée, écrit-elle le 9 août 1675 ; on y pille, on y brûle tous les châteaux. » Dix mille hommes furent envoyés pour écraser cette jacquerie, « pour punir cette province, dit madame de Sévigné, c'est-à-dire pour la ruiner ». La Bretagne fut livrée aux gens de guerre. Le vol et le pillage furent leurs moindres méfaits ; ils tuaient ceux qui défendaient leurs propriétés ; en janvier 1676, « ils mirent un petit enfant à la broche ». La justice fut d'une sévérité atroce contre les rebelles ; elle les fit rouer en grand nombre. Il faut encore citer madame de Sévigné, qui raconte du ton le plus dégagé et le plus inconvenant toute cette lamentable histoire :

Vous me parlez bien plaisamment de nos misères ; nous ne sommes plus si roués : une en huit jours, seulement pour entretenir la justice. Il est vrai que la penderie me paroît maintenant un rafraichissement ; j'ai une tout autre idée de la justice depuis que je suis en ce pays ; vos galériens me paroissent d'honnêtes gens qui se sont retirés du monde pour mener une vie douce. Nous vous en avons bien envoyé par centaines ; ceux qui sont demeurés sont plus malheureux que ceux-là [1].

[1] Lettre du 24 novembre 1675.

On peut juger, dans une situation pareille, quelles calamités allait produire un des plus terribles hivers dont l'histoire ait conservé le souvenir.

II.

L'hiver de 1709 [1].

Le 5 janvier 1709, à cinq heures du soir, il tomba de l'eau; le lendemain, jour des Rois, au matin, il y avoit un pied de neige; enfin, un froid si furieux et rude, que l'on n'en a jamais senti un pareil, qui a continué jusqu'au 25e jour de la conversion de Saint-Paul [2], en sorte que la mer, le Tibre, le Danube, le Rhin, et toutes les rivières à flux et reflux ont été glacées plus de 12 à 15 pieds de haut, et en les endroits les moins creux, tout le poisson étoit gelé. Les hommes geloient sur les chemins : en sorte que depuis Paris jusqu'à Orléans, on dit que plus de 30 hommes sont morts de froid. Des vaches, boucs, chèvres, moutons et agneaux d'un an, ont été trouvés morts et gelés en leurs étables; les volailles et pigeons morts, les pieds gelés; les perdrix et oiseaux trouvés morts, que les corbeaux tuoient et mangeoient, jusqu'à des lièvres; les lapins morts dans les terriers par la quantité de neiges que le vent a emportées et amoncelées par endroits; en sorte que tous les blés en étoient découverts et ont été entièrement gelés. Les pêchers, abricotiers et pruniers, pour la plupart, sont morts de gelée, comme les cerisiers, romarins, rosiers, houx, genièvres, absinthes, et généralement tous les aromates, oseilles, etc. Les vignes sont

[1] Extrait du *Journal de Jean Bouvart,* bourgeois de Chartres, manuscrit conservé dans sa famille, publié dans le *Magasin pittoresque* de 1854.

[2] 25 janvier.

tellement gelées qu'on sera obligé de les couper au pied. Depuis le 25 janvier, la gelée a recommencé à deux ou trois reprises pendant le mois de février, et encore le 10 mars, qui a duré jusqu'au 15 dudit mois avec de la neige, tellement que l'hiver de 1606 et de 1684 n'étoient rien en comparaison de celui de 1709. On a dit qu'un cavalier qui venoit de Paris par le pont de Sèvres pour aller à Versailles, fut arrêté au bureau dudit pont et trouvé mort sur son cheval, enveloppé de son manteau rouge ; et de quoi l'on n'a jamais entendu parler, plus de 30 bêtes asines ont été trouvées mortes en leurs étables. Aussi, depuis le 1er février jusqu'au 14 avril, le blé a doublé de prix, tellement qu'il vaut aujourd'hui 23 livres le setier[1], et le pain 22 sous les 9 livres[2]... Le blé augmente toujours, et aujourd'hui 15 juin, il passe 35 livres le setier, et le pain 35 sous[3], parce que les blés ont manqué universellement par toute la France, excepté en Normandie, au Perche et sur les côtes de Bretagne, où l'on espère avoir de quoi faire la semence, encore ne sera-ce que par endroit ; en sorte que du blé de 1709, il n'en sera point du tout mangé.

On peut, à l'aide de la *Gazette* et du *Journal de Dangeau*, compléter les détails donnés par Jean Bouvart. Disons d'abord que le thermomètre descendit à 23°,1, et écoutons Dangeau :

Mardi 8 janvier, à Versailles. — Le roi n'a point voulu aujourd'hui aller à Trianon, comme il l'avoit résolu, parce qu'il vit hier en allant à Marly que ses gardes et les officiers qui le suivent souffroient trop du froid excessif qu'il fait, car pour lui ni le froid, ni le chaud, ni quelque temps qu'il fasse ne l'incommode jamais.

Mercredi 9. — Le roi ne sortit point de tout le jour, et dit même que tant que ce froid horrible dureroit, il ne sortiroit point par les mêmes raisons qui l'ont empêché de sortir ces deux derniers jours.

[1] Soit 92 francs les 156 litres.

[2] En temps ordinaire, les 9 livres valaient 7 ou 8 sous ; en temps ordinaire, aujourd'hui, les 9 livres valent 36 sous : l'argent valait donc alors, plus de 4 fois plus qu'aujourd'hui.

[3] Soit, à la valeur actuelle de l'argent, 6 francs 50 centimes, c'est-à-dire environ 15 sous la livre.

Jeudi 10. — Mgr le duc de Berry alla tirer malgré le froid excessif, et un des pages qui lui porte ses fusils a eu la main si gelée, qu'on croit qu'on sera obligé de lui couper les doigts.

Lundi 14. — Le temps continue à être si rude, que le roi n'a pas pu sortir depuis huit jours, et ce froid excessif a fait cesser beaucoup de tribunaux dans Paris, et y a suspendu tous les spectacles[1].

Lundi 4 février. — Toutes les lettres qu'on a des provinces ne parlent que du désordre que le grand froid a fait cet hiver. Beaucoup de vignes sont gelées; on craint même que les blés ne le soient. Il en est de même dans tous les royaumes voisins. Tous les arbres plantés depuis quelques années sont morts, et il y a plus de cent ans qu'on n'avoit vu un si cruel hiver.

Jeudi 7 février, à Marly. — Le roi se promena le matin et le soir dans ses jardins, où il fait planter depuis que le temps est un peu adouci.

La marquise d'Huxelles écrivait enfin le 4 mars : « Nous avons le dégel depuis hier ; tout le monde s'en réjouit, et particulièrement la halle, dont les harengères, une d'entre elles chargée de la parole, s'étoient mises en marche pour aller demander le rabais du pain au roi ; mais elles furent arrêtées au pont de Sève par les troupes de M. d'Argenson, qui les firent revenir. »

L'hiver fut aussi rude dans le reste de l'Europe. La *Gazette* donne quelques détails curieux.

De Venise, le 26 janvier. — Le froid est augmenté ces jours-ci à un tel point, qu'il a produit des effets si extraordinaires, qu'on ne se souvient pas d'en avoir vu de semblables. Tous les canaux et les lagunes qui entourent cette ville sont gelés de manière qu'on les traverse partout sur la glace. — Pendant ce temps, il tomba des quantités prodigieuses de neige ; mais le 2 février, le correspondant de la *Gazette* lui annonçait que le dégel avait eu lieu.

Bruxelles. — Au 15 février, la Belgique et la Hollande sont couvertes partout de 3 à 4 pieds de neige; il y en a de 20 à 25 pieds dans les fonds où le vent l'a poussée. Le dégel, qui a lieu quelques jours après, produit une inondation générale; tout le pays est sous l'eau. A la date du 25 février, le froid reprend; la gelée est aussi forte qu'en janvier; la neige tombe en abondance, et le vent est d'une violence extrême.

Vienne. — Au 9 février, tout y est gelé et couvert de neige; le froid

[1] On lit dans une lettre de la marquise d'Huxelles, du 14 janvier : « Les nouvelles sont courtes, monsieur. Plus de commerce (correspondance) à cause du temps... l'encre gèle au bout de la plume. — Le 23 janvier la marquise écrit : « Il ne se parle quasi à Paris que du mauvais temps et des maladies que cela y produit. »

est abominable; jamais on n'a vu autant de neige; le pain manque, parce qu'il est impossible de faire venir du blé ni par eau ni par terre. Le 16 février, le dégel a été accompagné de pluies abondantes, qui se mêlant à la fonte des neiges, ont inondé tout le pays; dans la nuit du 15 au 16, la débâcle enlève les ponts de Vienne et de Presbourg, et le Danube inonde toute sa vallée.

III.

La misère de 1709[1].

Détail de la famine et des misères publiques de l'Orléanais et du Blésois.

Le P. recteur du collége des jésuites d'Orléans, qui a la charité d'aller à deux et trois lieues aux villages d'alentour pour instruire les pauvres, écrit depuis peu qu'en cette ville-là quantité de dames, par un rare exemple, sans se rebuter ni de la longueur des chemins, ni du mauvais temps, ni de la puanteur des pauvres, vont elles-mêmes à six et huit lieues faire de leurs propres mains les potages et en distribuent d'ordinaire un fort grand nombre; mais que si la main de Dieu n'y est employée, et s'il ne vient de plus grand secours, il faut que le tiers de ces peuples-là périsse, et qu'il est impossible de les voir sans pleurer de compassion.

De Romorantin, du 18 avril, on mande qu'outre mille pauvres qui y sont déjà morts de misère, il s'y en trouve encore près de deux mille autres qui languissent et qui sont aux abois, la plupart n'ayant rien que leurs métiers, dont ils ne travaillent plus, personne ne les occupant. Que M. de Fortia, intendant de la province,

[1] Extraits d'un placard imprimé à Paris, par les soins d'un comité de charité, sous le titre de *Nouvel avis important sur les misères du temps*, publié dans le *Magasin pittoresque* de 1854.

y étant allé lui-même pour voir ce qui en étoit, sait par sa propre expérience à quelle extrémité est réduite cette pauvre ville, où la plupart sont comme désespérés, et dont il y en a même qui se déchirent, qui se donnent des coups de couteau et qui se tuent, et dont on a fait le procès de crainte des suites.

Un vertueux ecclésiastique, qui a voulu être témoin oculaire de ce qu'on disoit, écrit de Blois, du 5 mai, qu'il a trouvé, passant par Étampes et par Angerville, quatre cents pauvres ; que la forêt d'Orléans en est pleine, qu'à Orléans même il se trouva accablé de plus de deux mille, que les portes de son hôtellerie furent enfoncées, les murailles escaladées, quelques-uns blessés pour avoir quelque morceau de pain qu'il faisoit distribuer ; qu'à la Chalerie il fut investi de plus de deux cents, et à Meun de plus de cinq cents, lesquels étoient tous languissans, comme à l'agonie, et à Beaugency de même ; qu'à Blois il en trouva un dans la rue qui tiroit la langue d'un demi-pied de long et qui expiroit de faim ; qu'à Onzain il prêcha à quatre ou cinq cents squelettes, des gens qui, ne mangeant plus que des chardons crus, des limaces, des charognes et d'autres ordures, sont plus semblables à des morts qu'à des vivans ; que la misère passe tout ce que l'on en écrit, et que sans un prompt remède il faut qu'il meure dans cette province seule plus de vingt mille pauvres.

Du pays chartrain et du Vendômois.

Sans parler d'Illiers et des environs de Chartres, où il est déjà mort plus de trois cents personnes de faim, du Vendômois, on écrit de Montoire, du mois d'avril, qu'outre les extrémités qu'on souffre là comme ailleurs, le désespoir a rendu le brigandage si commun, que personne ne s'en croit à couvert ; que depuis peu huit hommes ont massacré une femme pour avoir un pain qu'elle portoit, et qu'un homme, pour défendre le sien,

en a tué un autre qui venoit le lui prendre, et que, sur les grands chemins, il y a des gens masqués qui volent; qu'il est commun dans tout ce pays-là de faire du pain de fougère toute seule, concassée, ou avec la septième partie de son, et du potage avec le gui des arbres et des orties.

Un ecclésiastique d'une paroisse de Paris écrit en ces termes, du 10 mai :

« J'ai parcouru depuis trois semaines la Beauce, le Blésois, la Touraine, le Chartrain et le Vendômois. Dans la plupart des villes et villages, on y meurt à tas, on les enterre trois à trois, quatre à quatre, et on les trouve morts ou mourans dans les jardins et sur les chemins. Entrant aujourd'hui à Vendôme, j'ai été assiégé par cinq ou six cents pauvres, qui ont les visages cousus (très-maigres) et livides, les viandes horribles dont ils se nourrissent produisant sur leurs visages un limon qui les défigure étrangement. Dans les faubourgs de cette ville, on voit des gens couchés par terre, qui expirent ainsi sur le pavé, n'ayant pas même de la paille pour mettre sous leur tête, ni un morceau de pain. »

Du Gâtinais.

On écrit de Montargis, du 16 avril, par attestation des premiers magistrats et des ecclésiastiques, que le nombre ordinaire des pauvres, tant de ceux qui y accourent du voisinage que de la ville, est de plus de deux mille depuis plusieurs mois; qu'on ne peut fournir aux sépultures des morts; que plus de soixante villages alentour sont réduits à la même extrémité, et que sans les charités du dehors, il faut que tout meure.

Et de Bléneau, dès le mois de mars, on mandoit que les habitans étoient si languissans qu'on ne pouvoit raisonnablement attendre que la mort; que sept malades étoient morts de faim en une même maison en huit jours; que les femmes voyoient mourir leurs en-

fans à la mamelle, sans avoir ni pain ni lait à leur donner.

Et du 17 mai, que, dans la paroisse de Bouzy, proche Lorris, une femme, désespérée de la faim, tua deux de ses petits enfans et ensuite s'étrangla elle-même.

Du Berry.

Outre ce que les relations précédentes en ont dit, et outre toutes les misères qu'ils souffrent là comme ailleurs, il suffit d'ajouter, du 7 avril, qu'à Barlieu, de deux mille communians, il n'y a jour qu'il n'en meure cinq ou six de seule nécessité ; qu'en plusieurs endroits, lorsque les chiens trouvent quelque chose de mangeable, les pauvres se jettent dessus pour le leur arracher ; que ceux qui achètent du blé sont obligés de s'armer, de peur d'être volés, et que ceux qui ont quelque chose à vivre sont contraints de se garder comme en temps de guerre.

Du pays du Maine et du Perche.

On écrit du Mans que les aumônes qui se font à la Couture et Saint-Vincent attirent si grand nombre de pauvres, qu'il y en a plus de dix-huit mille qui vont mourant de faim. Les uns sont dans leurs maisons, sans secours, et y meurent ; la plupart se glissent dans les cours et dans les écuries, dont on ne peut avoir le cœur de les faire sortir. On en trouve arrêtés en chemin, à raison de leur grande foiblesse ; d'autres dans les rues et aux halles, mais en si grand nombre qu'on ne peut fournir à les assister ; et ceux de dehors ne laissent pas de continuer d'y venir, quoi qu'ils voient périr leurs semblables, leur étant encore plus impossible de subsister en leurs villages. Plusieurs étant arrivés, ne durent que du soir au lendemain ; et néanmoins, plus il en meurt, plus on en voit ; et bien qu'à voir ce prodi-

gieux nombre, il sembleroit que la campagne en devroit être déserte, cependant toutes les paroisses circonvoisines en sont pleines, et de passans qui crient par les chemins : « Miséricorde, mon Dieu! miséricorde! Faut-il que nous mourions de faim ! » Ils se mettent à genoux, les larmes aux yeux, les mains jointes.

Le Perche est en pareille misère, car dans la seule ville de Mortagne et dans la banlieue, on y compte plus de quinze mille pauvres, dont grand nombre meurt tous les jours, et le curé de Saint-Victor, entre autres, va ramasser leurs corps le long des haies.

De la Touraine.

Un ecclésiastique destiné au secours des pauvres de cette province, et d'autres personnes très-dignes de foi assurent qu'à Amboise les misères y sont à tel excès, qu'on y a vu plusieurs hommes et femmes se jeter sur un cheval écorché, en tirer chacun leur morceau, et n'y laisser rien de reste; qu'il s'y est trouvé une fille orpheline morte de faim après s'être mangé une main, et un enfant ses doigts ; et que c'est quasi l'état général de quarante-six paroisses qui l'environnent.

Qu'à Loches et à Beaulieu, les pauvres y sont au nombre de seize cents, qu'ils y meurent en si grande quantité qu'on les met six à six dans une fosse, et qu'on n'a jamais vu désolation pareille.

Qu'à Ligueil, de quatre cents feux, on comptoit déjà, dès le 17 avril, deux cents pauvres dans la dernière misère.

Qu'à Boulay, de cinq cents communians, il y en a quatre cents à la mendicité, malades pour la plupart, et qui jettent des cris si effroyables qu'il est impossible de voir cette désolation sans douleur extrême, et qu'on ne sauroit représenter par de plus vives images l'état qui précèdera le jugement dernier. Ce sont les paroles

de gens de bien qui le voient, qui en gémissent et qui l'écrivent.

Qu'à Marmoutiers, dès le mois d'avril, il s'y trouva sept à huit mille pauvres de Tours et de la campagne, dont quarante-cinq moururent étouffés à la distribution, ainsi qu'il paroît par le rapport des pères bénédictins, et que, dans deux seules paroisses voisines, plus de deux cents y sont morts de faim.

Qu'à la paroisse de Saint-Christophe, de quinze cents personnes, il y en a près de la moitié de mortes ou de misérables.

Qu'à Sepmes, à Lignières, à la Croix, à Dierré, à Saint-Épain, à Francueil, à Luzillé, à Buzançois et en tous les villages de ce pays-là que l'on a visités en grand nombre, on compte les pauvres et les morts à centaines et à milliers; qu'il y a des lieux où, de quatre cents feux, il ne reste que trois personnes; que depuis peu, du 10 mai, un enfant, pressé de la faim, arracha et coupa avec les dents un doigt à son frère, qu'il avala, n'ayant pu lui aracher une limace qu'il avait avalée; qu'il s'en trouve de si foibles, que les chiens les ont en partie mangés; qu'à Beaumont-la-Ronce, le mari et la femme étant couchés sur de la paille et réduits à l'extrémité, la femme ne put empêcher des chiens de manger le visage à son mari, qui venoit d'expirer à son côté, tant elle étoit débile.

Enfin, quoi que disent les lettres et relations, elles ne sauroient exprimer l'excès d'une si grande désolation; que grande partie des curés se contentent de soupirer et de pleurer, sans écrire, et qu'il est difficile d'apprendre des misérables mêmes leurs misères dans l'état où ils sont; et que ce qui est encore plus à craindre, est l'avenir, étant impossible que le peu de blé semé, quand il sera près de mûrir, puisse échapper des mains des pauvres, ou qu'il se trouve assez de gens pour le moissonner.

Tout ce que dessus est très véritable, étant écrit par

témoins oculaires, gens de bien et de capacité, et très dignes de foi, qui en ont donné des témoignages authentiques et dont on garde les originaux.

IV.

L'armée manque de pain[1].

« Après les revers de 1708 et le calamiteux hiver qui suivit, Louis XIV se décida, par raison d'économie, à ne plus mettre de princes du sang à la tête de ses armées, et Villars fut envoyé pour commander en Flandre, à la frontière la plus exposée. C'était le théâtre auquel il aspiroit le plus et où son ambition allait trouver tout son emploi ; car c'est là que se portaient les grands coups et que se jouait le sort du royaume. Les affaires d'ailleurs, au moment où il les prit en main, étaient dans la situation la plus déplorable. La perte de Lille, où Boufflers avait rencontré l'occasion de faire éclater sa vertu personnelle, avait été un grand et fatal exemple d'impuissance et de faiblesse de la part de nos généraux : on n'avait rien fait, avec une armée toute voisine, pour secourir une place de cette importance. La désunion entre le duc de Bourgogne et M. de Vendôme était allée jusqu'au scandale. La démoralisation, commencée par la tête du corps, avait gagné tous les membres, et c'est encore dans les derniers rangs, parmi les officiers subalternes, qu'il fallait chercher ce qui restait de ressort et de constance. La misère était extrême : point d'habits, point d'armes, point de pain. Le pain surtout était l'inquiétude principale ; c'est à quoi Villars dut pourvoir tout d'abord et durant toute la campagne. Il n'y avait pas de magasins, et les sub-

[1] Sainte-Beuve, *Causerie sur le maréchal de Villars.*

sistances n'arrivaient qu'au jour le jour ; on n'en avait pas d'assurées pour deux journées à l'avance ; et ce n'était point la faute des intendants, mais le grain manquait par tout le royaume, et la famine n'était pas seulement dans l'armée :

Imaginez-vous, écrivait Villars au ministre, l'horreur de voir une armée manquer de pain ! Il n'a été délivré aujourd'hui que le soir, et encore fort tard. Hier, pour donner du pain aux brigades que je faisois marcher, j'ai fait jeûner celles qui restoient. Dans ces occasions, je passe dans les rangs, je caresse le soldat, je lui parle de manière à lui faire prendre patience, et j'ai eu la consolation d'en entendre plusieurs dire : *Monsieur le maréchal a raison, il faut souffrir quelquefois.*

» Et encore :

Tous les officiers de la garnison de Saint-Venant m'ont demandé en grâce de leur faire donner du pain, et cela avec modestie, disant : *Nous vous demandons du pain parce qu'il en faut pour vivre ; du reste, nous nous passerons d'habits et de chemises.*

» Les nouvelles recrues, arrivées du fond des campagnes et des provinces du centre, d'où la misère les chassait, furent une grande ressource, et ces natures patientes, habituées à peiner et à pâtir sans murmure, rendirent du nerf à l'armée.

» La gaieté, que Villars appeloit « l'âme de la nation, » il ne négligea rien non plus pour la leur rendre, et il en avait lui-même sa bonne dose. Ecrivant à M. de Torcy et lui exprimant la situation dans toute sa nudité : « Je parle à un ministre, ajoutait-il, car aux autres *je me fais tout blanc de mon épée et de mes farines.* » Il était bien obligé de répandre des bruits faux et d'imaginer, ne fut-ce qu'à l'usage de l'ennemi, des arrivées de fonds ou de subsistances qui n'existaient pas.

Je me vis donc réduit à payer de hardiesse, je dirois presque d'effronterie, avec 50,000 hommes de moins que les ennemis, une petite artillerie de campagne mal traînée, mal approvisionnée, contre

200 bouches à feu bien servies, et la frayeur perpétuelle de manquer de pain chaque jour. *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie*, me disoient quelquefois les soldats quand je parcourois les rangs, après qu'ils n'avoient eu que le quart et demi-ration. Je les encourageois, je leur faisois des promesses. Ils se contentoient de plier les épaules et me regardoient d'un air de résignation qui m'attendrissoit, mais sans plaintes ni murmures.

» Ecrivant à M. Voisin, le successeur de Chamillart, il disait encore :

Je fais ici la plus surprenante campagne qui ait jamais été : c'est un miracle que nos subsistances, et une merveille que la vertu et la fermeté du soldat à souffrir la faim. On s'accoutume à tout : je crois cependant que l'habitude de ne pas manger n'est pas bien facile à prendre.

» Enfin il avoit si bien réussi à redonner du ton et de l'entrain à ses soldats, qu'on les vit un jour de bataille, le matin de Malplaquet, jeter une partie du pain qu'on leur distribuait, n'en ayant eu qu'à peine la veille et l'avant-veille, pour courir plus légèrement à l'ennemi. »

On peut compléter cette excellente page d'histoire à l'aide de la correspondance de madame de Maintenon avec la princesse des Ursins ; d'abord elle annonce la nomination au commandement de l'armée de Flandre du maréchal de Villars, que tous ceux de Paris demandent parce qu'ils le croient heureux, et elle annonce que Villars, transporté de joie et plein de confiance, partira dans peu de jours [1]. On a enfin un général qui a foi dans le soldat, dans la fortune de la France et en lui-même ; et il fallait un tel général pour être joyeux et confiant d'aller commander, dans de pareilles circonstances, une armée démoralisée, mal payée et affamée. A la date du 18 mars, madame de Maintenon dit encore : « Le maréchal de Villars est parti plein de courage et de confiance, quoiqu'il voie bien la pesanteur du fardeau dont on le charge ; mais il me paroît qu'il s'en trouve encore plus honoré que chargé. » Au mois d'avril, la famine commence, et voici ce qu'en dit madame de Maintenon :

8 avril 1709. — Auriez-vous cru, Madame, que quelque chose m'auroit plus affligée que la guerre ? Cepen-

[1] Lettre du 4 mars 1709.

dant la famine dont nous sommes menacés me fait encore plus de peur ; on nous l'annonce de tous les côtés ; le blé enchérit tous les jours ; on ne doute plus que la gelée n'ait entièrement perdu la récolte de cette année ; la disette est partout : il semble que Dieu veuille nous réduire à la dernière extrémité. Il y a encore moins de ressources dans celle-ci que dans les autres.

19 mai. — Y a-t-il quelque courage, Madame, quand on voit les peuples et l'armée mourir de faim? La nôtre, jusqu'ici, n'en paroît point découragée ; les officiers demandent à manger du pain noir, et le maréchal de Villars, que nous avons vu deux jours à Marly, dit qu'il mangera du pain d'avoine à sa table. Le maréchal d'Harcourt part au premier jour [1] ; on croit pouvoir nourrir son armée avec du seigle qu'on a trouvé.

26 mai. — Le maréchal de Villars me mande qu'il y a quatre jours qu'il ne croyoit pas pouvoir mettre l'armée en campagne, faute de subsistances ; mais qu'enfin, après s'être donné bien de la peine, il a ramassé 8 ou 10,000 sacs de farine, qu'il a fallu enlever d'autorité à des gens qui en avoient grand besoin ; il finit sa lettre par ces trois mots : du pain, de l'argent, nous manquons de tout [2]. Quand celui-là tient un pareil langage, il faut que les choses soient dans une grande extrémité ; car il est plein de confiance, de courage et de ressources.

17 juin. — Le maréchal de Villars se trouve fort inférieur aux ennemis, mais il ne perd point courage ; il

[1] Pour l'armée d'Allemagne.

[2] Excepté de bonne volonté. « Il m'écrit, dit madame de Maintenon le 15 avril, que les troupes sont beaucoup mieux qu'on ne le dit à la Cour, et qu'on ne peut pas avoir une meilleure volonté, mais que les bas officiers sont abattus par le manque de subsistances, ne touchant aucun argent. »

crie seulement sur le pain et sur l'argent; on n'oublie rien ici pour lui envoyer de l'un et de l'autre; ce commencement de campagne est difficile : si nous vivons jusqu'au mois d'août, nous aurons des ressources. Si on pouvoit travailler plus vite à la monnoie, nous enverrions de plus grosses sommes en Flandre, car nous ne manquons pas de matières en ce moment, par la quantité de vaisselle d'argent et de vieilles espèces qu'on y porte[1].

15 juillet. — M. le maréchal de Villars se conduit à merveille, et nous commençons à espérer que les ennemis n'entreront point en France; mais il n'en seroit pas de même s'il perdoit une bataille.

29 juillet. — C'est par l'argent, Madame, que nous périssons; on trouveroit du blé si on pouvoit l'acheter bien cher[2].

10 août. — Le maréchal de Villars n'est point en état de rien entreprendre; ses troupes sont fort inférieures à celles de ses ennemis, et dépérissent tous les jours par la désertion et la faim. Je crois que l'article du blé me fera tourner la tête; on en voit sur tous les marchés plus qu'on en a jamais vu, et le pain enchérit. On assure de toutes parts que l'abondance d'orge nous va beaucoup soulager, et on la vend déjà fort cher. Quant à l'argent, il est encore plus caché; tout le monde tombe d'accord qu'il y en a plus dans le royaume qu'il n'y en avoit avant la guerre; mais il ne circule plus, et vous savez, Madame, que quand le sang s'arrête, il faut mourir.

[1] Toute la cour, moins le duc de Saint-Simon, offrit sa vaisselle d'argent au roi; ce fut le maréchal de Boufflers qui donna l'exemple. Le roi fit fondre sa vaisselle d'or, estimée à 450,000 francs. (Voyez *Journal de Dangeau*, 6 juin 1709, et le *Mercure* de juillet et d'août.)

[2] Marseille en fit venir de grandes quantités de l'Algérie et d'autres pays barbaresques.

L'illustre maréchal de Boufflers vint seconder généreusement Villars, et ces deux vaillants cœurs, à force de patriotisme, rendirent à l'armée l'énergie et le sentiment de l'honneur qui avaient paru se perdre un moment.

Le maréchal de Boufflers, écrit madame de Maintenon[1], est allé à l'armée afin de suppléer au maréchal de Villars, s'il venoit à lui arriver quelque accident; il a déclaré en arrivant qu'il y seroit volontaire et sous ses ordres dans tout ce qu'il voudroit : il est si sincère qu'on peut compter qu'il le fera comme il le dit; le maréchal de Villars en est charmé, et mande que si les officiers ne se raniment pas par cet exemple, il faut qu'ils n'aient plus de courage.

Le courage revint. Après Malplaquet, madame de Maintenon dit :

L'armée que M. le maréchal de Boufflers a conservée par sa belle retraite, ne demande qu'à retourner au combat, et nos soldats et nos officiers, en se faisant couper les bras et les jambes, assurent qu'ils n'y ont aucun regret; les mourans en disent autant pour la vie, et tout ce qu'on nous mande du Quesnoy[2] est aussi héroïque que ce que nous lisons dans l'histoire romaine.

Il suffit donc de quelques hommes d'honneur et de cœur, aimant leur pays et sachant faire leur devoir, pour refaire une armée, quelque détestable qu'elle ait pu être sous de mauvais généraux. Heureuse est l'époque qui trouve des Boufflers et des Villars. (L. D.)

---

[1] Le 8 septembre.

[2] Où s'était retiré le maréchal de Villars et une grande partie de l'armée.

V.

Extrait d'un sermon de Massillon sur l'aumône.

1709.

D'ailleurs ces fléaux dont nous sommes affligés, et dont vous vous plaignez, sont la peine de votre dureté envers les pauvres; Dieu venge sur vos biens l'injuste usage que vous en faites : ce sont les cris et les gémissemens des malheureux que vous abandonnez, qui attirent l'indignation du ciel sur vos terres et sur vos campagnes. C'est donc dans ces calamités publiques qu'il faut vous hâter d'apaiser la colère de Dieu par l'abondance de vos largesses ; c'est alors qu'il faut plus que jamais intéresser les pauvres dans vos malheurs. Ah ! vous vous avisez de vous adresser au ciel, d'invoquer par des supplications générales les saints protecteurs de cette monarchie, pour obtenir des saisons plus heureuses, la cessation des fléaux publics, le retour de la sérénité et de l'abondance : mais ce n'est pas là seulement qu'il faut porter vos vœux et vos prières ; vous ne trouverez jamais les saints sensibles à vos peines, tandis que vous ne le serez pas vous-mêmes à celles de vos frères ; vous avez sur la terre les maîtres des vents et des saisons : adressez-vous aux pauvres ; ce sont eux qui ont, pour ainsi dire, les clefs du ciel ; ce sont leurs vœux qui règlent les temps et les saisons, qui nous ramènent des jours sereins ou funestes, qui suspendent ou qui attirent les faveurs du ciel : car l'abondance n'est donnée à la terre que pour leur soulagement ; et ce n'est que par rapport à eux que le ciel vous punit, ou que le ciel vous favorise.

Mais pour achever de vous confondre, vous, mes frères, qui nous alléguez si fort le malheur des temps, la rigueur prétendue de ces temps retranche-t-elle quelque

chose à vos plaisirs? Que souffrent vos passions des misères publiques? Si le malheur des temps vous oblige à vous retrancher sur vos dépenses, retranchez d'abord tout ce que la religion condamne dans l'usage de vos biens; réglez vos tables, vos parures, vos jeux, vos trains, vos édifices, sur le pied de l'Evangile; que les retranchemens de la charité ne viennent du moins qu'après tous les autres; retranchez vos crimes avant que de retrancher vos devoirs. C'est le dessein de Dieu, quand il frappe de stérilité les provinces et les royaumes, d'ôter aux grands et aux puissans les occasions des dissolutions et des excès : entrez donc dans l'ordre de sa justice et de sa sagesse; regardez-vous comme des criminels publics que le Seigneur châtie par des punitions publiques; dites-lui, comme David, lorsqu'il vit la main de Dieu appesantie sur son peuple : C'est sur moi, Seigneur, qui suis le seul coupable, qui ai attiré votre indignation sur ce royaume en abusant de ma prospérité, et en me livrant à des passions honteuses, c'est sur moi seul que doit tomber la fureur de votre bras : *Vertatur, obsecro, manus tua contra me*[1] : mais cette populace obscure et affligée, mais ces infortunés qui, dans une condition pénible, ne mangeoient leur pain qu'à la sueur de leur front, eh! qu'ont-ils fait, Seigneur, pour être exposés au glaive de votre vengeance? *Ego sum qui peccavi, ego inique egi : isti qui oves sunt, quid fecerunt*[2]?

Voilà votre modèle; faites cesser, en finissant vos désordres, la cause des malheurs publics; offrez à Dieu, en la personne des pauvres, le retranchement de vos plaisirs et de vos profusions, comme le seul sacrifice de justice, capable de désarmer sa colère; et puisque ces fléaux ne tombent sur la terre que pour punir l'abus que vous avez fait de l'abondance, portez-en aussi tout

[1] Reg. II, ch. xxiv, v. 17.
[2] Ibid.

seuls, en retranchant ces abus, la peine et l'amertume. Mais qu'on ne s'aperçoive pas des malheurs publics, ni dans l'orgueil des équipages, ni dans la sensualité des repas, ni dans la magnificence des édifices, ni dans la fureur du jeu et l'entêtement des plaisirs; mais seulement dans votre inhumanité envers les pauvres ; mais que tout au dehors, les spectacles, les assemblées profanes, les réjouissances publiques, que tout aille même train, tandis que la charité seule se refroidira ; mais que le luxe croisse même de jour en jour, et que la miséricorde seule diminue ; mais que le monde et le démon ne perdent rien au malheur des temps, tandis que Jésus-Christ tout seul en souffre dans ses membres affligés ; mais que le riche, à couvert de son opulence, ne voie que de loin les effets de la colère du ciel, tandis que le pauvre et l'innocent en deviendront la triste victime ; grand Dieu! vous ne voudriez donc frapper que les malheureux, en répandant des fléaux sur la terre ; votre unique dessein seroit donc d'achever, d'écraser ces infortunés, sur qui votre main s'étoit déjà si fort appesantie en les faisant naître dans l'indigence et dans la misère ? les puissans de l'Egypte seroient donc épargnés par l'ange exterminateur, tandis que toute votre fureur viendroit fondre sur l'Israélite affligé, sur son toit pauvre et dépourvu, et marqué même du sang de l'Agneau ! Oui, mes frères, les calamités publiques ne sont destinées qu'à punir les riches et les puissans, et ce sont les riches et les puissans tout seuls qui n'en souffrent rien : au contraire, en multipliant les malheureux, elles leurs fournissent un nouveau prétexte de se dispenser du devoir de la miséricorde.

Dernière excuse des disciples, fondée sur le grand nombre de personnes qui ont suivi le Sauveur au désert : Ce peuple est en si grand nombre, disent-ils, que quand nous achèterions pour deux cents deniers de pain, cela ne suffiroit pas. Dernier prétexte qu'on oppose au devoir de l'aumône : la multitude des pauvres. Oui,

mes frères, ce qui devroit ranimer la charité, l'éteint : la multitude des malheureux vous endurcit à leurs misères : plus le devoir augmente, plus vous vous en croyez dégagés, et vous devenez cruels, pour avoir trop d'occasions d'être charitables.

Mais, en premier lieu, d'où vient, je vous prie, cette multitude de pauvres dont vous vous plaignez? Je sais que le malheur des temps peut en augmenter le nombre : mais les guerres, les maladies populaires, les déréglemens des saisons que nous éprouvons ont été de tous les siècles; les calamités que nous voyons ne sont pas nouvelles, nos pères les ont vues, et ils en ont vu même de plus tristes; des dissensions civiles, le père armé contre l'enfant, le frère contre le frère; les campagnes ravagées par leurs propres habitans; le royaume en proie à des nations ennemies; personne en sûreté sous son propre toit; nous ne voyons pas ces malheurs, mais ont-ils vu ce que nous voyons? tant de misères publiques et cachées, tant de familles déchues, tant de citoyens autrefois distingués, aujourd'hui sur la poussière et confondus avec le plus vil peuple? les arts devenus presque inutiles? l'image de la faim et de la mort répandue sur les villes et les campagnes? que dirai-je? tant de désordres secrets qui éclatent tous les jours, qui sortent de leurs ténèbres, et où précipitent le désespoir et l'affreuse nécessité? D'où vient cela, mes frères? n'est-ce pas d'un luxe qui engloutit tout et qui étoit inconnu à nos pères; de vos dépenses, qui ne connoissent plus de bornes et qui entraînent nécessairement avec elles le refroidissement de la charité?

Ah! l'Église naissante n'étoit-elle pas persécutée, désolée, affligée? les malheurs de nos siècles approchent-ils de ceux-là? on y souffroit la proscription des biens, l'exil, la prison; les charges les plus onéreuses de l'État tomboient sur ceux qu'on soupçonnoit d'être chrétiens; en un mot, on ne vit jamais tant de calamités, et cependant il n'y avoit point de pauvres parmi eux, dit saint

Luc : *Nec quisquam egens erat inter illos*[1]. Ah ! c'est que des richesses de simplicité sortoient du fond de leur pauvreté même, selon l'expression de l'Apôtre; c'est qu'ils donnoient selon leurs forces et au-delà ; c'est que des provinces les plus éloignées, par les soins des hommes apostoliques, couloient des fleuves de charité, qui venoient consoler les frères assemblés à Jérusalem, et plus exposés que les autres à la fureur de la synagogue.

Mais plus encore que tout cela, c'est que les plus puissans d'entre les premiers fidèles étoient ornés de modestie, et que nos grands biens peuvent à peine suffire au faste monstrueux dont l'usage nous fait une loi ; c'est que leurs festins étoient des repas de sobriété et de charité, et que la sainte abstinence même que nous célébrons ne peut modérer parmi nous les profusions et les excès des tables et des repas ; c'est que n'ayant point ici-bas de cité permanente, ils ne s'épuisoient pas pour y faire des établissemens brillans pour illustrer leur nom, pour élever leur postérité et anoblir leur obscurité et leur roture ; ils ne pensoient qu'à s'assurer une meilleure condition dans la patrie céleste, et qu'aujourd'hui nul n'est content de son état, chacun veut monter plus haut que ses ancêtres, et que leur patrimoine n'est employé qu'à acheter des titres et des dignités qui puissent faire oublier leur nom et la bassesse de leur origine ; en un mot, c'est que la diminution de ces premiers fidèles, comme parle l'Apôtre, faisoit toute la richesse de leurs frères affligés, et que nos profusions font aujourd'hui toute leur misère et leur indigence. Ce sont donc nos excès, mes frères, et notre dureté qui multiplient le nombre des malheureux ; n'excusez donc plus là-dessus le défaut de vos aumônes, ce seroit faire de votre péché même votre excuse. Ah ! vous vous plaignez que les pauvres vous

[1] Act., ch. iv, v. 34.

accablent, mais c'est de quoi ils auroient lieu de se plaindre un jour eux-mêmes; ne leur faites donc pas un crime de votre insensibilité, et ne leur reprochez pas ce qu'ils vous reprocheront sans doute un jour devant le tribunal de Jésus-Christ.

Si chacun de vous, selon l'avis de l'Apôtre, mettoit à part une certaine portion de ses biens pour la subsistance des malheureux, si, dans la supputation de vos dépenses et de vos revenus cet article étoit toujours le plus sacré et le plus inviolable, eh! nous verrions bientôt diminuer parmi nous le nombre des affligés; nous verrions bientôt renaître dans l'Église la paix, l'allégresse, l'heureuse égalité des premiers chrétiens; nous n'y verrions plus avec douleur cette monstrueuse disproportion, qui élève les uns et les place sur le faite de la prospérité et de l'opulence, tandis que les autres rampent sur la terre et gémissent dans l'abîme de l'indigence et de l'affliction; il n'y auroit parmi nous de malheureux que les impies; point de misères secrètes que celles que le péché opère dans les âmes; point de larmes que des larmes de pénitence; point de soupirs que pour le ciel; point de pauvres que ces heureux disciples de l'Évangile, qui renoncent à tout pour suivre leur maître; nos villes seroient le séjour de l'innocence et de la miséricorde; la religion, un commerce de charité; la terre, l'image du ciel, où, dans différentes mesures de gloire, chacun est également heureux, et les ennemis de la foi seroient encore forcés, comme autrefois, de rendre gloire à Dieu et de convenir qu'il y a quelque chose de divin dans une religion qui peut unir les hommes d'une manière si nouvelle.

Mais ce qui fait ici la méprise, c'est que dans la pratique personne ne regarde l'aumône comme une des plus essentielles obligations du christianisme; ainsi, on n'a rien de réglé sur ce point : si l'on fait quelque largesse, c'est toujours d'une façon arbitraire, et quelque légère qu'elle puisse être, on est content de soi-

même comme si on venoit de faire une œuvre de surcroît.

Car, d'ailleurs, mes frères, quand vous prétendez excuser la modicité de vos aumônes en disant que le nombre des pauvres est infini, que croyez-vous dire par là ? vous dites que vos obligations à leur égard sont devenues plus indispensables, que votre miséricorde doit croître à mesure que les misères croissent, et que vous contractez de nouvelles dettes, en même temps qu'il s'élève de nouveaux malheureux sur la terre. C'est alors, mes frères, c'est dans ces calamités publiques que vous devez vous retrancher même sur des dépenses qui, hors de là, vous seroient permises et peut-être nécessaires; c'est alors que vous ne devez plus vous regarder que comme le premier pauvre et prendre comme une aumône tout ce que vous prenez pour vous-même; c'est alors que vous n'êtes plus ni grand, ni homme en place, ni citoyen distingué, ni femme de naissance; vous êtes simplement fidèle, membre de Jésus-Christ, frère d'un chrétien affligé.

Et certes, dites-moi, tandis que les villes et les campagnes sont frappées de calamités, que des hommes créés à l'image de Dieu et rachetés de tout son sang broutent l'herbe comme des animaux, et, dans leur nécessité extrême, vont chercher à travers les champs une nourriture que la terre n'a pas faite pour l'homme, et qui devient pour eux une nourriture de mort, auriez-vous la force d'y être le seul heureux [1] ? Tandis que la face de tout un royaume est changée et que tout retentit de cris et de gémissemens autour de votre demeure superbe, pourriez-vous conserver au dedans le même air de joie, de pompe, de sérénité, d'opulence ? et où seroit l'humanité, la raison, la religion ? Dans une république païenne, on vous regarderoit comme un mauvais citoyen; dans une société de sages et de mon-

[1] Ces paroles s'adressent évidemment à Louis XIV.

dains, comme une âme vile, sordide, sans noblesse, sans générosité, sans élévation, et dans l'Église de Jésus-Christ, sur quel pied voulez-vous qu'on vous regarde? eh! comme un monstre indigne du nom de chrétien que vous portez, de la foi dont vous vous glorifiez, des sacremens dont vous approchez, de l'entrée même de nos temples, où vous venez, puisque ce sont là les symboles sacrés de l'union qui doit être parmi les fidèles.

Cependant la main du Seigneur est étendue sur nos peuples dans les villes et dans les campagnes; vous le savez, et vous vous en plaignez : le ciel est d'airain pour ce royaume affligé; la misère, la pauvreté, la désolation, la mort marchent partout devant vous. Or, vous échappe-t-il de ces excès de charité, devenus maintenant une loi de discrétion et de justice? Prenez-vous sur vous-même une partie des calamités de vos frères? vous voit-on seulement toucher à vos profusions et à vos voluptés, criminelles en toute sorte de temps, mais barbares et punissables même par les lois des hommes en celui-ci? Que dirai-je? ne mettez-vous pas peut-être à profit les misères publiques, ne faites-vous pas peut-être de l'indigence comme une occasion barbare de gain? N'achevez-vous pas peut-être de dépouiller les malheureux, en affectant de leur tendre une main secourable? et ne savez-vous pas l'art inhumain d'apprécier les larmes et les nécessités de vos frères? Entrailles cruelles! dit l'Esprit de Dieu : quand vous serez rassasié, vous vous sentirez déchiré; votre félicité fera elle-même votre supplice, et le Seigneur fera pleuvoir sur vous sa fureur et sa guerre.

Mes frères, que la présence des pauvres devant le tribunal de Jésus-Christ sera terrible pour la plupart des riches du monde! que ces accusateurs seront puissans! et qu'il vous restera peu de chose à répondre, quand ils vous reprocheront qu'il falloit si peu de secours pour soulager leur indigence; qu'un seul jour

retranché de vos profusions auroit suffi pour remédier aux besoins d'une de leurs années; que c'est leur propre bien que vous leur refusiez, puisque ce que vous aviez de trop leur appartenoit; qu'ainsi vous avez été non-seulement cruels, mais encore injustes en le leur refusant; mais enfin que votre dureté n'a servi qu'à exercer leur patience et les rendre plus dignes de l'immortalité, tandis que vous, alors, dépouillés pour toujours de ces mêmes biens que vous n'avez pas voulu mettre en sûreté dans le sein des pauvres, n'aurez plus pour partage que la malédiction préparée à ceux qui auront vu Jésus-Christ souffrant la faim, la soif, la nudité dans ses membres et qui ne l'auront pas soulagé! *Nudus eram et non cooperuistis me*[1]. Telle est l'illusion des prétextes dont on se sert pour se dispenser du devoir de l'aumône. Établissons maintenant les règles qu'il faut observer en l'accomplissant, et, après avoir défendu cette obligation contre toutes les vaines excuses de la cupidité, tâchons de la sauver aussi des défauts mêmes de la charité.

LETTRE DE LOUIS XIV

AUX GOUVERNEURS DES PROVINCES DE SON ROYAUME.

(Écrite après les conférences de la Haye[2]).

12 juin 1709.

Messieurs, l'espérance d'une paix prochaine étoit si généralement répandue dans mon royaume, que je crois

[1] Matt., ch. xxv, v. 43.
[2] Cette lettre a été imprimée à l'imprimerie royale et répandue à grand nombre dans le public.

devoir à la fidélité que mes peuples m'ont témoignée pendant le cours de mon règne la consolation de les informer des raisons qui empêchent encore qu'ils ne jouissent du repos que j'avois dessein de leur procurer.

J'aurois accepté, pour le rétablir, des conditions bien opposées à la sûreté de mes provinces frontières; mais plus j'ai témoigné de facilité et d'envie de dissiper les ombrages que mes ennemis affectent de conserver de ma puissance et de mes desseins, plus ils ont multiplié leurs prétentions, en sorte qu'ajoutant par degrés de nouvelles demandes aux premières, et se servant ou du nom du duc de Savoie, ou du prétexte de l'intérêt des princes de l'Empire, ils m'ont également fait voir que leur intention étoit seulement d'accroître aux dépens de ma couronne les États voisins de la France, et de s'ouvrir des voies faciles pour pénétrer dans l'intérieur de mon royaume toutes les fois qu'il conviendroit à leurs intérêts de commencer une nouvelle guerre. Celle que je soutiens et que je voulois finir, ne seroit pas même cessée, quand j'aurois consenti aux propositions qu'ils m'ont faites; car ils fixoient à deux mois le temps où je devois, de ma part, exécuter le traité, et pendant cet intervalle, ils prétendoient m'obliger à leur livrer les places qu'ils me demandoient dans les Pays-Bas et dans l'Alsace, et à raser celles dont ils exigeoient la démolition. Ils refusoient de prendre, de leur côté, d'autre engagement que celui de suspendre tous actes d'hostilités jusqu'au premier du mois d'août, se réservant la liberté d'agir alors par la voie des armes, si le roi d'Espagne, mon petit-fils, persistoit dans la résolution de défendre la couronne que Dieu lui a donnée, et de périr plutôt que d'abandonner des peuples fidèles qui, depuis neuf ans, le reconnoissent pour leur roi légitime. Une telle suspension, plus dangereuse que la guerre même, éloignoit la paix plutôt que d'en avancer la conclusion; car il étoit non-seulement

nécessaire de continuer les mêmes dépenses pour l'entretien de mes armées, mais le terme de la suspension d'armes expiré, mes ennemis m'auroient attaqué avec les nouveaux avantages qu'ils auroient tiré des places où je les aurois moi-même introduits, en même temps que j'aurois démoli celles qui servent de remparts à quelques-unes de mes provinces frontières. Je passe sous silence les insinuations qu'ils m'ont faites, de joindre mes forces à celles de la ligue, et de contraindre le roi, mon petit-fils, à descendre du trône, s'il ne consentoit pas volontairement à vivre désormais sans États, et à se réduire à la simple condition d'un particulier. Il est contre l'humanité de croire qu'ils aient seulement eu la pensée de m'engager à former avec eux une pareille alliance. Mais, quoique ma tendresse pour mes peuples ne soit pas moins vive que celle que j'ai pour mes propres enfans, quoique je partage tous les maux que la guerre fait souffrir à des sujets aussi fidèles, et que j'aie fait voir à toute l'Europe que je désirois sincèrement de les faire jouir de la paix, je suis persuadé qu'ils s'opposeroient eux-mêmes à la recevoir à des conditions également contraires à la justice et à l'honneur du nom françois.

Mon intention est donc que tous ceux qui depuis tant d'années me donnent des marques de leur zèle, en contribuant de leurs peines, de leurs biens et de leur sang, à soutenir une guerre aussi pesante, connoissent que le seul prix que mes ennemis prétendoient mettre aux offres que j'ai bien voulu leur faire, étoit celui d'une suspension d'armes, dont le terme, borné à l'espace de deux mois, leur procuroit des avantages infiniment plus considérables qu'ils ne peuvent en espérer de la confiance qu'ils ont en leurs troupes. Comme je mets la mienne en la protection de Dieu, et que j'espère que la pureté de mes intentions attirera les bénédictions divines sur mes armes, j'écris aux archevêques et aux évêques de mon royaume d'exciter encore la ferveur

des prières dans leurs diocèses, et je veux en même temps que mes peuples, dans l'étendue de votre gouvernement, sachent de vous qu'ils jouiroient de la paix, s'il eût dépendu seulement de ma volonté de leur procurer un bien qu'ils désirent avec raison, mais qu'il faut acquérir par de nouveaux efforts, puisque les conditions immenses que j'aurois accordées sont inutiles pour le rétablissement de la tranquillité publique.

A Versailles, le 12 juin 1709.

Louis.

BATAILLE DE MALPLAQUET.

11 septembre 1709.

MÉMOIRES DE VILLARS.

Le motif que j'avois de chercher à combattre étoit d'empêcher d'assiéger Mons, où je n'avois pu jeter qu'une garnison assez délabrée, pour ainsi dire, l'hôpital de mon armée, et fort peu de vivres. Le motif des ennemis étoit de n'être pas troublés dans leur siége : et peut-être ne seroient-ils pas venus me chercher, s'ils ne m'avoient pas vu m'avancer sur eux, en me couvrant cependant toujours de retranchemens. La nuit du 8 au 9, nous marchâmes pour gagner la chaussée de Bavay, et occuper la trouée d'Annois et de Malplaquet; endroit assez ouvert pour donner envie à l'ennemi de s'y enfoncer, mais assez bien garni de bois par les côtés, pour n'être pas accablés par le nombre.

Le 10 septembre, à onze heures du matin, j'écrivis au roi : « Sire, l'armée de Votre Majesté se mit en bataille hier, à dix heures du matin, et nos grenadiers commencèrent à occuper les têtes des bois, qui sont

entre la chaussée de Bavay et le village d'Annois. Les ennemis, qui en étoient fort près, y marchèrent avec toutes leurs forces, et l'on s'approcha à la portée du fusil. Les uns et les autres se saisissoient des postes qui paroissoient les plus convenables. La canonnade a duré depuis onze heures du matin jusqu'à l'entrée de la nuit, que nous sommes restés à la portée du fusil les uns des autres : ce qui doit faire un très-grand plaisir à Votre Majesté (et j'ose la supplier d'être persuadée que, pour avoir l'honneur de lui dire des choses agréables, je n'ajoute pas à la vérité), c'est que jamais armée entière n'a marqué tant de valeur, jamais les troupes n'ont marché si fort, ni avec tant d'ordre. Je dois me louer de tous : MM. d'Albergotti, d'Artagnan, Chemerault, la Frézelière et Puységur, enfin tout le monde a marqué une vivacité et une ardeur qui redoublent mon envie de pouvoir joindre les ennemis en terrain égal et me donne une entière confiance, avec l'aide de Dieu, de les bien battre. Dans le moment que part ce courrier, vos drapeaux et ceux de l'ennemi sont à la demi-portée du pistolet. Je ne passe pas devant les soldats, qu'ils ne me parlent avec une fierté bien agréable pour celui qui a l'honneur de les commander. »

La nuit du 10 au 11, toutes les troupes couchèrent en bataille, le maréchal de Boufflers et moi à la tête de la ligne. Le matin du 11, il s'éleva un grand brouillard, qui empêchoit de découvrir les mouvemens des ennemis. Il tomba sur les sept heures, et l'on vit les dispositions d'une attaque générale. Voyant leurs principales forces marcher à la gauche de l'armée du roi, j'y allai, et priai M. le maréchal de Boufflers de donner ses ordres à la droite, où étoit la maison du roi, et j'étois bien aise qu'il la menât lui-même.

Les ennemis tombèrent avec cinq lignes d'infanterie sur cette gauche, qui soutint longtemps le feu des ennemis, sans en être ébranlée, commandée sous moi par le marquis de Guébriant. J'étois à la tête du bois

que les ennemis attaquoient, et je voyois devant moi de fort près leurs principaux généraux à la tête de leur cavalerie. Le marquis de Chemerault, très-brave lieutenant général, faisoit avancer 12 bataillons dans une plaine, pour soutenir le bois : encore quelques pas, il tomboit dans ce gros corps de cavalerie, qui lui étoit caché par quelques bouquets, et qui l'auroit écrasé. Je courus à lui, et l'arrêtai : notre infanterie, privée de ce secours, perdit du terrain dans le bois. Je plaçai ces 12 bataillons pour la recevoir, et l'infanterie du bois s'y retira en bon ordre, tous les bataillons sous les drapeaux.

Je formai une ligne de ces 12 bataillons à 50 pas du bois, y joignant 18 que le marquis d'Albergotti m'amena, dont je formai un corps de bataille. Les ennemis sortirent du bois avec beaucoup de fierté. J'ébranlai toute ma ligne, et les renversai par la charge la plus rude et la plus sanglante qu'on ait jamais faite. Comme je poussois les ennemis, revenus déjà à la tête du bois, et disposé à courir ensuite au centre, un premier coup de fusil fit tomber mon cheval; je me relevai : un second me cassa le genou ; je me fis panser sur le champ et mettre sur une chaise, pour continuer à donner mes ordres; mais la douleur me causa une défaillance, ce qui dura assez longtemps pour qu'on m'emportât sans connoissance au Quesnoi. Voilà tout ce que je sais par moi-même de la bataille.

La droite soutint avec la plus grande fermeté trois ou quatre attaques. L'infanterie des ennemis, non-seulement rebutée, mais défaite dans son propre terrain, étant prête à tourner le dos, on vit le jeune prince d'Orange porter lui-même les drapeaux sur nos retranchemens, pour y ramener son infanterie; mais ce fut en vain. Cinq de leurs lieutenans généraux furent tués à leur tête, et après un massacre, qu'ils nommèrent eux-mêmes une *boucherie*, ils furent obligés de se retirer. Ils y laissèrent environ 20,000 hommes. Les bri-

gades de Picardie, de Navarre et de Piémont s'y distinguèrent, menées par le comte d'Artagnan et le marquis d'Hautefort. Ainsi, sur le midi, la droite et la gauche étoient dans la plus heureuse position.

Il n'en alla pas de même au centre. J'avois mis à la tête d'un petit bois 4 bataillons d'Alsace et 2 de Laonnois, commandés par Sterkenberg, vaillant brigadier. Il fut tué, et ces bataillons plièrent. Ils tombèrent sur les Gardes françoises et suisses, qui plièrent à leur tour, et le centre fut enfoncé. Le maréchal de Boufflers y accourut; et, à la tête de la gendarmerie et de la maison du roi, il renversa la cavalerie ennemie. Si dans ce moment l'officier général qui commandoit à la droite eût osé prendre sur lui, comme le lui conseilloient ses collègues, de sortir de ses retranchemens et de prendre en flanc le corps de bataille des ennemis qui ouvroit notre centre, la bataille étoit gagnée.

C'a été un grand malheur, comme je le mandois au roi, que MM. de Chemerault et de Palavicini aient été tués dans le temps que MM. d'Albergotti et moi avons été mis hors de combat, car nous aurions exécuté sur le centre des ennemis ce que notre droite n'osa tenter. « Les ennemis ayant percé le centre de l'armée, m'écrivit le lendemain M. de Legal, qui commandoit notre gauche après ma blessure, et ayant obligé par là notre droite à se retirer, j'ai été obligé de le faire de mon côté avec la gauche, ne pouvant plus communiquer avec la droite. Les ennemis nous ont suivis assez vivement pendant deux lieues, sans pouvoir jamais nous entamer. Enfin, nous avons passé l'Oneau, et fait une halte en deçà de trois heures, tant pour assembler les troupes qui avoient passé à différens ponts, que pour les rompre, et nous sommes arrivés à Valenciennes avec toute la cavalerie de la gauche et environ 50 bataillons. »

Voici l'idée que je donnai au roi de cette bataille : « Il

est certain, sire, que la perte des ennemis est quatre fois plus grande que la nôtre; qu'ils ne nous ont fait aucun prisonnier, ou très-peu; qu'ils ont été repoussés jusqu'à cinq et six fois. Il n'y a personne qui ne convienne que, s'ils ont gagné le terrain que nous occupions, nous n'ayons remporté la victoire, par le très-grand nombre d'hommes tués et blessés de leur part. Jusqu'à présent je ne sache pas qu'ils nous aient pris plus de 3 ou 4 drapeaux, et j'en vois déjà dans ma chambre plus de 30 des leurs, et on m'en apporte encore à tout moment. Ce seroit mal juger de leur perte, que de l'estimer par ce nombre de drapeaux; elle est beaucoup plus grande qu'ils ne l'indiquent, parce que le nombre infini de gens qu'on leur a tués en attaquant inutilement nos retranchemens pendant plus de deux heures, ne nous a donné aucun drapeau, et ceux qu'on a pris sont des gens qui avoient pénétré, et qu'on a chassés. Enfin, sire, tout s'est retiré en très-bon ordre, et les ennemis, qui ont été toujours repoussés, bien battus, n'ont pénétré, après plus de cinq heures d'un feu continuel, que par leur grande supériorité en infanterie. »

Le maréchal de Boufflers entra dans ma chambre sur les huit heures du soir, et me demanda mon sentiment sur le parti qu'il y avoit à prendre. Comme nous vîmes que la gauche, qui étoit à Valenciennes, pouvoit être à l'instant rappelée, et qu'ainsi, dès cette nuit, toute l'armée pourroit être ensemble, mon avis fut de remarcher aux ennemis à la pointe du jour. M. de Boufflers me répondit que c'étoit aussi le sien, et se retira dans le dessein de l'exécuter. Je le mandai au roi; mais les conseils timides de la nuit firent changer de sentiment. On prit le mauvais parti de faire un retranchement depuis Valenciennes jusqu'au Quesnoi. Ce fut à quoi on employa les troupes, pendant qu'on laissa aux ennemis la liberté entière de faire le siége de Mons à leur aise. Cependant on a su depuis que se

trouvant 35,000 hommes hors de combat[1], les généraux n'avoient entrepris ce siége que pour en imposer aux peuples d'Angleterre et de Hollande, et les animer à contribuer à la continuation de la guerre; que la tête de leur infanterie étant détruite, et la terreur étant dans le reste de leurs troupes, ils n'auroient pas tenu contre une attaque un peu vive.

Leur état se trouvoit bien différent de celui où ils étoient, lorsqu'ils venoient à nous avec 180 bataillons contre 120; aussi, dis-je au roi, en lui envoyant les drapeaux par le marquis de Nangis : « Si Dieu nous fait la grâce de perdre encore une pareille bataille, Votre Majesté peut compter que ses ennemis sont détruits. »

BATAILLE DE VILLAVICIOSA.

RELATION DE CE QUI S'EST PASSÉ A LA PRISE DE BRIHUEGA ET A LA BATAILLE GAGNÉE PRÈS DE VILLAVICIOSA PAR LE ROI D'ESPAGNE.

10 décembre 1710.

GAZETTE DE FRANCE.

Le roi d'Espagne ayant été averti, le 7 au soir, à Guadalaxara, que les ennemis avoient un corps considérable de troupes dans Brihuega, Sa Majesté fit partir à minuit les grenadiers de l'armée avec les piquets, sous les ordres du marquis de Thouy, et 2 brigades de cavalerie, avec 6 régimens de dragons conduits par M. le marquis de Valdecanas.

Sa Majesté Catholique se mit en marche le 8 au matin, avec toute la cavalerie, après avoir envoyé ordre au marquis de la Vere, qui étoit demeuré entre Alcala

[1] Notre perte fut seulement de 6000 hommes.

et Guadalaxara, de s'avancer en toute diligence. Les troupes arrivèrent le même jour, 8, après-midi, devant Brihuega; aussitôt le roi fit reconnoître et investir la place, et ayant fait tirer quelques coups de canon contre les murailles, il fit sommer la garnison de se rendre. Sur le refus qu'en firent les ennemis, on travailla pendant toute la nuit à élever des batteries, mais il fut impossible d'attacher le mineur. Les batteries commencèrent à tirer le 9 au matin; elles firent en peu de temps une brèche, mais ce fut inutilement, la muraille étant terrassée. Le duc de Vendôme, reconnoissant les abords de la place, avoit remarqué à la gauche de l'attaque plusieurs maisons contiguës ou attachées à l'enceinte des murailles par dehors. Il les fit occuper, à dessein d'attacher le mineur, et il fit en même temps placer des batteries pour ouvrir la muraille de ce côté-là, et rompre une porte voisine.

Les dispositions étoient faites pour commencer l'attaque, avec le détachement que le roi d'Espagne avoit amené. Il étoit composé de tous les grenadiers, de 100 hommes choisis de chacun des 8 bataillons des Gardes et de 50 hommes tirés de 22 autres bataillons. Alors l'infanterie, qui suivoit plus lentement, arriva, et en même temps, le reste de la cavalerie. Sa Majesté Catholique forma deux attaques, et ayant donné ses ordres pour soutenir celle de la gauche qui étoit la véritable, la brèche étant imparfaite à la droite, elle apprit que le comte de Staremberg s'avançoit pour soutenir Brihuega.

Sur ces nouvelles, le roi d'Espagne ayant pris l'avis du duc de Vendôme, fit marcher la cavalerie, que le duc de Vendôme conduisit et posta lui-même sur les hauteurs vers le côté par où les ennemis s'approchoient, et il revint ensuite auprès de Sa Majesté Catholique. L'infanterie donna l'assaut à la ville; l'action fut longue et disputée, parce que les troupes ennemies, aguerries et nombreuses, avoient encore de bons retranchemens

dans les rues. Toutefois leur résistance fut inutile contre la valeur des troupes espagnoles, animées par la présence de leur roi.

L'effet de la mine avoit ouvert une brèche assez grande, outre que la porte avoit été renversée à l'attaque de la gauche. On entra, et les ennemis, forcés, mirent le feu à leur premier retranchement, formé de bois sec, aussi bien qu'aux maisons voisines, ce qui arrêta les troupes; mais le feu s'éteignant, les ennemis furent poussés de maison en maison et réduits enfin au dernier retranchement qu'ils avoient dans la place.

Pendant que ces choses se passoient à l'attaque de la gauche, les troupes commandées à celle de la droite exécutoient l'ordre que le duc de Vendôme leur avoit donné d'attaquer la brèche et de s'y maintenir, à dessein de faire diversion des forces ennemies, qui se voyant réduits à l'extrémité, et manquant absolument de provisions, battirent la chamade vers les six heures du soir.

Les otages étant donnés réciproquement, la capitulation fut réglée avec le duc de Vendôme, suivant laquelle la garnison fut faite prisonnière de guerre. Elle étoit composée de 7 bataillons anglois, 1 bataillon portugois et de 8 escadrons anglois.

Il fut arrêté qu'on laisseroit aux officiers, cavaliers, dragons et soldats, leurs hardes et bagages, les obligeant en même temps à rendre toutes leurs armes, à sortir le lendemain 10 au matin, et à livrer cependant la porte près du château; et on accorda d'ailleurs des conditions favorables aux prisonniers, surtout aux malades et aux blessés.

Les principaux des prisonniers sont les lieutenans généraux Stanhope, Carpenter et Wits, deux maréchaux de camp et deux brigadiers.

L'attaque duroit encore lorsque le roi d'Espagne apprit que le comte de Staremberg continuoit de s'avancer diligemment. Sur ces nouvelles, Sa Majesté Catholique

marcha le 10 au matin, avec son infanterie, pour occuper les hauteurs où le duc de Vendôme avait posté la cavalerie dès la veille. Il rangea l'armée en bataille; et après quelques volées de canon, les deux lignes de l'armée d'Espagne s'ébranlèrent pour attaquer celle des ennemis. Le roi d'Espagne se mit à la tête de l'aile droite, et le marquis de Valdecanas, capitaine général, eut l'honneur d'être sous ses ordres. Le poste du duc de Vendôme fut à la gauche, ayant sous lui le comte d'Aguilar, capitaine général. Le comte de las Torres, capitaine général, étoit au centre. Le marquis de Thouy, aussi capitaine général, quoique blessé la veille du combat, s'y distingua pendant toute l'action.

Il étoit plus de trois heures après-midi lorsque le roi d'Espagne donna l'ordre de commencer le combat. Il fallut marcher aux ennemis par un terrain pierreux, coupé de ravins et de quelques murailles à pierres sèches. Le terrain où ils étoient postés étoit plus commode; néanmoins la cavalerie de la droite, où le roi avoit pris son poste, culbuta leur gauche et renversa les bataillons qui soutenoient une batterie, dont les Espagnols se rendirent les maîtres.

La droite des ennemis, que le duc de Vendôme fit attaquer en même temps, résista bien davantage; les charges de part et d'autre furent vives et fréquentes, et le succès fort balancé. Enfin, le duc de Vendôme vint à bout de déborder leur flanc, et alors il gagna les derrières de leur infanterie, où le roi, avec la cavalerie espagnole de la droite, avoit pénétré après avoir battu l'aile gauche, qui lui étoit opposée.

Toutefois, l'infanterie ennemie de la droite, ainsi enveloppée, combattoit encore avec courage; elle gagnoit même du terrain, hors à l'endroit où les Gardes vallonnes lui étoient opposées, car ce régiment perça les deux lignes et la réserve des ennemis, et poussa loin du champ de bataille les troupes qu'il avoit en tête. Les Gardes espagnoles se distinguèrent aussi dans cette

journée. Enfin, la nuit favorisa la retraite de cette partie de l'infanterie ennemie, qui, jusqu'alors, avoit combattu avec beaucoup de courage, mais ce fut avec beaucoup de précipitation qu'elle se retira prenant le chemin de Siguença.

Les blessés furent abandonnés, et avec eux demeurèrent sur le champ de bataille 20 pièces de canon, 2 mortiers, les voitures à l'usage du pays, nommées galères, tous les équipages d'artillerie, les bagages de l'armée et environ 8000 fusils. Le nombre des morts demeurés sur le champ de bataille est à peu près de 4000 hommes, dont plus des trois quarts est des troupes ennemies. Celui des prisonniers que le roi d'Espagne a faits dans cette journée est de plus de 3000 hommes; parmi eux, sont les lieutenans généraux Belcastel, qui commandoit les troupes auxiliaires de Hollande, le sieur de Saint-Amand et plusieurs autres officiers.

Don Joseph Vallejo, qui étoit posté de manière à couper la communication entre l'Aragon et l'armée ennemie, a fait de son côté 2300 prisonniers, presque tous cavaliers; en sorte que, comptant les bataillons et les escadrons pris à Brihuega, et les prisonniers faits à la bataille, le nombre de ceux que le roi Catholique a présentement en son pouvoir est de 9000 hommes.

On ne savoit pas encore au juste le nombre des drapeaux, étendards et timbales pris aux ennemis en cette bataille; quoi qu'il y en eût déjà beaucoup de rassemblés, ceux qu'on apportoit à tous momens en rendoient la quantité incertaine.

Suivant les avis que le roi d'Espagne a reçus depuis e combat, il ne restoit au comte de Staremberg que 3000 hommes d'infanterie et 8 troupes de cavalerie. Sa retraite paraissoit si difficile avec ce petit nombre de troupes battues, sans subsistances, et au milieu d'un peuple irrité par les violences et les sacriléges qu'elles ont commis, que le comte Mahoni, lieutenant général, l'ayant fait sommer de se rendre, le plus grand nombre

des officiers de ce reste d'armée consentoit à la proposition, mais le comte de Staremberg ne l'avoit pas encore acceptée.

Les principaux officiers que le roi d'Espagne a perdus sont le maréchal de camp don Pedro Ronquillo, tué dans la bataille, et le comte de Rupelmonde, brigadier d'infanterie, mort des blessures qu'il avoit reçues à l'attaque de Brihuega.

Le détail de ces deux importantes actions a été apporté au roi par le lieutenant général don Pedro de Zunica, dépêché à Sa Majesté par le roi d'Espagne, et ce prince lui rend le glorieux témoignage de s'être également distingué dans l'une et dans l'autre de ces actions.

PRISE DE RIO-JANEIRO.

21-23 septembre 1711.

MÉMOIRES DE DU GUAY TROUIN.

Ce fut dans ce voyage que je commençai à former une entreprise sur la colonie de Rio-Janeiro, l'une des plus riches et des plus puissantes du Brésil. M. du Clerc, capitaine de vaisseau, avoit déjà tenté cette expédition avec 5 vaisseaux du roi, et environ 1000 soldats des troupes de la marine ; mais ces forces n'étant pas à beaucoup près suffisantes pour exécuter un tel projet, il y étoit demeuré prisonnier avec 6 ou 700 hommes, le surplus avoit été tué à l'assaut qu'il avoit donné à la ville et aux forteresses de Rio-Janeiro.

Depuis ce temps-là le roi de Portugal en avoit fait augmenter les fortifications, et y avoit envoyé en dernier lieu 4 vaisseaux de guerre de 56 à 74 canons, et trois frégates de 36 à 40 canons, chargés d'artillerie, de

munitions de guerre et de cinq régimens composés de soldats choisis, sous le commandement de Don Gaspard d'Acosta, afin de mettre cet important pays absolument hors d'insulte.

Les nouvelles par lesquelles on avoit appris la défaite de M. du Clerc et de ses troupes, disoient que les Portugois, insolens vainqueurs, exerçoient envers ces prisonniers toutes sortes de cruautés, qu'ils les faisoient mourir de faim et de misère dans des cachots, et même que M. du Clerc avoit été assassiné, quoiqu'il se fût rendu à composition. Toutes ces circonstances, jointes à l'espoir d'un butin immense, et surtout à l'honneur qu'on pouvoit acquérir dans une entreprise si difficile, firent naître dans mon cœur le désir d'aller porter la gloire des armes du roi jusques dans ces climats éloignés, et d'y punir l'inhumanité des Portugois par la destruction de cette florissante colonie. Je m'adressai pour cela à trois de mes meilleurs amis, qui de tout temps m'avoient aidé de leurs bourses et de leur crédit dans les différentes expéditions que j'avois formées. C'étoit M. de Coulange, aujourd'hui maître d'hôtel ordinaire du roi, et contrôleur général de la maison de Sa Majesté, MM. de Beauvais et de la Sandre-le-Fer, de Saint-Malo, tous trois fort estimés et très-accrédités. Je leur confiai mon entreprise, et les engageoi à être directeurs de cet armement. Mais l'importance et l'étendue de l'expérience exigeant des fonds très-considérables, nous fûmes obligés de nous confier à trois autres riches négocians de Saint-Malo, qui étoient MM. de Belle-Isle-Pépin, de l'Epine-d'Anican et de Chapdelaine; ce qui faisoit, y compris mon frère, sept directeurs. Je leur fis voir un état des vaisseaux, des officiers, des troupes, des équipages, des vivres et de toutes les munitions nécessaires, suivant lequel la mise hors de cet armement, non compris les salaires payables au retour, devoit monter à 1,200,000 livres.

M. de Coulange vint me joindre à Versailles, afin

d'arrêter un traité en forme, et d'obtenir du ministre les conditions essentiellement nécessaires au succès de mon projet. Il eut besoin d'une patience à l'épreuve, et d'une grande dextérité, pour lever toutes les difficultés qui s'y opposoient. A la fin, il y réussit ; et M. le comte de Toulouse, amiral de France, ne dédaigna pas d'y prendre un assez gros intérêt ; en sorte que sur le compte que ce prince et M. de Pontchartrain en rendirent au roi, Sa Majesté l'approuva, et voulut bien me confier ses vaisseaux et ses troupes, pour aller porter le nom françois dans un nouveau monde. Aussitôt que cette résolution eut été prise, nous nous rendîmes à Brest, mon frère et moi, et nous fîmes diligemment équiper les vaisseaux le *Lys* et le *Magnanime*, de 74 canons chacun, le *Brillant*, l'*Achille* et le *Glorieux*, tous trois de 66 canons ; la frégate l'*Argonaute*, de 46 canons ; l'*Amazone* et la *Bellone*, autres frégates de 36 canons chacune ; la *Bellone* étoit équipée en galiote avec deux gros mortiers ; l'*Astrée*, de 22 canons, et la *Concorde*, de 20. Cette dernière étoit de quatre cens tonneaux, et devoit servir de vivandier à la suite de l'escadre : elle étoit principalement chargée de futailles pleines d'eau.

Je choisis pour monter les vaisseaux, M. le chevalier de Goyon, M. le chevalier de Courserac, M. le chevalier de Beauve, M. de la Jaille et M. le chevalier de Bois-de-la-Motte. M. de Kerguelin monta l'*Argonaute*, et les trois autres furent confiées à MM. de Chenais-le-Fer, de Rogon et de Pradel-Daniel, tous trois de Saint-Malo, et parens des principaux directeurs de l'armement.

Je fis en même temps armer à Rochefort le *Fidèle*, de 60 canons, sous le commandement de M. de la Moinerie-Miniac, sous prétexte d'aller en course, comme il lui étoit ordinaire. L'*Aigle*, frégate de 40 canons, y fut aussi équipée et montée par M. de la Mare-Decan, comme pour aller aux îles de l'Amérique ; et je fis préparer sous mains deux traversiers de la Rochelle, équipés en galiotes, avec chacun deux mortiers.

Le vaisseau le *Mars*, de 56 canons, fut pareillement armé à Dunkerque, et monté par M. de la Cité-Danican, sous prétexte d'aller en course dans les mers du Nord, comme il faisoit ordinairement, me servant pour tous ces armemens de personnes que je faisois agir indirectement. Je donnai toute mon attention à faire préparer de bonne heure, avec tout le secret possible, les vivres, munitions, tentes, outils, enfin tout l'attirail nécessaire pour camper et pour former un siége. J'eus soin aussi de m'assurer d'un bon nombre d'officiers choisis, pour mettre à la tête des troupes, et pour bien armer tous ces vaisseaux. M. de Saint-Germain, major de la marine à Toulon, fut nommé par la Cour pour servir de major sur l'escadre : et son activité, jointe à son intelligence, me fut d'un secours infini pendant le cours de cette expédition.

Indépendamment de ces préparatifs et de tous les vaisseaux que nous faisions armer, mon frère et moi, nous en engageâmes deux autres de Saint-Malo, qui étoient relâchés aux rades de la Rochelle, le *Chancelier*, de 40 canons, monté par M. Danican-du-Rocher, et la *Glorieuse*, de 30, montée par M. de la Perche. Les soins que nous primes pour accélérer toutes choses furent si vifs et si bien ménagés que, malgré la disette où étoient les vaisseaux du roi, tous les vaisseaux de Brest et de Dunkerque se trouvèrent prêts à mettre à la voile dans deux mois, à compter du jour de mon arrivée à Brest.

J'avois eu avis qu'on travailloit en Angleterre à mettre en mer une forte escadre ; et ne doutant pas que ce ne fût pour venir me bloquer dans la rade de Brest, je changeai de dessein où j'étois, d'y attendre le reste de mon escadre, en celui de l'aller joindre aux rades de la Rochelle, ne voulant pas même donner à mes vaisseaux le temps d'être entièrement prêts. En effet, je mis à la voile le 3 du mois de juin; et deux jours après, il parut à l'entrée du port de Brest une escadre de vingt vaisseaux

de guerre anglois, dont quelques-uns s'avancèrent jusques sous les batteries et prirent deux bateaux de pêcheurs, qui les informèrent de ma sortie : d'où il est aisé de juger que sans l'extrême diligence qui fut apportée à cet armement, et le parti que je pris de mettre tout d'un coup à la voile, l'entreprise étoit échouée.

J'arrivai le 6 aux rades de la Rochelle ; j'y trouvai le *Fidèle*, les deux traversiers à bombes et les deux frégates de Saint-Malo prêts à me suivre.

Le neuvième du mois, je remis à la voile avec tous les vaisseaux rassemblés, à l'exception de la frégate l'*Aigle*, qui avoit besoin d'un soufflage pour être en état de tenir la mer : je lui donnai rendez-vous à l'une des îles du Cap-Vert, où je devois, suivant les mémoires que l'on m'avoit donnés, faire aisément de l'eau et trouver des rafraîchissemens.

Le 21, je fis une petite prise angloise, sortant de Lisbonne, que je jugeai propre à servir à la suite de l'escadre.

Le 2 juillet, je mouillai à l'île Saint-Vincent, l'une de celles du Cap-Vert, où la frégate l'*Aigle* vint me joindre. J'y trouvai beaucoup de difficultés à faire de l'eau, et très-peu d'apparence d'y avoir des rafraîchissemens : ainsi je remis à la voile le 6, avec le seul avantage d'avoir mis toutes les troupes à terre, et de leur avoir fait connoître l'ordre et le rang qu'elles devoient observer à la descente.

Je passai la ligne le 11 du mois d'août, après avoir essuyé pendant plus d'un mois des vents si contraires et si frais, que tous les vaisseaux de l'escadre, les uns après les autres, démâtèrent de leur mât de hune.

Le 19, j'eus connoissance de l'île de l'Ascension ; et le 27, me trouvant à la hauteur de la baie de tous les Saints, j'assemblai un conseil, dans lequel je proposai d'y aller prendre ou brûler, chemin faisant, ce qui s'y trouveroit de vaisseaux ennemis ; et pour cet effet je me fis rendre compte de la quantité

d'eau qui restoit dans tous les vaisseaux de l'escadre; mais il s'en trouva si peu, qu'à peine suffisoit-elle pour nous rendre à Rio-Janeiro : ainsi il fut décidé que nous continuerions notre route, pour aller en droiture à notre destination.

Le 11 septembre, on trouva fond, sans avoir cependant connoissance de terre. Je fis mes remarques là-dessus et sur la hauteur que l'on avoit observée; après quoi profitant d'un vent frais, qui s'éleva à l'entrée de la nuit, je fis forcer de voiles à tous les vaisseaux de l'escadre, malgré la brume et le mauvais temps, afin d'arriver, comme je fis, à la pointe du jour, précisément à l'entrée de la baie de Rio-Janeiro. Il étoit évident que le succès de cette expédition dépendoit de la promptitude, et qu'il ne falloit pas donner aux ennemis le temps de se reconnoître. Sur ce principe, je ne voulus pas m'arrêter à envoyer à bord de tous les vaisseaux les ordres que chacun devoit observer en entrant, les momens étoient trop précieux. J'ordonnai donc à M. le chevalier de Courserac, qui connoissoit un peu l'entrée de ce port, de se mettre à la tête de l'escadre; et à MM. de Goyon et de Beauve, de le suivre. Je me mis après eux, me trouvant de cette façon dans la situation la plus convenable pour observer ce qui se passoit à la tête et à la queue, et pour y donner ordre. Je fis en même temps signal à MM. de la Jaille, et de la Moinerie-Miniac, et ensuite à tous les capitaines de l'escadre, suivant le rang et la force de leurs vaisseaux, de s'avancer les uns après les autres. Ils exécutèrent cet ordre avec tant de régularité, que je ne puis assez louer leur valeur et leur bonne conduite: je n'en excepte pas même les maîtres des deux traversiers et de la prise angloise, qui, sans changer de route, essuyèrent le feu continuel de toutes les batteries, tant est grande la force du bon exemple. M. le chevalier de Courserac, surtout, se couvrit dans cette journée d'une gloire éclatante par sa bonne manœuvre et par la fierté

avec laquelle il nous fraya le chemin, en essuyant le premier feu de toutes les batteries.

Nous forçâmes donc de cette manière l'entrée de ce port, qui étoit défendue par une quantité prodigieuse d'artillerie et par les quatre vaisseaux et les trois frégates de guerre, que j'ai marqués ci-dessus, avoir été envoyés par le roi de Portugal pour la défense de la place. Ils s'étoient tous traversés à l'entrée du port ; mais voyant que le feu de leur artillerie, soutenu de celui de tous leurs forts, n'avoit pas été capable de nous arrêter, et que nous allions bientôt être à portée de les aborder et de nous emparer d'eux, ils prirent le parti de couper leurs câbles et de s'échouer sous les batteries de la ville. Nous eûmes dans cette action environ trois cents hommes hors de combat ; et afin qu'on puisse juger sainement du mérite de cette entrée, j'exposerai ici quelle est la situation de ce port, et j'y joindrai celle de la ville et de ses forteresses.

La baie de Rio-Janeiro est fermée par un goulet, d'un quart plus étroit que celui de Brest. Au milieu de ce détroit est un gros rocher, qui met les vaisseaux dans la nécessité de passer à portée du fusil des forts qui en défendent l'entrée des deux côtés.

A droite est le fort de Sainte-Croix, garni de 48 gros canons, depuis dix-huit jusqu'à quarante-huit livres de balles, et une autre batterie de huit pièces, qui est un peu en dehors de ce fort.

A gauche est le fort de Saint-Jean et deux autres batteries de 48 pièces de gros canons, qui font face au fort de Sainte-Croix.

Au dedans, à l'entrée à droite, est le fort de Notre-Dame de bon Voyage, situé sur une presqu'île et muni de 16 pièces de canon de dix-huit à vingt-quatre livres de balles.

Vis-à-vis est le fort de Villegagnon, où il y a vingt pièces du même calibre.

En avant de ce dernier fort est celui de Sainte-Théo-

dore, de 16 canons, qui barrent la plage. Les Portugois y ont fait une demi-lune.

Après tous ces forts, on voit l'île des Chèvres, à portée du fusil de la ville, sur laquelle est un fort à quatre bastions, garni de dix pièces de canon, et sur un plateau au bas de l'île une autre batterie de quatre pièces.

Vis-à-vis de cette île, à une des extrémités de la ville, est le fort de la Miséricorde, muni de dix-huit pièces de canon, qui s'avance dans la mer ; il y a encore d'autres batteries de l'autre côté de la rade, dont je n'ai pas retenu le nom ; enfin les Portugois avertis avoient placé du canon et élevé des retranchemens partout où ils avoient cru qu'on pouvoit tenter une descente.

La ville de Rio-Janeiro est bâtie sur le bord de la mer, au milieu de trois montagnes qui la commandent, et qui sont couronnées de forts et de batteries. La plus proche, en entrant, est occupée par les Jésuites ; celle qui est à l'opposite, par les Bénédictins ; et la troisième par l'évêque du lieu.

Sur celle des Jésuites est le fort de Saint-Sébastien, garni de quatorze pièces de canon, et de plusieurs pierriers ; un autre fort, nommé Saint-Jacques, garni de douze pièces de canon ; et un troisième, nommé de Sainte-Aloysie, garni de huit ; et outre cela une batterie de douze autres pièces de canon.

La montagne occupée par les Bénédictins est aussi fortifiée de bons retranchemens et de plusieurs batteries, qui voient de tous côtés.

Celle de l'évêque, nommée la Conception, est retranchée par une haie vive, et munie de distance en distance de canons qui en occupent le pont.

La ville est fortifiée par des redans et par des batteries, dont les feux se croisent ; du côté de la plaine elle est défendue par un camp retranché et par un bon fossé plein d'eau. Au dedans de ces retranchemens il y

a deux places d'armes, qui peuvent contenir quinze cens hommes en bataille. C'étoit en cet endroit que les ennemis tenoient le fort de leurs troupes, qui consistoient en douze ou treize mille hommes au moins, en y comprenant cinq régimens de troupes réglées, nouvellement amenées d'Europe par Don Gaspard d'Acosta, sans compter un nombre prodigieux de noirs disciplinés.

Surpris de trouver cette place dans un état si différent de celui dont on m'avoit flatté, je cherchai à m'instruire de ce qui pouvoit y avoir donné lieu, et j'appris que la reine Anne d'Angleterre avoit fait partir un paquebot, pour donner avis de mon armement au roi de Portugal, lequel n'ayant aucun vaisseau prêt pour en aller porter la nouvelle au Brésil, avoit dépêché le même paquebot pour Rio-Janeiro, et que le vent l'avoit si bien favorisé, qu'il y étoit arrivé quinze jours avant moi. C'est sur cet avertissement que le gouverneur avoit fait de si grands préparatifs.

Toute la journée s'étant passée à forcer l'entrée du port, je fis avancer pendant la nuit la galiote et les deux traversiers à bombes, pour commencer à bombarder; et à la pointe du jour je détachai M. le chevalier de Goyon avec cinq cents hommes d'élite, pour aller s'emparer de l'île des Chèvres. Il l'exécuta dans le moment, et en chassa les Portugois si brusquement, qu'à peine eurent-ils le temps d'enclouer quelques pièces de leurs canons. Ils coulèrent à fond, en se retirant, deux gros navires marchands entre la montagne des Bénédictins et l'île des Chèvres, et firent sauter en l'air deux de leurs vaisseaux de guerre, qui étoient échoués sous le fort de la Miséricorde. Ils voulurent en faire autant d'un troisième échoué sous la pointe de l'île des Chèvres; mais M. le chevalier de Goyon y envoya deux chaloupes commandées par MM. de Vauréal et de Saint-Osman, lesquels, malgré tout le feu des batteries de la

place et des forts, s'en rendirent maîtres et y arborèrent le pavillon du roi. Ils ne purent cependant mettre ce vaisseau à flot, parce qu'il s'étoit rempli d'eau par les ouvertures que le canon y avoit faites.

M. le chevalier de Goyon m'ayant rendu compte de la situation avantageuse de l'île des Chèvres, j'allai visiter ce poste, et le trouvant tel qu'il me l'avoit dit, j'ordonnai à MM. de la Rufinière, de Kerguelin et Elian, officiers d'artillerie, d'y établir des batteries de canons et de mortiers. M. le marquis de Saint-Simon, lieutenant de vaisseau, fut chargé du soin de soutenir les travailleurs, avec un corps de troupes que je lui laissai : les uns et les autres y servirent avec tout le zèle et toute la fermeté que je pouvois souhaiter, quoiqu'ils fussent exposés à un feu continuel et très-vif de canon et de mousqueterie.

Cependant nos vaisseaux manquant d'eau, il n'y avoit pas un moment à perdre pour descendre à terre, et pour s'assurer d'une aiguade. J'ordonnai pour cet effet à M. le chevalier de Beauve de faire embarquer la plus grande partie des troupes dans les frégates l'*Amazone*, l'*Aigle*, l'*Astrée* et la *Concorde;* et je le chargeai de s'emparer de quatre vaisseaux marchands portugois, mouillés près de l'endroit où je comptois faire ma descente. Cet ordre fut exécuté pendant la nuit, si ponctuellement, que le lendemain matin notre débarquement se fit sans confusion et sans danger. Il est vrai que j'avois tâché d'en ôter la connoissance aux ennemis par d'autres mouvemens et par de fausses attaques, qui attirèrent toute leur attention.

Le 14 septembre, toutes nos troupes, au nombre de deux mille deux cents soldats et sept à huit cents matelots, armés et exercés, se trouvèrent débarquées, ce qui forma, y compris les officiers, les gardes de la marine et les volontaires, un corps d'environ trois mille trois cents hommes. Nous avions outre cela près de cinq cents hommes attaqués de scorbut, qui débar-

quèrent en même temps : ils furent au bout de quatre ou cinq jours en état d'être incorporés avec le reste des troupes.

De tout cela, joint ensemble, je composai trois brigades de trois bataillons chacune ; celle qui servoit d'avant-garde, étoit commandée par M. le chevalier de Goyon, et celle de l'arrière-garde, par M. le chevalier de Courserac ; et je me plaçai au centre avec la troisième, dont je donnai le détail à M. le chevalier de Beauve. Je formai en même temps une compagnie de soixante caporaux, choisis dans toutes les troupes, avec un certain nombre d'aides de camp, de gardes de la marine et de volontaires, pour me suivre dans l'action et se porter avec moi dans tous les lieux où ma présence pourroit être nécessaire.

Je fis aussi débarquer quatre petits mortiers portatifs, et vingt gros pierriers de fonte, afin d'en former une espèce d'artillerie de campagne. M. le chevalier de Beauve inventa à ce sujet des chandeliers de bois à six pattes ferrées, qui se fichoient en terre, et sur lesquels les pierriers se plaçoient assez solidement. Cette artillerie marchoit dans le centre au milieu du plus gros bataillon, et quand on jugeoit à propos de s'en servir, le bataillon s'ouvroit.

Toutes nos troupes et toutes nos munitions étant débarquées, je fis avancer M. le chevalier de Goyon et M. le chevalier de Courserac, tous deux à la tête de leurs brigades, pour s'emparer de deux hauteurs, d'où l'on découvroit toute la campagne et une partie des mouvemens qui se faisoient dans la ville. M. d'Auberville, capitaine des grenadiers de la brigade de Goyon, chassa quelques partis des ennemis d'un bois où ils étoient embusqués pour nous observer, après quoi nos troupes campèrent dans cet ordre. La brigade de Goyon occupa la hauteur qui regardoit la ville. Celle de Courserac s'établit sur la montagne à l'opposite, et je me plaçai au milieu avec la brigade du centre. Par cette

situation, nous étions à portée de nous soutenir les uns et les autres ; et nous demeurions les maîtres du bord de la mer où les chaloupes faisoient de l'eau, et apportoient continuellement de nos vaisseaux les munitions de guerre et de bouche dont nous avions besoin. M. de Ricouart, intendant de l'escadre, avoit soin de ne nous en point laisser manquer, et de faire fournir tous les matériaux nécessaires à l'établissement de nos batteries.

Le 15 septembre, voulant examiner si je ne pourrois pas couper la retraite aux ennemis, et leur faire voir que nous étions maîtres de la campagne, j'ordonnai que toutes les troupes se missent sous les armes, et je les fis avancer dans la plaine, détachant jusqu'à la portée du fusil de la ville des partis qui tuèrent des bestiaux et pillèrent des maisons, sans trouver d'opposition, et même sans que les ennemis fissent aucun mouvement. Leur dessein étoit de nous attirer dans leurs retranchemens, qui étoient les mêmes où ils avoient engagé et défait M. du Clerc. Je pénétrai sans peine ce dessein, et voyant qu'ils continuoient à être immobiles, je fis retirer les troupes en bon ordre. Cependant je donnai toute mon attention à bien reconnoître le terrain ; je le trouvai si impraticable, que quand j'aurois eu quinze mille hommes, il m'auroit été impossible d'empêcher ces gens-là de sauver leurs richesses dans les bois et dans les montagnes. J'en fus encore mieux convaincu, lorsqu'ayant remarqué un parti ennemi au pied d'une montagne, et ayant fait couler des troupes à droite et à gauche pour le couper, elles trouvèrent un marais et des broussailles, qui les arrêtèrent tout court et les forcèrent de revenir sur leurs pas.

Le 16, un de nos détachemens s'étant avancé, les ennemis firent jouer un fourneau avec tant de précipitation, qu'il ne nous fit aucun mal. Le même jour, je chargeai MM. de Beauve et de Blois d'établir une batterie de dix canons sur une presqu'île qui prenoit à revers

les batteries et une partie des retranchemens de la hauteur des Bénédictins.

Le 17, les ennemis brûlèrent quelques magasins qu'ils avoient au bord de la mer, et qui étoient remplis de caisses de sucre, d'agrès et de munitions. Ils firent aussi sauter en l'air le troisième vaisseau de guerre, qui étoit demeuré échoué sous les retranchemens des Bénédictins. Ils brûlèrent aussi les deux frégates du roi de Portugal.

Dans l'intervalle de tous ces mouvemens, quelques partis ennemis connoissant les routes du pays, se coulèrent le long des défilés et des bois qui bordoient notre camp, et après avoir tenté quelques attaques de jour, ils surprirent pendant la nuit trois de nos sentinelles, qu'ils enlevèrent sans bruit. Il y eut aussi quelques-uns de nos maraudeurs qui tombèrent entre leurs mains; cela leur fit naître l'idée d'un stratagème assez singulier.

Un Normand, nommé du Bocage, qui dans les précédentes guerres avoit commandé un ou deux bâtimens françois armés en course, avoit depuis passé au service du Portugal; il s'y étoit fait naturaliser et il étoit parvenu à monter de leurs vaisseaux de guerre; il commandoit à Rio-Janeiro le second de ceux que nous y avions trouvés, et après l'avoir fait sauter, il s'étoit chargé de la garde des retranchemens des Bénédictins. Il s'en acquitta si bien et fit servir ses canons si à propos, que nos traversiers à bombes en furent très-incommodés, et plusieurs de nos chaloupes furent très-maltraitées; une entre autres, chargée de quatre gros canons de fonte, fut percée de deux boulets, et elle alloit couler bas, si je ne m'en fus aperçu par hasard, en revenant de l'île des Chèvres, et si je ne l'avois pas prise à la remorque avec mon canot. Ce du Bocage, voulant faire parler de lui et gagner la confiance des Portugois, auxquels, comme François, il étoit toujours un peu suspect, imagina de se déguiser en matelot, avec un

bonnet, un pourpoint et des culottes gaudronnées. Dans cet équipage, il se fit conduire par quatre soldats portugois à la prison, où nos maraudeurs et nos sentinelles enlevés étoient enfermés. On le mit aux fers avec eux, et il se donna pour un matelot de l'équipage d'une des frégates de Saint-Malo, qui s'étant écarté de notre camp, avoit été pris par un parti portugois. Il fit si bien son personnage, qu'il tira de nos pauvres François, trompés par son déguisement, toutes les lumières qui pouvoient lui faire connoître le fort et le foible de nos troupes; sur quoi les ennemis prirent la résolution d'attaquer notre camp.

Ils firent pour cet effet sortir de leurs retranchemens, avant que le jour parût, quinze cents hommes de troupes réglées qui s'avancèrent, sans être découverts, jusqu'au pied de la montagne occupée par la brigade de Goyon. Ces troupes furent suivies par un corps de milices, qui se posta à moitié chemin de notre camp, à couvert d'un bois et à portée de soutenir ceux qui nous devoient attaquer.

Le poste avancé qu'ils avoient dessein d'emporter, étoit situé sur une éminence à mi-côte, où il y avoit une maison crénelée qui nous servoit de corps de garde, et quarante pas au-dessus régnoit une haie vive fermée par une barrière. Les ennemis firent passer, lorsque le jour commença à paroître, plusieurs bestiaux devant cette barrière. Un de nos sergens et quatre soldats avides les ayant aperçus ouvrirent, pour s'en saisir, la barrière sans en avertir l'officier; mais à peine eurent-ils fait quelques pas, que les Portugois, embusqués, firent feu sur eux, tuèrent le sergent et deux des soldats; ils entrèrent ensuite et montèrent vers le corps-de garde. M. de Liesta, qui gardoit ce poste avec cinquante hommes, quoique surpris et attaqué vivement, tint ferme, et donna le temps à M. le chevalier de Goyon d'y envoyer M. de Bouteville, aide-major, avec les compagnies de M. de Droualin et d'Auberville. Il me dépê-

cha en même temps un aide de camp pour m'informer de ce qui se passoit; et en attendant mes ordres, il fit mettre toute sa brigade sous les armes et prête à charger. A l'instant, je fis partir deux cents grenadiers par un chemin creux, avec ordre de prendre les ennemis en flanc, aussitôt qu'ils verroient l'action engagée, et je fis mettre toutes les autres troupes en mouvement. Je courus ensuite vers le lieu du combat avec ma compagnie de caporaux; j'y arrivai assez à temps pour être témoin de la valeur et de la fermeté avec laquelle MM. de Liesta, de Droualin et d'Auberville soutenoient, sans s'ébranler, tous les efforts des ennemis. A l'approche des troupes qui me suivoient, ils se retirèrent précipitamment, en laissant sur le champ de bataille plusieurs de leurs soldats tués et quantité de blessés. J'interrogeai ces derniers, et apprenant d'eux les circonstances que je viens de rapporter, je ne jugeai pas à propos de m'engager dans ce bois et dans ces défilés. Ainsi je fis faire halte aux grenadiers et à toutes les autres troupes qui étoient en marche. En prenant un autre parti, je donnois au milieu de l'embuscade où le corps des milices étoit posté.

M. de Pontlo-de-Coëtlogon, aide de camp de M. le chevalier de Goyon, fut blessé en cette occasion et nous eûmes trente soldats tués ou blessés. Ce même jour, la batterie, dont j'avois laissé le soin à MM. de Beauve et de Blois, commença à tirer sur les retranchemens des Bénédictins. Le 19, M. de la Ruffinière, commandant de l'artillerie, me manda qu'il avoit sur l'île des Chèvres cinq mortiers et dix-huit pièces de canons de vingt-quatre livres de balle, prêtes à battre en brèche, et qu'il attendoit mes ordres pour démasquer les batteries; je crus qu'il étoit temps de sommer le gouverneur, et j'envoyai un tambour lui porter cette lettre :

« Le roi mon maître voulant, monsieur, tirer raison de la cruauté exercée envers les officiers et les troupes

que vous fîtes prisonniers l'année dernière, et Sa Majesté étant bien informée qu'après avoir fait massacrer les chirurgiens, à qui vous aviez permis de descendre de ses vaisseaux pour panser les blessés, vous avez encore laissé périr de faim et de misère une partie de ce qui restoit de ces troupes, les retenant toutes en captivité contre la teneur du cartel d'échange arrêté entre les couronnes de France et de Portugal; Elle m'a ordonné d'employer ses vaisseaux et ses troupes à vous forcer de vous mettre à sa discrétion et de me rendre tous les prisonniers françois, comme aussi de faire payer aux habitans de cette colonie des contributions suffisantes pour les punir de leurs cruautés et qui puissent dédommager amplement Sa Majesté de la dépense qu'elle a faite pour un armement aussi considérable. Je n'ai point voulu vous sommer de vous rendre, que je ne me sois vu en état de vous y contraindre et de réduire votre pays et votre ville en cendres, si vous ne vous rendez à la discrétion du roi mon maître, qui m'a commandé de ne point détruire ceux qui se repentiront de l'avoir offensé dans la personne de ses officiers et de ses troupes. J'apprends aussi, monsieur, que l'on a fait assassiner M. du Clerc qui les commandoit; je n'ai point voulu user de représailles sur les Portugois qui sont tombés en mon pouvoir : l'intention de Sa Majesté n'étant point de faire la guerre d'une façon indigne d'un roi très-chrétien; et je veux croire que vous avez trop d'honneur pour avoir eu part à ce honteux massacre; nais ce n'est pas assez, Sa Majesté veut que vous m'en nommiez les auteurs, pour en faire une justice exemplaire. Si vous différez d'obéir à sa volonté, tous vos canons, toutes vos barricades ni toutes vos troupes ne m'empêcheront pas d'exécuter ses ordres et de porter le fer et le feu dans toute l'étendue de ce pays. J'attends, monsieur, votre réponse; faites-là prompte et décisive; autrement vous connoîtrez que si jusqu'à présent je vous ai épargné, ce n'a été que pour m'épar-

gner à moi-même l'horreur d'envelopper les innocens avec les coupables. Je suis monsieur, etc. »

Le gouverneur renvoya mon tambour avec cette réponse :

« J'ai vu, monsieur, les motifs qui vous ont engagé à venir de France en ce pays. Quant au traitement des prisonniers françois, il a été suivant l'usage de la la guerre ; il ne leur a manqué ni pain de munition, ni aucun des autres secours, quoi qu'ils ne le méritassent pas, par la manière dont ils ont attaqué ce pays du roi mon maître, sans en avoir de commission du roi très-chrétien, mais faisant seulement la course. Cependant je leur ai accordé la vie au nombre de six cents hommes, comme ces mêmes prisonniers le pourront certifier. Je les ai garantis de la fureur des noirs, qui les vouloient tous passer au fil de l'épée ; enfin, je n'ai manqué en rien de tout ce qui les regarde, les ayant traités suivant les intentions du roi mon maître. A l'égard de la mort de M. du Clerc, je l'ai mis, à sa sollicitation, dans la meilleure maison de ce pays, où il a été tué. Qui l'a tué ? C'est ce que l'on n'a pu vérifier, quelques diligences que l'on ait faites, tant de mon côté que de celui de la justice. Je vous assure que si l'assassin se trouve, il sera châtié comme il le mérite. En tout ceci, il ne s'est rien passé qui ne soit de la pure vérité telle que je vous l'expose. Pour ce qui est de vous remettre ma place, quelques menaces que vous me fassiez, le roi mon maître me l'ayant confiée, je n'ai point d'autre réponse à vous faire, sinon que je suis prêt à la défendre jusqu'à la dernière goutte de mon sang. J'espère que le Dieu des armées ne m'abandonnera pas dans une cause aussi juste que celle de la défense de cette place, dont vous voulez vous emparer sur des prétextes frivoles et hors de saison. Dieu conserve votre seigneurie. Je suis, monsieur, etc.

» *Signé :* Don Francisco de Castro-Morais. »

Sur cette réponse, je résolus d'attaquer vivement la place, et j'allai avec M. le chevalier de Beauve tout le long de la côte pour reconnoître les endroits par où nous pourrions le plus aisément forcer les ennemis. Nous remarquâmes cinq vaisseaux portugois, mouillés près les Bénédictins, qui me parurent propres à servir d'entrepôt aux troupes que je pourrois destiner à l'attaque de ce poste. Je fis avancer par précaution le vaisseau le *Mars*, entre nos deux batteries et ces cinq vaisseaux, afin qu'il se trouvât tout porté pour les soutenir quand il en seroit question.

Le 20, je donnai ordre au *Brillant* de venir mouiller près du *Mars*. Ces deux vaisseaux et nos batteries firent un feu continuel, qui rasa une partie des retranchemens, et je disposai toutes choses pour livrer l'assaut le lendemain à la pointe du jour.

Pour cet effet, aussitôt que la nuit fut fermée, je fis embarquer dans des chaloupes les troupes destinées à l'attaque des retranchemens des Bénédictins, avec ordre de s'aller loger, avec le moins de bruit qu'il seroit possible, dans les cinq vaisseaux que nous avions remarqués. Elles se mirent en devoir de le faire; mais un orage qui survint les ayant fait apercevoir, à la lueur des éclairs, les ennemis firent sur ces chaloupes un très-grand feu de mousqueterie. Les dispositions que j'avois vues dans l'air m'avoient fait prévoir cet inconvénient; et pour y remédier, j'avois envoyé ordre, avant la nuit, au *Brillant* et au *Mars*, et dans toutes nos batteries, de pointer de jour tous leurs canons sur les retranchemens, et de se tenir prêts à tirer dans le moment qu'ils verroient partir le coup d'une pièce de la batterie où je m'étois posté. Ainsi, dès que les ennemis eurent commencé à tirer sur nos chaloupes, je mis moi-même le feu au canon qui devoit servir de signal, lequel fut suivi dans l'instant d'un feu général et continuel des batteries et des vaisseaux, qui joint aux éclats redoublés d'un tonnerre affreux, et aux éclairs

qui se succédoient les uns aux autres sans laisser presqu'aucun intervalle, rendoit cette nuit épouvantable. La consternation fut d'autant plus grande parmi les habitans, qu'ils crurent que j'allois leur donner assaut au milieu de la nuit.

Le 21, à la petite pointe du jour, je m'avançai à la tête des troupes pour commencer l'attaque du côté de la Conception, et j'ordonnai à M. le chevalier de Goyon de filer le long de la côte avec sa brigade et d'attaquer les ennemis par un autre endroit. J'envoyai en même temps ordre aux troupes postées dans les cinq vaisseaux, de donner l'assaut aux retranchemens des Bénédictins.

Dans le moment que tout alloit s'ébranler, M. de la Salle, qui avoit servi à M. du Clerc d'aide-de-camp, et qui étoit resté prisonnier dans Rio-Janeiro, parut, et vint me dire que la populace et les milices effrayées de notre grand feu dès qu'il avoit commencé, et ne doutant point qu'il ne fût question d'un assaut général, avoient été frappées d'une terreur si grande, que dès ce temps-là même elles avoient abandonné la ville avec une confusion que la nuit et l'orage avoient rendue extrême, et que cette terreur s'étant communiquée aux troupes réglées, elles avoient été entraînées par le torrent; mais qu'en se retirant, elles avoient mis le feu aux magasins les plus riches, et laissé des mines sous les forts des Bénédictins et des Jésuites, pour y faire périr du moins une partie de nos troupes : qu'ayant vu de quelle importance il étoit de m'en avertir à temps, il n'avoit rien négligé pour cela, et qu'il avoit profité du désordre pour s'échapper.

Toutes ces circonstances, qui me parurent d'abord incroyables, et qui pourtant se trouvèrent bien vraies, me firent presser ma marche. Je me rendis maître sans résistance, mais avec précaution, des retranchemens de la Conception et de ceux des Bénédictins; ensuite m'étant mis à la tête des grenadiers, j'entrai dans la

place, et je m'emparai de tous les forts et des autres postes qui méritoient attention. Je donnai en même temps ordre d'éventer les mines; après quoi j'établis la brigade de Courserac sur la montagne des Jésuites, pour en garder tous les forts.

En entrant dans cette ville abandonnée, je fus surpris de trouver d'abord sur ma route les prisonniers qui étoient restés de la défaite de M. du Clerc. Ils avoient, dans la confusion, brisé les portes de leurs prisons et s'étoient répandus de tous côtés dans la ville, pour piller les endroits les plus riches. Cet objet excita l'avidité de nos soldats, et en porta quelques-uns à se débander; j'en fis faire sur le champ même un châtiment sévère, qui les arrêta, et j'ordonnai que tous ces prisonniers fussent conduits et consignés dans le fort des Bénédictins.

J'allai après cela rejoindre MM. de Goyon et de Beauve, auxquels j'avois laissé le commandement du reste des troupes, étant bien aise de conférer avec eux sur les mesures que nous avions à prendre, afin d'empêcher ou du moins de diminuer le pillage dans une ville ouverte, pour ainsi dire, de toutes parts. Je fis ensuite poser des sentinelles et établir des corps de garde dans tous les endroits nécessaires, et j'ordonnai que l'on fît jour et nuit des patrouilles, avec défense, sous peine de la vie, et aux soldats et aux matelots, d'entrer dans la ville. En un mot, je ne négligeai aucune de toutes les précautions praticables; mais la fureur du pillage l'emporta sur la crainte du châtiment. Ceux qui composoient les corps de garde et les patrouilles furent les premiers à augmenter le désordre pendant la nuit; en sorte que le lendemain matin les trois quarts des magasins et des maisons se trouvèrent enfoncés, les vins répandus, les vivres, les marchandises et les meubles épars au milieu des rues et de la fange; tout enfin dans un désordre et dans une confusion inexprimables. Je fis, sans rémission, casser la

tête à plusieurs qui se trouvèrent dans le cas du ban publié ; mais tous les châtimens réitérés n'étant pas capables d'arrêter cette fureur, je pris le parti, pour sauver quelque chose, de faire travailler les troupes depuis le matin jusqu'au soir, à porter dans des magasins tous les effets que l'on put ramasser, et M. de Ricouart y plaça des écrivains et des gens de confiance.

Le 23, j'envoyai sommer le fort de Sainte-Croix, qui se rendit. M. de Beauville, aide-major général, en prit possession, ainsi que des forts de Saint-Jean et de Villegagnon, et des autres de l'entrée. Il fit, par mon ordre, enclouer tous les canons des batteries qui n'étoient pas fermées.

Sur ces entrefaites j'appris par différens noirs transfuges, que le gouverneur de la ville, et don Gaspard d'Acosta, commandant de la flotte, avoient rassemblé leurs troupes dispersées, et qu'ils s'étoient retranchés à une lieue de nous, où ils attendoient un puissant secours des mines, sous la conduite de don Antoine d'Albuquerque, général d'un grand renom chez les Portugois. Ainsi je trouvai à propos de me précautionner contre eux. J'établis pour cet effet la brigade de Goyon à la garde des retranchemens qui regardoient la plaine, et je me plaçai avec la brigade du centre sur les hauteurs de la Conception et des Bénédictins, me mettant par là à portée de donner du secours à ceux qui en auroient besoin. La brigade de Courserac étoit déjà postée, comme je l'ai dit, sur la montagne des Jésuites.

Ayant l'esprit tranquille de ce côté-là, je donnai mon attention aux intérêts du roi et à ceux des armateurs. Les Portugois avoient sauvé leur or dans leurs bois, brûlé ou coulé à fond leurs meilleurs vaisseaux, et mis le feu à leurs magasins les plus riches ; tout le reste étoit en proie à l'avidité des soldats, que rien ne pouvoit arrêter : d'ailleurs, il étoit impossible de garder cette place, à cause du peu de vivres que j'avois trou-

vés, et de la difficuté de pénétrer dans les terres, pour en recouvrer. Tout cela bien considéré, je fis dire au gouverneur que s'il tardoit à racheter sa ville par une contribution, j'allois la mettre en cendres et en saper jusqu'aux fondemens. Afin de lui rendre même cet avertissement plus sensible, je détachai deux compagnies de grenadiers pour aller brûler toutes les maisons de campagne à demie-lieue à la ronde. Ils exécutèrent cet ordre : mais étant tombés dans un corps de Portugois fort supérieur, ils auroient été taillés en pièces, si je n'eusse eu la précaution de les faire suivre par deux autres compagnies, commandées par MM. de Brugnon et de Cheridan ; lesquelles soutenues de ma compagnie de caporaux, enfoncèrent les ennemis, en tuèrent plusieurs et mirent le reste en fuite. Leur commandant, nommé Amara, homme en réputation parmi eux, demeura sur la place. M. de Brugnon me présenta ses armes et son cheval, l'un des plus beaux que j'aie vus. Cet officier s'étoit fort distingué dans cette action : ils avoient, lui et M. de Cheridan, percé les premiers la baïonnette au bout du fusil. Cependant, comme je vis que l'affaire pouvoit devenir sérieuse, par rapport au voisinage du camp des ennemis, je fis avancer deux bataillons sous le commandement de M. le chevalier de Beauve. Il pénétra plus avant, brûla la maison qui servoit de demeure à ce commandant, et se retira.

Après cet échec, le gouverneur m'envoya le président de la chambre de justice, avec un de ses mestres de camp, pour traiter du rachat de la ville. Ils commencèrent par me dire que le peuple les ayant abandonnés, pour transporter ses richesses bien avant dans les bois et dans les montagnes, il leur étoit impossible de trouver plus de six cent mille cruzades; encore demandoient-ils un assez long terme pour faire revenir l'or appartenant au roi de Portugal, qu'ils disoient aussi avoir été porté très-loin dans les terres. Je rejetai la

proposition et congédiai ces députés, après leur avoir fait voir que je faisois ruiner tous les lieux que le feu ne pourroit pas entièrement détruire.

Ces gens partis, je n'entendis plus parler du gouverneur ; j'appris au contraire par des nègres déserteurs que cet Antoine d'Albuquerque s'approchoit, et devoit le joindre incessamment avec un puissant secours, et qu'il lui avoit dépêché un exprès pour l'en avertir. Inquiet de cette nouvelle, je compris la nécessité où j'étois de faire un effort avant leur jonction, si je voulois tirer parti d'eux. Ainsi j'ordonnai que toutes mes troupes, que j'avois recrutées d'environ cinq cens hommes, restés de la défaite de M. du Clerc, décampassent et se missent en marche sans tambour et à la sourdine, quand la nuit seroit un peu avancée. Cet ordre fut exécuté, malgré l'obscurité et la difficulté des chemins, avec tant d'ardeur et de régularité, que je me trouvai à la pointe du jour en présence des ennemis. L'avant-garde, commandée par M. le chevalier de Goyon, ne fit halte qu'à demi-portée de fusil de la hauteur qu'ils occupoient, et sur laquelle leurs troupes parurent en bataille. Elles avoient été renforcées de douze cens hommes arrivés depuis peu du quartier de l'Ile-Grande. Je fis ranger tous nos bataillons en front de bandière, autant que le terrain put le permettre, prêt à leur livrer combat, et j'eus soin de faire occuper les hauteurs et les défilés, détachant en même temps divers petits corps pour aller faire un assez grand tour, avec ordre de tomber sur le flanc des ennemis, aussitôt qu'ils auroient connoissance que l'action seroit engagée.

Le gouverneur, surpris, envoya un jésuite, homme d'esprit, avec deux de ses principaux officiers, pour me représenter qu'il avoit offert, pour racheter sa ville, tout l'or dont il pouvoit disposer, et que dans l'impossibilité où il étoit d'en trouver davantage, tout ce qu'il pouvoit faire étoit d'y joindre dix mille cruzades de sa

propre bourse, cinq cents caisses de sucre et tous les bestiaux dont je pourrois avoir besoin pour la subsistance de nos troupes ; que, si je refusois d'accepter ces offres, j'étois le maître de les combattre, de détruire la ville et la colonie, et de prendre tel autre parti que je jugerois à propos.

J'assemblai le conseil là-dessus, lequel conclut unanimement que, si nous passions sur le ventre de ces gens-là, bien loin d'en tirer avantage, nous perdrions l'unique espoir qui nous restoit de les faire contribuer, et qu'il ne falloit pas balancer d'accepter cette proposition. J'en compris aussi la nécessité ; je me fis donner, en conséquence, sur-le-champ douze des principaux officiers pour otages, et je pris une soumission de payer les six cents mille cruzades dans quinze jours, et de me fournir tous les bestiaux dont j'aurois besoin. On arrêta en même temps qu'il seroit permis à tous les marchands portugois de venir à bord de nos vaisseaux et dans la ville, pour y racheter les effets qui leur conviendroient, en payant comptant.

Le lendemain 11 octobre, don Antoine d'Albuquerque arriva au camp des ennemis avec trois mille hommes de troupes réglées, moitié cavalerie et moitié infanterie. Pour s'y rendre plus promptement, il avoit fait mettre l'infanterie en croupe, et il s'étoit fait suivre par plus de six mille noirs bien armés, qui arrivèrent le jour suivant. Ce secours, quoique venant un peu tard, étoit trop considérable pour que je ne redoublasse pas mes attentions ; je me tins donc continuellement sur mes gardes, d'autant plus que les noirs qui se rendoient à nous assuroient que malgré les otages livrés, les Portugois vouloient nous surprendre et nous attaquer pendant la nuit ; mais cela ne m'empêcha pas de faire travailler à porter dans nos vaisseaux toutes les caisses de sucre et à remplir nos magasins de ce que l'on pût rassembler d'autres effets. La plus grande partie n'étant propre que pour la mer du Sud, auroit tombé en pure

perte, si on les avoit apportés en France. La difficulté étoit d'avoir des bâtimens capables d'entreprendre un tel voyage; il ne s'en trouva qu'un seul de six cens tonneaux en état d'y aller; encore, ne pouvoit-il contenir qu'une partie des marchandises, de manière que pour sauver le reste, nous jugeâmes à propos, M. de Ricouart et moi, d'y joindre la *Concorde*.

J'ordonnai, en conséquence, qu'on travaillât jour et nuit à charger ces deux vaisseaux, et, comme il restoit encore cinq cents caisses de sucre, je les fis mettre dans la moins mauvaise de nos prises, que chaque vaisseau contribua à équiper, et dont M. de la Ruffinière prit le commandement; les autres vaisseaux pris furent vendus aux Portugois, ainsi que les marchandises gâtées, dont on tira le meilleur parti que l'on put.

Le 4 novembre, les ennemis ayant achevé leur dernier paiement, je leur remis la ville et je fis embarquer les troupes, gardant seulement le fort de l'île des Chèvres et celui de Villegagnon, ainsi que ceux de l'entrée, afin d'assurer notre départ.

Je fis ensuite mettre le feu au vaisseau de guerre portugois que l'on n'avoit pu relever et à un autre vaisseau marchand que l'on n'avoit pas trouvé à vendre.

Dès le premier jour que j'étois entré dans la ville, j'avois eu un très-grand soin de faire rassembler tous les vases sacrés, l'argenterie et les ornemens des églises, et je les avois fait mettre par nos aumôniers dans de grands coffres, après avoir fait punir de mort tous les soldats et matelots qui avoient eu l'impiété de les profaner et qui s'en étoient trouvés saisis. Lorsque je fus sur le point de partir, je confiai ce dépôt aux jésuites, comme aux seuls ecclésiastiques de ce pays-là qui m'avoient paru dignes de ma confiance, et je les chargeai de le remettre à l'évêque du lieu. Je dois rendre à ces pères la justice de dire qu'ils contribuèrent beaucoup à sauver cette florissante colonie, en portant le gouverneur à racheter sa ville, sans quoi je l'aurois

rasée de fond en comble, malgré l'arrivée d'Albuquerque et de tous ses noirs. Cette perte, qui auroit été irréparable pour le roi de Portugal, n'auroit été d'aucune utilité à mon armement.

Avant que de parler de mon retour en France, il est bien juste de témoigner ici que le succès de cette expédition est dû à la valeur de la plupart des officiers en général et à celle des capitaines en particulier, mais surtout à la fermeté et à la bonne conduite de MM. de Goyon, de Courserac, de Beauve et de Saint-Germain. Ces quatre officiers me furent d'une ressource infinie dans tout le cours de cette entreprise, et j'avoue avec plaisir que c'est par leur activité, par leur courage et par leurs conseils que je suis parvenu à surmonter un grand nombre d'obstacles qui me paroissoient au-dessus de nos forces.

Le 13, toute l'escadre mit à la voile, et, le même jour, les bâtimens destinés pour la mer du Sud partirent aussi, bien équipés de tout ce qui leur étoit nécessaire. J'embarquai sur nos vaisseaux un officier, quatre gardes de la marine et près de cinq cents soldats, restant de l'aventure de M. du Clerc; tous les autres officiers avoient été envoyés à la baie de tous les Saints. J'avois formé la résolution de les y aller délivrer, et il est certain que je l'aurois exécutée, et même que j'aurois tiré de cette colonie une autre contribution, si je n'avois eu le malheur d'être cruellement traversé par les vents contraires pendant plus de quarante jours, de sorte qu'il nous restoit à peine des vivres suffisamment pour nous conduire en France. Dans cette situation, il y auroit eu de la témérité, et même de la folie, à s'exposer aux plus grandes extrémités.

MORT
DU DUC ET DE LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

12 et 18 février 1712.

MÉMOIRES DU DUC DE SAINT-SIMON.

Le vendredi 5 février, le duc de Noailles donna une fort belle boîte pleine d'excellent tabac d'Espagne à la Dauphine, qui en prit et le trouva fort bon. Ce fut vers la fin de la matinée ; en entrant dans son cabinet où personne n'entroit, elle mit cette boîte sur la table et l'y laissa. Sur le soir la fièvre lui prit par frissons. Elle se mit au lit et ne put se lever, même pour aller dans le cabinet du roi, après le souper. Le samedi 6, la Dauphine, qui avoit eu la fièvre toute la nuit, ne laissa pas de se lever à son heure ordinaire et de passer la journée à l'ordinaire, mais le soir la fièvre la reprit. Elle continua médiocrement toute la nuit, et le dimanche 7, encore moins ; mais sur les six heures du soir, il lui prit tout à coup une douleur au-dessous de la tempe, qui ne s'étendoit pas tant qu'une pièce de six sous, mais si violente qu'elle fit prier le roi qui la venoit voir de ne point entrer. Cette sorte de rage de douleur dura sans relâche jusqu'au lundi 8, et résista au tabac en fumée et à mâcher, à quantité d'opium et à deux saignées du bras. La fièvre se montra davantage lorsque les douleurs furent un peu calmées ; elle dit qu'elle avoit plus souffert qu'en accouchant.

Un état si violent mit la chambre en rumeur sur la boîte que le duc de Noailles lui avoit donnée. En se mettant au lit le jour qu'elle l'avoit reçue et que la fièvre lui prit, qui étoit le vendredi 5, elle en parla à ses dames, louant fort la boîte et le tabac, puis dit à Mada-

me de Lévi de la lui aller chercher dans son cabinet où elle la trouveroit sur la table. Madame de Lévi y fut, ne la trouva point; et pour le faire court, toute espèce de perquisition faite, jamais on ne la revit depuis que la Dauphine l'eut laissée dans son cabinet sur cette table. Cette disparition avoit paru fort extraordinaire dès le moment qu'on s'en aperçut, mais les recherches inutiles qui continuèrent à s'en faire, suivies d'accidens si étranges et si prompts, jetèrent les plus sombres soupçons. Ils n'allèrent pas jusqu'à celui qui avoit donné la boîte, ou ils furent contenus avec une exactitude si générale qu'ils ne l'atteignirent point. La rumeur s'en restreignit même dans un cercle peu étendu. On espéroit toujours beaucoup d'une princesse adorée, et à la vie de laquelle tenoit la fortune diverse suivant les divers états de ce qui composoit ce petit cercle. Elle prenoit du tabac à l'insu du roi, avec confiance, parce que Madame de Maintenon ne l'ignoroit pas ; mais cela lui auroit fait une vraie affaire auprès de lui s'il l'avoit découvert; et c'est ce qu'on craignoit en divulguant la singularité de la perte de cette boîte.

La nuit du lundi au mardi 9 février, l'assoupissement fut grand toute cette journée, pendant laquelle le roi s'approcha du lit bien des fois, la fièvre forte, les réveils courts avec la tête engagée, et quelques marques sur la peau qui firent espérer que ce seroit la rougeole, parce qu'il en couroit beaucoup, et que quantité de personnes en étoient en ce même temps attaquées à Versailles et à Paris. La nuit du mardi au mercredi 10 se passa d'autant plus mal que l'espérance de rougeole étoit déjà évanouie. Le roi vint dès le matin chez Madame la Dauphine, à qui on avoit donné l'émétique. L'opération en fut telle qu'on la pouvoit désirer, mais sans produire aucun soulagement. On força le Dauphin, qui ne bougeoit de sa ruelle, de descendre dans les jardins pour prendre l'air, dont il avoit grand

besoin ; mais son inquiétude le ramena incontinent dans la chambre. Le mal augmenta sur le soir, et à onze heures il y eut un redoublement de fièvre considérable. La nuit fut très-mauvaise. Le jeudi, 11 février, le roi entra à neuf heures du matin chez la Dauphine, d'où Madame de Maintenon ne sortoit presque point, excepté les temps où le roi étoit chez elle. La princesse étoit si mal qu'on résolut de lui parler de recevoir ses sacremens. Quelque accablée qu'elle fut, elle s'en trouva surprise; elle fit des questions sur son état, on lui fit les réponses les moins effrayantes qu'on put, mais sans se départir de la proposition, et peu à peu des raisons de ne pas différer. Elle remercia de la sincérité de l'avis, et dit qu'elle alloit se disposer.

Au bout de peu de temps on craignit les accidens. Le Père la Rue, jésuite, son confesseur et qu'elle avoit toujours paru aimer, s'approcha d'elle pour l'exhorter à ne différer pas sa confession. Elle le regarda, répondit qu'elle l'entendoit bien et en demeura là. La Rue lui proposa de le faire à l'heure même et n'en tira aucune réponse. En homme d'esprit il sentit ce que c'étoit, et en homme de bien il tourna court à l'instant. Il lui dit qu'elle avoit peut-être quelque répugnance à se confesser à lui, qu'il la conjuroit de ne s'en pas contraindre, surtout de ne pas craindre quoi que ce soit là-dessus ; qu'il lui répondoit de prendre tout sur lui ; qu'il la prioit seulement de lui dire qui elle vouloit, et que lui-même l'iroit chercher et le lui amèneroit. Alors elle lui témoigna qu'elle seroit bien aise de se confesser à M. Bailly, prêtre de la mission de la paroisse de Versailles.... Il confessoit Mesdames du Châtelet et de Nogaret, dames du palais, à qui quelquefois la Dauphine en avoit entendu parler. Bailly se trouva être allé à Paris. La princesse en parut peinée et avoir envie de l'attendre ; mais, sur ce que lui remontra le P. de la Rue qu'il étoit bon de ne pas

perdre un temps précieux qui, après qu'elle auroit reçu les sacremens, seroit utilement employé par les médecins, elle demanda un récollet qui s'appeloit le P. Noël, que le P. de la Rue fut chercher lui-même à l'instant, et le lui amena.

On peut imaginer l'éclat que fit ce changement de confesseur en un moment si critique et si redoutable, et tout ce qu'il fit penser. J'y reviendrai après : il ne faut pas interrompre un récit si intéressant et si funestement curieux. Le Dauphin avoit succombé. Il avoit caché son mal tant qu'il avoit pu pour ne pas quitter le chevet du lit de la Dauphine. La fièvre trop forte pour être plus longtemps dissimulée l'arrêtoit, et les médecins, qui lui vouloient épargner d'être témoin des horreurs qu'ils prévoyoient, n'oublièrent rien et par eux-mêmes et par le roi pour le retenir chez lui, et l'y soutenir de moment en moment par les nouvelles factices de l'état de son épouse.

La confession fut longue. L'extrême-onction fut administrée incontinent après, et le saint viatique tout de suite, que le roi fut recevoir au pied du grand escalier. Une heure après, la Dauphine demanda qu'on fit les prières des agonisans. On lui dit qu'elle n'étoit point en cet état-là, et avec des paroles de consolation on l'exhorta à essayer de se rendormir. La reine d'Angleterre vint de bonne heure l'après-dînée ; elle fut conduite par la galerie dans le salon qui la sépare de la chambre où étoit la Dauphine. Le roi et Madame de Maintenon étoient dans ce salon, où on fit entrer les médecins pour consulter en leur présence ; ils étoient sept de la Cour ou mandés de Paris. Tous d'une voix opinèrent à la saignée du pied avant le redoublement ; et, au cas qu'elle n'eût pas le succès qu'ils en désiroient à donner l'émétique dans la fin de la nuit. La saignée du pied fut exécutée à sept heures du soir. Le redoublement vint, ils le trouvèrent moins violent que le précédent. La nuit fut cruelle. Le roi vint

de fort bonne heure chez la Dauphine. L'émétique qu'elle prit sur les neuf heures fit peu d'effet. La journée se passa en symptômes plus fâcheux les uns que les autres ; une connoissance par rares intervalles. Tout à fait sur le soir, la tête tourna dans la chambre où on laissa entrer beaucoup de gens, quoique le roi y fût, qui peu avant qu'elle expirât en sortit, et monta en carrosse au pied du grand escalier avec Madame de Maintenon et Madame de Caylus [1], et s'en alla à Marly. Ils étoient l'un et l'autre dans la plus amère douleur, et n'eurent pas la force d'entrer chez le Dauphin.

Jamais princesse arrivée si jeune ne vint si bien instruite, et ne sut mieux profiter des instructions qu'elle avoit reçues. Son habile père, qui connoissoit à fond notre Cour, la lui avoit peinte, et lui avoit appris la manière unique de s'y rendre heureuse. Beaucoup d'esprit naturel et facile l'y seconda, et beaucoup de qualités aimables lui attachèrent les cœurs, tandis que sa situation personnelle avec son époux, avec le roi, avec Madame de Maintenon lui attira les hommages de l'ambition. Elle avoit su travailler à s'y mettre dès les premiers momens de son arrivée ; elle ne cessa tant qu'elle vécut de continuer un travail si utile, et dont elle recueillit sans cesse tous les fruits. Douce, timide, mais adroite, bonne jusqu'à craindre de faire la moindre peine à personne, et toute légère et vive qu'elle étoit, très-capable de vues et de suite de la plus longue haleine, la contrainte jusqu'à la gêne, dont elle sentoit tout le poids, sembloit ne lui rien coûter. La complaisance lui étoit naturelle, couloit de source ; elle en avoit jusque pour sa Cour.

Régulièrement laide, les joues pendantes, le front trop avancé, un nez qui ne disoit rien, de grosses lèvres mordantes, des cheveux et des sourcils châtain brun

[1] Nièce de Madame de Maintenon.

fort bien plantés, des yeux les plus parlans et les plus beaux du monde, peu de dents et toutes pourries dont elle parloit et se moquoit la première, le plus beau teint et la plus belle peau, peu de gorge mais admirable, le cou long avec un soupçon de goître qui ne lui seyoit point mal, un port de tête galant, gracieux, majestueux et le regard de même, le sourire le plus expressif, une taille longue, ronde, menue, aisée, parfaitement coupée, une marche de déesse sur les nuées; elle plaisoit au dernier point. Les grâces naissoient d'elles-mêmes de tous ses pas, de toutes ses manières et de ses discours les plus communs. Un air simple et naturel toujours, naïf assez souvent, mais assaisonné d'esprit, charmoit, avec cette aisance qui étoit en elle, jusqu'à la communiquer à tout ce qui l'approchoit.

Elle vouloit plaire même aux personnes les plus inutiles et les plus médiocres, sans qu'elle parût le rechercher. On étoit tenté de la croire toute et uniquement à celles avec qui elle se trouvoit. Sa gaieté jeune, vive, active, animoit tout, et sa légèreté de nymphe la portoit partout comme un tourbillon qui remplit plusieurs lieux à la fois, et qui y donne le mouvement et la vie. Elle ornoit tous les spectacles, étoit l'âme des fêtes, des plaisirs, des bals, et y ravissoit par les grâces, la justesse et la perfection de sa danse. Elle aimoit le jeu, s'amusoit au petit jeu, car tout l'amusoit; elle préféroit le gros, y étoit nette, exacte, la plus belle joueuse du monde, et en un instant faisoit le jeu de chacun ; également gaie et amusée à faire, les après-dinées, des lectures sérieuses, à converser dessus, et à travailler avec ses dames sérieuses ; on appeloit ainsi ses dames du palais les plus âgées. Elle n'épargna rien jusqu'à sa santé, elle n'oublia pas jusqu'aux plus petites choses, et sans cesse, pour gagner Madame de Maintenon, et le roi par elle. Sa souplesse à leur égard étoit sans pareille et ne se démentit jamais d'un moment. Elle l'accompa-

gnoit de toute la discrétion que lui donnoit la connoissance d'eux, que l'étude et l'expérience lui avoient acquise, pour les degrés d'enjouement ou de mesure qui étoient à propos. Son plaisir, ses agrémens, je le répète, sa santé même, tout leur fut immolé. Par cette voie elle s'acquit une familiarité avec eux, dont aucun des enfans du roi, non pas même ses bâtards, n'avoit pu approcher.

En public, sérieuse, mesurée, respectueuse avec le roi, et en timide bienséance avec Madame de Maintenon, qu'elle n'appeloit jamais que *ma tante*, pour confondre joliment le rang et l'amitié. En particulier, causante, sautante, voltigeante autour d'eux, tantôt perchée sur le bras du fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs genoux, elle leur sautoit au cou, les embrassoit, les baisoit, les carressoit, les chiffonnoit, leur tiroit le dessous du menton, les tourmentoit, fouilloit leurs tables, leurs papiers, leurs lettres, les décachetoit, les lisoit quelquefois malgré eux selon qu'elle les voyoit en humeur d'en rire, et parlant quelquefois dessus. Admise à tout, à la réception des courriers qui apportoient les nouvelles les plus importantes, entrant chez le roi à toute heure, même des momens pendant le conseil, utile et fatale aux ministres mêmes, mais toujours portée à obliger, à servir, à excuser, à bien faire, à moins qu'elle ne fût violemment poussée contre quelqu'un, comme elle fut contre Pontchartrain[1], qu'elle nommoit quelquefois au roi *votre vilain borgne*, ou par quelque cause majeure, comme elle le fut contre Chamillart[2]. Si libre, qu'entendant un soir le roi et Madame de Maintenon parler avec affection de la cour d'Angleterre, dans les commencemens qu'on espéra la paix par la reine Anne : « Ma tante, se mit-elle à dire, il faut convenir qu'en Angleterre les reines

[1] Chancelier de France.
[2] Contrôleur général des finances.

gouvernent mieux que les rois, et savez-vous bien pourquoi, ma tante? » et toujours courant et gambadant, « c'est que sous les rois ce sont les femmes qui gouvernent, et ce sont les hommes sous les reines. » L'admirable est qu'ils en rirent tous deux et qu'ils trouvèrent qu'elle avoit raison....

Le roi ne se pouvoit passer d'elle. Tout lui manquoit dans l'intérieur lorsque des parties de plaisir, que la tendresse et la considération du roi pour elle vouloit souvent qu'elle fit pour la divertir, l'empêchoient d'être avec lui; et jusqu'à son souper public, quand rarement elle y manquoit, il y paroissoit par un nuage de plus de sérieux et de silence sur toute la personne du roi. Aussi, quelque goût qu'elle eût pour ces sortes de parties, elle y étoit fort sobre et se les faisoit toujours commander. Elle avoit grand soin de voir le roi en partant et en arrivant; et, si quelque bal en hiver ou quelque partie en été lui faisoit percer la nuit, elle ajustoit si bien les choses qu'elle alloit embrasser le roi dès qu'il étoit éveillé, et l'amuser du récit de la fête....

Avec elle s'éclipsèrent joie, plaisirs, amusemens même, et toute espèce de grâces; les ténèbres couvrirent toute la surface de la Cour; elle l'animoit tout entière, elle en remplissoit tous les lieux à la fois, elle y occupoit tout, elle en pénétroit tout l'intérieur. Si la Cour subsista après elle, ce ne fut plus que pour languir. Jamais princesse si regrettée, jamais il n'en fut si digne de l'être, aussi les regrets n'en ont-ils pu passer, et l'amertume involontaire et secrète en est constamment demeurée, avec un vide affreux qui n'a pu être diminué.

Le roi et Madame de Maintenon, pénétrés de la plus vive douleur, qui fut la seule véritable qu'il ait jamais eue de sa vie, entrèrent d'abord chez Madame de Maintenon en arrivant à Marly; il soupa seul chez lui dans sa chambre, fut peu dans son cabinet avec M. le duc

d'Orléans et ses enfans naturels. M. le duc de Berry tout occupé de son affliction, qui fut véritable et grande, et plus encore de celle de Mgr son frère, qui fut extrême, étoit demeuré à Versailles avec Madame la duchesse de Berry, qui, transportée de joie de se voir délivrée d'une plus grande et mieux aimée qu'elle, et à qui elle devoit tout, suppléa tant qu'elle put au cœur par l'esprit, et tint une assez bonne contenance. Ils allèrent le lendemain matin à Marly pour se trouver au réveil du roi.

Mgr le Dauphin, malade et navré de la plus intime et de la plus amère douleur, ne sortit point de son appartement, où il ne voulut voir que M. son frère, son confesseur et le duc de Beauvilliers qui, malade depuis sept ou huit jours dans sa maison de ville, fit un effort pour sortir de son lit, pour aller admirer dans son pupille tout ce que Dieu y avoit mis de grand, qui ne parut jamais tant qu'en cette affreuse journée, et en celles qui suivirent jusqu'à sa mort. Ce fut, sans s'en douter, la dernière fois qu'ils se virent en ce monde. Cheverny, d'O et Gamaches passèrent la nuit dans son appartement, mais sans le voir que des instans.

Le samedi matin 13 février, ils le pressèrent de s'en aller à Marly, pour lui épargner l'horreur du bruit qu'il pouvoit entendre sur sa tête, où la Dauphine étoit morte. Il sortit à sept heures du matin, par une porte de derrière de son appartement, où il se jeta dans une chaise bleue qui le porta à son carrosse. Il trouva en entrant dans l'une et dans l'autre quelques courtisans plus indiscrets encore qu'éveillés, qui lui firent leur révérence, et qu'il reçut avec un air de politesse. Ses trois menins vinrent dans son carrosse avec lui. Il descendit à la chapelle, entendit la messe, d'où il se fit porter en chaise à une fenêtre de son appartement par où il entra. Madame de Maintenon y vint aussitôt; on peut juger quelle fut l'angoisse de cette entrevue; elle

ne put y tenir longtemps et s'en retourna. Il lui fallut essuyer princes et princesses qui, par discrétion, n'y furent que des momens, même Madame la duchesse de Berry et Madame de Saint-Simon avec elle, vers qui le Dauphin se tourna avec un air expressif de leur commune douleur. Il demeura quelque temps seul avec M. le duc de Berry. Le réveil du roi approchant, ses trois menins entrèrent, et je hasardai d'entrer avec eux. Il me montra qu'il s'en apercevoit avec un air de douceur et d'affection qui me pénétra. Mais je fus épouvanté de son regard, également contraint, fixe, avec quelque chose de farouche, du changement de son visage, et des marques plus livides que rougeâtres, que j'y remarquai en assez grand nombre et assez larges, et dont ce qui étoit dans la chambre s'aperçut comme moi. Il étoit debout, et peu d'instans après, on le vint avertir que le roi étoit éveillé. Les larmes qu'il retenoit lui rouloient dans les yeux. A cette nouvelle il se tourna sans rien dire, et demeura. Il n'y avoit que ses trois menins et moi, et du Chesne; les menins lui proposèrent une fois ou deux d'aller chez le roi, il ne remua ni ne répondit. Je m'approchai et je lui fis signe d'aller, puis je le lui proposai à voix basse. Voyant qu'il demeuroit et se taisoit, j'osai lui prendre le bras, lui représenter que tôt ou tard il falloit bien qu'il vît le roi; qu'il l'attendoit, et sûrement avec désir de le voir et de l'embrasser; qu'il y avoit plus de grâce à ne pas différer; et en le pressant de la sorte, je pris la liberté de le pousser doucement. Il me jeta un regard à percer l'âme et partit. Je le suivis quelques pas, et m'ôtai de là pour prendre haleine. Je ne l'ai pas vu depuis. Plaise à la miséricorde de Dieu que je le voie éternellement où sa bonté l'a sans doute mis!

Tout ce qui étoit dans Marly pour lors en très-petit nombre étoit dans le grand salon. Princes, princesses, grandes entrées étoient dans le petit, entre l'appartement du roi et celui de Madame de Maintenon; elle,

dans sa chambre, qui, avertie du réveil du roi, entra seule chez lui à travers ce petit salon, et tout ce qui y étoit, qui entra fort peu après. Le Dauphin, qui entra par les cabinets, trouva tout ce monde dans la chambre du roi qui, dès qu'il le vit, l'appela pour l'embrasser tendrement, longuement et à reprises. Ces premiers moments si touchans ne se passèrent qu'en paroles fort entrecoupées de larmes et de sanglots.

Le roi, un peu après, regardant le Dauphin, fut effrayé des mêmes choses dont nous l'avions été dans sa chambre. Tout ce qui étoit dans celle du roi le fut, les médecins plus que les autres. Le roi leur ordonna de lui tâter le pouls, qu'ils trouvèrent mauvais, à ce qu'ils dirent après; pour lors ils se contentèrent de dire qu'il n'étoit pas net, et qu'il seroit fort à propos qu'il allât se mettre au lit. Le roi l'embrassa encore, lui recommanda fort tendrement de se conserver, et lui ordonna de s'aller coucher; il obéit et ne se releva plus. Il étoit assez tard dans la matinée; le roi avoit passé une cruelle nuit, et avoit fort mal à la tête; il vit à son dîner le peu de courtisans considérables qui s'y présentèrent. L'après-dînée il alla voir le Dauphin dont la fièvre étoit augmentée et le pouls encore plus mauvais, passa chez Madame de Maintenon, soupa seul chez lui, et fut peu dans son cabinet après, avec ce qui avoit accoutumé d'y entrer. Le Dauphin ne vit que ses menins, et des instans, les médecins, peu de suite, M. son frère, assez son confesseur, un peu M. de Chevreuse, et passa sa journée en prières, et à se faire faire de saintes lectures. La liste pour Marly se fit, et les admis avertis comme il s'étoit pratiqué à la mort de Monseigneur, qui arrivèrent successivement.

Le lendemain dimanche, le roi vécut comme il avoit fait la veille. L'inquiétude augmenta sur le Dauphin. Lui-même ne cacha pas à Boudin [1], en présence de Du

[1] L'un des médecins.

Chesne et de M. de Cheverny, qu'il ne croyoit pas en relever, et qu'à ce qu'il sentoit, il ne doutoit pas que l'avis que Boutin avoit eu [1] ne fût exécuté. Il s'en expliqua plus d'une fois de même, et toujours avec un détachement, un mépris du monde et de tout ce qu'il a de grand, une soumission et un amour de Dieu incomparables. On ne peut exprimer la consternation générale. Le lundi 15, le roi fut saigné, et le Dauphin ne fut pas mieux que la veille. Le roi et Madame de Maintenon le voyoient séparément plus d'une fois le jour. Du reste personne que M. son frère des momens, ses menins comme point, M. de Chevreuse quelque peu, toujours en lectures et en prières. Le mardi 16 il se trouva plus mal; il se sentoit dévorer par un feu consumant auquel la fièvre ne repondoit pas à l'extérieur; mais le pouls, enfoncé et fort extraordinaire, étoit très-menaçant. Le mardi fut encore plus mauvais, mais il fut trompeur; ces marques de son visage s'étendirent sur tout le corps. On les prit pour des marques de rougeole. On se flatta là-dessus, mais les médecins et les plus avisés de la Cour n'avoient pu oublier sitôt que ces mêmes marques s'étoient montrées sur le corps de la Dauphine, ce qu'on ne sut hors de sa chambre qu'après sa mort.

Le mercredi 17, le mal augmenta considérablement. J'en savois à tout moment des nouvelles par Cheverny, et quand Boulduc [2] pouvoit sortir des instans de la chambre il me venoit parler. C'étoit un excellent apothicaire du roi, qui après son père avoit toujours été et étoit encore le nôtre avec un grand attachement, et qui en savoit pour le moins autant que les meilleurs médecins, comme nous l'avons expérimenté, et avec cela beaucoup d'esprit et d'honneur, de discrétion et de sagesse. Il ne nous cachoit rien à Madame de Saint-Simon

[1] L'avis du poison. — Saint-Simon en est toujours persuadé.
[2] L'un des apothicaires.

et à moi. Il nous avoit fait entendre plus que clairement ce qu'il croyoit de la Dauphine; il m'avoit parlé aussi net dès le second jour sur le Dauphin. Je n'espérois donc plus, mais il se trouve pourtant qu'on espère jusqu'au bout contre toute espérance.

Le mercredi les douleurs augmentèrent comme d'un feu dévorant plus violent encore; le soir, fort tard, le Dauphin envoya demander au roi la permission de communier le lendemain de grand matin, sans cérémonie et sans assistans, à la messe qui se disoit dans sa chambre ; mais personne n'en sut rien ce soir-là, et on ne l'apprit que le lendemain dans la matinée. Ce même soir du mercredi j'allai assez tard chez le duc et la duchesse de Chevreuse, qui logeoient au premier pavillon, et nous au second, tous deux du côté du village de Marly. J'étois dans une désolation extrême; à peine voyois-je le roi une fois le jour. Je ne faisois qu'aller plusieurs fois le jour aux nouvelles, et uniquement chez M. et Madame de Chevreuse, pour ne voir que gens aussi touchés que moi, et avec qui je fusse tout à fait libre. Madame de Chevreuse non plus que moi n'avoit aucune espérance ; M. de Chevreuse, toujours équanime, toujours espérant, toujours voyant tout en blanc, essaya de nous prouver, par ses raisonnemens de physique et de médecine, qu'il y avoit plus à espérer qu'à craindre, avec une tranquillité qui m'excéda et qui me fit fondre sur lui avec assez d'indécence, mais au soulagement de Madame de Chevreuse et de ce peu qui étoit avec eux. Je m'en revins passer une cruelle nuit. Le jeudi matin, 18 février, j'appris dès le grand matin que le Dauphin, qui avoit attendu minuit avec impatience, avoit ouï la messe bientôt après, y avoit communié, avoit passé deux heures après dans une grande communication avec Dieu, que la tête s'étoit après embarrassée; et Madame de Saint-Simon me dit ensuite qu'il avoit reçu l'extrême-onction; enfin qu'il étoit mort à huit heures et demie...

Ce prince, héritier nécessaire puis présomptif de la couronne, naquit terrible, et sa première jeunesse fit trembler; dur et colère jusqu'aux derniers emportemens, et jusque contre les choses inanimées; impétueux avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance, même des heures et des élémens, sans entrer en des fougues à faire craindre que tout ne se rompit dans son corps ; opiniâtre à l'excès ; passionné pour toute espèce de volupté. Il n'aimoit pas moins le vin, la bonne chère, la chasse avec fureur, la musique avec une sorte de ravissement, et le jeu encore, où il ne pouvoit supporter d'être vaincu, et où le danger avec lui étoit extrême ; enfin, livré à toutes les passions et transporté de tous les plaisirs ; souvent farouche, naturellement porté à la cruauté ; barbare en railleries et à produire les ridicules avec une justesse qui assommoit. De la hauteur des cieux il ne regardoit les hommes que comme des atômes avec qui il n'avoit aucune ressemblance quels qu'ils fussent. A peine MM. ses frères lui paroissoient-ils intermédiaires entre lui et le genre humain, quoiqu'on eût toujours affecté de les élever tous trois ensemble dans une égalité parfaite. L'esprit, la pénétration brilloient en lui de toutes parts. Jusque dans ses furies ses réponses étonnoient. Ses raisonnemens tendoient toujours au juste et au profond, même dans ses emportemens. Il se jouoit des connoissances les plus abstraites. L'étendue et la vivacité de son esprit étoient prodigieuses, et l'empêchoient de s'appliquer à une seule chose à la fois jusqu'à l'en rendre incapable. La nécessité de le laisser dessiner en étudiant, à quoi il avoit beaucoup de goût et d'adresse, et sans quoi son étude étoit infructueuse, a peut-être beaucoup nui à sa taille.

Il étoit plutôt petit que grand, le visage long et brun, le haut parfait avec les plus beaux yeux du monde, un regard vif, touchant, frappant, admirable, assez ordi-

nairement doux, toujours perçant, et une physionomie agréable, haute, fine, spirituelle jusqu'à inspirer de l'esprit. Le bas du visage assez pointu, et le nez long, élevé, mais point beau, n'alloit pas si bien; des cheveux châtains si crépus et en telle quantité qu'ils bouffoient à l'excès; les lèvres et la bouche agréables quand il ne parloit point, mais quoique ses dents ne fussent pas vilaines, le râtelier supérieur s'avançoit trop, et emboitoit presque celui de dessous, ce qui, en parlant et en riant, faisoit un effet désagréable. Il avoit les plus belles jambes et les plus beaux pieds qu'après le roi j'aie jamais vus à personne, mais trop longues, aussi bien que ses cuisses, pour la proportion de son corps. Il sortit droit d'entre les mains des femmes[1]. On s'aperçut de bonne heure que sa taille commençoit à tourner. On employa aussitôt et longtemps le collier et la croix de fer, qu'il portoit tant qu'il étoit dans son appartement, même devant le monde, et on n'oublia aucun des jeux et des exercices propres à le redresser. La nature demeura la plus forte. Il devint bossu, mais si particulièrement d'une épaule, qu'il en fut enfin boiteux, non qu'il n'eût les cuisses et les jambes parfaitement égales, mais parce que, à mesure que cette épaule grossit, il n'y eut plus, des deux hanches jusqu'aux deux pieds, la même distance, et au lieu d'être à plomb il pencha d'un côté. Il n'en marchoit ni moins aisément, ni moins longtemps, ni moins vite, ni moins volontiers, et il n'en aima pas moins la promenade à pied, et à monter à cheval, quoiqu'il y fût très-mal. Ce qui doit surprendre, c'est qu'avec des yeux, tant d'esprit si élevé, et parvenu à la vertu la plus extraordinaire et à la plus éminente et la plus solide piété, ce prince ne se vit jamais tel qu'il étoit pour sa taille, ou ne s'y accoutuma jamais. C'étoit une foiblesse qui mettoit en garde contre les distractions et les indiscrétions, et qui donnoit de la

[1] Des femmes chargées du soin de son enfance.

peine à ceux de ses gens qui dans son habillement et dans l'arrangement de ses cheveux masquoient ce défaut naturel le plus qu'il leur étoit possible, mais bien en garde de lui laisser sentir qu'ils aperçussent ce qui étoit si visible. Il en faut conclure qu'il n'est pas donné à l'homme d'être ici-bas exactement parfait.

Tant d'esprit, et une telle sorte d'esprit, joint à une telle vivacité, à une telle sensibilité, à de telles passions, et toutes si ardentes, n'étoit pas d'une éducation facile. Le duc de Beauvilliers[1], qui en sentoit également les difficultés et les conséquences, s'y surpassa lui-même par son application, sa patience, la variété des remèdes. Peu aidé par les sous-gouverneurs, il se secourut de tout ce qu'il trouva sous sa main. Fénelon, Fleury, sous-précepteur, qui a donné une si belle histoire de l'Eglise, quelques gentilshommes de la Manche, Moreau, premier valet de chambre, fort au-dessus de son état sans se méconnoître, quelques rares valets de l'intérieur, le duc de Chevreuse seul du dehors, tous mis en œuvre et tous en même esprit, travaillèrent chacun sous la direction du gouverneur, dont l'art, déployé dans un récit, feroit un juste ouvrage également curieux et instructif. Mais Dieu, qui est le maître des cœurs, et dont le divin esprit souffle où il veut, fit de ce prince un ouvrage de sa droite, et entre dix-huit et vingt ans il accomplit son œuvre. De cet abime sortit un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, pénitent, et, autant et quelquefois au-delà de ce que son état pouvoit comporter, humble et austère pour soi. Tout appliqué à ses devoirs et les comprenant immenses, il ne pensa plus qu'à allier les devoirs de fils et de sujet avec ceux auxquels il se voyoit destiné. La brièveté des jours faisoit toute sa douleur. Il mit toute sa force et sa consolation dans la prière, et ses préservatifs en de pieuses lectures. Son goût pour

[1] Gouverneur du prince.

les sciences abstraites, sa facilité à les pénétrer lui déroba d'abord un temps qu'il reconnut bientôt devoir à l'instruction des choses de son état, et à la bienséance d'un rang destiné à régner, et à tenir en attendant une Cour.

L'apprentissage de la dévotion et l'appréhension de sa foiblesse pour les plaisirs le rendirent d'abord sauvage. La vigilance sûr lui-même, à qui il ne passoit rien et à qui il croyoit devoir ne rien passer, le renferma dans son cabinet comme dans un asile impénétrable aux occasions. Que le monde est étrange ! il l'eût abhorré dans son premier état, et il fut tenté de mépriser le second. Le prince le sentit et le supporta; il attacha avec joie cette sorte d'opprobre à la croix de son Sauveur pour se confondre soi-même dans l'amer souvenir de son orgueil passé. Ce qui lui fut le plus pénible, il le trouva dans les traits appesantis de sa plus intime famille. Le roi, avec sa dévotion et sa régularité d'écorce, vit bientôt avec un secret dépit un prince de cet âge censurer, sans le vouloir, sa vie par la sienne, se refuser un bureau neuf pour donner aux pauvres le prix qui y étoit destiné, et le remercier modestement d'une dorure nouvelle dont on vouloit rajeunir son petit appartement. On a vu combien il fut piqué de son refus trop obstiné de se trouver à un bal de Marly le jour des Rois. Véritablement ce fut la faute d'un novice. Il devoit ce respect, tranchons le mot, cette charitable condescendance au roi son grand-père de ne l'irriter pas par cet étrange contraste ; mais au fond et en soi action bien grande qui l'exposoit à toutes les suites du dégoût de soi qu'il donnoit au roi et aux propos d'une Cour dont le roi étoit l'idole, et qui tournoit en ridicule une telle singularité.

Monseigneur[1] ne lui étoit pas une épine moins aiguë ; tout livré à la matière et à autrui dans la politique, je

[1] Le Grand-Dauphin, père du duc de Bourgogne.



dis longtemps avant les complots de Flandre[1], redoutoit déjà ce jeune prince, n'en apercevoit que l'écorce et sa rudesse, et s'en aliénoit comme d'un censeur. Madame la duchesse de Bourgogne, alarmée d'un époux si austère, n'oublioit rien pour lui adoucir les mœurs. Ses charmes, dont il étoit pénétré, la politique et les importunités effrenées des jeunes dames de sa suite déguisées en cent formes diverses, l'appât des plaisirs et des parties auxquels il n'étoit rien moins qu'insensible, tout étoit déployé chaque jour. Suivoient dans l'intérieur des cabinets les remontrances de la dévote fée[2] et les traits piquans du roi, l'aliénation de Monseigneur grossièrement marquée, les préférences malignes de sa cour intérieure, et les siennes trop naturelles pour M. le duc de Berry, que son aîné, traité là en étranger qui pèse, voyoit chéri et attiré avec applaudissement. Il faut une âme bien forte pour soutenir de telles épreuves, et tous les jours, sans en être ébranlé; il faut être puissamment soutenu de la main invisible quand tout appui se refuse au dehors, et qu'un prince de ce rang se voit livré au dégoût des siens devant qui tout fléchit, et presque au mépris d'une Cour qui n'étoit plus retenue et qui avoit une secrète frayeur de se trouver un jour sous ses lois. Cependant, rentré de plus en plus en lui-même par le scrupule de déplaire au roi, de rebuter Monseigneur, de donner aux autres de l'éloignement de la vertu, l'écorce rude et dure peu à peu s'adoucit, mais sans intéresser la solidité du tronc. Il comprit enfin ce que c'est que quitter Dieu pour Dieu, et que la pratique fidèle des devoirs propres de l'état où Dieu a mis est la piété solide qui lui est la plus agréable. Il se mit donc à s'appliquer presque uniquement aux choses qui pouvoient l'instruire au gouvernement; il se prêta

[1] Pendant la campagne de 1708, en Flandre, où le duc de Bourgogne joua un rôle assez médiocre.
[2] Madame de Maintenon.

plus au monde, il le fit même avec tant de grâce et un air si naturel, qu'on sentit bientôt sa raison de s'y être refusé, et sa peine à ne faire que s'y prêter, et le monde qui se plaît tant à être aimé commença à devenir réconciliable.

Il réussit fort au gré des troupes en sa première campagne en Flandre avec le maréchal de Boufflers. Il ne plut pas moins à la seconde, où il prit Brisach avec le maréchal de Tallard ; il s'y montra partout fort librement, et fort au delà de ce que vouloit Marsin, qui lui avoit été donné pour son mentor. Il fallut lui cacher le projet de Landau pour le faire revenir à la Cour, qui n'éclata qu'ensuite. Les tristes conjonctures des années suivantes ne permirent pas de le renvoyer à la tête des armées. A la fin on y crut sa présence nécessaire pour les ranimer et y rétablir la discipline perdue. Ce fut en 1708. On a vu l'horoscope que la connoissance des intérêts et des intrigues m'en fit faire au duc de Beauvilliers dans les jardins de Marly avant que la déclaration fût publique, et on a vu l'incroyable succès, et par quels rapides degrés de mensonges, d'art, de hardiesse démesurée d'une impudence à trahir le roi, l'état, la vérité jusqu'alors inouïe, une infernale cabale, la mieux organisée qui fût jamais, effaça ce prince dans le royaume dont il devoit porter la couronne, et dans sa maison paternelle, jusqu'à rendre odieux et dangereux d'y dire un mot en sa faveur. Cette monstrueuse anecdote a été si bien expliquée en son lieu que je ne fais que la rappeler ici. Une épreuve si étrangement nouvelle et cruelle étoit bien dure à un prince qui voyoit tout réuni contre lui et qui n'avoit pour soi que la vérité suffoquée par tous les prestiges des magiciens de Pharaon ; il la sentit dans tout son poids, dans toute son étendue, dans toutes ses pointes. Il la soutint aussi avec toute la patience, la fermeté, et surtout avec toute la charité d'un élu qui ne voit que Dieu en tout, qui s'humilie sous sa main, qui se purifie dans le creuset que cette divine main lui

présente, qui lui rend grâce de tout, qui porte la magnanimité jusqu'à ne vouloir dire ou faire que très-précisément ce qu'il se doit, à l'État, à la vérité, et qui est tellement en garde contre l'humanité qu'il demeure bien en deçà des bornes les plus justes et les plus saintes.

Tant de vertu trouva enfin sa récompense dès ce monde et avec d'autant plus de pureté, que le prince, bien loin d'y contribuer, se tint encore fort en arrière. J'ai assez expliqué tout ce qui regarde cette précieuse révolution pour que je me contente ici de la montrer, et les ministres et la Cour aux pieds de ce prince devenu le dépositaire du cœur du roi, de son autorité dans les affaires et dans les grâces, et de ses soins pour le détail du gouvernement. Ce fut alors qu'il redoubla plus que jamais d'application aux choses du gouvernement, et à s'instruire de tout ce qui pouvoit l'en rendre plus capable. Il bannit tout amusement de sciences pour partager son cabinet entre la prière qu'il abrégea, et l'instruction qu'il multiplia; et le dehors entre son assiduité auprès du roi, ses soins pour Madame de Maintenon, la bienséance et son goût pour son épouse, et l'attention à tenir une Cour, et à s'y rendre accessible et aimable. Plus le roi l'éleva, plus il affecta de se tenir soumis en sa main; plus il lui montra de considération et de confiance, plus il y sut répondre par le sentiment, la sagesse, les connoissances, surtout par une modération éloignée de tout désir et de toute complaisance en soi-même, beaucoup moins de la plus légère présomption. Son secret et celui des autres fut toujours impénétrable chez lui.

Sa confiance en son confesseur n'alloit pas jusqu'aux affaires.... On ne sait si celle qu'il auroit prise en M. de Cambrai[1] auroit été plus étendue; on n'en peut juger que par celle qu'il avoit en M. de Che-

[1] Fénelon, alors exilé de la Cour, à cause du *Télémaque*, où Louis XIV vit, non sans raison, une critique de son règne.

vreuse, et plus en M. de Beauvilliers qu'en qui ce fût. On peut dire de ces deux beaux-frères[1] qu'ils n'étoient qu'un cœur et qu'une âme, et que M. de Cambrai en étoit la vie et le mouvement; leur abandon pour lui étoit sans bornes, leur commerce secret étoit continuel. Il étoit sans cesse consulté sur grandes et sur petites choses, publiques, politiques, domestiques; leur conscience de plus étoit entre ses mains; le prince ne l'ignoroit pas; et je me suis toujours persuadé, sans néanmoins aucune notion autre que présomption, que le prince même le consultoit par eux, et que c'étoit par eux, que s'entretenoit cette amitié, cette estime, cette confiance pour lui si haute et si connue. Il pouvoit donc compter, et il comptoit sûrement aussi parler et entendre tous les trois, quand il parloit ou écoutoit l'un d'eux. Sa confiance néanmoins avoit des degrés entre les deux beaux-frères; s'il l'avoit avec abandon pour quelqu'un, c'étoit certainement pour le duc de Beauvilliers....

Cette grande et sainte maxime : que les rois sont faits pour leurs peuples et non les peuples pour les rois ni aux rois, étoit si avant imprimée en son âme qu'elle lui avoit rendu le luxe et la guerre odieuse. C'est ce qui le faisoit quelquefois expliquer trop vivement sur la dernière, emporté par une vérité trop dure pour les oreilles du monde, qui a fait quelquefois dire sinistrement qu'il n'aimoit pas la guerre[2]. Sa justice étoit munie de ce bandeau impénétrable qui en fait toute la sûreté. Il se donnoit la peine d'étudier les affaires qui se présentoient à juger devant le roi aux conseils de finance et de dépêches; et si elles étoient grandes, il y travailloit avec les gens du métier, dont il puisoit des connoissances, sans se rendre esclave de

[1] Les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse avaient épousé deux filles de Colbert.

[2] Par défaut de bravoure.

leurs opinions. Il communioit au moins tous les quinze jours avec un recueillement et un abaissement qui frappoient, toujours en collier de l'ordre, et en rabat et en manteau court. Il voyoit son confesseur jésuite une ou deux fois la semaine, et quelquefois fort longtemps, ce qu'il abrégea beaucoup dans la suite, quoiqu'il approchât plus souvent de la communion.

Sa conversation étoit aimable, tant qu'il pouvoit solide, et par goût toujours mesurée à ceux avec qui il parloit. Il se délassoit volontiers à la promenade : c'étoit là où ses qualités paroissoient le plus. S'il y trouvoit quelqu'un avec qui il pût parler de sciences, c'étoit son plaisir, mais plaisir modeste, et seulement pour s'amuser et s'instruire en dissertant quelque peu, et en écoutant davantage. Mais ce qu'il y cherchoit le plus, c'étoit l'utile ; des gens à faire parler sur la guerre et les places, sur la marine et le commerce, sur les pays et les cours étrangères, quelquefois sur des faits particuliers mais publics, et sur des points d'histoire ou des guerres passées depuis longtemps. Ces promenades, qui l'instruisoient beaucoup, lui concilioient les esprits, les cœurs, l'admiration, les plus grandes espérances. Il avoit mis à la place des spectacles, qu'il s'étoit retranchés depuis fort longtemps, un petit jeu où les plus médiocres bourses pouvoient atteindre, pour pouvoir varier et partager l'honneur de jouer avec lui, et se rendre cependant visible à tout le monde. Il fut toujours sensible au plaisir de la table et de la chasse. Il se laissoit aller à la dernière avec moins de scrupule, mais il craignoit son foible pour l'autre, et il y étoit d'excellente compagnie quand il s'y laissoit aller.

Il connoissoit le roi parfaitement, il le respectoit, et sur la fin il l'aimoit en fils, et lui faisoit une cour attentive de sujet, mais qui sentoit quel il étoit. Il cultivoit Madame de Maintenon avec les égards que leur situation demandoit. Tant que Monseigneur vécut, il lui rendoit tout ce qu'il devoit avec soin. On y sentoit

la contrainte, encore plus avec mademoiselle Choin [1], et le malaise avec tout cet intérieur de Meudon [2]. Le prince admiroit, autant pour le moins que tout le monde, que Monseigneur qui, tout matériel qu'il étoit, avoit beaucoup de gloire, n'avoit jamais pu s'accoutumer à Madame de Maintenon, ne la voyoit que par bienséance, et le moins encore qu'il pouvoit, et toutefois avoit aussi en mademoiselle Choin sa Maintenon autant que le roi avoit la sienne, et ne lui asservissoit pas moins ses enfans que le roi les siens à Madame de Maintenon. Il aimoit les princes ses frères avec tendresse, et son épouse avec la plus grande passion. La douleur de sa perte pénétra ses plus intimes moelles. La piété y surnagea par les plus prodigieux efforts. Le sacrifice fut entier, mais il fut sanglant. Dans cette terrible affliction rien de bas, rien de petit, rien d'indécent. On voyoit un homme hors de soi, qui s'extorquoit une surface unie, et qui y succomboit. Les jours en furent tôt abrégés. Il fut le même dans sa maladie. Il ne crut point en relever, il en raisonnoit avec ses médecins ; dans cette opinion, il ne cacha pas sur quoi elle étoit fondée [3] ; on l'a dit il n'y a pas longtemps, et tout ce qu'il sentit depuis le premier jour jusqu'au dernier l'y confirma de plus en plus. Quelle épouvantable conviction de la fin de son épouse et de la sienne ! mais, grand Dieu ! quel spectacle vous donnâtes en lui, et que n'est-il permis encore d'en révéler des parties également secrètes, et si sublimes qu'il n'y a que vous qui les puissiez donner et en connoître tout le prix ! Quelle imitation de Jésus-Christ sur la croix ! on ne dit pas seulement à l'égard de la mort et des souffrances, elle s'éleva bien au-dessus. Quelles tendres, mais tranquilles vues ! quel surcroît de détachement ! quels vifs

[1] Mariée en secret avec Monseigneur.
[2] Où résidait ordinairement Monseigneur.
[3] Le poison.

élans d'actions de grâces d'être préservé du sceptre et du compte qu'il en faut rendre ! Quelle soumission, et combien parfaite ! quel ardent amour de Dieu ! quel perçant regard sur son néant et ses péchés ! quelle magnifique idée de l'infinie miséricorde ! quelle religieuse et humble crainte ! quelle tempérée confiance ! quelle sage paix ! quelles lectures ! quelles prières continuelles ! quel ardent désir des derniers sacremens ! quel profond recueillement ! quelle invincible patience ! quelle douceur, quelle constante bonté pour tout ce qui l'approchoit ! quelle charité pure qui le pressoit d'aller à Dieu ! La France tomba enfin sous ce dernier châtiment ; Dieu lui montra un prince qu'elle ne méritoit pas. La terre n'en étoit pas digne, il étoit mûr déjà pour la bienheureuse éternité.

LA DERNIÈRE ARMÉE DE LA FRANCE.

1712.

Mémoires du maréchal de Villars.

L'année 1712 commença sous les auspices les plus fâcheux. Le père, la mère, un enfant[1] enlevés en huit jours par une rougeole très-maligne, et enfermés dans le même cercueil. Le duc d'Anjou, qui est actuellement notre roi, ne fut sauvé que parce qu'on lui fit moins de remèdes qu'aux autres. Le roi supporta ces malheurs avec un courage héroïque, donnant lui-même les ordres, et réglant le cérémonial, qui, dans les cours, et surtout en France, est une affaire d'État ; mais la pre-

[1] Le duc et la duchesse de Bourgogne, et leur fils aîné.

mière fois que j'eus l'honneur de le voir à Marly, après ces fâcheux événemens, la fermeté du monarque fit place à la sensibilité de l'homme : il laissa échapper des larmes, et me dit, d'un ton pénétré qui m'attendrit : « Vous voyez mon état, M. le maréchal ; il y a peu d'exemples de ce qui m'arrive, et que l'on perde dans la même semaine son petit-fils, sa petite-belle-fille et leur fils, tous de très-grande espérance, et très-tendrement aimés. Dieu me punit : je l'ai bien mérité. J'en souffrirai moins dans l'autre monde. Mais suspendons mes douleurs sur les malheurs domestiques, et voyons ce qui peut se faire pour prévenir ceux du royaume. La confiance que j'ai en vous est bien marquée, puisque je vous remets *les forces et le salut de l'État*. Je connois votre zèle, et la valeur de mes troupes : mais enfin la fortune peut vous être contraire. S'il arrivoit ce malheur à l'armée que vous commandez, quel seroit votre sentiment sur le parti que j'aurois à prendre pour ma personne ? »

A une question aussi grave et aussi importante, je demeurai quelques momens dans le silence ; sur quoi le roi reprit la parole et dit : « Je ne suis pas étonné que vous ne répondiez pas bien promptement ; mais en attendant que vous me disiez votre pensée, je vous apprendrai la mienne. — Votre Majesté, répondis-je, me soulagera beaucoup. La matière mérite de la délibération, et il n'est pas étonnant que l'on demande permission d'y rêver. — Eh bien, reprit le roi, voici ce que je pense : vous me direz après cela votre sentiment. Je sais les raisonnemens des courtisans : presque tous veulent que je me retire à Blois, et que je n'attende pas que l'armée ennemie s'approche de Paris, ce qui lui seroit possible, si la mienne étoit battue. Pour moi, je sais, monsieur le maréchal, que des armées aussi considérables ne sont jamais assez défaites pour que la plus grande partie de la mienne ne pût se retirer sur la Somme. Je connois cette rivière ; elle est très-difficile à

passer : il y a des places qu'on peut rendre bonnes ; je compterois aller à Péronne ou à Saint-Quentin, y ramasser tout ce que j'aurois de troupes, faire un dernier effort avec vous, et périr ensemble ou sauver l'État ; car je ne consentirai jamais à laisser approcher l'ennemi de ma capitale. Voilà comme je raisonne ; dites-moi présentement votre avis. — Certainement, répondis-je, Votre Majesté m'a bien soulagé ; car un bon serviteur a quelque peine à conseiller au plus grand roi du monde de venir exposer sa personne. Cependant, j'avoue, sire, que connoissant l'ardeur de Votre Majesté pour la gloire, et ayant déjà été dépositaire de ses résolutions héroïques, dans des momens moins critiques, j'aurois pris le parti de lui dire que les partis les plus glorieux sont aussi souvent les plus sages, et que je n'en vois pas de plus noble pour un roi, aussi grand homme que grand roi, que celui auquel Votre Majesté est disposée : mais j'espère que Dieu nous fera la grâce de n'avoir pas à craindre de telles extrémités, et qu'il bénira enfin la justice, la piété et les autres vertus qui règnent dans vos actions. »

BATAILLE DE DENAIN.

24 juillet 1712.

I.

Gazette de France.

Les plénipotentiaires de la Grande-Bretagne à Utrecht proposèrent au mois de juin dernier, du consentement

de ceux de France, une suspension d'armes de deux mois pour travailler avec plus de facilité au grand ouvrage de la paix. Les Alliés refusèrent d'y consentir, nonobstant les instances de l'évêque de Bristol, réitérées par le comte de Strafford à la Haye et à l'armée des Alliés, déclarant même qu'autrement la reine, sa Maitresse, qui jugeoit cette suspension nécessaire, seroit obligée de retirer ses troupes et les auxiliaires qui étoient à sa solde. Ils[1] répondirent qu'ils ne laisseroient pas de continuer la guerre, et ils persuadèrent à ces troupes auxiliaires de se joindre à eux, nonobstant les engagemens qu'elles avoient avec l'Angleterre. Ainsi le duc d'Ormond, général des troupes de la Grande-Bretagne, se sépara des Alliés le 17 juillet, et il alla camper à Avesnes-le-Sec, près de l'Escaut, où il fit publier la suspension d'armes. Le 18, il continua sa route vers Gand, où il entra le 23.

Le même jour, 17, les Alliés firent investir Landrecies[2] par le prince d'Anhalt-Dessau, avec 34 bataillons et 30 escadrons. Il étoit soutenu par le reste de l'armée, commandée par le prince Eugène, dont la gauche joignoit le camp de Landrecies, et la droite s'étendoit sur l'Escaut vers Denain, où les Alliés avoient un camp retranché pour couvrir le transport de l'artillerie, des munitions et des vivres, qu'ils tiroient des magasins des places de la Flandre wallonne.

Le maréchal de Villars, qui avoit ordre de secourir la place assiégée, fit, le 18 juillet, jeter des ponts sur l'Escaut, qu'il passa le 19, et le 20 il alla camper sur la Selle vers Cateau-Cambrésis. Le 21 et le 22, il fit tra-

[1] Heinsius et le prince Eugène. — Heinsius prenait alors sa revanche des insultes qu'il avait subies en 1678, après la paix de Nimègue. Envoyé à Paris par Guillaume, stathouder de Hollande, pour réclamer ses droits sur la principauté d'Orange, il parla avec fermeté à Louvois, qui le menaça, malgré sa qualité d'ambassadeur, de l'envoyer à la Bastille.

[2] Landrecies pris, la route de Paris était ouverte aux Alliés. Pour sauver Paris, il fallait d'abord sauver Landrecies.

vailler 1500 hommes à élargir et accommoder les chemins vers la Sambre et à jeter des ponts sur cette rivière, puis il fit avancer sa droite au-delà de Mazenghien.

Ces mouvemens donnèrent de l'inquiétude aux ennemis, et le prince Eugène, pour se précautionner contre une attaque, fit élever un grand retranchement devant sa gauche; il posta derrière le général Fagel avec 40 bataillons, et il fit approcher sa droite d'environ trois lieues pour se mettre en état de soutenir le siége avec toutes ses forces. Le 23, à sept heures du soir, le maréchal de Villars ordonna au comte de Coigny de passer la Sambre, de s'avancer par Fémi vers Cartignies sur un ruisseau qui tombe dans la Sambre au-dessous de Landrecies; d'envoyer de petits partis à la pointe du jour à la découverte jusqu'à la vue du camp des ennemis, et après qu'ils leur auroient donné l'alarme et qu'ils l'auroient rejoint, de se retirer vers Guise, pour couvrir la frontière contre les courses qu'on y pourroit faire.

Cependant, le maréchal de Villars, qui avoit formé le dessein important de s'emparer du camp de Denain [1] et des magasins des ennemis, ordonna au comte de Broglio, le même jour, 23, à cinq heures du soir, de s'avancer le long de la Selle avec 40 escadrons, faisant garder tous les passages de cette rivière, afin qu'aucun parti des ennemis ne pût la traverser et observer les mouvemens de l'armée du roi. En même temps, il donna ordre au marquis de Vieuxpont, lieutenant général, de marcher avec 30 bataillons de la gauche, de l'artillerie et des pontons, pour aller jeter des ponts à Neuville sur l'Escaut, entre Bouchain et Denain. Il le fit suivre par le comte Albergotti, aussi lieutenant général, avec 20 autres bataillons, et par toute l'armée en quatre co-

[1] On verra tout à l'heure que ce n'est pas le maréchal de Villars, mais Louis XIV qui avait conçu ce projet.



lonnes de troupes et une cinquième de l'artillerie, ayant quelques jours auparavant envoyé les gros bagages à Saint-Quentin. Quoique le marquis de Vieuxpont eût fait toute la diligence possible, il ne put arriver que le 24, à huit heures du matin, à Neuville, où il fit aussitôt jeter des ponts sur l'Escaut. Le comte de Broglio arriva sur les neuf heures avec ses 40 escadrons, ainsi que le maréchal de Villars, qui lui ordonna de passer avant l'infanterie, ce qu'il fit avec beaucoup de peine, à cause d'un marais qui étoit au-delà du pont, que les cavaliers et les dragons furent obligés de traverser quatre à quatre. Ils prirent plusieurs chevaux des ennemis qui étoient à la pâture.

Les ennemis avoient fait des lignes qui commençoient à l'Escaut au deçà de Denain et au delà de leur pont de Prouvi, et finissoient à la Scarpe, au deçà et au delà de Marchiennes, afin de couvrir leurs convois contre les garnisons de Cambrai et de Valenciennes. Le comte de Broglio attaqua celles qui commençoient entre Neuville et Denain ; et les ayant trouvées peu garnies, il les força presque sans résistance. Il rencontra au delà 500 chariots chargés de pain pour l'armée des Alliés, escortés par 500 chevaux et 500 fantassins, qui furent enveloppés, et tous tués ou pris. Les troupes de Denain sortirent en plusieurs colonnes pour défendre leurs lignes et leur convoi ; mais voyant approcher l'infanterie françoise, elles rentrèrent dans leur camp. Il étoit défendu par 17 bataillons couverts d'un retranchement de 15 à 20 pieds de hauteur, qui n'avoit qu'un demi-quart de lieue d'étendue. Ces troupes étoient commandées par le comte d'Albemarle, général, quatre lieutenans généraux, plusieurs maréchaux de camp et brigadiers, avec 12 pièces de canon de bronze : néanmoins ce camp fut forcé par 36 bataillons en fort peu de temps.

L'infanterie de l'armée du roi ayant passé l'Escaut et la ligne que le comte de Broglio venoit de gagner, le

maréchal de Villars fit les dispositions de l'attaque en huit colonnes éloignées de 200 pas l'une de l'autre : les Grenadiers à la tête des bataillons, avec 6 bataillons en réserve qui marchoient en seconde ligne, et la cavalerie derrière. Le maréchal de Villars se mit à la droite de l'infanterie, ainsi que le maréchal de Montesquiou, et le comte Albergotti à la gauche. Le marquis de Vieux-pont, le comte de Dreux et le sieur Brindelay, lieutenans généraux, le prince d'Isenghien, le marquis de Mouchy, le duc de Mortemar et le marquis de Nangis, maréchaux de camp, avec les Brigadiers, se mirent à la tête des troupes, ainsi que le comte de Villars, lieutenant général, qui servoit en qualité de volontaire auprès du maréchal son frère ; et cette disposition fut faite sous le feu de 12 pièces de canon.

La prière étant faite et le signal donné, toute la ligne s'avança et marcha 7 ou 800 pas vers les retranchemens, sans tirer un seul coup. Quand elle fut arrivée à la demi-portée du fusil, les ennemis qui bordoient le rempart, firent une décharge de leur canon chargé à cartouche, et trois décharges de leur mousqueterie, sans qu'aucun bataillon en fût ébranlé. Étant arrivés à 50 pas des retranchemens, les Piquets[1] et les Grenadiers se jetèrent dans le fossé, suivis des bataillons, et après une assez longue résistance, ils entrèrent dans le camp, faisant main basse sur tous ceux qui voulurent faire tête. Le reste se retira dans le village et dans l'abbaye, où ils furent forcés et poursuivis de si près, que des bataillons entiers se précipitèrent dans l'Escaut : de manière que de ces 17 bataillons il ne se sauva pas 400 hommes, tout le reste ayant été tué, pris ou noyé. A peine le combat étoit fini, que le comte Albergotti et le marquis de Nangis allèrent s'emparer de la redoute et du pont que les ennemis avoient construit au village de Prouvi, à cause d'un marais situé vis-à-vis de De-

[1] Détachements chargés de monter à l'assaut.

nain, afin de couper la retraite aux fuyards et d'empêcher qu'ils ne fussent secourus par l'armée du prince Eugène, dont on voyoit avancer les colonnes de l'autre côté de l'Escaut.

Les précautions que le maréchal de Villars avoit prises pour cacher son dessein et sa marche aux ennemis, avoient si bien réussi, que le prince Eugène ne fut averti que le 24, à sept heures du matin, que l'on jetoit des ponts sur l'Escaut. Il accourut d'abord au camp de Denain, après avoir donné ordre aux troupes qu'il en avoit fait éloigner, de le suivre. Il donna à l'infanterie les ordres qu'il crut nécessaires pour la défense du camp, et jugeant que 14 escadrons qui y étoient seroient inutiles, il leur ordonna de se retirer, et il partit lui-même pour presser la marche de ses troupes, afin de tâcher de secourir le comte d'Albemarle, ou de sauver du moins une partie de l'infanterie. Il arriva à la fin du combat avec le reste de ses troupes, et il fit attaquer une redoute à la tête du pont, sans considérer qu'elle étoit défendue par le régiment de Navarre et une partie de l'armée qui bordoit l'Escaut avec de l'artillerie; de manière qu'il y perdit 4 bataillons, qui furent réduits au plus à 30 hommes chacun. La perte auroit été beaucoup plus considérable parce qu'il vouloit opiniâtrer le combat, si les députés des États-généraux[1] ne l'avoient empêché. Ainsi il fut obligé de s'éloigner, et d'aller le lendemain camper auprès du Quesnoy et de Bavay, pour soutenir les troupes qui étoient occupées au siége de Landrecies.

La perte qu'on a faite en cette occasion ne va au plus qu'à 400 hommes tués ou blessés, parmi lesquels il n'y a de personnes de distinction, que le marquis de Tourville, fils du feu maréchal du même nom, tué, le marquis de Meuse-Choiseul, blessé dangereusement, le chevalier de Tessé, colonel de Champagne, blessé, et le sieur de

[1] La Hollande.



Gaussac, colonel, le poignet cassé. A l'égard des ennemis, on a fait 3000 prisonniers, mais on ne sait pas au juste le nombre des morts et des noyés, quoiqu'il soit certain que les soldats en avoient déjà retiré de la rivière plus de 1500, pour avoir leurs dépouilles, entre lesquels s'est trouvé le comte de Dohna, lieutenant général et gouverneur de Mons, dont le corps a été envoyé à Mons à la comtesse, sa femme, qui l'a demandé. Ainsi en y comprenant ceux qui ont été tués ou blessés de l'armée du prince Eugène à l'attaque de la redoute du Pont, la perte des ennemis en cette action, va environ à 10,000 hommes. Il y a un nombre extraordinaire d'officiers faits prisonniers, dont les principaux sont le comte d'Albemarle, général, le prince d'Anhalt, frère du prince d'Anhalt-Dessau, le prince de Nassau-Siegen, lieutenans généraux, le prince de Holstein, le comte Corneille de Nassau, le baron d'Albert et le sieur Saube, maréchaux de camp, plusieurs autres officiers généraux, 4 colonels, 5 lieutenans-colonels, 5 majors, 38 capitaines, 45 lieutenans, 47 enseignes, 5 aides-de-camp des officiers généraux, 14 officiers d'artillerie, en tout près de 300 officiers. On a trouvé dans le camp 12 pièces de canon de bronze, une très-grande quantité de munitions et de vivres, un grand nombre de chevaux et un butin considérable, dont les soldats ont profité.

Après le maréchal de Villars, à qui le projet et l'exécution de cette entreprise sont dus principalement, et le maréchal de Montesquiou, tous les officiers généraux d'infanterie se sont extrêmement distingués, aussi bien que les officiers subalternes, à qui on ne peut sans injustice refuser les louanges que leur valeur mérite. Le sieur de Puységur, maréchal-général-des-logis de l'armée, a acquis beaucoup d'honneur, en surmontant les obstacles qui se sont rencontrés dans la marche des troupes durant la nuit, ainsi que le sieur de Contades, major-général, dans la disposition des troupes pour

l'attaque. On ne doit pas aussi passer sous silence plusieurs généraux de cavalerie qui s'y sont trouvés, comme le comte de Saint-Maurice, lieutenant-général des troupes de l'Electeur de Cologne, et le chevalier du Rosel, lieutenans-généraux, le prince Charles de Lorraine et le marquis de la Vallière, maréchaux de camp, comme aussi le marquis de Silly, maréchal de camp, lequel y mena quelques régimens de dragons et y servit très-utilement.

Le combat étant fini, le maréchal de Villars ordonna au comte de Broglio d'aller investir Marchiennes sur la Scarpe, où étoit le principal dépôt des ennemis, avec plus de 150 bélandres ou barques chargées d'artillerie, et de toutes sortes de munitions et de provisions pour une campagne entière. Il donna ordre en même temps au comte Albergotti d'aller attaquer Saint-Amand, et il ordonna d'autres détachemens pour s'emparer du reste des postes sur la Scarpe.

Le 26, 200 hommes qui étoient dans l'abbaye d'Anchin et au Pont-à-Rache, se rendirent prisonniers de guerre. Le même jour, le comte de Lesparre se saisit de l'abbaye d'Hasnon, où il fit 400 hommes prisonniers. Le comte Albergotti s'empara aussi ce jour-là de Mortagne, à l'embouchure de la Scarpe, où il prit 100 hommes, et ensuite de Saint-Amand, qui étoit défendu par 800 hommes, qui se rendirent aussi prisonniers de guerre. On y trouva 6 pièces de canon de bronze, des munitions, plusieurs chevaux et 40 bélandres ou barques longues, chargées de blé, de riz et de toutes sortes de provisions, qui furent envoyées à Condé et à Valenciennes, avec les 6 pièces de canon et les 800 prisonniers, de même que ceux qui avoient été faits dans Mortagne, dans Anchin et dans Hasnon. Ensuite le comte Albergotti donna ordre de travailler à la démolition des fortifications du poste de Saint-Amand.

Cependant le comte de Broglio avoit investi Marchiennes, et l'ayant reconnu le 25 au matin, il trouva

l'entreprise beaucoup plus difficile qu'on ne l'avoit cru, et il en informa le maréchal de Villars. Ce poste est entouré de marais et de watregans ou fossés pleins d'eau, que l'on ne peut traverser que sur une chaussée ; et on l'avoit fortifié par plusieurs ouvrages. Il étoit défendu par le colonel Berkofler, brigadier d'armée, avec 6 bataillons et 500 hommes détachés de la garnison de Douai, et par 1 régiment de Shellart composé de 3 escadrons de cuirassiers des troupes de l'Electeur Palatin. Enfin, il y avoit dans ce poste un dépôt général de toute sorte de munitions de guerre et de provisions nécessaires pour deux siéges, avec 110 bélandres : ce qui étant d'une extrême importance aux ennemis, animoit de plus en plus la garnison à se défendre.

Ces avis obligèrent le maréchal de Villars à prier le maréchal de Montesquiou d'aller prendre soin du siége. Il s'y rendit le même jour 25, et après avoir reconnu la place, il fit savoir au maréchal de Villars qu'il étoit nécessaire de lui envoyer de l'artillerie et des ingénieurs pour faire le siége dans les formes. En attendant, il fit un peu éloigner les troupes qui étoient incommodées du canon des assiégés, et le 26 il fit attaquer une redoute et un autre poste qui couvroient la Scarpe et les bélandres, et il obligea six vingts hommes qui les gardoient à se rendre prisonniers de guerre.

L'artillerie arriva le 27. On travailla d'abord à dresser les batteries, et on ouvrit la tranchée à deux attaques. En cette occasion le sieur Villars de Lussan, brigadier d'ingénieurs, fut tué d'un coup de canon qui blessa aussi trois autres ingénieurs. Le 28, 20 pièces de canon commencèrent à battre en brèche, et le maréchal de Villars arriva au siége, dont il visita les tranchées qui avoient déjà été poussées fort avant. Les assiégés battirent le même jour la chamade, et ils offrirent de se rendre si on vouloit leur permettre de sortir avec armes et bagages, 4 carrosses et 8 chariots couverts. Le maréchal de Villars répondit qu'il ne leur don-

neroit point d'autre condition que d'être prisonniers de guerre, et il leur déclara que s'ils gâtoient les dépôts qui étoient dans la place, il ne leur donneroit point de quartier. Le 29, une batterie fit une brèche raisonnable; et la tranchée principale étant assez avancée, on se prépara à donner l'assaut le lendemain 30. Mais les assiégés battirent de nouveau la chamade, et offrirent de se rendre prisonniers de guerre. Le maréchal de Villars leur accorda néanmoins que le gouverneur, les colonels, les lieutenans-colonels, les majors de chaque bataillon et du régiment de cavalerie conserveroient leurs équipages, les autres officiers leurs épées, et les soldats leurs habits : qu'ils sortiroient le 31, à trois heures après-midi, avec leurs armes, leurs drapeaux, et leurs étendards, qu'ils rendroient après leur sortie, et qu'ils seroient conduits à Valenciennes, ce qui fut exécuté.

Ce qu'on a trouvé dans ce poste est presque incroyable et d'un détail excessif. Ainsi on se contentera de dire qu'on y a trouvé plus de 100 bélandres, sans compter celles qui avoient été envoyées à Valenciennes, et 5 autres chargées de 300 milliers de poudre que le commissaire hollandois avoit fait couler à fond dans la Scarpe avant le siége; plus de 100 pièces de canon dont 52 sont de 24 livres de balle, et 40 en état de servir; 300 chariots avec leurs attelages; l'hôpital de l'armée, et, dans les magasins ou dans les bélandres, une quantité prodigieuse de bombes, de grenades, de boulets, de balles de mousquet, de poudre, de grains, de farines, de jambons, de lard, de fromage, de beurre, de bière, de vin, d'eau-de-vie, de marchandises, d'échelles, de haches, de serpes, de madriers, de planches, de mèche, de pierres à fusil, et en un mot toutes sortes de provisions nécessaires pour faire deux siéges. On y a aussi gagné beaucoup de chevaux, et une partie de ces provisions a été donnée aux soldats. Les prisonniers sortis de la place sont au nombre d'en-

viron 5000, sans y comprendre 8 ou 900 malades et blessés du siége du Quesnoy. Il n'y a eu à ce siége que 400 hommes des troupes du roi tués ou blessés, sans aucune personne de distinction. On a envoyé prisonniers en France plus de 7000 hommes et plus de 400 officiers, tant de ceux de Denain, que des postes de la Scarpe.

Les nouvelles qu'on a reçues du camp des ennemis du 2 août, portent que le prince Eugène avoit campé jusqu'à la fin du mois dernier près du Quesnoy, la gauche sur l'Escaillon et la droite à Bavay, donnant sujet de croire, par cette disposition, qu'il vouloit continuer le siége de Landrecies et couvrir les convois qui viendroient de Mons. On étoit cependant bien informé que son armée manquoit presque entièrement de vivres : que le pain y valoit 30 et 40 sols la livre : qu'on permettoit aux soldats de piller partout pour subsister, et que néanmoins il en désertoit tous les jours un très-grand nombre. Ainsi on jugeoit avec raison qu'il ne restoit en ce camp que pour favoriser la retraite des troupes qui assiégeoient Landrecies. En effet l'artillerie fut ramenée le 29 au Quesnoy, et la nuit du 1er au 2 de ce mois, elles levèrent le siége. Le roi a reçu par divers courriers la confirmation de cette nouvelle. Le sieur de Villars et le sieur d'Esquidy, capitaine des gardes du maréchal de Villars, ont apporté à Sa Majesté 37 drapeaux et 3 étendards pris sur les ennemis au combat de Denain et dans les postes de la Scarpe.

II.

La France était sauvée. Le prince Eugène renonçait à marcher sur Paris par les vallées de la Sambre et de l'Oise; il était obligé de se retirer dans les Pays-Bas avec une armée désorganisée. Il nous

faut voir maintenant par qui avait été conçu le projet de Denain. Le Dépôt de la Guerre conserve toute la correspondance relative à l'affaire de Denain [1]. On y trouve les lettres du roi, de Voisin, ministre de la guerre, de Villars et des autres généraux, relatives à cette courte mais décisive opération. On y trouve, ce qui était inconnu jusqu'ici, que l'idée de l'opération de Denain vient de Louis XIV, ainsi que le prouvent les deux lettres suivantes :

Lettre de Louis XIV à Villars.

A Fontainebleau, le 17 juillet 1712.

..... Ma première pensée avoit été, dans l'éloignement où se trouve Landrecies de toutes les autres places d'où les ennemis peuvent tirer leurs munitions et convois, d'interrompre leur communication en faisant attaquer les lignes de Marchiennes [2], ce qui les mettroit dans l'impossibilitc de continuer le siége; mais, comme il m'a paru que vous ne jugez pas cette entreprise sur les lignes de Marchiennes praticable, je m'en remets à votre sentiment par la connoissance plus parfaite que vous avez étant sur les lieux, et je ne puis que vous confirmer les précédens ordres que je vous ai donnés pour empêcher le siége de cette place [3] et combattre les ennemis par les endroits que vous jugerez plus accessibles pendant qu'ils viendront pour s'établir devant la place.

Lettre de Voisin à M. le comte de Broglie [4].

17 juillet, à Fontainebleau.

On prétend que le prince Eugène doit se déterminer

[1] Nous l'avons publiée tout entière dans le tome XIV du *Journal de Dangeau.*
[2] Ou de Denain; c'est la même chose.
[3] Landrecies, par laquelle le prince Eugène se portait sur Paris par la vallée de l'Oise.
[4] L'un des généraux de l'armée de Villars.

ces jours-ci à faire un nouveau siége de Landrecies ou de Maubeuge. Je vous supplie de me mander si vous jugez qu'en faisant le siége de Landrecies, ils puissent toujours conserver leur communication avec Douai par Marchiennes, pour en tirer leurs convois et munitions de guerre, ce qui est fort éloigné de Landrecies ; et, il est néanmoins bien difficile qu'ils les puissent faire venir d'ailleurs, n'ayant rien de plus près que Mons, s'ils ne tirent pas de Douai. *S'il étoit possible, dans ce grand éloignement, d'attaquer leurs lignes de Denain pour couper la communication*, ce moyen paroîtroit le plus assuré et le moins hasardeux pour les obliger à lever le siége ; et vous feriez bien d'en écrire vous-même à M. le maréchal de Villars et de lui envoyer un projet, lui marquant le nombre de troupes dont vous auriez besoin, de quelle manière et en quel temps il devroit les faire marcher pour vous les envoyer et en ôter la connoissance aux ennemis. Comme il doit passer l'Escaut avec l'armée du roi, lorsque les ennemis s'approcheront de Landrecies, il me semble que dans ce mouvement général de l'armée du roi, la contremarche que feront quelques brigades par les derrières pourroit aisément être cachée. Le roi ne veut pas laisser prendre Landrecies comme on a fait le Quesnoy, et Sa Majesté hasardera plutôt une bataille pour secourir la place que de ne rien faire du tout. C'est pour cela que je vous prie d'examiner s'il seroit possible d'empêcher le siége en interrompant cette communication du camp de Douai.

MORT DE LOUIS XIV.

1er septembre 1715.

Mémoire du marquis de Dangeau [1].

Dimanche 25 août 1715, à minuit, dans mon appartement du château de Versailles. — Je sors du plus grand, du plus touchant et du plus héroïque spectacle que les hommes puissent jamais voir.

Il y a plus de deux mois que la santé du roi commençoit à s'affoiblir et qu'on s'en apercevoit; mais comme il agissoit à son ordinaire, qu'il se promenoit, alloit à la chasse et faisoit des revues de ses troupes, je n'en mets le commencement qu'au mercredi 14 d'août, parce que la veille il donna audience de congé à l'ambassadeur de Perse et se tint debout pendant toute l'audience; et quoique dès le soir il avançât d'une heure celle de son souper, qui n'étoit jamais qu'à dix heures, il ne paroissoit pas assez malade pour qu'on dût craindre pour sa vie.

Dès le samedi 10, qu'il revint de Marly, il étoit si abattu et si foible, qu'il eut peine à aller, le soir, de son cabinet à son prie-Dieu ; et le lundi qu'il prit médecine et voulut souper à son grand couvert, à dix heures, suivant sa coutume, et ne se coucher qu'à minuit, il me parut en se déshabillant un homme mort. Jamais le dépérissement d'un corps vigoureux n'est venu avec une précipitation semblable à la maigreur dont il étoit devenu en peu de temps ; il sembloit, à voir son corps nu, qu'on en avoit fait fondre les chairs.

[1] Manuscrit de la bibliothèque impériale de Vienne, publié dans le *Journal du marquis de Dangeau*, par MM. E. Soulié et L. Dussieux.



Hier samedi 24 août, qui étoit le onzième jour de la maladie du roi, Sa Majesté soupant en public dans sa chambre à coucher, comme elle avoit fait depuis le mardi 13 du même mois, elle se trouva plus mal, et ayant eu une assez grande foiblesse après souper, Sa Majesté demanda à se confesser, et le fut sur les onze heures du soir; mais ayant un peu dormi ce matin, Sa Majesté s'est trouvée encore assez de force et de courage pour faire entrer le public à son dîner. Comme c'est aujourd'hui la Saint-Louis, qui est le jour de sa fête, les tambours sont venus lui donner des aubades. Elle les a fait avancer sous son balcon pour les entendre mieux, parce que son lit en est assez reculé ; et les vingt-quatre violons et les hautbois ont joué pendant son dîner, dans son antichambre[1], dont il a fait ouvrir la porte pour les entendre mieux. La petite musique, qu'il avoit accoutumé depuis quelque temps d'entendre sur le soir chez Mme de Maintenon, et depuis très-peu de jours dans sa chambre, étoit prête à y entrer sur les sept heures du soir, quand Sa Majesté, qui s'étoit endormie, se réveilla avec un pouls fort mauvais et une absence d'esprit qui effraya les médecins, et qui fit résoudre à lui donner sur-le-champ le viatique, au lieu que Sa Majesté avoit la veille, en se confessant, déterminé d'entendre la messe à minuit et d'y communier.

Le roi, revenu de l'embarras qu'il eut dans l'esprit près d'un quart d'heure après son réveil et craignant de retomber dans un pareil état, pensa lui-même qu'il devoit recevoir le viatique sans attendre plus longtemps, et comptant de ce moment qu'il lui restoit peu d'heures à vivre, il agit et donna ordre à tout comme un homme qui va mourir, mais avec une fermeté, une présence d'esprit et une grandeur d'âme dont il n'y a ja-

[1] C'est le salon de l'*Œil-de-Bœuf*, auquel on ne donna ce dernier nom que sous Louis XV.



mais eu d'exemple. Le cardinal de Rohan, grand aumônier de France, accompagné de deux aumôniers de quartier et du curé de la paroisse de Versailles[1], ont apporté le viatique et les saintes huiles, un peu avant huit heures, par le degré dérobé par lequel on entre dans les cabinets de Sa Majesté[2]; et cela s'est fait avec tant de précipitation, que cette pieuse et triste fonction devoit être faite avec plus de décoration pour le moindre citoyen. Il n'y avoit que sept ou huit flambeaux, portés par les frotteurs du château et par deux laquais du premier médecin et un laquais de Mme de Maintenon. Le cardinal de Rohan portoit Notre-Seigneur, et le curé les saintes huiles. M. le duc d'Orléans et ceux des princes du sang qui ont été assez tôt avertis ont accompagné Notre-Seigneur; et, pendant qu'on l'alla querir, toutes les princesses et leurs dames d'honneur sont venues par les derrières dans l'appartement du roi, où les grands officiers de sa maison se sont rendus aussi. Il n'y est point entré d'autres personnes. Les prières pour le viatique et les cérémonies de l'extrême-onction ont duré plus d'une demi-heure. Les princes et les officiers de la maison qui se sont trouvés les plus proches de la chambre du roi y sont entrés pendant tout ce temps-là; mais les princesses sont demeurées dans le cabinet du Conseil.

Les princes et plusieurs des grands officiers ont reconduit Notre-Seigneur. Dès qu'il a été hors de l'appartement, madame de Maintenon, qui avoit été toute l'après-dînée dans la chambre du roi, est sortie de

[1] Claude Huchon.

[2] Ce degré dérobé a été remplacé sous Louis XV par la pièce qui porte au premier étage le nom de *cabinet des Chasses*. Le salon des pendules et la pièce qui devint plus tard la chambre à coucher de Louis XV formaient sous Louis XIV ce qu'on nommait les cabinets du roi. Ces pièces se trouvant *derrière* l'appartement du roi, on disait des personnes qui y étaient admises qu'elles entraient *par les derrières* dans sa chambre, au lieu de passer *par les devants*, c'est-à-dire par la salle des Gardes et l'antichambre.



l'appartement, conduite par le duc de Noailles, et S. M. a en même temps fait apporter sur son lit une petite table et a écrit de sa main quatre ou cinq lignes sur la quatrième page d'un codicille qu'il avoit fait et dont les trois premières étoient remplies ; et il n'y eut pendant ce temps-là dans sa chambre que M. le chancelier[1], la porte qui donne dans le cabinet du Conseil étant demeurée ouverte, et les courtisans auprès de la porte en dedans du cabinet. Pendant que le roi écrivoit, madame de Maintenon est rentrée et s'est mise à la ruelle la plus éloignée de la porte du cabinet[2], en sorte qu'on ne la voyoit point. Dès que le roi a eu fini d'écrire, il a demandé à boire, et les courtisans les plus près de la porte ont avancé deux ou trois pas dans la chambre, à la vue du roi, dont le rideau du lit, du côté de la cheminée et de la porte du cabinet, étoit ouvert. S. M. ayant jeté les yeux sur le maréchal de Villeroy, l'a appelé avec une voix si forte qu'elle n'avoit rien d'un mourant, et lui a parlé pendant un demi-quart d'heure; le maréchal est rentré dans le cabinet tout baigné de larmes. Après le maréchal de Villeroy, le roi a appelé M. Desmaretz[3], et lui a parlé pendant une ou deux minutes. S. M. a pris ensuite un bouillon, et après elle a appelé M. le duc d'Orléans, et lui a parlé pendant près d'un quart d'heure. Le duc du Maine, qu'elle avoit aussi demandé en même temps, étant retourné dans son appartement, il n'est venu qu'après que le discours que le roi a fait au duc d'Orléans a été fini. Le duc d'Orléans est sorti en faisant des sanglots et tout baigné de larmes. Le discours que S. M. a fait au duc du Maine a été de la longueur de celui du maréchal de Villeroy, et vers le milieu S. M. a fait appeler le comte

[1] Voisin.

[2] C'est-à-dire dans la ruelle du côté de *l'Œil-de-Bœuf ;* les courtisans étant dans la salle du Conseil ne pouvaient voir madame de Maintenon.

[3] Contrôleur général des finances.

de Toulouse ; et après que les deux frères ont été sortis, le roi a fait appeler M. le Duc, le comte de Charolois et le prince de Conty, et leur a parlé à tous trois ensemble. Le discours a été fort court, et tous ces princes rentroient dans le cabinet le cœur si pénétré et si en pleurs, qu'il n'y a jamais eu dans une cour un spectacle plus touchant ; car comme S. M. a toujours tendrement aimé sa famille, elle pleuroit de tendresse en parlant à tous ces princes, qui le redisoient aux courtisans qui étoient dans le cabinet, pénétrés de douleur et sans mouvement. M. le chancelier a été le seul en dedans la chambre du roi pendant tout ce triste temps ; il étoit debout, entre la cheminée et la porte du cabinet, c'est-à-dire hors de portée d'entendre ce que S. M. disoit.

S. M. n'a appelé aucune des princesses, qui sont demeurées avec les courtisans dans les cabinets, sans voir le roi.

Dès que S. M. a eu fini de parler aux princes, les chirurgiens et les apothicaires ont préparé ce qu'il falloit pour panser la gangrène de sa jambe, et pendant qu'on la pansoit, M. le chancelier est sorti de la chambre et est venu parler à M. le duc d'Orléans, qui étoit assis dans l'embrasure de la fenêtre du cabinet, la plus proche de la chambre, et aussitôt ils se sont approchés l'un et l'autre de la table du conseil, au bout où le roi a accoutumé de s'asseoir. Le chancelier a tiré d'une enveloppe, qui n'étoit point cachetée, le papier que S. M. venoit d'écrire [1], et l'a donné à M. le duc d'Orléans, qui pour le lire s'est appuyé sur la table, sans s'asseoir, et le chancelier est demeuré debout, auprès de lui. Les lignes et l'écriture sont fort serrées. Après que le duc d'Orléans a achevé de lire, le chancelier a remis le papier dans l'enveloppe, et après en avoir fait lire le dessus au duc d'Orléans il l'a mis dans sa

[1] C'étaient les codicilles ajoutés par Louis XIV à son testament, qui avait été déposé l'année précédente au parlement de Paris.



poche sans le cacheter. Voilà le premier acte de la grandeur prochaine du duc d'Orléans, dont les bonnes et grandes qualités du cœur et de l'esprit doivent nous faire espérer un gouvernement sage et heureux pendant la minorité. Après la lecture, le duc d'Orléans et le chancelier ont eu une conversation d'environ un quart d'heure, après laquelle le chancelier est sorti de l'appartement, et le duc d'Orléans est demeuré dans le cabinet avec les médecins. Il étoit onze heures quand cela a fini.

Comme le roi avoit pendant ce temps-là fait tirer son rideau et dit qu'il vouloit reposer, les princesses sont toutes sorties pendant que le duc d'Orléans lisoit le papier. Les princes et les courtisans en ont fait autant. Je suis demeuré des derniers, pour voir la fin d'un si grand et si triste spectacle.

Madame de Maintenon sortit lorsque le rideau du roi fut tiré, et alla manger un morceau dans les derrières de l'appartement du roi, pour ne pas passer dans les antichambres, remplies de monde du côté de son appartement.

Les princesses étoient : madame la duchesse de Berry, petite-fille du roi ; Madame, belle-sœur du roi ; madame la duchesse d'Orléans, fille du roi ; madame la Princesse ; madame la Duchesse douairière, fille du roi ; madame la Duchesse, femme de son petit-fils ; madame la princesse de Conty, douairière, sa fille ; madame la princesse de Conty, femme de son petit-fils ; madame la duchesse du Maine.

Le Dauphin et le duc de Chartres, étant trop enfants, ne sont point venus dans l'appartement du roi.

Le prince de Dombes et le comte d'Eu n'y étoient point non plus.

Les principaux officiers et courtisans étoient : le cardinal de Rohan, grand aumônier de France ; le prince Charles de Lorraine, grand écuyer ; le duc de Tresmes, premier gentilhomme de la chambre en an-

née ; les ducs de la Trémoille et de Mortemart, premiers gentilshommes de la chambre ; le duc de la Rochefoucauld, grand maître de la garde-robe ; le maréchal de Villeroy, chef du conseil des finances ; le duc de Villeroy, son fils, le duc de Noailles et le duc de Charost, tous trois capitaines des gardes du corps ; le prince de Rohan, capitaine-lieutenant des gendarmes ; le duc de Chaulnes, capitaine-lieutenant des chevau-légers ; le marquis de Dangeau, chevalier de l'Ordre ; le duc de Guiche, colonel au régiment des Gardes ; le duc d'Antin, surintendant des bâtimens ; le duc de Lauzun, qui a les grandes entrées ; le marquis de Torcy, le comte de Pontchartrain et le marquis de la Vrillière, tous trois secrétaires d'État ; le cardinal de Polignac, maître de la chapelle ; M. le premier écuyer[1] ; le marquis de Courtenvaux, capitaine des Cent-Suisses ; le marquis de Livry, premier maître d'hôtel ; le marquis de Maillebois, maître de la garde-robe ; le marquis de Dreux, grand maître des cérémonies ; M. Desgranges, maître des cérémonies ; le baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs ; le P. le Tellier, confesseur du roi ; l'abbé de Choiseul et l'abbé de Froulay, aumôniers de quartier ; le marquis de Sourches, grand prévôt de France ; la Chaise, capitaine des gardes de la Porte ; les quatre premiers valets de chambre[2] ; et en général tous ceux qui ont les grandes entrées chez le roi, la première entrée et l'entrée de la chambre[3].

[1] M. de Beringhen.

[2] De Nyert, Blouin, de la Vienne et Bontemps.

[3] Ceux qui par leur rang ou par leurs charges avaient *les grandes entrées*, c'est-à-dire qui avaient le droit d'entrer au lever lorsque le roi était encore au lit, étaient les princes du sang, le grand chambellan, les quatre premiers gentilshommes de la chambre, le grand maître et les maîtres de la garde-robe, les quatre premiers valets de chambre, le premier médecin et le premier chirurgien, et, ajoute l'*État de la France*, « certaines personnes à qui le roi a accordé cette entrée par une grâce particulière, comme M. de Lauzun ».

La première entrée était appelée immédiatement après que le roi était sorti du lit, et assistait à ce qu'on appelait *le petit lever*. Ceux

Lundi 26 août, après dîner et au soir. — Il ne s'est rien passé la nuit dernière de considérable. Tous ceux que j'ai nommés hier au soir, et encore quelques autres ayant les entrées, comme le duc de Bouillon, grand chambellan de France, le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre, et le maréchal d'Harcourt, capitaine des gardes du corps, se sont rendus entre neuf ou dix heures du matin dans les cabinets du roi, et peu de temps après toutes les princesses; la grande galerie et l'appartement de S. M. étant remplis comme hier au soir de quantité de seigneurs et de gens de considération qui n'ont point les entrées.

Sur les dix heures on a pansé la jambe du roi, dans laquelle on lui a donné plusieurs coups de lancette et fait des incisions jusqu'à l'os; et comme on a trouvé que la gangrène gagnoit jusque-là, il n'y a plus eu lieu de douter, même à ceux qui auroient le plus voulu se flatter, qu'elle vient du dedans et qu'on ne peut y apporter aucun remède. Madame de Maintenon étoit seule dans la chambre et à genoux au pied du lit pendant qu'on pansoit S. M., qui l'a priée d'en sortir et de n'y plus revenir, parce que sa présence l'attendrissoit trop. Elle n'a pas laissé d'y revenir après la messe; mais après ce pansement le roi lui a dit que puisqu'il n'y avoit plus de remède, il demandoit au moins qu'on le laissât mourir en repos [1].

qui n'avaient pas droit à cette entrée par leurs charges, comme les secrétaires du cabinet, les lecteurs de la chambre, etc., avaient un brevet du roi, nommé *brevet d'entrée*. Le marquis de Dangeau était parmi ces derniers.

Enfin, au moment où le roi allait s'habiller commençait le grand lever, et alors on introduisait *l'entrée de la chambre*, c'est-à-dire les cardinaux, archevêques et évêques, le nonce, les ambassadeurs, les ducs et pairs, les maréchaux de France, les gouverneurs de provinces, les lieutenants généraux, les premiers présidents de parlement et autres. Tous les personnages faisant partie de cette entrée n'étaient pas admis de droit, mais après qu'on avait consulté le roi sur les noms de ceux qui se présentaient.

[1] Voilà l'explication du départ de madame de Maintenon avant la mort du roi. C'est pour lui obéir qu'elle le quitta, comme on le verra

A midi, S. M. a fait entrer le petit Dauphin dans sa chambre, et après l'avoir embrassé il lui a dit : « Mignon, vous allez être un grand roi, mais tout votre bonheur dépendra d'être soumis à Dieu et du soin que vous aurez de soulager vos peuples. Il faut pour cela que vous évitiez autant que vous le pourrez de faire la guerre : c'est la ruine des peuples. Ne suivez pas le mauvais exemple que je vous ai donné sur cela ; j'ai souvent entrepris la guerre trop légèrement et l'ai soutenue par vanité. Ne m'imitez pas, mais soyez un prince pacifique, et que votre principale application soit de soulager vos sujets. Profitez de la bonne éducation que madame la duchesse de Ventadour vous donne, obéissez-lui, et suivez aussi pour bien servir Dieu les conseils du P. le Tellier, que je vous donne pour confesseur.

» Pour vous, Madame [dit-il à Madame de Ventadour], j'ai bien des remercimens à vous faire du soin avec lequel vous élevez cet enfant et de la tendre amitié que vous avez pour lui ; je vous prie de la lui continuer, et je l'exhorte à vous donner toutes les marques possibles de sa reconnoissance. » Après quoi, il a encore embrassé le Dauphin par deux fois, et en fondant en larmes il lui a donné sa bénédiction. Le petit prince, mené par la duchesse de Ventadour, sa gouvernante, en est sorti en pleurant, et ce tendre spectacle nous a tiré des larmes à tous.

Un moment après le roi a envoyé querir le duc du Maine et le comte de Toulouse, et leur a parlé la porte fermée. Il a fait la même chose avec le duc d'Orléans, qu'on a été querir dans son appartement, où il étoit retourné ; et dans le moment que ce prince sortoit de la chambre, Sa Majesté l'a rappelé jusqu'à deux fois.

A midi et demi, le roi a entendu la messe dans sa

plus loin, le 30 août, à cinq heures du soir, alors qu'il avait perdu toute connaissance.

chambre avec la même attention qu'il a accoutumé de l'entendre le jour qu'il a pris médecine, les yeux toujours ouverts, en priant Dieu avec une ferveur surprenante. Dans l'instant qu'elle alloit commencer, Sa Majesté a appelé le marquis de Torcy, ministre d'État des affaires étrangères, et lui a dit un mot. La messe finie, il a fait approcher de lui le cardinal de Rohan et le cardinal de Bissy, auxquels il a parlé pendant une minute, et en finissant de leur parler il a adressé la parole à haute voix à tout ce que nous étions de ses officiers dans la ruelle et auprès de son balustre. Nous avons tous approché de son lit, et il nous a dit :

« Messieurs, je suis content de vos services ; vous m'avez fidèlement servi et avec envie de me plaire. Je suis fâché de ne vous avoir pas mieux récompensés que j'ai fait ; les derniers temps ne l'ont pas permis. Je vous quitte avec regret. Servez le Dauphin avec la même affection que vous m'avez servi ; c'est un enfant de cinq ans, qui peut essuyer bien des traverses, car je me souviens d'en avoir beaucoup essuyé pendant mon jeune âge. Je m'en vais, mais l'État demeurera toujours ; soyez-y fidèlement attachés, et que votre exemple en soit un pour tous mes autres sujets. Soyez tous unis et d'accord ; c'est l'union et la force d'un État ; et suivez les ordres que mon neveu vous donnera. Il va gouverner le royaume ; j'espère qu'il le fera bien. J'espère aussi que vous ferez votre devoir et que vous vous souviendrez quelquefois de moi. » A ces dernières paroles, nous sommes tous fondus en larmes, et rien ne peut exprimer les sanglots, l'affliction et le désespoir de tout ce que nous étions. Sa voix n'étoit point entrecoupée, et seulement beaucoup plus foible qu'à l'ordinaire.

Après la messe, le roi a encore envoyé querir le duc d'Orléans, qui a dit à ceux qui se sont trouvés auprès de lui au sortir de la chambre, du nombre desquels j'étois, que c'étoit pour lui recommander Madame

de Maintenon[1]; et dans l'instant Sa Majesté a fait entrer dans sa chambre Madame et toutes les princesses, qui ont été suivies de leurs dames d'honneur. Elles n'y ont été qu'un moment, et je ne comprends pas comme le roi a pu résister aux lamentations et aux cris qu'elles ont toutes faites.

Il faut avoir vu les derniers momens de ce grand roi pour croire la fermeté chrétienne et héroïque avec laquelle il a soutenu les approches d'une mort qu'il savoit prochaine et inévitable. Il n'y a eu aucun moment, depuis hier au soir huit heures, où il n'ait fait quelque action illustre, pieuse et héroïque, non point comme ces anciens Romains qui ont affecté de braver la mort, mais avec une manière naturelle et simple comme les actions qu'il avoit le plus accoutumé de faire, ne parlant à chacun que des choses dont il convenoit de lui parler, et avec une éloquence juste et précise qu'il a eue toute sa vie et qui semble s'être encore augmentée

[1] Voici ce que dit à ce sujet un *Mémoire sur madame de Maintenon*, manuscrit cité par M. Th. Lavallée dans son *Histoire de la maison royale de Saint-Cyr* : « Le roi m'a dit trois fois adieu, racontait madame de Maintenon aux dames de Saint-Cyr : la première en me disant qu'il n'avoit de regret que celui de me quitter, mais que nous nous reverrions bientôt; je le priai de ne plus penser qu'à Dieu. La seconde il me demanda pardon de n'avoir pas assez bien vécu avec moi; qu'il ne m'avoit pas rendue heureuse, mais qu'il m'avoit toujours aimée et estimée également. Il pleuroit, et me demanda s'il n'y avoit personne; je lui dis que non; il dit : « Quand on entendroit que je m'attendris avec vous, personne n'en serait surpris. » Je m'en allai pour ne pas lui faire de mal. A la troisième il me dit : « Qu'allez-vous devenir? car vous n'avez rien. » Je lui répondis : « Je suis un rien; ne vous occupez que de Dieu; » et je le quittai. Quand j'eus fait deux pas, je pensai que dans l'incertitude du traitement que me feroient les princes, je devois demander qu'il demandât à M. le duc d'Orléans d'avoir de la considération pour moi. Il le fit de la manière dont le prince le publia sur-le-champ : « Mon neveu, je vous recommande madame de Maintenon; vous savez la considération et l'estime que j'ai eues pour elle; elle ne m'a donné que de bons conseils, j'aurois bien fait de les suivre. Elle m'a été utile en tout, mais surtout pour mon salut. Faites tout ce qu'elle vous demandera pour elle, pour ses parents, pour ses amis, pour ses alliés : elle n'en abusera pas; qu'elle s'adresse directement à vous pour tout ce qu'elle voudra. »

dans ses derniers momens. Enfin, quelque grand qu'il ait été dans le cours glorieux d'un règne de soixante-douze ans, il s'est encore fait voir plus grand dans sa mort. Son bon esprit et sa fermeté ne l'ont pas abandonné un moment, et en parlant avec douceur et bonté à tous ceux à qui il a bien voulu parler, il a conservé toute sa grandeur et sa majesté jusqu'au dernier soupir. Je défie les prédicateurs les plus pathétiques, de trouver, dans les exagérations de l'éloquence, rien de plus touchant que tout ce qu'il a fait depuis hier au soir, ni d'expressions qui puissent mettre dans tout leur jour les marques qu'il a données d'un véritable chrétien, d'un véritable héros et d'un héros roi.

Sur les deux heures, Madame de Maintenon étant seule dans la chambre du roi, Sa Majesté a fait venir M. le chancelier, et lui a fait ouvrir des cassettes dont il a fait brûler par le chancelier partie des papiers et lui a donné ses ordres sur les autres, avec la même présence et la même tranquillité d'esprit qu'il avoit accoutumé de les lui donner dans ses conseils. Ce travail dura environ deux heures. Il a fait encore venir sur les six heures M. le chancelier, Madame de Maintenon présente, et a travaillé environ une demi-heure avec lui. Le reste de la journée, Madame de Maintenon y a été seule, et le P. le Tellier, son confesseur, a eu de temps en temps des conférences de piété avec lui, comme il les a eues ce matin et le dimanche, n'ayant pas été depuis sa confession une heure sans parler de piété à son confesseur ou à Madame de Maintenon.

A dix heures du soir on a pansé la jambe de Sa Majesté, et l'on a trouvé non-seulement que la gangrène n'a fait aucun progrès depuis ce matin, mais qu'en tout la jambe est mieux ; et comme les forces de Sa Majesté sont un peu revenues pendant l'après-dînée, cela donne une lueur d'espérance à ceux qui aiment à se flatter ; mais ceux qui n'écoutent que la raison n'en ont guère.

Le mardi au soir, 27e. — L'état du roi a été toute la journée presque semblable à celui d'hier, Sa Majesté, s'affoiblissant de plus en plus et ayant même eu, quelques momens, des convulsions et quelque légère absence d'esprit; mais la gangrène n'a fait aucun progrès; et quand on l'a pansé ce soir à dix heures, elle étoit encore, comme hier, au-dessous de la marque que l'habitude qu'il a eue de porter toujours une jarretière a faite autour de sa jambe.

Pendant la nuit et le jour il a fait entrer à vingt reprises le P. le Tellier dans sa chambre pour lui parler de Dieu (Madame de Maintenon y a presque toujours été), et y a fait quelquefois entrer M. le chancelier. Les premiers gentilshommes de la chambre n'y sont entrés, comme hier, que dans les temps qu'il a pris des bouillons. Il a entendu la messe à midi; mais il a ordonné qu'il n'y eût que le premier aumônier et deux aumôniers de quartier qui entrassent dans sa chambre.

L'après-dînée il a fait appeler sur le soir, par le P. le Tellier, le comte de Pontchartrain, secrétaire d'État de sa maison et de Paris, qui étoit dans le cabinet, et lui a dit: « Aussitôt que je serai mort, vous expédierez un brevet pour faire porter mon cœur à la Maison professe des Jésuites et l'y faire placer de la même manière que celui du feu roi mon père. Je ne veux pas qu'on y fasse plus de dépense. » Il lui donna cet ordre avec la même tranquillité qu'il ordonnoit, en santé, une fontaine pour Versailles ou pour Marly.

Il avoit ordonné dès avant-hier qu'on menât le Dauphin à Vincennes aussitôt qu'il seroit expiré, et il s'est souvenu aujourd'hui que le grand maréchal des logis n'avoit jamais fait le logement dans ce château, où il y a plus de cinquante ans que la cour n'a logé, et a ordonné qu'on allât prendre un plan qu'il avoit de ce château dans un endroit qu'il a indiqué, et qu'on le portât au grand maréchal des logis pour lui faciliter le logement qu'il doit faire.

Il a dit le soir à Madame de Maintenon : « J'ai toujours ouï dire qu'il est difficile de mourir ; pour moi, qui suis sur le point de ce moment si redoutable aux hommes, je ne trouve pas que cela soit difficile. » Il n'y a certainement point d'exemple qu'aucun homme ait envisagé la mort pendant un long temps avec un sang-froid et une fermeté semblables.

Mercredi 28e au soir. — La nuit du roi a été semblable aux précédentes ; mais comme sur les sept heures du matin il a envoyé querir le P. le Tellier, qui ne faisoit que sortir du cabinet où il avoit couché, on a cru qu'il étoit à l'extrémité, et cela a fait un si grand mouvement dans le château, que tout le monde crut qu'il expiroit. Il a dans ce moment aperçu dans ses miroirs deux de ses garçons de la chambre qui pleuroient au pied de son lit : il leur a dit : « Pourquoi pleurez-vous ? Est-ce que vous m'avez cru immortel ? Pour moi, je ne l'ai jamais cru être, et vous avez dû vous préparer depuis longtemps à me perdre dans l'âge où je suis. »

Sur les onze heures, il s'est présenté un Provençal, appelé Brun, inconnu de tout le monde, qui, venant de Marseille à Paris et ayant ouï dire sur le chemin l'état où est le roi, a pris la poste et a apporté un élixir qu'il prétend être infaillible pour la gangrène, même qui tient du dedans. On l'a fait parler aux médecins, et après qu'il leur a dit de quoi sa drogue est composée, on en a fait prendre, à midi, dix gouttes au roi dans trois cuillerées de vin d'Alicante. Sa Majesté, en prenant ce breuvage, qui sent fort mauvais, a dit : « Je ne le prends ni dans l'espérance ni avec désir de guérir, mais je sais qu'en l'état où je suis je dois obéir aux médecins. » Cette drogue est un élixir fait avec le corps d'un animal, de la même manière à peu près qu'on fait les gouttes d'Angleterre avec les crânes d'homme. Brun en a pris avant qu'on en ait donné au roi, qui, une heure après, s'est senti un peu plus fort, effet des remèdes fort spiritueux ; mais peu de temps après Sa Ma-

jesté est retombée dans la foiblesse, et on a trouvé son pouls plus mauvais, ce qui a fait que sur les quatre heures il y a eu une si grande dispute entre les médecins et les courtisans pour savoir si on continueroit ou non à donner ce remède, que M. le duc d'Orléans a été appelé pour en décider. Il a fait entrer cette espèce de charlatan dans la chambre du roi et lui a fait tâter son pouls ; après quoi il a été résolu que puisqu'il n'y avoit plus d'espérance de sauver le roi, on donneroit encore cet élixir pour le soutenir quelques heures de plus. Il en a pris à huit heures du soir, et sa jambe a été pansée à dix, à l'ordinaire. On a trouvé, comme hier au soir que la gangrène n'a fait aucun progrès, mais le pouls a été tout le jour très-mauvais, l'assoupissement assez continuel, et la tête par intervalles embarrassée ; en sorte que de la journée il n'a presque parlé qu'à son confesseur. Madame de Maintenon n'est venue dans sa chambre que l'après-dînée, même assez tard, et l'ayant trouvé fort assoupi, elle en est sortie sans lui parler et est allée sur les sept heures du soir coucher à Saint-Cyr pour y faire ses dévotions demain matin, et revenir si la vie du roi se soutient[1].

Jeudi 29, à minuit. — On a continué la nuit dernière et tout aujourd'hui, à donner au roi, de huit heures en huit heures, le remède de Brun, et on l'a même fait entrer dans la chambre du roi, comme les autres médecins, toutes les fois que S. M. l'a pris. Il a paru ce matin que

[1] Ces derniers mots récusent formellement l'assertion de Saint-Simon, qui prétend que le roi fut obligé le lendemain d'envoyer chercher madame de Maintenon à Saint-Cyr, et qu'elle n'en revint que le 29 au soir. On va voir que, le 29, madame de Maintenon fut presque tout le jour avec le P. le Tellier dans la chambre du roi. Si dès le 28 août madame de Maintenon avait eu l'intention de quitter le roi pour ne plus revenir, elle aurait dès ce jour-là abandonné à ses domestiques, comme elle le fit le 30, ses meubles et son équipage.

Au reste, Saint-Simon a un tel besoin de déclamation à tort et à travers, qu'il termine son récit de la mort de Louis XIV en disant : « Ainsi mourut un des plus grands rois de la terre, entre les bras d'une indigne et ténébreuse épouse. »

cet élexir spiritueux ranimoit le roi et lui donnoit plus de force qu'il n'en avoit eu la veille; et comme la plupart des gens sont extrêmes en tout, et surtout les dames, elles vouloient que Brun fût un espèce d'ange envoyé du ciel pour guérir le roi et qu'on jetât tous les médecins de la cour et de la ville dans la rivière. Enfin, il passoit pour si constant que le roi alloit guérir, que ceux qui avec plus de raison disoient que le pouls du roi étant toujours détestable, il ne falloit regarder l'effet de l'élixir que comme un peu d'huile qu'on remet dans une lampe qui s'éteint, et qui s'éteindra entièrement dans peu de momens, il sembloit que ceux qui parloient ainsi ne souhaitoient pas la guérison du roi, parce qu'ils parloient plus sagement que ceux qui s'abandonnoient à une espérance frivole.

Le roi a ce matin entendu la messe, qu'il n'avoit pu entendre hier, et S. M. a mangé, entre six et sept heures du soir, deux biscuits dans du vin avec beaucoup d'appétit; elle a encore pris à huit heures du soir de l'élixir de Brun. Il a paru, quand elle l'a pris, que la tête commençoit à être fort embarrassée, et S. M. a dit elle-même qu'elle n'en pouvoit plus. Enfin, sur les dix heures et demie du soir, on a levé l'appareil de la jambe pour la panser, et on a trouvé malheureusement que la gangrène est dans tout le pied, qu'elle a gagné le genou et que la cuisse est enflée. Le roi lui-même, quoique sa connoissance ne soit presque plus que machinale, a dit qu'il s'anéantissoit. Madame de Maintenon et son confesseur ont été presque tout le jour dans sa chambre, et il a encore, cette après-dînée, fait des actes de piété avec la résignation d'un vrai saint aux volontés de Dieu.

Vendredi, à minuit 30 août. — Le roi a été toute la journée dans un assoupissement presque continuel et n'ayant quasi plus que la connoissance animale. Son confesseur, qui ne l'a point quitté, n'en a pu rien tirer de toute l'après-dînée. On a levé ce soir l'appareil à l'heure

ordinaire ; on a trouvé la jambe aussi pourrie que s'il y avoit six mois qu'il fût mort, et l'enflure de la gangrène au genou et dans toute la cuisse. Cependant ce prince est né avec une constitution si bonne et un tempérament si fort, qu'il combat encore contre la mort. Il prend de la gelée et boit de temps en temps de l'eau pure, car il repousse la boisson dès qu'il y sent du vin. Il dit en buvant quelques paroles, mais tout cela machinalement et sans connoissance distincte. Madame de Maintenon s'en est allée à cinq heures à Saint-Cyr pour n'en revenir jamais, et avant de partir elle a distribué dans son domestique le peu de meubles qu'elle avoit et son équipage. Elle a dit adieu à ses nièces pour ne les revoir jamais, car elle a déclaré qu'elle ne veut que qui que ce soit au monde l'aille voir à Saint-Cyr.

Samedi au soir, 31 août. — Le roi a été sans connoissance toute la journée, les momens lucides ayant été fort courts, et plutôt une connoissance machinale que de raison. Dans le peu de chose qu'il a dit, il a paru qu'il s'impatiente de ne pas voir la fin d'une si longue agonie. La gangrène a continué à faire du progrès, et cependant la mort ne sauroit venir à bout d'achever de le détruire, tant la force de sa constitution étoit prodigieuse. Il a pris, comme hier, de la gelée et quelques verres d'eau. Quand on lui donne de la gelée ou à boire avec le biberon, il faut lui ouvrir la bouche et lui tenir les mains, parce que sans cela il ôteroit de sa bouche tout ce qu'on lui donne. Madame la duchesse du Maine a souhaité qu'on lui donne aujourd'hui le remède que le médecin Agnan donne pour la petite vérole, et les médecins y ont consenti, parce que n'y ayant plus aucune ressource il vaut autant qu'il meure après avoir pris ce remède que sans l'avoir pris. A dix heures et demie du soir, on lui a dit les prières des agonisans, crainte qu'il n'expire pendant la nuit. La voix des aumôniers qui ont fait les prières a frappé la machine, qui pendant ces prières a dit à plus haute voix qu'eux *l'Ave*

Maria et le *Credo* à plusieurs reprises, mais sans aucune connoissance et par la grande habitude que S. M. a de les prononcer.

Dimanche 1er septembre 1715. — Le roi est mort ce matin, à huit heures un quart et demi, et il a rendu l'âme sans aucun effort, comme une chandelle qui s'éteint. La nuit s'étoit passée sans aucune connoissance. Aussitôt qu'il a expiré, le duc d'Orléans est allé avec tous les princes du sang saluer le jeune roi, et dès que cet enfant a entendu le traiter de Sire et de Majesté, il a fondu en larmes et en sanglots, sans qu'on lui eût dit que le roi fût mort.

Quand les princes du sang sont sortis, ce qui s'est trouvé là de seigneurs et de principaux courtisans, sont entrés pêle-mêle, et M. le duc d'Orléans, en les présentant, lui a dit : « Voilà, Sire, les seigneurs et les principaux de votre cour, » en sorte que la prétention de quelques ducs, tant agitée depuis que le roi est malade, de marcher en corps et à la tête de la noblesse s'est évanouie, la noblesse leur ayant refusé d'aller avec eux sans que ce ne fût pêle-mêle et sans que les ducs eussent un rang distingués à leur tête.

Le chancelier est ensuite venu avec quelques conseillers d'État assurer le roi de leur obéissance. Peu de temps après, le duc du Maine, général des Suisses, en a présenté les chefs, ainsi de quelques autres.

Le premier président du Parlement et les avocats généraux sont venus prendre l'ordre du duc d'Orléans pour l'ouverture du testament, etc.[1].

---

[1] C'est ainsi que se termine le mémoire de Dangeau, qui semble avoir voulu renvoyer, pour la suite des événements, à son Journal, dont ce mémoire n'est en effet qu'une longue parenthèse.



LOUIS XIV.

Mémoires de Saint-Simon.

Ce fut un prince à qui on ne peut refuser beaucoup de bon, même de grand, en qui on ne peut méconnoître plus de petit et de mauvais, duquel il n'est pas possible de discerner ce qui étoit de lui ou emprunté; et dans l'un et dans l'autre rien de plus rare que des écrivains qui en aient été bien informés, rien de plus difficile à rencontrer que des gens qui l'aient connu par eux-mêmes et par expérience et capables d'en écrire, en même temps assez maîtres d'eux-mêmes pour en parler sans haine ou sans flatterie, de n'en rien dire que dicté par la vérité nue en bien et en mal. Pour la première partie, on peut ici compter sur elle; pour l'autre, on tâchera d'y atteindre en suspendant de bonne foi toute passion.

Il ne faut point parler ici de ses premières années. Roi presque en naissant, étouffé par la politique d'une mère qui vouloit gouverner, plus encore par le vif intérêt d'un pernicieux ministre, qui hasarda mille fois l'État pour son unique grandeur, et asservi sous ce joug tant que vécut ce premier ministre, c'est autant de retranché sur le règne de ce monarque. Toutefois, il pointoit sous ce joug. Il sentit l'amour, il comprenoit l'oisiveté comme l'ennemie de la gloire; il avoit essayé de foibles parties de main vers l'un et vers l'autre; il eut assez de sentiment pour se croire délivré à la mort de Mazarin, s'il n'eut pas assez de force pour se délivrer plus tôt. C'est même un des beaux endroits de sa vie, et dont le fruit a été du moins de prendre cette maxime, que rien n'a pu ébranler depuis, d'abhorrer tout premier ministre, et non moins tout ecclésiastique

dans son conseil. Il en prit dès lors une autre, mais qu'il ne put soutenir avec la même fermeté, parce qu'il ne s'aperçut presque pas dans l'effet qu'elle lui échappa sans cesse, ce fut de gouverner par lui-même, qui fut la chose dont il se piqua le plus, dont on le loua et le flatta davantage, et qu'il exécuta le moins.

Né avec un esprit au-dessous du médiocre, mais un esprit capable de se former, de se limer, de se raffiner, d'emprunter d'autrui sans imitation et sans gêne, il profita infiniment d'avoir toute sa vie vécu avec les personnes du monde qui toutes en avoient le plus, et des plus différentes sortes, en hommes et en femmes de tout âge, de tout genre et de tous personnages.

S'il faut parler ainsi d'un roi de vingt-trois ans, sa première entrée dans le monde fut heureuse en esprits distingués de toute espèce. Ses ministres au dedans et au dehors étoient alors les plus forts de l'Europe, ses généraux les plus grands, leurs seconds les meilleurs, et qui sont devenus des capitaines en leur école, et leurs noms aux uns et aux autres ont passé comme tels à la postérité d'un consentement unanime. Les mouvemens dont l'État avoit été si furieusement agité au dedans et au dehors, depuis la mort de Louis XIII, avoient formé quantité d'hommes qui composoient une cour d'habiles et d'illustres personnages et de courtisans raffinés.

La maison de la comtesse de Soissons, qui, comme surintendante de la maison de la reine, logeoit à Paris aux Tuileries, où étoit la cour, qui y régnoit par un reste de la splendeur du feu cardinal Mazarin, son oncle, et plus encore par son esprit et son adresse, en étoit devenue le centre, mais fort choisi. C'étoit où se rendoit tous les jours ce qu'il y avoit de plus distingué en hommes et en femmes, qui rendoit cette maison le centre de la galanterie de la cour, et des intrigues et des menées de l'ambition, parmi lesquelles la parenté influoit beaucoup, autant comptée, prisée et respectée

lors, qu'elle est maintenant oubliée. Ce fut dans cet important et brillant tourbillon où le roi se jeta d'abord, et où il prit cet air de politesse et de galanterie qu'il a toujours su conserver toute sa vie, qu'il a si bien su allier avec la décence et la majesté. On peut dire qu'il étoit fait pour elle, et qu'au milieu de tous les autres hommes, sa taille, son port, les grâces, la beauté, et la grande mine qui succéda à la beauté, jusqu'au son de sa voix et à l'adresse et la grâce naturelle et majestueuse de toute sa personne, le faisoient distinguer jusqu'à sa mort comme le roi des abeilles, et que, s'il ne fût né que particulier, il auroit eu également le talent des fêtes, des plaisirs, de la galanterie, et de faire les plus grands désordres d'amour. Heureux s'il n'eût eu que des maîtresses semblables à Mme de la Vallière, arrachée à elle-même par ses propres yeux, honteuse de l'être, encore plus des fruits de son amour, reconnus et élevés malgré elle, modeste, désintéressée, douce, bonne au dernier point, combattant sans cesse contre elle-même, victorieuse enfin de son désordre par les plus cruels effets de l'amour et de la jalousie, qui furent tout à la fois son tourment et sa ressource, qu'elle sut embrasser assez au milieu de ses douleurs pour s'arracher enfin, et se consacrer à la plus dure et la plus sainte pénitence ! Il faut donc avouer que le roi fut plus à plaindre que blâmable de se livrer à l'amour, et qu'il mérite louange d'avoir su s'en arracher par intervalles en faveur de la gloire.

Les intrigues et les aventures que, tout roi qu'il étoit, il essuya dans ce tourbillon de la comtesse de Soissons, lui firent des impressions qui devinrent funestes, pour avoir été plus fortes que lui. L'esprit, la noblesse de sentiment, se sentir, se respecter, avoir le cœur haut, être instruit, tout cela lui devint suspect, et bientôt haïssable. Plus il avança en âge, plus il se confirma dans cette aversion. Il la poussa jusque dans ses généraux et dans ses ministres, laquelle dans eux ne fut

contre-balancée que par le besoin, comme on le verra dans la suite. Il vouloit régner par lui-même. Sa jalousie là-dessus alla sans cesse jusqu'à la foiblesse. Il régna en effet dans le petit; dans le grand il ne put y atteindre; et jusque dans le petit il fut souvent gouverné. Son premier saisissement des rênes de l'empire fut marqué au coin d'une extrême dureté et d'une extrême duperie. Foucquet fut le malheureux sur qui éclata la première; Colbert fut le ministre de l'autre, en saisissant seul toute l'autorité des finances, et lui faisant accroire qu'elle passoit toute entre ses mains, par les signatures dont il l'accabla à la place de celles que faisoit le surintendant, dont Colbert supprima la charge, à laquelle il ne pouvoit aspirer....

Bientôt après, la mort du roi d'Espagne fit saisir à ce jeune prince avide de gloire une occasion de guerre, dont les renonciations si récentes, et si soigneusement stipulées dans le contrat de mariage de la reine, ne purent le détourner. Il marcha en Flandre; ses conquêtes y furent rapides; le passage du Rhin fut signalé; la triple alliance de l'Angleterre, la Suède et la Hollande ne fit que l'animer. Il alla prendre en plein hiver toute la Franche-Comté, qui lui servit, à la paix d'Aix-la-Chapelle, à conserver des conquêtes de Flandre en rendant la Franche-Comté.

Tout étoit florissant dans l'État, tout y étoit riche. Colbert avoit mis les finances, la marine, le commerce, les manufactures, les lettres même, au plus haut point; et ce siècle, semblable à celui d'Auguste, produisoit à l'envi des hommes illustres en tout genre, jusqu'à ceux mêmes qui ne sont bons que pour les plaisirs.

Le Tellier et Louvois son fils, qui avoient le département de la guerre, frémissoient des succès et du crédit de Colbert, et n'eurent pas de peine à mettre en tête au roi une guerre nouvelle, dont les succès causèrent une telle frayeur à l'Europe, que la France ne l'en a pu remettre, et qu'après y avoir pensé succomber longtemps

depuis, elle en sentira longtemps le poids et les malheurs. Telle fut la véritable cause de cette fameuse guerre de Hollande à laquelle le roi se laissa pousser....

Il faut encore le dire. L'esprit du roi étoit au-dessous du médiocre, mais très-capable de se former. Il aima la gloire, il voulut l'ordre et la règle. Il étoit né sage, modéré, secret, maitre de ses mouvemens et de sa langue ; le croira-t-on? il étoit né bon et juste, et Dieu lui en avoit donné assez pour être un bon roi, et peut-être même un assez grand roi. Tout le mal lui vint d'ailleurs. Sa première éducation fut tellement abandonnée, que personne n'osoit approcher de son appartement. On lui a souvent ouï parler de ces temps avec amertume, jusque-là qu'il racontoit qu'on le trouva un soir tombé dans le bassin du jardin du Palais-Royal à Paris, où la cour demeuroit alors.

Dans la suite, sa dépendance fut extrême. A peine lui apprit-on à lire et à écrire, et il demeura tellement ignorant, que les choses les plus connues d'histoire, d'événemens, de fortunes, de conduites, de naissance, de lois, il n'en sut jamais un mot. Il tomba, par ce défaut et quelquefois en public, dans les absurdités les plus grossières.....

Les louanges, disons mieux, la flatterie lui plaisoit à tel point, que les plus grossières étoient bien reçues, les plus basses encore mieux savourées. Ce n'étoit que par là qu'on s'approchoit de lui, et ceux qu'il aima n'en furent redevables qu'à heureusement rencontrer, et à ne se jamais lasser en ce genre C'est ce qui donna tant d'autorité à ses ministres, par les occasions continuelles qu'ils avoient de l'encenser, surtout de lui attribuer toutes choses, et de les avoir apprises de lui. La souplesse, la bassesse, l'air admirant, dépendant, rampant, plus que tout l'air de néant sinon par lui, étoient les uniques voies de lui plaire. Pour peu qu'on s'en écartât on n'y revenoit plus, et c'est ce qui acheva la ruine de Louvois.

Ce poison ne fit que s'étendre Il parvint jusqu'à un comble incroyable dans un prince qui n'étoit pas dépourvu d'esprit et qui avoit de l'expérience. Lui-même, sans avoir ni voix ni musique, chantoit dans ses particuliers les endroits les plus à sa louange des prologues des opéras. On l'y voyoit baigné, et jusqu'à ses soupers publics au grand couvert, où il y avoit quelquefois des violons, il chantonnoit entre ses dents les mêmes louanges quand on jouoit les airs qui étoient faits dessus.

De là ce désir de gloire qui l'arrachoit par intervalles à l'amour ; de là cette facilité à Louvois de l'engager en de grandes guerres, tantôt pour culbuter Colbert, tantôt pour se maintenir ou s'accroître, et de lui persuader en même temps qu'il étoit plus grand capitaine qu'aucun de ses généraux, et pour les projets et pour les exécutions, en quoi les généraux l'aidoient eux-mêmes pour plaire au roi. Je dis les Condé, les Turenne, et à plus forte raison tous ceux qui leur ont succédé. Il s'appropriait tout avec une facilité et une complaisance admirable en lui-même, et se croyoit tel qu'ils le dépeignoient en lui parlant. De là ce goût de revues, qu'il poussa si loin que ses ennemis l'appeloient le roi des revues, ce goût de siéges pour y montrer sa bravoure à bon marché, s'y faire retenir à force, étaler sa capacité, sa prévoyance, sa vigilance, ses fatigues, auxquelles son corps robuste et admirablement conformé étoit merveilleusement propre, sans souffrir de la faim, de la soif, du froid, du chaud, de la pluie, ni d'aucun mauvais temps. Il étoit sensible aussi à entendre admirer, le long des camps, son grand air et sa grande mine, son adresse à cheval et tous ses travaux. C'étoient de ses campagnes et de ses troupes qu'il entretenoit le plus ses maîtresses, quelquefois ses courtisans. Il parloit bien, en bons termes, avec justesse ; il faisoit un conte mieux qu'homme du monde, et aussi bien un récit. Ses discours les plus communs n'étoient

jamais dépourvus d'une naturelle et sensible majesté.

Son esprit, naturellement porté au petit, se plut en toutes sortes de détails. Il entra sans cesse dans les derniers sur les troupes : habillemens, armemens, évolutions, exercices, discipline, en un mot, toutes sortes de bas détails. Il ne s'en occupoit pas moins sur ses bâtimens, sa maison civile, ses extraordinaires de bouche ; il croyoit toujours apprendre quelque chose à ceux qui en ces genres-là en savoient le plus, qui de leur part recevoient en novices des leçons qu'ils savoient par cœur il y avoit longtemps. Ces pertes de temps, qui paroissoient au roi avec tout le mérite d'une application continuelle, étoient le triomphe de ses ministres, qui avec un peu d'art et d'expérience à le tourner, faisoient venir comme de lui ce qu'ils vouloient eux-mêmes, et qui conduisoient le grand selon leurs vues et trop souvent selon leur intérêt, tandis qu'ils s'applaudissoient de le voir se noyer dans ces détails.

La vanité et l'orgueil, qui vont toujours croissant, qu'on nourrissoit et qu'on augmentoit en lui sans cesse, sans même qu'il s'en aperçût, et jusque dans les chaires par les prédicateurs en sa présence, devinrent la base de l'exaltation de ses ministres par-dessus toute autre grandeur. Il se persuadoit par leur adresse que la leur n'étoit que la sienne, qui, au comble en lui, ne se pouvoit plus mesurer, tandis qu'en eux elle l'augmentoit d'une manière sensible, puisqu'ils n'étoient rien par eux-mêmes, et utile en rendant plus respectables les organes de ses commandemens qui les faisoient mieux obéir. De là les secrétaires d'État et les ministres successivement à quitter le manteau, puis le rabat, après l'habit noir, ensuite l'uni, le simple, le modeste, enfin à s'habiller comme les gens de qualité ; de là à en prendre les manières, puis les avantages, et par échelons admis à manger avec le roi ; et leurs femmes, d'abord sous des prétextes personnels, comme Mme Colbert longtemps avant Mme de Louvois, enfin, des années

après elle, toutes à titres de droit des places de leurs maris, manger et entrer dans les carrosses, et n'être en rien différentes des femmes de la première qualité.....

Ce peu d'historique, eu égard à un règne si long et si rempli, est si lié au personnel du roi qu'il ne se pouvoit omettre pour bien représenter ce monarque tel qu'il a véritablement été. On l'a vu grand, riche, conquérant, arbitre de l'Europe, redouté, admiré tant qu'ont duré les ministres et les capitaines qui ont véritablement mérité ce nom. A leur fin, la machine a roulé quelque temps encore, d'impulsion, et sur leur compte. Mais tôt après, le tuf s'est montré, les fautes, les erreurs se sont multipliées, la décadence est arrivée à grands pas, sans toutefois ouvrir les yeux à ce maître despotique si jaloux de tout faire et de tout diriger par lui-même, et qui sembloit se dédommager des mépris du dehors par le tremblement que sa terreur redoubloit au dedans. Prince heureux s'il en fut jamais, en figure unique, en force corporelle, en santé égale et ferme, et presque jamais interrompue, en siècle si fécond et si libéral pour lui en tous genres qu'il a pu en ce sens être comparé au siècle d'Auguste; en sujets adorateurs prodiguant leurs biens, leur sang, leurs talens, la plupart jusqu'à leur réputation, quelques-uns même leur honneur, et beaucoup trop leur conscience et leur religion pour le servir, souvent même seulement pour lui plaire. Heureux surtout en famille s'il n'en avoit eu que de légitime; en mère contente des respects et d'un certain crédit; en frère dont la vie anéantie par de déplorables goûts, et d'ailleurs futile par elle-même, se noyoit dans la bagatelle, se contentoit d'argent, se retenoit par sa propre crainte et par celle de ses favoris, et n'étoit guère moins bas courtisan que ceux qui vouloient faire leur fortune; une épouse vertueuse, amoureuse de lui, infatigablement patiente, devenue véritablement Françoise, d'ailleurs absolument incapable; un fils unique toute sa vie à la lisère, qui à cinquante ans ne savoit

encore que gémir sous le poids de la contrainte et du discrédit, qui, environné et éclairé de toutes parts, n'osoit que ce qui lui étoit permis, et qui absorbé dans la matière ne pouvoit causer la plus légère inquiétude ; en petits-fils dont l'âge et l'exemple du père, les brassières dans lesquelles ils étoient scellés, rassuroient contre les grands talens de l'aîné, sur la grandeur du second qui de son trône reçut toujours la loi de son aïeul dans une soumission parfaite, et sur les fougues de l'enfance du troisième qui ne tinrent rien de ce dont elles avoient inquiété ; un neveu qui, avec des pointes de débauches, trembloit devant lui, en qui son esprit, ses talens, ses velléités légères et les fous propos de quelques débordés qu'il ramassoit, disparoissoient au moindre mot, souvent au moindre regard. Descendant plus bas, des princes du sang de même trempe, à commencer par le grand Condé, devenu la frayeur et la bassesse même, jusque devant les ministres depuis son retour à la paix des Pyrénées ; Monsieur le Prince son fils, le plus vil et le plus prostitué de tous les courtisans, Monsieur le Duc avec un courage plus élévé, mais farouche, féroce, par cela même le plus hors de mesure de pouvoir se faire craindre, et avec ce caractère, aussi timide que pas un des siens, à l'égard du roi et du gouvernement ; des deux princes de Conty si aimables, l'aîné mort sitôt, l'autre avec tout son esprit, sa valeur, ses grâces, son savoir, le cri public en sa faveur jusqu'au milieu de la cour, mourant de peur de tout, accablé sous la haine du roi, dont les dégoûts lui coûtèrent enfin la vie.

Les plus grands seigneurs lassés et ruinés des longs troubles, et assujettis par nécessité. Leurs successeurs séparés, désunis, livrés à l'ignorance, au frivole, aux plaisirs, aux folles dépenses, et pour ceux qui pensoient le moins mal, à la fortune, et dès lors à la servitude et à l'unique ambition de la cour. Des Parlemens subjugués à coups redoublés, appauvris ; peu à peu l'ancienne

magistrature éteinte avec la doctrine et la sévérité des mœurs, farcis en la place d'enfans de gens d'affaires, de sots du bel air, ou d'ignorans pédans, avares, usuriers, aimant le sac, souvent vendeurs de la justice, et de quelques chefs glorieux jusqu'à l'insolence, d'ailleurs vides de tout. Nul corps ensemble, et par laps de temps, presque personne qui osât même à part soi avoir aucun dessein, beaucoup moins s'en ouvrir à qui ce soit. Enfin jusqu'à la division des familles les plus proches parmi les considérables, l'entière méconnoissance des parens et des parentes, si ce n'est à porter les deuils des plus éloignés, peu à peu tous les devoirs absorbés par un seul que la nécessité fit, qui fut de craindre et de tâcher à plaire. De là cette intérieure tranquillité jamais troublée que par la folie momentanée du chevalier de Rohan, frère du père de M. de Soubise, qui la paya incontinent de sa tête, et par ce mouvement des fanatiques des Cévennes, qui inquiéta plus qu'il ne valut, dura peu et fut sans aucune suite, quoique arrivé en pleine et fâcheuse guerre contre toute l'Europe.

De là cette autorité sans bornes qui put tout ce qu'elle voulut, et qui trop souvent voulut tout ce qu'elle put, et qui ne trouva jamais la plus légère résistance.... C'est là ce qui s'appelle vivre et régner; mais il faut convenir en même temps qu'en glissant sur la conduite du cabinet et des armées, jamais prince ne posséda l'art de régner à un si haut point. L'ancienne cour de la reine sa mère, qui excelloit à la savoir tenir, lui avoit imprimé une politesse distinguée, une gravité jusque dans l'air de galanterie, une dignité, une majesté partout qu'il sut maintenir toute sa vie, et lors même que vers sa fin il abandonna la cour à ses propres débris.....

La cour fut un autre manége de la politique du despotisme. On vient de voir celle qui divisa, qui humilia, qui confondit les plus grands, celle qui éleva les ministres au-dessus de tous, en autorité et en puissance

par-dessus les princes du sang, en grandeur même par-dessus les gens de la première qualité, après avoir totalement changé leur état. Il faut montrer les progrès en tous genres de la même conduite dressée sur le même point de vue.

Plusieurs choses contribuèrent à tirer pour toujours la cour hors de Paris, et à la tenir sans interruption à la campagne. Les troubles de la minorité, dont cette ville fut le grand théâtre, en avoient imprimé au roi de l'aversion, et la persuasion encore que son séjour y étoit dangereux, et que la résidence de la cour ailleurs rendroit à Paris les cabales moins aisées par la distance des lieux, quelque peu éloignés qu'ils fussent, et en même temps plus difficiles à cacher par les absences si aisées à remarquer. Il ne pouvoit pardonner à Paris sa sortie fugitive de cette ville la veille des rois (1649), ni de l'avoir rendue, malgré lui, témoin de ses larmes, à la première retraite de Mme de la Vallière. L'embarras des maîtresses, et le danger de pousser de grands scandales au milieu d'une capitale si peuplée, et si remplie de tant de différens esprits, n'eut pas peu de part à l'en éloigner. Il s'y trouvoit importuné de la foule du peuple à chaque fois qu'il sortoit, qu'il rentroit, qu'il paroissoit dans les rues ; il ne l'étoit pas moins d'une autre sorte de foule de gens de la ville, et qui n'étoit pas pour l'aller chercher assidûment plus loin. Des inquiétudes aussi, qui ne furent pas plus tôt aperçues que les plus familiers de ceux qui étoient commis à sa garde, le vieux Noailles, M. de Lauzun, et quelques subalternes, firent leur cour de leur vigilance, et furent accusés de multiplier exprès de faux avis, qu'ils se faisoient donner pour avoir occasion de se faire valoir et d'avoir plus souvent des particuliers avec le roi ; le goût de la promenade et de la chasse, bien plus commode à la campagne qu'à Paris, éloigné des forêts et stérile en lieux de promenades ; celui des bâtimens qui vint après, et peu à peu toujours croissant, ne lui

en permettoit pas l'amusement dans une ville où il n'auroit pu éviter d'y être continuellement en spectacle ; enfin l'idée de se rendre plus vénérable en se dérobant aux yeux de la multitude, et à l'habitude d'en être vu tous les jours : toutes ces considérations fixèrent le roi à Saint-Germain bientôt après la mort de la reine sa mère.

Ce fut là où il commença à attirer le monde par les fêtes et les galanteries et à faire sentir qu'il vouloit être vu souvent.

L'amour de Mme de la Vallière, qui fut d'abord un mystère, donna lieu à de fréquentes promenades à Versailles, petit château de cartes alors, bâti par Louis XIII ennuyé, et sa suite encore plus, d'y avoir souvent couché dans un méchant cabaret à rouliers et dans un moulin à vent, excédés de ses longues chasses dans la forêt de Saint-Léger et plus loin encore, loin alors de ces temps réservés à son fils où les routes, la vitesse des chiens et le nombre gagé des piqueurs et des chasseurs à cheval a rendu les chasses si aisées et si courtes. Ce monarque ne couchoit jamais ou bien rarement à Versailles qu'une nuit, et par nécessité ; le roi son fils pour être plus en particulier avec sa maîtresse, plaisirs inconnus au Juste, au héros digne fils de saint Louis, qui bâtit ce petit Versailles.

Ces petites parties de Louis XIV y firent naître peu à peu ces bâtimens immenses qu'il y a faits ; et leur commodité pour une nombreuse cour, si différente des logemens de Saint-Germain, y transporta tout à fait sa demeure peu de temps avant la mort de la reine. Il y fit des logemens infinis, qu'on lui faisoit sa cour de lui demander, au lieu qu'à Saint-Germain, presque tout le monde avoit l'incommodité d'être à la ville, et le peu qui étoit logé au château y étoit étrangement à l'étroit.

Les fêtes fréquentes, les promenades particulières à Versailles, les voyages furent des moyens que le roi saisit pour distinguer et pour mortifier en nommant les

personnes qui à chaque fois en devoient être, et pour tenir chacun assidu et attentif à lui plaire. Il sentoit qu'il n'avoit pas à beaucoup près assez de grâces à répandre pour faire un effet continuel. Il en substitua donc aux véritables d'idéales, par la jalousie, les petites préférences qui se trouvoient tous les jours, et pour ainsi dire à tous moments, par son art. Les espérances que ces petites préférences et ces distinctions faisoient naître, et la considération qui s'en tiroit, personne ne fut plus ingénieux que lui à inventer sans cesse ces sortes de choses. Marly, dans la suite, lui fut en cela d'un plus grand usage, et Trianon où tout le monde, à la vérité, pouvoit lui aller faire sa cour, mais où les dames avoient l'honneur de manger avec lui, et où à chaque repas elles étoient choisies ; le bougeoir qu'il faisoit tenir tous les soirs à son coucher par un courtisan qu'il vouloit distinguer, et toujours entre les plus qualifiés de ceux qui s'y trouvoient, qu'il nommoit tout haut au sortir de sa prière. Le justaucorps à brevet fut une autre de ses inventions. Il étoit bleu, doublé de rouge avec les paremens et la veste rouge, brodé d'un dessin magnifique or et un peu d'argent, particulier à ces habits. Il n'y en avoit qu'un nombre, dont le roi, sa famille et les princes du sang étoient ; mais ceux-ci, comme le reste des courtisans, n'en avoient qu'à mesure qu'il en vaquoit. Les plus distingués de la cour par eux-mêmes ou par la faveur les demandoient au roi, et c'étoit une grâce que d'en obtenir. Le secrétaire d'État ayant la maison du roi en son département en expédioit un brevet, et nul d'eux n'étoit à portée d'en avoir. Ils furent imaginés pour ceux, en très-petit nombre, qui avoient la liberté de suivre le roi aux promenades de Saint-Germain à Versailles sans être nommés, et depuis que cela cessa, ces habits ont cessé aussi de donner aucun privilége, excepté celui d'être portés quoique on fût en deuil de cour ou de famille, pourvu que le deuil ne fût pas grand ou qu'il fût sur ses fins,

et dans les temps encore où il étoit défendu de porter de l'or et de l'argent. Je ne l'ai jamais vu porter au roi, à Monseigneur ni à Monsieur, mais très-souvent aux trois fils de Monseigneur et à tous les autres princes ; et jusqu'à la mort du roi, dès qu'il en vaquoit un, c'étoit à qui l'auroit entre les gens de la cour les plus considérables, et si un jeune seigneur l'obtenoit c'étoit une grande distinction. Les différentes adresses de cette nature qui se succédèrent les unes aux autres, à mesure que le roi avança en âge, et que les fêtes changeoient ou diminuoient, et les attentions qu'il marquoit pour avoir toujours une cour nombreuse, on ne finiroit point à les expliquer.

Non-seulement il étoit sensible à la présence continuelle de ce qu'il y avoit de distingué, mais il l'étoit aussi aux étages inférieurs. Il regardoit à droite et à gauche à son lever, à son coucher, à ses repas, en passant dans les appartemens, dans ses jardins de Versailles, où seulement les courtisans avoient la liberté de le suivre ; il voyoit et remarquoit tout le monde, aucun ne lui échappoit, jusqu'à ceux qui n'espéroient pas même être vus. Il distinguoit très-bien en lui-même les absences de ceux qui étoient toujours à la cour, celles des passagers qui y venoient plus ou moins souvent ; les causes générales ou particulières de ces absences, il les combinoit et ne perdoit pas la plus légère occasion d'agir à leur égard en conséquence. C'étoit un démérite aux uns, et à tout ce qu'il y avoit de distingué, de ne faire pas de la cour son séjour ordinaire, aux autres d'y venir rarement, et une disgrâce sûre pour qui n'y venoit jamais, ou comme jamais. Quand il s'agissoit de quelque chose pour eux : « Je ne le connois point, » répondoit-il fièrement. Sur ceux qui se présentoient rarement : « C'est un homme que je ne vois jamais ; » et ces arrêts-là étoient irrévocables. C'étoit un autre crime de n'aller point à Fontainebleau, qu'il regardoit comme Versailles, et pour certaines gens

de ne demander pas pour Marly, les uns toujours, les autres souvent, quoique sans dessein de les y mener, les uns toujours ni les autres souvent; mais si on étoit sur le pied d'y aller toujours, il falloit une excuse valable pour s'en dispenser, hommes et femmes de même. Surtout il ne pouvoit souffrir les gens qui se plaisoient à Paris. Il supportoit assez aisément ceux qui aimoient leur campagne, encore y falloit-il être mesuré ou avoir pris ses précautions avant d'y aller passer un temps un peu long.

Cela ne se bornoit pas aux personnes en charge, ou familières, ou bien traitées, ni à celles que leur âge ou leur représentation marquoit plus que les autres. La destination seule suffisoit dans les gens habitués à la cour. On a vu sur cela, en son lieu, l'attention qu'eut le roi à un voyage que je fis à Rouen pour un procès, tout jeune que j'étois, et à m'y faire écrire de sa part par Pontchartrain pour en savoir la raison.

Louis XIV s'étudioit avec grand soin à être bien informé de ce qui se passoit partout, dans les lieux publics, dans les maisons particulières, dans le commerce du monde, dans le secret des familles et des liaisons. Les espions et les rapporteurs étoient infinis. Il en avoit de toute espèce : plusieurs qui ignoroient que leurs délations allassent jusqu'à lui, d'autres qui le savoient, quelques-uns qui lui écrivoient directement en faisant rendre leurs lettres par les voies qu'il leur avoit prescrites, et ces lettres-là n'étoient vues que de lui, et toujours avant toutes autres choses, quelques-autres enfin qui lui parloient quelquefois secrètement dans ses cabinets, par les derrières. Ces voies inconnues rompirent le cou à une infinité de gens de tous états, sans qu'ils en aient jamais pu découvrir la cause, souvent très-injustement, et le roi, une fois prévenu, ne revenoit jamais, ou si rarement que rien ne l'étoit davantage.

Il avoit encore un défaut bien dangereux pour les

autres, et souvent pour lui-même par la privation de bons sujets. C'est qu'encore qu'il eût la mémoire excellente et pour reconnoître un homme du commun qu'il avoit vu une fois, au bout de vingt ans, et pour les choses qu'il avoit sues, et qu'il ne confondoit point, il n'étoit pourtant pas possible qu'il se souvînt de tout, au nombre infini de ce qui chaque jour venoit à sa connoissance. S'il lui étoit revenu quelque chose de quelqu'un qu'il eût oublié de la sorte, il lui restoit imprimé qu'il y avoit quelque chose contre lui, et c'en étoit assez pour l'exclure. Il ne cédoit point aux représentations d'un ministre, d'un général, de son confesseur même, suivant l'espèce de chose ou de gens dont il s'agissoit. Il répondoit qu'il ne savoit plus ce qui lui en étoit revenu, mais qu'il étoit plus sûr d'en prendre un autre dont il ne lui fût rien revenu du tout.

Ce fut à sa curiosité que les dangereuses fonctions du lieutenant de police furent redevables de leur établissement. Elles allèrent depuis toujours croissant. Ces officiers ont tous été sous lui plus craints, plus ménagés, aussi considérés que les ministres, jusque par les ministres mêmes, et il n'y avoit personne en France, sans en excepter les princes du sang, qui n'eût intérêt de les ménager, et qui ne le fît. Outre les rapports sérieux qui lui revenoient par eux, il se divertissoit d'en apprendre toutes les galanteries et toutes les sottises de Paris. Pontchartrain, qui avoit Paris et la cour dans son département, lui faisoit tellement sa cour par cette voie indigne, dont son père étoit outré, qu'elle le soutint souvent auprès du roi, et de l'aveu du roi même, contre de rudes atteintes auxquelles sans cela il auroit succombé, et on l'a su plus d'une fois par Mme de Maintenon, par Mme la duchesse de Bourgogne, par M. le comte de Toulouse, par les valets intérieurs.

Mais la plus cruelle de toutes les voies par laquelle le roi fut instruit bien des années avant qu'on s'en fût

aperçu, et par laquelle l'ignorance et l'imprudence de beaucoup de gens continua toujours encore de l'instruire, fut celle de l'ouverture des lettres. C'est ce qui donna tant de crédit aux Pajot et aux Rouillé, qui en avoient la ferme, qu'on ne put jamais ôter, ni les faire guère augmenter par cette raison si longtemps inconnue, et qui s'y enrichirent si énormément tous, aux dépens du public et du roi même.

On ne sauroit comprendre la promptitude et la dextérité de cette exécution. Le roi voyoit l'extrait de toutes les lettres où il y avoit des articles que les chefs de la poste, puis le ministre qui la gouvernoit, jugeoit devoir aller jusqu'à lui, et les lettres entières quand elles en valoient la peine par leur tissu, ou par la considération de ceux qui étoient en commerce. Par là les gens principaux de la poste, maîtres et commis, furent en état de supposer tout ce qu'il leur plut et à qui il leur plut ; et comme peu de chose perdoit sans ressource, ils n'avoient pas besoin de forger ni de suivre une intrigue. Un mot de mépris sur le roi ou sur le gouvernement, une raillerie, en un mot, un article de lettre spécieux et détaché, noyoit sans ressource, sans perquisition aucune, et ce moyen étoit continuellement entre leurs mains. Aussi à vrai et à faux est-il incroyable combien de gens de toutes les sortes en furent plus ou moins perdus. Le secret étoit impénétrable, et jamais rien ne coûta moins au roi que de se taire profondément et de dissimuler de même.

Ce dernier talent, il le poussa souvent jusqu'à la fausseté, mais avec cela jamais de mensonge, et il se piquoit de tenir parole. Aussi ne la donnoit-il presque jamais. Pour le secret d'autrui, il le gardoit aussi religieusement que le sien. Il étoit même flatté de certaines confessions et de certaines confidences et même confiances ; et il n'y avoit maîtresse, ministre ni favori qui pût y donner atteinte, quand le secret les auroit même regardés.

On a su, entre beaucoup d'autres, l'aventure fameuse d'une femme de nom, lequel a toujours été pleinement ignoré et jusqu'au soupçon même, qui séparée de lieu depuis un an d'avec son mari, se trouvant grosse et sur le point de le voir arriver de l'armée, à bout enfin de tous moyens, fit demander en grâce au roi une audience secrète, dont qui que ce soit ne pût s'apercevoir, pour l'affaire du monde la plus importante. Elle l'obtint. Elle se confia au roi dans cet extrême besoin, et lui dit que c'étoit comme au plus honnête homme de son royaume. Le roi lui conseilla de profiter d'une si grande détresse pour vivre plus sagement à l'avenir, et lui promit de retenir sur-le-champ son mari sur la frontière, sous prétexte de son service, tant et si longtemps qu'il ne pût avoir aucun soupçon, et de ne le laisser revenir sous aucun prétexte. En effet, il en donna l'ordre le jour même à Louvois, et lui défendit non-seulement tout congé, mais de souffrir qu'il s'absentât un seul jour du poste qu'il lui assignoit pour y commander tout l'hiver. L'officier, qui étoit distingué, et qui n'avoit rien moins que souhaité, encore moins demandé, d'être employé l'hiver sur la frontière, et Louvois qui y avoit aussi peu pensé, furent également surpris et fâchés. Il n'en fallut pas moins obéir à la lettre et sans demander pourquoi, et le roi n'en a fait l'histoire que bien des années après, et que lorsqu'il fut bien sûr que les gens que cela regardoit ne se pouvoient plus démêler, comme en effet ils n'ont jamais pu l'être, pas même du soupçon le plus vague ni le plus incertain.

Jamais personne ne donna de meilleure grâce et n'augmenta tant par là le prix de ses bienfaits. Jamais personne ne vendit mieux ses paroles, son souris même, jusqu'à ses regards. Il rendit tout précieux par le choix et la majesté, à quoi la rareté et la brèveté de ses paroles ajoutait beaucoup. S'il les adressoit à quelqu'un, ou de question, ou de choses indifférentes,

toute l'assistance le regardoit ; c'étoit une distinction dont on s'entretenoit, et qui rendoit toujours une sorte de considération. Il en étoit de même de toutes les attentions et les distinctions, et des préférences, qu'il donnoit dans leurs proportions. Jamais il ne lui échappa de dire rien de désobligeant à personne ; et s'il avoit à reprendre, à réprimander ou à corriger, ce qui étoit fort rare, c'étoit toujours avec un air plus ou moins de bonté, presque jamais avec sécheresse, jamais avec colère.

Jamais homme si naturellement poli, ni d'une politesse si fort mesurée, si fort par degrés, ni qui distinguât mieux l'âge, le mérite, le rang, et dans ses réponses, quand elles passoient le *je verrai*, et dans ses manières. Ces étages divers se marquoient exactement dans sa manière de saluer et de recevoir les révérences, lorsqu'on partoit ou qu'on arrivoit. Il étoit admirable à recevoir différemment les saluts à la tête des lignes à l'armée ou aux revues. Mais surtout pour les femmes rien n'étoit pareil. Jamais il n'a passé devant la moindre coiffe sans soulever son chapeau, je dis aux femmes de chambre, et qu'il connoissoit pour telles, comme cela arrivoit souvent à Marly. Aux dames, il ôtoit son chapeau tout-à-fait, mais de plus ou moins loin ; aux gens titrés, à demi, et le tenoit en l'air ou à son oreille quelques instants plus ou moins marqués. Aux seigneurs, mais qui l'étoient, il se contentoit de mettre la main au chapeau. Il l'ôtoit comme aux dames pour les princes du sang. S'il abordoit des dames, il ne se couvroit qu'après les avoir quittées. Tout cela n'étoit que dehors, car dans la maison il n'étoit jamais couvert. Ses révérences, plus ou moins marquées, mais toujours légères, avoient une grâce et une majesté incomparables, jusqu'à sa manière de se soulever à demi, à son souper, pour chaque dame assise qui arrivoit, non pour aucune autre, ni pour les princes du sang ; mais sur les fins cela le fatiguoit, quoique il ne l'ait jamais cessé, et les dames assises évitoient d'entrer à son souper quand il

étoit commencé. C'étoit encore avec la même distinction qu'il recevoit le service de Monsieur, de M. le duc d'Orléans, des princes du sang ; à ces derniers, il ne faisoit que marquer ; à Monseigneur de même, et à Messeigneurs ses fils par familiarité ; des grands officiers, avec un air de bonté et d'attention.

Si on lui faisoit attendre quelque chose à son habiller, c'étoit toujours avec patience. Exact aux heures qu'il donnoit pour toute sa journée ; une précision nette et courte dans ses ordres. Si dans les vilains temps d'hiver qu'il ne pouvoit aller dehors, qu'il passât chez Mme de Maintenon un quart d'heure plus tôt qu'il n'en avoit donné l'ordre, ce qui ne lui arrivoit guère, et que le capitaine des gardes en quartier ne s'y trouvât pas, il ne manquoit point de lui dire après que c'étoit sa faute à lui d'avoir prévenu l'heure, non celle du capitaine des gardes de l'avoir manquée. Aussi, avec cette règle qui ne manquoit jamais, étoit-il servi avec la dernière exactitude, et elle étoit d'une commodité infinie pour les courtisans.

Il traitoit bien ses valets, surtout les intérieurs. C'étoit parmi eux qu'il se sentoit le plus à son aise, et qu'il se communiquoit le plus familièrement, surtout aux principaux. Leur amitié et leur aversion a souvent eu de grands effets. Ils étoient sans cesse à portée de rendre de bons et de mauvais offices ; aussi faisoient-ils souvenir de ces puissans affranchis des empereurs romains, à qui le Sénat et les grands de l'empire faisoient leur cour, et ployoient sous eux avec bassesse. Ceux-ci, dans tout ce règne, ne furent ni moins comptés ni moins courtisés. Les ministres même les plus puissans les ménageoient ouvertement ; et les princes du sang, jusqu'aux bâtards, sans parler de tout ce qui est inférieur, en usoient de même. Les charges des premiers gentilshommes de la Chambre furent plus qu'obscurcies par les premiers valets de chambre, et les grandes charges ne se soutinrent que dans la me-

sure que les valets de leur dépendance ou les petits officiers très-subalternes approchoient nécessairement plus ou moins du roi. L'insolence aussi étoit grande dans la plupart d'eux, et telle qu'il falloit savoir l'éviter ou la supporter avec patience.

Le roi les soutenoit tous, et il racontoit quelquefois avec complaisance qu'ayant dans sa jeunesse envoyé, pour je ne sais quoi, une lettre au duc de Montbazon, gouverneur de Paris, qui étoit en une de ses maisons de campagne près de cette ville, par un de ses valets de pied, il y arriva comme M. de Montbazon alloit se mettre à table, qu'il avoit forcé ce valet de pied de s'y mettre avec lui, et le conduisit, lorsqu'il le renvoya, jusque dans la cour, parce qu'il étoit venu de la part du roi.

Il ne manquoit guère aussi de demander à ses gentilshommes ordinaires, quand ils revenoient de sa part de faire des complimens de conjouissance ou de condoléances aux gens titrés, hommes et femmes, mais à nuls autres, comment ils avoient été reçus; et il auroit trouvé bien mauvais qu'on ne les eût pas fait asseoir, et conduits fort loin, les hommes au carrosse.

Rien n'étoit pareil à lui aux revues, aux fêtes, et partout où un air de galanterie pouvoit avoir lieu par la présence des dames. On l'a déjà dit, il l'avoit puisée à la cour de la reine sa mère, et chez la comtesse de Soissons; la compagnie de ses maîtresses l'y avoit accoutumé de plus en plus; mais toujours majestueuse, quoique quelquefois avec de la gaieté, et jamais devant le monde rien de déplacé ni d'hasardé; mais jusqu'au moindre geste, son marcher, son port, toute sa contenance, tout mesuré, tout décent, noble, grand, majestueux, et toutefois très-naturel, à quoi l'habitude et l'avantage incomparable et unique de toute sa figure donnoit une grande facilité. Aussi, dans les choses sérieuses, les audiences d'ambassadeurs, les cérémonies, jamais homme n'a tant imposé; et il falloit commencer

par s'accoutumer à le voir, si en le haranguant on ne vouloit s'exposer à demeurer court. Ses réponses en ces occasions étoient toujours courtes, justes, pleines, et très-rarement sans quelque chose d'obligeant, quelquefois même de flatteur, quand le discours le méritoit. Le respect aussi qu'apportoit sa présence, en quelque lieu qu'il fût, imposoit un silence, et jusqu'à une sorte de frayeur.

Il aimoit fort l'air et les exercices, tant qu'il en put faire. Il avoit excellé à la danse, au mail, à la paume. Il étoit encore admirable à cheval à son âge. Il aimoit à voir faire toutes ces choses avec grâce et adresse. S'en bien ou mal acquitter devant lui étoit mérite ou démérite. Il disoit que de ces choses qui n'étoient point nécessaires, il ne s'en falloit pas mêler si on ne les faisoit pas bien. Il aimoit fort à tirer, et il n'y avoit point de si bon tireur que lui, ni avec tant de grâces. Il vouloit des chiennes couchantes excellentes ; il en avoit toujours sept ou huit dans ses cabinets, et se plaisoit à leur donner lui-même à manger, pour s'en faire connoître. Il aimoit fort aussi à courre le cerf, mais en calèche, depuis qu'il s'étoit cassé le bras en courant à Fontainebleau, aussitôt après la mort de la reine. Il étoit seul dans une manière de soufflet, tiré par quatre petits chevaux, à cinq ou six relais, et il menoit lui-même à toute bride, avec une adresse et une justesse que n'avoient pas les meilleurs cochers, et toujours la même grâce à tout ce qu'il faisoit. Ses postillons étoient des enfans depuis neuf ou dix ans jusqu'à quinze, et il les dirigeoit.

Il aima en tout la splendeur, la magnificence, la profusion. Ce goût il le tourna en maxime par politique, et l'inspira en tout à sa cour. C'étoit lui plaire que de s'y jeter en tables, en habits, en équipages, en bâtimens, en jeu. C'étoient des occasions pour qu'il parlât aux gens. Le fond étoit qu'il tendoit et parvint par là à épuiser tout le monde, en mettant le luxe en honneur,

et pour certaines parties en nécessité, et réduisit ainsi peu à peu tout le monde à dépendre entièrement de ses bienfaits pour subsister. Il y trouvoit encore la satisfaction de son orgueil par une cour superbe en tout, et par une plus grande confusion qui anéantissoit de plus en plus les distinctions naturelles.

C'est une plaie qui, une fois introduite, est devenue le cancer intérieur qui ronge tous les particuliers, parce que de la cour il s'est promptement communiqué à Paris et dans les provinces et les armées, où les gens en quelque place ne sont comptés qu'à proportion de leur table et de leur magnificence, depuis cette malheureuse introduction qui ronge tous les particuliers, qui force ceux d'un état à pouvoir voler, à ne s'y pas épargner pour la plupart, dans la nécessité de soutenir leur dépense ; et par la confusion des états, que l'orgueil, que jusqu'à la bienséance entretiennent, qui par la folie du gros va toujours en augmentant, dont les suites sont infinies, et ne vont à rien moins qu'à la ruine et au renversement général.

Rien, jusqu'à lui, n'a jamais approché dû nombre et de la magnificence de ses équipages de chasses et de toutes ses autres sortes d'équipages. Ses bâtimens, qui les pourroit nombrer? En même temps, qui n'en déplorera pas l'orgueil, le caprice, le mauvais goût? Il abandonna Saint-Germain, et ne fit jamais à Paris ni ornement ni commodité, que le pont Royal, par pure nécessité, en quoi, avec son incomparable étendue, elle est si inférieure à tant de villes dans toutes les parties de l'Europe.

Lorsqu'on fit la place de Vendôme, elle étoit carrée. M. de Louvois en vit les quatre paremens bâtis. Son dessein étoit d'y placer la bibliothèque du roi, les médailles, le balancier, toutes les académies, et le grand conseil, qui tient ses séances encore dans une maison qu'il loue. Le premier soin du roi, le jour de la mort de Louvois, fut d'arrêter ce travail, et de donner ses or-

dres pour faire couper à pans les angles de la place, en la diminuant d'autant, de n'y placer rien de ce qui y étoit destiné, et de n'y faire que des maisons, ainsi qu'on la voit.

Saint-Germain, lieu unique pour rassembler les merveilles de la vue, l'immense plain pied d'une forêt toute joignante, unique encore par la beauté de ses arbres, de son terrain, de sa situation, l'avantage et la facilité des eaux de source sur cette élévation, les agrémens admirables des jardins, des hauteurs et des terrasses, qui les unes sur les autres se pouvoient si aisément conduire dans toute l'étendue qu'on auroit voulu, les charmes et les commodités de la Seine, enfin une ville toute faite, et que sa position entretenoit par elle-même, il l'abandonna pour Versailles, le plus triste et le plus ingrat de tous les lieux, sans vue, sans bois, sans eau, sans terre, parce que tout y est sable mouvant ou marécage, sans air par conséquent, qui n'y peut être bon.

Il se plut à tyranniser la nature, à la dompter à force d'art et de trésors. Il y bâtit tout l'un après l'autre, sans dessein général : le beau et le vilain furent cousus ensemble, le vaste et l'étranglé. Son appartement et celui de la reine y ont les dernières incommodités, avec les vues de cabinets et de tout ce qui est derrière les plus obscures, les plus enfermées, les plus puantes. Les jardins, dont la magnificence étonne, mais dont le plus léger usage rebute, sont d'aussi mauvais goût. On n'y est conduit dans la fraicheur de l'ombre que par une vaste zone torride, au bout de laquelle il n'y a plus, où que ce soit, qu'à monter et à descendre; et avec la colline, qui est fort courte, se terminent les jardins. La recoupe[1] y brûle les pieds, mais sans cette recoupe on y enfonceroit ici dans les sables, et là dans la plus noire

[1] Eclats de pierres dont on se sert quelquefois pour affermir les allées des jardins.

fangé. La violence qui y a été faite partout à la nature repousse et dégoûte malgré soi. L'abondance des eaux forcées et ramassées de toutes parts les rend vertes, épaisses, bourbeuses; elles répandent une humidité malsaine et sensible, une odeur qui l'est encore plus. Leurs effets, qu'il faut pourtant beaucoup ménager, sont incomparables; mais de ce tout, il résulte qu'on admire et qu'on fuit. Du côté de la cour, l'étranglé suffoque, et ces vastes ailes s'enfuient sans tenir à rien. Du côté des jardins, on jouit de la beauté du tout ensemble, mais on croit voir un palais qui a été brûlé, où le dernier étage et les toits manquent encore. La chapelle qui l'écrase, parce que Mansart vouloit engager le roi à élever le tout d'un étage, a de partout la triste représentation d'un immense catafalque. La main-d'œuvre y est exquise en tous genres, l'ordonnance nulle, tout y a été fait pour la tribune, parce que le roi n'alloit guère en bas, et celles des côtés sont inaccessibles, par l'unique défilé qui conduit à chacune. On ne finiroit point sur les défauts monstrueux d'un palais si immense et si immensément cher, avec ses accompagnemens, qui le sont encore davantage : orangerie, potagers, chenils, grande et petite écuries pareilles, commun prodigieux; enfin une ville entière où il n'y avoit qu'un très-misérable cabaret, un moulin à vent, et ce petit château de carte que Louis XIII y avoit fait pour n'y plus coucher sur la paille, qui n'étoit que la contenance étroite et basse autour de la cour de marbre, qui en faisoit la cour, et dont le bâtiment du fond n'avoit que deux courtes et petites ailes. Mon père l'a vu, et y a couché maintes fois. Encore ce Versailles de Louis XIV, ce chef-d'œuvre si ruineux et de si mauvais goût, et où les changemens entiers des bassins et des bosquets ont enterré tant d'or qui ne peut paroître, n'a-t-il pu être achevé.

Parmi tant de salons entassés l'un sur l'autre, il n'y a ni salle de comédie, ni salle à banquets, ni de bal; et

devant et derrière il reste beaucoup à faire. Les parcs et les avenues, tous en plants, ne peuvent venir. En gibier, il faut y en jeter sans cesse ; en rigoles de quatre et cinq lieues de cours, elles sont sans nombre ; en murailles enfin, qui par leur immense contour enferment comme une petite province du plus triste et du plus vilain pays du monde.

Trianon, dans ce même parc, et à la porte de Versailles, d'abord maison de porcelaine à aller faire des collations, agrandie après pour y pouvoir coucher, enfin palais de marbre, de jaspe et de porphyre, avec des jardins délicieux ; la Ménagerie vis-à-vis, de l'autre côté de la croisée du canal de Versailles, toute de riens exquis, et garnie de toutes sortes d'espèces de bêtes à deux et à quatre pieds les plus rares ; enfin Clagny, bâti pour Mme de Montespan en son propre, passé au duc du Maine, au bout de Versailles, château superbe avec ses eaux, ses jardins, son parc ; des aqueducs dignes des Romains de tous les côtés ; l'Asie ni l'antiquité n'offrent rien de si vaste, de si multiplié, de si travaillé, de si superbe, de si rempli de monumens les plus rares de tous les siècles, en marbres les plus exquis de toutes les sortes, en bronzes, en peintures, en sculptures, ni de si achevé des derniers.

Mais l'eau manquoit quoi qu'on pût faire, et ces merveilles de l'art en fontaines tarissoient, comme elles font encore à tous momens, malgré la prévoyance de ces mers de réservoirs qui avoient coûté tant de millions à établir et à conduire sur le sable mouvant et sur la fange. Qui l'auroit cru ? ce défaut devint la ruine de l'infanterie. Mme de Maintenon régnoit ; on parlera d'elle à son tour. M. de Louvois alors étoit bien avec elle ; on jouissoit de la paix. Il imagina de détourner la rivière d'Eure entre Chartres et Maintenon, et de la faire venir tout entière à Versailles. Qui pourra dire l'or et les hommes que la tentative obstinée en coûta pendant plusieurs années, jusque-là qu'il fut défendu, sous les

plus grandes peines, dans le camp qu'on y avoit établi, et qu'on y tint très-longtemps, d'y parler des malades, surtout des morts, que le rude travail et plus encore l'exhalaison de tant de terres remuées tuoient? Combien d'autres furent des années à se rétablir de cette contagion! combien n'en ont pu reprendre leur santé pendant le reste de leur vie! Et toutefois, non-seulement les officiers particuliers, mais les colonels, les brigadiers, et ce qu'on y employa d'officiers généraux, n'avoient pas, quels qu'ils fussent, la liberté de s'en absenter un quart d'heure, ni de manquer eux-mêmes un quart d'heure de service sur les travaux. La guerre enfin les interrompit en 1688, sans qu'ils aient été repris depuis; il n'en est resté que d'informes monumens, qui éterniseront cette cruelle folie.

A la fin, le roi, lassé du beau et de la foule, se persuada qu'il vouloit quelquefois du petit et de la solitude. Il chercha autour de Versailles de quoi satisfaire ce nouveau goût. Il visita plusieurs endroits, il parcourut les coteaux qui découvrent Saint-Germain et cette vaste plaine qui est au bas, où la Seine serpente et arrose tant de gros lieux et de richesses en quittant Paris. On le pressa de s'arrêter à Lucienne, où Cavoye eut depuis une maison dont la vue est enchantée, mais il répondit que cette heureuse situation le ruineroit, et que, comme il vouloit un rien, il vouloit aussi une situation qui ne lui permît pas de songer à y rien faire.

Il trouva derrière Lucienne un vallon étroit, profond, à bords escarpés, inaccessible par ses marécages, sans aucune vue, enfermé de collines de toutes parts, extrêmement à l'étroit, avec un méchant village sur le penchant d'une de ces collines qui s'appeloit Marly. Cette clôture sans vue, ni moyen d'en avoir, fit tout son mérite. L'étroit du vallon où on ne se pouvoit étendre y en ajouta beaucoup. Il crut choisir un ministre, un favori, un général d'armée. Ce fut un grand travail que dessécher ce cloaque de tous les environs qui y jetoient

toutes leurs voiries, et d'y rapporter des terres. L'hermitage fut fait. Ce n'étoit que pour y coucher trois nuits, du mercredi au samedi, deux ou trois fois l'année, avec une douzaine au plus de courtisans en charges les plus indispensables.

Peu à peu l'hermitage fut augmenté ; d'accroissement en accroissement, les collines taillées pour faire place et y bâtir, et celle du bout largement emportée pour donner au moins une échappée de vue fort imparfaite. Enfin, en bâtimens, en jardins, en eaux, en aqueducs, en ce qui est si connu et si curieux sous le nom de machine de Marly, en parcs, en forêt ornée et renfermée, en statues, en meubles précieux, Marly est devenu ce qu'on le voit encore, tout dépouillé qu'il est depuis la mort du roi : en forêts toutes venues et touffues qu'on y a apportées en grands arbres de Compiègne, et de bien plus loin sans cesse, dont plus des trois quarts mouroient, et qu'on remplaçoit aussitôt ; en vastes espaces de bois épais et d'allées obscures, subitement changées en immenses pièces d'eau où on se promenoit en gondoles, puis remises en forêts à n'y pas voir le jour dès le moment qu'on les plantoit, je parle de ce que j'ai vu en six semaines ; en bassins changés cent fois; en cascades de même à figures successives et toutes différentes ; en séjours de carpes ornés de dorures et de peintures les plus exquises, à peine achevées, rechangées et rétablies autrement par les mêmes maîtres, et cela une infinité de fois ; cette prodigieuse machine, dont on vient de parler, avec ses immenses aqueducs, ses conduites et ses réservoirs monstrueux uniquement consacrés à Marly sans plus porter d'eau à Versailles ; c'est peu de dire que Versailles tel qu'on l'a vu n'a pas coûté Marly.

Que si on y ajoute les dépenses de ces continuels voyages, qui devinrent enfin au moins égaux aux séjours de Versailles, souvent presque aussi nombreux, et tout à la fin de la vie du roi le séjour le plus ordinaire,

on ne dira point trop sur Marly seul en comptant par milliards.

Telle fut la fortune d'un repaire de serpens et de charognes, de crapauds et de grenouilles, uniquement choisi pour n'y pouvoir dépenser. Tel fut le mauvais goût du roi en toutes choses, et ce plaisir superbe de forcer la nature, que ni la guerre la plus pesante, ni la dévotion ne put émousser...

C'est un malheur dans la vie du roi, et une plaie à la France, qui a continuellement été en augmentant, que la grandeur de ses bâtards, qu'il a enfin portée au comble inouï à la fin de sa vie, dont les derniers temps n'ont été principalement occupés qu'à la consolider, en les rendant puissans et redoutables. L'amirauté, l'artillerie, les carabiniers, tant de troupes et de régimens particuliers, les Suisses et les Grisons, la Guyenne, le Languedoc, la Bretagne en leur main les rendoient déjà assez considérables, jusqu'à la charge de grand veneur, pour leur donner de quoi plaire, et amuser un jeune roi. Leur rang égalé à celui des princes du sang avoit coûté au roi le renversement de toutes les règles et les droits, et celui des lois du royaume les plus anciennes, les plus saintes, les plus fondamentales, les plus intactes. Il lui en coûta encore des démêlés avec les puissances étrangères, avec Rome surtout, à qui il fallut complaire en choses solides, et après avoir lutté longtemps, pour obtenir que les ambassadeurs et les nonces rendissent aux bâtards les mêmes honneurs et les mêmes devoirs qu'aux princes du sang, et avec les mêmes traitemens réciproques.....

Le mariage monstrueux de M. le duc de Chartres, depuis d'Orléans, et régent, celui de Monsieur le Duc, ceux des filles de ces mariages avec M. le duc de Berry et avec M. le prince de Conty, ont opéré ce que le roi a vu de ses yeux, et vu avec complaisance, qu'excepté son successeur unique, et la branche d'Espagne (mais exclue de la succession à la couronne par les renoncia-

tions et les traités), et la seule Mlle de la Roche-sur-Yon, fille de M. le prince de Conty et de la fille aînée de Monsieur le Prince, il n'y a plus qui que ce soit, ni mâle, ni femelle, de la maison royale, qui ne sorte directement des amours du roi et de Mme de Montespan, et dont elle ne soit la mère ou la grand'mère; et si la duchesse du Maine n'en vient pas par elle-même, elle a épousé le fils du roi et de Mme de Montespan. La fille unique du roi et de Mme de la Vallière épousa l'aîné des deux princes de Conty, dont elle n'a point eu d'enfans, mais ce n'a pas été la faute du roi si cette branche seule de princes du sang a échappé à la bâtardise, jusqu'à ce qu'il l'en ait aussi entachée à la fin, dans la seconde génération.

N'oublions pas que c'est le refus que le prince d'Orange fit de cette princesse, que nuls respects, désirs, soins, soumissions les plus prolongées n'ont pu effacer du cœur du roi, qui a rendu ce fameux prince, malgré lui, l'ennemi du roi et de la France; et que cette haine a été la source et la cause fatale de ces ligues et de ces guerres, sous le poids desquelles le roi a été si près de succomber, fruit de cette même bâtardise, qui, à trop juste titre, se peut appeler un fruit de perdition.....

Tandis que le chemin de la fortune fut toujours l'attachement et la protection des bâtards, celle des princes du sang, à commencer par Monsieur, y fut toujours un obstacle invincible. Tels furent les fruits d'un orgueil sans bornes, qui fit toujours regarder au roi avec des yeux si différens ses bâtards et les princes de son sang, les enfans issus du trône par des générations légitimes, et qui les y rappeloient à leur tour, et les enfans sortis de ses amours. Il considéra les premiers comme les enfans de l'État et de la couronne, grands par là et par eux-mêmes sans lui, tandis qu'il chérit les autres comme les enfans de sa personne, qui ne pouvoient devenir, faute d'être par eux-mêmes, par toutes les lois, que les ouvrages de sa puissance et de

ses mains. L'orgueil et la tendresse se réunirent en leur faveur, le plaisir superbe de la création l'augmenta sans cesse, et fut sans cesse aiguillonné d'un regard de jalousie sur la naturelle indépendance de la grandeur des autres sans son concours.

Piqué de n'oser égaler la nature, il approcha du moins ses bâtards des princes du sang par tout ce qu'il leur donna d'abord d'établissemens et de rangs. Il tâcha ensuite de les confondre ensemble par des mariages inouïs, monstrueux, multipliés pour n'en faire qu'une seule et même famille. Le fils unique de son unique frère y fut enfin immolé aussi avec la plus ouverte violence. Après, devenu plus hardi à force de crans redoublés, il mit une égalité parfaite entre ses bâtards et les princes du sang. Enfin, prêt de mourir, il s'abandonna à leur en donner le nom et le droit de succéder à la couronne, comme s'il eût pu en disposer, et faire les hommes ce qu'ils ne sont pas de naissance.

Ce ne fut pas tout. Ses soins et ses dernières dispositions pour après lui ne furent toutes qu'en leur faveur. Aliéné avec art de son neveu, et soigneusement entretenu dans cette disposition par le duc du Maine et par Mme de Maintenon, il subit le joug qu'il s'étoit laissé imposer par eux, il en but le calice qu'il s'étoit à lui-même préparé. On a vu les élans de sa résistance et de ses dépiteux regrets ; il ne put résister à ce qu'ils en extorquèrent. Son successeur y fut pleinement sacrifié, et autant qu'il fut en lui, son royaume.

Tout ce qui fut nommé par anticipation pour l'éducation du roi futur n'eut d'autre motif que l'intérêt des bâtards, et rien moins que nul autre. Le duc du Maine fut mis à la tête, et sous lui le maréchal de Villeroy, l'homme le plus inepte à cet emploi qu'il y eût peut-être dans toute la France ; ajoutons que lors de ce choix il avoit soixante et onze ans, et que le prince dont il étoit destiné gouverneur en avoit cinq et demi. Sau-

mery, très-indigne sous-gouverneur de Mgr le duc de Bourgogne, et qui, sous prétexte des eaux, s'étoit bien gardé de le suivre à la campagne de Lille, avoit fait ses infâmes preuves à son retour en faveur de Vendôme, à la cabale duquel il s'étoit joint hautement. C'en fut assez pour le faire choisir au duc du Maine pour sous-gouverneur du roi futur, comme un homme vendu et à tout faire.

Je n'ai point su qui avoit fait nommer Joffreville pour l'autre sous-gouverneur, mais il étoit trop homme d'honneur pour accepter un emploi où il falloit se vendre. Il s'en excusa. Ruffé lui fut substitué. Il se disoit Damas sans l'être ; mais pauvre, court d'esprit, qui n'envisagea que fortune et subsistance en attendant, qui ne sentit pas les dangers de la place, qui avoit tout son bien dans le pays de Dombes, et par là de tout temps sous la protection du duc du Maine, n'en vit jamais que l'écorce, et qui l'accepta malgré sa prétendue naissance. Tout le reste fut choisi de même, et Mme de Maintenon qui fit son affaire de Fleury, qui pour cela venoit de quitter Fréjus, et qui en répondit.

Avec de tels entours, le duc du Maine ne se crut pas encore suffisamment assuré. Ce fut à quoi le codicille pourvut, qui ne précéda la mort du roi que de si peu de jours, qui fut le dernier travail de ce monarque, et son dernier sacrifice à la divinité qu'il s'étoit faite de ses bâtards. Il faut le répéter : par ce dernier acte toute la maison civile et militaire du roi étoit totalement et uniquement soumise au duc du Maine, et sous lui au maréchal de Villeroy, indépendamment et privativement à M. le duc d'Orléans, de façon qu'il n'en pouvoit être reconnu ni obéi en rien, mais les deux chefs de l'éducation en toutes choses qui devenoient par là les maîtres de Paris et de la cour, et le régent livré entre leurs mains sans aucune sûreté.

Ces énormes précautions parurent encore insuffisantes, si on ne pourvoyoit à ce qui pouvoit arriver.

Ainsi, en cas de mort du duc du Maine ou du maréchal de Villeroy, le comte de Toulouse et le maréchal d'Harcourt, duquel Mme de Maintenon répondit, leur furent substitués en tout et partout, lequel Harcourt par son état apoplectique étoit, si faire se pouvoit, devenu encore plus inepte à ce grand emploi que le maréchal de Villeroy.

Le testament avoit nommé et réglé le conseil de régence, en telle sorte que toute l'autorité de la régence fut ôtée à M. le duc d'Orléans, que ce conseil ne fut composé presque que de tous gens à la dévotion du duc du Maine, et desquels tous en particulier M. le duc d'Orléans avoit de grands sujets d'être aliéné.

Tels furent les derniers soins du roi, telles les dernières actions de sa prévoyance, tels les derniers coups de sa puissance, ou plutôt de sa déplorable foiblesse, et des suites honteuses de sa vie : état bien misérable, qui abandonnoit son successeur et son royaume à l'ambition à découvert et sans bornes de qui n'auroit jamais dû y être seulement connu, et qui exposoit l'État aux divisions les plus funestes, en armant contre le régent ceux qui devoient lui être les plus soumis, et le jetant dans la plus indispensable nécessité de revendiquer son droit et son autorité, dont on ne lui laissoit que le vain nom avec l'ignominie d'une impuissance et d'une nudité entière, et la réalité des plus instans, des plus continuels et des plus réels périls que l'âge auquel se trouvoit alors tout ce qu'il y avoit de princes du sang portoit au comble.....

Tel fut le repentir, la pénitence, la réparation publique d'un double adultère si criant, si long, si scandaleux à la face de toute l'Europe, et les derniers sentimens d'une âme si hautement pécheresse, prête à paroître devant Dieu, et de plus, chargée d'un règne de cinquante-six ans, le sien, dont l'orgueil, le luxe, les bâtimens, les profusions en tout genre et les guerres continuelles, et la superbe qui en fut la

source et la nourriture, avoit répandu tant de sang, consumé tant de milliards au dedans et au dehors, mis sans cesse le feu par toute l'Europe, confondu et anéanti tous les ordres, les règles, les lois les plus anciennes et les plus sacrées de l'État, réduit le royaume à une misère irrémédiable, et si imminemment près de sa totale perte qu'il n'en fut préservé que par un miracle du Tout-Puissant.

Que dire après cela de la fermeté constante et tranquille qui se fit admirer dans le roi en cette extrémité de sa vie ? car il est vrai qu'en la quittant il n'en regretta rien, et que l'égalité de son âme fut toujours à l'épreuve de la plus légère impatience, qu'il ne s'importuna d'aucun ordre à donner, qu'il vit, qu'il parla, qu'il régla, qu'il prévit tout pour après lui, dans la même assiette que tout homme en bonne santé et très-libre d'esprit auroit pu faire ; que tout se passa jusqu'au bout avec cette décence extérieure, cette gravité, cette majesté qui avoit accompagné toutes les actions de sa vie ; qu'il y surnagea un naturel, un air de vérité et de simplicité qui bannit jusqu'aux plus légers soupçons de représentation et de comédie.

De temps en temps, dès qu'il étoit libre, et dans les derniers temps qu'il avoit banni toute affaire et tous autres soins, il étoit uniquement occupé de Dieu, de son salut, de son néant, jusqu'à lui être échappé quelquefois de dire : *Du temps que j'étois roi.* Absorbé d'avance en ce grand avenir où il se voyoit si près d'entrer, avec un détachement sans regret, avec une humilité sans bassesse, avec un mépris de tout ce qui n'étoit plus pour lui, avec une bonté et une possession de son âme qui consoloit ses valets intérieurs qu'il voyoit pleurer, il forma le spectacle le plus touchant ; et ce qui le rendit admirable, c'est qu'il se soutint toujours tout entier et toujours le même : sentiment de ses péchés sans la moindre terreur, confiance en Dieu, le dira-t-on ? tout entière, sans doute, sans inquiétude,

mais fondée sur sa miséricorde et sur le sang de Jésus-Christ, résignation pareille sur son état personnel, sur sa durée, et regrettant de ne pas souffrir. Qui n'admirera une fin si supérieure, et en même temps si chrétienne? mais qui n'en frémira?

Rien de plus simple ni de plus court que son adieu à sa famille, ni de plus humble, sans rien perdre de la majesté que son adieu aux courtisans, plus tendre encore que l'autre. Ce qu'il dit au roi futur a mérité d'être recueilli, mais affiché depuis avec trop de restes de flatterie, dont le maréchal de Villeroy donna l'exemple en le mettant à la ruelle de son lit, comme il avoit toujours dans sa chambre à l'armée un portrait du roi tendu sous un dais, et comme il pleuroit toujours vis-à-vis du roi aux complimens que les prédicateurs lui faisoient en chaire. Le roi, parlant à son successeur de ses bâtimens et de ses guerres, omit son luxe et ses profusions. Il se garda bien de lui rien toucher de ses funestes amours, article plus en sa place alors que tous les autres; mais comment en parler devant ses bâtards, et en consommant leur épouvantable grandeur par les derniers actes de sa vie? Jusque-là, si on excepte cette étrange omission et sa cause plus terrible encore, rien que de digne d'admiration, et d'une élévation véritablement chrétienne et royale.....

Après avoir exposé avec la vérité et la fidélité la plus exacte tout ce qui est venu à ma connoissance par moi-même ou par ceux qui ont vu ou manié les choses et les affaires pendant les vingt-deux dernières années de Louis XIV, et l'avoir montré tel qu'il a été, sans aucune passion, quoique je me sois permis les raisonnemens résultant naturellement des choses, il ne me reste plus qu'à exposer l'écorce extérieure de la vie de ce monarque, depuis que j'ai continuellement habité à sa cour.

Quelque insipide et peut-être superflu qu'un détail, encore si public, puisse paroître après tout ce qu'on a

vu d'intérieur, il s'y trouvera encore des leçons pour les rois qui voudront se faire respecter et qui voudront se respecter eux-mêmes. Ce qui m'y détermine encore, c'est que l'ennuyeux, je dirai plus, le dégoûtant pour un lecteur instruit de ce dehors public, par ceux qui auront pu encore en avoir été témoins, échappe bientôt à la connoissance de la postérité, et que l'expérience nous apprend que nous regrettons de ne trouver personne qui se soit donné une peine pour leur temps si ingrate, mais pour la postérité, curieuse, et qui ne laisse pas de caractériser les princes qui ont fait autant de bruit dans le monde que celui dont il s'agit ici. Quoique il soit difficile de ne pas tomber en quelques redites, je m'en défendrai autant qu'il me sera possible.

Je ne parlerai point de la manière de vivre du roi quand il s'est trouvé dans ses armées. Ses heures y étoient déterminées par ce qui se présentoit à faire, en tenant néanmoins régulièrement ses conseils ; je dirai seulement qu'il n'y mangeoit soir et matin qu'avec des gens d'une qualité à pouvoir avoir cet honneur. Quand on y pouvoit prétendre, on le faisoit demander au roi par le premier gentilhomme de la chambre en service. Il rendoit la réponse, et dès le lendemain, si elle étoit favorable, on se présentoit au roi lorsqu'il alloit dîner, qui vous disoit : « Monsieur, mettez-vous à table. » Cela fait, c'étoit pour toujours, et on avoit après l'honneur d'y manger quand on vouloit, avec discrétion. Les grades militaires, même d'ancien lieutenant général, ne suffisoient pas. On a vu que M. de Vauban, lieutenant général si distingué depuis tant d'années, y mangea pour la première fois à la fin du siége de Namur, et qu'il fut comblé de cette distinction; comme aussi les colonels de qualité distinguée y étoient admis sans difficulté. Le roi fit le même honneur à Namur à l'abbé de Grancey, qui s'exposoit partout à confesser les blessés et à encourager les troupes. C'est l'unique abbé qui

ait eu cet honneur. Tout le clergé en fut toujours exclu, excepté les cardinaux et les évêques-pairs, ou les ecclésiastiques ayant rang de prince étranger. Le cardinal de Coislin, avant d'avoir la pourpre, étant évêque d'Orléans, premier aumônier et suivant le roi en toutes ses campagnes, et l'archevêque de Reims, qui suivoit le roi comme maître de sa chapelle, y voyoit manger le duc et le chevalier de Coislin, ses frères, sans y avoir jamais prétendu. Nul officier des gardes du corps n'y a mangé non plus, quelque préférence que le roi eût pour ce corps, que le seul marquis d'Urfé par une distinction, unique, je ne sais qui la lui valut en ces temps reculés de moi ; et du régiment des Gardes, jamais que le seul colonel, ainsi que les capitaines des gardes du corps.

A ces repas tout le monde étoit couvert; c'eût été un manque de respect dont on vous auroit averti sur-le-champ de n'avoir pas son chapeau sur sa tête ; Monseigneur même l'avoit : le roi seul étoit découvert. On se découvroit quand le roi vous parloit, ou pour parler à lui, et on se contentoit de mettre la main au chapeau pour ceux qui venoient faire leur cour le repas commencé, et qui étoient de qualité à avoir pu se mettre à table. On se découvroit aussi pour parler à Monseigneur et à Monsieur, ou quand ils vous parloient. S'il y avoit des princes du sang, on mettoit seulement la main au chapeau pour leur parler ou s'ils vous parloient. Voilà ce que j'ai vu au siége de Namur, et ce que j'ai su de toute la cour. Les places qui approchoient du roi se laissoient aussi aux titres, et après aux grades ; si on en avoit laissé qui ne s'en remplissent pas, on se rapprochoit. Quoique à l'armée, les maréchaux de France n'y avoient point de préférence sur les ducs, et ceux-ci, et les princes étrangers, ou qui en avoient rang, se plaçoient les uns avec les autres comme ils se rencontroient, sans affectation. Mais duc, prince ou maréchal de France, si le hasard faisoit qu'ils n'eussent pas

encore mangé avec le roi, il falloit s'adresser au premier gentilhomme de la Chambre. On juge bien que cela ne faisoit pas de difficulté. Il n'y avoit là-dessus que les princes du sang exceptés. Le roi seul avoit un fauteuil ; Monseigneur même, et tout ce qui étoit à table, avoient des siéges à dos de maroquin noir, qui se pouvoient briser pour les voiturer, qu'on appeloit des perroquets. Ailleurs qu'à l'armée, le roi n'a jamais mangé avec aucun homme, en quelque cas que ç'ait été, non pas même avec aucun prince du sang, qui n'y ont mangé qu'à des festins de leurs noces, quand le roi les a voulu faire, comme on en a vu le oui et le non en leurs temps. Revenons maintenant à la cour.

A huit heures, le premier valet de chambre en quartier, qui avoit couché seul dans la chambre du roi, et qui s'étoit habillé, l'éveilloit. Le premier médecin, le premier chirurgien, et sa nourrice tant qu'elle a vécu, entroient en même temps. Elle alloit le baiser, les autres le frottoient, et souvent lui changeoient de chemise, parce qu'il étoit sujet à suer. Au quart, on appeloit le grand chambellan, en son absence le premier gentilhomme de la Chambre d'année, avec eux les grandes entrées. L'un de ces deux ouvroit le rideau qui étoit refermé, et présentoit l'eau bénite du bénitier du chevet du lit. Ces Messieurs étoient là un moment, et c'en étoit un de parler au roi s'ils avoient quelque chose à lui dire ou à lui demander, et alors les autres s'éloignoient. Quand aucun d'eux n'avoit à parler, comme d'ordinaire, ils n'étoient là que quelques momens. Celui qui avoit ouvert le rideau et présenté l'eau bénite présentoit le livre de l'office du Saint-Esprit, puis passoient tous dans le cabinet du conseil. Cet office fort court dit, le roi appeloit ; ils rentroient. Le même lui donnoit sa robe de chambre, et cependant les secondes entrées ou brevets d'affaires entroient; peu de momens après, la chambre ; aussitôt, ce qui étoit là de distingué, puis tout le monde, qui trouvoit le roi se chaussant ; car il

se faisoit presque tout lui-même, avec adresse et grâce. On lui voyoit faire la barbe de deux jours l'un, et il avoit une petite perruque courte, sans jamais en aucun temps, même au lit, les jours de médecine, paroître autrement en public. Souvent il parloit de chasse, et quelquefois quelque mot à quelqu'un. Point de toilette à portée de lui, on lui tenoit seulement un miroir.

Dès qu'il étoit habillé, il alloit prier Dieu à la ruelle de son lit, où tout ce qu'il y avoit de clergé se mettoit à genoux, les cardinaux sans carreau; tous les laïques demeuroient debout, et le capitaine des gardes venoit au balustre pendant la prière, d'où le roi passoit dans son cabinet.

Il y trouvoit ou y étoit suivi de tout ce qui avoit cette entrée, qui étoit fort étendue par les charges qui l'avoient toutes. Il y donnoit l'ordre à chacun pour la journée ; ainsi on savoit, à un demi-quart d'heure près, tout ce que le roi devoit faire. Tout ce monde sortoit ensuite. Il ne demeuroit que les bâtards. MM. de Montchevreuil et d'O, comme ayant été leurs gouverneurs, Mansart, et après lui d'Antin, qui tous entroient non par la chambre mais par les derrières, et les valets intérieurs. C'étoit là leur bon temps aux uns et aux autres, et celui de raisonner sur les plans des jardins et des bâtimens, et cela duroit plus ou moins, selon que le roi avoit affaire.

Toute la cour attendoit cependant dans la galerie, le capitaine des gardes seul dans la chambre, assis à la porte du cabinet, qu'on avertissoit quand le roi vouloit aller à la messe, et qui alors entroit dans le cabinet. A Marly, la cour attendoit dans le salon; à Trianon, dans les pièces de devant, comme à Meudon; à Fontainebleau, on demeuroit dans la chambre et l'antichambre.

Cet entre temps étoit celui des audiences, quand le roi en accordoit, ou qu'il vouloit parler à quelqu'un, et des audiences secrètes des ministres étrangers, en pré-

sence de Torcy. Elles n'étoient appelées secrètes, que pour les distinguer de celles qui se donnoient sans cérémonie à la ruelle du lit, au sortir de la prière, qu'on appeloit particulières, où celles de cérémonie se donnoient aussi aux ambassadeurs.

Le roi alloit à la messe, où sa musique chantoit toujours un motet. Il n'alloit en bas qu'aux grandes fêtes, ou pour des cérémonies. Allant et revenant de la messe, chacun lui parloit qui vouloit, après l'avoir dit au capitaine des gardes si ce n'étoit gens distingués, et il y alloit, et rentroit par la porte des cabinets dans la galerie. Pendant la messe, les ministres étoient avertis, et s'assembloient dans la chambre du roi, où les gens distingués pouvoient aller leur parler ou causer avec eux. Le roi s'amusoit peu au retour de la messe, et demandoit presque aussitôt le conseil. Alors la matinée étoit finie.

Le dimanche il y avoit conseil d'État, et souvent les lundis ; les mardis, conseil de finance ; les mercredis, conseil d'État ; les samedis, conseil de finance. Il étoit rare qu'il y en eût deux par jour, et qu'il s'en tînt les jeudis ni les vendredis. Une ou deux fois le mois, il y avoit un lundi matin conseil de dépêches ; mais les ordres que les secrétaires d'État prenoient tous les matins, entre le lever et la messe, abrégeoient et diminuoient fort ces sortes d'affaires. Tous les ministres étoient assis en rang entre eux, après le chancelier et le duc de Beauvilliers, etle maréchal de Villeroy, et qui succéda au duc de Beauvilliers excepté au conseil de dépêches, où tous étoient debout, tout du long, excepté les fils de France quand il y en avoit, le chancelier et le duc de Beauvillier. Rarement, pour ses aflaires extraordinaires évoquées, et vues dans un bureau de conseillers d'État, ces mêmes conseillers d'État venoient à un conseil donné exprès de finance ou de dépêche, mais où on ne parloit que de cette seule affaire. Alors tous étoient assis, et les conseillers d'État y coupoient les secrétaires d'État

et le contrôleur général, suivant leur ancienneté de conseiller d'État entre eux, et un maître des requêtes rapportoit debout, lui et les conseillers d'État en robes. Le jeudi matin étoit presque toujours vide. C'étoit le temps des audiences que le roi vouloit donner, et le plus souvent des audiences inconnues, par les derrières. C'étoit aussi le grand jour des bâtards, des bâtimens, des valets intérieurs, parce que le roi n'avoit rien à faire. Le vendredi après la messe étoit le temps du confesseur, qui n'étoit borné par rien, et qui pouvoit durer jusqu'au dîner. A Fontainebleau, ces matins-là qu'il n'y avoit point de conseil, le roi passoit très-ordinairement de la messe chez Mme de Maintenon ; et de même à Trianon et à Marly quand elle n'étoit pas allée dès le matin à Saint-Cyr. C'étoit le temps de leur tête-à-tête sans ministre et sans interruption, et à Fontainebleau jusqu'à dîner. Souvent, les jours qu'il n'y avoit pas de conseil, le dîner étoit avancé plus ou moins pour la chasse ou la promenade. L'heure ordinaire étoit une heure; si le conseil duroit encore, le dîner attendoit, et on n'avertissoit point le roi. Après le conseil de finance, Desmarest restoit souvent seul à travailler avec le roi.

Le dîner étoit toujours au petit couvert, c'est-à-dire seul dans sa chambre, sur une table carrée vis-à-vis la fenêtre du milieu. Il étoit plus ou moins abondant; car il ordonnoit le matin petit couvert ou très-petit couvert. Mais ce dernier étoit toujours de beaucoup de plats, et de trois services sans le fruit. La table entrée, les principaux courtisans entroient, puis tout ce qui étoit connu, et le premier gentilhomme de la Chambre en année alloit avertir le roi. Il le servoit si le grand chambellan n'y étoit pas.....

J'ai vu, mais fort rarement, Monseigneur et Messeigneurs ses fils au petit couvert, debout, sans que jamais le roi leur ait proposé un siége. J'y ai vu continuellement les princes du sang et les cardinaux

tout du long. J'y ai vu assez souvent Monsieur, ou venant de Saint-Cloud voir le roi, ou sortant du conseil de dépêches, le seul où il entroit. Il donnoit la serviette et demeuroit debout. Un peu après, le roi voyant qu'il ne s'en alloit point, lui demandoit s'il ne vouloit point s'asseoir; il faisoit la révérence, et le roi ordonnoit qu'on lui apportât un siége. On mettoit un tabouret derrière lui. Quelques momens après le roi lui disoit : « Mon frère, asseyez-vous donc. » Il faisoit la révérence et s'asseyoit jusqu'à la fin du dîner, qu'il présentoit la serviette. D'autrefois, quand il venoit de Saint-Cloud, le roi en arrivant à table demandoit un couvert pour Monsieur, ou bien lui demandoit s'il ne vouloit pas dîner. S'il le refusoit, il s'en alloit un moment après sans qu'il fût question de siége. S'il l'acceptoit, le roi demandoit un couvert pour lui. La table étoit carrée; il se mettoit à un bout, le dos au cabinet. Alors le grand chambellan, s'il servoit, ou le premier gentilhomme de la Chambre, donnoit à boire et des assiettes à Monsieur, et prenoit de lui celles qu'il ôtoit, tout comme il faisoit au roi; mais Monsieur recevoit tout ce service avec une politesse fort marquée. S'ils alloient à son lever, comme cela leur arrivoit quelquefois, ils ôtoient le service au premier gentilhomme de sa Chambre et le faisoient, dont Monsieur se montroit fort satisfait. Quand il étoit au dîner du roi, il remplissoit et il égayoit fort la conversation. Là, quoique à table, il donnoit la serviette au roi en s'y mettant et en sortant; et en la rendant au grand chambellan, il y lavoit. Le roi, d'ordinaire, parloit peu à son dîner, quoique par-ci par-là quelques mots, à moins qu'il n'y eût de ces seigneurs familiers avec qui il causoit un peu plus, ainsi qu'à son lever.

De grand couvert à dîner, cela étoit extrêmement rare : quelques grandes fêtes, ou à Fontainebleau quelquefois quand la reine d'Angleterre y étoit. Aucune

dame ne venoit au petit couvert. J'y ai seulement vu très-rarement la maréchale de la Mothe, qui avoit conservé cela d'y avoir amené les enfans de France, dont elle avoit été gouvernante. Dès qu'elle y paroissoit on lui apportoit un siége, et elle s'asseyoit, car elle étoit duchesse à brevet.

Au sortir de table, le roi rentroit tout de suite dans son cabinet. C'étoit là un des momens de lui parler, pour des gens distingués. Il s'arrêtoit à la porte un moment à écouter, puis il entroit, et très-rarement l'y suivoit-on, jamais sans le lui demander, et c'est ce qu'on n'osoit guère. Alors il se mettoit avec celui qui le suivoit dans l'embrasure de la fenêtre la plus proche de la porte du cabinet, qui se fermoit aussitôt, et que l'homme qui parloit au roi rouvroit lui-même pour sortir, en quittant le roi. C'étoit encore le temps des bâtards et des valets intérieurs, quelquefois des bâtimens, qui attendoient dans les cabinets de derrière, excepté le premier médecin, qui étoit toujours au dîner, et qui suivoit dans les cabinets. C'étoit aussi le temps où Monseigneur se trouvoit quand il n'avoit pas vu le roi le matin. Il entroit et sortoit par la porte de la galerie.

Le roi s'amusoit à donner à manger à ses chiens couchans, et avec eux plus ou moins, puis demandoit sa garde-robe et changeoit devant le très-peu de gens distingués qu'il plaisoit au premier gentilhomme de la Chambre d'y laisser entrer, et tout de suite le roi sortoit par derrière et par son petit degré dans la cour de Marbre pour monter en carrosse ; depuis le bas de ce degré jusqu'à son carrosse, lui parloit qui vouloit, et de même en revenant.

Le roi aimoit extrêmement l'air, et quand il en étoit privé, sa santé en souffroit par des maux de tête et par des vapeurs, que lui avoit causés un grand usage de parfums autrefois, tellement qu'il y avoit bien des années que, excepté l'odeur de la fleur d'orange, il n'en

pouvoit souffrir aucune, et qu'il falloit être fort en garde de n'en avoir point, pour peu qu'on eût à l'approcher.

Comme il étoit peu sensible au froid et au chaud, même à la pluie, il n'y avoit que des temps extrêmes qui l'empêchassent de sortir tous les jours. Ces sorties n'avoient que trois objets : courre le cerf, au moins une fois la semaine, et souvent plusieurs à Marly et à Fontainebleau, avec ses meutes et quelques autres; tirer dans ses parcs, et homme en France ne tiroit si juste, si adroitement, ni de si bonne grâce, et il y alloit aussi une ou deux fois la semaine, surtout les dimanches et les fêtes qu'il ne vouloit point de grandes chasses, et qu'il n'avoit point d'ouvriers; les autres jours voir travailler et se promener dans ses jardins et ses bâtimens; quelquefois des promenades avec des dames, et la collation pour elles, dans la forêt de Marly et dans celle de Fontainebleau; et dans ce dernier lieu, des promenades avec toute la cour autour du canal, qui étoit un spectacle magnifique où quelques courtisans se trouvoient à cheval. Aucuns ne le suivoient en ses autres promenades que ceux qui étoient en charges principales qui approchoient le plus de sa personne, excepté lorsque, assez rarement, il se promenoit dans ses jardins de Versailles, où lui seul étoit couvert, ou dans ceux de Trianon, lorsqu'il y couchoit et qu'il y étoit pour quelques jours, non quand il y alloit de Versailles s'y promener et revenir après. A Marly de même; mais s'il y demeuroit, tout ce qui étoit du voyage avoit toute liberté de l'y suivre dans les jardins, l'y joindre, l'y laisser, en un mot comme ils vouloient.

Ce lieu avoit encore un privilége qui n'étoit pour nul autre ; c'est qu'en sortant du château, le roi disoit tout haut : *Le chapeau, Messieurs*; et aussitôt courtisans, officiers des gardes du corps, gens des bâtimens se couvroient tous, en avant, en arrière, à côté de lui, et

il auroit trouvé mauvais si quelqu'un eût non-seulement manqué, mais différé à mettre son chapeau ; et cela duroit toute la promenade, c'est-à-dire quelquefois quatre et cinq heures en été, ou en d'autres saisons, quand il mangeoit de bonne heure à Versailles pour s'aller promener à Marly, et n'y point coucher.

La chasse du cerf étoit plus étendue. Y alloit à Fontainebleau qui vouloit ; ailleurs, il n'y avoit que ceux qui en avoient obtenu la permission une fois pour toutes, et ceux qui en avoient obtenu le justaucorps, qui étoit uniforme, bleu, avec des galons, un d'argent entre deux d'or, doublé de rouge. Il y en avoit un assez grand nombre, mais jamais qu'une partie à la fois, que le hasard rassembloit. Le roi aimoit à y avoir une certaine quantité, mais le trop l'importunoit, et troubloit la chasse. Il se plaisoit qu'on l'aimât, mais il ne vouloit pas qu'on y allât sans l'aimer ; il trouvoit cela ridicule, et ne savoit aucun mauvais gré à ceux qui n'y alloient jamais.

Il en étoit de même du jeu, qu'il vouloit gros et continuel dans le salon de Marly pour le lansquenet, et force tables d'autres jeux par tout le salon. Il s'amusoit volontiers à Fontainebleau, les jours de mauvais temps, à voir jouer les grands joueurs à la paume, où il avoit excellé autrefois, et à Marly très-souvent, à voir jouer au mail, où il avoit aussi été fort adroit.

Quelquefois, les jours qu'il n'y avoit point de conseil, qui n'étoient pas maigres, et qu'il étoit à Versailles, il alloit dîner à Marly ou à Trianon avec Mme la duchesse de Bourgogne, Mme de Maintenon et des dames, et cela devint beaucoup plus ordinaire ces jours-là les trois dernières années de sa vie. Au sortir de table, en été, le ministre qui devoit travailler avec lui arrivoit, et quand le travail étoit fini, il passoit jusqu'au soir à se promener avec les dames, à jouer avec elles, et assez souvent à leur faire tirer une loterie toute de billets noirs, sans y rien mettre ; c'étoit ainsi une galanterie

de présens qu'il leur faisoit au hasard, de choses à leur usage, comme d'étoffes et d'argenterie, ou de joyaux ou beaux ou jolis, pour donner plus au hasard. Mme de Maintenon tiroit comme les autres, et donnoit presque toujours sur-le-champ ce qu'elle avoit gagné. Le roi ne tiroit point, et souvent il y avoit plusieurs billets sous le même lot. Outre ces jours-là, il y avoit assez souvent de ces loteries quand le roi dînoit chez Mme de Maintenon. Il s'avisa fort tard de ces dîners, qui furent longtemps rares, et qui sur la fin vinrent à une fois la semaine avec les dames familières, avec musique et jeu. A ces loteries, il n'y avoit que des dames du palais et des dames familières, et plus de dames du palais depuis la mort de Madame la Dauphine ; mais il y en avoit trois, Mmes de Lévy, Dangeau et d'O, qui étoient familières. L'été, le roi travailloit chez lui, au sortir de table, avec les ministres, et lorsque les jours s'accourcissoient, il y travailloit le soir chez Mme de Maintenon.

A son retour de dehors, lui parloit qui vouloit, depuis son carrosse jusqu'au bas de son petit degré. Il se rhabilloit comme il avoit changé d'habit, et restoit dans son cabinet. C'étoit le meilleur temps des bâtards, des valets intérieurs et des bâtimens. Ces intervalles-là, qui arrivoient trois fois par jour, étoient leurs temps, celui des rapporteurs de vive voix ou par écrit, celui où le roi écrivoit, s'il avoit à écrire lui-même. Au retour de ses promenades, il étoit une heure et plus dans ses cabinets, puis passoit chez Mme de Maintenon, et en chemin lui parloit encore qui vouloit.

A dix heures il étoit servi. Le maître d'hôtel en quartier, ayant son bâton, alloit avertir le capitaine des gardes en quartier dans l'antichambre de Mme de Maintenon, où, averti lui-même par un garde de l'heure, il venoit d'arriver. Il n'y avoit que les capitaines des gardes qui entrassent dans cette antichambre, qui étoit fort petite, entre la chambre où étoient le roi et Mme de Maintenon, et une autre très-petite antichambre pour

les officiers, et le dessus public du degré, où le gros étoit. Le capitaine des gardes se montroit à l'entrée de la chambre, disant au roi qu'il étoit servi, revenoit dans l'instant dans l'antichambre. Un quart d'heure après, le roi venoit souper, toujours au grand couvert, et depuis l'antichambre de Mme de Maintenon jusqu'à sa table, lui parloit encore qui vouloit.

A son souper, toujours au grand couvert, avec la maison royale, c'est-à-dire uniquement les fils et filles de France et les petits-fils et petites-filles de France, étoient toujours grand nombre de courtisans, et de dames tant assises que debout, et la surveille des voyages de Marly toutes celles qui vouloient y aller. Cela s'appeloit se présenter pour Marly. Les hommes demandoient le même jour le matin, en disant au roi seulement : « Sire, Marly. » Les dernières années le roi s'en importuna. Un garçon bleu écrivoit dans la galerie les noms de ceux qui demandoient, et qui y alloient se faire écrire. Pour les dames, elles continuèrent toujours à se présenter.

Après souper, le roi se tenoit quelques momens debout, le dos au balustre du pied de son lit, environné de toute la cour ; puis, avec des révérences aux dames, passoit dans son cabinet, où en arrivant il donnoit l'ordre. Il y passoit un peu moins d'une heure avec ses enfans légitimes et bâtards, ses petits-enfans légitimes et bâtards, et leurs maris ou leurs femmes, tous dans un cabinet, le roi dans un fauteuil, Monsieur dans un autre, qui dans le particulier vivoit avec le roi en frère, Monseigneur debout ainsi que tous les autres princes, et les princesses sur des tabourets. Madame y fut admise après la mort de Madame la Dauphine. Ceux qui entroient par les derrières s'y trouvoient, et qu'on a nommés, et les valets intérieurs avec Chamarande, qui avoit été premier valet de chambre en survivance de son père, et qui étoit devenu depuis premier maître d'hôtel de Madame la Dauphine de Bavière, et lieute-

nant général distingué, fort à la mode dans le monde, et avec fort peu d'esprit un fort galant homme, et bien reçu partout.

Les dames d'honneur des princesses et les dames du palais de jour, attendoient dans le cabinet du conseil, qui précédoit celui où étoit le roi à Versailles, et ailleurs. A Fontainebleau, où il n'y avoit qu'un grand cabinet, les dames des princesses qui étoient assises achevoient le cercle avec les princesses, au même niveau et sur mêmes tabourets; les autres dames étoient derrière, en liberté de demeurer debout, ou de s'asseoir par terre sans carreau, comme plusieurs faisoient. La conversation n'étoit guère que de chasse ou de quelque autre chose aussi indifférente.

Le roi, voulant se retirer, alloit donner à manger à ses chiens, puis donnoit le bonsoir, passoit dans sa chambre à la ruelle de son lit, où il faisoit sa prière comme le matin, puis se déshabilloit. Il donnoit le bonsoir d'une inclination de tête, et tandis qu'on sortoit, il se tenoit debout au coin de la cheminée, où il donnoit l'ordre au colonel des Gardes seul; puis commençoit le petit coucher, où restoient les grandes et secondes entrées ou brevets d'affaires. Cela étoit court. Ils ne sortoient que lorsqu'il se mettoit au lit. Ce moment en étoit un de lui parler pour ces privilégiés. Alors tous sortoient quand ils en voyoient un attaquer le roi, qui demeuroit seul avec lui.

Lorsque le roi mourut, il y avoit dix ou douze ans que ce qui n'avoit point ces entrées ne demeuroit plus au coucher, depuis une longue attaque de goutte que le roi avoit eue, en sorte qu'il n'y avoit plus de grand coucher, et que la cour étoit finie au sortir du souper. Alors le colonel des Gardes prenoit l'ordre avec tous les autres, et les aumôniers de quartier, et le grand et le premier aumônier sortoient après la prière.

Les jours de médecine, qui revenoient tous les mois au plus loin, il la prenoit dans son lit, puis entendoit

la messe, où il n'y avoit que les aumôniers et les entrées. Monseigneur et la maison royale venoient le voir un moment; puis M. du Maine, M. le comte de Toulouse, lequel y demeuroit peu, et Mme de Maintenon venoient l'entretenir. Il n'y avoit qu'eux et les valets intérieurs dans le cabinet, la porte ouverte. Mme de Maintenon s'asseyoit dans le fauteuil au chevet du lit. Monsieur s'y mettoit quelquefois, mais avant que Mme de Maintenon fût venue, et d'ordinaire après qu'elle étoit sortie; Monseigneur toujours debout, et les autres de la maison royale un moment. M. du Maine, qui y passoit toute la matinée, et qui étoit fort boiteux, se mettoit auprès du lit sur un tabouret, quand il n'y avoit personne que Mme de Maintenon et son frère. C'étoit où il tenoit le dé à les amuser tous deux, et où souvent il en faisoit de bonnes. Le roi dînoit dans son lit, sur les trois heures, où tout le monde entroit, puis se levoit, et il n'y demeuroit que les entrées. Il passoit après dans son cabinet, où il tenoit conseil, et après il alloit à l'ordinaire chez Mme de Maintenon, et soupoit à dix heures au grand couvert.

Le roi n'a de sa vie manqué la messe qu'une fois à l'armée, un jour de grande marche, ni aucun jour maigre, à moins de vraie et très-rare incommodité. Quelques jours avant le carême, il tenoit un discours public à son lever, par lequel il témoignoit qu'il trouveroit fort mauvais qu'on donnât à manger gras à personne, sous quelque prétexte que ce fût, et ordonnoit au grand prévôt d'y tenir la main, et de lui en rendre compte. Il ne vouloit pas non plus que ceux qui mangeoient gras mangeassent ensemble, ni autre chose que bouilli et rôti fort court, et personne n'osoit outre-passer ses défenses, car on s'en seroit bientôt ressenti. Elles s'étendoient à Paris, où le lieutenant de police y veilloit et lui en rendoit compte. Il y avoit douze ou quinze ans qu'il ne faisoit plus de carême. D'abord quatre jours maigres, puis trois, et les quatre derniers de

la semaine sainte. Alors son très-petit couvert étoit fort retranché les jours qu'il faisoit gras; et le soir au grand couvert tout étoit collation, et le dimanche tout étoit en poisson; cinq ou six plats gras tout au plus, tant pour lui que pour ceux qui à sa table mangeoient gras. Le vendredi saint, grand couvert matin et soir, en légumes, sans aucun poisson, ni à pas une de ses tables.

Il manquoit peu de sermons l'avent et le carême, et aucune des dévotions de la semaine sainte, des grandes fêtes, ni les deux processions du saint-sacrement, ni celles des jours de l'ordre du Saint-Esprit, ni celle de l'Assomption. Il étoit très-respectueusement à l'église. A sa messe tout le monde étoit obligé de se mettre à genoux au *Sanctus*, et d'y demeurer jusqu'après la communion du prêtre; et s'il entendoit le moindre bruit ou voyoit causer pendant la messe, il le trouvoit fort mauvais. Il manquoit rarement le salut les dimanches, s'y trouvoit fort souvent les jeudis, et toujours pendant toute l'octave du saint-sacrement. Il communioit toujours en collier de l'ordre, rabat et manteau, cinq fois l'année, le samedi saint à la paroisse, les autres jours à la chapelle, qui étoient la veille de la Pentecôte, le jour de l'Assomption, et la grand'messe après, la veille de la Toussaint et la veille de Noël, et une messe basse après celle où il avoit communié, et ces jours-là point de musique à ses messes, et à chaque fois il touchoit les malades. Il alloit à vêpres les jours de communion, et après vêpres il travailloit dans son cabinet, avec son confesseur, à la distribution des bénéfices qui vaquoient. Il n'y avoit rien de plus rare que de lui voir donner aucun bénéfice en d'autres temps. Il alloit le lendemain à la grand'messe et à vêpres, à matines et à trois messes de minuit en musique, et c'étoit un spectacle admirable que la chapelle; le lendemain à la grand'messe, à vêpres, au salut. Le jeudi saint, il servoit les pauvres à dîner, et après la collation, il ne

faisoit qu'entrer dans son cabinet, et passoit à la tribune adorer le saint-sacrement, et se venoit coucher tout de suite. A la messe, il disoit son chapelet (il n'en savoit pas davantage), et toujours à genoux, excepté à l'évangile. Aux grandes messes, il ne s'asseyoit dans son fauteuil qu'aux temps où on a coutume de s'asseoir. Aux jubilés, il faisoit presque toujours ses stations à pied; et tous les jours de jeûne, et ceux du carême où il mangeoit maigre, il faisoit seulement collation.

Il étoit toujours vêtu de couleur plus ou moins brune avec une légère broderie, jamais sur les tailles, quelquefois rien qu'un bouton d'or, quelquefois du velours noir. Toujours une veste de drap ou de satin rouge, ou bleue, ou verte, fort brodée. Jamais de bagues, jamais de pierreries qu'à ses boucles de souliers, de jarretières et de chapeau, toujours bordé de point d'Espagne avec un plumet blanc. Toujours le cordon bleu dessous, excepté des noces ou autres fêtes pareilles qu'il le portoit par dessus, fort long avec pour huit ou dix millions de pierreries. Il étoit le seul de la maison royale et des princes du sang qui portât l'ordre dessous, en quoi fort peu de chevaliers de l'ordre l'imitoient, et aujourd'hui presque aucun ne le porte dessus, les bons par honte de leurs confrères, et ceux-là embarrassés de le porter.

Jusqu'à la promotion de 1661 inclusivement, les chevaliers de l'ordre en portoient tous le grand habit à toutes les trois cérémonies de l'ordre, y alloient à l'offrande, et y communoient. Le roi retrancha lors le grand habit, l'offrande et la commuion. Henri III l'avoit prescrite à cause des huguenots et de la Ligue. La vérité est qu'une communion générale, publique, en pompe, prescrite à jour nommé trois fois l'an à des courtisans, devient une terrible et bien dangereuse pratique, qu'il a été très-bon d'ôter; mais pour l'offrande, qui étoit majestueuse, où il n'y a plus que le

roi qui y aille, et le grand habit de l'ordre réduit aux jours de réception, et le plus souvent encore seulement pour ceux qui sont reçus, cela ôte toute la beauté de la cérémonie.

Il ne se passoit guère quinze jours que le roi n'allât à Saint-Germain, même après la mort du roi Jacques II. La cour de Saint-Germain venoit aussi à Versailles, mais plus souvent à Marly, et souvent y souper, et nulle fête de cérémonie ou de divertissement qu'elle n'y fût invitée, qu'elle n'y vînt et dont elle ne reçût tous les honneurs. Ils étoient réciproquement convenus de se recevoir et se conduire dans le milieu de leur appartement. A Marly, le roi les recevoit et les conduisoit à la porte du petit salon du côté de la Perspective, et les y voyoit descendre et monter dans leur chaise à porteurs; à Fontainebleau, tous les voyages, au haut de l'escalier à fer à cheval, depuis que le roi leur eut accordé de ne les aller plus recevoir et conduire au bout de la forêt. Rien n'étoit pareil aux soins, aux égards, à la politesse du roi pour eux, ni à l'air de majesté et de galanterie avec lequel cela se passoit à chaque fois. A Marly, ils demeuroient en arrivant un quart d'heure dans le salon, debout au milieu de toute la cour, puis passoient chez le roi ou chez Mme de Maintenon. Le roi n'entroit jamais dans le salon que pour le traverser, pour des bals, ou pour y voir jouer un moment le jeune roi d'Angleterre ou l'électeur de Bavière. Les jours de naissance ou de la fête du roi et de sa famille si observés dans les cours de l'Europe, ont toujours été inconnus dans celle du roi; en sorte que jamais il n'y en a été fait la moindre mention en rien, ni différence aucune de tous les autres jours de l'année.

Louis XIV ne fut regretté que de ses valets intérieurs, de peu d'autres gens, et des chefs de l'affaire de la constitution. Son sucesseur n'en étoit pas en âge. Madame n'avoit pour lui que de la crainte et de la bienséance. Mme la duchesse de Berry ne l'aimoit pas, et

comptoit aller régner. M. le duc d'Orléans n'étoit pas payé pour le pleurer, et ceux qui l'étoient n'en firent pas leur charge. Mme de Maintenon étoit excédée du roi depuis la perte de la Dauphine; elle ne savoit qu'en faire ni à quoi l'amuser; sa contrainte en étoit triplée, parce qu'il étoit beaucoup plus chez elle, ou en parties avec elle. Sa santé, ses affaires, les manéges qui avoient fait tout faire, ou pour parler plus exactement, qui avoient tout arraché pour le duc du Maine, avoient fait essuyer continuellement d'étranges humeurs, et souvent des sorties, à Mme de Maintenon. Elle étoit venue à bout de ce qu'elle avoit voulu; ainsi, quoiqu'elle perdît en perdant le roi, elle se sentit délivrée, et ne fut capable que de ce sentiment. L'ennui et le vide dans la suite rappelèrent les regrets; mais comme elle n'influa plus rien de sa retraite, il n'est pas temps de parler d'elle, ni des occupations qu'elle s'y fit.

On a vu jusqu'à quelle joie, à quelle barbare indécence le prochain point de vue de la toute-puissance jeta le duc du Maine. La tranquillité glacée de son frère ne s'en haussa ni baissa. Madame la Duchesse, affranchie de tous ses liens, n'avoit plus besoin de l'appui du roi, elle n'en sentoit que la crainte et la contrainte, elle ne pouvoit souffrir Mme de Maintenon; elle ne pouvoit douter de la partialité du roi pour le duc du Maine dans leur procès de la succession de Monsieur le Prince; on lui reprochoit depuis toute sa vie qu'elle n'avoit point de cœur, mais seulement un gésier; elle se trouva donc fort à son aise et en liberté, et n'en fit pas grandes façons.

Mme la duchesse d'Orléans me surprit. Je m'étois attendu à de la douleur; je n'aperçus que quelques larmes qui, sur tous sujets, lui couloient très-aisément des yeux, et qui furent bientôt taries. Son lit, qu'elle aimoit fort, suppléa à tout pendant quelques jours, avec la façon de l'obscurité qu'elle ne haïssoit pas. Mais bientôt les rideaux des fenêtres se rouvrirent, et il n'y

parut plus qu'en rappelant de fois à autre quelque bienséance.

Pour les princes du sang c'étoient des enfans.

La duchesse de Ventadour et le maréchal de Villeroy donnèrent un peu la comédie; pas un autre n'en prit même la peine. Mais quelques vieux et plats courtisans, comme Dangeau, Cavoye et un très-petit nombre d'autres, qui se voyoient hors de toute mesure, quoique tombés d'une fort commune situation, regrettèrent de n'avoir plus à se cuider[1] parmi les sots, les ignorans, les étrangers, dans les raisonnemens et l'amusement journalier d'une cour qui s'éteignoit avec le roi.

Tout ce qui la composoit étoit de deux sortes : les uns, en espérance de figurer, de se mêler, de s'introduire, étoient ravis de voir finir un règne sous lequel il n'y avoit rien pour eux à attendre; les autres, fatigués d'un joug pesant, toujours accablant, et des ministres bien plus que du roi, étoient charmés de se trouver au large; tous, en général, d'être délivrés d'une gêne continuelle, et amoureux des nouveautés.

Paris, las d'une dépendance qui avoit tout assujetti, respira dans l'espoir de quelque liberté, et dans la joie de voir finir l'autorité de tant de gens qui en abusoient. Les provinces, au désespoir de leur ruine et de leur anéantissement, respirèrent et tressaillirent de joie; et les parlemens et toute espèce de judicature, anéantie par les édits et par les évocations, se flatta, les premiers de figurer, les autres de se trouver affranchis. Le peuple, ruiné, accablé, désespéré, rendit grâces à Dieu, avec un éclat scandaleux, d'une délivrance dont ses plus ardens désirs ne doutoient plus.

Les étrangers, ravis d'être enfin, après un si long cours d'années, défaits d'un monarque qui leur avoit si longuement imposé la loi, et qui leur avoit échappé par une espèce de miracle au moment qu'ils comp-

[1] A se pavaner, à faire les outrecuidants.

toient le plus sûrement de l'avoir enfin subjugué, se continrent avec plus de bienséance que les François. Les merveilles des trois quarts premiers de ce règne de plus de soixante-dix ans, et la personnelle magnanimité de ce roi jusqu'alors si heureux et si abandonné après de la fortune pendant le dernier quart de son règne, les avoit justement éblouis. Ils se firent un honneur de lui rendre après sa mort ce qu'ils lui avoient constamment refusé pendant sa vie. Nulle cour étrangère n'exulta ; tous se piquèrent de louer et d'honorer sa mémoire.

L'empereur en prit le deuil comme d'un père ; et quoique il y eût quatre ou cinq mois depuis la mort du roi jusqu'au carnaval, toute espèce de divertissement fût défendu à Vienne, et observé exactement.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

VERSAILLES, IMPRIMERIE CERF ET FILS, RUE DUPLESSIS, 59.

